



JODI PICCOULT

Pardonme-lee

Jodi Picoult

PARDONNE-LUI

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Éric Betsch

Michel
LAFON

*Pour ma mère, Jane Picoult,
qui m'a appris qu'il n'y a rien de plus important que la famille.
Et parce que vingt ans plus tard, c'est de nouveau son tour.*

Mon père me faisait entière confiance pour m'occuper de ses obsèques.

« Pas de whisky à mon enterrement, Ania, me disait-il. Je veux du vin de mûres, et le meilleur. Pas de pleurs, soit dit en passant, seulement des danses. Et quand on me portera en terre, je veux une fanfare de trompettes et des papillons blancs. »

Mon père, un personnage, était le boulanger du village. Chaque jour, en plus des miches qu'il préparait pour les habitants, il me confectionnait un petit pain unique et délicieux, une pâtisserie torsadée en forme de couronne de princesse, dont la pâte avait été mélangée à de la cannelle douce et au chocolat le plus riche. Selon lui, l'ingrédient secret était l'amour qu'il me portait, ce qui rendait cette friandise meilleure que tout ce que j'avais jamais goûté.

Nous habitions en bordure d'un village si modeste que ses habitants se connaissaient tous au moins de nom. Bâtie en pierres de rivière et coiffée d'un toit de chaume, notre demeure était entièrement chauffée par le foyer sur lequel mon père faisait cuire son pain. J'avais coutume de rester assise à la table de la cuisine, écosant les petits pois que je faisais pousser dans notre jardinet et derrière la maison, tandis que mon père ouvrait le four en brique pour y glisser sa pelle et en sortir des miches de pain rondes et croustillantes. La lueur des braises rouges soulignait les muscles puissants de son dos, alors qu'il transpirait sous sa blouse. « Je ne veux pas être enterré en été, Ania, insistait-il. Débrouille-toi pour que je meure un jour où il fera frais, avec une douce brise ; mais avant que les oiseaux ne s'envolent vers le sud, car ils chanteront pour moi. »

Je faisais mine de prendre bonne note de ses requêtes, sans être gênée par ces conversations macabres. Mon père me paraissait si solide que je n'imaginai pas devoir un jour mettre ses recommandations en pratique. Au village, certains s'étonnaient de la relation que j'entretenais avec lui, trouvant étranges nos plaisanteries à ce propos. Mais ma mère était morte quand j'étais encore en bas âge, si bien que nous étions tout l'un pour l'autre.

Les ennuis commencèrent le jour de mon dix-huitième anniversaire. Dans un premier temps, seuls les fermiers se plainquirent ; régulièrement, en allant nourrir leurs poulets, ils ne trouvaient plus que des plumes ensanglantées éparpillées dans le poulailler, ou leurs veaux presque retournés, réduits à l'état de carcasses couvertes de mouches bourdonnantes.

– Un renard, suggéra le percepteur, Baruch Beiler, qui vivait dans un manoir trônant au fond de la place du village, comme un joyau sur la gorge d'une reine. Ou peut-être un chat sauvage. Payez ce que vous devez et, en retour, vous serez protégés.

Il se présenta chez nous un jour que nous n'étions pas préparés à sa visite, c'est-à-dire que nous n'avions pas barricadé les portes ni éteint le feu pour donner l'impression que nous étions absents. Mon père façonnait ses pâtons en forme de cœurs, comme il en avait l'habitude lors de mon anniversaire, afin que tout le village sache que cette journée était particulière. Après s'être introduit dans la cuisine, Baruch Beiler leva sa canne à embout doré et l'abattit sur le plan de travail. Quand le nuage de farine ainsi provoqué se dissipa, je baissai les yeux sur la pâte que mon père tenait en main et découvris un cœur brisé.

– Je vous en prie, dit mon père, qui ne suppliait jamais. Je sais ce que je vous ai promis, mais les affaires ne sont pas bonnes, ces temps-ci. Si vous me laissiez un peu plus de temps...

– Tu m'es redevable, Emil, lança Beiler. Cela me donne des droits sur ce trou à rats. (Il se pencha vers mon père, qui, pour la première fois de ma vie, ne me parut pas invincible.) Comme je suis généreux et magnanime, je te donne jusqu'à la fin de la semaine. Mais si tu ne m'apportes pas l'argent d'ici là, eh bien je ne garantis plus rien. (Il leva sa canne, qu'il fit glisser entre ses mains comme une arme.) Tant de... malheurs se sont produits récemment.

– C'est pour ça que les clients se font rares, intervins-je d'une petite voix. Les gens ne viennent plus au marché parce qu'ils ont peur de la bête qui rôde.

Baruch Beiler se tourna vers moi comme s'il remarquait seulement ma présence, et me dévora des

yeux de haut en bas, de mes cheveux noirs tressés en une unique natte jusqu'à mes bottes de cuir, dont les trous avaient été comblés par d'épais morceaux de flanelle. Son regard me fit frissonner. D'une façon qui n'avait rien à voir avec ce que j'éprouvais lorsque Damian, le capitaine de la garde, m'observait quand je quittais la place du village, comme si j'étais un bol de lait et lui un chat. Non, Baruch Beiler me jugeait d'un œil plus calculateur ; j'eus l'impression qu'il cherchait à estimer ma valeur.

Il tendit le bras par-dessus mon épaule, en direction des étagères métalliques sur lesquelles les derniers pains refroidissaient, s'empara d'une miche en forme de cœur et la coinça sous son bras.

– En dédommagement, déclara-t-il.

Sur ces mots, il sortit de la chaumière, laissant la porte grande ouverte, simplement parce qu'il en avait le pouvoir.

Mon père le regarda s'en aller, puis haussa les épaules et se saisit d'une nouvelle poignée de pâte, qu'il entreprit de modeler.

– Oublie-le, me dit-il. C'est un homme petit qui projette une grande ombre. Un de ces jours, je danserai sur sa tombe. (Il se tourna vers moi, le visage adouci par un sourire.) À propos, Ania, je veux une procession à mon enterrement. D'abord les enfants, qui jetteront des pétales de fleurs argentés, puis les plus belles femmes, munies de parasols décorés, comme des fleurs de serre. Ensuite, bien sûr, mon corbillard, tiré par quatre – non – cinq chevaux blancs. Et j'aimerais que Baruch Beiler ferme la marche pour ramasser le crottin. (Il rejeta la tête en arrière et éclata de rire.) Sauf s'il meurt avant moi, évidemment. De préférence le plus tôt possible.

Mon père me faisait confiance pour m'occuper de ses obsèques... mais finalement, je suis arrivée trop tard.

PREMIÈRE PARTIE

« Il est impossible de croire en quoi que ce soit dans un monde qui a cessé de voir l'humain comme un humain. »

SIMON WIESENTHAL,
Les Fleurs de soleil

SAGE

Le deuxième jeudi du mois, Mme Dombrowski se présente à notre groupe de thérapie accompagnée de son mari décédé.

À tout juste 15 heures, nous sommes pour la plupart encore en train de remplir nos gobelets en plastique de mauvais café. Tandis que je dépose l'assiette de pâtisseries que j'ai apportée – la semaine dernière, Stuart m'a confié que s'il continuait d'assister aux séances de *Helping Hands*¹, ce n'était pas pour y soigner son chagrin, mais pour mes muffins au caramel et aux noix de pécan –, Mme Dombrowski désigne d'un geste timide l'urne qu'elle tient entre ses mains.

– Voici Herb, me dit-elle. Herbie, je te présente Sage, la boulangère dont je t'ai parlé.

Figée, j'incline la tête de façon que mes cheveux masquent le côté gauche de mon visage, comme d'habitude. Il existe certainement un protocole à suivre, lorsqu'on rencontre le conjoint incinéré d'une personne de sa connaissance. J'ai tout de même du mal à réagir. Suis-je censée le saluer ? Serrer la poignée de cette boîte ?

– Waouh, finis-je par articuler.

Je n'ai pas oublié que si ce groupe n'est régi que par peu de règles, celles-ci sont inébranlables : être à l'écoute, ne pas juger et laisser le chagrin d'autrui s'exprimer librement. Assistant moi-même à ces réunions depuis près de trois ans, je suis plus que quiconque consciente de ces principes.

– Qu'avez-vous apporté ? me demande Mme Dombrowski, ce qui me fait comprendre pourquoi elle transporte l'urne de son mari.

Lors de la dernière réunion, Marge, l'animatrice, nous a suggéré de partager des souvenirs rappelant ce que nous avons perdu. Je remarque que Shayla serre une paire de chaussons en laine rose, si fort que les jointures de ses doigts sont blanches. Ethel, quant à elle, tient à la main une télécommande, tandis que Stuart a encore apporté le masque mortuaire en bronze de sa première épouse. Je n'avais jamais rien vu de plus glauque que ces apparitions récurrentes au sein de notre groupe, du moins jusqu'à aujourd'hui, quand Mme Dombrowski s'est présentée avec Herb.

Marge me dispense de bégayer une réponse en invitant notre petit groupe à s'installer. Nous disposons nos chaises en cercle, assez près les unes des autres pour pouvoir tapoter l'épaule du voisin ou tendre la main afin de lui manifester notre soutien. Au centre trône la boîte de mouchoirs en papier que Marge pose là à chaque séance, juste au cas où.

Marge a pour habitude de commencer par une question d'ordre général. Du genre : « Où vous trouviez-vous le jour des attentats du 11 Septembre ? » Le fait d'évoquer une tragédie qui nous a tous touchés permet parfois de parler plus facilement de peines plus personnelles. Malgré cela, certaines personnes ne s'expriment jamais. Il peut s'écouler des mois avant que j'entende la voix d'un nouveau participant.

Aujourd'hui, Marge nous demande toutefois sans préambule de présenter les souvenirs dont nous nous sommes munis. Ethel lève la main :

– C'était à Bernard, explique-t-elle en caressant du pouce la télécommande. Ça ne me plaisait pas ; Dieu sait que j'ai mille fois tenté de la lui arracher des mains. Je n'ai même plus la télévision qui va avec, mais je suis incapable de la jeter.

Le mari d'Ethel est encore en vie, mais il souffre de la maladie d'Alzheimer et ne reconnaît plus du tout sa femme. Les gens subissent des pertes d'ordre très varié, des plus infimes aux plus considérables. On peut perdre ses clés, ses lunettes, sa virginité. On peut perdre la tête, le courage ou l'esprit. On peut renoncer à son logis pour emménager dans une résidence où l'on sera assisté, voir un

enfant s'expatrier au-delà des océans ou un conjoint sombrer dans la démence. La perte est plus douloureuse que la simple mort, alors que le chagrin est une nuance grise du spectre changeant des émotions.

– Mon mari monopolise la télécommande, intervient Shayla. Il se justifie en prétendant que les femmes contrôlent tout le reste.

– En fait, c'est une question d'instinct, précise Stuart. Le comportement territorial est plus développé chez les hommes que chez les femmes. Je l'ai entendu dire dans l'émission de John Tesh.

– Ce qui en fait une vérité inattaquable ? lâche Jocelyn en levant les yeux au ciel.

Comme moi, elle a entre vingt et trente ans. Contrairement à moi, elle est incapable de faire preuve de patience vis-à-vis des personnes âgées de plus de quarante ans.

– Merci de nous avoir fait partager ton souvenir, s'interpose aussitôt Marge. Sage, qu'as-tu apporté aujourd'hui ?

Je sens mes joues s'empourprer quand tous posent les yeux sur moi. Même si je connais les membres du groupe, et même si nous avons fini par former un cercle confiant, il m'est toujours douloureux de m'offrir à leurs regards. La peau de ma cicatrice, une étoile de mer en relief du côté gauche de mon visage, entre la paupière et la joue, me tiraille encore plus que d'habitude.

Je laisse retomber ma longue frange sur mes yeux et sors de sous mon débardeur la chaîne que je porte, à laquelle est attachée l'alliance de ma mère.

Bien entendu, je sais pourquoi, trois ans après son décès, j'ai encore la sensation d'avoir une épée qui me transperce le flanc chaque fois que je pense à elle. C'est pour cette même raison que de mon premier groupe de soutien je suis le dernier élément encore présent en ces lieux. Si la plupart des gens viennent ici pour se soigner, moi je suis là pour me punir.

– Ça me gêne vraiment, dit Jocelyn en levant la main.

Je rougis davantage, pensant qu'elle parle de moi, puis je me rends compte qu'elle a les yeux rivés sur l'urne posée sur les genoux de Mme Dombrowski.

– C'est dégoûtant ! insiste-t-elle. Il fallait venir avec un souvenir, pas avec quelque chose de mort.

– Ce n'est pas *quelque chose*, c'est *quelqu'un*, rectifie Mme Dombrowski.

– Je ne veux pas être incinéré, fait remarquer Stuart. L'idée de mourir dans les flammes me donne des cauchemars.

– J'ai un scoop pour vous, vous êtes déjà mort, quand on vous brûle, dit Jocelyn.

Mme Dombrowski éclate en sanglots.

Je me saisis de la boîte de mouchoirs et la lui tends. Tandis que Marge rappelle gentiment mais fermement à Jocelyn les règles du groupe, je me dirige vers les toilettes au bout du couloir.

J'ai grandi en considérant que la perte était un élément positif. Ma mère aimait rappeler qu'elle avait ainsi rencontré l'amour de sa vie. Elle avait un jour oublié son sac à main dans un restaurant, et un adjoint du cuistot qui l'avait retrouvé tenta de la joindre au téléphone. Comme elle n'était pas chez elle pour recevoir l'appel, sa colocataire prit le message. Lorsque ma mère rappela, une voix féminine lui répondit et lui passa mon père. Quand ils se rencontrèrent et que ma mère récupéra son sac à main, elle prit conscience qu'il incarnait celui dont elle avait toujours rêvé. Mais, hélas ! leur premier échange téléphonique lui avait appris qu'il vivait avec une femme.

Qui n'était heureusement que sa sœur.

Mon père était décédé d'un arrêt cardiaque quand j'avais dix-neuf ans, et la seule façon pour moi d'accepter la mort de ma mère, trois ans plus tard, était de me dire qu'elle se trouvait de nouveau à son côté, désormais.

Aux toilettes, j'écarte mes cheveux de mon visage.

Ma cicatrice argentée est à présent plissée, fendant ma joue et mon front comme le fermoir d'un porte-monnaie de soie. Si l'on ne tient pas compte de ma paupière tombante et de ma peau trop

tendue, on ne remarque pas d'emblée que quelque chose cloche chez moi. C'est en tout cas ce que prétend mon amie Mary. Mais les gens le voient. Ils sont simplement trop polis pour émettre une observation, à l'exception des enfants de moins de quatre ans qui, avec une honnête cruauté, me pointent du doigt et demandent à leur mère ce que « la dame a sur la figure ».

Même si la cicatrice s'est estompée, je la vois toujours comme elle était juste après l'accident, rouge vif, tel un éclair dans la symétrie de mon visage. Nul doute que je me rapproche en cela d'une jeune femme pesant quarante-quatre kilos et qui, atteinte de troubles du comportement alimentaire, se verrait dans le miroir comme une personne obèse. Ce n'est même pas une cicatrice, pour moi, mais un repère pour situer le moment où ma vie a dérapé.

En sortant des toilettes, j'évite de justesse un homme d'un certain âge, plus petit que moi, si bien que j'aperçois sa peau rose à travers sa chevelure blanche aux boucles folles.

– Je suis encore en retard, s'excuse-t-il dans un anglais teinté d'un accent. Je me suis perdu.

Nous sommes tous perdus, je suppose. C'est pour cela que nous venons ici, pour conserver un lien avec ce qui nous manque.

Ce nouveau, qui n'assiste aux séances que depuis deux semaines, n'a pas encore prononcé un seul mot devant les autres. Pourtant, je l'ai reconnu au premier regard, dès la première fois, sans comprendre pourquoi.

J'ai à présent résolu ce mystère ; il vient souvent à la boulangerie avec son teckel, et après avoir commandé un petit pain au beurre et un café noir, il y reste des heures, écrivant sur un petit carnet noir pendant que son chien dort à ses pieds.

Quand nous rejoignons les autres, Jocelyn nous dévoile son souvenir, quelque chose qui ressemble à un fémur tordu et mutilé.

– C'était à Lola, dit-elle en retournant l'os avec douceur entre ses mains. Je l'ai trouvé sous le canapé après qu'on l'a enterrée.

– Qu'est-ce que vous fichez là ? s'étonne Stuart. C'était seulement un foutu chien !

– Au moins, je n'en ai pas fait un bronze, moi ! se défend Jocelyn, les yeux plissés.

Ils entament une dispute tandis que je prends place dans le cercle avec le vieux monsieur, ce que Marge met à profit :

– Bienvenue, monsieur Weber. Jocelyn nous disait à l'instant combien elle avait aimé son chien. Avez-vous eu de l'affection pour un animal domestique ?

Je repense au teckel qui l'accompagne à la boulangerie et à qui il donne la moitié de son petit pain.

Il reste silencieux et baisse la tête, comme si une force invisible l'écrasait sur sa chaise. Cette attitude, cette envie de disparaître m'est familière.

– On peut éprouver plus d'amour pour un animal domestique que pour des humains, dis-je soudain, me surprenant moi-même. (Tout le monde se tourne vers moi, car contrairement aux autres j'attire rarement l'attention en prenant volontairement la parole.) Peu importe ce qui laisse un vide en vous, ce qui compte, c'est la présence de ce vide.

Le vieil homme relève lentement la tête. Je sens la chaleur de son regard à travers le rideau formé par mes cheveux.

Cela n'échappe pas à Marge, qui enchaîne :

– Peut-être avez-vous apporté un souvenir à nous faire partager aujourd'hui, monsieur Weber ?

Il secoue la tête, ses yeux bleus dépourvus d'expression.

Marge laisse planer son silence telle une offrande sur un piédestal. Je le sais, car certaines personnes viennent ici pour s'exprimer, alors que d'autres ne souhaitent qu'écouter. Malgré cela, l'absence de son est aussi agressive qu'un battement de cœur, assourdissante.

Tel est le paradoxe de la perte : comment se fait-il que ce qui n'est plus nous pèse tant ?

À la fin de la séance, Marge nous remercie pour notre participation, puis nous replions les chaises et

jetez les assiettes en carton et les serviettes en papier dans la corbeille. J'emballer les muffins restants et les offre à Stuart. Les rapporter à la boulangerie serait comme jeter un seau d'eau dans les chutes du Niagara. Enfin je sors, prête à retourner travailler.

Si vous avez vécu toute votre vie dans le New Hampshire, comme c'est mon cas, vous devez être capable de sentir les changements de temps. Malgré la chaleur oppressante, un orage semble écrit à l'encre sympathique dans le ciel.

– Excusez-moi.

Je me retourne en reconnaissant la voix de M. Weber. Il se tient dos à l'église épiscopaliennne dans laquelle nous nous réunissons. Bien qu'il fasse au moins trente degrés à l'extérieur, il porte une chemise à manches longues entièrement boutonnée et une fine cravate. Il poursuit :

– C'est gentil d'avoir pris la défense de cette jeune femme.

Son accent transforme le mot « gentil » en « chentil ».

– Merci, dis-je en détournant le regard.

– Vous êtes Sage ?

C'est une question à mille dollars, ça, non ? Oui, c'est bien mon nom, cependant, sa signification – le fait que je sois pétrie de sagesse – ne s'est jamais vérifié. Il m'est trop souvent arrivé de dérailler, submergée par une émotion non tempérée par la raison.

– Oui, dis-je.

Un silence embarrassant s'installe entre nous, comme une pâte qui lève.

– Ce groupe..., reprend-il. Cela fait longtemps que vous en faites partie ?

– En effet, réponds-je, sans savoir si je dois adopter une attitude défensive.

– Trouvez-vous cela efficace ?

Si tel était le cas, je n'y viendrais plus.

– Ce sont tous des gens charmants, vraiment. Ils ont seulement tendance, parfois, à penser que leur chagrin est plus profond que celui des autres.

– Vous ne parlez pas beaucoup, mais quand vous vous décidez... Vous êtes une poétesse.

– Je suis boulangère, dis-je en secouant la tête.

– Ne peut-on pas être deux choses à la fois ? me demande-t-il, avant de s'éloigner à pas lents.

Essoufflée et toute rouge, je déboule en trombe dans la boulangerie, où je trouve ma patronne suspendue au plafond.

– Désolée, je suis en retard. Le sanctuaire est bondé et un crétin en Cadillac Escalade m'a pris ma place.

Tel Michel-Ange, Mary, couchée sur le dos sur un échafaudage suspendu par un système de poulies, peint le plafond de la boutique.

– Ce crétin doit être l'évêque, répond-elle. Il est passé ici alors qu'il se rendait au sommet de la colline. Ton pain aux olives est divin, a-t-il dit, ce qui est un sacré compliment venant de lui !

Dans une autre vie, Mary DeAngelis a été sœur Mary Robert. Connue pour entretenir les jardins de son cloître du Maryland, elle avait la main verte. Un dimanche de Pâques, en entendant le prêtre prononcer les mots « Il s'est levé », elle quitta son banc et sortit de la cathédrale. Elle renonça à ses vœux, se teignit les cheveux en rose et se lança à pied sur le sentier des Appalaches. Quelque part aux environs du chaînon Presidential², elle eut une vision de Jésus qui lui révéla l'existence de nombreuses âmes à nourrir.

Six mois plus tard, elle ouvrait Notre Pain quotidien, la boulangerie au pied de la colline où se dresse Notre-Dame du Pardon, le sanctuaire de Westbrook dans le New Hampshire. Ce lieu saint compte sur six hectares une grotte de méditation, un ange de la paix, un chemin de croix et un escalier sacré. On y trouve également une boutique de rosaires, de crucifix, d'ouvrages traitant du catholicisme

et de théologie, de CD de musique chrétienne, de médailles des saints et de crèches miniatures Fontanini. Les visiteurs font surtout le déplacement pour admirer le chapelet de deux cent trente mètres de long, constitué de rochers en granit du New Hampshire reliés entre eux par des chaînes.

Ce lieu de pèlerinage était plus volontiers fréquenté par temps clément, et les affaires chutaient de façon spectaculaire durant l'hiver en Nouvelle-Angleterre. Or tel était précisément l'atout du business de Mary : qu'y avait-il de plus profane que du bon pain frais ? Pourquoi ne pas doper les revenus du sanctuaire en y ajoutant une boulangerie qui attirerait les croyants comme les athées ?

Son seul souci était qu'elle n'avait pas la moindre idée de la façon dont on fabriquait du pain.

C'est là que j'intervins.

Je me suis mise à faire du pain à vingt ans, après la mort inattendue de mon père. J'étais à la fac, à l'époque. Après être rentrée chez moi pour assister aux obsèques, je me suis aperçue, en retournant à l'université, que tout avait changé. Dans les manuels, les mots me paraissaient écrits dans une langue indéchiffrable, et il m'était impossible de sortir du lit pour aller en cours. Je manquai un examen, puis un autre, jusqu'à ne plus rendre mes devoirs. Une nuit, je m'éveillai dans ma chambre d'internat, tirée du sommeil par une odeur de farine si intense que j'eus la sensation de m'être vautrée dedans. Une douche ne suffit pas à me débarrasser de cette senteur qui me rappelait mon enfance quand, le dimanche matin, je me réveillais avec l'odeur des *bagels* et *bialys* frais préparés par mon père.

Il avait toujours voulu nous enseigner son art, à mes sœurs et moi, mais nous étions généralement trop occupées par l'école, le hockey sur gazon et les garçons pour l'écouter. C'est en tout cas ce que je pensais, avant de prendre l'habitude, chaque nuit, de me glisser dans la cuisine du réfectoire de l'internat pour y faire du pain.

Je déposais ensuite mes créations comme des bébés abandonnés, sur le pas de la porte des professeurs que j'admirais, ou devant la chambre de garçons dont le sourire me plongeait dans un silence embarrassé. Je laissais parfois un alignement de pains au levain sur un lutrin, ou glissais une miche dans le sac à main surdimensionné de la responsable de la cantine, qui me tendait des assiettes de *pancakes* et de bacon en me disant que j'étais trop maigre. Le jour où ma conseillère d'orientation me révéla que j'allais être recalée dans trois disciplines sur quatre, je n'eus rien à dire pour ma défense. Néanmoins, je lui offris une baguette au miel fourrée à l'anis, de l'amertume enrobée de douceur.

Ma mère se présenta un jour sans prévenir, s'installa dans ma chambre d'internat afin de diriger ma vie de plus près, s'assurant que j'étais bien nourrie, m'accompagnant jusqu'à la salle de classe et m'interrogeant sur mes devoirs.

« Si moi je n'ai pas le droit d'abandonner, alors toi non plus », disait-elle.

Je finis par suivre un cursus rallongé à cinq ans, mais fus reçue. Lorsque je montai sur l'estrade pour recevoir mon diplôme, ma mère se leva, sifflant et applaudissant à tout rompre. Puis je fus précipitée en enfer.

J'y ai beaucoup pensé depuis : comment peut-on, alors qu'on a la sensation de tutoyer les sommets, plonger en un instant au trente-sixième dessous ? J'ai imaginé tout ce que j'aurais pu faire différemment, me demandant si cela aurait modifié les événements. Mais penser n'y change rien, pas vrai ? Après coup, alors que j'avais encore l'œil injecté de sang et des points de suture à la Frankenstein sur la tempe et la joue, un peu comme les coutures d'une balle de base-ball, j'ai à mon tour donné à ma mère ce conseil : « Si moi je n'ai pas le droit d'abandonner, alors toi non plus. »

Elle n'a pas renoncé, pas dans un premier temps, en tout cas. Il a fallu six mois pour cela, ses fonctions physiologiques déclarant forfait les unes après les autres. Je restais assise près d'elle tous les jours à l'hôpital, puis rentrais chez moi la nuit pour me reposer. En vain. Au lieu de cela, je me remis à cette époque à faire du pain, ma thérapie personnelle de prédilection. J'offrais du pain de campagne aux médecins et des bretzels aux infirmières, réservant à ma mère sa friandise préférée, les

petits pains à la cannelle nappés d'une épaisse couche de sucre glace. J'en faisais chaque jour, mais elle ne parvint pas une seule fois à en avaler une bouchée.

C'est Marge, l'animatrice du groupe de soutien, qui me suggéra un jour de prendre un job, estimant que cela m'aiderait à établir un genre de routine. « Fais comme si tout allait bien, jusqu'à ce que ça devienne le cas », me conseilla-t-elle. Or la simple perspective de travailler en plein jour, ce qui m'exposerait au regard de tout un chacun, m'était insupportable. Déjà timide auparavant, je vivais désormais en recluse.

Mary prétend que notre rencontre est l'effet d'une intervention divine. (Elle se décrit comme une ex-bonne sœur qui se soigne, mais en réalité, elle a seulement renoncé à son habit, pas à sa foi.) Quant à moi, je ne crois pas en Dieu ; selon moi, c'est pure chance si la première série de petites annonces que j'ai consultées après la suggestion de Marge comptait une offre de maître boulanger, travailleur de nuit solitaire quittant la boutique dès l'affluence des clients. Lors de l'entretien d'embauche, Mary ne fit aucun commentaire sur le fait que je n'avais ni expérience dans ce domaine, ni job d'été significatif à mon actif, ni autres références. Mais, plus important que tout, elle posa les yeux sur ma cicatrice et me déclara : « Vous me parlerez de ça quand vous en éprouverez le besoin, j'imagine. » Et ce fut tout. Plus tard, en la connaissant mieux, je me suis rendu compte que lorsqu'elle jardine, elle ne voit jamais les graines, mais visualise d'emblée les plantes qu'elles donneront. Je suppose qu'elle a réagi de même lors de notre première rencontre.

Dieu soit loué (sans jeu de mots), ma mère n'était plus de ce monde pour me voir travailler à Notre Pain quotidien. En effet, elle et mon père étaient juifs ; mes sœurs, Pepper et Saffron, ont toutes deux célébré leur *bat mitsva*. Même si nous vendons aussi bien des *bagels* et des *halloth* que des petits pains chauds en forme de croix, et même si le salon de thé accolé à la boulangerie est baptisé « Thé-La Vive », je sais de quelle façon ma mère aurait réagi : « Avec tous les boulangers qu'on peut trouver dans le monde, je me demande ce qui t'a décidée à travailler pour une *goy* ! »

D'un autre côté, ma mère aurait également été la première à me dire que les bons étaient toujours des bons, que la religion n'avait rien à voir avec cela. Où qu'elle soit dorénavant, je pense qu'elle sait combien de fois Mary, après m'avoir trouvée en larmes dans la cuisine, a repoussé l'ouverture de la boutique afin de me reconforter. Elle doit aussi savoir qu'à chaque anniversaire de sa mort Mary donne toute la recette de la boulangerie à Hadassah, l'association caritative juive. Et que Mary est la seule personne à qui je ne cherche pas à dissimuler ma cicatrice. Ce n'est pas seulement mon employeur, c'est également ma meilleure amie ; j'aime à croire que cela importerait davantage à ma mère que sa religion.

Quelques gouttes de peinture violette s'écrasent à mes pieds et me font lever la tête. Mary est en train de peindre sa dernière vision. Sujette à ce phénomène avec une impressionnante régularité – au moins trois fois par an –, elle s'en inspire généralement pour apporter des changements dans la boutique ou modifier notre menu. Le salon de thé est né d'une vision, tout comme le décor végétal de la fenêtre, où des rangées de délicates orchidées sont déployées comme un collier de perles sur l'abondant feuillage. Un hiver, elle a fait venir un groupe de tricot à Notre Pain quotidien, puis un cours de yoga. La faim, se plaît-elle à me répéter, n'est en rien liée à l'estomac, mais entièrement à l'esprit. En fait, Mary ne tient pas une boulangerie, elle gère une communauté...

Certains de ses aphorismes sont peints sur les murs : *Cherchez et vous trouverez. Ceux qui errent ne sont pas tous perdus. Ce ne sont pas les années dans une vie qui comptent, mais la vie au cours des années.* Je me demande parfois si Mary conçoit vraiment ces platitudes ou si elle reprend simplement des phrases accrocheuses repérées sur des tee-shirts *Life is good*. J'imagine que cela n'a guère d'importance, puisque nos clients, de toute évidence, se plaisent à les lire.

Aujourd'hui, Mary peint son dernier mantra : *All you knead is love*, soit « tout ce qu'on pétrit est amour », un jeu de mots avec la chanson des Beatles.

– Qu'en penses-tu ? me demande-t-elle.

– Que Yoko Ono va te faire un procès pour infraction aux droits d'auteur.

Rocco, notre *barista*, intervient en donnant un coup de torchon sur le comptoir :

– Lennon, quel génie. S'il était encore en vie, tu *Imagines* ça !

Âgé de vingt-neuf ans, Rocco porte des dreadlocks prématurément grises et ne s'exprime qu'en haïkus. C'est son truc, comme il l'a précisé à Mary quand il s'est porté candidat pour cet emploi. Celle-ci a laissé passer ce tic verbal, car Rocco est prodigieusement doué pour créer des motifs dans la mousse des chocolats chauds et des mokaccinos. Il sait faire apparaître des fougères, des cœurs, des licornes, Lady Gaga, des toiles d'araignées... Une fois, pour l'anniversaire de Mary, il a même dessiné le pape Benoît XVI. Quant à moi, je l'apprécie pour une autre raison : il ne regarde pas les gens droit dans les yeux, car on pourrait ainsi, selon lui, se faire dérober son âme.

Qu'il soit béni pour cela.

– Trop peu de baguettes, me dit-il. Café gratuit à la place. (Il marque une pause, comptant mentalement les syllabes.) Fais-en plus cette nuit.

– Comment s'est passée ta réunion ? s'enquiert Mary en faisant descendre son installation coulissante.

– Comme d'habitude. La journée a été aussi calme que ça ?

– Non, me répond-elle en touchant le sol avec un léger bruit étouffé. On a eu le rush des parents et des enfants en route pour l'école, et une pause-déjeuner assez chargée. (Elle se lève, s'essuie les mains sur son jean et me suit dans la cuisine.) Au fait, Satan a appelé.

– Laisse-moi deviner ; il a commandé un gâteau d'anniversaire pour Joseph Kony, le chef rebelle africain ?

– Quand je parle de Satan, je pense à Adam, poursuit mon amie comme si je n'avais rien dit.

Adam est mon copain. Enfin, pas vraiment, puisqu'il est marié.

– Adam n'est pas si méchant.

– Il est canon, Sage, et destructeur, émotionnellement parlant, reconnais-le... lâche Mary, qui hausse les épaules. Je laisse Rocco monter la garde pendant que je grimpe au sanctuaire arracher quelques mauvaises herbes.

Bien qu'elle ne soit pas employée là-haut, personne ne semble se formaliser que l'ancienne bonne sœur à la main verte s'occupe des fleurs et des plantes. Transpirer pour jardiner, cisailer, arracher des racines et des buissons entiers, c'est pour elle une détente. Je me dis parfois qu'elle ne dort jamais, qu'elle se contente de faire de la photosynthèse à l'instar de ses plantes bien-aimées. Elle semble dotée de davantage d'énergie et de vivacité que nous autres, qui formons le commun des mortels. Comparée à elle, la fée Clochette est une paresseuse.

– Les hostas se rebellent, conclut-elle.

– Amuse-toi bien, dis-je en nouant mon tablier, déjà concentrée sur ma nuit de travail.

À la boulangerie, je dispose d'un pétrin à spirale géant, car je confectionne beaucoup de pain à la fois. Des préferments sont stockés à diverse température dans des récipients soigneusement étiquetés. Grâce à un tableau Excel, je détermine les « pourcentages du boulanger », des calculs de fou dont le résultat total dépasse systématiquement 100 %. Cela dit, je préfère ne me servir que d'un bol, d'une cuiller en bois et de quatre ingrédients : de la farine, de l'eau, de la levure et du sel. À partir de là, il suffit d'avoir du temps.

Faire du pain est une activité athlétique. Cela implique non seulement de se ruer aux quatre coins de la boulangerie afin de contrôler la pâte qui gonfle, de mélanger des ingrédients ou de retirer la cuve du pétrin de son support, mais également de jouer des muscles pour faire agir le gluten dans la pâte. Même les gens incapables de différencier la *poolish* de la *biga* savent qu'il faut pétrir la pâte pour faire du pain. Pousser et rouler, pousser et plier, une bonne séance de musculation sur votre plan de

travail saupoudré de farine. En vous y prenant convenablement, vous libérez le mélange de protéines que l'on appelle gluten et qui provoque la formation de bulles irrégulières de CO₂ dans votre préparation. Au bout de sept ou huit minutes – soit le temps de dresser mentalement une liste de corvées à accomplir chez vous, ou de rejouer en pensée la dernière conversation avec votre moitié, et vous demander ce qu'elle voulait vraiment dire –, la pâte change de consistance et se fait plus lisse, plus souple, plus homogène.

C'est à ce moment qu'il faut la laisser tranquille. Faire de l'anthropomorphisme avec du pain est idiot, pourtant j'adore imaginer que pour évoluer il a besoin d'être en paix, sans être touché, à l'écart de tout bruit ou agitation.

C'est souvent ce que j'éprouve moi-même, je dois l'avouer.

Les horaires de boulanger agissent de façon étrange sur le cerveau. Quand votre journée de travail débute à 17 heures et se prolonge jusqu'à l'aube, vous entendez chaque « clic » de la trotteuse de l'horloge installée au-dessus du four, vous discernez des mouvements dans les ombres. Vous ne reconnaissez plus l'écho de votre propre voix, vous commencez à penser que vous êtes la dernière personne encore en vie sur la planète. Je suis persuadée que ce n'est pas un hasard si la plupart des meurtres sont commis de nuit. Le monde paraît différent pour ceux d'entre nous qui nous activons après la nuit tombée. Il semble irréel et plus fragile, comme une copie de celui dans lequel vivent les gens normaux.

Je vis à l'envers depuis maintenant si longtemps que ce n'est pas un supplice pour moi d'aller me coucher quand le soleil se lève, pas plus que de me réveiller quand il est déjà bas dans le ciel. Cela signifie que, la plupart du temps, je dors environ six heures avant de regagner Notre Pain quotidien pour tout recommencer. Être boulanger, c'est accepter de mener une vie en marge, ce que j'apprécie pleinement. Je ne croise que des employés d'épicerie nocturnes, des caissiers de Dunkin' Donuts et des infirmières de services de nuit. Ainsi que Mary et Rocco, bien entendu, qui baissent le rideau de la boulangerie peu après mon arrivée. Ils m'y enferment, telle la reine dans le conte du nain Tracassin, non pas pour changer la paille en or, mais pour confectionner avant le matin les cakes et les petits pains qui rempliront les étagères et la vitrine du comptoir.

Si je n'ai jamais été très sociable, je préfère aujourd'hui nettement rester seule. C'est ce qui me convient le mieux ; je travaille dans mon coin, tandis que Mary tient la boutique et se charge de discuter avec les clients et de leur donner l'envie de revenir. Moi, je me terre.

Faire du pain est pour moi une forme de méditation. Je prends du plaisir à découper une volumineuse masse de pâte, afin de la réduire au jugé en une boule du poids idéal pour un pain de campagne idéal. J'aime sentir le serpent qui deviendra une baguette frissonner dans mes mains quand je le roule. J'aime le soupir que pousse une pâte levée quand je l'aplatis pour la première fois. J'aime recroqueviller les orteils dans mes sabots et m'étirer le cou d'un côté, puis de l'autre, pour en chasser les nœuds. J'aime le fait de savoir que le téléphone ne va pas sonner, que je ne vais pas être interrompue.

Je suis déjà bien lancée dans la confection des cinquante kilos de pâtisseries que je produis chaque nuit, quand j'entends Mary rentrer de sa besogne de jardinage au sommet de la colline. Après m'être rincé les mains dans l'évier industriel, j'ôte la casquette dont je me coiffe pour travailler et me rends près du comptoir, où Rocco est en train de remonter la fermeture de son blouson de motard. À travers la baie vitrée, je vois des éclairs lointains déchirer le ciel d'encre.

– Eh bien, à demain, dit Rocco. Sauf si on meurt en dormant. Quelle fin ce serait !

Un aboiement me fait prendre conscience que la boulangerie n'est pas vide. Le dernier client n'est autre que le M. Weber de mon groupe de soutien, accompagné de son petit chien. Mary est assise avec lui, une tasse de thé dans les mains.

Se levant avec effort à ma vue, il s'incline gauchement.

– Re-bonjour.

– Tu connais Josef ? me demande Mary.

Les groupes de thérapie ont ceci de commun avec les Alcooliques Anonymes : on ne « révèle » pas un de ses membres sans la permission de ce dernier.

– Nous nous sommes déjà rencontrés, dis-je en penchant la tête en avant, de façon à masquer mon visage.

Tirant sur sa laisse, son teckel s'approche de moi et se met à lécher une tache de farine sur mon pantalon.

– Eva ! le réprimande son maître. Tiens-toi bien !

– Ce n'est pas grave.

Je m'accroupis et caresse le chien, non sans soulagement ; les animaux ne vous dévisagent jamais.

M. Weber glisse la boucle de la laisse autour de son poignet et se lève :

– Je vous empêche de rentrer chez vous, s'excuse-t-il.

– Pas du tout, j'apprécie votre compagnie, assure Mary, qui baisse tout de même les yeux sur la tasse de son client, encore aux trois quarts pleine.

– Vous pouvez rester jusqu'au passage du bus, si vous voulez.

Je ne sais pas pourquoi j'ai dit cela. Après tout, j'ai une tonne de choses à faire. Cependant, il pleut désormais, un véritable déluge, et il ne reste plus que la Harley de Mary et la Toyota Prius de Rocco garées sur le parking. Par conséquent, soit M. Weber rentre chez lui à pied, soit il attend le bus.

– Oh non, je ne veux pas m'imposer, proteste-t-il.

– J'insiste, ajoute Mary.

Il nous remercie d'un hochement de tête et se rassied. Tandis qu'il prend sa tasse de café à deux mains, Eva s'étend sur son pied gauche et ferme les yeux.

– Bonne nuit, me dit Mary. Mets ton petit cœur à l'ouvrage.

Au lieu de rester en compagnie de M. Weber, je suis mon amie dans l'arrière-boutique, où elle range sa combinaison moto de pluie.

– Je ne débarrasse pas après son départ.

– Entendu, concède Mary en s'interrompant alors qu'elle enfile ses jambières.

– Les clients, ce n'est pas mon truc.

Quand je sors de la boulangerie proprement dite à 7 heures du matin, que je trouve la boutique remplie d'hommes d'affaires achetant des *bagels*, et de femmes au foyer glissant des pains dans leurs cabas en matières recyclées, je suis toujours un peu surprise de me rappeler qu'il existe un monde en dehors de mon fournil. Cela ressemble sans doute à ce qu'éprouve la victime d'un arrêt cardiaque lorsqu'elle est ramenée à la vie par défibrillation, et de nouveau propulsée dans le tapage et l'agitation de la vie ; trop d'informations, et une surcharge sensorielle.

– C'est toi qui lui as proposé de rester, me rappelle Mary.

– Je ne sais rien de lui. Et s'il tentait de nous cambrioler ? Ou pire ?

– Il a plus de quatre-vingt-dix ans, Sage. Tu crois qu'il va t'égorger avec son dentier ? Josef Weber est aussi près de la canonisation de son vivant qu'il est possible de l'être. Il est très connu à Westerbrook ; il s'occupait à une époque de l'entraînement de base-ball des gamins, il a organisé le nettoyage de Riverhead Park, il a enseigné l'allemand au lycée pendant un million d'années. Chacun le considère comme son adorable grand-père adoptif. Je ne pense pas qu'il se glisse en douce dans la cuisine pour te planter un couteau à pain dans le dos.

– Je n'ai jamais entendu parler de lui, dis-je dans un murmure.

– C'est parce que tu vis sous terre.

– Non, dans un fournil...

Quand vous dormez toute la journée et travaillez toute la nuit, il ne vous reste guère de temps à consacrer à des choses telles que les journaux ou la télévision. J'ai ainsi appris la mort d'Oussama Ben Laden trois jours après le monde entier.

– Bonne nuit, me souhaite Mary en m'étreignant rapidement. Josef est inoffensif. Vraiment. La pire chose à craindre de sa part, c'est qu'il te tue par son bavardage.

Je la suis du regard pendant qu'elle ouvre la porte arrière de la boulangerie et s'élanche courbée sous la pluie torrentielle, me criant un au revoir sans se retourner. Puis je ferme le battant et donne un tour de clé.

Quand je reviens dans le salon de thé, M. Weber a vidé sa tasse et son chien est sur ses genoux.

– Désolée, nous parlions travail, dis-je.

– Ne vous sentez pas obligée de discuter avec moi ; je sais que vous avez beaucoup à faire.

J'ai une centaine de pâtons à façonner, des *bagels* à faire cuire, des *bialys* à fourrer. Oui, on peut dire que j'ai de quoi m'occuper. Pourtant, à ma grande surprise, je m'entends répondre :

– Ça peut attendre quelques minutes.

– Dans ce cas, asseyez-vous, je vous en prie, me propose M. Weber, en désignant la chaise délaissée par Mary.

J'obtempère, non sans consulter ma montre. Le minuteur va sonner dans trois minutes ; je devrai alors retourner dans la cuisine.

– Eh bien, quel temps !

– Le temps est ce qu'il est, et nous n'y pouvons rien, me répond M. Weber avec des mots précis, secs, tels des sons issus de cordes pincées. Mais ce soir, il est vrai qu'il est particulièrement mauvais. (Il lève la tête.) Pour quelle raison fréquentez-vous le groupe de soutien ?

Je le regarde droit dans les yeux. Une des règles du groupe est que nul n'est contraint de partager sa peine s'il ne se sent pas prêt pour cela. M. Weber n'étant de toute évidence pas prêt, il peut sembler impoli qu'il pose une question à laquelle il ne voudrait pas lui-même répondre. Cela dit, nous ne sommes pas en pleine séance de thérapie.

– Ma mère, révélé-je avant d'ajouter la précision que j'ai toujours donnée jusqu'à présent. Un cancer.

– Navré pour cette perte, commente-t-il avec raideur, en hochant la tête, compatissant.

– Et vous ?

– Trop de personnes pour que je puisse en faire le compte, laisse-t-il tomber avec lassitude.

Je ne sais de quelle façon réagir. Ma grand-mère me dit toujours qu'à son âge ses amis tombent comme des mouches. J'imagine qu'il en va de même pour M. Weber.

– Cela fait longtemps que vous êtes boulangère ?

– Quelques années.

– C'est une étrange profession pour une jeune femme. Pas très sociale.

Est-ce qu'il m'a bien regardée ?

– Ça me convient.

– Vous être très bonne dans votre domaine.

– N'importe qui peut faire cuire du pain.

– Tout le monde n'est pas capable de le faire correctement.

La sonnerie du minuteur, dans la cuisine, réveille Eva, qui se met à aboyer. Presque au même instant, le faisceau des phares du bus, qui ralentit en vue de son arrêt, balaie la baie vitrée.

– Merci de m'avoir permis de rester un moment.

– Pas de quoi, monsieur Weber.

– Appelez-moi Josef, je vous en prie, dit-il, le visage tout en douceur.

– Revenez vite nous voir, dis-je car je sais que Mary voudrait que je prononce ces mots, tandis qu'il

glisse Eva sous son manteau et ouvre son parapluie.

– Demain, déclare-t-il, comme si nous venions de convenir d'un rendez-vous.

Puis il sort de la boulangerie en détournant les yeux des phares puissants du bus.

Malgré ce que j'ai dit à Mary, je ramasse sa tasse et son assiette. Je constate alors que M. Weber – Josef – a oublié le petit carnet noir fermé par un élastique, dans lequel il écrit systématiquement quand il s'assied ici.

Je l'attrape et me précipite dehors sous la tempête, pose le pied dans une gigantesque flaque d'eau qui trempe au passage mon sabot.

– Josef ! Vous avez oublié ça !

Il se retourne, les petits yeux de fouine d'Eva sortant par un pli du manteau de son maître. Les cheveux plaqués sur le crâne, je m'approche de lui en brandissant son carnet.

– Merci, dit-il en le mettant à l'abri dans sa poche. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans ça.

Il incline son parapluie, de façon à m'abriter.

– C'est votre grand roman à venir ?

Depuis que Mary a installé le Wi-Fi gratuit à Notre Pain quotidien, la boutique grouille de clients désireux d'être publiés.

– Oh non, me reprend-il, interloqué. Cela me sert simplement à noter mes pensées, sans quoi je les perds. Si je n'écris pas que j'aime vos petits pains viennois, par exemple, je risque de ne plus m'en souvenir lors de ma prochaine visite.

– Ce genre de carnet serait utile à beaucoup de gens.

Le chauffeur du bus klaxonne à deux reprises. Nous nous retournons tous deux en direction du vacarme ; je grimace, aveuglée par le faisceau des phares qui me frappe en plein visage.

– Il est important de se souvenir, conclut Josef, en tapotant sa poche.

L'une des premières choses qu'Adam m'ait dites, c'est que j'étais belle, ce qui aurait dû d'emblée me faire comprendre que c'était un menteur.

J'ai fait sa connaissance au pire moment de mon existence, le jour de la mort de ma mère. C'était l'entrepreneur de pompes funèbres contacté par ma sœur Pepper. Je me rappelle vaguement l'avoir entendu nous expliquer la façon dont les choses allaient se passer, avant de nous présenter différents cercueils. Toutefois, je ne l'ai vraiment remarqué que quand j'ai fait scandale lors de la cérémonie.

Mes sœurs et moi savions que la chanson préférée de ma mère était *Somewhere Over the Rainbow*. Pepper et Saffron avaient voulu s'offrir les services d'un professionnel pour l'interpréter, mais je voyais les choses autrement. Ma mère n'aimait pas simplement cette chanson, elle adorait particulièrement une certaine version ; je lui avais promis que Judy Garland chanterait à ses obsèques.

– J'ai un scoop pour toi Sage, me lança Pepper. Judy Garland ne donne plus de concert, à moins que tu ne sois médium.

En fin de compte, mes sœurs se rangèrent à mon point de vue, principalement parce que j'en avais fait un souhait émis par maman peu avant sa mort. Censée remettre le CD à l'entrepreneur de pompes funèbres – à Adam, donc –, j'avais téléchargé cette chanson sur iTunes, en la piochant dans la bande originale du film *Le Magicien d'Oz*. Lorsque la cérémonie débuta, Adam mit en route la sono.

Malheureusement, ce n'est pas *Somewhere Over the Rainbow* qui sortit des enceintes, mais *Ding Dong ! The Witch Is Dead*, soit « Ding-dong ! La sorcière est morte », interprétée par les Munchkins, dans ce même film.

Pepper éclata en sanglots et Saffron, bouleversée, dut sortir.

Quant à moi, je me mis à glousser.

Je ne sais pas pourquoi. Ça m'est sorti comme une gerbe d'étincelles. Soudain, la totalité des personnes présentes nous fixaient du regard, moi et mes stries rouges coupant mon visage en deux,

tandis que ce rire inapproprié s'échappait de mes lèvres.

– Mon Dieu, Sage, siffla Pepper. Comment as-tu osé ?

Paniquée comme si j'étais coincée, je me levai de mon banc au premier rang, puis, au bout de deux pas, perdis connaissance.

Je revins à moi dans le bureau d'Adam. Agenouillé près du canapé, il était muni d'un gant de toilette humide, qu'il appliquait directement sur ma cicatrice. Je m'écartai aussitôt de lui, me recroquevillant et me cachant le côté gauche du visage.

– Vous savez, dans mon domaine professionnel, il n'y a pas de secrets, me dit-il, comme si nous étions au milieu d'une conversation. Je sais qui a subi une intervention de chirurgie esthétique, qui a survécu à une mastectomie, qui s'est fait retirer l'appendice et qui a été opéré d'une double hernie. Les gens ont peut-être des cicatrices, mais ils ont également des histoires pour les expliquer. À propos, la vôtre n'est pas la première chose que j'aie remarquée chez vous.

– Mais bien sûr...

– J'ai immédiatement noté que vous étiez jolie, me déclara-t-il en posant la main sur mon épaule.

Il avait les cheveux blond-roux et les yeux couleur de miel, et la paume de sa main était chaude contre ma peau. Je n'avais jamais été belle, pas même avant ce qui m'était arrivé, et encore moins après.

– Je n'ai rien avalé ce matin, dis-je en secouant la tête pour m'éclaircir les idées. Il faut que je retourne là-bas...

– Détendez-vous. J'ai proposé une pause d'un quart d'heure avant de reprendre la cérémonie. (Il hésita un instant.) Peut-être voudriez-vous choisir une chanson sur la playlist de mon iPod ?

– J'aurais juré avoir téléchargé le bon titre. Mes sœurs me détestent.

– J'ai vu pire.

– J'en doute.

– Un jour, la maîtresse d'un défunt, totalement ivre, a essayé de grimper dans le cercueil pour rejoindre son amant, puis la femme de celui-ci l'en a sortie de force et l'a assommée.

– Sérieux ? demandai-je les yeux écarquillés.

– Eh oui. Alors, ce qui vient de se produire... (Il haussa les épaules.) Ce n'est rien du tout.

– Mais j'ai ri.

– Les gens rient souvent lors des obsèques. C'est parce que la mort nous met mal à l'aise, c'est un réflexe. Par ailleurs, je suis certain que votre mère préférerait vous voir commémorer sa vie en riant, plutôt que de vous faire pleurer.

– Elle aurait trouvé ça drôle, murmurai-je.

– Eh bien, vous voyez.

Adam me tendit ensuite le CD dans son boîtier.

– Gardez-le, au cas où Naomi Campbell soit une future cliente.

– Je parie que votre mère aurait trouvé ça drôle aussi, s'amusa-t-il, tout sourire.

Une semaine après l'enterrement, il m'appela pour prendre de mes nouvelles, ce qui me parut doublement étrange ; jamais je n'avais entendu parler de ce genre de service de la part d'une entreprise de pompes funèbres, et d'autre part, c'est Pepper qui avait fait appel à lui, pas moi. Son appel me toucha tant que je lui confectionnai un *babka*, dans l'intention de le déposer au funérarium après le travail, en rentrant chez moi. J'avais espéré agir en toute discrétion, mais il se trouva qu'il était présent.

Il me demanda si j'avais le temps de prendre un café.

Je dois avouer que même ce jour-là il portait son alliance. En d'autres termes, je savais dans quoi je m'embarquais. Pour ma défense, jamais je n'aurais imaginé qu'un homme puisse m'adorer, pas après ce qui m'était arrivé, et pourtant c'est exactement ce que faisait Adam, cet homme brillant et attirant.

Chaque fibre de mon être qui me disait qu'il appartenait à une autre était contredite par un doux murmure en moi : *Ne fais pas la fine bouche, et prends ce qui se présente ; qui d'autre pourrait aimer quelqu'un comme toi ?*

Ma mauvaise conscience de fréquenter un homme marié ne m'empêcha pas de tomber amoureuse, ou plutôt de souhaiter qu'il tombe amoureux de moi. Je m'étais résignée à vivre seule, à travailler seule, à rester seule pour le restant de mes jours. Même si je dénichais quelqu'un qui me jure ne pas attacher d'importance à l'affreux pli sur mon profil gauche, comment pouvais-je deviner s'il m'aimait ou s'il avait pitié de moi ? Ces deux émotions sont si semblables, or je n'avais jamais été douée pour lire dans le cœur des hommes. Notre relation fut donc secrète, jamais étalée au grand jour. En d'autres termes, sur mon terrain de prédilection.

Avant que vous ne me fassiez remarquer combien il est glauque de toucher quelqu'un qui embaume des cadavres, permettez-moi de vous dire que vous vous trompez lourdement. Toute personne passée de vie à trépas, ma mère y compris, devrait s'estimer heureuse d'avoir une dernière proximité avec quelqu'un d'aussi doux qu'Adam. Je me dis parfois que c'est parce qu'il consacre tellement de temps aux morts qu'il est le seul à véritablement apprécier un corps plein de vie. Quand nous faisons l'amour, il s'attarde aux points où mon sang palpite, mon pouls, ma carotide, mes poignets ou l'arrière de mes genoux.

Quand il vient chez moi, je sacrifie une heure ou deux de sommeil pour lui. Il peut s'échapper à peu près n'importe quand, car son travail est susceptible de requérir sa présence vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Sa femme ne trouve donc pas étrange qu'il disparaisse de temps à autre.

– Je crois que Shannon se doute de quelque chose, m'annonce-t-il aujourd'hui, alors que je suis allongée contre lui.

– Vraiment ?

J'ai la sensation d'être au sommet des montagnes russes et de ne plus distinguer les rails devant moi, sensation que je tâche d'ignorer.

– Il y avait un nouvel autocollant sur ma voiture ce matin, qui disait : « J'♥ MA FEMME ».

– Qu'est-ce qui te fait penser que c'est elle qui l'a collé ?

– Le fait que ce ne soit pas moi.

Je réfléchis quelques instants.

– Il n'y a pas forcément de l'ironie dans ce geste. C'est peut-être tout à fait innocent.

Adam a épousé la copine de lycée avec laquelle il est sorti jusqu'à la fac. L'entreprise de pompes funèbres où il travaille appartient depuis cinquante ans à la famille de sa femme. Il me dit au moins deux fois par semaine qu'il va quitter Shannon, mais je sais que ce n'est pas vrai. Premièrement, ce serait un suicide professionnel, et il n'abandonnerait pas seulement Shannon, mais également Grace et Bryan, ses jumeaux. Sa voix change d'intonation quand il parle d'eux. J'espère qu'il en va de même quand il parle de moi.

Mais il ne parle probablement jamais de moi. C'est vrai, à qui irait-il raconter sa liaison extraconjugale ? La seule personne à qui je l'aie révélée, personnellement, c'est Mary. En dépit du fait que nous soyons tous deux aussi fautifs, elle se comporte comme si c'était lui qui m'avait séduite.

J'ai soudain une idée :

– Et si on partait quelque part, ce week-end ?

Je ne travaille pas le dimanche, puisque la boulangerie est fermée le lundi. Nous pourrions par conséquent disparaître pour vingt-quatre heures de rêve, au lieu de nous cacher dans ma chambre, les rideaux tirés filtrant la lumière du jour, et sa voiture avec son nouvel autocollant garée au bout de la rue, devant un restaurant chinois.

J'ai un jour aperçu Shannon à la boulangerie, par l'ouverture entre la cuisine et la boutique. Je l'ai

reconnue, car j'avais vu ses photos sur la page Facebook d'Adam. J'étais certaine qu'elle était venue pour me passer un savon, mais elle s'est contentée d'acheter un pain de seigle. Après cet épisode, Mary m'a trouvée assise sur le sol de la cuisine, les jambes coupées de soulagement. Quand je lui ai parlé d'Adam, elle m'a posé une seule question : « Est-ce que tu l'aimes ? – Oui », lui ai-je répondu. « Non, ce n'est pas vrai. Tu aimes le fait qu'il soit comme toi obligé de se cacher. »

Adam effleure ma cicatrice. Même après tout ce temps, et bien que ce ne soit pas une réalité médicale, j'éprouve un fourmillement.

– Tu veux aller ailleurs ? me répète-t-il. Tu veux marcher dans la rue en plein jour avec moi, pour que tout le monde nous voie ensemble ?

Quand il décrit les choses ainsi, je me rends compte que tel n'est pas mon désir. J'ai simplement envie de me terrer avec lui dans une chambre fermée à clé d'un hôtel luxueux, dans les White Mountains ou dans une maisonnette au Montana.

– Peut-être bien, dis-je, ne voulant pas lui donner raison.

– OK, reprend-il en enroulant mes boucles autour de ses doigts. Les Maldives.

Je me redresse sur le coude :

– Je ne plaisante pas.

– Tu ne veux même pas te voir dans un miroir, Sage...

– J'ai regardé sur Google le prix des vols de Southwest Airlines. Pour quarante-neuf dollars, on peut aller à Kansas City.

– Et qu'irait-on faire à Kansas City ? s'enquiert Adam en jouant du xylophone sur ma cage thoracique.

J'écarte sa main.

– Arrête de me distraire. Eh bien, nous serions ailleurs qu'ici.

– Prends les réservations, dit-il en se juchant sur moi.

– Sérieux ?

– Sérieux.

– Et si on te bipe ?

– Mes clients ne seront pas plus morts qu'avant s'ils doivent attendre, fait-il remarquer.

Mon cœur se met à battre de façon irrégulière ; l'idée de me montrer en public avec Adam est terriblement excitante. Le fait de marcher dans la rue main dans la main avec un homme séduisant visiblement ravi d'être avec moi ferait-il de moi, par association, quelqu'un de normal ?

– Que vas-tu dire à Shannon ?

– Que je suis fou de toi.

Je me demande parfois ce qui se serait produit si j'avais rencontré Adam quand j'étais plus jeune. Nous avons fréquenté le même lycée à dix ans d'écart, puis nous avons tous deux fini par rentrer dans notre ville natale après la fac. Nous travaillons seuls, à des horaires bizarres, et dans un domaine dans lequel la plupart des gens normaux ne se verraient jamais faire carrière.

– Que je ne peux plus m'empêcher de penser à toi, ajoute-t-il, en me mordillant le lobe de l'oreille. Que je suis désespérément amoureux.

Je dois dire que c'est précisément ce que j'adore chez Adam qui l'empêche d'être avec moi en permanence : quand il aime, c'est infailliblement, complètement, totalement. C'est ce qu'il éprouve pour ses jumeaux, ce qui explique qu'il rentre chez lui tous les soirs pour savoir si le contrôle de biologie de Grace s'est bien passé ou si Bryan a réussi le premier *home run* de la saison de base-ball.

Soudain, je me souviens des paroles de Mary :

– Est-ce que tu connais Josef Weber ?

– « Je suis désespérément amoureux », répète-t-il en se roulant sur le dos. « Est-ce que tu connais Josef Weber ? »... Oui, c'est une réponse logique...

– Il a travaillé au lycée, je crois, en tant que prof d’allemand.

– Les jumeaux ont pris le français, dit-il avant de claquer des doigts. Il a arbitré des matchs de baseball entre gamins. Bryan devait avoir six ou sept ans à l’époque. Je me rappelle m’être fait alors la réflexion que ce type devait déjà aller sur ses quatre-vingt-dix ans et que le bureau des arbitres avait perdu la boule, mais il s’est révélé très alerte.

– Que sais-tu de lui ?

Je me tourne sur le côté, puis Adam passe un bras sur mon épaule.

– Weber ? C’était quelqu’un de bien. Il connaissait les règles du jeu jusque dans les moindres détails et n’a jamais commis d’erreur d’arbitrage. C’est tout ce dont je me souviens. Pourquoi ?

Un sourire se dessine sur mon visage.

– Je te quitte pour partir avec lui.

Adam m’embrasse avec amour et douceur.

– Y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire pour que tu reviennes sur ta décision ?

– Je suis certaine que tu trouveras quelque chose, dis-je en l’enlaçant.

* *

*

Dans une ville de la taille de Westerbrook, peuplée en majorité de descendants yankees du *Mayflower*, être juives faisait de nous des anomalies, nous rendait, mes sœurs et moi, aussi différentes de nos camarades de classe que si notre peau avait été d’un bleu fluorescent. « Pour compenser », m’expliquait notre père, lorsque je lui demandais pourquoi nous devons cesser de manger du pain durant environ une semaine, à peu près à l’époque de l’année où tous les autres, à l’école, apportaient des œufs de Pâques pour leur déjeuner. Je n’étais pas brimée pour autant ; au contraire, quand nos instituteurs nous parlèrent des fêtes autres que celle de Noël, je devins presque une célébrité, en compagnie de Julius, l’unique élève afro-américain de l’école, dont la grand-mère fêtait Kwanzaa. Comme mes sœurs, j’allais à l’école juive après les cours. Mais quand vint le moment de ma *bat mitsva*, je suppliai mes parents de m’en dispenser. Lorsqu’ils refusèrent, je me lançai dans une grève de la faim. Le fait que ma famille ne ressemble pas aux autres était déjà bien suffisant ; je n’avais aucune envie d’attirer plus que nécessaire l’attention sur moi.

Bien que juifs, mes parents ne mangeaient pas casher et ne se rendaient pas aux services religieux, sauf les années précédant les *bat mitsva* de Pepper et de Saffron, lors desquelles c’était obligatoire. Je passais alors mes vendredis soir à la synagogue, à écouter le *hazzan* chanter en hébreu, tout en me demandant pourquoi la musique juive était truffée d’accords mineurs ; les compositeurs du peuple élu ne semblaient pas très joyeux. Néanmoins, mes parents jeûnaient durant Yom Kippour et se refusaient à dresser un arbre de Noël.

À mes yeux, ils étaient fidèles à une version édulcorée du judaïsme, alors de quel droit se permettaient-ils de me dire ce en quoi je devais croire ? C’est ce que je fis remarquer un soir à mon père, alors que je tentai de convaincre mes parents de ne pas m’obliger à faire ma *bat mitsva*. Après être resté un instant silencieux, mon père me répondit :

– S’il est important de croire en quelque chose, c’est parce que tu en as la *possibilité*.

Sur ces mots, il m’envoya dans ma chambre en me privant de dîner, ce qui fut un véritable choc. En effet, nous étions encouragées chez nous à énoncer nos opinions, aussi sujettes à controverse fussent-elles. Ma mère monta discrètement un peu plus tard à l’étage et m’apporta un sandwich au beurre de cacahuète et à la confiture.

– Ton père n’est peut-être pas rabbin, mais il croit en la tradition, m’expliqua-t-elle. C’est ce que les parents transmettent à leurs enfants.

– D’accord, je promets de faire mes courses de rentrée des classes en juillet et de toujours faire de la purée de patates douces pour Thanksgiving, répondis-je. Je n’ai rien contre les traditions, maman, mais contre le fait d’aller à l’école juive. La religion n’est pas inscrite dans l’ADN. On n’est pas croyant simplement parce que ses parents le sont.

– Ta grand-mère Minka porte des pulls, me rappela ma mère. Tout le temps.

Je ne saisis pas la pertinence de cette remarque. Installée dans une résidence pour retraités, la mère de mon père était née en Pologne et s’exprimait encore avec un accent qui donnait toujours l’impression qu’elle chantait. Et en effet, grand-mère Minka portait des pulls, même s’il faisait plus de trente degrés à l’extérieur. Par ailleurs, elle abusait également du rouge à lèvres et du tissu léopard.

– Contrairement à beaucoup de rescapés des camps qui se sont fait retirer leur tatouage par chirurgie, elle prétend que le fait de voir le sien tous les matins lui rappelle qu’elle a remporté ce combat.

Il me fallut un moment pour comprendre de quoi me parlait ma mère. Ma grand-mère avait été déportée dans un camp de concentration ? Comment se faisait-il que je n’en aie rien su alors que j’avais déjà douze ans ? Pourquoi mes parents m’avaient-ils caché cette information ?

– Elle n’aime pas en parler, m’expliqua simplement ma mère. Et elle n’aime pas exhiber son bras en public.

Nous avons étudié l’Holocauste en cours de sciences sociales. Il me fut difficile d’associer les photos de squelettes vivants figurant dans mon manuel scolaire à la dame grassouillette toujours parfumée au lilas, qui ne ratait jamais son rendez-vous hebdomadaire chez le coiffeur et qui conservait une canne de couleur vive dans chaque pièce de son appartement afin d’en avoir une à tout moment sous la main. Elle ne faisait pas partie de l’Histoire, c’était seulement ma grand-mère.

– Elle ne fréquente pas la synagogue, me précisa ma mère. J’imagine qu’après avoir enduré une telle horreur, on doit avoir des relations plutôt compliquées avec Dieu. En revanche, ton père en a pris l’habitude. Je pense que c’est sa façon d’assimiler ce qui est arrivé à sa mère.

Alors que je tentais tout pour me défaire de ma religion, afin de me fondre dans la masse, j’apprenais que j’avais le judaïsme dans le sang, que j’étais la descendante d’une survivante de l’Holocauste. Frustrée, furieuse et égoïste, je me jetai en arrière sur mes oreillers.

– C’est le problème de papa. Je n’ai rien à voir avec ça.

Ma mère hésita un instant, puis poursuivit :

– Tu ne serais pas là si elle n’avait pas survécu, Sage.

Ce fut notre seule et unique discussion à propos du passé de grand-mère Minka, même si, quand nous la fîmes venir chez nous pour Hanoukka cette année-là, je ne pus m’empêcher de la dévorer des yeux, à la recherche d’ombres de la vérité sur son visage. Elle se comporta comme d’habitude, chipant un peu de peau de poulet rôti quand ma mère regardait ailleurs, vidant son sac à main d’échantillons de parfum et de maquillage qu’elle avait récupérés pour mes sœurs, parlant des personnages de *La Force du destin* comme s’il s’agissait d’amis à qui elle avait rendu visite pour prendre un café. Si elle avait été prisonnière dans un camp de concentration durant la Seconde Guerre mondiale, elle avait dû être une tout autre personne.

La nuit suivant cette révélation, m’est revenu en rêve un moment que j’avais oublié depuis ma toute petite enfance. J’étais assise sur les genoux de grand-mère Minka, tandis qu’elle tournait les pages d’un livre et me lisait une histoire. Je comprends à présent que le récit ne correspondait pas du tout à l’ouvrage. Sur la couverture figurait l’image de Cendrillon, mais ma grand-mère devait penser à autre chose, car elle ne parlait que de forêts sombres, de monstres, de traînées d’avoine et de blé.

Je me rappelle également que je n’étais pas très attentive, fascinée par son bracelet en or. Je ne

cessais de tirer sur son pull pour le tripoter. Finalement, la manche remonta juste assez haut pour laisser apparaître, à l'intérieur de son avant-bras, les numéros bleus à demi passés.

– C'est quoi, ça ?

– Mon numéro de téléphone.

J'avais mémorisé le nôtre l'année précédente, en maternelle, pour permettre à la police d'appeler mes parents si je me perdais.

– Et si tu déménages ?

– Oh, je ne bouge plus d'ici, Sage, dit ma grand-mère en riant.

Le lendemain, Mary entre dans la cuisine pendant que je travaille.

– J'ai rêvé de toi cette nuit, me dit-elle. Tu préparais des baguettes avec Adam. À un moment, tu lui demandais d'en mettre dans le four, mais c'est ton bras qu'il a posé sur la plaque. Je hurlais et tentais de le retirer, mais je n'étais pas assez rapide. Quand tu t'es écartée, tu n'avais plus de main droite, et ton bras s'était transformé en baguette. « Ce n'est pas grave », a dit Adam en prenant un couteau pour te trancher le poignet. Il a ensuite découpé ton pouce, ton petit doigt, et tous les autres, tout ça dans une mare de sang.

– Eh bien, bonjour à toi aussi ! dis-je en ouvrant le réfrigérateur, pour en sortir un plateau de petits pains au lait.

– Ça ne te fait pas plus d'effet que ça ? Tu ne veux même pas analyser ce que ça veut dire ?

– Ça veut dire que tu as bu du café avant d'aller dormir. Rappelle-toi la nuit où tu as rêvé que Rocco refusait de retirer ses chaussures sous prétexte qu'il avait des pieds de poulet. Tu as déjà vu Adam ? Tu sais à quoi il ressemble ?

– Même les plus belles choses peuvent être toxiques. Les aconits ou le muguet, par exemple. On trouve ces deux fleurs dans le jardin à la Monet que tu aimes tant, au sommet de l'Escalier sacré, mais je ne m'en approcherais pas sans gants.

– Ce n'est pas un problème pour le sanctuaire ?

– Non, parce que la plupart des visiteurs s'abstiennent de se nourrir du paysage. Mais peu importe, Sage. Ce que je veux dire, c'est que ce rêve est un signe.

– C'est reparti...

– « Tu ne commettras point d'adultère », prêche Mary. Ce commandement est on ne peut plus clair. Si tu cèdes à la tentation, tu en subiras les conséquences. Tu seras lapidée par tes voisins. Tu deviendras une paria.

– Attention, je vais mordre. Écoute, Mary, ne me sors pas ton baratin de bonne sœur. Ce que je fais durant mon temps libre ne regarde que moi, et tu sais que je ne crois pas en Dieu.

Elle s'approche et me bloque le passage.

– Ça ne veut pas dire que Lui ne croit pas en toi.

Ma cicatrice me picote et des larmes se mettent à couler de mon œil gauche, comme cela s'est produit pendant des mois après l'intervention chirurgicale. À l'époque, on aurait dit que je pleurais d'avance tout ce que j'allais perdre, même si je n'en étais pas encore consciente. Peut-être est-ce archaïque et, quelle ironie, un peu biblique de croire que la laideur est le reflet d'une âme noire, qu'une cicatrice ou une tache de naissance sont des signes de déficience interne ; pourtant, en ce qui me concerne, c'est le cas. J'ai commis un acte affreux, qui m'est rappelé chaque fois que j'aperçois mon reflet dans un miroir.

Est-ce mal, pour la plupart des femmes, de coucher avec un homme marié ? Bien sûr, mais je ne suis pas une femme comme les autres. C'est peut-être pour cela que ma nouvelle personnalité s'est laissée aller à cet écart, alors que je n'aurais jamais dit oui à Adam avant ce qui m'est arrivé. Ce n'est pas que j'estime avoir le droit de fréquenter le mari d'une autre ; simplement, je ne pense pas mériter

mieux.

Je ne suis pas une inadaptée sociale. Je ne suis pas fière de cette relation. Malgré cela, la plupart du temps, je me trouve des excuses. Le fait que je me laisse agacer par Mary aujourd'hui révèle que je suis fatiguée, ou plus vulnérable que je ne le croyais. Peut-être les deux.

– Pense un peu à cette pauvre femme, Sage.

La pauvre femme, celle d'Adam. Cette pauvre femme partage la vie de l'homme que j'aime, a deux merveilleux enfants et un visage lisse dépourvu de cicatrice. Cette pauvre femme a toujours obtenu ce qu'elle voulait sur un plateau d'argent.

Je me saisis d'un couteau pointu et commence à inciser des croix sur les petits pains au lait.

– Si tu veux sombrer dans l'auto-apitoiement, arrange-toi au moins pour ne pas détruire la vie des autres, insiste Mary.

Je désigne ma cicatrice de la pointe de mon couteau :

– Tu crois que j'ai voulu ça, peut-être ? Tu crois que je ne rêve pas tous les jours d'avoir une vie normale, de bosser de 9 heures à 17 heures comme tout le monde, de pouvoir marcher dans la rue sans que les gamins me dévisagent, de sortir avec un homme qui me trouve belle ?

– Tu pourrais avoir tout ça, m'assure Mary en me prenant dans ses bras. Tu es la seule à prétendre que ce n'est pas possible. Tu es quelqu'un de bien, Sage.

J'ai envie de la croire. J'ai tellement envie de la croire.

– Dans ce cas, il faut admettre que les gens bien font parfois des choses affreuses, dis-je en m'écartant d'elle.

J'entends alors la voix de Josef Weber dans la boutique. Avec son accent tranchant, il demande si je suis là. Je m'essuie les yeux avec le bord de mon tablier, j'attrape un pain que j'ai mis de côté et un petit sachet, puis j'abandonne Mary dans la cuisine.

– Bonjour ! dis-je avec entrain.

Avec trop d'entrain. Josef est surpris par ma fausse jovialité. Je dépose d'office dans ses mains le petit sachet, que j'ai rempli de biscuits pour chien faits maison pour Eva, ainsi que le pain. Rocco, qui n'a pas l'habitude de me voir fraterniser avec les clients, cesse un instant de ranger des tasses :

– Voilà un miracle. Des profonds et sombres boyaux, sort la solitaire.

– Il y a deux syllabes à « sombres », dis-je sèchement, avant de désigner à Josef une table libre.

Mes ultimes hésitations à lancer une conversation avec Josef s'envolent dès que je comprends qu'il s'agit là du moindre mal ; je préfère ça, plutôt que de subir les questions de Mary.

– Je vous ai gardé le meilleur pain de la nuit, dis-je.

– Un *bâtard*^B, commente Josef.

Je suis impressionnée ; la plupart des gens ne connaissent pas le terme français pour cette forme de pain.

– Savez-vous d'où vient cette appellation ? (Tout en parlant, j'en coupe quelques tranches, en faisant de mon mieux pour ne pas penser au cauchemar de Mary.) Parce que ce n'est ni une *boule* ni une *baguette*. C'est littéralement un *bâtard*.

– On retrouve des classes sociales jusque dans l'univers de la boulangerie..., médite le vieil homme. Qui l'eût cru ?

Je sais que c'est un bon pain. Avec le pain artisanal, on le sait à l'odeur, dès qu'il sort du four ; une senteur sombre et terreuse qui donne l'illusion de se trouver au plus profond des bois. Je considère avec fierté la croûte marbrée. Josef ferme les yeux de plaisir.

– Et j'ai la chance de connaître personnellement la boulangère.

– À propos... Vous avez autrefois arbitré des matchs de base-ball auxquels a participé le fils d'un de mes amis, Bryan Lancaster.

– Il y a des années de ça, me répond-il, les sourcils froncés, en secouant la tête. Je ne connaissais

pas tous ces enfants par leur nom.

Nous parlons du temps, d'Eva et de mes recettes préférées. Nous bavardons encore quand Mary ferme la boulangerie, après m'avoir étreinte avec fougue et m'avoir dit qu'elle aussi m'aime, et pas seulement Dieu. Nous bavardons encore quand je file à la cuisine pour arrêter les sonneries des divers minuteurs. C'est extraordinaire pour moi, car je ne parle jamais autant. Durant notre conversation, il m'arrive même par instants d'oublier de baisser la tête ou de laisser retomber mes cheveux devant ma cicatrice. Josef est soit trop poli, soit trop gêné pour m'interroger à ce sujet. Ou peut-être – mais seulement peut-être – estime-t-il qu'il y a en moi d'autres choses plus dignes d'intérêt. C'est sans doute ce qui en a fait le professeur, l'arbitre, le grand-père adoptif préféré de tous ; il se comporte comme si rien au monde ne pouvait lui faire plus plaisir que d'être en ma compagnie, ici et maintenant. C'est tellement grisant d'être un objet d'attention de façon positive, et non pas comme une bête de foire, que j'en oublie de dissimuler ce qui me fait honte.

Nous discutons depuis plus d'une heure, lorsque je lui demande :

– Depuis combien de temps habitez-vous ici ?

– Vingt-deux ans. Auparavant, je vivais au Canada.

– Eh bien, si vous étiez à la recherche d'un patelin où il ne se passe jamais rien, vous avez touché le gros lot !

– On dirait bien, oui, confirme-t-il, un sourire aux lèvres.

– Vous avez de la famille dans les environs ?

Il tend le bras vers sa tasse de café, et sa main se met à trembler.

– Je n'ai personne, avoue-t-il, avant de se lever. Je dois y aller.

Je ressens instantanément un nœud à l'estomac. Je l'ai mis mal à l'aise, et nul ne sait mieux que moi quel effet cela fait.

– Je suis désolée, je ne voulais pas être blessante. Je n'ai pas l'habitude de discuter comme ça.

Je lui offre un franc sourire et me fais pardonner de la seule façon imaginable, dévoilant une partie de moi-même dont je ne dis pas un mot en temps normal, m'exposant à mon tour :

– Moi non plus je n'ai personne. J'ai vingt-cinq ans et mes parents sont morts. Ils n'assisteront jamais à mon mariage. Je ne leur préparerai jamais de dîner de Thanksgiving, pas plus que je n'irai leur rendre visite avec leurs petits-enfants. Mes sœurs ne me ressemblent pas du tout : elles possèdent des monospaces, conduisent leurs enfants à l'entraînement de football, mènent des carrières rythmées par les primes et me détestent, même si elles prétendent le contraire. (Ces mots sont comme un torrent qui jaillit de mes lèvres ; le simple fait de les prononcer me donne la sensation de me noyer.) Mais si je n'ai personne, c'est surtout à cause de ça.

D'une main tremblante, je rejette mes cheveux en arrière.

Je connais le moindre détail de ce qu'il découvre. Le cordon variolé de peau tombante sous le coin de mon œil gauche. Les griffures blanchâtres qui zèbrent mon sourcil. Le patchwork de peau greffée, qui n'est pas tout à fait de la bonne teinte ni tout à fait de la bonne taille. La façon dont ma bouche est tirée vers le haut par la cicatrisation de la pommette. La portion de peau du crâne où les cheveux ne poussent plus, masquée par ma frange disposée avec soin. Le visage d'un monstre.

Je ne saurais dire pourquoi je me suis ainsi dévoilée à Josef, que je ne connais pratiquement pas. Peut-être parce que la solitude fonctionne comme un miroir. Je baisse les mains et laisse mes cheveux recouvrir mes blessures. Si seulement il était aussi facile de camoufler celles que je porte en moi.

Josef n'écarquille pas les yeux et ne manifeste aucun mouvement de recul. Sans me quitter du regard, il me dit :

– Eh bien, peut-être que maintenant nous avons tous les deux quelqu'un.

Le lendemain matin, en rentrant chez moi, je fais un crochet par chez Adam. Je me gare dans la rue

et baisse la vitre, puis je vois les cages de football installées dans le jardin, le paillason « Bienvenue » et le vélo jaune qui se prélassait au soleil dans l'allée.

Je me demande quel effet cela ferait de m'asseoir à la table de la salle à manger, de lui demander de tourner la salade pendant que je sers les pâtes. Je me demande si les murs de sa cuisine sont jaunes ou blancs, s'il reste sur la paillasse un peu de pain que quelqu'un a fait griller pour le petit déjeuner. Probablement acheté dans une grande surface, me dis-je avec un soupçon de mépris.

Soudain, la porte d'entrée s'ouvre. Je lâche un juron à haute voix et me laisse glisser sur le siège, même s'il n'y a aucune raison de penser que Shannon m'a repérée. Tout en boutonnant son manteau, elle sort de la maison et déverrouille sa voiture avec sa télécommande. Puis elle s'écrie :

– Dépêche-toi ! Nous allons être en retard chez le médecin.

Quelques secondes plus tard, Grace apparaît, le pas hésitant, toussant violemment.

– Mets ta main devant ta bouche, lui dit sa mère.

Je me rends compte que je retiens ma respiration. Grace est une Shannon en miniature ; la même chevelure dorée, les mêmes traits délicats, la même démarche bondissante.

– Je vais rater le camp de vacances ? s'enquiert Grace, visiblement malheureuse.

– Il le faudra, si tu as une bronchite.

Sur ces mots, elles s'engouffrent dans le véhicule et s'en vont.

Adam ne m'avait pas dit que sa fille était malade.

Pourquoi le ferait-il ? Je ne revendique pas cette partie de sa vie.

En m'éloignant à mon tour, je prends conscience que je ne vais pas réserver de billets d'avion pour Kansas City. Jamais.

Au lieu de rentrer chez moi, je me surprends à chercher l'adresse de Josef sur mon iPhone. Il habite au fond d'une minuscule impasse. Une fois parvenue sur place, je me gare et reste un moment dans la voiture, en quête d'un prétexte pour débarquer chez lui, quand il tapote sur ma vitre.

– Mais oui, c'est bien vous, dit-il tandis qu'Eva, qu'il tient en laisse, ne cesse de tourner à ses pieds. Quel bon vent vous amène dans mon quartier ?

J'envisage un instant de lui dire qu'il s'agit d'une coïncidence, que je me suis trompée de rue, ou qu'un ami habite non loin d'ici, mais je finis par lui avouer la vérité :

– Vous.

– Dans ce cas, il faut que vous restiez prendre le thé, me dit-il, le visage illuminé d'un sourire.

La décoration intérieure de sa maison ne ressemble pas à ce que j'attendais. Je découvre plusieurs sofas en chintz aux dossiers garnis de napperons de dentelle, des photos disposées sur la tablette poussiéreuse de la cheminée, une collection de figurines en porcelaine Hummel sur une étagère. La touche d'une femme, invisible mais omniprésente.

– Vous êtes marié ?

– Je l'ai été, me répond Josef. Avec Marta. Cinquante et une années merveilleuses, puis la dernière, qui le fut un peu moins.

C'est sans doute pour cela qu'il fréquente le groupe de soutien.

– Je suis désolée, dis-je.

Il retire le sachet de thé de sa tasse et le noue avec soin au creux de sa cuiller.

– Tous les mercredis soir, elle me demandait de sortir les poubelles sur le trottoir. En cinquante ans, je ne l'ai pas une seule fois oublié, pourtant elle ne m'a jamais accordé le bénéfice du doute. Cela me rendait fou. À présent, je donnerais n'importe quoi pour l'entendre de nouveau.

– J'ai failli être renvoyée de la fac, dis-je à mon tour. Ma mère s'est quasiment installée dans ma chambre d'internat pour me tirer du lit et m'aider à réviser. J'avais à l'époque le sentiment d'être la fille la plus nulle de la terre. Aujourd'hui, je comprends la chance que j'ai eue. (Je me baisse et caresse la tête soyeuse d'Eva.) Vous arrive-t-il d'avoir l'impression de la perdre, de ne plus parvenir à

vous remémorer le ton exact de sa voix ou son parfum ?

– J’ai le problème inverse, me répond-il en secouant la tête. Il hante mes pensées sans que je puisse l’oublier.

– Il ?

– Elle. Après tout ce temps, je me trompe encore en anglais.

Mon regard se pose sur l’échiquier posé sur un buffet derrière Josef. Les pièces sculptées sont d’une précision inouïe, les pions représentent de minuscules licornes, les tours des centaures et les cavaliers des Pégase. La queue de sirène de la dame s’enroule autour de son socle, tandis que le vampire qui tient lieu de roi rejette la tête en arrière en dévoilant ses crocs.

– C’est incroyable, je n’ai jamais rien vu de tel, dis-je dans un souffle, en m’approchant pour mieux observer cette œuvre d’art.

– C’est une pièce unique, glousse Josef, un héritage familial.

Encore plus admirative, je détaille l’échiquier de plus près, m’attardant sur le damier de cases rouge cerise et brun érable, et sur les minuscules bijoux que sont les yeux de la sirène.

– C’est somptueux.

– Oui, mon frère était un véritable artiste, confirme Josef, en baissant la voix.

– C’est lui qui a créé ce jeu ?

Je me saisis du vampire et fais glisser mon doigt sur le crâne lisse de la créature, avant de demander à mon hôte :

– Vous y jouez ?

– Plus depuis des années ; Marta n’avait aucune patience pour ce jeu, dit-il. Et vous ?

– Je ne suis pas très douée. Il faut réfléchir avec cinq temps d’avance.

– Tout est question de stratégie, sans jamais oublier la protection du roi.

– Pourquoi ces bêtes mythiques ?

– Mon frère croyait en toutes sortes de créatures, lutins, dragons, loups-garous, gens honnêtes...

Je me surprends à penser à Adam, à sa fille qui doit être en train de tousser pour le pédiatre qui écoute ses poumons, puis je me tourne vers Josef :

– Vous pourriez peut-être m’enseigner ce que vous savez ?

Josef est devenu un client régulier de Notre Pain quotidien. Il fait son apparition peu avant la fermeture, nous bavardons une demi-heure, puis il repart et je m’attelle à ma nuit de travail. Quand il entre dans la boutique, Rocco m’appelle, crie pour m’annoncer « mon amoureux ». Mary lui apporte chaque jour une nouvelle bouture du jardin du sanctuaire et lui explique de quelle façon la planter. Elle sait que, même après la fermeture, je m’assure que Josef rentre chez lui. Quant aux biscuits pour chien que je prépare pour Eva, ils font désormais partie de notre menu.

Nous parlons des professeurs que j’ai connus au lycée, à l’époque où Josef y enseignait encore : M. Muchnick, dont la perruque est tombée alors qu’il s’endormait en surveillant un examen. Mme Fiero, qui venait au lycée avec son bambin quand sa nounou était malade, et le collait devant un ordinateur du labo d’informatique pour qu’il joue à des jeux vidéo.

La recette de *strudel* de sa grand-mère. Il me décrit le chien qu’il a eu avant Eva, un teckel nommé Willie. Il se momifiait dans du papier toilette quand on oubliait de refermer la porte de la salle de bains. Josef reconnaît qu’il éprouve parfois des difficultés à occuper tout le temps dont il dispose, à présent qu’il est à la retraite et qu’il n’est plus bénévole.

Quant à moi, je m’entends lui révéler des détails que j’ai longtemps tenus enfouis, oubliés tel un trousseau de vieille fille. Je lui raconte la mésaventure survenue à ma mère, le jour où elle est restée coincée dans une robe d’été trop serrée pour elle, alors que nous faisons du shopping, si bien qu’elle a dû se résoudre à l’acheter pour que nous puissions la couper. Je lui dis que des années après cet

épisode, le simple fait de prononcer les mots « robe d'été » suffisait à nous faire mourir de rire. Je lui dis que chaque année, à l'époque du *seeder*, mon père prenait la voix de Donald Duck pour lire ce texte rituel, non pas par irrévérence, mais simplement parce que cela faisait rire ses filles. Je lui dis que ma mère, pour notre anniversaire, nous autorisait à prendre notre dessert préféré au petit déjeuner. Qu'elle était capable, si nous avions de la fièvre, de deviner notre température à deux dixièmes de degrés près, rien qu'en nous posant la main sur le front. Je lui dis que quand j'étais petite, et persuadée qu'un monstre était tapi dans mon placard, mon père a dormi pendant un mois assis le dos contre la porte, afin d'empêcher la bête de surgir en pleine nuit. Je lui dis que ma mère m'a appris à faire un lit au carré comme à l'hôpital, et mon père à cracher les pépins de pastèque entre les dents. Chaque souvenir est comme une fleur en papier surgie de la manche d'un magicien ; d'invisible, il devient soudain si important que j'ai du mal à comprendre qu'il soit resté si longtemps enseveli. Et à l'image des fleurs en papier, une fois qu'on les a libérés, il n'est plus possible de les remettre au fond de soi.

J'en viens à annuler des rendez-vous avec Adam pour passer une heure chez Josef à jouer aux échecs, jusqu'à ce que mes yeux se ferment et qu'il me faille aller dormir. Il m'apprend à contrôler le centre de l'échiquier, à ne céder de pièce que si c'est nécessaire, à donner une valeur arbitraire à chaque cavalier, fou, tour ou pion pour prendre ces décisions.

Tout en jouant, Josef me pose des questions. Ma mère était-elle rousse comme moi ? Mon père a-t-il regretté la restauration après s'être reconverti dans la vente ? Ont-ils, l'un et l'autre, eu l'occasion de goûter quelques-unes de mes recettes ? Les réponses les plus difficiles (je ne leur ai jamais fait de pain) ne me restent pas dans la gorge, comme cela aurait été le cas il y a à peine un an ou deux. Je me rends compte que partager un souvenir avec quelqu'un n'a rien à voir avec un rappel solitaire. Cela tient davantage d'un pansement que d'une blessure.

Deux semaines plus tard, Josef et moi nous rendons au groupe de soutien. Assis l'un à côté de l'autre, tandis que les autres s'expriment, il nous semble qu'un subtil lien télépathique s'est créé entre nous. Il surprend parfois mon regard et dissimule son sourire, puis c'est moi qui lève les yeux au ciel à son intention. Nous voici soudain complices.

Aujourd'hui, la discussion porte sur notre devenir après la mort.

– Restons-nous dans les parages ? hasarde Marge. Pour protéger nos proches ?

– Je pense, oui, dit Stuart. J'ai encore l'impression, parfois, de sentir la présence de Sheila, comme si l'air était plus humide.

– C'est assez égoïste de croire que ces âmes restent avec nous, intervient aussitôt Shayla. Elles filent droit au paradis.

– Toutes ?

– Celles de tous les croyants, nuance-t-elle.

Shayla est chrétienne évangélique, et sa réflexion n'a rien de surprenant. Néanmoins, l'entendre évoquer mon inéligibilité de façon aussi catégorique me met mal à l'aise.

– Quand ma mère était à l'hôpital, son rabbin lui a raconté une histoire, dis-je. Au paradis comme en enfer, les défunts sont installés à des tables de banquet chargées de mets succulents, mais il leur est impossible de plier les bras. En enfer, on meurt de faim, puisqu'il est impossible de se nourrir ainsi, alors qu'au paradis chacun est rassasié car on n'a pas besoin de plier le bras pour nourrir son voisin.

Je sens que Josef me dévisage.

– Monsieur Weber ? l'encourage Marge.

Je me dis que Josef ne va pas tenir compte de la question ou secouer la tête comme d'habitude, mais j'ai la surprise de l'entendre répondre :

– Quand on meurt, on meurt. Et tout est terminé.

Ses propos brusques nous font l'effet d'une douche froide.

– Excusez-moi, ajoute-t-il avant de sortir de la pièce.

Je le retrouve dans le couloir qui mène à l'église proprement dite.

– Cette histoire de banquet que vous avez racontée, me demande-t-il, vous y croyez ?

– J'aimerais y croire. Pour ma mère.

– Mais votre rabbin...

– Pas mon rabbin, celui de ma mère.

Je me dirige vers la sortie.

– Vous croyez tout de même en une vie après la mort ? insiste-t-il avec curiosité.

– Mais pas vous.

– Je crois en l'enfer... mais ici, sur terre, lâche-t-il en secouant la tête. Les bons et les mauvais...

Comme si les choses étaient si simples. Nous sommes tous un peu les deux à la fois.

– Ne pensez-vous pas qu'une de ces facettes fait pencher la balance d'un côté ou de l'autre ?

– À vous de me le dire, me répond Josef, qui s'est arrêté.

Soudain, comme si ses mots dégageaient de la chaleur, ma cicatrice se met à me brûler. J'enchaîne, incapable de me contenir.

– Comment se fait-il que vous ne m'ayez jamais demandé de quelle façon c'est arrivé ?

– Quoi donc ? (Je désigne mon visage d'un geste circulaire.) *Ach*. Eh bien, il y a très longtemps, quelqu'un m'a appris qu'une histoire se dévoile d'elle-même quand elle se sent prête. Je me suis dit que ce n'était pas encore le cas de la vôtre.

Quelle étrange idée de penser que ce qui m'est arrivé n'est pas une aventure que je dois raconter, mais quelque chose de complètement indépendant de moi. Peut-être est-ce là mon problème depuis le début, ne pas avoir réussi à distinguer ces deux aspects.

– J'ai eu un accident de voiture. (Josef hoche la tête, sans un mot.) Je n'ai pas été la seule victime.

J'ai peine à articuler, tant les mots m'étouffent.

– Mais vous avez survécu, me fait remarquer Josef en m'effleurant l'épaule. Peut-être est-ce le principal ?

– J'aimerais en être convaincue, dis-je en secouant la tête.

– N'est-ce pas notre lot à tous ? conclut-il en me regardant droit dans les yeux.

Ni le lendemain ni le surlendemain Josef ne se présente à la boulangerie. La seule conclusion qui s'impose est qu'il est dans son lit, plus ou moins comateux, voire pire.

Depuis que je travaille à Notre Pain quotidien, c'est-à-dire plusieurs années, je n'ai jamais laissé la boulangerie sans surveillance en pleine nuit. Mes soirées sont minutées et d'une précision militaire. Je m'active à cent à l'heure, afin de diviser et façonner la pâte en centaines de pâtons que je laisse reposer, prêts pour la cuisson dès que le four se libère. La cuisine devient un être vivant qui respire ; chaque appareil ou ustensile reçoit régulièrement de nouveaux partenaires avec qui poursuivre ce ballet. Il suffit de se mélanger un tant soit peu dans le timing pour se retrouver seule au milieu d'un chaos qui se déchaîne de tous côtés. Malgré l'énergie que je déploie pour produire la quantité de pain au plus vite, je comprends rapidement que je ne serai pas efficace tant que je ne me serai pas assurée que Josef respire encore.

Je me précipite chez lui en voiture. Une fois sur place, j'aperçois de la lumière dans la cuisine et j'entends aboyer Eva. Josef ouvre la porte d'entrée.

– Sage ! s'étonne-t-il, avant d'éternuer violemment et de s'essuyer le nez avec un mouchoir en tissu. Tout va bien ?

– Vous êtes enrhumé, dis-je, énonçant l'évidence.

– Vous avez fait tout ce chemin pour me dire ce que je sais déjà ?

– Non. J'ai cru que... Enfin, j'ai voulu vérifier que tout allait bien, puisque je ne vous ai pas vu depuis quelques jours.

– *Ach*. Eh bien, comme vous le voyez, je suis encore debout. Voulez-vous entrer ?

– Je ne peux pas, je dois retourner travailler, dis-je sans esquisser le moindre geste pour m'en aller.

J'étais inquiète de ne pas vous avoir vu à la boulangerie.

Il hésite, la main sur la poignée de la porte.

– Vous êtes donc venue vous assurer que j'étais encore en vie ?

– Je suis venue prendre des nouvelles en amie.

– En amie, répète Josef, rayonnant. Nous sommes amis, maintenant ?

Une fille défigurée de vingt-cinq ans et un nonagénaire ? J'imagine qu'il doit exister des duos plus bizarres que cela.

– J'en serais ravi, poursuit-il cérémonieusement. Je vous verrai demain, Sage. À présent, retournez travailler, pour que je puisse manger mon petit pain au déjeuner.

Vingt minutes plus tard, de retour dans la cuisine, j'éteins une demi-douzaine de minuteurs qui hurlent et évaluent les dégâts provoqués par une heure d'absence. Certains pâtons, qui ont reposé trop longtemps, ont perdu leur forme et s'affaissent sur les côtés. Ma production de la nuit en sera affectée, ce qui consternerait Mary. Demain, des clients repartiront les mains vides.

J'éclate en sanglots.

Je ne saurais préciser si je pleure à cause de la catastrophe dans la cuisine, ou parce que je n'avais pas saisi jusqu'alors quel bouleversement ce serait de voir Josef sortir de ma vie, alors que je viens seulement de le rencontrer. Je ne sais pas si je supporterais de perdre encore quelqu'un.

Comme j'aimerais pouvoir faire du pain pour ma mère, des miches, des *pains au chocolat*⁴ et de la *brioche*⁵, que j'empilerais sur sa table de banquet au paradis. J'aimerais être celle qui la nourrit. Hélas, c'est impossible. Comme l'a dit Josef, quand on meurt, tout est terminé, quoi que nous aimions à nous répéter, nous autres survivants, à propos de la vie après la mort.

En revanche, ça... Je balaie la boulangerie d'un regard circulaire. Ça, je peux le récupérer en retravaillant brièvement la pâte, avant de la remettre à lever.

Alors je me mets à pétrir, à pétrir et à pétrir...

Le lendemain se produit un miracle.

Mary, tout d'abord, les lèvres pincées et furieuse à la vue de ma production réduite de la nuit, ouvre une *ciabatta* en deux.

– Qu'est-ce que je suis censée faire, Sage ? soupire-t-elle. Dire aux clients d'aller chez Rudy's, au bout de la rue ?

Rudy est notre concurrent direct.

– Tu peux leur offrir un bon d'achat pour la prochaine fois.

– Tartinés sur un bon d'achat, le beurre de cacahuète et la confiture ont un sale goût.

Quand elle me demande des explications, je lui mens. Je lui dis que j'ai souffert d'une migraine et que je me suis endormie deux heures durant.

– Ça n'arrivera plus, lui promets-je.

Mary reste muette, ce qui indique qu'elle ne m'a pas encore pardonné. Elle se saisit d'une tranche de la *ciabatta*, qu'elle s'apprête à tartiner de confiture de fraise.

Mais elle suspend son geste.

– Jésus, Marie, Joseph..., balbutie-t-elle, en lâchant le morceau de pain, comme s'il lui brûlait les doigts.

Puis elle désigne la mie de la *ciabatta*.

Le pain artisanal se caractérise par sa mie mouchetée, tandis que d'autres, comme le pain de mie industriel (qui est à peine du pain, d'un point de vue nutritionnel), est doté d'une mie fine et uniforme.

– Tu Le vois ?

En plissant les yeux, je distingue vaguement la forme d'un visage, puis cela devient plus clair : une barbe, une couronne d'épines...

J'ai fait apparaître le visage de Jésus dans mon pain.

Les premières personnes à venir contempler notre petit miracle sont les femmes qui travaillent à la boutique de cadeaux du sanctuaire ; elles vont jusqu'à se prendre en photo avec la fameuse tranche de *ciabatta*. Puis survient le père Dupree, le curé du sanctuaire.

– Fascinant..., commente-t-il en regardant par-dessus ses lunettes à double foyer.

Le pain a désormais durci. Sur la moitié que Mary n'a pas tranchée figure bien entendu la même image de Jésus. Une idée me frappe soudain ; plus on couperait de tranches, les plus fines possible, plus on obtiendrait d'incarnations de Jésus.

– Le fait que Dieu se soit manifesté n'a rien de surprenant, dit le père Dupree à Mary. Il est en permanence parmi nous. La question est de savoir pourquoi Il a choisi d'apparaître *en cet instant*.

Rocco et moi suivons la scène de loin, accoudés au comptoir, les bras croisés.

– Mon Dieu...

– Oui, apparemment, tu as cuit le Père, le Fils, et la sainte tartine.

La porte s'ouvre brusquement sur une journaliste aux cheveux châains frisés, suivie par un cameraman aux allures d'ours.

– C'est ici, le pain de Jésus ? s'enquiert-elle.

– Oui, je suis Mary DeAngelis, la propriétaire de la boulangerie, déclare Mary, en avançant d'un pas.

– Génial, répond la nouvelle venue. Harriet Yarrow, de la chaîne de télévision WMUR. Nous aimerions discuter un peu avec vous et vos employés. L'année dernière, nous avons fait un reportage sur un bûcheron, qui, après avoir vu la Vierge Marie dans une souche d'arbre, s'y est enchaîné afin d'empêcher ses collègues de détruire le reste de cette forêt. Ça nous a donné la meilleure audience de 2012. Bon, ça tourne ? Oui ? Génial.

Tandis qu'elle interviewe Mary et le père Dupree, je me cache derrière Rocco, qui vend trois baguettes, un chocolat chaud et un pain de semoule. Harriet tend ensuite son micro sous mon nez.

– C'est la boulangère ? demande-t-elle à Mary.

Un voyant rouge clignote sur la caméra, au-dessus de son œil cyclopéen, quand elle enregistre. Je la considère fixement, figée à l'idée que l'État entier me voie aux informations de midi. Je baisse le menton sur la poitrine, afin de dissimuler mon visage, et je suis si gênée que mes joues me brûlent. Le cameraman en a-t-il déjà filmé beaucoup ? Un bref aperçu de ma cicatrice, avant que je ne baisse la tête ? Ou suffisamment pour que les enfants laissent tomber leur cuiller dans leur soupe et que les mères éteignent la télévision pour leur éviter des cauchemars ?

– Je dois partir...

Après avoir marmonné ces quelques mots, je file dans le bureau et sors par la porte du fond.

Puis je gravis l'Escalier sacré, deux marches à la fois. Si les visiteurs viennent au sanctuaire pour contempler le chapelet géant, je préfère quant à moi la petite grotte juchée au sommet de la colline, où Mary a semé des fleurs afin de la faire ressembler à un tableau de Monet. C'est un endroit où personne ne se rend jamais, ce qui, bien entendu, me convient parfaitement.

Je suis donc très surprise d'entendre des bruits de pas. Voyant Josef faire son apparition, lourdement appuyé sur la rambarde, je me précipite pour l'aider.

– Que se passe-t-il en bas ? Une célébrité prend un café ?

– Presque. Mary pense avoir vu le visage de Jésus dans un de mes pains.

Alors que je m'attends à l'entendre ricaner, Josef incline la tête et médite sur mes propos.

– Dieu a tendance à se manifester là où on ne l'attend pas.

– Vous croyez en Dieu ? demandé-je, sincèrement étonnée.

En effet, j'ai déduit de notre conversation sur l'enfer et le paradis qu'il était athée, lui aussi.

– Oui. Il nous juge à la fin. Le Dieu de l'Ancien Testament. Vous devez le savoir, en tant que Juive.

J'éprouve soudain un sentiment d'isolement, de différence, un coup de poing.

– Je n'ai jamais dit que j'étais juive.

– Mais votre mère... s'étonne Josef.

– Je ne suis pas ma mère.

Diverses émotions se succèdent sur son visage, comme s'il était en proie à un dilemme.

– L'enfant d'une Juive est forcément juif, non ?

– Ça dépend à qui vous posez la question. Quelle importance cela peut-il avoir ?

– Je ne voulais pas vous offenser, me répond-il avec raideur. Je suis venu vous demander un service.

J'avais simplement besoin d'être certain que vous étiez bien celle que j'imaginai. (Il prend une profonde inspiration, puis lâche une phrase qui reste en suspens entre nous.) Je voudrais que vous m'aidiez à mourir...

– Quoi ? Mais pourquoi ?

Il perd la tête, me dis-je, choquée. Mais son regard est vif et concentré.

– Je sais que c'est une requête surprenante...

– Surprenante ? Insensée, vous voulez dire !

– J'ai mes raisons, insiste Josef, obstiné. Je vous demande de me faire confiance.

Je recule d'un pas.

– Vous devriez peut-être vous en aller.

– Je vous en prie. C'est comme ce que vous avez dit à propos des échecs ; je pense avec cinq temps d'avance.

– Vous êtes atteint d'une maladie ?

– D'après mon médecin, j'ai la constitution de quelqu'un de beaucoup plus jeune que moi. C'est ainsi que Dieu se rit de moi, il me rend si robuste que je ne peux pas mourir, même si tel est mon souhait. J'ai déjà eu deux cancers. J'ai survécu à un accident de voiture et à une hanche fracturée. J'ai même avalé un flacon de pilules, que Dieu me pardonne. Mais un fidèle de l'Église adventiste du septième jour venu distribuer des prospectus m'a vu par la fenêtre, étendu au sol.

– Pourquoi avez-vous tenté de vous tuer ?

– Parce que je devrais être mort, Sage. C'est ce que je mérite. Et vous pouvez m'aider. (Il hésite un instant.) Vous m'avez montré vos cicatrices. Je vous demande seulement de me laisser vous montrer les miennes.

Je me fais soudain la réflexion que je ne sais rien de cet homme, en dehors de ce qu'il a bien voulu me révéler. Et à présent, il m'a visiblement choisie pour me charger de son suicide assisté.

– Écoutez, Josef, dis-je avec douceur, vous avez besoin d'aide, en effet, mais pas pour les raisons auxquelles vous pensez. Je ne veux pas commettre un meurtre.

– Peut-être pas.

Il plonge la main dans la poche de son manteau, et en sort une minuscule photo aux bords festonnés qu'il me plaque dans la main. Sur le cliché, je découvre un homme beaucoup plus jeune que Josef, avec les mêmes cheveux en V sur le front, le même nez crochu, comme s'il lui avait dérobé ses traits. Cet individu souriant est vêtu d'un uniforme SS.

– Mais moi, j'en ai commis, ajoute Josef.

1. « Coups de main. »

2. Chaînon des White Mountains (montagnes Blanches) dans le New Hampshire.

[3.](#) En français dans le texte original.

[4.](#) En français dans le texte.

[5.](#) *Dito.*

Damian leva la main bien haut, tandis que ses soldats riaient derrière lui. Je tentai de sauter pour atteindre les pièces, hélas en vain, et je trébuchai. Nous n'étions qu'en octobre, mais on sentait déjà l'hiver dans l'air ; j'avais les mains engourdis de froid. Damian glissa un bras autour de moi tel un étai, et me serra contre lui. Je sentis les boutons argentés de son uniforme me cisailer la peau.

– Lâche-moi ! crachai-je entre mes dents serrées.

– Allons, allons, dit-il tout sourire. Est-ce une façon de parler à un client ?

C'était la dernière baguette. Quand j'aurais récupéré son argent, je pourrais rentrer à la maison et retrouver mon père.

Je jetai un coup d'œil autour de moi, en direction des autres commerçants. La vieille Sal remuait le fond du tonneau de harengs, tandis que Farouk pliait ses pièces de soie, évitant consciencieusement toute confrontation. Ils savaient tous deux n'avoir aucun intérêt à s'attirer les foudres du capitaine de la garde.

– As-tu oublié tes manières, Ania ? me reprocha Damian.

– S'il te plaît !

Il se tourna vers ses hommes.

– C'est agréable de l'entendre me supplier, pas vrai ?

Les autres filles s'extasiaient sur ses yeux d'une couleur argentée fabuleuse, débattaient pour décider si ses cheveux étaient noirs comme la nuit ou noirs comme des ailes de corbeau, rêvaient de son sourire, si envoûtant qu'il était capable de vous empêcher de penser et de parler. Quant à moi, je ne voyais là rien d'attirant. Damian était peut-être l'un des meilleurs partis du village, il ne m'en rappelait pas moins les citrouilles laissées trop longtemps sur le perron après Halloween : magnifiques à contempler, jusqu'au moment où on les touche et où on se rend compte qu'elles sont pourries à l'intérieur.

Malheureusement, Damian aimait les défis. Et puisque j'étais la seule femme entre dix et cent ans à ne pas succomber à son charme, il avait fait de moi sa cible.

Il baissa la main dans laquelle il tenait l'argent et me prit à la gorge. Je sentis les pièces comprimées sur mon artère carotide. Puis il me plaqua contre la charrette du marchand de légumes, comme s'il tenait à me rappeler combien il lui serait facile de me tuer, combien il était plus fort que moi. Il se pencha alors vers moi.

– Épouse-moi, et tu n'auras plus jamais à te soucier des impôts, murmura-t-il.

Sans lâcher sa prise sur mon cou, il m'embrassa. Je lui mordis si fort la lèvre qu'elle se mit à saigner. Dès qu'il m'eut lâchée, je m'emparai du panier vide dans lequel je portais le pain au marché et pris la fuite en courant.

Je décidai de ne rien dire à mon père, qui avait déjà assez de soucis comme ça.

Plus je m'enfonçais dans les bois, plus je sentais l'odeur de tourbe brûlant dans la cheminée de notre chaumière. D'ici quelques instants, je serais de retour à la maison, où mon père m'offrirait le petit pain spécial qu'il avait fait pour moi. Je m'installerais près de la paillasse et lui parlerais des personnages du village : la mère devenue folle de rage quand ses jumeaux s'étaient cachés sous les rouleaux de soie de Farouk ; le gros Teddy, qui avait insisté pour goûter un échantillon de fromage à chaque stand du marché, remplissant au passage son estomac sans déboursier un sequin. Je lui parlerais également de l'homme que je n'avais jamais vu auparavant, venu au marché avec un adolescent qui semblait être son frère. Ce jeune garçon était simple d'esprit ; il portait un masque de cuir qui lui couvrait le nez et la bouche, pourvu de trous pour lui permettre de respirer, ainsi qu'un bracelet, également en cuir, auquel son aîné avait attaché une laisse pour l'empêcher de s'éloigner. Cet homme était passé devant mon étal et ceux des légumes et d'autres articles divers, jusqu'au stand de viande, où il avait demandé un carré de côtes de porc. N'ayant pas assez de pièces pour payer, il s'était débarrassé d'un mouvement d'épaules de son manteau de laine. « Prenez ça, je n'ai rien

d'autre », avait-il dit. Frissonnant, il avait ensuite rebroussé chemin jusqu'à la place, son frère se chargeant de la viande empaquetée. « Tu pourras en prendre bientôt », avait-il enfin promis à son cadet, avant que je les perde de vue.

Mon père inventerait une histoire pour expliquer leur présence. « Ils se sont échappés d'un cirque itinérant et ont atterri ici. Ou ce sont des assassins, venus observer de plus près le manoir de Baruch Beiler. » Je rirais en dégustant mon petit pain, tout en me réchauffant devant le feu, pendant que mon père préparerait la journée suivante.

Entre la cuisine et la maison proprement dite coulait un ruisseau, au-dessus duquel mon père avait installé une large planche afin de nous permettre de traverser. Ce jour-là, je décidai d'y boire un peu afin d'ôter le goût amer de Damian qui demeurait sur mes lèvres.

En me penchant, je me rendis compte que l'eau était rouge.

Après avoir posé mon panier, je remontai le ruisseau, mes bottes s'enfonçant dans le sol spongieux, et je l'aperçus.

Un homme gisait là, allongé sur le dos, la moitié du corps submergée, la gorge et la poitrine ouvertes. Ses veines étaient devenues des affluents du ruisseau, ses artères ponctuaient un spectacle que jamais je n'aurais voulu voir. Je me mis à hurler.

Il y avait du sang, tant de sang que le malheureux en avait le visage maculé et les cheveux rougis.

Il y avait du sang, tant de sang qu'il me fallut plusieurs secondes pour reconnaître mon père.

SAGE

Sur la photo, le soldat rit comme si on venait de lui raconter une blague. La jambe gauche sur une caisse, il tient un pistolet dans la main droite, tandis que derrière lui se dresse une caserne. Ce cliché m'en rappelle d'autres, sur lesquels des soldats, à la veille de rejoindre leurs unités, affichent une bravade démesurée, pareille à un après-rasage écœurant. Le visage que je découvre ne trahit aucune ambivalence, il aimait ce qu'il faisait.

S'il n'y a personne d'autre sur la photo, on sent la présence fantomatique d'autres individus en dehors du cadre blanc. Celle de tous ces prisonniers, pleinement conscients d'avoir intérêt à éviter de se montrer quand un soldat nazi se trouve dans les environs.

Les cheveux pâles et les épaules carrées, cet homme semble sûr de lui. Il m'est difficile de l'associer à celui qui m'a un jour avoué avoir perdu trop de proches pour pouvoir les compter.

Mais pourquoi me mentirait-il à propos de choses aussi graves ? On ment pour convaincre les gens qu'on n'est pas un monstre... Pas pour les persuader qu'on en est un.

En l'occurrence, si Josef dit vrai, pourquoi est-il devenu un membre si visible de la communauté, en enseignant, en entraînant, en évoluant au vu de tous ?

– Vous voyez, me dit-il en me reprenant la photo. Je faisais partie des *SS-Totenkopfverbände*.

– Je ne vous crois pas.

– Pourquoi vous avouerais-je avoir commis des atrocités, si ce n'était pas la vérité ? s'étonne-t-il.

– Je n'en sais rien. À vous de me le dire.

– Parce que vous êtes juive.

Je ferme les yeux et tâche de faire le tri dans le flot de pensées qui tourbillonnent dans mon esprit. Je ne suis pas juive ; je ne me considère plus comme telle depuis des années, même si Josef estime que c'est techniquement le cas. Toutefois, si je ne suis pas juive, comment expliquer que je me sente viscéralement et personnellement offensée par cette photo de lui en uniforme SS ?

Et pourquoi suis-je écœurée de le voir me coller une étiquette, de me dire qu'après tout ce temps Josef pense encore qu'un Juif en vaut un autre ?

En cet instant, je suis submergée par une vague de dégoût. Là, tout de suite, je crois que je pourrais le tuer.

– Si Dieu m'a maintenu en vie si longtemps, c'est qu'il y a une raison, reprend-il. Il veut que j'éprouve ce qu'ils ont ressenti. Ils ont prié pour rester en vie, sans être maîtres de leur destin. Quant à moi, je prie pour mourir, sans parvenir à mettre fin à mes jours. C'est pour cela que je veux que vous m'aidiez.

N'avez-vous jamais pensé à demander leur avis aux Juifs ?

Œil pour œil, dent pour dent, une vie pour tant d'autres.

– Je ne vais pas vous tuer, Josef, dis-je en le repoussant, figée par sa voix.

– Je vous en prie. C'est le vœu d'un mourant, ou plutôt d'un homme qui veut mourir, ce qui ne change pas grand-chose.

Il délire. Il se prend pour un vampire, tel le roi de son jeu d'échecs, piégé par ses péchés. Il croit que si je le tue, si une Juive ôte la vie à un homme qui a tué d'autres Juifs, la justice biblique sera faite et que son karma sera débarrassé d'une dette. D'un point de vue rationnel, je sais qu'il se trompe. Émotionnellement parlant, je ne veux même pas lui offrir la satisfaction de penser que je vais y réfléchir.

Cependant, il m'est impossible de m'en aller et de faire comme si cette conversation n'avait jamais

eu lieu. Si un individu venait à ma rencontre dans la rue et m'avouait un meurtre, j'en tiendrais compte et préviendrais aussitôt quelqu'un d'autre capable de réagir.

Ce n'est pas parce que ce meurtre a été commis il y a près de soixante-dix ans que cela change quelque chose.

Je suis toujours incapable de relier ces deux éléments ; comment l'officier SS qui figure sur ce cliché est-il devenu l'homme qui se trouve devant moi, celui qui, sans se cacher, a dissimulé son identité durant plus d'un demi-siècle ?

J'ai ri avec Josef, je me suis confiée à Josef, j'ai joué aux échecs avec Josef. Derrière lui se trouve le jardin à la Monet créé par Mary, rempli de dahlias, de pois de senteur, de roses à longue tige, d'hortensias, de pieds-d'alouette et d'aconits. Je repense à ce qu'elle m'a dit il y a peu ; les plus belles peuvent être toxiques.

Il y a deux ans, l'affaire John Demjanjuk a fait la une des journaux. Bien que ne l'ayant guère suivie de près, je me souviens de l'image d'un très vieil homme que l'on a fait sortir de chez lui en fauteuil roulant. De toute évidence, quelqu'un, quelque part, traque encore de nos jours les anciens nazis.

Mais qui ?

Si Josef ment, je dois savoir pourquoi. Mais s'il me dit la vérité, alors je viens malgré moi d'entrer dans l'Histoire.

Il me faut du temps pour réfléchir. Et je dois le convaincre que je suis de son côté.

Je me retourne et lui rends la photo. J'imagine le jeune Josef sanglé dans son uniforme, brandissant son pistolet pour abattre quelqu'un, puis je revois une photo issue d'un manuel d'histoire du lycée, sur laquelle un Juif émacié porte le cadavre d'un autre.

– Avant de décider de vous aider ou pas... je dois savoir ce que vous avez fait, lui dis-je lentement.

Josef, qui retenait sa respiration, souffle enfin.

– Ce n'est donc pas un « non », avance-t-il prudemment. Bien.

– Non, ce n'est pas bien, dis-je avant de dévaler en courant l'Escalier sacré, le laissant se débrouiller seul.

Je marche. Pendant des heures. Je sais que Josef va redescendre du sanctuaire et vouloir me retrouver à la boulangerie. Je ne veux pas être là-bas à ce moment-là. De retour à la boutique, je constate que c'est du délire total. Une file constituée de personnes souffrantes ou en fauteuil roulant serpente au-delà de la porte d'entrée. Quelques bonnes sœurs sont agenouillées en prière autour du laurier-rose disposé près des toilettes. La rumeur du Pain de Jésus a trouvé le moyen de se propager durant ma brève absence.

Mary se tient à côté de Rocco, qui a ordonné ses dreadlocks en une queue-de-cheval soignée et qui porte le fameux pain disposé sur un plateau recouvert d'une serviette de table bordeaux. Devant eux se présente une mère, qui pousse le fauteuil roulant sophistiqué dans lequel est assis son fils, âgé d'un peu plus de vingt ans.

– Regarde, Keith, dit-elle en portant le pain contre le poing serré de son enfant. Tu peux Le toucher ?

Quand elle me voit rentrer, Mary fait signe à Rocco de continuer seul, puis elle me prend par le bras et m'entraîne dans la cuisine. Elle a les joues luisantes, ses cheveux noirs sont coiffés et brillants, et bon sang, je rêve, ou elle est maquillée ?

– Où étais-tu ? me réprimande-t-elle. Tu as raté un moment de folie !

Ça, c'est ce qu'elle croit.

– Ah oui ?

– Dix minutes après notre passage aux informations de midi, ils se sont mis à affluer. Les vieux, les malades et tous ceux qui veulent simplement toucher le pain.

J'imagine le nid à microbes que doit être devenue cette tranche de *ciabatta* à l'heure qu'il est.

– C'est peut-être une question stupide... mais pourquoi ?

– Pour être guéris ! répond Mary.

– Bien sûr. Depuis tout ce temps, les médecins auraient dû chercher un remède au cancer dans le pain.

– Va dire ça aux scientifiques qui ont découvert la pénicilline.

– Mary, et si ça n'avait rien d'un miracle ? Et si ce n'était juste qu'une allure bizarre prise par la mie lors de la cuisson ?

– Je n'y crois pas. Même dans ce cas, ça resterait un miracle, car cela apporte un peu d'espoir à des gens qui n'en ont plus.

L'esprit en roue libre, je repense à Josef, aux Juifs internés dans les camps. Quand on décide de vous torturer à cause de votre foi, la religion peut-elle rester un phare dans la nuit ? Cette femme, dont le fils est sérieusement handicapé, croit-elle au Dieu de ce stupide morceau de pain qui doit pouvoir l'aider, ou à celui qui a en premier lieu permis que son enfant naisse dans un tel état ?

– Tu devrais être ravie, me dit Mary. Tous les gens qui sont venus voir le pain sont repartis avec une de tes créations.

– Tu as raison... Je suis simplement très fatiguée.

– Rentre chez toi, alors, suggère mon amie en consultant sa montre. D'autant que nous aurons certainement deux fois plus de clients demain.

En sortant de la boulangerie, frôlant au passage quelqu'un qui filme une rencontre avec le pain grâce à un mini Caméscope, je sais déjà que je vais me faire remplacer la nuit prochaine.

Adam et moi avons tacitement convenu de ne pas mettre les pieds sur nos lieux de travail respectifs. On ne sait jamais qui peut passer ou reconnaître votre voiture, d'autant plus que son patron n'est autre que le père de Shannon.

En me garant à un pâté de maisons du funérarium pour cette raison précise, je repense à Josef. N'a-t-il jamais vu une nouvelle connaissance agiter l'index sous son nez en lui disant d'un ton cordial : « Je vous ai déjà vu quelque part... », lui donnant ainsi des sueurs froides ? N'a-t-il pas passé sa vie à regarder dans les vitrines, non pas pour y voir son reflet, mais afin de s'assurer que personne ne l'observait ?

Bien entendu, je me demande si notre rencontre est le fruit du hasard ou s'il s'est lancé à la recherche de quelqu'un comme moi. Pas seulement une descendante de Juifs dans une ville qui en compte fort peu, mais également une fille avec en plus un visage ravagé, trop embarrassée par sa propre image pour attirer l'attention en révélant son histoire. Je n'ai jamais parlé d'Adam à Josef, mais ce dernier a-t-il perçu la culpabilité qui me taraude, comme sa propre conscience doit le torturer ?

Par chance, aucune cérémonie n'est en cours. Même si ses affaires marchent bien – il aura toujours des clients –, je ne serais pas grossière au point de l'interrompre en plein milieu d'un service funéraire. Parvenue à l'arrière du bâtiment, près des bennes à ordures, je lui envoie un texto. « Je suis derrière. Besoin de parler. »

Il me rejoint peu après, vêtu comme un chirurgien.

– Qu'est-ce que tu fiches ici, Sage ? murmure-t-il bien que nous soyons seuls. Robert est à l'étage.

Robert. Le beau-père.

– J'ai passé une sale journée, là, dis-je, au bord des larmes.

– Et la mienne s'annonce très longue. Ça ne peut pas attendre ?

– Je t'en prie. Cinq minutes.

Un homme assez grand, les cheveux grisonnants, apparaît sur le seuil de la porte, à côté d'Adam,

avant que je puisse reprendre.

– Tu pourrais peut-être m’expliquer pourquoi la porte de la salle d’embaumement est grande ouverte alors qu’il y a une cliente sur la table, Adam ? Je croyais que tu avais laissé tomber la cigarette... (Posant les yeux sur moi, il découvre le Picasso qu’est la partie gauche de mon visage et affiche un sourire forcé.) Veuillez m’excuser, puis-je vous aider ?

– Père, je vous présente Sage...

J’enchaîne aussitôt, me tournant légèrement afin de mieux dissimuler ma cicatrice :

– McPhee. Je suis journaliste au *Maine Express*. (Je me rends compte un peu tard que ce nom évoque davantage un train qu’un journal.) Je prépare un article relatant une journée typique d’entrepreneur de pompes funèbres.

Adam et moi regardons tous les deux Robert, qui m’évalue soigneusement. Je suis toujours en tenue de boulangère : un tee-shirt ample, un short trop large et des sabots Crocs aux pieds. Je suis à peu près certaine qu’aucun journaliste qui se respecte ne se ferait surprendre en interview ainsi attifé.

– Elle m’a appelé la semaine dernière afin de convenir d’un moment pour me suivre, ment Adam.

– Pas de problème, dit Robert en hochant la tête. Je serai ravi de vous aider si Adam n’a pas la réponse à certaines de vos questions, madame McPhee.

– Vous venez avec moi ? me propose Adam.

Visiblement moins tendu, il me prend le bras et me guide vers le bâtiment. Le contact de sa main sur ma peau me fait un choc. Je frissonne en le suivant dans le couloir ; il fait froid au sous-sol d’un funérarium. Adam entre dans une pièce sur la droite, puis il ferme la porte derrière nous.

Sur la table se trouve une femme âgée, son corps probablement nu recouvert d’un drap.

– Adam, dis-je en déglutissant. Elle est... ?

– Elle ne fait pas la sieste, en tout cas, plaisante-t-il. Allons, Sage, tu sais quel est mon métier.

– Je n’avais pas prévu de te voir en pleine action.

– C’est toi qui as inventé cette histoire d’interview. Tu aurais pu prétendre que tu étais flic et que tu avais besoin de moi au commissariat.

Ça sent la mort ici, le froid et l’antiseptique. J’ai envie de me blottir dans les bras d’Adam, hélas cette pièce est dotée d’une fenêtre, devant laquelle Robert ou n’importe qui peut passer à tout moment.

Il hésite un instant.

– Tu peux peut-être regarder de l’autre côté ? Il faut que je me remette au travail, surtout par cette chaleur.

J’acquiesce et me tourne vers le mur. J’entends Adam manipuler divers instruments métalliques, puis allumer un appareil électrique.

Je tais l’histoire de Josef, car je ne veux pas encore la partager. Cela dit, je ne tiens pas non plus à la voir s’enraciner en moi.

Croyant qu’Adam est en train de se servir d’une scie, je jette un coup d’œil furtif dans sa direction, pour me rendre compte qu’il est en train de raser la morte.

– Pourquoi tu fais ça ?

La lame électrique bourdonne sur le menton du cadavre.

– On rase tout le monde, même les enfants, car le duvet fait ressortir le maquillage. Les gens aiment autant que la dernière vision de l’être aimé, celle qu’ils garderont en mémoire, soit naturelle.

Je suis fascinée par ses gestes sobres et efficaces. Je connais si peu de choses à propos de cet aspect de sa vie que je suis friande de n’importe quel détail que je pourrais ensuite conserver à l’esprit.

– Quand se déroule l’embaumement ?

Il lève la tête, surpris par l’intérêt que je porte à son métier.

– Après le modelage du visage. Le corps se raffermi quand le fluide parcourt les veines.

Adam glisse un morceau de coton entre l'œil et la paupière gauches du cadavre, qu'il recouvre ensuite d'un capuchon en plastique, telle une lentille de contact géante.

– Pourquoi es-tu venue, Sage ? Tu ne brûles sûrement pas d'envie de te reconverter en croque-mort. Que t'est-il arrivé aujourd'hui ?

– Les gens te confient-ils parfois des choses que tu aurais préféré ignorer ?

– La plupart des personnes que je rencontre ne peuvent plus parler, me répond Adam en passant un fil de suture dans le chas d'une aiguille courbe. Par contre, les parents des défunts ont tendance à me souler de paroles. Généralement, ils me disent ce qu'ils auraient dû dire à l'être cher qu'ils ont perdu avant qu'il ne meure. (Il glisse l'aiguille dans la mâchoire, sous les gencives, et la fait remonter jusqu'à une narine.) Je suis le dernier arrê, tu comprends ? Le dépositaire des regrets. (Il esquisse un sourire.) On dirait les paroles d'une chanson d'un groupe gothique.

L'aiguille perce la cloison nasale, puis redescend dans la bouche.

– Pourquoi es-tu venue ? insiste Adam.

– Aujourd'hui, j'ai eu avec quelqu'un une conversation qui m'a profondément choquée. Je ne sais pas trop comment réagir.

– Cette personne n'attend peut-être pas de toi que tu fasses quelque chose, elle avait peut-être seulement besoin que tu l'écoutes.

Les choses ne sont pas si simples. Les confessions qu'Adam recueille auprès des parents des défunts sont des regrets au passé du conditionnel, et non à celui de l'indicatif. Quand on reçoit une grenade dégoupillée, il faut agir. Soit la transmettre à quelqu'un qui sait la désamorcer, soit la rendre à la personne qui vous l'a lancée. Sinon, vous finissez par exploser.

Adam attache en douceur le fil, de façon que la mâchoire du cadavre ne puisse plus s'ouvrir, tout en conservant une allure naturelle. J'imagine Josef mort, la bouche ainsi cousue, avec tous ses secrets coincés à l'intérieur.

Sur le chemin du commissariat, j'appelle Robena Fenetto, une Italienne de soixante-seize ans qui a pris sa retraite à Westbrook. Bien qu'elle ne soit plus assez vigoureuse pour être encore boulangère à plein temps, il m'est arrivé une ou deux fois de lui demander de me remplacer, alors que j'étais K.-O. à cause d'une grippe. Je lui explique quels préferments utiliser, et où se trouvent les tableaux des « pourcentages du boulanger », pour qu'elle puisse produire suffisamment de pain et éviter ainsi que Mary ne me congédie. Je lui demande en même temps de prévenir Mary que je serai un peu en retard.

Je n'ai pas mis les pieds au commissariat depuis le lycée, quand on m'avait volé ma bicyclette. Ma mère m'y avait emmenée pour porter plainte. Je me rappelle y avoir vu au même moment le père d'une des filles les plus populaires du lycée, débraillé et empestant l'alcool alors qu'il n'était que 16 heures. Il dirigeait une compagnie d'assurances locale. Cette famille était une des rares de la ville à avoir pu s'offrir une vraie piscine ! Pour la première fois, ce jour-là, j'ai compris qu'il ne fallait pas se fier à l'image que renvoient les gens.

De l'autre côté de la vitre, l'employée chargée de l'accueil a un piercing dans le nez et les cheveux coupés ras, ce qui explique peut-être qu'elle n'écarquille pas les yeux à mon approche.

– Puis-je vous aider ?

Comment faire pour dire « Je crois qu'un de mes amis est un nazi » sans passer pour une cinglée ?

– Je voudrais parler à un inspecteur.

– À quel sujet ?

– C'est compliqué.

– Je comprendrais peut-être, dit-elle en clignant des yeux.

– J'ai des informations à propos d'un crime qui a été commis.

Elle hésite, comme si elle cherchait à deviner si je dis la vérité, puis elle prend mon nom.

– Asseyez-vous.

Quelques chaises sont en effet alignées. Cependant, je reste debout et lis les noms de pères recherchés pour défaut de paiement de pension alimentaire qui remplissent un tableau géant, près d'une affiche rappelant les règles de sécurité en cas d'incendie.

– Madame Singer ?

Je me retourne, découvre un homme de haute taille aux cheveux courts, et dont la couleur de peau me rappelle les mokaccinos de Rocco. Il porte une arme dans un holster et un badge autour du cou.

– Inspecteur Vicks, se présente-t-il en s'attardant une fraction de seconde de trop sur mon visage. Venez avec moi, je vous prie.

Il tape un code sur un clavier et ouvre une porte, puis il me guide jusqu'à une salle de conférence, au bout d'un couloir étroit.

– Asseyez-vous. Désirez-vous du café ?

– Non merci, ça va.

Consciente de ne pas être ici pour subir un interrogatoire, j'ai pourtant la sensation d'être piégée quand il ferme la porte derrière moi.

En proie à une panique soudaine, je suis assaillie par une bouffée de chaleur et me mets à transpirer. Et si l'inspecteur pensait que je mens ? Et s'il me posait trop de questions ? Peut-être ne devrais-je pas m'en mêler. Je ne sais vraiment pas grand-chose du passé de Josef. En outre, même s'il a dit la vérité, que peut-on faire, près de soixante-dix ans après les faits ?

Et pourtant.

Quand ma grand-mère a été emprisonnée par les nazis, combien d'autres Allemands ont détourné les yeux en formulant le même genre d'excuses ?

– Bon, de quoi s'agit-il ? s'enquiert l'inspecteur Vicks.

Je prends une profonde inspiration.

– Je crois qu'une de mes connaissances est un nazi.

– Un néonazi ? hasarde le policier en pinçant les lèvres.

– Non, un survivant de la Seconde Guerre mondiale.

– Quel âge a cet homme ?

– Je ne le sais pas précisément. Au moins quatre-vingt-dix ans, un âge qui correspond, en tout cas.

– Qu'est-ce qui vous porte à croire que c'est un ancien nazi ?

– Il m'a montré une photo de lui en uniforme.

– Vous êtes sûre que ce n'était pas une photo truquée ?

– Vous pensez que j'invente tout ça, dis-je, si surprise que je regarde mon vis-à-vis droit dans les yeux. Pourquoi ferais-je cela ?

– Pourquoi mille tarés composeraient-ils un numéro d'urgence donné aux informations lors d'une disparition d'enfant ? me répond Vicks, en haussant les épaules. Loin de moi la prétention de comprendre la psychologie humaine.

Piquée au vif, je sens ma cicatrice me brûler.

– Je vous dis la vérité.

J'oublie fort à propos de préciser que l'homme dont je parle m'a demandé de le tuer. Et que je l'ai laissé croire que j'allais y réfléchir.

En le voyant incliner la tête, je devine que Vicks s'est déjà forgé une opinion, non pas sur Josef, mais sur moi. Comme il est évident que je fais tout mon possible pour cacher mon visage, il doit se demander si je dissimule autre chose.

– Y a-t-il quoi que ce soit dans le comportement de cet homme qui laisse à penser qu'il ait vraiment pris part à des activités nazies ?

– Il n'a pas de croix gammée tatouée sur le front, si c'est ce que vous voulez dire, mais il parle avec

l'accent allemand. En fait, il a été professeur d'allemand au lycée.

– Attendez... Êtes-vous en train de parler de Josef Weber ? Il fréquente la même église que moi, fait partie de la chorale et a ouvert le défilé du 4 Juillet l'année dernière en tant que Citoyen de l'année. Je n'ai jamais vu ce type faire de mal à une mouche.

– Il aime peut-être davantage les mouches qu'il n'appréciait les Juifs, rétorqué-je, impassible.

Vicks s'adosse sur sa chaise.

– Madame Singer, M. Weber vous a-t-il dit quelque chose qui vous ait personnellement blessée ?

– Oui, il m'a dit qu'il avait été nazi !

– Je pensais plutôt à une dispute, à un malentendu ou peut-être à un commentaire désobligeant sur votre... physique. Quelque chose qui expliquerait... une telle accusation.

– Nous sommes amis. C'est pour ça qu'il s'est confié à moi.

– C'est possible, madame Singer, mais nous n'avons pas pour habitude d'arrêter un individu accusé d'avoir commis un crime sans disposer d'une raison solide de le croire suspect. Certes, cet homme parle avec un accent allemand et est âgé. Cela dit, je n'ai jamais perçu chez lui le moindre début de préjugé raciste ou antisémite.

– Justement ! Je croyais que les tueurs en série étaient absolument charmants en public, que personne ne devinait leur véritable personnalité. Vous allez dire que je suis folle ? Vous n'allez même pas enquêter sur ce qu'il a fait ?

– Qu'a-t-il fait ?

– Je ne le sais pas vraiment, réponds-je en baissant les yeux. C'est pour ça que je suis venue ; je pensais que vous m'aideriez à le découvrir.

Vicks me considère un long moment avant de poursuivre.

– Laissez-moi vos coordonnées, madame Singer, propose-t-il en me tendant une feuille de papier et un stylo. Je vais creuser un peu et je vous recontacterai.

Sans un mot, je griffonne mon adresse et mon numéro de téléphone. Qui va me croire, moi, Sage Singer, fantôme défigurée, qui ne sors que la nuit ? D'autant que Josef a passé les vingt-deux dernières années à doré sa réputation de citoyen modèle et bénévole de Westbrook.

Je rends la feuille à l'inspecteur Vicks.

– Je sais que vous ne me rappellerez pas, dis-je froidement. Je sais que vous allez jeter ce papier à la poubelle dès que j'aurai franchi cette porte. Pourtant, ce n'est pas comme si je prétendais avoir trouvé un OVNI dans mon jardin. L'Holocauste s'est bel et bien produit, les nazis ont bel et bien existé. Et ils ne se sont pas tout simplement évaporés à la fin de la guerre.

– Qui s'est terminée il y a près de soixante-dix ans.

– Je croyais qu'il n'y avait pas de délai de prescription pour les meurtres, ajouté-je avant de sortir de la salle de réunion.

Ma mamie ne sert le thé que dans des verres. Aussi loin que je m'en souviens, elle a toujours dit que c'était la seule façon convenable d'en boire. Telle était l'habitude de ses parents, quand elle était encore fillette. Assise à la table de sa cuisine, je la regarde s'affairer dans la pièce à l'aide de sa canne, s'occuper de la bouilloire, disposer les *rugelachs* sur une assiette. Elle parle facilement et sans détour de son enfance et de sa vie auprès de mon grand-père, mais ne dit rien de la césure, de la fracture de plusieurs années, du déraillement qui sépare ces deux périodes.

– Quelle surprise ! dit-elle. Une bonne surprise, mais une surprise tout de même.

– Je passais dans le coin, dis-je, ce qui est bien sûr un mensonge. Comment aurais-je pu ne pas venir te voir ?

Ma grand-mère pose l'assiette sur la table. Elle est petite – un mètre cinquante peut-être –, même si je la trouvais grande autrefois. Elle portait toujours un splendide collier de perles, offert par mon

grand-père en cadeau de mariage. Sur la vieille photo de la cérémonie qui trône sur sa cheminée, elle a l'air d'une star de cinéma, avec ses cheveux noirs coiffés façon rétro, en *victory rolls*, et sa silhouette mince serrée dans une robe de dentelle et de satin.

Mes grands-parents tenaient une librairie ancienne, une minuscule boutique dont les allées étroites étaient encombrées de centaines d'ouvrages sans âge. Ma mère, qui n'achetait que des livres neufs, avait horreur de ces volumes antiques au dos craquelé et à la couverture rigide défraîchie. On ne trouvait pas là le dernier best-seller, certes, mais quand on prenait en main un de ces objets, on feuilletait la vie d'un inconnu. Quelqu'un d'autre avait aimé ce récit avant vous. Quelqu'un d'autre avait transporté ce livre dans un sac à dos, l'avait dévoré en avalant son petit déjeuner, l'avait taché de café dans une brasserie parisienne, s'était endormi en pleurant après avoir lu le dernier chapitre. Cette boutique avait une odeur particulière, un mélange de moisissure et de poussière. Pour moi, c'était l'odeur de l'Histoire.

Avant d'acheter ce local, mon grand-père avait été rédacteur dans une modeste revue universitaire. Quant à ma grand-mère, elle voulait soi-disant devenir écrivain, même si, durant mon enfance, je ne l'ai jamais vue écrire quoi que ce soit de plus long qu'une lettre. En tout cas, elle adorait les histoires, c'est certain. Elle me hissait sur le comptoir de verre à côté de la caisse, et sortait de leur casier fermé à clé des livres de A. A. Milne et de J. M. Barrie, dont elle me montrait les illustrations. Un peu plus tard, elle me laissa emballer les achats des clients dans du papier kraft, qu'elle achetait par rouleaux géants, puis elle m'apprit à nouer la ficelle autour, exactement comme elle.

Mes grands-parents finirent par vendre la librairie à un promoteur immobilier désireux d'abattre toute une série de boutiques familiales pour faire de la place à un grand magasin Target. La somme qu'ils en tirèrent suffit à mamie pour vivre, même après la mort de Poppa bien des années plus tôt.

– Tu ne passais pas vraiment dans le coin, devine-t-elle. Tu prends exactement le même air que ton père quand il me mentait.

– C'est-à-dire ? dis-je en riant.

– Tu donnes l'impression d'avoir avalé un citron. Un jour, il devait avoir cinq ans, ton père m'a volé du dissolvant pour vernis à ongles. Il m'a menti quand je lui ai demandé s'il l'avait vu. Quand je l'ai trouvé dans son tiroir à chaussettes, je le lui ai montré et il a été pris de panique. En fait, il avait lu l'étiquette et cru que ce produit dissolvait les Polonais¹. Il l'avait donc caché pour m'empêcher de disparaître. (Elle esquisse un sourire et lâche un soupir.) Que j'aimais ce garçon ! Aucune mère ne devrait survivre à son enfant.

– Ce n'est pas non plus la joie de survivre à ses parents...

L'espace d'un instant, une ombre voile ses traits. Puis elle se penche vers moi et m'étreint.

– Tu vois, là tu ne mens pas. Je sais que tu es venue parce que tu te sens seule, Sage. Il n'y a pas de quoi avoir honte. Peut-être que maintenant, nous avons toutes les deux quelqu'un.

C'est exactement ce que m'a dit Josef.

– Tu devrais te couper les cheveux, poursuit-elle. On ne te voit pas bien, comme ça.

– C'est le but, dis-je en laissant échapper un ricanement.

Je crois que je préférerais encore courir nue dans la rue que de me couper les cheveux et exposer mon visage.

– Je me demande quel genre de magie pourrait faire en sorte que tu te voies comme nous te voyons tous, dit-elle en inclinant la tête. Tu cesserais peut-être alors de vivre comme un monstre nocturne.

– Je suis boulangère ; je dois travailler de nuit.

– Vraiment ? Ou bien as-tu choisi ce métier à cause des horaires ?

– Je ne suis pas venue pour subir des critiques à propos de mon choix de carrière...

– Bien sûr que non.

Mamie tend la main et me caresse le visage côté cicatrice. Elle laisse son pouce s'attarder sur la

chair bourrelée, pour me montrer que cela ne la gêne pas... et que ça ne devrait pas me gêner.

– Comment vont tes sœurs ? reprend-elle.

– Je ne leur ai pas parlé récemment.

C'est le moins qu'on puisse dire, j'évite avec soin de répondre à leurs appels.

– Elles t'aiment, tu le sais, Sage, insiste ma grand-mère.

Je hausse les épaules. Rien de ce qu'elle dira ne me convaincra que Pepper et Saffron ne me tiennent pas responsable de la mort de notre mère.

La minuterie du four sonne ; ma grand-mère en sort aussitôt une *hallah* tressée. Si elle n'est plus pratiquante, elle reste fidèle à la culture juive. Sa soupe de boulettes de pain azyme vient à bout de tous les maux, et elle fait la *hallah* tous les vendredis. Daisy, l'aide à domicile que mamie appelle sa « fille », mélange la pâte dans le robot mixeur KitchenAid, et la laisse reposer avant que mamie ne la tresse. Au bout de deux ans, enfin, elle a fait suffisamment confiance à Daisy pour lui révéler la recette familiale, celle dont je me sers à Notre Pain quotidien.

– Ça sent bon, dis-je, fermement décidée à changer de sujet.

Ma grand-mère dépose la première *hallah* sur la paillasse, puis retourne au four et reprend l'opération avec les trois autres.

– Tu sais à quoi je pense ? Je crois que même quand je ne me souviendrai plus de mon nom, je saurai encore faire ces *halloth*. Mon père s'en est assuré. Il m'interrogeait sans arrêt là-dessus, quand je rentrais chez nous après l'école, quand j'étudiais avec une amie, quand nous nous promenions en ville. « Minka, quelle proportion de miel ? Combien d'œufs ? » Il me demandait aussi à quelle température il fallait porter l'eau, mais c'était une question piège.

– Tiède pour dissoudre la levure, bouillante pour que les ingrédients liquides se mélangent, froide pour équilibrer le tout.

Ma grand-mère me regarde par-dessus l'épaule et hoche la tête.

– Mon père aurait été ravi de savoir sa *hallah* en de bonnes mains.

Je me rends soudain compte que je tiens l'occasion que je cherchais. J'attends que mamie pose une *hallah* sur la planche à découper. Quand elle la tranche avec un couteau à pain, un nuage de vapeur s'élève telle une âme gagnant les cieux. Je me lance.

– Pourquoi papy et toi, vous n'avez pas ouvert une boulangerie, plutôt qu'une librairie ?

– Ton papy était incapable de faire bouillir de l'eau, et encore moins de faire cuire des *bagels*, dit-elle en riant. Pour faire du pain, il faut avoir un don. Comme mon père. Comme toi.

– Tu ne parles presque jamais de tes parents...

La main qui tient le couteau tremble un peu, si légèrement que seule mon observation attentive me permet de le remarquer.

– Qu'y a-t-il à dire ? Ma mère s'occupait de la maison et mon père était boulanger à Łódź. Tu sais tout ça.

– Que leur est-il arrivé, mamie ?

– Ils sont morts il y a longtemps, me répond-elle d'un ton sans réplique.

Puis elle me tend un morceau de la brioche tressée, sans beurre, car ce n'est pas nécessaire sur une *hallah* digne de ce nom.

– Ah, regarde ça, dit-elle. Elle aurait pu gonfler un peu plus. Mon père disait qu'on peut consommer un bon pain le lendemain, tandis qu'il ne faut pas attendre pour un pain raté.

Je lui prends la main. Sa peau est fine comme du papier bible et ses os sont saillants.

– Que leur est-il arrivé ?

– Pourquoi toutes ces questions, Sage ? me demande-t-elle avec un rire forcé. Tu t'es subitement décidée à écrire un livre ?

En guise de réponse, je lui retourne le bras et soulève avec douceur la manche de son chemisier,

dévoilant ainsi une partie de son tatouage bleu flouté, puis je murmure :

– Je ne suis pas la seule de la famille à porter une cicatrice, mamie.

Elle s'écarte et recouvre son poignet.

– Je ne souhaite pas en parler.

– Mamie... Je ne suis plus une petite fille.

– Non, lance-t-elle sèchement.

J'ai envie de lui parler de Josef. J'ai envie de lui demander de me parler des soldats SS qu'elle a connus. Mais je sais que je n'en ferai rien. Non pas parce que ma grand-mère ne veut pas discuter de cela, mais parce que je redoute – et j'en ai honte – que cet homme avec qui je me suis liée d'amitié, pour qui j'ai cuisiné, avec qui j'ai passé du temps et ri, n'ait autrefois été un de ses tortionnaires.

– Ma vie a commencé quand j'ai posé le pied ici, aux États-Unis, insiste-t-elle. Tout ce qui s'est produit auparavant... eh bien, c'est arrivé à une autre personne.

Si ma grand-mère a réussi à faire peau neuve, pourquoi Josef Weber n'en aurait-il pas fait autant ?

– Comment fais-tu ? Comment parviens-tu à te lever tous les matins, et à ne pas te souvenir ?

En posant à mi-voix cette question, je ne pense plus seulement à Josef et à elle, mais également à moi.

– Je n'ai jamais dit que je ne me souvenais de rien. J'ai dit que je préférais oublier.

Soudain, son visage se pare d'un sourire, tirant un trait sur cette conversation pour en ouvrir une autre.

– Bon, ma superbe petite-fille n'a sûrement pas fait tout ce chemin pour évoquer ce lointain passé, n'est-ce pas ? Comment va la boulangerie ?

Sans relever l'adjectif « superbe », j'enchaîne avec la première chose qui me vient à l'esprit.

– Le visage de Jésus est apparu dans un de mes pains.

– Vraiment ? s'esclaffe-t-elle. Qui a dit ça ?

– Des gens qui pensent que Dieu peut se manifester dans une miche de pain artisanal, je suppose.

– À une époque, j'avais l'impression de voir Dieu dans la moindre miette de pain, me confie-t-elle, redevenue sérieuse.

Comprenant qu'elle est sur le point de me répondre, de dévoiler un pan de son passé, je reste muette et attends qu'elle aille plus loin.

– C'est ce qui nous manquait le plus, tu sais. Bien plus que notre lit, notre foyer ou même notre mère. Nous parlions sans cesse de nourriture, de poitrine fumée avec des pommes de terre rôties, de *pierogi*, de *babkas*... J'aurais donné n'importe quoi pour quelques *halloth* de mon père tout juste sortis du four.

C'est donc pour cela que ma grand-mère prépare quatre pains chaque semaine, alors qu'elle est incapable d'en terminer un à elle seule. Non parce qu'elle prévoit de les manger, mais parce qu'elle désire avoir le luxe d'offrir les restes à ceux qui ont faim à présent.

La sonnerie de mon portable me fait grimacer ; c'est probablement Mary, qui va m'incendier après avoir vu Robena se présenter à la boulangerie pour commencer la nuit de travail à ma place. En sortant mon téléphone de ma poche, j'ai la surprise de ne pas reconnaître le numéro.

– Sage Singer, s'il vous plaît, de la part de l'inspecteur Vicks.

– Ça alors ! Je ne pensais pas que vous me rappelleriez.

– J'ai un peu farfouillé, me dit le policier. Nous ne pouvons toujours pas vous aider, mais si vous voulez déposer une plainte, je vous suggère de vous adresser au FBI.

Le FBI. Cela me semble d'un autre niveau que le commissariat local. Le FBI a arrêté John Dillinger et les Rosenberg. Ces types ont trouvé l'empreinte digitale qui a compromis l'assassin de Martin Luther King. Ils se chargent des affaires ultrasensibles liées à la sécurité nationale du moment, pas de celles qui traînent depuis des décennies. Si je les appelle, ils me riront sans doute au nez sans me

laisser le temps de terminer ma phrase.

Je lève la tête. Retournée près de la paillasse, ma grand-mère enveloppe une *hallah* dans du papier aluminium.

– À quel numéro puis-je les joindre ?

Complètement épuisée, je parviens par miracle à regagner Westerbroom sans m’endormir au volant. Grâce à mon trousseau de clés, j’entre dans la boulangerie, où je trouve Robena endormie, assise sur un énorme sac de farine, la joue plaquée sur le plan de travail en bois. Heureusement, je vois des pains en train de refroidir sur les étagères et sens que quelque chose est en train de cuire dans le four.

– Robena..., fais-je en la secouant doucement. Je suis rentrée.

– Sage ! s’exclame-t-elle en se redressant. Je me suis assoupie une minute...

– Ce n’est pas grave. Merci de m’avoir aidée. (J’enfile un tablier et le noue autour de ma taille.)

Comment a réagi Mary, sur une échelle de un à dix ?

– Disons douze. Elle était assez énervée, car elle s’attend à avoir beaucoup de clients demain, grâce au Pain de Jésus.

– Alléluia, dis-je impassible.

Sur la route, j’ai composé le numéro du bureau local du FBI. On m’a répondu que le service auquel il fallait que je m’adresse faisait partie du ministère de la Justice, à Washington. On m’a donné un autre numéro, mais visiblement le service des Droits de l’homme et des Poursuites spéciales n’est ouvert qu’aux heures de bureau. Je suis tombée sur une voix enregistrée, qui m’a suggéré de composer un autre numéro si mon affaire était urgente.

Josef a gardé son secret durant tant d’années qu’il m’est difficile d’invoquer l’urgence.

J’ai donc décidé de venir terminer la production de la nuit, de disposer les pains dans les vitrines, et de m’éclipser avant que Mary n’arrive pour ouvrir la boutique. Je rappellerai tranquillement le FBI de chez moi.

Robena passe en revue avec moi les différents minuteurs qu’elle a réglés, certains comptant le temps de cuisson, d’autres celui que met la pâte à lever, et d’autres encore le temps qu’elle doit reposer. Dès que je maîtrise la situation, je la raccompagne à la porte d’entrée, la remercie, puis verrouille derrière elle.

Mon regard se pose sur le Pain de Jésus.

En y repensant plus tard, je serai incapable d’expliquer les raisons de mon geste à Mary.

Le pain est rassis, dur comme de la pierre, et le visage dessiné par les graines et la mie mouchetée s’estompe déjà. Je me saisis de la pelle qui me sert à mettre le pain au four, puis je dépose le Pain de Jésus dans la gueule béante, sur les flammes rouges du feu de bois.

Robena a fait des baguettes et des petits pains ; il me reste encore d’autres pains différents à confectionner d’ici l’aube. Toutefois, au lieu de suivre mon programme habituel, je décide de modifier le menu du jour. Calculant mentalement les proportions, je dose le miel, l’eau, la levure et le sucre. Ainsi que le sel et la farine.

Je ferme les yeux et respire la douce odeur de blé. J’imagine une échoppe, avec au-dessus de la porte une clochette qui tinte à l’entrée des clients. Les pièces de monnaie sonnent comme des notes de musique quand on les lâche dans la caisse enregistreuse. En entendant ce bruit, une jeune fille lève les yeux du livre dans lequel elle est plongée...

Jusqu’au matin, je ne prépare plus que du pain d’une seule recette, si bien que lorsque le soleil scintille à l’horizon, les étagères de Notre Pain quotidien sont remplies à ras bord des nœuds et torsades de la *hallah* de mon arrière-grand-père, en quantité telle qu’on ne puisse même plus imaginer à quoi ressemble la faim.

[1.](#) Les mots « vernis à ongles » et « Polonais » se traduisent tous deux par *polish* en anglais.

Je ne cessais de somnoler au marché. Je n'avais pas dormi depuis que j'avais enterré mon père, non pas au son des clochettes, sifflets et fanfares à propos desquels il aimait plaisanter, mais dans un coin discret derrière la chaumière. Mon insomnie n'était cependant pas due au chagrin, mais à la nécessité.

Je n'avais pas d'argent pour payer les impôts. Nous n'avions pas d'économies ; nos seuls revenus provenaient du marché, où nous vendions chaque jour notre pain. Jusqu'à sa mort, mon père se chargeait de le faire, tandis que je vendais sur la place du marché. Désormais, hélas, j'étais seule.

Je faisais le tour du cadran. La nuit, je remontais mes manches et façonnais des pâtons, puis j'en faisais d'autres pendant qu'ils levaient. Je retirais les derniers pains du four de brique quand le soleil se levait, comme par accident, à l'horizon. Puis je remplissais mon panier et me rendais à pied jusqu'au marché, où je luttais pour rester éveillée en vendant mes produits à la criée.

J'ignorais combien de temps je tiendrais ainsi, mais je n'allais pas laisser Baruch Beiler me prendre les seules choses qui me restaient, à savoir la demeure et le commerce de mon père.

Malheureusement, les clients se faisaient de plus en plus rares. Sortir de chez soi était devenu trop dangereux. En plus du cadavre de mon père, deux autres avaient été retrouvés cette semaine-là en périphérie du village, parmi lesquels celui d'un bambin qui s'était aventuré dans les bois pour ne plus jamais revenir. Ils avaient tous été défigurés et dévorés de la même manière, comme s'ils avaient été agressés par une bête féroce. Terrifiés, les villageois préféraient se nourrir des produits de leur jardin et de boîtes de conserve. La veille, je n'avais vu qu'une dizaine de clients ; ce jour-là, ils n'avaient été que six. Certains marchands avaient même choisi de rester à l'abri derrière leurs portes verrouillées. Le marché était devenu un espace morne et fantomatique, où le vent sifflait sur les pavés comme un avertissement.

J'ouvris les yeux et constatai que Damian me secouait afin de me réveiller.

– Tu rêves de moi, chérie ? me demanda-t-il.

Il tendit le bras et, me frôlant le visage, arracha un bout de baguette qu'il se jeta dans la bouche.

– Mmm..., tu es presque aussi bonne boulangère que ton père, me complimenta-t-il, les traits métamorphosés un bref instant par la compassion. Désolé pour son décès, Ania.

D'autres clients m'avaient dit la même chose.

– Merci, répondis-je dans un murmure.

– Moi, je suis plutôt contrarié, intervint Baruch Beiler, soudain surgi derrière le capitaine. La mort de ton père diminue fortement mes chances de percevoir son impôt.

– La semaine n'est pas encore terminée, me défendis-je, saisie de panique.

Où irais-je s'il me mettait à la rue ? J'avais aperçu des femmes qui vendaient leur corps, hantant les ruelles du village, telles des ombres, la mort déjà dans le regard. Il me restait la solution d'accepter d'épouser Damian, ce qui ne serait qu'une autre façon de pactiser avec le diable. Cela étant, si je me retrouvais sans logis, combien de temps s'écoulerait-il avant que la bête qui agressait les villageois ne me trouve ?

Du coin de l'œil, je vis quelqu'un approcher. Il s'agissait du nouveau venu, celui qui tenait son frère en laisse. Il passa devant moi sans même poser les yeux sur le pain, puis s'immobilisa devant l'étal en bois sur lequel le boucher avait l'habitude de disposer ses articles. Quand il se tourna vers moi, j'eus la sensation que mes entrailles s'enflammaient.

– Où est le boucher ? demanda-t-il.

– Il n'est pas là aujourd'hui, répondis-je à mi-voix.

Je me rendis compte qu'il était plus jeune que je ne l'avais imaginé dans un premier temps, âgé de seulement quelques années de plus que moi. Il avait les yeux dorés et brillants, d'une couleur incroyable, comme éclairés de l'intérieur ; le visage empourpré, les joues rouges, et des cheveux châtain qui lui retombaient irrégulièrement sur le front.

Il ne portait qu'une chemise blanche, la même qu'il portait déjà sous le manteau qu'il avait échangé la dernière fois. Qu'avait-il l'intention de troquer, cette fois ?

Sans ajouter un mot, il plissa les yeux et me dévisagea.

– Les marchands prennent peur, expliqua Baruch Beiler. Comme tout le monde, dans ce village perdu.

– Tout le monde n'a pas des portes en fer pour empêcher les bêtes d'entrer, répondit Damian.

– Ou de sortir, laissai-je échapper dans un souffle.

– Dix zlotys, siffla Beiler, m'ayant entendue. Vendredi au plus tard.

Damian plongea la main dans sa veste d'uniforme et en sortit une bourse en cuir. Il compta quelques pièces et les lança vers Beiler.

– Considérez que cette dette est payée, déclara-t-il.

Le percepteur s'agenouilla et ramassa la monnaie, puis il se redressa et haussa les épaules.

– Jusqu'au mois prochain, lâcha-t-il avant de s'éloigner avec raideur en direction de son manoir.

Il ferma lui-même les grilles derrière lui, avant de disparaître dans l'immense maison de pierre.

Depuis l'étal du boucher, l'inconnu et son frère nous regardaient.

– Eh bien ? me dit Damian, ton père ne t'a pas appris les bonnes manières ?

– Merci...

– Tu aimerais sans doute me montrer combien tu es reconnaissante. Tu ne dois plus rien à Beiler, mais tu as maintenant une dette envers moi.

Me hissant sur la pointe des pieds, je déglutis et déposai un baiser sur la joue de Damian.

Il me prit la main et la porta sur son entrejambe. Alors que je tentais de m'écarter, il plaqua sa bouche sur la mienne.

– Tu sais que je peux à tout moment prendre ce dont j'ai envie, dit-il à voix basse.

Il me serrait si fort la tête à hauteur des tempes que je n'arrivais plus à penser, et encore moins à l'écouter.

– Je ne te laisse le choix que par pure bonté.

En une fraction de seconde, mon tortionnaire disparut de mon champ de vision. Tandis que je m'effondrais sur les pavés froids, l'homme aux yeux dorés tira Damian en arrière et le jeta à terre.

– Elle a déjà fait son choix, grogna-t-il, les dents serrées, ponctuant ses mots de coups de poing sur le visage du capitaine.

Le garçon au masque de cuir me regarda m'écarter en toute hâte du combat. Je crois que nous nous rendîmes compte au même instant que sa laisse se balançait en toute liberté.

Il tourna la tête en arrière et s'élança en courant, le bruit de ses pas résonnant tels des coups de feu quand il traversa la place du marché désertée.

Son frère leva la tête, hésitation qui permit à Damian d'assener un solide coup de poing à son adversaire. La tête rejetée en arrière, ce dernier se releva en titubant et se lança à la poursuite du fuyard.

– Tu peux t'enfuir, mais tu ne pourras pas te cacher ! lâcha Damian en essuyant sa bouche ensanglantée.

LÉO

La femme à l'autre bout du fil est à bout de souffle :

– Ça fait des années que j'essaie de vous joindre !

C'est pour moi un premier voyant qui passe au rouge. Nous ne sommes pas si difficiles à trouver. Vous composez le numéro de téléphone du ministère de la Justice et précisez la nature de votre appel, puis on vous oriente sur le service des Droits de l'homme et des Poursuites spéciales. Quoi qu'il en soit, nous répondons à tous les appels, que nous prenons tous au sérieux. Je demande donc son nom à cette personne.

– Miranda Coontz, dit-elle. Sauf que c'est mon nom d'épouse. Mon nom de jeune fille est Schultz.

– Je vous entends mal, madame Coontz.

– Je suis obligée de parler à voix basse car il m'écoute ! Il trouve toujours le moyen d'entrer dans la pièce quand j'essaie de dire aux gens qui il est vraiment...

Et elle continue comme ça, tandis que j'attends le moment où elle prononcera le mot « nazi », ou même « Seconde Guerre mondiale ». Nous formons la division chargée d'engager des poursuites judiciaires à l'encontre des individus suspectés d'avoir violé les droits de l'homme en prenant part à des génocides, actes de torture ou crimes de guerre. Nous sommes les véritables chasseurs de nazis, loin d'être aussi glamour que l'image que donnent de nous les films et la télévision. Je ne suis pas Daniel Craig, Vin Diesel ou Eric Bana, mais simplement le bon vieux Léo Stein. Je ne porte pas de pistolet. Mon arme de prédilection est une historienne nommée Genevra, qui parle sept langues et ne manque jamais de me dire quand il faut que j'aille chez le coiffeur ou quand ma cravate ne va pas avec ma chemise. Mon boulot est de plus en plus difficile avec le temps, étant donné que la génération qui a sévi durant l'Holocauste est en train de s'éteindre.

Un quart d'heure durant, j'écoute Miranda Coontz m'expliquer que quelqu'un la traque dans sa propre maison, et qu'elle a dans un premier temps cru que le FBI avait décidé de la tuer. C'est le deuxième voyant qui passe au rouge. Premièrement, le FBI ne s'amuse pas à tuer des gens aussi facilement. Deuxièmement, si le FBI voulait la tuer, elle serait déjà morte.

– Vous savez, madame Coontz, je ne suis pas certain que vous vous soyez adressée au bon service..., dis-je quand elle reprend enfin sa respiration.

– Vous allez tout comprendre si vous prenez le temps de m'écouter, me promet-elle.

Pour la énième fois, je me demande comment un type comme moi – trente-sept ans, major de promotion en droit à Harvard – a préféré un salaire de fonctionnaire et une carrière de chef adjoint du service des DHPS au partenariat solide et aux primes étourdissantes offertes par un cabinet juridique de Boston. Dans un univers parallèle, j'aurais jugé des criminels en col blanc, au lieu d'avoir monté un procès sur un ancien garde SS finalement décédé juste avant que nous soyons en mesure de l'extrader. Ou, en l'occurrence, au lieu d'écouter Mme Coontz.

Cela dit, je n'ai pas eu à passer beaucoup de temps dans le monde des entreprises pour comprendre que la vérité est un aspect secondaire en droit des affaires. À vrai dire, c'est le cas dans la plupart des procès. Néanmoins, on a menti à six millions de personnes durant la Seconde Guerre mondiale, et quelqu'un leur doit la vérité.

– ... Et vous avez entendu parler de Josef Mengele ?

Ces mots me font dresser l'oreille. Bien sûr que j'ai entendu parler de Mengele, le tristement célèbre Ange de la mort, médecin en chef d'Auschwitz-Birkenau, auteur d'expérimentations humaines et chargé d'orienter les nouveaux prisonniers soit à droite, vers le travail, soit à gauche, vers les

chambres à gaz. Même si, historiquement parlant, nous savons que Mengele n'a pas pu s'occuper de tous les nouveaux arrivants, la quasi-totalité des survivants d'Auschwitz avec qui je me suis entretenu m'ont soutenu qu'il s'était personnellement chargé de leur cas, quelle que soit l'heure de leur arrivée. Cet exemple illustre la quantité d'écrits à propos d'Auschwitz, ainsi que la façon dont les survivants associent parfois ces récits à leur expérience personnelle. Je suis certain qu'ils sont sincèrement convaincus d'avoir vu Mengele en arrivant à Auschwitz. Toutefois, tout monstre qu'il était, ce type devait bien dormir de temps en temps. Ce qui implique que d'autres monstres se sont également occupés de ces malheureux.

– Les gens croient que Mengele s'est enfui en Amérique du Sud, poursuit Mme Coontz.

Je pousse un soupir ; en vérité, je sais qu'il a vécu et qu'il est mort au Brésil.

– Il est vivant, reprend-elle. Il s'est réincarné sous la forme de mon chat. Et je ne peux pas lui tourner le dos ni aller dormir, sinon il va sûrement me tuer !

– Mon Dieu...

– Oui, je sais. Moi qui pensais avoir adopté un mignon petit chat tigré au refuge, je me suis retrouvée un matin avec des traces de griffes sur la poitrine, jusqu'au sang...

– Avec tout le respect que je vous dois, madame Coontz, penser que Josef Mengele est devenu un chat est un peu excessif.

– Ces traces de griffes étaient en forme de croix gammée, insiste-t-elle d'un ton grave.

– Vous devriez peut-être prendre un autre animal de compagnie, dis-je en fermant les yeux.

– J'avais un poisson rouge, mais j'ai dû le jeter dans les toilettes.

– Pourquoi ? demandé-je, redoutant presque sa réponse.

Elle hésite un instant.

– Disons que j'ai la preuve que Hitler s'est lui aussi réincarné.

Je parviens à m'en débarrasser en lui promettant de transmettre ce dossier à un historien. Et je ne mens pas ; je donnerai ça à Genevra la prochaine fois qu'elle m'agacera et que je voudrai me venger. À peine ai-je raccroché que ma secrétaire me rappelle.

– Vous êtes en conjonction avec la Lune ou quoi ? me demande-t-elle. Parce que j'en ai une autre pour vous sur la ligne deux. L'antenne du FBI de son patelin lui a dit de s'adresser à nous.

Je considère les piles de documents entassés sur mon bureau, des rapports rendus par Genevra. Faire juger un suspect est un processus lent et laborieux. Et souvent vain, en ce qui me concerne. La dernière affaire que nous ayons réussi à porter devant les tribunaux date de 2008. Et le prévenu est mort à la fin du procès. Nous procédons à l'inverse de la police ; au lieu de constater un crime et de chercher un coupable, nous commençons avec un nom, que nous essayons de retrouver en épluchant des bases de données. Si nous repérons un individu encore en vie portant ce nom, nous tâchons alors de vérifier quelles ont été ses activités durant la guerre.

Et nous ne manquons pas de noms.

Je décroche de nouveau le combiné.

– Léo Stein.

– Euh..., je ne suis pas certaine d'avoir appelé au bon endroit, m'annonce une voix féminine.

– Je vous dirai ça si vous me donnez quelques précisions.

– Il est possible qu'une de mes connaissances soit un ancien officier SS.

Au bureau, nous avons une catégorie toute prête pour ce genre d'appels : les « mon voisin est un nazi ». Typiquement, il s'agit d'un voisin pénible, qui frappe votre chien quand celui-ci pose une patte sur sa propriété et vous dénonce à la mairie quand les feuilles de votre chêne tombent dans son jardin. Il a un accent européen, porte un manteau de cuir et possède un berger allemand.

– Quel est votre nom ?

– Sage Singer. J'habite dans le New Hampshire, et lui aussi.

Je me redresse légèrement, intéressé par ce détail. Le New Hampshire est un endroit idéal pour se planquer si vous êtes un ancien nazi. Personne ne pense jamais à fouiner dans cet État.

– Quel est le nom de cet individu ?

– Josef Weber.

– Et qu'est-ce qui vous porte à croire que c'est un ancien SS ?

– Il me l'a dit.

– Il vous a dit qu'il avait été un nazi ? L'interrogé-je, me calant contre le dossier de ma chaise.

En dix ans de métier, c'est la première fois que j'entends une chose pareille. Mon job consiste à démasquer les criminels qui pensent qu'au bout de soixante-dix ans ils ne sont plus condamnables pour les meurtres qu'ils ont commis. Je n'ai jamais entendu un accusé avouer les faits avant d'y avoir été acculé. Et avec sous le nez de telles preuves qu'il n'avait plus d'autre choix que de reconnaître la vérité.

– Nous... nous connaissons, me répond Sage Singer. Il veut que je l'aide à mourir.

– Comme le faisait ce médecin, Jack Kevorkian ? Il est en phase terminale d'une maladie ?

– Non, bien au contraire. Il est très en forme, pour un homme de son âge. D'après lui, ce serait en quelque sorte justice que je m'en charge... parce que ma famille était juive.

– Vous l'êtes également ?

– Quelle importance ?

– Aucune. Je suis moi-même juif, mais la moitié du personnel du service ne l'est pas. A-t-il précisé à quel camp il était affecté ?

– Il a prononcé un mot allemand... *Toten... oten...* et quelque chose derrière.

– *Totenkopfverbände* ?

– Oui !

Littéralement, cela signifie « unités à tête de mort ». Il ne s'agit pas d'un lieu géographique précis, mais plutôt d'une division SS chargée de gérer les camps de concentration pour le compte du Troisième Reich.

En 1981, mon service a remporté un procès retentissant, opposant un certain Federenko aux États-Unis. La Cour suprême a estimé – sagement, à mon humble avis – que quiconque ayant été gardien dans un camp de concentration avait nécessairement pris part aux crimes et tortures perpétrés en ces lieux par les nazis. Pour que ces camps fonctionnent, chaque maillon de la chaîne devait accomplir sa tâche, faute de quoi on ne pouvait procéder à l'extermination de masse. Ainsi, ce que ce type a commis – qu'il ait pressé la détente d'un pistolet ou rempli les chambres à gaz de Zyklon B – importe peu. Le simple fait d'avoir intégré les *Totenkopfverbände* d'un camp suffirait pour lui intenter un procès.

Bien entendu, les chances que ce soit le cas sont très minces.

– Vous m'avez dit qu'il s'appelait...

– Josef Weber.

Je lui demande de m'épeler ce nom, que j'écris sur un bloc-notes et souligne deux fois.

– A-t-il ajouté autre chose ?

– Il m'a montré une photo de lui en uniforme.

– Quel genre ?

– Un uniforme de SS.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Il ressemblait à ceux qu'on voit toujours dans les films.

Il y a deux bémols dans cette affaire. D'une part, je ne connais pas Sage Singer, qui vient peut-être de s'échapper d'un asile psychiatrique et d'inventer complètement cette histoire. Je ne sais rien non plus de Josef Weber, à propos duquel on pourrait émettre les mêmes doutes. En outre, en une

décennie, jamais je n'ai reçu pareil appel ; jamais un citoyen lambda ne m'a prévenu qu'un nazi s'était tranquillement installé près de chez lui sans jamais rencontrer de problème. La plupart de nos pistes nous sont suggérées par des avocats représentant des femmes en procédure de divorce, qui espèrent prouver que leur mari, d'un certain âge et originaire d'Europe, est un criminel nazi. Imaginez les dédommagements que vous obtiendrez si vous parvenez à convaincre un juge que votre cliente a été victime d'un type aussi cruel. Ces allégations sont systématiquement du pipeau.

– Avez-vous cette photo sur vous ?

– Non, reconnaît-elle. Il l'a gardée.

Évidemment. Je me masse le front un instant.

– Je dois vous demander... Possède-t-il un berger allemand ?

– Non, un teckel.

– C'est ce que j'allais ensuite tenter, dis-je en marmonnant. Bon, depuis combien de temps connaissez-vous Josef Weber ?

– Environ un mois, depuis le jour où il s'est mis à fréquenter le groupe de thérapie auquel je participe depuis la mort de ma mère.

– Navré de l'apprendre. (J'ai répondu cela par réflexe, mais je note que c'est une attention à laquelle elle ne s'attendait pas.) On ne peut donc pas dire que vous connaissiez parfaitement sa personnalité, ni les raisons qui pourraient le pousser à prétendre avoir commis des actes qui ne sont pas de son fait...

– Bon sang, mais c'est quoi, votre problème, à tous ? s'emporte mon interlocutrice. D'abord les flics, ensuite le FBI. Vous ne pensez pas que vous devriez au moins m'accorder le bénéfice du doute ? Qu'est-ce qui vous fait dire qu'il m'a menti ?

– Ça ne tient pas debout, madame Singer. Pourquoi quelqu'un qui a réussi à se cacher pendant plus d'un demi-siècle se révélerait-il subitement ?

– Je n'en sais rien, admet-elle avec franchise. Par culpabilité ? Par crainte du Jugement dernier ? Ou peut-être est-il simplement épuisé de vivre dans le mensonge, vous comprenez ?

C'est en l'entendant prononcer ces mots que je commence à la prendre au sérieux. Car elle décrit une réaction tellement humaine. L'erreur la plus grossière que les gens commettent quand ils pensent aux criminels de guerre nazis est de supposer que ceux-ci ont toujours été des monstres, avant, pendant et après la guerre. Or tel n'est pas le cas. Ces hommes autrefois ordinaires, dotés d'une conscience parfaitement opérationnelle, ont fait des mauvais choix et ont dû se fabriquer des excuses pour le reste de leur vie lorsqu'ils ont repris une existence banale.

– Connaissez-vous sa date de naissance, par hasard ?

– Je sais qu'il a quatre-vingt-dix ans et quelques...

– Bon, nous pouvons vérifier si son nom apparaît dans nos dossiers. Ceux-ci ne sont pas exhaustifs, mais notre base de données, qui regroupe trente ans de fouilles dans les archives, est l'une des plus complètes au monde.

– Et ensuite ?

– En supposant que nous obtenions une confirmation ou que, pour une raison ou pour une autre, cette hypothèse nous paraisse fondée, je vous demanderai de vous entretenir avec Geneva Astanopoulos, ma collègue historienne. Elle vous posera une foule de questions dont les réponses nous aideront à approfondir notre enquête. Néanmoins, madame Singer, je dois vous avertir que sur les milliers d'appels reçus par mon service en provenance du grand public, aucun n'a débouché sur quoi que ce soit. En fait, un de ces appels, qui date d'avant la création de cette division, en 1979, a incité le procureur de Chicago à poursuivre en justice le criminel présumé, lequel s'est non seulement révélé innocent, mais de plus victime des nazis. Sur tous les tuyaux reçus depuis, venant de citoyens ordinaires, pas un seul n'a abouti à un procès.

Sage Singer reste silencieuse un moment, puis elle me répond :

– Alors il est temps qu'un de ces appels donne quelque chose.

Tout bien considéré, Michel Thomas avait eu de la chance. Interné en tant que Juif dans un camp de concentration, il avait échappé aux nazis et rejoint la Résistance française, puis un groupe de commandos, avant d'apporter son concours au service du contre-espionnage de l'armée américaine. Au cours de la dernière semaine de la Seconde Guerre mondiale, il avait bénéficié d'un tuyau à propos d'un convoi de camions transportant une cargaison d'importance dans les environs de Munich. Parvenu à un entrepôt de papeterie à Freimann, en Allemagne, il découvrit des monceaux de documents que les nazis destinaient à la destruction. Il s'agissait des dossiers personnels de plus de dix millions de membres du parti nazi à travers le monde.

Ces documents furent utilisés lors du procès de Nuremberg et plus tard, afin d'identifier, de localiser et de poursuivre en justice les criminels de guerre. Ils constituent la première étape pour les historiens qui travaillent avec moi au DHPS. Si cela n'implique pas pour autant qu'un suspect dont nous ne trouvons pas le nom dans ces papiers n'est pas un ancien nazi, cette masse de données nous est d'un grand secours pour étayer nos accusations.

Je vais voir Genevra à son bureau.

– Il faudrait que tu cherches un nom, lui dis-je.

Quand l'Allemagne a été réunifiée dans les années quatre-vingt-dix, les États-Unis ont restitué au centre de documentation de Berlin l'ensemble des archives du parti nazi et des SS saisies par l'armée américaine à la fin de la Seconde Guerre mondiale... non sans avoir microfilmé le tout auparavant. Entre ces données et les informations surgies au grand jour après la dislocation de l'URSS, je sais que Genevra va déterrer quelque chose.

Enfin, s'il y a quelque chose à trouver.

– Tu as renversé du café sur ta cravate, me dit-elle après m'avoir jeté un coup d'œil. (Elle sort un crayon de ses cheveux blonds frisés noués en chignon peu ordonné au sommet de son crâne.) Tu ferais bien d'en changer avant d'aller à ton rendez-vous.

– Comment sais-tu que j'ai un rendez-vous ?

– Ta mère a appelé ce matin et m'a demandé de te flanquer à la porte si tu es encore là à 18 h 30.

Cela ne me surprend pas. Aucun système de communication de type câble, Éthernet ou fibre optique n'est aussi rapide que des nouvelles se répandant au sein d'une famille juive.

– Fais-moi penser à la tuer, dis-je à ma collègue.

– Ah non, sûrement pas, plaisante-t-elle en m'adressant un regard rieur par-dessus ses lunettes. Je ne tiens pas à être complice d'un crime. D'autre part, Léo, ta mère est pour moi une bouffée d'air frais. Je passe mes journées à lire des documents sur des gens qui rêvaient domination du monde et supériorité de leur race. En comparaison, vouloir devenir grand-mère est plutôt mignon.

– Elle l'est déjà. Trois fois, grâce à ma sœur.

– Elle n'apprécie pas trop que tu sois marié à ton boulot.

– Elle n'appréciait pas non plus que je sois marié avec Diana.

Cela fait à présent cinq ans que mon divorce a été prononcé. Je dois dire que le pire, dans cette épreuve, a été de reconnaître que ma mère avait raison, que la femme en qui j'avais vu la fille de mes rêves n'était en fin de compte pas faite pour moi.

J'ai récemment croisé par hasard Diana dans le métro. Elle s'est remariée, a eu un enfant et en a mis un deuxième en route. Nous étions en train d'échanger quelques civilités quand mon portable a sonné. Ma sœur voulait savoir si je serais présent à l'anniversaire de mon neveu le week-end suivant, et m'a entendu dire au revoir à Diana. Dans l'heure qui a suivi, ma mère a trouvé le moyen de m'organiser un rendez-vous avec une personne qui m'est totalement inconnue.

Comme je l'ai dit, c'est un réseau de famille juive.

– Il faudrait que tu cherches un nom, reprends-je.

– Il est 18 h 36, me répond Genevra en me prenant le papier des mains. Ne m'oblige pas à appeler ta mère.

Je retourne à mon bureau pour me saisir de mon porte-documents et de mon ordinateur portable ; ne pas les conserver avec moi me paraîtrait aussi étrange que de m'en aller sans un bras ou une jambe. Par réflexe, je porte la main à mon étui de ceinture, afin de m'assurer que mon BlackBerry s'y trouve, puis je m'assieds un instant et tape « Sage Singer » sur Google.

Bien entendu, je fais souvent appel aux moteurs de recherche, principalement pour vérifier si Untel (Miranda Coontz, par exemple) n'est pas un détraqué fini. Mais c'est à cause de sa voix que j'éprouve le besoin d'en apprendre davantage sur Sage Singer.

Elle a une voix cassée, rauque, qui évoque la première soirée d'automne, quand on fait un feu dans la cheminée en s'offrant un verre de porto, avec le chien installé sur ses genoux. Je n'ai pas de chien et ne bois pas de porto, mais vous voyez ce que je veux dire.

À défaut d'autre chose, ce seul détail devrait suffire à me faire m'élaner vers la porte pour aller à cette fameuse *blind date*. Bien que dotée d'une voix jeune, Sage Singer est sans doute déjà assez âgée, puisque Josef Weber est un de ses amis, sans compter que sa mère est morte récemment, probablement de vieillesse. Cette voix éraillée est peut-être la conséquence d'une longue vie de fumeuse.

La seule Sage Singer du New Hampshire est boulangère dans une petite boutique. Sa recette de tarte aux baies figure dans un magazine local, dans un article décrivant la corne d'abondance de l'été. Son nom apparaît dans l'annuaire professionnel du journal qui a annoncé l'ouverture de la boulangerie de Mary DeAngelis.

Je clique sur le lien de l'article et tombe sur une vidéo d'une chaîne de télévision locale postée la veille.

« Sage Singer est la boulangère qui a façonné le Pain de Jésus », déclare une journaliste en voix off.

Le quoi ?

Cette vidéo à l'aspect amateur montre une femme coiffée d'une queue-de-cheval désordonnée, qui détourne le visage à l'approche de la caméra. Je distingue une tache de farine sur sa joue, juste avant qu'elle n'échappe complètement au projecteur.

Cela ne correspond pas à ce à quoi je m'attendais. Généralement, les gens qui appellent le DHPS en dévoilent davantage à leur sujet que sur ceux qu'ils accusent ; pleins de rancune, ils veulent que justice soit faite et réclament l'attention. J'ai la conviction que ce n'est pas le cas de cette femme.

Peut-être Genevra trouvera-t-elle quelque chose, après tout. Si Sage Singer a réussi à me surprendre une fois, peut-être y parviendra-t-elle encore.

Ma voiture, j'en suis certain, est équipée du dernier lecteur de cartouches huit pistes au monde. Coincé dans la circulation sur le Beltway, j'écoute Bread et Chicago. J'aime faire comme si tout le monde, dans les véhicules qui m'entourent, écoutait comme moi de la musique sur des huit pistes, comme si nous étions revenus en arrière dans le temps, à une époque plus simple. Cette réflexion me paraît étrange, si l'on songe combien mon travail est facilité par la technologie, qui rend le monde petit. Mieux, posséder un lecteur huit pistes n'est même plus bizarre, c'est rétro.

Tout en réfléchissant à ça, je me demande s'il faut que je dise à mon rendez-vous inconnu que je suis lamentablement branché, au point d'acheter de la musique sur eBay plutôt que sur iTunes. La dernière fois que je suis sorti ainsi (un collègue m'avait piégé avec une cousine de sa femme), j'ai passé le dîner à parler du procès d'Aleksandras Lileikis. La malheureuse qui a subi cela a prétexté une migraine et est rentrée chez elle en métro avant le dessert. Le fait est que je suis nul en papotage léger.

Je peux décrire en détail le génocide perpétré au Darfour, même s'il y a fort à parier que les Américains, pour la plupart, sont incapables de vous dire dans quel pays cela se trouve (au Soudan, bien sûr). En revanche, je ne sais pas parler football ou vous résumer l'action du dernier roman que j'ai lu. Je ne sais pas qui sort avec qui à Hollywood. Et je m'en fiche éperdument. Il y a tant de choses beaucoup plus importantes que ça de par le monde.

Après avoir vérifié le nom du restaurant sur mon BlackBerry, où j'ai créé un mémo à cet effet, j'entre dans l'établissement. Je devine aussitôt que j'ai affaire à un de ces endroits où l'on sert de la nourriture « de qualité », à savoir des entrées microscopiques et des menus aux ingrédients imprononçables – sperme de morue au pollen de fenouil sauvage, joues de bœuf, gruau de meringue, vinaigrette cendrée – qui vous font vous demander si quelqu'un est payé uniquement pour les inventer.

Je donne mon nom au maître d'hôtel, qui me conduit à une table située au fond de la salle, dans un recoin si sombre que j'aurais sans doute du mal à me prononcer sur la beauté de mon rendez-vous, qui est déjà installé. À mesure que ma vision s'adapte à la faible luminosité, je constate qu'elle est en effet mignonne, si l'on ne tient pas compte des cheveux, qu'elle a coiffés en choucroute, comme pour masquer une hydrocéphalie.

– Vous devez être Léo, me dit-elle en souriant. Je suis Irène.

Elle porte une tonne de bijoux en argent, dont une bonne partie est coincée dans son décolleté.

– Brooklyn ?

– Non, rectifie-t-elle, avant de répéter, plus lentement : I-rène.

– Je parlais de votre accent. Vous êtes originaire de Brooklyn ?

– Non, du New Jersey. De Newark.

– La capitale mondiale du vol de voitures. Savez-vous qu'on y braque plus de véhicules qu'à L.A. et New York réunis ?

Son rire ressemble à une respiration sifflante.

– Et dire que ma mère s'inquiète de me voir habiter aujourd'hui dans le comté de Prince George.

Un serveur vient nous débiter les plats du jour et nous demander ce que nous désirons boire. Bien que n'y connaissant rien, je commande du vin, me basant uniquement sur le prix ; pas le plus cher, mais pas non plus le moins cher, ce qui ferait vraiment radin.

– C'est bizarre, pas vrai ? dit-elle. (Soit elle me fait des clins d'œil, soit elle a une poussière sous la paupière.) Que nos parents se connaissent.

D'après ce qu'on m'a expliqué, le podologue de ma mère est le frère du père d'Irène. On ne peut pas dire qu'ils soient voisins depuis toujours.

– Bizarre, en effet...

– Comme je viens de m'installer dans le coin pour un boulot, je ne connais pas encore grand-monde.

– C'est une ville très sympa, dis-je sans réfléchir, même si ce n'est pas tout à fait mon opinion.

La circulation est impossible, tandis que les manifestations à propos de telle ou telle cause se succèdent les unes aux autres, ce qui vous fait vite oublier vos idéaux et devient un vrai problème lorsque vous devez vous rendre en vitesse quelque part et que toutes les routes sont bloquées.

– Ma mère me l'a certainement dit, mais j'ai oublié ; dans quoi travaillez-vous ?

– Je suis essayeuse certifiée de soutiens-gorge, me répond Irène. Je travaille à Nordstrom.

– Certifiée... C'est un job assez... particulier, non ?

Je me demande où se trouve l'agence qui certifie les essayeuses de soutiens-gorge, et si les candidates obtiennent des notes dignes de tailles de bonnet, comme A, B, C ou D...

– Oui, mais très sain, ajoute-t-elle, en s'esclaffant. Vous avez pigé ?

– Hmm... ouais.

– Pour le moment, je fais ce métier pour payer mes études, et faire ensuite ce dont j'ai vraiment

envie.

– De la mammographie ?

– Non, je voudrais devenir greffière au tribunal. Les greffiers sont toujours si élégants, dans les films. (Elle m'adresse un sourire.) Je sais quel est votre job ; ma mère me l'a dit. Ça fait très Humphrey Bogart.

– Pas tant que ça. Le service dans lequel je travaille n'a rien de *Casablanca*. Ce n'est qu'un enfant bâtard du ministère de la Justice et nous n'avons « même pas Paris », contrairement au film, ni même de cafetière. (Elle cligne des yeux sans comprendre.) Peu importe.

– Alors, combien de nazis avez-vous attrapés ?

– Eh bien, c'est un peu compliqué. Nous avons gagné des procès face à cent sept criminels nazis et, à ce jour, soixante-sept ont été expulsés des États-Unis. Mais ces soixante-sept ne sont pas tous issus des cent sept, car certains d'entre eux n'étaient pas citoyens américains. Il faut faire attention avec ces calculs. Hélas, parmi ceux que nous avons expulsés ou extradés, très peu ont été poursuivis, ce qui est selon moi une honte pour l'Europe. Trois prévenus ont été jugés en Allemagne, un en Yougoslavie et un autre en URSS. Trois d'entre eux ont été reconnus coupables et un a été acquitté. Le dernier, qui a vu son procès suspendu pour raison médicale, est mort sans que les débats n'aient repris. Avant la création du service, une autre criminelle nazie a été expulsée du pays et envoyée en Europe, où elle a été jugée et emprisonnée. Nous avons cinq procès en cours, beaucoup d'autres personnes sur lesquelles nous enquêtons activement, et... Vous semblez ailleurs.

– Non, se défend Irène. Je porte des lentilles de contact, c'est ce qui donne cette impression, vraiment. (Elle hésite un instant.) Mais ces gens que vous traquez, ne sont-ils pas très vieux, aujourd'hui ?

– Si.

– Ils ne doivent pas courir si vite que ça, alors.

– Il ne s'agit pas d'une traque au sens physique du terme. Par ailleurs, ils ont commis des choses affreuses sur d'autres êtres humains. Ils doivent en payer les conséquences.

– Tout de même, c'était il y a si longtemps.

– Ça reste important.

– Parce que vous êtes juif, vous voulez dire ?

– Les nazis ne s'en sont pas seulement pris aux Juifs. Ils ont également exterminé les tziganes, les Polonais, les homosexuels et les handicapés physiques et mentaux. Tout le monde devrait soutenir l'action de mon service. Sinon, quel message enverrait le pays aux criminels coupables de génocide ? Qu'ils peuvent s'en tirer si suffisamment de temps s'est écoulé depuis les faits ? Qu'ils peuvent se cacher à l'intérieur de nos frontières, sans même recevoir une tape sur la main ? Nous renvoyons couramment chez eux des centaines de milliers d'étrangers en situation irrégulière, dont le seul délit est d'être restés ici au-delà de la date inscrite sur leur visa ou d'être entrés sans les documents administratifs nécessaires, tandis que des gens impliqués dans des crimes contre l'humanité peuvent rester ici ? Mourir en paix ici ? Être enterrés sur le sol américain ?

Je ne prends conscience que j'ai haussé la voix, exalté, que lorsqu'un client installé à la table voisine se met à applaudir, lentement mais avec force. Quelques autres personnes se joignent à lui. Mort de honte, je me recroqueville sur ma chaise et fais de mon mieux pour me rendre invisible.

Irène me prend la main et glisse ses doigts entre les miens.

– Ne vous en faites pas, Léo. En fait, je trouve ça très sexy.

– Quoi donc ?

– Cette façon que vous avez de porter votre voix comme un étendard.

– Je ne suis pas plus que ça un grand patriote, dis-je en secouant la tête. Je fais seulement mon boulot, et j'en ai assez de défendre ce que je fais. Ça n'a rien d'obsolète.

– Un peu, quand même. C’est vrai, ce n’est pas comme si ces nazis se montraient encore au grand jour.

Il me faut quelques secondes pour comprendre qu’elle confond les mots « obsolète » et « obscur ». Au même instant, je pense à Josef Weber, qui, à en croire Sage Singer, se comporte précisément ainsi depuis des décennies.

De retour, le serveur verse un peu de vin dans mon verre afin que je le goûte. J’en prends une gorgée, que je fais tourner dans ma bouche, puis je hoche la tête. Au point où j’en suis, pour être franc, je suis prêt à valider du tord-boyaux de contrebande, tant que le breuvage contient suffisamment d’alcool.

– J’espère qu’on ne va pas parler histoire toute la soirée, parce que je suis nulle dans ce domaine, me lance Irène sur un ton enjoué. C’est vrai, qui se soucie vraiment de savoir si Christophe Colomb a découvert l’Amérique au lieu de l’Angleterre occidentale ?

– Les Indes occidentales...

– Peu importe. Les Indiens s’en fichaient pas mal.

Je remplis de nouveau mon verre de vin, me demandant si je vais survivre jusqu’au dessert.

Soit ma mère est dotée d’un sixième sens, soit elle m’a implanté une puce électronique dans le crâne à ma naissance, de façon à être informée en temps réel de mes allées et venues. Je ne vois pas comment expliquer autrement le fait qu’elle me téléphone systématiquement quand je franchis le seuil de mon domicile.

Je décroche sans même vérifier qui m’appelle.

– Salut, maman.

– Ça t’aurait tué d’être aimable avec cette pauvre fille, Léo ?

– Cette pauvre fille s’en remettra sans problème. De toute façon, elle n’a ni besoin ni envie de quelqu’un comme moi.

– Tu ne peux pas savoir si vous êtes faits l’un pour l’autre après seulement un dîner raté.

– Maman, elle croyait que la baie des Cochons était un resto à viande...

– Tout le monde n’a pas eu la chance de recevoir une éducation telle que la tienne, Léo.

– On étudie ça au lycée ! Mais j’ai été aimable avec elle.

S’ensuit une pause à l’autre bout du fil.

– Vraiment ? Tu appelles ça être aimable, te faire appeler sur ton portable, répondre, et ensuite prétendre que c’est ton bureau et que tu dois y aller parce que John Dillinger vient d’être capturé ?

– Pour ma défense, on était à table depuis déjà deux heures, et nos entrées n’avaient pas encore été débarrassées.

– Le fait d’être avocat ne t’autorise pas à me raconter des histoires. Je suis ta mère, Léo ; je lisais déjà dans tes pensées quand tu étais dans mon ventre.

– Bon, alors deux choses : (a) c’est flippant, ce que tu me dis, et (b) dorénavant, Lucy et toi, vous devriez peut-être me laisser m’occuper tout seul de mes rendez-vous.

– Est-ce un crime si ta sœur et moi voulons ton bonheur ? De plus, si nous devons attendre que tu te trouves des jeunes femmes toi-même, tu m’enverrais ton faire-part de mariage aux Fils d’Abraham.

Il s’agit du cimetière où mon père est déjà enterré.

– Génial. N’oublie pas de me laisser l’adresse exacte avant de partir. (J’écarte un instant le téléphone de mon oreille, le temps d’appuyer sur la touche dièse, puis je sors mon mensonge.) J’ai un autre appel, maman.

– À cette heure ?

– C’est une escort-girl, dis-je pour plaisanter. Je n’aime pas faire attendre Peaches...

– Tu finiras par me tuer, Léo, soupire ma mère.

– Aux Fils d’Abraham, c’est bien noté. Je t’aime, maman.

– Je t’ai aimé la première. Bon, qu’est-ce que je dis à mon podologue, à propos d’Irène ?

– Qu’elle finira par avoir des oignons aux pieds si elle continue de porter des talons hauts.

Je raccroche sur ces mots.

Mon appartement est très branché. Les plans de travail sont en granit noir, les canapés recouverts d’un genre de flanelle grise, et le mobilier sobre et moderne. Sous les placards de la cuisine, un éclairage bleuté donne à la pièce des allures de centre de contrôle de la NASA. Bref, le genre d’endroit où un célibataire champion de football ou un avocat d’affaires se sentiraient à l’aise. Je dois cela à Lucy, ma sœur, qui est décoratrice d’intérieur. Comme elle a agi ainsi afin de me tirer de ma déprime postdivorce, il m’est difficile de lui dire combien cet arrangement me paraît stérile. J’ai l’impression d’être un micro-organisme dans une boîte de Petri, et non pas un type qui culpabilise quand il pose les pieds sur la table basse noire en bois laqué.

Je retire ma cravate et déboutonne ma chemise, puis, avec soin, je suspends mon costume dans le dressing. Prise de conscience numéro un de la vie de célibataire : personne ne va porter vos costumes chez le teinturier à votre place, ce qui signifie que si vous les laissez en boule au pied du lit et que vous travaillez jusqu’à 22 heures tous les soirs, vous êtes fichu.

En caleçon et maillot de corps, j’allume la chaîne stéréo – c’est une soirée à écouter du Duke Ellington – et remets la main sur mon ordinateur portable.

Certes, il aurait peut-être été plus emballant pour moi de rester à Boston, pour faire du droit des affaires (et qui sait, ce type d’intérieur aurait peut-être été ma tasse de thé). Un soir comme celui-ci, je serais de sortie, en compagnie d’un client à caresser dans le sens du poil, au lieu de lire un rapport de Geneva sur un de nos suspects. Et Dieu sait que je mettrais beaucoup plus d’argent de côté pour ma retraite. J’aurais peut-être même une fille nommée Peaches pelotonnée à l’autre bout du sofa. Pourtant, malgré ce que pense ma mère, je suis heureux. Je ne me vois pas faire un autre métier.

J’ai d’abord décroché un stage au DHPS, à l’époque où ce service s’appelait encore le Bureau des enquêtes spéciales, le BES. Mon grand-père, vétéran de la Seconde Guerre mondiale, m’avait depuis toujours régalaré avec des récits de combats. Tout gamin, mon bien le plus précieux était le casque M35 Heer qu’il m’avait offert, avec à l’intérieur une tache sombre, dont il m’avait juré qu’il s’agissait de cervelle. Écœurée, ma mère l’a retiré de ma chambre, une nuit, pendant que je dormais. À ce jour, elle ne m’a toujours pas dit ce qu’elle en a fait. À la fac, dans l’espoir de gonfler mon CV avant d’intégrer une école de droit, je pris donc ce job au BES. Venu afin d’acquérir une certaine expérience en matière légale et ainsi rendre mes futures candidatures plus solides, je découvris surtout de la passion. Les personnes qui travaillaient dans ce service l’avaient désiré ; car elles croyaient sincèrement à l’importance de leur mission, en dépit des propos des Pat Buchanan à travers le monde, selon lesquels le gouvernement américain gaspillait de l’argent à traquer des individus trop âgés pour constituer une menace envers la population.

Après avoir obtenu mon diplôme de droit à Harvard, j’eus le choix entre plusieurs cabinets à Boston. Celui pour lequel j’optai me versa un salaire suffisant pour m’offrir des costumes chic et une superbe Mustang décapotable, dans laquelle je n’eus jamais l’occasion de faire une virée, tant je travaillais dans l’espoir de devenir associé. J’avais du fric et une fiancée, car 95 % de mes procès s’étaient soldés par un verdict en faveur de mes clients. Mais le côté humain me manquait.

J’écrivis donc au directeur du BES et m’installai à Washington un mois plus tard.

Oui, je sais, j’ai plus souvent l’esprit tourné vers les années quarante que vers les années 2010. Et c’est vrai qu’on n’avance pas en vivant trop dans le passé. Toutefois, on ne peut pas me dire que ce que je fais ne sert à rien. Si l’Histoire a pour habitude de se répéter, ne faut-il pas que quelqu’un reste un peu en arrière, prêt à donner l’alerte ? Et qui donc, si ce n’est moi ?

Le morceau de Duke Ellington s’achève. Pour combler le silence, j’allume la télévision. Je regarde

environ dix minutes Stephen Colbert, qui se révèle trop divertissant pour n'être qu'un bruit de fond ; je me surprends sans cesse à lever les yeux du rapport de Genevra pour écouter son baratin.

La notification sonore de mon ordinateur retentit : un e-mail vient d'arriver. Je baisse les yeux sur l'écran. C'est Genevra :

« J'espère que je n'interromps pas une charmante sexcapade avec la prochaine Mme Stein. Mais au cas où tu serais seul chez toi, à regarder comme moi (ne me juge pas) de vieux épisodes de *Rintintin*, je me suis dit que ça t'intéresserait d'apprendre que je n'ai trouvé nulle part dans nos fichiers le nom de Josef Weber. Haut les cœurs, patron ! »

Je reste un long moment les yeux rivés sur cet e-mail.

J'avais prévenu Sage Singer que les probabilités étaient contre elles, que, pour une raison ou pour une autre, Josef Weber lui avait menti à propos de son passé. C'est désormais le problème de Sage Singer, plus le mien.

En dix ans de présence au DHPS, j'ai interrogé des dizaines de suspects. Même dans les cas où j'ai affaire à des individus que des preuves irréfutables décrivent comme anciens gardiens de camps d'extermination, ils jurent chaque fois n'avoir jamais su que des gens étaient tués, n'avoir vu que des prisonniers rassemblés en groupes pour travailler. Ils assurent même que ces derniers étaient en bonne condition physique. Ils se rappellent avoir remarqué de la fumée et entendu des rumeurs évoquant des incinérations de cadavres, cependant jamais ils n'ont assisté à de telles scènes, auxquelles ils ne croyaient pas à l'époque. C'est ce que j'appelle de la mémoire sélective.

Par ailleurs, allez comprendre, les récits des survivants avec qui je me suis entretenu sont tout autres et décrivent la puanteur issue des cheminées des crématoriums, écœurante, âcre, sulfureuse, grasse et épaisse, relevant presque davantage du goût que de l'odeur. D'après ces malheureux, il était impossible de ne pas respirer ce remugle, où qu'on se trouve. Aujourd'hui encore, il leur arrive de se réveiller avec l'odeur de chair brûlée dans les narines.

Les criminels de guerre ne se repentent pas plus que les chats ne se mettent à aboyer.

Je ne suis guère surpris d'apprendre que Josef Weber, qui a avoué être un ancien nazi, n'en est pas un. C'est ce à quoi je m'attendais, après tout. En revanche, je suis étonné de constater combien j'aurais voulu être démenti par Sage Singer.

Repousser l'inévitable le rend toujours meilleur.

C'est pour cela que pour un prédateur, la chasse de la proie commence par une traque. Il ne s'agit pas de jouer avec la nourriture, comme le pensent certains, mais de faire monter son adrénaline au niveau de la vôtre.

Toutefois, à partir d'un certain point, l'attente n'est plus possible. Vous entendez le cœur de votre cible battre dans votre tête, et c'est votre dernière pensée consciente. Une fois que vous avez cédé à vos instincts primitifs, vous n'êtes plus qu'un observateur regardant un autre vous-même festoyer, déchirer la chair pour trouver l'ambrosie. Vous vous délectez de la peur de la victime, qui a un goût d'excitation. Vous n'avez pas de passé, pas d'avenir, pas de compassion, pas d'âme.

Mais vous l'avez toujours su, n'est-ce pas ?

SAGE

Le lendemain, en arrivant à la boulangerie pour entamer ma nuit de travail, je tombe sur un mastodonte qui doit frôler les deux mètres, en train de s'activer dans ma cuisine, le haut des bras couvert de tatouages de type maori. Quand j'entre dans la pièce, il découpe des morceaux de pâte et les dépose avec une précision stupéfiante sur la balance.

– Salut, la forme ? me lance-t-il d'une voix gazouillante qui ne correspond pas à sa masse imposante.

L'esprit comme une passoire, j'ai la sensation que les mots nécessaires pour tenir cette conversation s'en échappent à toute allure à travers les mailles. Je suis si surprise que j'en oublie de dissimuler ma cicatrice.

– Qui êtes-vous ?

– Clark.

– Et qu'est-ce que vous faites ?

– Des petits pains, me répond-il en regardant la table, les murs, partout sauf dans ma direction.

– Ça m'étonnerait, je travaille seule.

Avant que Clark n'ait le temps de répondre, Mary entre dans la cuisine, certainement avertie de mon arrivée par Rocco, qui m'a saluée dans la boutique par cette énigmatique remarque :

– Envie de bouger ? De te remettre au tricot ? C'est le bon moment.

– Je vois que tu as fait la connaissance de Clark, dit Mary en adressant un sourire au géant, désormais occupé à façonner des pâtons à une vitesse ahurissante.

Je me demande s'il a fouiné dans mes préferments et examiné mes tableaux, ce qui me fait le même effet que si quelqu'un avait fouillé dans mon tiroir à sous-vêtements.

– Clark a travaillé chez King Arthur Flour, à Norwich, dans le Vermont, poursuit Mary.

– Parfait. Il peut y retourner, alors.

– Sage ! Clark est seulement ici pour t'aider. Pour te soulager de la pression.

Je prends Mary par le bras et la contraains à se retourner, de façon que Clark ne m'entende pas.

– Je ne veux pas qu'on m'aide, Mary.

– C'est possible mais tu en as besoin. Si on allait marcher un peu, toutes les deux ?

Aussi furieuse que blessée, luttant contre mes larmes, je me retiens de piquer une crise de colère. Je ne suis pas venue travailler, sans prévenir ma patronne, c'est vrai, mais j'ai trouvé quelqu'un pour me remplacer. J'ai peut-être en outre modifié le menu sans la consulter, mais mes *halloth* étaient parfaites, moelleuses et sucrées. En vérité, je suis surtout déçue, car je considérais Mary comme mon amie, et pas seulement comme ma supérieure hiérarchique, ce qui rend sa réaction sévère encore plus accablante.

Elle me guide entre les quelques derniers clients, à qui Rocco annonce la fermeture imminente de la boulangerie. En passant devant la caisse, je ne lui accorde pas un regard. Mary l'a-t-elle prévenu qu'elle comptait se débarrasser de moi ? Est-il devenu son nouveau confident en affaires, comme je l'ai été ?

Je la suis sur le parking, puis nous franchissons les portes du sanctuaire et grimpons l'Escalier sacré, jusqu'à la grotte où Josef Weber m'a annoncé qu'il avait été nazi. Soudain, j'explose.

– Tu me renvoies ?

– Qu'est-ce qui te fait dire une chose pareille ?

– Oh, je ne sais pas ! Peut-être le fait de voir Mr. Propre préparer mes petits pains dans ma cuisine.

Je n'arrive pas à croire que tu m'aies remplacée par un robot tout droit sorti d'une usine...

– King Arthur Flour est tout sauf une usine, et Clark ne va pas te remplacer. Il est seulement là pour te donner un peu de souplesse. (Me dévisageant de ses yeux bleu perçant, Mary s'assied sur un banc en granit, devant les aconits.) J'essaie simplement de t'aider, Sage. Je ne sais pas si c'est dû au stress, à la culpabilité ou à autre chose, mais tu n'es plus toi-même ces derniers temps. Tu es moins fiable.

– Je fais toujours mon boulot ! Enfin, je faisais toujours mon boulot.

– Tu as préparé deux cent vingt *halloth* la nuit dernière.

– Tu en as goûté une, au moins ? Crois-moi, les clients n'ont pas pu en trouver de meilleures ailleurs.

– Mais ils ont été obligés d'aller ailleurs, quand ils voulaient du pain de seigle, du pain au levain ou une miché ordinaire. Ou n'importe quel autre produit parmi tous ceux que tu as décidé de ne pas préparer. (Elle prend une voix très douce.) Je sais que c'est toi qui as jeté le Pain de Jésus, Sage.

– Oh, arrête...

– J'ai prié à ce sujet. Ce pain était un appel destiné à sauver quelqu'un. Je comprends maintenant que cette personne, c'était toi.

– Tu m'en veux parce que je ne suis pas venue travailler ? J'ai dû me rendre auprès de ma grand-mère, qui ne se sentait pas bien.

La vitesse à laquelle les mensonges sortent est stupéfiante. Ils se recouvrent les uns les autres, telles des couches de peinture, jusqu'à ce qu'on ne se souvienne plus de la couleur de la vérité.

Josef s'est peut-être mis à croire qu'il était celui pour qui tout le monde le prenait. Il est possible que ce soit cela qui l'ait finalement incité à révéler la vérité.

– Regarde-toi, Sage, tu es à des kilomètres d'ici. Tu n'as même pas l'air de m'écouter. Tu es complètement déboussolée ; tu as les cheveux en bataille, au point qu'on dirait que des oiseaux y ont fait leur nid, tu ne t'es probablement pas douchée aujourd'hui, tu as des cernes si noirs sous les yeux que je me demande si tu n'es pas victime d'une insuffisance rénale. Tu brûles la chandelle par les deux bouts, en travaillant ici la nuit et en commettant le péché d'adultère en journée avec cette traînée. (Mary fronce les sourcils.) C'est quoi, le masculin de « traînée » ?

– « Queutard ». Bon, écoute, je sais que nous n'avons pas le même avis à propos d'Adam, mais tu n'es pas tombée sur le dos de Rocco quand il t'a demandé quel était le meilleur fertilisant pour ses plants de cannabis...

– Je l'aurais fait s'il était venu défoncé au boulot. Tu ne vas peut-être pas me croire, mais je ne pense pas que tu sois immorale parce que tu couches avec Adam. En fait, à mon avis, cette situation te contrarie profondément, tout autant que moi. C'est peut-être pour ça qu'elle chamboule ta vie et te perturbe dans ton travail.

Je me mets à rire. Oui, c'est vrai, je n'arrête pas de penser à un homme. Il a juste plus de quatre-vingt-dix ans.

Soudain, une idée naît dans mon esprit, aussi fragile qu'un battement d'ailes de papillon.

Et si je disais tout à Mary ? Pourquoi ne pas partager le fardeau qui m'opprime, à savoir la confession de Josef ?

– Je suis un peu bouleversée ces derniers temps, c'est vrai. Mais ça n'a rien à voir avec Adam. C'est Josef Weber. C'est affreux. C'est un ancien nazi, Mary.

– Josef Weber. Le Josef Weber que je connais ? Celui qui laisse toujours 25 % de sa note en pourboire et qui offre la moitié de son petit pain à son chien ? Le Josef Weber à qui la chambre de commerce a remis le prix du bon Samaritain l'année dernière ? (Mary secoue la tête.) C'est exactement de ça que je te parle, Sage. Tu es épuisée. Ton cerveau ne fonctionne plus que sur un cylindre. Josef Weber est un vieil homme doux comme un agneau, que je connais depuis dix ans. Si c'est un ancien nazi, ma chérie, alors moi je suis Lady Gaga.

– Mais Mary...

– Tu en as parlé à quelqu'un d'autre ?

Je pense aussitôt à Léo Stein, puis je décide de mentir.

– Non.

– Tant mieux, parce que je ne crois pas qu'il existe de neuvaine pour expier la calomnie.

J'ai la sensation que le monde entier regarde par le mauvais côté des jumelles, que je suis la seule à y voir clair.

– Je n'accuse pas Josef, dis-je désespérée. Il me l'a avoué lui-même.

Mary fait la moue.

– Il y a quelques années, des érudits ont traduit un texte ancien qu'ils estimaient être l'Évangile selon Judas. D'après eux, le point de vue de Judas était à même de considérablement modifier le christianisme. Au lieu d'être le pire traître que le monde ait connu, Judas était apparemment le seul en qui Jésus avait confiance, ce qui explique que ce dernier, sachant qu'il devait mourir, se soit confié à lui.

– Tu me crois, alors !

– Non, lâche Mary, impassible. Et je ne crois pas non plus ces érudits. Parce que deux mille ans d'Histoire me disent que Jésus – qui, soit dit en passant, était un gentil, Sage, exactement comme Josef Weber – a été trahi par Judas.

– L'Histoire n'a pas toujours raison.

– Il faut bien partir de là. Si on ne sait pas d'où on vient, comment savoir où on va ? (Mary me prend dans ses bras.) Je fais ça parce que je t'aime. Rentre chez toi et dors pendant une semaine. Offre-toi un massage. Va faire une randonnée en montagne, vide-toi l'esprit. Et ensuite reviens, ta cuisine t'attendra.

Je me sens dangereusement proche des larmes.

– Je t'en supplie... ne me prends pas ça. C'est la seule chose que je n'aie pas ratée dans ma vie.

– Je ne te prends rien du tout, me jure Mary. C'est toujours ton pain. J'ai fait promettre à Clark de suivre tes recettes.

À vrai dire, je pense surtout aux incisions.

Du temps des fours communaux, les gens y apportaient leur propre pâte et la faisaient cuire avec celle des autres villageois. Comment reconnaissaient-ils leur pain quand il sortait du four ? Grâce aux incisions pratiquées par chacun. Fendre la couche extérieure d'un pâton a deux conséquences. En premier lieu, cela le fait s'ouvrir et offre à la structure interne de la place pour gonfler. Cela permet également au boulanger de laisser sa marque. Par exemple, je scarifie toujours une baguette en cinq points, avec une incision un peu plus longue que les autres à une extrémité.

Ce que Clark ne fera pas.

C'est idiot, et nos clients ne vont probablement même pas le remarquer, mais c'est ma signature, mon cachet. Sur chaque pain.

Tandis que Mary redescend l'Escalier sacré, je me demande si ce n'est pas là une autre raison pour laquelle Josef Weber a décidé de se confier à moi. Quand on se cache si longtemps, au point de devenir fantôme parmi les hommes, on prend le risque de disparaître sans que personne ne s'en rende compte. C'est humain de vouloir s'assurer que quelqu'un remarque la trace qu'on laisse derrière soi.

– Je ne sais pas ce qui t'arrive aujourd'hui, mais j'en suis ravi, me dit Adam, tandis que je m'écarte de lui et laisse mon regard dériver sur le plafond de la chambre.

Nous ne venons pas vraiment de faire l'amour ; je dirais plutôt que j'ai cherché à me fondre en Adam, à me dissoudre en lui par osmose. J'ai voulu me perdre en lui, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de moi.

– Est-ce que je t’ai paru différente ces derniers temps ? demandé-je en laissant traîner mes doigts sur son torse.

– Oui, surtout au cours de la dernière demi-heure, mais la nouvelle Sage me va très bien, me répond-il, le sourire aux lèvres, avant de consulter sa montre. Il faut que j’y aille.

Aujourd’hui, Adam est chargé d’organiser une cérémonie funéraire bouddhiste japonaise, pour laquelle il a effectué des recherches afin de s’assurer d’avoir bien assimilé les coutumes correspondantes. Les Japonais se font incinérer à 99,9 %, à l’image de celui dont les obsèques ont lieu aujourd’hui, après la veillée.

– Tu ne peux pas rester encore un peu ?

– Non, j’ai des tonnes de détails à régler. J’ai peur de me planter.

– Tu as déjà incinéré des centaines de personnes.

– C’est vrai, mais il y a tout un processus, pour les Japonais. Au lieu de pulvériser les fragments d’os, comme cela se fait habituellement, il y a un rituel. Les membres de la famille du défunt les récupèrent au moyen d’une paire de baguettes spécialement conçues à cet effet et les disposent dans une urne. (Il hausse les épaules.) De toute façon, il faut que tu dormes pour être en forme, il ne te reste que quelques heures avant de retourner faire des beignets.

Je ramène ma couverture jusqu’au menton.

– En fait, j’ai pris quelques jours de congé, dis-je comme si j’avais moi-même pris cette décision. Pour tester de nouvelles recettes, revoir des trucs...

– Comment Mary va faire tourner la boulangerie ?

– J’ai demandé à un type de me remplacer, réponds-je, une nouvelle fois abasourdie par la douceur de ce mensonge dans ma gorge, et par l’arrière-goût qu’il laisse derrière lui. Un certain Clark. Je pense qu’il va assurer. Je vais donc vivre comme une personne normale, avec des horaires normaux. Tu pourras rester ici la nuit, si tu veux. Ce serait vraiment agréable de m’endormir avec toi.

– Tu t’endors tout le temps avec moi, me rappelle Adam.

Ce n’est pas la même chose. Il attend généralement que je me sois profondément endormie, puis il prend une douche et sort de chez moi sur la pointe des pieds. J’ai envie de ce que les autres tiennent pour acquis : sentir la nuit s’épaissir autour de nous, telle une nasse. Lui demander « Tu as pensé à régler le réveil ? », lui dire « Rappelle-moi de racheter du dentifrice ». Ne plus passer ensemble des moments intensément romantiques, mais simplement complètement banals.

J’enlace Adam et me blottis contre lui, le visage dans le creux de son cou.

– Ce serait génial de faire comme si on était un vieux couple marié, non ?

– Je n’ai pas à faire comme si, dit-il, en se dégageant de mon étreinte, avant de se lever et de se diriger vers la salle de bains.

Comme si j’avais besoin qu’il me rappelle cela. Dès que j’entends la douche couler, je repousse la couverture et vais traîner un peu dans la cuisine. Je me verse un verre de jus d’orange et m’assieds devant mon ordinateur. À l’écran est encore affiché le tableau dont je me suis servie pour faire une *poolish* juste après être rentrée de la boulangerie. Ce n’est pas parce que je ne travaille pas à Notre Pain quotidien pendant quelques jours que je n’ai pas le droit de peaufiner mes recettes chez moi, dans ma cuisine test.

La *poolish* en question fermente sur le plan de travail ; plusieurs heures doivent encore s’écouler pour que je puisse m’en servir, mais la levure a déjà blanchi sur le dessus, comme la mousse d’une bière. Je ferme le document et ouvre YouTube.

Comme beaucoup de jeunes femmes de vingt-cinq ans de ce pays, j’imagine, je dois mes connaissances sur la Seconde Guerre mondiale à mes cours d’histoire au lycée, et ma compréhension de l’Holocauste aux lectures obligatoires du *Journal d’Anne Frank* et de *La Nuit* d’Elie Wiesel. Bien que consciente d’être personnellement concernée par ces événements par le biais de ma grand-mère –

ou peut-être à cause de cela –, j'ai eu tendance à considérer l'Holocauste de façon abstraite, un peu comme l'esclavage, c'est-à-dire comme une série d'horreurs survenues il y a très longtemps, dans un monde sensiblement différent de celui dans lequel je vivais. Certes, c'était une époque affreuse, mais en quoi cela m'affectait-il ?

Je tape « camp de concentration nazi » dans la barre de recherche. L'écran se remplit aussitôt de liens en images : le visage crispé de Hitler, des cadavres enchevêtrés dans une fosse, une pièce remplie de chaussures jusqu'aux poutres. J'opte pour une vidéo d'actualités datant de 1945, après la Libération. Pendant qu'elle se charge, je lis les commentaires qui figurent en dessous :

« L'HOLOCAUSTE EST UNE ARNAQUE, SALES YOUNGINS ! CE FAUX HOLOCAUSTE DE MERDE EST UN MENSONGE JUIF. »

« La ferme de mon oncle était là-bas, et la Croix-Rouge a loué les conditions de vie dans les camps. Lisez le rapport. »

« Va chier, sale porc nazi. Arrête de râler et reconnais la vérité. »

« Les témoins étaient aussi des menteurs, c'est ça ? »

« Ce genre de choses se produisent encore de nos jours partout dans le monde, et on regarde ailleurs, comme les Allemands il y a soixante-dix ans. On ne vaut pas mieux. »

Je clique au hasard au milieu de la vidéo de cinquante-sept minutes. Sans avoir la moindre idée du camp dont il est question, je vois des cadavres empilés à l'extérieur des crématoires, vision si atroce qu'il m'est pratiquement impossible de croire qu'il ne s'agit pas d'une mise en scène hollywoodienne, que ce sont d'authentiques individus que j'ai sous les yeux, les os si saillants que l'on devine leurs squelettes sous la peau, que ce visage éborgné a été celui d'un homme qui avait une femme, une famille, une autre vie. « On se débarrassait des corps dans ces bâtiments », précise la voix off. Des fours capables de réduire en cendres plus de cent cadavres par jour. Je découvre à présent les civières sur lesquels on plaçait les victimes avant de les enfourner, de la même façon que je glisse un pain dans mon four au feu de bois. Je distingue de façon fugitive un squelette dans un de ces gouffres, ainsi qu'un autre tas d'os, puis la plaque du fier fabricant de ces fourneaux : Topf & Söhne.

Je pense aux clients d'Adam sortant des cendres les os du défunt adoré.

Puis je pense à ma grand-mère, et je crois que je vais vomir.

Je voudrais éteindre l'ordinateur, mais j'en suis incapable. Au lieu de cela, je regarde des Allemands en file indienne, vêtus de leurs plus beaux habits du dimanche, se laisser guider à travers le camp en souriant comme s'ils étaient en vacances. Soudain, leur visage change, s'assombrit. Certains se mettent même à pleurer, tandis que se poursuit la visite des installations. Je regarde des hommes d'affaires de Weimar en costume, que l'on convainc de transférer les corps pour les enterrer ailleurs.

Ces gens-là savaient peut-être ce qui se passait, sans se l'avouer. Ou peut-être ont-ils détourné le regard, afin de ne pas être impliqués. Le genre de personne que je serais si je ne tenais pas compte de ce que Josef m'a dit.

– Bon, même heure mercredi ? me lance Adam en entrant dans la cuisine.

Les cheveux encore mouillés et la cravate déjà nouée, il me caresse les épaules. J'éteins aussitôt l'ordinateur, puis je m'entends répondre :

– On devrait peut-être faire une pause.

– Une pause ? s'étonne-t-il en me regardant.

– Oui, je crois que j'ai besoin d'être un peu seule.

– Tu ne m'as pas demandé, il y a cinq minutes, de faire comme si on était mariés ?

– Et toi, tu ne m’as pas aussitôt rappelé que tu l’étais déjà ?

Je repense aux paroles de Mary, qui estime que de voir Adam me perturbe davantage que je ne veux le reconnaître. Je rêve d’être le genre de personne qui défend ce en quoi elle croit, plutôt que de nier l’évidence affichée sous son nez.

Bien que stupéfait dans un premier temps, Adam se remet en un instant de sa surprise.

– Prends tout le temps dont tu auras besoin, bébé, me dit-il.

Il m’embrasse avec une douceur telle que cela me fait l’effet d’une promesse, d’une prière. Puis il reprend, dans un murmure :

– N’oublie pas que personne ne t’aimera jamais autant que moi.

Tandis qu’Adam s’en va, je songe que ces mots peuvent être interprétés aussi bien comme un serment que comme une menace.

Le souvenir d’une fille, une étudiante étrangère originaire d’Osaka, en cours de religions du monde à la fac, me revient soudain. Lorsque nous avons étudié le bouddhisme, elle nous a parlé de corruption, et de la somme d’argent que sa famille avait dû remettre à un prêtre pour donner à son grand-père décédé un *kaimyo*, un nom spécial que le défunt emporte avec lui au paradis. Plus vous payez, plus votre nom posthume comprend de caractères, et plus le prestige de votre famille en est accru.

« Pensez-vous que ce détail importe dans la vie après la mort bouddhiste ? lui avait demandé notre professeur.

– Probablement pas, mais cela vous évite de revenir en ce monde chaque fois que l’on prononce votre nom », avait répondu ma camarade.

Avec le recul, je me dis que j’aurais dû confier cette anecdote à Adam. L’anonymat a toujours un prix, j’imagine.

* *

*

La sonnerie du téléphone me sort d’un cauchemar : Mary est plantée derrière moi, dans la cuisine, et me dit que je ne travaille pas assez vite. Je façonne et glisse les pains dans le four à une vitesse telle que j’en ai des ampoules sur les doigts et que du sang se mêle à la pâte. Chaque fois que je veux sortir une miche cuite, je ne trouve que des os blancs comme les voiles d’un navire. « C’est pas trop tôt ! » me réprimande Mary. Sans me laisser le temps de réagir, elle se saisit d’un os avec des baguettes et mord violemment dedans, se brisant les dents en de minuscules perles qui tombent et roulent par terre, jusque sous mes chaussures.

Je suis si profondément endormie que, bien qu’ayant décroché et dit « allô », je lâche le téléphone qui roule sous le lit.

– Désolée, dis-je, après l’avoir récupéré. Allô ?

– Sage Singer ?

– Oui, c’est moi.

– Léo Stein à l’appareil.

Je me redresse instantanément, brusquement réveillée.

– Je suis désolée.

– Vous l’avez déjà dit... Est-ce que... On dirait que je vous ai réveillée.

– Eh bien oui.

– C’est moi qui devrais m’excuser, dans ce cas. Comme il est 11 heures, je me suis dit que...

– Je suis boulangère. Je travaille la nuit et dors le jour.

– Vous pouvez m’appeler à une heure qui vous conviendra mieux...

– Non, dites-moi ce que vous avez trouvé.

– Rien, me répond Léo Stein. Il n’y a pas le moindre Josef Weber dans les archives SS.

– Il doit y avoir une erreur. Avez-vous essayé d’orthographier ce nom différemment ?

– L’historienne avec qui je collabore est très méthodique, madame Singer. Je suis navré, mais je pense que vous avez dû mal comprendre ce qu’il vous a dit.

– Impossible, rétorqué-je en écartant les cheveux de mon visage. Vous avez dit vous-même que ces archives étaient incomplètes ; ne se pourrait-il pas que vous n’avez pas encore mis la main sur celles qui contiennent le nom que nous cherchons ?

– C’est possible. Mais pour le moment, nous ne pouvons rien faire de plus.

– Allez-vous continuer à chercher ?

Je décèle de l’hésitation dans sa voix ; il se dit sans doute que je lui demande de retrouver une aiguille dans une botte de foin.

– Je ne sais pas m’arrêter, me répond-il. Nous allons procéder à des vérifications auprès de deux centres d’archives berlinois et dans nos propres bases de données. Mais si, au bout du compte, nous n’obtenons aucune information solide...

– Laissez-moi jusqu’à midi, dis-je, sur un ton suppliant.

Enfin, c’est la façon dont j’ai fait la connaissance de Josef au sein d’un groupe de soutien qui me fait me demander si Léo Stein n’a pas vu juste, si Josef ne m’a pas menti. Après tout, celui-ci a vécu avec Marta durant cinquante-deux ans, soit une sacrément longue période pour conserver un secret.

Il pleut à verse quand je parviens chez lui, et je n’ai pas pris de parapluie. Trempée après avoir couru jusqu’au perron abrité, j’entends Eva aboyer pendant près de trente secondes avant que Josef ne m’ouvre la porte. Je vois double, non pas du fait d’un trouble de la vision, mais en raison de la surimpression de ce vieil homme sur un autre, plus jeune, plus costaud, vêtu de l’uniforme des soldats que j’ai vus sur YouTube.

– Votre femme savait-elle que vous étiez un ancien nazi ?

– Entrez, me propose Josef, en ouvrant davantage le battant. Évitez de parler de cela dans la rue.

Je le suis jusque dans le salon, où l’échiquier sur lequel nous nous sommes affrontés plusieurs jours auparavant est toujours disposé, licornes et dragons figés après mon dernier coup.

– Je ne lui ai jamais rien dit, m’avoue Josef.

– C’est impossible. Elle a forcément voulu savoir ce que vous aviez fait pendant la guerre.

– J’ai dit que mes parents m’avaient envoyé étudier dans une université anglaise, ce que Marta n’a jamais remis en question. Vous seriez surprise de constater jusqu’où on peut aller pour croire le meilleur à propos de quelqu’un qu’on aime vraiment.

Bien entendu, ces mots me font penser à Adam.

– Ce doit être difficile de ne pas s’emmêler les pinceaux dans ses mensonges, Josef, dis-je assez froidement.

Comme frappé par mes paroles, Josef se recroqueville dans son fauteuil.

– C’est pour cette raison que je vous ai révélé la vérité.

– Mais... vous m’avez menti, n’est-ce pas ?

– Que voulez-vous dire ?

Il m’est difficile de lui avouer que je sais qu’il ment car un chasseur de nazis du ministère de la Justice a vérifié son histoire imaginaire.

– Ça ne colle pas, tout simplement. Une femme qui ne découvre pas la vérité en cinquante-deux ans, le fait de prétendre avoir été un monstre sans en apporter la moindre preuve et, bien sûr, l’incohérence

majeure, celle de dévoiler votre secret au bout de soixante-cinq ans.

– Je vous l’ai dit, je veux mourir.

– Pourquoi maintenant ?

– Parce que je n’ai plus personne pour qui rester en vie. Marta était un ange, elle voyait du bon en moi quand j’étais incapable d’affronter mon reflet dans le miroir. Je voulais tellement être l’homme qu’elle pensait avoir épousé que c’est ce que je suis devenu. Si elle avait su ce que j’avais commis...

– Elle vous aurait tué ?

– Non, elle se serait tuée. Peu m’importait ce qui risquait de m’arriver, mais l’imaginer découvrir qu’elle avait été touchée par des mains qui ne pourraient jamais plus être propres m’était insupportable. (Il lève les yeux vers moi.) Je sais qu’elle est à présent au paradis. Je m’étais promis de rester celui qu’elle voulait que je sois jusqu’à son départ. Maintenant que c’est arrivé, je suis venu vous trouver. (Il croise les mains sur les genoux.) Puis-je espérer que ces questions signifient que vous réfléchissez à ma requête ?

Il s’exprime de façon très formelle, comme s’il me proposait de danser à une soirée de rencontres de célibataires, comme s’il parlait affaires.

Je continue de le bercer de fausses espérances :

– Vous avez conscience d’être extrêmement égoïste, pas vrai ? Vous voulez que je prenne le risque d’être arrêtée, que je renonce au reste de ma vie pour que vous puissiez mettre un terme à la vôtre.

– Cela ne se produira pas. Personne ne s’étonnera de voir mourir un vieillard.

– Assassiner quelqu’un est illégal, au cas où vous l’auriez oublié au cours des dernières soixante-huit années.

– Ah, mais voyez-vous, c’est pour cela que j’attendais quelqu’un comme vous. Si vous le faites, ce ne sera pas un meurtre mais de la miséricorde. (Il me regarde droit dans les yeux.) Cela étant, j’aimerais que vous me rendiez un autre service avant de m’aider à mourir, Sage. Je vous demande d’abord de me pardonner.

– De vous pardonner ?

– Pour tout ce que j’ai commis il y a si longtemps.

– Ce n’est pas à moi que vous devriez demander pardon.

– Je sais... mais ils sont tous morts.

Les choses s’éclaircissent peu à peu dans mon esprit. Je comprends désormais pourquoi il m’a choisie pour sa grande confession ; si Josef ignore tout de ma grand-mère, je suis à ses yeux la personne « la plus juive » qu’il ait pu trouver dans cette ville. À l’image de la famille d’une victime de condamné à mort, ai-je le droit d’exiger que justice soit faite ? Mes arrière-grands-parents ayant été tués par les nazis, suis-je la personne la plus à même de prendre la place de ses victimes ?

J’entends dans ma tête la voix de Léo Stein : « Je ne sais pas m’arrêter. » Son travail se résume-t-il à de la vengeance ? Ou à de la justice ? La mince frontière qui sépare ces deux notions se fait de plus en plus floue à mesure que je m’efforce d’y réfléchir.

Si le repentir apporte la paix à un tueur, qu’en est-il de ses victimes ? Je ne me considère pas comme juive, néanmoins faut-il que j’assume une certaine responsabilité vis-à-vis de mes aïeux qui, eux, pratiquaient cette religion et ont été tués pour cela ?

Josef s’est confié à moi car il me considère comme une amie. Il me fait confiance. Cependant, si ses prétentions sont avérées, l’homme avec qui je me suis liée d’amitié, et à qui j’ai moi aussi fait confiance, n’est qu’une ombre chinoise, une création de l’imagination. Un homme qui a trompé des milliers de personnes.

Je me sens sale et me reproche de ne pas avoir mieux jugé ce personnage.

En cet instant, je me fais une promesse : j’établirai si Josef Weber a été un soldat SS. Si c’est confirmé, je ne le tuerai pas comme il le désire. Au lieu de cela, je le trahirai, comme il a trahi tant de

monde. Je lui soutirerai des renseignements que je transmettrai à Léo Stein, afin que Josef meure en prison.

Mais inutile de le lui préciser.

– Je ne peux pas vous pardonner si je ne sais pas ce que vous avez commis, dis-je d’une voix égale. Avant d’accepter quoi que ce soit, je voudrais que vous me donniez d’authentiques preuves de votre passé.

Un soulagement palpable, presque douloureux, inonde les traits de Josef, dont les yeux s’emplissent de larmes.

– La photo...

– Ne veut rien dire. Pour ce que j’en sais, ce n’est peut-être même pas vous ; vous l’avez peut-être achetée sur eBay.

– Je comprends, dit Josef en levant les yeux vers moi. Pour commencer, il faut que vous sachiez quel est mon véritable nom.

Si Josef trouve étrange que je me lève d’un bond quelques instants plus tard, pour lui demander si je peux aller aux toilettes, il n’en dit rien. Il me désigne une petite salle de bains dont le papier mural est couvert de roses cent-feuilles et où est disposée une assiette de savons décoratifs encore dans leur emballage plastique.

Je fais couler de l’eau dans le lavabo et sors mon portable de ma poche. Léo Stein répond dès la première sonnerie.

– Il ne s’appelle pas Josef Weber, dis-je d’emblée en retenant mon souffle.

– Allô ?

– C’est moi, Sage Singer.

– Pourquoi chuchotez-vous ?

– Parce que je suis planquée dans la salle de bains de Josef.

– Je croyais qu’il ne s’appelait pas Josef...

– Il s’appelle Reiner Hartmann. Avec deux « n » à la fin. J’ai aussi une date de naissance : le 20 avril 1918.

Comme le Führer, a précisé Josef.

– Ce qui lui ferait quatre-vingt-quinze ans, calcule Léo.

– Il n’est jamais trop tard pour les attraper, d’après ce que vous avez dit, non ?

– Non, en effet. Mieux vaut qu’il ait quatre-vingt-quinze ans plutôt qu’il soit mort. Mais qu’est-ce qui vous fait croire qu’il vous dit la vérité ?

– Je n’en sais rien, mais vous, vous le saurez. Cherchez ce nom dans votre base de données, et voyez ce que ça donne.

– Ce n’est pas aussi simple...

– Ça ne peut pas être si compliqué. Où est votre historienne ? Demandez-lui de s’en charger.

– Madame Singer...

– Écoutez, je suis cachée dans la salle de bains d’un vieil homme ; vous m’avez dit qu’avec un nom et une date de naissance les archives étaient plus faciles à éplucher.

– Bon, je vais voir ce que je peux faire, soupire Léo.

En attendant, je tire la chasse d’eau. Deux fois. Je suis certaine que Josef, ou Reiner, ou quelque autre prénom qu’il se donne, doit se demander si je suis tombée dans la cuvette. Ou peut-être pense-t-il que j’ai entrepris une toilette complète au lavabo.

Environ dix minutes plus tard, j’entends la voix de Léo.

– Reiner Hartmann a été membre du parti nazi.

J’éprouve une sensation étrange, mélange d’euphorie due au succès de la recherche et d’une peur

qui me fige sur place ; cela signifie que l'homme qui se trouve de l'autre côté de la porte a été impliqué dans des meurtres de masse.

– J'avais donc raison.

– Ce n'est pas parce que son nom se trouve dans le centre de documentation de Berlin que nous avons marqué un but, tempère Léo. Ce n'est que le début.

– Que va-t-il se passer ensuite ?

– Ça dépend. Que pouvez-vous apprendre de plus ?

Je sentis comme une lame sur mon cou.

J'entendis ma propre peau se déchirer et sentis le sang, chaud et poisseux, couler sur ma poitrine. Il plongea de nouveau sur moi et me trancha les cordes vocales. Je ne pouvais qu'attendre ses dents coupantes comme des rasoirs, savoir que cela allait recommencer.

J'avais entendu des récits d'upiôrs qui, revenus d'entre les morts, dévoraient à travers leur linceul, à la recherche du sang qui les nourrirait, puisque plus rien ne coulait dans leurs veines. Ces êtres étaient insatiables. J'avais entendu ces récits et, à présent, je savais qu'ils étaient authentiques.

Il ne fut pas seulement question de crocs me perçant la peau et de sang aspiré ; il se gava de moi et me poussa jusqu'aux portes de la mort, au bord du précipice sur lequel il évoluait depuis une éternité. C'était donc à cela que ressemblait l'enfer, un long cri silencieux. Pas de force pour bouger, pas de voix pour parler. Seulement mes autres sens, le toucher, l'odorat et l'ouïe, plus sensibles que jamais lorsqu'il déchira ma chair. Il m'écrasa la tête contre le sol, une fois, deux fois. Mes yeux se révulsèrent et, telle une guillotine, les ténèbres s'abattirent sur moi.

Soudain, je me redressai en sursaut. Trempée de sueur, j'avais la joue maculée de farine ; je m'étais endormie en attendant que la pâte lève. Pourtant, les coups persistaient dans ma tête. Je portai les mains à la gorge et sentis avec soulagement ma peau lisse et intacte. Puis j'entendis de nouveau des coups : quelqu'un frappait à la porte de la chaumière.

L'homme aux yeux dorés se trouvait de l'autre côté du battant, sa silhouette découpée sur le clair de lune.

– Je peux vous aider, déclara-t-il.

Il avait une voix profonde et douce, ainsi qu'un accent dont je me demandai l'origine. Encore plus ou moins immergée dans mon rêve, je ne comprenais pas de quoi il parlait.

– Je m'appelle Aleksander Lubov, se présenta-t-il. Je vous ai vue au village. J'ai appris, pour votre père. (Il lança un regard par-dessus mon épaule et aperçut les baguettes alignées sur le plan de travail, pareilles à des soldats dans l'attente des ordres.) En journée, je dois m'occuper de mon frère, qui n'a pas toute sa tête et risque de se blesser si je le laisse seul, mais je dois également trouver du travail. Un travail de nuit, quand il dort.

– Et quand dormirez-vous ? lui demandai-je, première question à percer comme une flèche les brumes de mon esprit.

Il afficha un sourire et, d'un coup, je fus incapable de respirer.

– Qui a dit que je devais dormir ?

– Je ne peux pas vous payer...

– Je prendrai ce que vous pourrez me donner.

Je songeai à ma fatigue considérable, puis je me mis à penser à ce que mon père aurait dit si j'avais laissé un inconnu entrer dans sa boulangerie, ainsi qu'à Damian et à Baruch Beiler, et à ce que l'un et l'autre voulaient de moi.

On dit qu'on est davantage en sécurité en compagnie d'un démon que l'on connaît, plutôt qu'avec un démon inconnu. Or j'ignorais tout d'Aleksander Lubov. Dans ce cas, pourquoi accepter sa proposition ?

– Parce que vous avez besoin de moi, dit-il, comme s'il avait lu dans mes pensées.

JOSEF

Je ne réponds plus à l'autre nom. J'aime à me dire que je n'ai jamais été cet individu.

Mais ce n'est pas vrai. En chacun de nous sommeille un monstre ; en chacun de nous vit un saint. La véritable question est de savoir lequel nous nourrissons le plus, lequel dominera l'autre.

Pour comprendre ce que je suis devenu, vous devez savoir d'où je viens. Avec ma famille, nous habitons à Wewelsburg, un quartier de la ville de Büren, dans l'arrondissement de Paderborn. Mon père était machiniste de métier et ma mère femme au foyer. Dans mes souvenirs les plus anciens, mes parents se disputent à propos d'argent. Après la Grande Guerre, l'inflation incontrôlable s'était emballée. Du jour au lendemain, leurs économies, qu'ils avaient soigneusement mises de côté pendant des années, ne valaient plus rien. Mon père venait tout juste d'encaisser une police d'assurance sur dix ans, dont le montant ne suffisait même pas à lui payer un journal. Une tasse de café coûtait cinq mille marks, un pain deux cents milliards de marks. Je me rappelle l'époque où, petit garçon, je courais avec ma mère retrouver mon père le jour de la paie, pour ensuite nous ruer vers les échoppes afin de nous procurer quelques biens. Les boutiques étaient souvent vides, mon frère Franz et moi étions alors envoyés au crépuscule dans les champs des fermiers qui vivaient en périphérie de Wewelsburg, afin d'y dérober des pommes et des patates.

Tout le monde ne souffrait pas, bien entendu. Certains avaient très tôt investi dans l'or, tandis que d'autres avaient spéculé sur les tissus, la viande, le savon ou d'autres produits. Toutefois, la plupart des Allemands des classes moyennes, à l'instar de ma famille, étaient ruinés. La République de Weimar, flambant neuve après la guerre, était un désastre. Mes parents avaient tout fait dans les règles, travaillé dur et économisé à bon escient. Pour quels résultats ? Élection après élection, personne ne semblait avoir de réponse.

Si je vous parle de cela, c'est parce que tout le monde se pose les mêmes questions. Comment les nazis ont-ils pu atteindre le pouvoir ? Comment Hitler a-t-il pu si facilement régner ? Eh bien, je vais vous le dire : les gens désespérés font souvent des choses qu'ils ne feraient pas en temps normal. Si votre médecin vous annonce que vous êtes condamné à brève échéance, vous allez probablement ressortir de sa consultation avec le moral en berne. Cependant, si un de vos amis vous dit « Tu sais, je connais quelqu'un qui a eu la même maladie que toi et a été soigné avec succès par le docteur Untel », je parie que vous allez vous précipiter sur votre téléphone pour aller voir ce médecin, même si c'est un charlatan notoire, même s'il exige deux millions de dollars pour une consultation. Peu importe que vous soyez instruit, peu importe si cela semble irrationnel, vous vous accrocherez à cette lueur d'espoir.

Le parti national-socialiste des travailleurs allemands fut ce rayon de lumière. Rien d'autre ne fonctionnant pour guérir l'Allemagne, pourquoi ne pas tenter cela ? Ces gens promettaient de redonner du travail au peuple, de révoquer le traité de Versailles, de reprendre les territoires perdus pendant la guerre, de rendre à l'Allemagne sa place légitime.

Quand j'avais cinq ans, Hitler essaya de renverser le gouvernement depuis une brasserie – le putsch de Munich – et échoua lamentablement. Cet échec lui fit comprendre qu'il fallait employer des moyens légaux, et non la violence, pour mener une révolution. Lors de son procès, en 1924, chacun de ses mots fut repris par les journaux allemands, ce qui constitua la première attaque de propagande du parti national-socialiste.

Vous remarquerez que je ne dis rien à propos des Juifs. En vérité, la plupart d'entre nous n'en connaissions pas un seul. Sur soixante millions d'Allemands, seuls cinq cent mille étaient juifs. Ces

derniers se considéraient d'ailleurs comme allemands, et non comme juifs. Hélas l'antisémitisme était bel et bien présent en Allemagne longtemps avant l'avènement de Hitler. Cela faisait partie de ce que l'on nous enseignait à l'église ; deux mille ans auparavant, les Juifs avaient tué Notre-Seigneur. L'opinion que nous avions d'eux était évidente : ces bons investisseurs avaient visiblement de l'argent, alors que l'économie catastrophique démunissait les autres. Répandre l'idée selon laquelle les Juifs étaient responsables de tous les maux de l'Allemagne ne fut pas bien compliqué.

Le premier militaire venu vous confirmera que la meilleure façon d'unifier des factions opposées est de leur donner un ennemi commun. C'est ce que fit Hitler, lors de son accession au pouvoir en 1933, en tant que chancelier. Il diffusa cette philosophie au sein du parti nazi, orientant ses diatribes contre ceux qui penchaient politiquement à gauche. Les nazis soulignèrent les liens entre les Juifs et la gauche, entre les Juifs et le crime, entre les Juifs et les comportements antipatriotiques. Si les Allemands haïssaient déjà les Juifs pour des raisons religieuses ou économiques, leur en donner une autre n'allait pas se révéler difficile. Ainsi, quand Hitler déclara que la plus importante menace pesant sur l'État allemand était une attaque dirigée contre la pureté de notre peuple, dont le caractère unique devait à tout prix être préservé, cela nous redonna un motif de fierté. La menace des Juifs s'expliquait de façon mathématique : ils se mêlaient aux Allemands de pure souche, afin de s'élever dans la hiérarchie des peuples, atténuant ainsi la domination allemande. Nous autres, Allemands, avons besoin de *Lebensraum*, d'« espace vital », pour être une grande nation. Sans place pour nous développer, il ne nous restait guère le choix : il fallait partir en guerre afin de conquérir de nouveaux territoires, et nous débarrasser des peuples constituant une menace pour l'Allemagne, ou non constitués comme nous d'Allemands de pure race.

En 1935, alors que j'étais déjà un jeune homme, l'Allemagne avait quitté la Société des nations. Hitler annonça que notre pays rebâtirait son armée, ce qui lui avait été interdit à l'issue de la Première Guerre mondiale. Bien sûr, si un autre pays, la France ou la Grande-Bretagne, par exemple, s'était interposé, ce qui s'est ensuite produit ne serait peut-être pas arrivé. Mais qui aurait voulu reprendre la guerre si vite ? Il était plus facile de justifier ces actions en disant que le chancelier se contentait de vouloir reprendre ce qui avait autrefois appartenu à l'Allemagne. Pendant ce temps, l'emploi revenait dans mon pays, notamment dans les usines de munitions, d'armes et d'aviation. Les gens ne gagnaient pas autant d'argent que par le passé, sans compter qu'ils travaillaient beaucoup plus, mais ils parvenaient à nourrir leur famille. En 1939, le *Lebensraum* allemand s'étendait jusqu'à la Sarre, la Rhénanie, l'Autriche, les Sudètes et les régions tchèques. Lorsque les Allemands envahirent Gdańsk, en Pologne, les Anglais et les Français leur déclarèrent finalement la guerre.

Parlons un peu de moi, du petit garçon que j'étais. Mes parents, qui souhaitaient désespérément que leurs enfants jouissent d'une meilleure vie qu'eux, estimaient que cela passait par l'éducation. Ceux qui avaient appris à investir habilement n'avaient certainement pas connu les mêmes déboires financiers. Je n'étais pas un élève très brillant, néanmoins mes parents voulurent que je suive une scolarité secondaire dans un *Gymnasium*, c'est-à-dire ce qui se fait de mieux en Allemagne. Les étudiants qui en sont issus vont à l'université. Évidemment, une fois sur place, je ne cessais de me battre et de faire le pitre, afin de dissimuler le fait que je ne comprenais rien aux cours. Mes parents étaient convoqués chaque semaine au lycée par le directeur ; j'avais encore échoué à un examen ou j'en étais encore venu aux poings avec un camarade pour un motif ridicule.

Par bonheur, mes parents avaient une autre étoile à laquelle raccrocher leurs espoirs : mon frère Franz, mon cadet de deux ans. Il était studieux, toujours plongé dans un livre. Il remplissait des cahiers qu'il cachait sous son matelas et que je chipais régulièrement pour l'embêter. Ces écrits étaient truffés de métaphores qui dépassaient ma compréhension : une fille dans un étang, en automne, noyée à cause d'un amour perdu, une biche amaigrie par la faim fouillant dans la neige à la recherche d'un unique gland, un feu déclenché dans une âme, qui consumait aussi le corps, le lit et la maison. Il

rêvait d'étudier la poésie à Heidelberg, et mes parents rêvaient avec lui.

Puis, un jour, les choses changèrent. Au lycée, un concours fut organisé, récompensant la première classe dont la totalité des élèves feraient partie des Jeunesses hitlériennes. En 1934, y adhérer n'était pas encore obligatoire, soit dit en passant. Cela tenait davantage d'un club social, à l'image de vos boys scouts, au détail près que nous jurions allégeance à Hitler en tant que futurs soldats de son armée. Sous la surveillance de chefs adultes, nous nous retrouvions après l'école et allions camper ensemble le week-end. Nous portions des uniformes qui ressemblaient à ceux des SS, avec la *Sieg Rune* sur le revers de la veste. À quinze ans, j'avais horreur de rester assis à mon bureau et j'adorais être dehors. J'excellais aux compétitions sportives. J'avais la réputation d'être une brute, ce qui n'était pas forcément exact ; la moitié du temps, si je tabassais un type, c'est parce qu'il avait traité Franz de tapette.

Je voulais absolument que ma classe remporte le concours, non pas en raison d'un fanatisme particulier à l'égard du Führer, mais parce que je n'avais jamais rien vu de plus beau qu'Inge, la fille de Herr Sollemach, le responsable de la *Kameradschaft* locale des Jeunes hitlériennes. Avec ses cheveux blond argenté et ses yeux bleu pâle, elle ressemblait à une reine des glaces. Or ses amies et elle ignoraient jusqu'à mon existence. Ce concours représentait pour moi l'occasion de changer cela.

Dans le cadre de cette compétition, notre professeur inscrivit le nom de tous les élèves de la classe au tableau, puis effaça un par un ceux des garçons qui rejoignaient les Jeunesses hitlériennes. Certains s'engagèrent sous la pression de leurs camarades, tandis que d'autres obéirent simplement à leurs pères. Plus d'une dizaine les suivirent parce que j'avais menacé de les frapper dans la cour s'ils n'en faisaient rien.

Mon frère, quant à lui, refusa de faire partie des Jeunesses hitlériennes. Dans sa classe, avec un autre garçon, il était le seul dans ce cas. Nous savions tous pourquoi Artur Goldman ne s'était pas inscrit ; il n'en avait pas le droit. Quand je lui demandai pourquoi il se comportait comme un Juif, Franz me répondit qu'il ne voulait pas que son ami Artur ait le sentiment d'être mis à l'écart.

Quelques semaines plus tard, Artur cessa définitivement de venir au lycée. Mon père encouragea Franz à rejoindre à son tour les Jeunesses hitlériennes, afin de s'y faire de nouveaux amis, et ma mère me fit promettre de garder un œil sur lui durant nos réunions. « Franz n'est pas aussi fort que toi », me dit-elle. Elle s'inquiétait à l'idée de l'envoyer camper dans les bois, où il risquait facilement de tomber malade, et redoutait qu'il ne se trouve que peu de points communs avec les autres garçons.

À l'inverse, pour la première fois de sa vie, elle n'eut pas de souci à se faire pour moi. J'étais en fait l'adolescent modèle des Jeunesses hitlériennes, leur parfaite incarnation.

Nous partions en randonnée, chantions et nous adonnions à la gymnastique. Nous apprenions également à défiler en ordre militaire. Mon activité préférée était le *Wehrsport*, c'est-à-dire les marches forcées, les exercices à la baïonnette, le lancer de grenades ; creuser des tranchées, ramper sous du fil de fer barbelé. J'avais déjà l'impression d'être soldat. Je faisais preuve d'un tel enthousiasme au sein des Jeunesses hitlériennes que Herr Sollemach dit un jour à mon père que je ferais plus tard un excellent SS. Pouvait-on recevoir plus beau compliment ?

Afin de déceler les éléments les plus résistants parmi nous, on organisait aussi des *Mutproben*, des épreuves de courage. Ceux d'entre nous que la peur tenaillait étaient contraints d'obéir aux ordres, sous peine d'être catalogués parmi les lâches, une étiquette qui leur collerait à la peau aussi sûrement qu'une puanteur nauséabonde. Notre première épreuve consista à escalader la paroi du château sans harnais de sécurité. Quelques garçons, parmi les plus âgés, se hâtèrent de se placer en tête de la file, contrairement à Franz qui se tint en retrait. Conformément aux ordres de ma mère, je restai à son côté. Cet entraînement fut interrompu quand un des concurrents chuta et se brisa la jambe.

Une semaine plus tard, toujours dans le cadre des épreuves de courage, Herr Sollemach nous banda les yeux. Assis à côté de moi, Franz me serrait la main avec force.

– Reiner, me chuchota-t-il. J'ai peur...

– Fais ce qu'ils disent ; ce sera bientôt terminé, lui répondis-je.

J'en étais arrivé à voir une magnifique libération dans cette nouvelle façon de penser, qui, ironie, me permettait de ne pas réfléchir par moi-même. Au lycée, je n'étais pas assez intelligent pour trouver des réponses aux problèmes, tandis qu'au sein des Jeunesses hitlériennes on me soufflait la bonne réponse. Tant que je la répétais comme un perroquet, on me considérait comme un génie.

Nous étions assis, aveuglés, dans l'attente des instructions. Herr Sollemach et quelques garçons plus âgés patrouillaient devant nous.

– Si le Führer vous demande de vous battre pour l'Allemagne, que faites-vous ?

– Nous nous battons ! avons-nous tous hurlé.

– Si le Führer vous demande de mourir pour l'Allemagne, que faites-vous ?

– Nous mourons !

– Que redoutez-vous ?

– Rien !

– Debout ! (Nos aînés nous levèrent et nous alignèrent.) Vous allez être conduits dans le bâtiment, au bord d'une piscine vide. Vous récitez le serment des Jeunesses hitlériennes et sauterez du plongoir. (Herr Sollemach marqua une pause.) Si le Führer vous demande de sauter du haut d'une falaise, que faites-vous ?

– Nous sautons !

Comme nous avons tous les quinze les yeux bandés, il nous était impossible de savoir lequel d'entre nous serait le premier conduit au plongoir. Jusqu'au moment où je sentis la main de Franz arrachée à la mienne.

– Reiner ! s'écria-t-il.

Je suppose qu'en cet instant je ne pensais qu'à ma mère, qui m'avait chargé de prendre soin de mon frère cadet. Après avoir arraché le bandeau qui m'aveuglait, je m'élançai comme un fou et doublai les deux garçons qui entraînaient mon frère en direction du bâtiment.

– *Ich gelobe meinem Führer Adolf Hitler Treue*, me mis-je à crier en passant devant Herr Sollemach. *Ich verspreche ihm und den Führern, die er mir bestimmt, jederzeit Achtung und Gehorsam entgegen zu bringen...*

« Je promets d'être fidèle à Adolf Hitler, mon Führer. Je promets de lui vouer, ainsi qu'aux chefs qu'il m'a désignés, une obéissance et un respect sans réserve. En présence de cet étendard rouge sang, qui représente notre Führer, je jure de consacrer toutes mes énergies et ma force à Adolf Hitler, le sauveur de notre pays. Je suis volontaire et prêt à donner ma vie pour lui, que Dieu m'assiste pour cela. »

Et, sans regarder devant moi, j'ai sauté dans la piscine.

Enveloppé dans une épaisse couverture marron, les vêtements encore trempés, je dis à Herr Sollemach que j'avais été pris de jalousie lorsque mon frère avait été choisi pour prouver le premier son allégeance et son courage. Voilà pourquoi je l'avais devancé.

Il y avait de l'eau dans la piscine. Pas beaucoup, mais suffisamment. J'avais deviné qu'ils ne pouvaient pas nous laisser tous sauter et nous tuer. Comme nous étions menés dans le bâtiment chacun son tour, ceux qui attendaient ne pouvaient entendre l'éclaboussement du candidat précédent.

Quant à Franz, il m'avait entendu chuter dans l'eau, car il se trouvait déjà au bord du bassin. Grâce à cela, il trouva le courage de sauter.

Herr Sollemach fut moins convaincu.

– C'est admirable d'aimer ton frère, me dit-il. Mais pas davantage que ton Führer.

Prenant soin d'éviter Franz, je passai le reste de la journée à jouer aux trappeurs et aux Indiens avec

désinvolture. Divisés en sections en fonction des couleurs de nos brassards, nous avions pour objectif de traquer le groupe ennemi et d'arracher ses brassards. Ces jeux dégénéraient bien souvent en véritables pugilats, censés nous endurcir. Cette fois, au lieu de protéger mon frère, je ne tins pas compte de lui. Je n'allais pas le relever s'il se faisait piétiner dans la boue, Herr Sollemach me surveillait de trop près.

Franz s'en tira avec une lèvre éclatée, la jambe gauche constellée d'hématomes et une vilaine éraflure sur la joue, ce dont ma mère me rendrait responsable, je le devinais par avance. Malgré cela, alors que nous rentrions chez nous au crépuscule, il me donna un léger coup d'épaule. Je me rappelle que les pavés de la route étaient encore chauds après cette journée brûlante, tandis que la pleine lune se levait.

– *Danke*, Reiner, me dit-il simplement.

Le dimanche suivant, nous nous retrouvâmes dans un gymnase, pour nous affronter lors de combats de boxe. L'idée consistait à couronner un vainqueur parmi notre groupe de quinze. Herr Sollemach était venu accompagné d'Inge et de ses amies, car il savait que les garçons seraient plus motivés que jamais en présence des filles. Le vainqueur, précisa-t-il, remporterait une médaille spéciale.

– Le Führer dit qu'un individu solide physiquement et doté d'un caractère sain est plus utile à la communauté *völkisch* qu'une mauviette intello, ajouta Herr Sollemach. Êtes-vous cet individu solide ?

Une partie de mon être était solide, j'étais au moins certain de cela. Je le sentais chaque fois que mon regard se posait sur Inge Sollemach. Elle avait les lèvres aussi roses que des bonbons, et aussi sucrées, j'étais prêt à le parier. Quand nous nous sommes assis sur les gradins, je me suis laissé aller à suivre des yeux l'alignement des boutons de son gilet, m'imaginant retirer ces quelques épaisseurs afin d'effleurer sa peau, sans doute aussi blanche que du lait, aussi douce que...

– Hartmann ! aboya Herr Sollemach.

Franz et moi nous levâmes aussitôt. Un instant surpris, notre instructeur se mit alors à sourire.

– Oui, oui, pourquoi pas ? marmonna-t-il. Sur le ring, tous les deux !

Je considérai Franz, ses maigres épaules et son ventre mou, ainsi que les rêves dans ses yeux, qui volèrent en éclats lorsqu'il comprit ce que Herr Sollemach exigeait de nous. Je me glissai entre les cordes et enfilai le casque rembourré et les gants de boxe, puis, en frôlant mon frère, je lui chuchotai « Frappe-moi ».

Inge fit sonner la cloche pour nous donner le signal du début du combat, puis elle courut rejoindre ses amies. L'une d'elles me désigna du doigt et Inge leva les yeux. L'espace d'une fraction de seconde magique, le monde se figea quand nos regards se croisèrent.

– Allez ! nous pressa Herr Sollemach.

Les autres garçons nous encourageaient, alors que je me contentais de décrire des cercles autour de Franz, les mains levées.

– Frappe-moi, lui soufflai-je encore.

– Je ne peux pas.

– *Schwächling* ! cria un de nos camarades plus âgés. Arrête de te battre comme une fille !

Sans conviction, j'envoyai le poing droit sur la poitrine de mon frère, qui se plia en deux, vidé de son souffle. Derrière moi, mes camarades poussèrent des acclamations. Franz leva les yeux vers moi, terrifié.

– Bats-toi ! lui criai-je.

Je me mis à simuler quelques coups, m'arrêtant avant que mes gants n'entrent de nouveau en contact avec mon frère.

– Qu'est-ce que tu attends ? beugla Herr Sollemach.

Cette invective m'incita à frapper Franz dans le dos, violemment. Il posa un genou à terre, ce qui

provoqua quelques cris étouffés de la part des filles. Il parvint à se remettre sur pied, leva le poing gauche et me frappa à hauteur de la mâchoire.

Je ne sais pas ce qui a provoqué un déclic en moi. Probablement le fait d'avoir été frappé et de ressentir une certaine douleur. Ou peut-être celui d'être observé par les filles que je voulais impressionner. Ou simplement la basse rythmique des encouragements hurlés par nos camarades. Je me mis à frapper Franz, au visage, à l'estomac et dans les reins. Encore et encore, en rythme, jusqu'à ce qu'il ait le visage réduit en une masse de chair sanguinolente. Enfin, il s'effondra, la bouche couverte de bave.

Un de nos aînés bondit sur le ring et me leva le bras, me désignant ainsi comme victorieux. Herr Sollemach me donna une tape dans le dos.

– C'est ce qu'on appelle la bravoure, déclara-t-il en s'adressant aux autres. Voilà à quoi ressemble l'avenir de l'Allemagne. Adolf Hitler, *Sieg Heil* !

Je lui rendis son salut, aussitôt imité par tous les autres garçons. À l'exception de mon frère.

Les veines chargées d'adrénaline, je me sentais invincible. Enchaînant les concurrents, je les envoyai tous au tapis. Après avoir des années durant subi des punitions pour avoir laissé s'exprimer mon tempérament à l'école, j'étais désormais félicité pour cela. Bien plus, j'étais porté aux nues.

Ce soir-là, Inge Sollemach m'offrit une médaille et, un quart d'heure plus tard, derrière le gymnase, mon premier véritable baiser. Le lendemain, mon père, choqué par les blessures de Franz, appela Herr Sollemach.

– Votre fils a un don, lui répondit celui-ci. Il est spécial.

– Oui, Franz a toujours été un excellent élève.

– Je vous parle de Reiner, précisa Herr Sollemach.

Avais-je conscience qu'il était mal de faire preuve de brutalité ? Même cette première fois, quand la victime en fut mon frère ? Je me suis mille fois posé cette question, et la réponse est toujours la même : oui, bien sûr. Ce jour-là fut le plus difficile, car j'aurais pu refuser. Chaque fois par la suite, cela devint plus facile. Si je ne reproduisais pas ce que j'avais fait, alors cette première fois, lors de laquelle je n'avais pas dit « non », me revenait en mémoire. Répétez à l'infini la même action, elle finira par vous paraître juste. Au final, vous n'éprouverez même plus de culpabilité.

Ce que je veux vous dire aujourd'hui, c'est que cette vérité tient toujours. Cela pourrait vous arriver aussi. Vous pensez « non, jamais, pas moi », pourtant, à tout moment nous sommes capables de nous comporter d'une façon inconcevable jusque-là. J'ai toujours su ce que je faisais, et qui en subissait les conséquences. Je le savais pertinemment. Car en ces terribles et merveilleux moments, j'étais celui que tout le monde voulait être.

Aleksander travaillait pour moi depuis une semaine, à présent. Nous échangeons quelques civilités mais, la plupart du temps, il se présentait juste avant que j'aie dormi, puis il ôtait son tablier blanc quand je me réveillais pour aller porter les pains au marché.

Toutefois, il restait parfois un peu plus tard, et il m'arrivait de retarder mon départ. Il me révéla que son frère était né enveloppé de la poche des eaux et qu'il n'avait pas eu assez d'air. Ses parents étaient morts de la peste à Humenné, en Slovaquie, et cela faisait maintenant dix ans qu'il s'occupait de Casimir. Il m'expliqua que le trouble – comme il le qualifiait – de ce dernier le poussait à tenter d'avaler des choses qu'il valait mieux éviter, telles que pierres, terre ou racines. Il fallait donc en permanence le surveiller quand il était éveillé. Aleksander me décrivit les contrées dans lesquelles il avait vécu ; des châteaux en pierre perçaient les nuages dans certaines, tandis que dans d'autres, des cités grouillantes étaient remplies de cochons dépourvus de chevaux, qui avançaient comme tirés par des fantômes. Il ne restait jamais très longtemps en un même lieu, car les gens se sentaient mal à l'aise en présence de son frère.

Aleks se mit à faire du pain comme s'il avait fait ce métier toute sa vie, ce que mon père avait toujours estimé être la marque d'une âme satisfaite. « On ne peut pas nourrir les autres si on a toujours faim », aimait-il à me répéter.

– Votre père ne me connaissait pas ! s'esclaffa Aleksander, quand je lui fis part de cette anecdote.

Il restait toujours pudique, vêtu de sa chemise blanche à manches longues, quelle que fût la chaleur régnant dans la cuisine, contrairement à mon père, qui avait pour habitude de travailler en maillot de corps dès que la température montait. Je lui fis quelques compliments à propos de son rythme. Il façonnait la pâte avec grâce, comme s'il prenait part à un ballet. Aleksander reconnut qu'il avait déjà été boulanger autrefois, dans une autre vie.

Nous parlions également du nombre de morts. Aleks me demandait ce que les villageois en disaient, où les nouvelles victimes avaient été retrouvées. Récemment, les attaques s'étaient déroulées à l'intérieur de l'enceinte du village, et non plus seulement en périphérie. Une dame de la nuit fut retrouvée la tête quasiment arrachée devant les portes du bar ; les restes d'un professeur en route pour l'école furent abandonnés au pied de la statue du fondateur du village. Comme l'avançaient certains, on eût dit que la bête responsable de ce carnage jouait avec nous.

– Les gens disent que ce n'est peut-être pas un animal, lui annonçai-je un jour.

Occupé à plonger la pelle dans les profondeurs du four, Aleks me lança un regard par-dessus son épaule.

– Que voulez-vous dire ? Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

– Un genre de monstre, peut-être, hasardai-je.

Au lieu d'éclater de rire, comme je m'y attendais, Aleks vint s'asseoir à côté de moi, puis il se mit à tapoter du pouce une fissure dans le bois de la table.

– Vous y croyez ? me demanda-t-il.

– Les seuls monstres que j'aie jamais connus étaient des hommes, répondis-je.

SAGE

– Tenez, dis-je en tendant un verre d'eau à Josef.

Il boit. Après avoir parlé sans interruption pendant presque trois heures, il a la voix rauque :

– C'est très gentil à vous.

Je ne réponds pas.

Josef me regarde par-dessus le bord de son verre.

– Ah, dit-il. Vous commencez à me croire.

Que suis-je censée dire ? Entendre Josef évoquer son enfance – les Jeunesses hitlériennes, avec un luxe de détails qui ne peut que signifier qu'il a vécu ces événements – me convainc qu'il dit la vérité. J'ai malgré tout beaucoup de mal à associer le Josef que cette communauté connaît et apprécie, à la personne complètement différente dont il me parle. C'est comme si Mère Teresa avouait avoir brûlé vifs des chats pendant son enfance.

– C'est assez pratique, n'est-ce pas, de se dire que si on a commis quelque chose d'affreux, c'est parce que quelqu'un d'autre vous en a donné l'ordre, fais-je remarquer. Cela n'en atténue pas le caractère horrible. Peu importe le nombre de personnes qui vous crient de sauter d'un pont, vous avez toujours la possibilité de faire demi-tour et de vous en aller.

– Pourquoi n'ai-je pas dit non ? dit Josef, songeur. Pourquoi sommes-nous si nombreux à avoir accepté ? Parce que nous voulions à tout prix croire ce que Hitler nous disait, que l'avenir serait meilleur que le présent que nous connaissions.

– Au moins, vous aviez un avenir... Je connais six millions de personnes dont ce ne fut pas le cas.

Je sens mon estomac se retourner en voyant Josef assis dans son fauteuil, se désaltérant tranquillement comme s'il ne venait pas de raconter le début d'une histoire d'abjecte horreur. Comment peut-on faire preuve d'une telle cruauté à l'égard d'autres êtres humains sans en garder des séquelles et éclater en sanglots, faire des cauchemars ou être saisi de tremblements en y repensant ?

– Comment se fait-il que vous désiriez mourir ? demandé-je subitement. Vous vous dites croyant ; ne redoutez-vous pas d'être jugé ?

Josef secoue la tête, perdu dans ses pensées.

– Ils avaient parfois un tel air dans les yeux... Ils ne craignaient pas qu'on appuie sur la détente, même si le pistolet était braqué sur eux. Comme s'ils avaient envie de se jeter sur l'arme. J'ai mis du temps à le concevoir. Comment pouvait-on ne pas avoir envie de respirer un jour de plus ? Comment pouvait-on accorder si peu de valeur à sa propre vie ? Puis j'ai commencé à comprendre : quand votre existence est devenue un enfer, la mort doit faire figure de paradis.

Ma grand-mère avait-elle fait partie de ceux qui s'étaient avancés vers le pistolet ? Était-ce un signe de faiblesse ou de courage ?

– Je suis fatigué, dit Josef. Nous reprendrons ce récit un autre jour, d'accord ?

J'ai surtout envie de lui extorquer des renseignements, jusqu'à ce qu'il soit aussi sec et cassant qu'un os. Je veux qu'il parle jusqu'à avoir des ampoules dans la gorge, jusqu'à ce que ses secrets jonchent le sol autour de nous. Mais c'est un vieil homme ; je me contente donc de lui dire que je viendrai le prendre demain, pour le conduire à notre groupe de soutien.

De la voiture, en rentrant chez moi, j'appelle Léo et lui répète tout ce que Josef vient de m'apprendre.

– Hmm..., fait-il quand j'en ai terminé. C'est un début.

– Un début ? Je vous ai donné une tonne de détails sur lesquels travailler.

– Pas forcément. À partir de décembre 1936, tous les garçons non-juifs ont été obligés d'intégrer les Jeunesses hitlériennes. Ce que cet homme vous a dit confirme ce que m'ont dit d'autres suspects, sans nécessairement le compromettre.

– Pourquoi ?

– Parce que les membres des Jeunesses hitlériennes ne sont pas tous devenus des SS.

– Bon, qu'avez-vous découvert, de votre côté ?

– Ça ne fait que trois heures que vous m'avez appelé depuis la salle de bains, rappelle Léo en riant. Quoi qu'il en soit, même si j'avais obtenu des renseignements, je n'aurais pas le droit de les communiquer à une simple citoyenne.

– Il veut que je lui accorde mon pardon avant qu'il ne meure.

Léo lâche un sifflement, long et grave.

– Vous êtes donc maintenant censée être à la fois son assassin et son prêtre ?

– Je crois qu'il préfère avoir affaire à un Juif ou même à une Juive qui a renoncé à sa foi qu'à un prêtre.

– C'est une attention aussi délicate que macabre. Demander aux descendants des gens que vous avez tués de vous excuser avant que vous ne rendiez l'âme... (Il hésite un instant.) Au passage, je vous signale que vous ne pouvez pas faire une chose pareille.

– Je sais.

Je ne peux pas lui pardonner pour des dizaines de raisons, ne serait-ce que parce que ce n'est pas à moi qu'il s'en est pris.

Pourtant...

En considérant cette requête selon un angle légèrement différent, en y réfléchissant un peu plus, ce que demande Josef n'est pas que la supplique vide de sens d'un meurtrier. C'est aussi le dernier vœu d'un mourant.

Et si je ne le lui accorde pas, cela ne fait-il pas de moi quelqu'un d'aussi dépourvu de compassion que lui ?

– Quand avez-vous prévu de le revoir ? s'enquiert Léo.

– Demain. Nous nous rendons au groupe de thérapie.

– Très bien. Appelez-moi.

En raccrochant, je me rends compte que j'ai oublié de tourner pour rentrer chez moi. En vérité, je sais déjà vers où je me dirige.

Le mot *babka* vient de *baba*, qui veut dire « grand-mère » en yiddish et en polonais. Il m'est impossible de penser à une fête de Hanoukka sans l'associer à ces petits pains sucrés. En chacune de ces occasions, par une sorte de convention tacite, ma mère achetait une dinde de la taille d'un nourrisson, ma sœur Pepper se chargeait d'écraser les pommes de terre et ma mamie apportait trois de ses célèbres *babkas*. Je me revois encore, petite fille, râper du chocolat amer, tout en redoutant de m'écorcher les phalanges dans la manœuvre.

Aujourd'hui, je renvoie Daisy chez elle plus tôt qu'à l'ordinaire. Je lui ai dit que j'étais venue faire un peu de cuisine avec ma grand-mère, mais en vérité je souhaite de l'intimité. Ma grand-mère beurre le premier moule, tandis que je passe la pâte au rouleau et la badigeonne d'œufs battus. Je l'asperge ensuite d'un peu de garniture chocolatée, puis la roule en la serrant fortement. Je fais vivement tourner les bûchettes obtenues, cinq tours complets, avant d'y passer une nouvelle fois le pinceau imbibé.

– La levure fait des miracles, commente ma grand-mère. Une minuscule pincée, un peu d'eau, et regarde le résultat.

– C'est de la chimie, pas un miracle. Le véritable miracle date du jour où quelqu'un a examiné ce

champignon pour la première fois et s'est demandé ce qui se produirait s'il le faisait cuire.

Ma grand-mère me passe le moule, afin que j'y dispose au fond le *streusel* qui recouvrira mes préparations.

– Mon père avait pour habitude d'envoyer des messages à ma mère via les *babkas*, me révèle-t-elle.

– Ah oui ? dis-je en souriant.

– Oui. S'il les garnissait de pomme, c'était censé lui dire que la journée s'était bien passée à la boulangerie, que beaucoup de clients étaient venus. S'il les fourrait avec des amandes, c'était pour dire « Tu me manques amèrement ».

– Et au chocolat ?

Ma mamie éclate de rire.

– Quand il était désolé d'avoir fait quelque chose qui n'avait pas plu à ma mère. Inutile de préciser que nous avons souvent droit à des *babkas* au chocolat !

Je m'essuie les mains avec un torchon.

– À quoi ressemblait-il, mamie ? Que faisait-il, quand il ne travaillait pas ? Te donnait-il un surnom, t'a-t-il emmenée dans des endroits inoubliables ?

– *Ach*, c'est reparti pour la biographie, laisse tomber ma grand-mère en faisant la moue.

– Je sais qu'il est mort pendant la guerre, dis-je avec douceur. Comment est-ce arrivé ?

Elle se met à beurrer avec énergie le deuxième moule, puis elle se décide à parler.

– Chaque jour, après l'école, je me rendais à la boulangerie, où m'attendait un petit pain. Mon père appelait ça un *minkele* et n'en faisait qu'un seul par jour. Avec sa croûte légère et craquante, et sa garniture au chocolat et à la cannelle, si fondante qu'elle glissait dans la gorge, il aurait pu en vendre des centaines, pourtant non, il disait que cela m'était réservé.

– Il a été tué par les nazis, c'est ça ?

J'ai posé cette question presque à voix basse, ce qui n'empêche pas mamie de me tourner le dos.

– Mon père me faisait confiance pour m'occuper de ses obsèques. Par exemple, quand ma mère me racontait l'histoire de Blanche-Neige, il me disait « Prends note, Minka : je ne veux pas me retrouver dans un cercueil en verre sous le regard des gens. » Ou encore : « Minka, j'aimerais des feux d'artifice, plutôt que des fleurs. » « Minka, débrouille-toi pour que je ne meure pas en été ; les gens devraient supporter trop de mouches à mon enterrement, tu ne crois pas ? » Pour moi, c'était un jeu, une blague, car je savais que mon père n'allait jamais mourir. Nous savions tous qu'il était éternel.

Elle se saisit d'une de ses cannes, suspendue à la paillasse, et marche jusqu'à la table de la cuisine, où elle s'assied lourdement sur une chaise.

– Mon père me faisait confiance pour m'occuper de ses obsèques, mais finalement je n'ai pas pu satisfaire un seul de ses désirs.

Je m'agenouille sur le sol, devant elle, et pose la tête sur ses genoux. Tel un oisillon, sa main vient se nicher dans mes cheveux.

– Tu gardes tout cela en toi depuis si longtemps, dis-je à mi-voix. Ne vaudrait-il pas mieux en parler ?

– Tu crois ? demande-t-elle en effleurant ma cicatrice.

Je me redresse.

– C'est différent. Quelle que soit ma volonté, je ne peux pas faire comme si rien ne m'était arrivé ; j'en porte la marque.

– Exactement, concède ma grand-mère en relevant la manche de son pull et dévoilant les chiffres tatoués sur son avant-bras. J'ai déjà parlé de cette histoire, quand j'étais beaucoup plus jeune, à mon médecin qui avait vu ceci. Il m'a demandé si j'étais d'accord pour l'évoquer devant la classe de sa femme, professeur d'histoire à l'université. Mon récit s'est bien déroulé ; en tout cas, j'ai suffisamment surmonté ma peur de m'exprimer en public pour m'exécuter sans vomir. Le professeur

a ensuite demandé à ses élèves s'ils avaient des questions.

« Un garçon s'est levé. À vrai dire, j'ai cru qu'il s'agissait d'une fille, tant ses cheveux étaient longs, jusque-là. Il s'est redressé et a lancé : "L'Holocauste n'a jamais eu lieu." Je ne savais plus quoi faire, quoi dire. *Comment oses-tu me dire ça, à moi, qui ai vécu cette horreur ?* ai-je pensé. *Comment oses-tu effacer ma vie aussi simplement ?* J'étais si bouleversée que je n'y voyais plus clair. J'ai marmonné une excuse et je suis descendue de l'estrade, pour aussitôt sortir de la salle de classe, une main plaquée sur la bouche afin de m'empêcher de hurler. De retour dans ma voiture, j'ai réfléchi, jusqu'à trouver la réponse que j'aurais dû donner. L'Histoire nous dit que six millions de Juifs ont disparu durant cette guerre. Que sont-ils devenus, si l'Holocauste n'a pas eu lieu ? (Ma grand-mère secoue la tête.) Le monde n'a rien retenu de ces atrocités. Regarde autour de toi, des purifications ethniques sont toujours commises, et l'on trouve encore des jeunes qui pensent comme cet idiot au cours d'histoire. J'étais convaincue que si j'avais survécu, c'était pour m'assurer que de telles choses ne se reproduisent plus, mais j'ai dû me tromper, tu sais. Parce qu'on en voit toujours, Sage. Tous les jours.

– Que tu aies eu affaire à je ne sais quel néonazi dans cette classe ne signifie pas que ce n'est pas important pour toi de parler de ton histoire. Raconte-moi ce qui t'est arrivé.

Elle me regarde un long moment, puis elle se lève en silence, appuyée sur sa canne, et sort de la cuisine. À l'autre bout du couloir, dans le bureau du rez-de-chaussée qu'elle a converti en chambre afin de ne pas avoir à monter l'escalier, je l'entends déplacer quelques objets et fouiller dans des tiroirs. Je me lève et glisse dans le four les petits pains, dont la pâte commence déjà à lever.

Ma grand-mère est assise sur son lit quand je la rejoins. La pièce est imprégnée de son odeur, un mélange de talc et de rose. Elle tient dans les mains un petit carnet relié en cuir craquelé.

– J'écrivais beaucoup autrefois, me dit-elle. Enfant, je croyais aux contes de fées. Pas aux idioties du genre Disney que ta mère te lisait, mais à ceux dans lesquels on trouvait du sang et des épines, ainsi que des jeunes filles qui savaient que l'amour tue aussi facilement qu'il libère. Je croyais aux malédictions des sorcières et à la folie des loups-garous. J'étais certaine, et je me trompais, que les histoires les plus terrifiantes provenaient de l'imaginaire et non de la vraie vie. (Elle laisse glisser sa main sur la couverture du carnet.) J'ai commencé à rédiger ceci quand j'avais treize ans, à l'époque où les autres filles s'occupaient de leurs coiffures et tentaient de séduire les garçons. De mon côté, je rêvais de personnages et inventais des dialogues. Dès que j'avais écrit un chapitre, je le faisais lire à Darija, ma meilleure amie, pour qu'elle me donne son opinion. Nous avions tout prévu : je deviendrais un écrivain à succès et elle serait mon éditeur. Nous emménagerions à Londres, pour y boire des gin-fizz à la prunelle. *Ach*, à l'époque, nous ne savions même pas quel goût pouvait avoir le gin-fizz à la prunelle. Voilà donc ce que je faisais quand la guerre est intervenue. Mais je n'ai pas cessé d'écrire. (Elle me tend le carnet.) Ce n'est pas l'original, évidemment. Je ne l'ai plus. Dès que j'en ai eu la possibilité, j'ai tout réécrit de mémoire. Il le fallait.

J'ouvre le calepin et découvre une écriture cursive minuscule et serrée. Les mots emplissent la page d'un bout à l'autre, sans laisser le moindre espace, comme si c'était un luxe. Ce qui était peut-être le cas, en ce temps-là.

– Ceci est mon histoire, poursuit ma grand-mère. Ce n'est pas celle que tu m'as demandée, à propos de ce qui s'est passé pendant la guerre, et qui est loin d'être aussi importante. (Elle me regarde droit dans les yeux.) Car c'est cette histoire qui m'a permis de survivre.

Ma grand-mère aurait pu concurrencer Stephen King.

Son récit surnaturel évoque un *upiór*, la version polonaise du vampire. Ce n'est pas tant ce monstre, un être que l'on cerne facilement, qui rend cette histoire si terrifiante, que les hommes ordinaires, qui se révèlent peu à peu tout aussi monstrueux. Malgré son jeune âge à l'époque, ma grand-mère donne

l'impression d'avoir compris qu'il est impossible de séparer nettement le bien du mal, que ce sont deux frères siamois partageant le même cœur. Si les mots avaient une saveur, ceux de ma mamie rappelleraient les amandes amères et le marc de café. Quand je lis cette histoire, il m'arrive d'oublier qu'elle en est l'auteur ; c'est dire la qualité de cette œuvre.

Je lis le carnet jusqu'à la fin, puis recommence, pour m'assurer de ne pas avoir sauté le moindre mot. Je tente de m'imprégner du texte, jusqu'à être capable de le citer à la syllabe près, comme a dû le faire ma grand-mère. Je me surprends à en réciter des paragraphes entiers sous la douche, en faisant la vaisselle ou en sortant la poubelle.

L'histoire de ma grand-mère est un mystère, mais pas de la façon qu'elle avait imaginée. Je dissèque les personnages et les dialogues, afin de découvrir le squelette sur lequel ils s'appuient et qui a dû constituer sa véritable vie. Les écrivains commencent tous par une couche de vérité, pas vrai ? Si tel n'était pas le cas, leurs romans ne seraient rien d'autre que de la barbe à papa, un goût éphémère donné à une substance aussi peu consistante que l'air.

En lisant les mésaventures d'Ania, la narratrice, et de son père, j'entends la voix de ma grand-mère et imagine le visage de mon arrière-grand-père. Quand elle décrit la chaumière située en périphérie de Łódź, la place du marché traversée par des voitures tirées par des attelages, la forêt où marche Ania, la mousse s'aplatissant sous ses bottes, je sens la tourbe qui brûle et le goût de cendre sur leur pain. J'entends les bruits de pas d'enfants qui se jettent des cailloux en se poursuivant, bien avant qu'ils aient vraiment quelque chose ou quelqu'un à fuir.

Cette histoire m'obsède tant que c'est avec un peu de retard que je passe prendre Josef pour la séance de soutien.

– Vous avez bien dormi ? me demande-t-il, ce à quoi je réponds par l'affirmative.

Tandis qu'il prend place dans la voiture, je songe aux parallèles qui existent entre le conte dans le carnet – le monstre qui traque les villageois et tue le père d'Ania – et les soldats SS intervenus à l'improviste dans la vie de ma grand-mère pour détruire sa famille. Son enfance – ces petits pains préparés uniquement pour elle, ces longs après-midi de détente avec son amie, les deux jeunes filles rêvant de leur avenir, et même les murs de l'appartement familial – se déploie parallèlement au récit de Josef et de son passage au sein des Jeunesses hitlériennes. Ces trajets se rapprochent, je sais qu'ils sont destinés à se croiser.

Ce qui, en cet instant précis, me fait détester Josef.

Je me mords la langue pour m'empêcher de parler, car il ne sait même pas que j'ai une grand-mère, et encore moins qu'elle a survécu au génocide dans lequel il a été impliqué. Je ne sais pas vraiment quelle raison m'incite à ne pas lui révéler ce détail. Peut-être parce qu'il serait ravi d'entendre qu'il est tout près de trouver la personne idéale pour lui pardonner. Peut-être parce que j'estime qu'il ne mérite pas de le savoir.

Peut-être parce que le fait de me dire que ma grand-mère et quelqu'un comme lui vivent dans un même monde ne me plaît pas.

– Vous êtes très silencieuse, aujourd'hui.

– J'étais dans mes pensées.

– À mon propos ?

– Ne soyez pas présomptueux.

En raison de mon retard, nous arrivons les derniers à la séance. Stuart s'approche aussitôt de moi, en quête de mon éternel sachet rempli de pâtisseries, mais je n'ai rien apporté aujourd'hui, trop occupée à lire le journal de mon aïeule pour cuisiner.

– Je suis vraiment navrée, je suis venue les mains vides.

– Si seulement Stuart pouvait en faire autant, grommelle Jocelyn.

Je constate alors qu'il est encore venu avec le masque mortuaire de sa femme, ce qui me fait penser

à mon arrière-grand-père. « Prends note, Minka ; pas de masque mortuaire pour moi, d'accord ? »

Marge fait sonner la clochette qui me donne le sentiment de participer à un cours de yoga, et non à une thérapie psychologique.

– Pouvons-nous commencer ? demande-t-elle.

Je ne sais ce qui rend la mort si pénible. J'imagine que c'est parce que la communication ne s'effectue que dans un sens, qu'il n'est jamais possible de demander au cher disparu s'il a souffert, s'il est heureux là où il est désormais... s'il se trouve quelque part. C'est le point d'interrogation de la mort qu'il nous est difficile d'accepter.

Soudain, je me rends compte qu'il y a une chaise vide. Ethel n'est pas venue. Avant même que Marge ne nous annonce la nouvelle, je devine que Bernie, son mari, est mort.

– C'est arrivé lundi, précise Mme Dombrowski. Sa fille aînée m'a prévenue. Bernie a trouvé la paix.

Je jette un coup d'œil en direction de Josef, qui, comme si de rien n'était, tente d'arracher un fil dépassant de son pantalon.

– Pensez-vous qu'Ethel reviendra ? s'enquiert Shayla.

– Je l'espère, répond Marge. Elle apprécierait certainement que vous lui fassiez signe.

– Je vais lui envoyer des fleurs, ou quelque chose comme ça, déclare Stuart. Bernie était forcément un type bien, pour qu'une dame comme elle s'occupe de lui pendant si longtemps.

– Vous n'en savez rien, dis-je calmement. (Les autres se tournent vers moi, choqués.) Personne ici n'a jamais rencontré cet homme. Allez savoir, il la battait peut-être tous les jours.

– Sage ! s'étrangle Shayla.

– Loin de moi l'intention de dire du mal des morts, dis-je aussitôt en baissant la tête. Bernie était sûrement un type formidable, qui jouait au bowling tous les week-ends et mettait ses couverts dans la machine à laver après chaque repas qu'elle préparait. Mais croyez-vous que les gens bien soient les seuls à laisser des proches derrière eux, comme nous ? Même Jeffrey Dahmer, le tueur en série, avait une mère.

– C'est un point de vue intéressant, intervient Marge. Pleurons-nous nos disparus parce qu'ils illuminaient le monde ou en raison de ce qu'ils représentaient pour nous ?

– Sans doute un peu des deux, estime Stuart en passant la main sur le masque mortuaire de sa femme, comme s'il était non-voyant et découvrait ses traits.

Je pose à mon tour une question :

– Cela veut-il dire qu'il ne faudrait pas éprouver de peine quand c'est la mort d'une personne détestable ?

Je sens le regard de Josef rivé sur ma tempe.

– Il y a des gens qui rendent service au monde en s'en allant, c'est certain, confirme Jocelyn. Ben Laden, Charles Manson...

– Ou Hitler, dis-je innocemment.

– J'ai lu un livre qui parlait de son assistante personnelle, ajoute Shayla. À en croire cette femme, c'était un patron comme un autre, qui papotait avec ses secrétaires à propos de leurs fiancés.

– Si ces gens n'ont jamais regretté d'avoir commis des meurtres, pourquoi devrait-on les regretter, eux, quand ils meurent ? avance Stuart.

– D'après vous, si on a été nazi, on le reste toute sa vie ?

À côté de moi, Josef toussote.

– J'espère qu'en enfer, il y a un endroit réservé pour ces gens-là, dit Shayla d'un ton guindé.

Marge suggère une pause. Tandis qu'elle discute à voix basse avec Shayla et Stuart, Josef me tapote l'épaule :

– Puis-je vous parler en privé ?

Je le suis dans le couloir, les bras croisés.

– Comment osez-vous ? siffle-t-il en s’approchant si près de moi que je recule d’un pas. Ce que je vous ai dit est confidentiel. Si j’avais voulu que le monde entier sache qui j’ai été, je me serais rendu aux autorités voilà des années.

– Vous voulez donc être absous sans la pénitence qui va avec ?

Il me lance un regard furieux, le bleu de ses yeux presque entièrement noyé dans le noir des pupilles.

– Vous ne parlerez plus de ce sujet en public ! m’ordonne-t-il en haussant le ton, si bien que plusieurs personnes, dans la pièce voisine, tournent la tête vers nous.

Je suis gagnée par sa colère, qui déferle d’un coup en moi. Malgré ma cicatrice en feu, et même si j’ai la sensation d’avoir été surprise en train de faire passer un billet dans une classe, je me force à le regarder droit dans les yeux. Je reste figée, le temps d’une trêve vide de sens, tandis que seul notre souffle nous sépare l’un de l’autre.

– Ne me parlez plus jamais sur ce ton, dis-je dans un murmure. Je ne suis pas une de vos victimes.

Sur ces mots, je fais demi-tour et m’éloigne de lui. L’espace d’un instant, quand Josef a abaissé son propre masque mortuaire, j’ai aperçu l’homme qu’il a été, celui qu’il a enterré depuis tant d’années sous une enveloppe aimable et qui, telle une mauvaise herbe repoussant lentement sous un trottoir, est encore capable de craqueler le béton.

Il m’est impossible d’abandonner la séance sans attirer l’attention, et puisque je l’ai pris à l’aller, j’ai le choix entre reconduire Josef chez lui ou répondre aux questions de Marge. Je ne lui adresse toutefois pas la parole, ni quand nous saluons les autres ni quand nous marchons sur le parking.

– Je suis désolé, s’excuse-t-il après cinq minutes de trajet.

Nous sommes arrêtés à un feu rouge.

– Vous avez de quoi l’être.

– À propos de ce que je vous ai dit, poursuit-il, la tête toujours tournée vers la fenêtre. Pendant la pause.

Je ne réponds pas. Je ne veux pas qu’il se croie tiré d’affaire. Quoi qu’il m’ait dit, je ne peux pas le faire descendre sur le trottoir et m’en aller pour ne plus jamais le revoir. Je le dois à ma grand-mère. En outre, j’ai promis à Léo de ne pas agir ainsi. À défaut d’autre chose, avoir entendu Josef me parler aussi sèchement renforce ma détermination à dénicher suffisamment de preuves pour qu’il soit poursuivi en justice. J’ai clairement affaire à un homme qui, à un moment donné de sa vie, a eu la possibilité de faire impunément ce qu’il désirait. En un sens, en me demandant de le tuer, il se comporte exactement de la même façon qu’à cette époque.

J’estime qu’il est temps qu’il reçoive ce qu’il mérite vraiment.

– Je suis nerveux, je suppose, reprend-il.

– À quel propos ?

Je sens des picotements sur mon crâne. M’a-t-il percée à jour ? A-t-il deviné que je prévois de jouer son jeu, puis de le livrer à la police ?

– Je crains que vous n’écoutez tout ce que j’ai à vous dire sans pour autant faire ce que je vous ai demandé.

Je me tourne vers lui.

– Avec ou sans moi, vous allez mourir, Josef.

Il me rend mon regard :

– Avez-vous entendu parler de *Der ewige Jude* ? Le Juif errant ?

Le mot « juif » me fait frissonner, comme si un tel terme n’était pas autorisé à sortir de la bouche de Josef. Je secoue la tête.

– C’est un vieux mythe européen. Pendant son chemin de croix, Jésus, lorsqu’il s’arrêta un instant pour se reposer, fut raillé par Ahaswerus, un Juif. Quand ce dernier lui lança qu’il devait marcher plus vite, Jésus le condamna à arpenter la Terre jusqu’à la parousie, c’est-à-dire sa seconde venue en ce monde. Ainsi, depuis des siècles, Ahaswerus, immortel malgré lui, est régulièrement aperçu ici où là.

– Vous avez conscience de l’immense ironie qu’il y a à vous comparer à un Juif ?

Il hausse les épaules.

– Dites ce que vous voudrez à leur sujet, il n’en demeure pas moins qu’ils prospèrent, en dépit de... (il regarde ma cicatrice) tout. J’aurais dû mourir en plusieurs occasions. J’ai eu le cancer et des accidents de voiture. Je suis le seul vieillard de ma connaissance à avoir survécu à une pneumonie. Croyez ce que vous voulez, Sage, mais je sais pourquoi je suis toujours vivant. À l’image de ce qu’endure Ahaswerus, chaque jour de plus en ce monde est pour moi une nouvelle occasion de revivre mes erreurs.

Le feu passé au vert, les voitures qui nous suivent klaxonnent, car je n’ai pas encore démarré. Josef semble se réfugier en lui-même, perdu dans ses pensées.

– Herr Sollemach, des Jeunesses hitlériennes, nous disait que les Juifs étaient comme de la mauvaise herbe, que deux autres repoussaient là où on en supprimait un...

J’appuie à fond sur l’accélérateur et nous bondissons en avant. Josef, qui est donc bien celui qu’il prétend être, me dégoûte. Je me fais également horreur, pour ne pas l’avoir cru dans un premier temps, pour être restée persuadée à tort, comme tout le monde dans cette ville, que cet homme n’était qu’un bon Samaritain paternel.

Il reprend, d’une voix feutrée :

– ... mais je me disais que certaines mauvaises herbes sont aussi belles que des fleurs.

Il y avait quelque chose derrière moi. Un sixième sens m'avait alertée et me donnait des frissons sur la nuque. Bien que m'étant retournée une dizaine de fois depuis mon entrée dans le bois, je n'avais distingué que les arbres dépouillés, dressés telles des sentinelles.

Malgré cela, mon cœur battait à tout rompre. Les mains crispées sur mon panier à pain, j'accélérai l'allure en direction de la chaumière, me demandant si j'en étais assez proche pour qu'Aleks m'entende si je me mettais à hurler.

C'est alors que le monstre se manifesta. Un craquement de brindille, une fêlure de la surface enneigée.

Je pouvais toujours me mettre à courir. Mais alors, la chose qui me suivait, quelle qu'elle soit, se lancerait à ma poursuite.

Une fois encore, je pressai le pas, clignant des paupières afin de chasser les larmes qui se formaient aux coins de mes yeux. Soudain, je me tapis derrière un arbre suffisamment épais pour me dissimuler. Retenant mon souffle, je me mis à compter les bruits de pas qui approchaient.

Une biche fit son apparition dans la clairière et tourna la tête pour m'observer, avant de se mettre à grignoter l'écorce d'un bouleau, quelques mètres plus loin.

Soulagée au point d'en avoir les jambes en coton, je m'appuyai contre le tronc d'arbre, tremblante. Voilà ce qui arrivait quand on laissait les racontars futiles des villageois s'infiltrer tel un poison dans son esprit. On apercevait des ombres là où il n'y en avait pas, on entendait une souris et on imaginait un lion. Secouant la tête et maudissant ma propre stupidité, je m'écartai de l'arbre et repris la direction de la maison.

La bête m'attaqua par-derrière et me couvrit la tête avec quelque chose de chaud et d'humide, un tissu ou un sac, qui m'aveugla aussitôt. Je me retrouvai le visage plaqué au sol, clouée à terre à hauteur des poignets, tandis qu'un poids dans le creux du dos m'empêchait de me relever. Pour m'empêcher de crier, la créature derrière moi m'abaissa la tête, si bien que j'eus la bouche remplie de neige. Je ressentis de la chaleur, des lames, des griffes et des dents, oh... des dents en forme de croissant de lune qui plongèrent dans ma gorge, me piquant comme mille aiguilles, comme un essaim d'abeilles.

J'entendis les sabots d'un cheval, puis je perçus la fraîcheur de l'air sur ma nuque, et la pression et la douleur avaient disparu. Tel un gigantesque oiseau aux ailes déployées, quelque chose fondit sur moi depuis les hauteurs et prononça mon nom. C'est le dernier détail dont je me souviens. Quand j'ouvris les yeux, j'étais dans les bras de Damian, qui me transportait chez moi.

La porte s'ouvrit sur Aleks.

– Que s'est-il passé ?

– Elle a été agressée, répondit Damian. Il lui faut un chirurgien.

– Elle a surtout besoin de moi, lâcha Aleks qui m'arracha des bras de Damian.

Tirillée entre ces deux hommes, je me mis à crier, puis Aleks claqua la porte d'un coup de botte et me porta jusqu'à ma chambre.

Quand il m'allongea, j'aperçus sa chemise maculée de sang et fus saisie de vertige.

– Chut..., murmura-t-il en me tournant la tête afin d'examiner ma blessure.

Je crus qu'il allait perdre connaissance.

– C'est si grave ?

– Non, me répondit-il, mais je devinais qu'il mentait. C'est juste que je ne supporte pas la vue du sang.

Il m'abandonna quelques minutes avec la promesse de revenir. Puis s'empressa auprès de moi, muni d'un bol d'eau chaude, d'un chiffon et d'une bouteille de whisky qu'il porta à mes lèvres.

– Buvez, m'ordonna-t-il. (Je fis de mon mieux pour obtempérer, toussant violemment.) Encore.

Enfin, quand le feu dans ma gorge se fut mué en un embrasement de l'estomac, il me nettoya le cou,

versant du whisky sur la plaie ouverte. Je fus à deux doigts de hurler.

– Laissez-vous aller, ce sera plus facile pour moi.

Je ne compris le sens de ses paroles – et ce qu’il projetait de faire – que lorsqu’il enfila du fil dans une aiguille. Je sombrai dans le néant quand il perça ma peau dans le creux du cou.

L’après-midi était bien avancé quand je revins à moi. Aleks était assis sur la chaise à côté de mon lit, les mains jointes devant lui, comme pour une prière. Un soulagement visible inonda ses traits lorsqu’il me vit bouger.

Je sentis la chaleur de sa main, quand il la posa sur mon front, puis il me caressa la joue et les cheveux.

– Si vous vouliez attirer mon attention, il suffisait de me le demander, me dit-il.

JOSEF

Quand nous étions enfants, mon frère réclamait un chien. Nos voisins en possédaient un – un genre de retriever –, et il passait des heures dans leur jardin à lui apprendre à s’asseoir, à comprendre ses paroles. Mon père étant allergique aux animaux domestiques, je savais que, malgré ses suppliques, Franz ne verrait jamais son souhait exaucé.

Une nuit d’automne, j’avais environ dix ans, alors que je dormais dans notre chambre à tous deux, j’entendis des chuchotements. Réveillé, je vis mon frère assis dans son lit, avec sur sa couverture, entre ses jambes, un minuscule mulot qui mordillait un petit morceau de fromage. Mon frère lui caressait le dos.

Ma mère, je le précise, ne tenait pas le genre de maison qui attire les parasites. Elle était sans cesse à balayer et faire la poussière. Le lendemain, qui n’était pourtant pas jour de lessive, je la vis ôter les draps de nos lits.

– Ces sales souris dégoûtantes, me dit-elle en frissonnant. Dès qu’il fait froid dehors, elles se débrouillent pour entrer dans la maison. J’ai trouvé des crottes. Demain, en rentrant de l’école, tu achèteras des pièges.

– Tu veux les tuer ? demandai-je en pensant à Franz.

– Que devrait-on faire d’autre avec ces animaux nuisibles ? s’étonna-t-elle.

Ce soir-là, avant d’aller dormir, Franz chipa de nouveau une tranche de fromage à la cuisine, qu’il posa sur le lit, à côté de lui.

– Je vais l’appeler Ernst, me déclara-t-il.

– Qu’est-ce qui te fait dire que ce n’est pas une Ernestine ?

Franz ne me répondit pas et ne tarda pas à s’endormir.

Resté éveillé, je tendis l’oreille, jusqu’à entendre le grattement de petites griffes sur le plancher. Sous le clair de lune, je vis le mulot se précipiter sur la couverture, en direction du morceau de fromage. Sans lui laisser le temps d’y parvenir, j’attrapai la petite bête et la projetai d’un geste vif contre le mur.

Réveillé par le bruit, Franz se mit à pleurer en découvrant son mulot mort par terre.

Je suis certain que l’animal n’avait rien ressenti. Ce n’était qu’un mulot, après tout. Par ailleurs, ma mère avait été très claire sur la réaction à adopter face à une telle créature.

J’avais seulement agi comme elle aurait fini par le faire.

J’avais seulement suivi les ordres.

Je ne sais pas si je serais en mesure de décrire l’effet que produisit sur moi le fait de devenir du jour au lendemain un enfant prodige. S’il est vrai que mes parents ne s’intéressaient guère à Hitler ou à la politique allemande, ils éprouvèrent tout de même une certaine fierté quand Herr Sollemach me cita en exemple devant tous les autres garçons de notre petite *Kameradschaft*. Ils ne me reprochaient pas trop mes notes à l’école, car chaque week-end je revenais bardé des rubans du vainqueur et des louanges décernées par Herr Sollemach.

Pour être honnête, j’ignore si mes parents croyaient à la philosophie nazie. Affligé d’une jambe boiteuse à la suite d’un accident de luge au cours de son enfance, mon père n’aurait pu combattre pour l’Allemagne, même s’il en avait exprimé le désir. Par ailleurs, s’il leur arrivait d’entretenir des doutes à propos de la vision que Hitler avait de l’Allemagne, ils appréciaient son optimisme et l’espoir de voir notre pays retrouver sa grandeur. En tout cas, le fait que je sois devenu l’élément préféré de Herr

Sollemach contribua grandement à l'amélioration de leur statut au sein de notre communauté. En effet, ces bons Allemands avaient donné un garçon comme moi. Aucun voisin fouineur n'allait rappeler que mon père ne s'était pas engagé dans l'armée, pas alors que le fils de ce dernier était le représentant phare de la section locale des Jeunesse hitlériennes.

Chaque vendredi, je dînais chez Herr Sollemach. J'offrais des fleurs à sa fille, avec qui, à l'âge de seize ans, je perdis ma virginité un soir d'été sur une vieille couverture de cheval, dans un champ de maïs. Herr Sollemach m'appelait « fils », comme si je faisais déjà partie de la famille. Peu avant mon dix-septième anniversaire, il me recommanda aux *Streifendienst*, les unités de patrouille intégrées aux Jeunesses hitlériennes. Notre mission consistait à maintenir l'ordre lors des réunions, à faire état de comportements déloyaux et à dénoncer quiconque – y compris nos parents, dans certains cas – disait du mal de Hitler. J'avais entendu parler d'un garçon, Walter Hess, qui avait livré son propre père à la Gestapo.

C'est drôle, les nazis réprouvaient la religion, pourtant je ne vois pas de meilleure analogie pour décrire l'endoctrinement que nous autres enfants subissions. Aux yeux du Troisième Reich, la religion organisée représentait une concurrence directe au service de l'Allemagne. En effet, qui pouvait jurer allégeance à la fois au Führer et à Dieu ? Au lieu de fêter Noël, par exemple, nous fêtions le solstice d'hiver. Cela dit, aucun enfant ne choisit vraiment sa religion ; c'est par une loterie que l'on plonge dans telle ou telle croyance. Quand on est trop jeune pour penser par soi-même, on est baptisé, conduit à l'église, guidé par un prêtre qui vous dit que Jésus est mort pour vos péchés. Vos parents acquiesçant et vous confirmant que telle est la vérité, pourquoi ne les croiriez-vous pas ? Le message que nous transmettait Herr Sollemach et les autres était du même ordre. « Ce qui est mal est nuisible », nous martelait-on. « Ce qui est bon est utile. » C'est vraiment aussi simple que cela. Quand nos enseignants affichaient une caricature de Juif au tableau en nous décrivant les traits associés aux espèces inférieures, nous leur faisons confiance. Nos aînés savaient certainement de quoi ils parlaient. Quel enfant ne souhaite pas que son pays soit le meilleur, le plus grand, le plus fort de la planète ?

Un jour, Herr Sollemach offrit à notre *Kameradschaft* une excursion peu ordinaire. Au lieu de nous faire sortir de la ville, comme nous en avons l'habitude lors de la plupart de nos randonnées, il nous fit prendre la route la plus directe vers le château de Wewelsburg, que Heinrich Himmler en personne avait réquisitionné pour en faire le quartier général de la SS.

Bien entendu, cet édifice nous était familier, nous avons tous grandi avec. Ses trois tours abritaient une cour triangulaire perchée sur un pic, en surplomb de la vallée d'Alme ; il faisait partie de nos leçons d'histoire locale. Toutefois, aucun de nous n'y était entré depuis que les SS avaient entrepris sa rénovation. Autrefois prisé pour jouer au football dans la cour, cet endroit était désormais réservé à l'élite.

– Qui peut me dire pourquoi ce château est si important ? demanda Herr Sollemach, tandis que nous gravissions péniblement la colline.

Mon frère, le bon élève, fut le premier à répondre :

– Il a un grand intérêt historique, puisqu'il est situé près du site d'une ancienne victoire allemande, qui a vu Hermann le Chérusque vaincre les Romains en l'an 9 après Jésus-Christ.

Les autres garçons se mirent à ricaner. Contrairement à ce qui se passait au lycée, Franz n'allait ici recevoir aucune félicitation pour ses connaissances.

– Mais pourquoi est-il important pour nous ? insista Herr Sollemach.

Un certain Lukas, comme moi membre des *Streifendienst*, leva la main.

– Parce qu'il appartient maintenant au *Reichsführer* de la SS.

Himmler, qui, en tant que chef de la SS, avait pris le contrôle de la police allemande et des camps de concentration, avait visité le château en 1933. Le jour même, il l'avait loué pour cent ans, dans l'intention de le restaurer pour la SS. En 1938, la tour nord était encore en travaux, comme nous le

constatâmes en nous en approchant.

– Himmler dit que la *Obergruppenführersaal* sera le centre du monde après la victoire finale, déclara Herr Sollemach. Il a déjà approfondi les douves et s'attache à rénover l'intérieur. D'après certaines rumeurs, il sera sur place aujourd'hui, afin de vérifier l'avancement des travaux. Vous entendez, les garçons ? Le *Reichsführer* en personne, ici, à Wewelsburg !

Je ne voyais pas de quelle façon Herr Sollemach trouverait le moyen de pénétrer dans le château, puisque celui-ci était gardé. Le dirigeant de la *Kameradschaft* locale n'avait pas coutume de se mêler aux plus hauts gradés du parti national-socialiste. Quand notre objectif fut atteint, Herr Sollemach adressa un salut hitlérien au garde, qui l'imita.

– Quelle journée, n'est-ce pas, Werner ? dit-il.

– Vous êtes pile à l'heure, répondit le soldat. Mary va bien ? Et les filles ?

J'aurais dû me douter que Herr Sollemach n'avait négligé aucun détail.

Mon frère me tira par le bras et me désigna un homme qui, au centre de la cour, haranguait un groupe compact d'officiers.

– Le sang parle de lui-même, disait cet individu. Les lois de la sélection aryenne favorisent les plus forts, les plus intelligents et les plus vertueux, par rapport à leurs homologues inférieurs. Dévouement. Obéissance. Franchise. Devoir. Camaraderie. Telles sont les pierres angulaires de la chevalerie des temps anciens ; elles constituent également l'avenir de la *Schutzstaffel*.

Si je ne comprenais pas vraiment ce qu'il disait, j'avais deviné, d'après le respect que lui accordait son auditoire, qu'il devait s'agir de Himmler en personne. Curieusement, ce petit homme à l'air guindé évoquait davantage un employé de banque que le chef de la police allemande.

Je pris soudain conscience qu'il me pointait du doigt.

– Jeune homme ! m'appela-t-il en m'ordonnant d'un geste d'approcher.

Après m'être avancé de quelques pas, je fis un salut hitlérien, comme on nous l'avait enseigné lors des réunions des Jeunesses hitlériennes.

– Es-tu originaire d'ici ?

– Oui, *Reichsführer*, répondis-je. Je fais partie des *Streifendienst* des Jeunesses hitlériennes.

– Alors dis-moi, mon garçon, pourquoi un pays visant la pureté raciale et tourné vers l'avenir d'un nouveau monde a-t-il choisi d'établir son centre de formation dans un château délabré ?

C'était une question piège. Il était évident qu'une sommité telle que Himmler n'avait pas commis d'erreur en jetant son dévolu sur un endroit comme Wewelsburg. J'eus soudain la bouche très sèche.

À côté de moi, mon frère toussota.

– Hartmann..., chuchota-t-il.

Que voulait-il dire en prononçant notre nom de famille ? Peut-être estimait-il que je devais me présenter, de façon que Himmler sache précisément qui était l'idiot se tenant devant lui.

Puis je compris que mon frère n'avait pas dit « Hartmann » mais « Hermann ».

– Parce que ce n'est pas un château délabré, répondis-je.

– Continue, m'encouragea Himmler avec un léger sourire.

– C'est en ce lieu précis que Hermann le Chérusque a combattu et vaincu les Romains. Tandis que d'autres cultures ont ensuite été englouties par l'Empire romain, l'identité allemande, grâce à cette victoire, est restée intacte. C'est exactement ce qui va se reproduire quand nous remporterons la guerre.

– Comment t'appelles-tu, jeune homme ? me demanda Himmler en plissant les yeux.

– *Kameradschaftsführer* Hartmann.

Il fendit le groupe d'officiers et posa la main sur mon épaule.

– Un guerrier, un érudit et un meneur ; tout en un. Voici l'avenir de l'Allemagne. (Il me poussa en avant, tandis que des acclamations retentissaient autour de nous.) Viens avec moi.

Il me fit descendre une volée de marches, en direction de *die Gruft*, le caveau. Au sous-sol de la tour encore en rénovation se trouvait une pièce circulaire, au centre de laquelle une canalisation de gaz était enterrée. Dans les parois avaient été creusées douze niches, chacune pourvue d'un socle.

– C'est ici que tout se terminera, affirma Himmler, dont la voix sonnait creux dans cette étroite cavité. Les cendres redeviendront cendres, la poussière redeviendra poussière.

– *Reichsführer* ?

– C'est ici que je reviendrai, longtemps après la victoire finale. C'est ici que reposeront pour l'éternité les douze premiers généraux SS. (Il se tourna vers moi.) Il est peut-être encore temps pour un jeune homme aussi brillant que toi d'atteindre ce sommet.

C'est à cet instant que je pris la décision de m'engager.

* *

*

L'anéantissement de ma mère fut à la hauteur de la fierté de Herr Sollemach quand je devins *Sturmmann* de la SS. Elle se faisait du souci pour moi, avec la guerre qui approchait à grands pas. Elle s'inquiétait également au sujet de mon frère, qui, à dix-sept ans, vivait toujours la tête plongée dans les livres et, avec mon départ, perdrait la protection que je lui offrais.

Mes parents organisèrent une petite soirée la veille du jour où je devais me présenter au camp de concentration de Sachsenhausen, en tant que membre des *Totenkopfverbände*, les unités à tête de mort. Nos amis et voisins furent conviés. L'un d'eux, Herr Schefft, employé dans le journal local, me prit en photo en train de souffler les bougies du gâteau au chocolat préparé par ma mère. Ma mère m'a envoyé la coupure de presse un peu plus tard par courrier ; voyez, je l'ai encore. J'ai souvent regardé ce cliché. Avez-vous remarqué comme j'ai l'air heureux ? Ce n'est pas seulement dû à la fourchette que je m'apprête à planter dans ce délicieux gâteau, ni parce que je bois de la bière, comme un homme. Non, en vérité, je suis aux anges car tout est encore possible pour moi. C'est la dernière photo de moi que je possède sur laquelle mon regard n'est pas chargé de la conscience et de la compréhension des faits.

Le père d'un de mes amis se mit à chanter en mon honneur : *Hoch soll er leben, hoch soll er leben, dreimal hoch !* « Qu'il vive longtemps, qu'il vive longtemps, acclamons-le trois fois. » Soudain, la porte s'ouvrit à la volée sur le petit frère de Lukas, qui entra en courant dans la maison, surexcité.

– Herr Sollemach nous demande de le rejoindre immédiatement, s'exclama-t-il. Et en civil.

Voilà qui était curieux ; nous étions toujours très fiers de porter notre uniforme. Par ailleurs, ma mère n'était guère emballée à l'idée de nous laisser sortir à minuit. Néanmoins, les autres membres des Jeunesses hitlériennes présents, y compris Franz et moi-même, le suivîmes. Parvenus en courant au centre communautaire où nous tenions nos réunions, nous y trouvâmes Herr Sollemach, vêtu comme nous. Un camion de type militaire, avec l'arrière ouvert et pourvu de bancs était garé devant le bâtiment. Nous nous y entassâmes. Les bribes d'informations que me révélèrent mes camarades m'apprirent qu'un certain vom Rath, diplomate allemand, avait été assassiné par un Juif polonais, et que le Führer en personne avait déclaré qu'il serait impossible d'empêcher le peuple allemand de se livrer à des repréailles spontanées. Quand notre véhicule s'immobilisa à Paderborn, à seulement quelques kilomètres de Wewelsburg, les rues étaient déjà remplies de gens armés de marteaux et de haches.

– C'est ici qu'habite Artur, me murmura Franz, en évoquant son ancien camarade de lycée.

Cela ne me surprit pas. Ma dernière venue dans cette ville remontait à un an, quand mon père s'y

était rendu, peu avant Noël, pour acheter à ma mère une paire de bottines chic confectionnées à la main par un cordonnier juif.

On nous donna des instructions :

1. Ne vous en prenez pas aux vies ou aux propriétés des Allemands non-juifs.
2. Ne pillez pas les boutiques ou les demeures juives, contentez-vous de les détruire.
3. Les étrangers, même juifs, ne doivent pas faire l'objet de violences.

Herr Sollemach me glissa une lourde pelle dans la main.

– Vas-y, Reiner, me lança-t-il. Donne à ces salauds la punition qu'ils méritent.

Nous étions munis de torches, notre seul éclairage en cette nuit noire. L'air était rempli de cris et de fumée. Les échos de vitrines brisées ne cessaient pas, telle une interminable pluie, et les éclats de verre crissaient sous nos bottes, tandis que nous courions à travers la ville, beuglant à pleins poumons et fracassant les devantures des boutiques. Nous étions des gamins fous, enragés, dont la peur et la sueur s'évaporaient peu à peu. Franz lui-même, qui, à ma connaissance, ne porta pas un seul coup sur une vitrine cette nuit-là, courait à toutes jambes, les joues rouges et les cheveux emmêlés à force de transpirer, pris dans le tourbillon de l'hystérie collective.

Comme c'était étrange d'avoir reçu l'ordre de détruire. Nous étions de bons garçons allemands, nous nous comportions bien et nous faisons réprimander par notre mère lorsque nous brisons une lampe ou une tasse en porcelaine. Nous avons connu suffisamment de privations au cours de notre enfance pour avoir conscience de la valeur du bien d'autrui. Ce spectacle de feu et de destruction était la preuve ultime que nous avons traversé le miroir d'Alice. Rien n'était plus comme avant, rien ne correspondait plus aux apparences, comme en attestaient les débris scintillants à nos pieds.

Enfin, nous parvînmes à la hauteur du commerce dans lequel j'étais entré avec mon père, la petite boutique du cordonnier. D'un bond, j'attrapai le bas de son enseigne suspendue, que je décrochai en partie, si bien qu'elle se retrouva de travers, retenue par une seule chaîne. Du plat de la pelle, je fis voler en éclats la vitrine, après quoi je glissai le bras entre les morceaux de verre coupants, afin de sortir des articles, une dizaine de paires de bottines, d'escarpins et de mocassins, pour aussitôt les lancer dans des flaques d'eau, dans la rue. Les soldats de la SA défonçaient à coups de pied les portes des habitations et en sortaient des occupants en pyjama, qu'ils conduisaient jusqu'au centre de la ville. Les malheureux se blottissaient les uns contre les autres, protégeant leurs enfants de leurs corps. Un père de famille fut contraint de se dévêtir et de danser en sous-vêtements devant les soldats. *Kann ich jetzt gehen ?* suppliait-il, en décrivant des cercles. « Puis-je partir, maintenant ? »

Je ne sais pas ce qui m'a fait agir ainsi, mais je me suis approché de la famille de cet homme. Ayant peut-être remarqué mon visage juvénile et mes joues lisses, sa femme agrippa une de mes bottes. *Bitte... die sollen aufhören*, m'implora-t-elle. « Dites-leur d'arrêter, je vous en prie. »

Elle sanglotait, tachant mon pantalon de ses larmes en me prenant la main. Je ne voulais pas de sa morve, de sa salive sur moi. Son haleine brûlante et ses mots vides de sens tombaient dans le creux de ma main.

J'ai réagi de façon naturelle, je l'ai écartée d'un coup de pied.

Comme l'avait dit le *Reichsführer* à Wewelsburg, « le sang parle de lui-même ». Je ne tenais pas particulièrement à blesser cette Juive, à laquelle je ne pensais pas vraiment, d'ailleurs. Je songeais surtout à me protéger.

En cet instant, je compris l'objectif de cette nuit. Il ne s'agissait pas de violence, d'émeute ou d'humiliation publique. Ces mesures constituaient un message ; les Juifs devaient savoir qu'ils n'allaient pas dicter leur loi aux Allemands de pure race, que ce soit économiquement, socialement ou politiquement, pas même après cet assassinat.

L'aube était proche quand le convoi fut de retour à Wewelsburg. Les garçons somnolaient sur l'épaule de leur voisin, les vêtements scintillants de poussière de verre brisé. Herr Sollemach ronflait.

Franz et moi étions les seuls à ne pas dormir.

– Tu l’as vu ? demandai-je à mon frère.

– Artur ? me dit-il avant de secouer la tête.

– Il est peut-être déjà parti. J’ai entendu dire que beaucoup d’entre eux avaient quitté le pays.

Franz dévisagea Herr Sollemach. Ses cheveux blonds lui masquant un œil, il secoua de nouveau la tête.

– Je déteste ce type, lâcha-t-il.

– Chut ! Je parie qu’il a l’oreille dressée même en dormant.

– *Arschloch*.

– Ça aussi, il a dû l’entendre.

Mon frère esquissa un sourire.

– Tu n’es pas trop nerveux à l’idée de partir ? me demanda-t-il.

C’était le cas, mais jamais je ne l’aurais reconnu. Éprouver de la peur n’était pas digne d’un officier.

– Tout ira bien, répondis-je, espérant m’en convaincre, avant de donner un léger coup de coude à Franz. Ne t’attire pas d’ennuis pendant que je ne suis pas là.

– Et toi, n’oublie pas d’où tu viens.

Il lui arrivait parfois de s’exprimer ainsi, tel un vieillard flétri dans le corps d’un gamin de dix-huit ans.

– Qu’est-ce que c’est censé vouloir dire ?

Franz haussa les épaules.

– Que tu n’es pas obligé d’écouter ce qu’ils disent. Bon, peut-être que si en fait. Mais tu n’es pas obligé de les croire.

– Je les crois, en l’occurrence, Franz.

Si je parvenais à lui expliquer ce que je ressentais, peut-être ne se démarquerait-il pas tel un pouce infecté au milieu de ses camarades des Jeunesses hitlériennes en mon absence. Moins il se ferait remarquer, moins il aurait de risques d’être tyrannisé, c’était une certitude.

– Il n’était pas question de blesser des Juifs, ce soir, poursuivis-je. Ce n’était qu’un dommage collatéral. L’objectif était d’assurer notre sécurité, à nous, les Allemands.

– Le pouvoir, ce n’est pas de faire subir quelque chose d’affreux à quelqu’un de plus faible, Reiner, c’est d’avoir la force de commettre quelque chose d’affreux, mais de choisir de ne pas le faire. (Il se tourna vers moi.) Tu te souviens de ce mulot, dans notre chambre, il y a des années ?

– Quoi ?

– Tu sais bien, insista-t-il sans me quitter des yeux. Celui que tu as tué. Eh bien, je te pardonne.

– Je ne t’ai pas demandé de me pardonner.

– Ce n’est pas pour autant que tu n’en avais pas envie.

La toute première personne que j’ai abattue était en train de s’enfuir.

Je ne travaillais plus dans un camp de concentration. En août 1939, nous avons été mobilisés et envoyés de Sachsenhausen pour suivre les troupes allemandes en tant que partie intégrante des *Totenkopfstandarten*. Nous étions le 20 septembre. Je m’en souviens, car c’était l’anniversaire de Franz. Ce jour-là, je n’avais eu ni le temps ni les moyens de lui écrire. Nous avons pénétré en Pologne sept jours plus tôt, à l’arrière de l’armée. Nous étions partis d’Ostrowo et devons traverser les villes de Kalish, Turek, Zuki, Krosniewice, Klodawa, Przedecz, Włocławek, Dembrice, Bydgoszcz, Wirsitz, Czarnikau, et enfin Chodzież. Nous étions chargés d’annihiler toute forme de résistance qui se présenterait.

Ce jour-là, nous faisons ce pour quoi nous avons été mobilisés, organiser des fouilles de maisons,

rassembler les insurgés et arrêter ceux qui nous semblaient suspects : les Juifs, les Polonais et les activistes. Un autre soldat – Ubrecht, un gamin au visage gonflé comme de la pâte et à l'estomac sensible – m'avait accompagné dans un lotissement. C'était une journée pluvieuse et maussade. Nous criions tant que je m'étais cassé la voix à force de répéter à ces idiots de Polonais, qui ne comprenaient pas mon allemand, de sortir afin de rejoindre les autres. Il y avait là une mère, une fillette d'une dizaine d'années et un adolescent. Nous recherchions le père, qui se trouvait être un des chefs de la communauté juive locale. Or il n'y avait plus personne dans la maison ; c'est en tout cas ce que prétendit Ubrecht, après en avoir inspecté toutes les pièces. Je hurlais au visage de la femme, qui ne voulait pas me répondre. Trempée par la pluie, elle finit par tomber à genoux et, en sanglots, me désigna l'arrière de la maison. Cette situation m'avait donné un mal de crâne infernal.

Malgré ses paroles, le fils ne parvint pas à reconforter sa mère, dans le dos de laquelle je donnai un coup du canon de mon fusil, afin de lui indiquer dans quelle direction se mettre en route, mais elle resta agenouillée dans une flaque boueuse. Quand Ubrecht entreprit de la relever, l'adolescent s'élança en courant vers l'arrière de la maison.

Je ne savais pas ce qu'il avait en tête ; il pouvait tout à fait s'être décidé à aller récupérer une arme ayant échappé à la fouille menée par Ubrecht. Je fis donc ce qu'on m'avait dit de faire : je tirai.

Le garçon courait et, l'instant d'après, ne bougeait plus. L'écho du coup de feu fut assourdissant, caverneux. En raison de cette déflagration, je ne perçus rien durant quelques secondes, puis je les entendis.

C'étaient de faibles cris, qui se suivaient comme les wagons d'un train. Enjambant le corps brisé de l'adolescent, j'entrai dans la cuisine. Je ne sais pas comment ce crétin d'Ubrecht n'a pas vu le bébé allongé dans le panier à linge et qui, à présent réveillé, hurlait à pleins poumons.

Pensez ce que vous voudrez de l'inhumanité des *Totenkopfverbände* lors de l'invasion de la Pologne ; quoi qu'il en soit, j'ai rendu le bébé à sa mère avant de la contraindre à se mettre en route.

Nous commençâmes par les synagogues.

Notre commandant, le *Standartenführer* Nostitz, expliqua la *Judenaktion* que nous devions mettre en œuvre à Włocławek. Cela ressembla beaucoup à ce que nous avons fait avec Herr Sollemach à Paderborn, près d'un an plus tôt, mais à plus grande échelle. Nous rassemblions les meneurs juifs et les forcions à nettoyer les toilettes avec leurs châles de prière, puis à creuser des tranchées dans les flaques d'eau. Certains soldats frappaient ou passaient à la baïonnette les vieillards incapables de travailler vite, tandis que d'autres prenaient des photos. Nous obligeons les chefs religieux à se raser la barbe et jetions leurs ouvrages sacrés dans la boue. Nous étions équipés de dynamite, dont nous nous servions pour faire sauter les synagogues, qui alors prenaient feu. Nous brisions les vitrines des boutiques juives et formions des groupes de Juifs destinés à être arrêtés. Les dirigeants de la communauté juive furent alignés dans la rue, puis exécutés. Le chaos était total. Il pleuvait du verre, les canalisations percées crachaient de l'eau dans la rue, les chevaux se cabraient, pour échapper aux voitures qu'ils tiraient, le sang rougissait les pavés. Quant aux civils polonais, ils nous acclamaient. Ils ne voulaient pas plus des Juifs que nous autres Allemands.

Après deux jours d'*Aktion*, le *Standartenführer* ordonna à deux *Sturmbanne* du bataillon de se détacher afin de remplir une mission spéciale. Nous disposions d'une liste de noms établie par le SD – le service de renseignements de la SS – et la police, des noms d'intellectuels et de chefs résistants de Poznan et de Poméranie. Nous fûmes chargés de retrouver et d'éliminer ces gens.

C'était un honneur d'avoir été choisi. Cependant, ce n'est qu'en arrivant à Bydgoszcz que je saisis l'ampleur de la tâche. La « liste de la mort » n'était pas un simple feuillet ; elle comprenait huit cents noms. C'était tout un volume.

Ils furent faciles à dénicher. Parmi ces Polonais se trouvaient des enseignants, des prêtres et des

chefs d'organisations nationalistes. Si certains étaient juifs, beaucoup ne l'étaient pas. Ils furent rassemblés, puis certains reçurent l'ordre de creuser un fossé. Ils crurent qu'il s'agissait d'une tranchée antichar. Le premier groupe de prisonniers fut conduit au bord du trou, où nous devions les abattre. L'exécution fut confiée à six soldats de confiance, trois visant la tête et les trois autres le cœur. Je fus désigné pour viser le cœur. Un feu d'artifice de sang et de cervelle éclata quand nos tirs retentirent. Puis le groupe de prisonniers suivant avança jusqu'au bord de la fosse.

Ceux qui se trouvaient au bout de la file voyaient ce qui se passait. Ils avaient certainement compris qu'ils allaient au-devant de la mort. Pourtant, pour la plupart, ils ne tentèrent pas de s'enfuir. Je ne sais pas si cela veut dire qu'ils étaient très, très idiots ou très, très courageux.

Un adolescent me regarda droit dans les yeux quand j'épaulai mon fusil. Il leva la main et pointa l'index vers lui. Dans un allemand parfait, il me lança *neunzehn*. « Dix-neuf. »

Au bout de cinquante, je cessai de regarder leurs visages.

* *

*

La bravoure dont j'avais fait preuve en Pologne me valut d'être envoyé au *SS-Junkerschule* de Bad Tölz, un centre de formation pour officiers. Avant mon intégration, on m'offrit trois semaines de permission, ce qui me permit de rentrer à la maison.

En un an, j'avais beaucoup changé ; l'enfant parti du foyer familial était devenu un homme. J'avais arraché un bébé en pleurs des bras de sa mère, j'avais tué des garçons et des filles de mon âge, et aussi des bien plus jeunes. J'avais pris l'habitude de m'emparer de ce que je voulais, quand je le voulais. Me retrouver chez mes parents m'agaça, car je me sentais trop d'envergure, trop chargé d'électricité pour cet espace étroit.

Pour mon frère, en revanche, notre petite demeure de Wewelsburg était un refuge. En tête de sa classe au lycée, il comptait ensuite poursuivre ses études à l'université. Il souhaitait devenir écrivain, ou à défaut professeur. Manifestement, il n'avait pas conscience d'un détail logistique des plus simples : l'Allemagne était en guerre. Tout avait changé. Nos rêves d'enfance s'étaient depuis longtemps évanouis, sacrifiés sur l'autel de l'intérêt supérieur de notre pays.

Franz avait jeté au feu le document qu'il avait reçu lui ordonnant de se présenter au quartier général du recrutement. Comme si cela pouvait suffire pour empêcher les SS de le trouver et de l'enrôler de force.

– Ils n'ont pas besoin de gens comme moi, affirma-t-il un soir, pendant le dîner.

– Ils ont besoin de chaque homme valide, lui dis-je.

Ma mère redoutait que Franz ne se fasse remarquer en raison de ses opinions politiques hostiles au Reich, au lieu d'être simplement considéré comme indifférent à ce problème. Il m'était difficile de le lui reprocher, car je savais ce qu'il advenait des opposants politiques : ils disparaissaient.

Le lendemain de mon retour à la maison, je fus réveillé par un rayon de soleil qui perçait par la fenêtre. Ma mère était assise au bord de mon lit étroit, tandis que Franz était déjà parti au lycée. J'avais dormi jusqu'à près de midi.

Je remontai la couverture jusque sous mon menton.

– Il y a un problème ?

– J'aimais te regarder dormir quand tu étais bébé, me répondit ma mère en inclinant la tête. Ton père pensait que j'étais folle ; je croyais que si je détournais les yeux, tu risquais d'oublier de respirer.

– Je ne suis plus un bébé.

– Non, c’est vrai, mais ça ne veut pas dire que je ne me fais plus de souci pour toi. (Elle se mordit la lèvre.) Ils te traitent bien ?

Comment expliquer à ma mère ce que j’avais commis ? Les Juifs dont j’avais enfoncé les portes, afin de nous permettre de réquisitionner radios, appareils divers et biens de valeur, tout ce qui était susceptible de contribuer à l’effort de guerre. Le vieux rabbin que j’avais frappé, après l’avoir surpris en train de prier dehors après le couvre-feu. Les hommes, femmes et enfants que nous avons rassemblés au milieu de la nuit pour ensuite les abattre.

Comment expliquer que je buvais pour chasser les images qui défilaient sous mes yeux toute la journée ? J’étais parfois si ivre que, le lendemain, une violente gueule de bois m’empêchait de tenir debout. Je m’asseyais alors entre les groupes au bord de la fosse, les jambes pendantes, l’épaule douloureuse à cause du recul de mon fusil. Je fumais une cigarette et, du canon de mon arme, j’indiquais au rang suivant de victimes l’endroit où s’allonger. Puis je tirais. Si la précision n’était pas nécessaire, nous avons tout de même appris à économiser nos munitions. Deux balles dans la tête, c’était déjà trop. Un seul impact suffisait presque à décapiter un condamné.

– Et si tu es blessé en Pologne ?

– Je peux aussi être blessé en Allemagne. Je fais attention, mère.

– Je ne veux pas que du sang Hartmann coule, dit-elle en m’effleurant le bras.

L’air qu’elle prit me révéla qu’elle pensait à Franz.

– Tout ira bien pour lui aussi, lui assurai-je. Il existe des groupes de forces spéciales dirigés par des hommes bardés de diplômes. Il y a aussi de la place pour les intellectuels chez les SS.

– Tu pourrais peut-être lui en parler, suggéra ma mère en retrouvant un peu d’optimisme.

Elle sortit de la chambre en me promettant de me préparer un déjeuner de roi, puisque j’avais raté le petit déjeuner. Je pris une douche et me vêtis en civil, conscient que la façon dont je me tenais suffisait à me donner une allure de soldat.

La maison était calme quand j’eus terminé l’assiette remplie à mon intention ; mon père était au travail, tandis que ma mère s’était rendue à une réunion de son groupe de bénévoles de l’église. Quant à Franz, il avait cours jusqu’à 14 heures. J’aurais pu aller marcher en ville mais je ne me sentais pas d’humeur sociable. Je retournai donc dans la chambre que j’avais partagée avec mon frère.

Sur son bureau se trouvait un morceau de bois vaguement sculpté en loup-garou, ainsi que deux autres, alignés le long du buvard, plus ou moins précisément façonnés. Il y avait également un vampire, les bras croisés et la tête rejetée en arrière. En mon absence, mon petit frère était devenu assez habile de ses mains.

M’étant saisi du vampire, j’éprouvais la pointe de ses dents affûtées sur mon pouce quand j’entendis la voix de Franz.

– Qu’est-ce que tu fais ?

Je me retournai aussitôt et dus affronter un regard sévère.

– Rien, répondis-je.

– C’est à moi, ça, lâcha-t-il en m’arrachant la sculpture des mains.

– Depuis quand t’es-tu mis à travailler le bois au couteau ?

– Depuis que j’ai décidé de fabriquer un jeu d’échecs, me répondit Franz, qui se mit à fouiller sur ses étagères chargées de volumes.

Il collectionnait les livres comme d’autres collectionnent les pièces de monnaie ou les timbres. Son bureau et ses étagères en étaient envahis, tandis que d’autres ouvrages s’empilaient sous son lit. Il n’en donnait jamais pour les ventes de charité de l’église, car il pouvait avoir envie de les relire un jour, disait-il. Je le vis sortir une pile de romans d’épouvante de l’espace restreint qui séparait son bureau du mur ; je jetai un coup d’œil aux titres. *Le Loup de Crimée. Soif de sang. Hantise.*

– Depuis quand tu lis ce genre de trucs ?

– En quoi ça t’intéresse ? me répondit Franz, qui, après avoir vidé son cartable sur son lit, remplaça ses manuels scolaires par les romans. Je repasse un peu plus tard ; je dois promener Otto, le chien des Müller.

Apprendre que Franz avait accepté de se charger de ce job bizarre ne me surprit pas, contrairement au fait de découvrir que le chien des Müller était encore vivant, après tout ce temps.

– Tu comptes aussi lui faire la lecture ?

Sans me répondre, Franz ressortit en toute hâte de la chambre. Sans me formaliser, je m’installai sur mon étroit matelas et me saisis d’un des livres de mon cadet, que j’ouvris jusqu’à en faire craquer la reliure. Après avoir lu trois fois la même phrase, j’entendis claquer la porte d’entrée. Je m’approchai aussitôt de la fenêtre et vis mon frère traverser la rue.

Il ne s’arrêta pas chez les Müller.

Je descendis l’escalier et me glissai à l’extérieur. Grâce à ma formation tactique militaire, je suivis Franz plusieurs minutes durant, jusqu’à une maison qui m’était inconnue. J’ignorais qui l’occupait, mais elle donnait l’impression d’être vide. Les volets étaient baissés et la demeure dans un état de délabrement avancé. Pourtant, quand Franz frappa à la porte, celle-ci s’ouvrit pour le laisser entrer.

Tapi derrière une haie, je patientai un quart d’heure, puis je vis réapparaître mon frère, son cartable flasque et vide contre la hanche.

– Qu’est-ce que tu fabriques, Franz ? lançai-je en surgissant de ma cachette.

– Je porte des livres à un ami, dit-il en m’écartant de son chemin. Ce n’est pas un crime, à ce que je sache.

– Pourquoi m’avoir dit que tu allais promener un chien, alors ? (Mon frère resta muet mais ses joues s’empourprèrent.) Qui est donc cette personne qui habite ici et à laquelle tu rends visite sans vouloir que je le sache ?

Je me mis à sourire, les sourcils levés, me demandant soudain si mon petit frère était devenu un homme à femmes en mon absence.

– C’est une fille ? Tu t’intéresses enfin à autre chose qu’aux pieds des poèmes ?

Pour plaisanter, je lui décochai une bourrade sur l’épaule, mais il s’écarta.

– Arrête, marmonna-t-il.

– Ah, mon pauvre Franz. Si tu me l’avais demandé, je t’aurais conseillé de lui apporter des chocolats, pas des livres...

– Ce n’est pas une fille, explosa Franz. C’est Artur Goldman. C’est lui qui habite là-bas.

Il me fallut un moment pour situer ce nom. C’était le camarade de lycée juif de Franz.

La plupart des Juifs avaient disparu de la ville. Je ne savais pas où ils étaient partis, sans doute dans de grandes villes, peut-être à Berlin. En vérité, je n’avais pas vraiment réfléchi à la question. Contrairement à mon frère, de toute évidence.

– Bon sang, c’est pour ça que tu ne t’engages pas chez les SS ? Parce que tu aimes les Juifs ?

– Ne sois pas idiot...

– Ce n’est pas moi l’idiot, Franz. Ce n’est pas moi qui fraternise avec les ennemis du Reich.

– C’est mon ami. Il rate les cours, alors je lui apporte des livres. C’est tout.

– Ton frère sera bientôt officier SS, dis-je en baissant le ton. Tu vas immédiatement cesser de fréquenter ce Juif.

– Non.

Non.

Non.

J’étais incapable de me rappeler la dernière fois qu’on m’avait répondu cela.

– Que va-t-il se passer, à ton avis, quand la Gestapo le découvrira ? dis-je en agrippant Franz par la gorge. Tu ruinerais ma carrière pour ça, après tout ce que j’ai fait pour te protéger ? (Je relâchai ma

prise ; le souffle coupé, plié en deux, il se mit à tousser.) Sois un homme, Franz. Pour une fois dans ta lamentable vie, sois un putain d'homme.

Il s'éloigna de moi en titubant.

– Quel monstre es-tu devenu, Reiner ?

Je piochai une cigarette dans ma poche et l'allumai.

– J'y suis peut-être allé un peu fort, admis-je, sur un ton radouci. Il suffit sans doute que je te dise ceci. (Je soufflai un rond de fumée.) Dis à Artur que tu ne pourras plus lui rendre visite, sinon je fais en sorte que tu n'aies plus personne à aller voir là-bas.

Perdant toute contenance, mon frère se tourna vers moi avec une expression que j'avais si souvent vue au cours de l'année écoulée qu'elle m'était devenue indifférente.

– Je t'en prie, me supplia-t-il. Tu ne ferais pas ça.

– Si tu veux vraiment sauver ton ami, alors ne fiche pas les pieds chez lui.

Le surlendemain, en pleine nuit, je fus réveillé par mon frère, qui me comprimait la trachée-artère.

– Tu as menti, siffla-t-il. Tu as dit que tu ne ferais rien qui nuise à Artur.

– Toi aussi, tu as menti. Sinon, tu n'aurais pas su qu'ils étaient partis.

Il n'avait pas été très difficile de semer quelques graines d'intolérance, de laisser entendre à cette famille qu'elle n'était plus la bienvenue ici. Sincèrement, je ne les avais pas contraints à quitter la ville ; ils avaient simplement obéi à leur instinct de conservation. J'avais agi de la sorte car je savais que j'étais fort et que mon frère était faible, qu'il continuerait de rendre visite à Artur. Sa réaction me prouvait que j'avais eu raison de prendre cette initiative. S'il lui offrait des livres aujourd'hui, demain ce serait de la nourriture. De l'argent. Un toit. Il était pour moi hors de question de laisser passer cela.

– Je t'ai rendu service, parvins-je à articuler.

Mon frère relâcha la pression sur ma gorge. Sous le clair de lune, je vis sur son visage une expression que je ne lui avais jamais connue auparavant. Les yeux noirs, sans la moindre trace de compassion, et la mâchoire crispée de rage. En cet instant, il semblait capable de me tuer.

Je compris alors que ma mère n'avait plus à se faire de souci. Même si Franz était conduit de force au centre de recrutement, même s'il ne mettait jamais les pieds à l'université et était envoyé comme moi en formation pour devenir officier, et même s'il devait se battre sur le front, il survivrait à cette guerre.

Nous n'avons jamais reparlé d'Artur Goldman.

Durant les mois passés au *Junkerschule*, j'étudiai *Mein Kampf*, je participai à des jeux de stratégie guerrière dans des bacs à sable, je passai d'innombrables examens qui éliminèrent un élève officier sur trois. Nous prenions des cours de tactique, de lecture du terrain et de cartes, nous nous formions au combat, suivions l'actualité, nous entraînions au maniement des armes. Nous étudions la technologie de celles-ci, passions du temps au stand de tir et nous familiarisions avec l'administration de la SS et de la police. On nous apprit à conduire un char, à survivre dans la nature, à réparer un véhicule endommagé. Nous étions formés pour devenir des soldats dont les connaissances, la détermination et l'endurance seraient supérieures à la moyenne. Je fus diplômé en 1940 et reçus le grade d'*Untersturmführer*, sous-lieutenant de la Waffen-SS. Je fus affecté au gouvernement général de Pologne jusqu'au 24 avril 1941, jour où fut formée la brigade d'infanterie 1 SS.

Nous constituions une unité spéciale de la Waffen-SS et faisons partie du *Kommandostab* du *Reichsführer*. Nous étions déployés pour tirer sur des civils. En tant que *Untersturmführer*, je commandais l'une des quinze compagnies qui formaient le 8^e régiment d'infanterie SS, lequel dépendait de la brigade. Nous progressâmes à travers le nord de l'Ukraine, de Dubno à Równo, puis jusqu'à Zhytomyr. Cette mission ressemblait à s'y méprendre à celle que j'avais accomplie quelques années plus tôt en Pologne, au détail près qu'il restait moins de chefs et de prisonniers politiques juifs.

Mon supérieur, le *Hauptsturmführer* Voelkel, nous avait donné des ordres précis : rassembler les indésirables politiques, ainsi que l'ensemble des individus – hommes, femmes et enfants – appartenant à des races inférieures, comme les tziganes et les Juifs. Nous étions chargés de récupérer leurs biens de valeur et leurs vêtements, de les conduire jusqu'à des champs ou des ravins en dehors des villes conquises, puis de les tuer.

Les *Reinigungsaktionen* se déroulaient comme suit : nous exigeons que les Juifs se présentent à un endroit donné – une école, une prison ou une usine –, après quoi nous les transférons dans un lieu aménagé pour l'occasion. Il pouvait s'agir de précipices naturels ou de tranchées creusées par les prisonniers eux-mêmes. Après nous être emparés de leurs possessions et de leurs habits, nous les forçons à s'allonger face contre terre au fond de la fosse. En tant que commandant du régiment, je donnais ensuite l'ordre fatal. Les sous-officiers et les volontaires, des hommes de la Waffen-SS, levaient alors leurs Karabiner 98k et tiraient une balle dans la nuque des prisonniers. D'autres soldats jetaient ensuite une couche de terre ou de chaux sur les cadavres, avant que le groupe suivant ne soit contraint de descendre dans la fosse.

Quant à moi, je marchais au milieu des corps et, quand j'en repérais un qui bougeait encore, assenais le *coup de grâce*¹ avec mon pistolet.

Je ne pensais pas à ce que je faisais. Comment en aurais-je été capable ? Être dénudé, s'entendre crier de marcher de plus en plus vite vers le trou, avec vos enfants courant à côté de vous. Baisser les yeux et voir vos amis et parents mourir quelques instants avant vous. Prendre place entre les membres des blessés, encore agités de convulsions, et attendre que votre heure sonne. Sentir le choc de la balle, puis le poids d'un inconnu qui se jette à son tour sur vous. Penser à tout cela serait revenu à penser que nous tuions d'autres êtres humains. Or, pour nous, il était impossible que ces gens soient humains. Car, dans ce cas, que cela faisait-il de nous ?

Ainsi, après chaque *Aktion*, nous nous soûlions. Nous engloutissions des quantités d'alcool inouïes, afin de chasser de nos cauchemars l'image honteuse du sol en train de saigner, des geysers rouges surgissant après l'ensevelissement de tous les corps. Nous buvions jusqu'à ne plus sentir la merde qui recouvrait les cadavres. Jusqu'à ne plus voir, imprimé à l'intérieur de nos paupières, un des enfants qui, de temps à autre, se frayaient un chemin à coups de griffes jusqu'au sommet de l'enchevêtrement de membres, blessé mais pas mort, courant autour de la fosse, bêlant comme un agneau le nom de sa mère ou de son père, jusqu'à ce que je nous sorte de ce supplice en l'abattant d'une seule balle.

Certains soldats devenaient fous. Je craignais d'en faire autant. Un autre sous-lieutenant avait vu un de ses hommes se lever au milieu de la nuit, sortir du camp et se tirer une balle dans la tête. Le lendemain, cet officier refusa tout simplement d'abattre qui que ce soit. Voelkel le transféra sur le front.

En juillet, Voelkel nous annonça qu'il y aurait une *Aktion* à mener sur la route qui reliait Równo à Zhytomyr. Huit cents Juifs y avaient été rassemblés.

J'avais donné à mes hommes des ordres très clairs quant à la façon de se conduire et à quel moment tirer. Néanmoins, lorsque le troisième groupe de prisonniers, nus, tremblant et sanglotant, se présenta en bordure de la fosse, un de mes soldats commença à vaciller. Schultz lâcha son fusil et s'effondra.

Je lui ordonnai de se relever et m'emparai de son arme.

– Qu'est-ce que vous attendez ? aboyai-je aux soldats chargés de faire avancer le groupe de prisonniers suivants.

Cette fois, je fus le premier à tirer, décidé à donner l'exemple. Je fis de même lors des trois séries qui suivirent, la mâchoire serrée, sans tenir compte du sang et de la cervelle qui maculaient mon uniforme. Quant à Schultz, il serait affecté à l'arrière du front. La SS ne voulait pas disposer en première ligne des soldats potentiellement incapables de tirer.

Cette nuit-là, mes hommes firent bombance à la taverne locale. De mon côté, je restai assis sous les

étoiles, à jouir du magnifique silence. Pas de craquements de coups de feu, pas de cris, pas de pleurs. La bouteille de whisky que je tétai fut presque vidée en deux heures. Je ne me rendis pas à la taverne avant que mes hommes n'en soient partis, titubant dans la rue et se soutenant les uns les autres, aussi peu stables qu'un jeu de construction pour enfant. Alors que je m'attendais à trouver l'établissement vide à cette heure, je constatai la présence d'une demi-douzaine d'officiers réunis dans un coin. Voelkel, quant à lui, était debout, face à une table, tandis qu'Annika Belzer, l'assistante qui suivait le *Hauptsturmführer* dans ses déplacements, était assise devant lui. Faisant office de secrétaire, elle était beaucoup plus jeune que Voelkel lui-même ou que la femme de ce dernier, restée à la maison. C'était par ailleurs une dactylo catastrophique. Au sein du 8^e régiment d'infanterie SS, chacun savait pourquoi elle avait été embauchée, et pourquoi le *Hauptsturmführer* avait besoin d'une secrétaire même lorsque son unité partait en mission. Les cheveux d'un blond platine surnaturel et trop fardée, elle était à cet instant en train de sangloter. Je vis Voelkel insérer le canon de son pistolet dans la bouche de son assistante.

Les autres personnes présentes dans le bar n'y avaient pas pris garde, ou en tout cas faisaient comme si, car nul n'avait intérêt à chercher des ennuis au chef de la brigade.

– Alors, est-ce que ça, tu saurais le faire jouir ? dit Voelkel à la malheureuse en armant le pistolet.

– Que faites-vous ? m'écriai-je.

Voelkel lança un regard par-dessus son épaule.

– Ah, Hartmann. Vous vous croyez capable de me dire ce que je dois faire parce que vous savez faire obéir les soldats ?

– Vous allez la descendre parce que vous n'êtes pas foutu de bander ?

– Pourquoi je n'aurais pas le droit de m'amuser, moi aussi ? lâcha-t-il en retroussant ses lèvres.

C'était différent. Un Juif, c'était une chose, mais cette fille était allemande.

– Si vous pressez cette détente, l'*Obersturmbannführer* sera mis au courant, dis-je calmement, le cœur battant si fort que je le sentis déformer la lourde laine de ma veste d'uniforme.

– Si l'*Obersturmbannführer* l'apprend, je saurai à qui je le dois, hmm ?

Il retira son arme de la bouche d'Annika et la frappa sur la joue avec. Elle tomba à genoux, puis se releva aussitôt et sortit de la salle en courant. Voelkel se dirigea vers un groupe d'officiers SS et se mit à boire avec eux.

Je fus soudain saisi d'un violent mal de crâne. Je ne voulais pas être ici ; je ne voulais même pas être en Ukraine. J'avais vingt-trois ans. Je voulais être installé à la table de la cuisine de ma mère et déguster sa soupe au jambon faite maison, je voulais regarder des jolies filles marcher dans la rue en talons hauts, je voulais en embrasser une dans la ruelle aux murs de brique, derrière la boucherie.

Je voulais être un jeune homme avec une vie devant moi, et non un soldat arpentant chaque jour la mort et nettoyant chaque nuit les entrailles qui maculaient mon uniforme.

Quand je sortis d'un pas chancelant de la taverne, un point brillant attira mon regard. C'était la secrétaire, les cheveux éclairés par un réverbère.

– Mon chevalier dans son armure étincelante, dit-elle, une cigarette à la main, que je lui allumai.

– Il vous a fait mal ?

– Pas plus que d'habitude, me répondit-elle en haussant les épaules.

Comme si nous l'avions invoqué, Voelkel ouvrit la porte de l'établissement et sortit dans le froid. Il agrippa le menton d'Annika et l'embrassa brutalement sur la bouche.

– Viens, ma chérie, dit-il sur un ton mielleux. Tu ne vas pas m'en vouloir toute la nuit ?

– Sûrement pas. Laissez-moi seulement le temps de finir ma cigarette.

Après avoir brièvement posé les yeux sur moi, il disparut dans la taverne.

– Il n'est pas si mauvais, le défendit Annika.

– Dans ce cas, pourquoi le laissez-vous vous traiter ainsi ?

Annika me regarda droit dans les yeux.

– Je pourrais vous poser la même question, dit-elle.

Le lendemain, tout se déroula comme si cette altercation ne s'était jamais produite. À Zwiahel, nous utilisâmes des mitrailleuses plutôt que nos fusils, pour mener notre *Aktion*. Les soldats canalisèrent les Juifs en une interminable file débouchant sur les fosses. Cette fois, ils étaient très nombreux. Deux mille. Il nous fallut deux jours pour tous les tuer.

Étaler du sable entre les couches de cadavres n'aurait servi à rien ; d'autres éléments du régiment se contentaient de pousser les Juifs sur leurs parents et amis, dont certains agonisaient encore. Je les entendais se murmurer des paroles apaisantes à l'oreille, quelques secondes avant d'être abattus à leur tour.

Dans l'un des derniers groupes figuraient une mère et son enfant, ce qui n'avait rien d'extraordinaire ; j'en avais vu des milliers. Celle-ci portait une fillette et lui disait de ne pas regarder, de garder les yeux fermés. Elle l'installa entre deux cadavres, comme si elle la couchait pour la nuit, puis elle se mit à chanter.

Je ne connaissais pas les paroles, mais la mélodie m'était familière. C'était une berceuse que ma mère nous avait fredonnée, à mon frère et moi, quand nous étions enfants, et dans une autre langue. La petite fille se mit également à chanter. *Nite farhalten*, enchaîna la mère. « Ne t'arrête pas. »

Lorsque j'en eus donné l'ordre, les mitrailleuses s'éveillèrent à la vie, faisant vibrer la terre sous mes pieds. Les bourdonnements, dans mes oreilles, ne s'estompèrent qu'après que les soldats en eurent terminé.

C'est alors que j'entendis la fillette, qui chantait toujours.

Elle murmurait à peine, couverte de sang, mais les notes s'élevaient telles des bulles de savon. Pénétrant dans la fosse, je la braquai avec mon arme. Alors qu'elle avait jusqu'à cet instant gardé le visage enfoui contre l'épaule de sa mère, elle me sentit approcher et leva les yeux vers moi.

Je tirai une balle dans le cadavre de sa mère.

Soudain, un autre coup de feu retentit... et la mélodie s'interrompit.

À côté de moi, Voelkel rengaina son pistolet.

– Visez mieux, me dit-il.

J'avais passé trois mois au sein de la brigade d'infanterie 1 SS, hanté par mes cauchemars. Chaque fois que je m'installais pour prendre mon petit déjeuner, je voyais le fantôme d'un mort, debout à l'autre bout de la pièce. Lorsque mon regard s'égarait sur mes uniformes nettoyés, lavés de leurs taches, je voyais encore les endroits où le sang s'était incrusté dans la laine. Le soir, je buvais jusqu'à perdre conscience, tant il était dangereux d'arpenter la zone située entre l'éveil et le sommeil.

Même après que le dernier Juif de Zwiahel eut été tué, même après que Voelkel nous eut félicités pour ce travail bien fait, j'entendais encore chanter cette fillette. Elle était morte depuis longtemps, ensevelie sous d'innombrables couches d'habitants de sa ville, pourtant la brise, endossant le rôle d'un archet de violon, caressait les branches d'un arbre et redonnait vie à la berceuse. Quand j'entendais quelqu'un faire tinter des pièces de monnaie en les comptant, j'imaginai son rire. Sa voix était prisonnière de mon oreille, tel l'océan dans un coquillage.

Je me mis à boire de bonne heure, ce soir-là, sans même dîner. Le bar de la taverne tanguait devant moi ; il me fallait imaginer que chaque gorgée d'alcool qui franchissait mes lèvres m'enracinait davantage au tabouret sur lequel j'étais assis. J'envisageai de me laisser aller à perdre connaissance ici-même, sur les tables graisseuses que l'on ne nettoyait jamais assez.

Je ne sais pas depuis combien de temps je me trouvais là lorsqu'elle est apparue. Annika. Quand j'ouvris les yeux, la joue plaquée contre le bois de la table, elle était à côté de moi et me regardait.

– Ça va aller ? me demanda-t-elle.

Je levai la tête, qui devait peser une tonne, et vit le visage de ma voisine se redresser.

– Il va vous falloir un coup de main pour rentrer, on dirait, dit-elle.

Elle me releva, alors que je ne voulais pas bouger. Parlant à toute vitesse, elle m'entraîna hors du bar. Peu désireux de me retrouver en un endroit où il me faudrait affronter seul mes souvenirs, je me mis à résister, ce qui ne présenta guère de difficulté, car elle n'était pas bien épaisse, et j'étais nettement plus imposant qu'elle. Elle eut aussitôt un mouvement de recul, comme si elle s'attendait à être frappée.

Elle croyait que je ressemblais à Voelkel sur ce point.

Sa réaction eut le mérite de dissiper les brumes de mon cerveau.

– Je ne veux pas rentrer, lui dis-je.

Je ne me rappelle pas comment nous nous sommes retrouvés dans sa chambre. Il y avait des escaliers, que je n'étais pas en état de gravir. Je ne sais pas qui de nous deux eut l'idée d'ôter nos vêtements. Je n'ai aucune idée de ce qui s'est passé entre nous, ce que je regrette profondément, je vous le garantis.

En revanche, je me souviens avec une netteté parfaite d'avoir été réveillé par le froid d'un pistolet braqué sur mon front. Penché sur moi, Voelkel m'annonça que ma carrière d'officier était terminée.

[1.](#) En français dans le texte.

– J’ai une surprise pour vous, dit Aleks quand j’entrai dans la cuisine. Asseyez-vous.

Je me juchai sur un tabouret et vis les muscles de son dos se contracter quand il sortit quelque chose de la porte du four en brique.

– Fermez les yeux. Ne regardez pas, ajouta-t-il.

– Si c’est une nouvelle recette, j’ose espérer que vous avez également préparé les pains habituels...

– C’est bon, m’interrompit Aleks, désormais si proche de moi que je sentis la chaleur de sa peau.

Vous pouvez ouvrir les yeux.

Obtempérant, je découvris dans la paume ouverte d’Aleks un petit pain ressemblant en tout point à celui que mon père avait l’habitude de me confectionner. Cela suffit à me donner envie de pleurer. Il sentait bon la cannelle et le chocolat.

– Comment l’avez-vous su ? lui demandai-je.

– La nuit où j’ai dû vous recoudre le cou ; vous parlez beaucoup quand vous êtes inconsciente, dit-il, un sourire aux lèvres. Promettez-moi de le manger en entier.

Lorsque j’ouvris le petit pain, de la vapeur s’éleva entre Aleks et moi, tel un secret partagé entre nous. La mie était légèrement rose et chaude, comme de la chair.

– Je vous le promets, dis-je, avant de mordre une première fois dans ce cadeau.

SAGE

Peut-on reprocher au créationniste de ne pas croire en l'évolution si, toute sa vie durant, on lui a ressassé cette prétendue vérité jusqu'à la lui faire entièrement gober ?

Peut-être pas.

Peut-on reprocher au nazi né dans un pays antisémite et ayant reçu une éducation antisémite d'avoir massacré cinq mille Juifs, une fois devenu adulte ?

Oui. Oui, on peut.

Si je suis toujours assise à la table de cuisine de Josef, c'est pour la même raison que celle qui explique le ralentissement de la circulation après un accident de voiture. On veut voir les dégâts. On est incapable de passer devant sans en prendre une photo mentale. Si repoussante soit-elle, l'horreur nous attire.

Sous mes yeux, sur la table, se trouvent les photos ; celle qu'il m'a montrée il y a plusieurs jours, sur laquelle il pose en soldat dans un camp, et celle tirée du journal, prise juste avant la Nuit de Cristal, sur laquelle Josef – Reiner –, tout sourire, dévore le gâteau préparé par sa mère.

Comment quelqu'un ayant tué des innocents peut-il avoir l'air si... si ordinaire ?

– Je ne comprends pas comment vous avez fait, dis-je, brisant le silence. Comment avez-vous pu mener une vie normale et faire comme si rien de tout cela ne s'était jamais produit ?

– Ce dont on arrive à se persuader quand on y est contraint est surprenant, dit Josef. En ne cessant de se répéter qu'on est tel ou tel genre de personne, on finit par devenir cette personne. C'était le principe de la solution finale, finalement. Je me suis d'abord convaincu moi-même que j'étais de race pure, que j'étais aryen, que ma naissance me donnait droit à davantage de choses que d'autres. Réfléchissez à ce... à cet orgueil démesuré, à cette arrogance ? En comparaison, me persuader, ainsi que mon entourage, que j'étais quelqu'un de bien, un honnête homme, un modeste enseignant, fut chose aisée.

– Je ne sais pas comment vous faites pour dormir la nuit.

– Qui dit que je dors la nuit ? Vous êtes certainement consciente à présent que j'ai commis des choses affreuses. Que je mérite de mourir.

– En effet, dis-je, sans prendre de gants. Vous méritez de mourir. Mais si je vous tue, je ne vaudrai pas mieux que vous.

Josef médite un instant sur ces mots avant de reprendre :

– Une telle décision, qui va à l'encontre de votre morale, est plus dure à prendre la première fois. Dès la deuxième, ce n'est plus si difficile ; cela vous fait même vous sentir un tout petit peu mieux par rapport à la première fois. Et ainsi de suite. Cela étant, vous pouvez poursuivre de la sorte à l'infini, jamais vous ne vous débarrasserez tout à fait de l'aigreur que vous éprouvez lorsque vous repensez à l'instant où vous auriez pu dire « non ».

– Si vous voulez me convaincre de vous aider à mourir, vous vous y prenez très mal.

– Ah, oui, mais ce que j'ai commis et ce que je vous demande de faire sont deux choses très différentes. Moi, je veux mourir.

Je pense à ces malheureux Juifs dénudés, humiliés, s'agrippant à leurs enfants et marchant vers une fosse remplie de cadavres. Peut-être voulaient-ils mourir eux aussi à cet instant, plutôt que de vivre dans un monde où ce genre d'horreur est possible.

Je pense à ma grand-mère qui, comme Josef, a si longtemps refusé de parler de ces événements. Estimait-elle que le fait de les taire lui éviterait d'avoir à les revivre ? Ou voyait-elle dans ses

souvenirs une boîte de Pandore à n'ouvrir à aucun prix, sous peine de laisser le mal se répandre de nouveau dans le monde, tel un poison ?

Je pense également aux monstres qu'elle évoque dans son roman. Se dissimulaient-ils dans les ombres pour échapper à d'autres ? Ou pour se fuir eux-mêmes ?

Enfin, je pense à Léo. Je me demande comment il parvient à se plonger dans ce genre de récits, de son propre gré, et chaque jour. Peut-être n'est-il pas tant question pour lui de capturer les auteurs de ces atrocités, soixante-cinq ans après les faits. Peut-être agit-il ainsi afin de s'assurer que quelqu'un l'écoute encore, au nom des victimes.

Je me force à revenir vers Josef :

– Que s'est-il passé ensuite ? Quand Voelkel vous a surpris au lit avec sa copine ?

– Il ne m'a pas tué, évidemment, mais il a fait en sorte que je ne sois plus affecté à son régiment. (Il hésite une seconde.) À l'époque, je ne savais pas si je devais le maudire pour cela ou m'en réjouir. (Il se saisit de la photo sur laquelle il se trouve dans un camp, pistolet à la main.) Les éléments qui ne voulaient pas accomplir leur mission au sein d'une brigade d'exécution n'étaient pas punis ou forcés à le faire. Ils avaient toujours le choix. On se contentait de les muter.

« Après l'audience disciplinaire, je fus envoyé sur le front est, dans une *Bewährungseinheit*, une compagnie pénitentiaire. Mon grade de lieutenant était désormais en sursis ; rétrogradé en tant que sergent, je devais prouver ma valeur, sous peine de définitivement perdre mon rang. (Josef déboutonne sa chemise et sort le bras gauche de sa manche, puis me dévoile une petite marque de brûlure circulaire sous l'aisselle.) Ils m'ont fait un tatouage de *Blutgruppe*, comme à tous les membres de la Waffen-SS. Nous étions tous censés en porter un, même si ce ne fut pas toujours le cas. Une petite lettre à l'encre noire. Si je devais avoir besoin d'une transfusion sanguine, en ayant sombré dans l'inconscience ou perdu mon *Erkennungsmarke*, le médecin saurait immédiatement quel était mon groupe sanguin et pourrait s'occuper de moi en premier. En l'occurrence, cela m'a sauvé la vie.

– Je ne vois qu'une cicatrice.

– C'est parce que je me suis tailladé la chair à cet endroit avec un couteau suisse, lorsque je me suis réfugié au Canada. Trop de personnes savaient que les SS étaient ainsi tatoués, à une époque où les criminels de guerre étaient traqués. J'ai fait ce qu'il fallait.

– Vous avez donc été touché par une balle ?

Josef acquiesce.

– Nous n'avions pas de nourriture et le temps était affreux. Une nuit, notre section a été prise en embuscade par l'armée Rouge. J'ai encaissé une balle destinée à mon commandant. J'ai perdu tant de sang que j'ai failli y laisser la vie. Le Reich y a vu un acte d'héroïsme, alors que je n'avais agi ainsi qu'en songeant au suicide. (Il secoue la tête.) Ce fut suffisant pour me racheter. Les nerfs du bras droit sérieusement touchés, je n'allais toutefois plus jamais être en mesure de manier correctement un fusil. Quoi qu'il en soit, en cette fin 1942, ils avaient besoin de moi autre part, ailleurs que sur le front. Il n'est pas nécessaire d'avoir la main ferme pour menacer avec un pistolet un prisonnier désarmé. Je bénéficiais déjà à l'époque d'une expérience dans les camps de concentration, où j'avais commencé ma carrière de SS. Ainsi, après neuf mois d'hôpital, je fus renvoyé dans un camp, cette fois en tant que *Schutzhaftlagerführer* du quartier des femmes. J'étais responsable des prisonnières que l'on me confiait. Les détenus surnommaient le camp « *Anus mundi* ». Je me rappelle du moment où, tout juste descendu du véhicule qui m'y avait conduit, j'ai posé les yeux sur le portail, avec ces trois mots découpés dans une bannière de métal : *Arbeit macht frei*. « Le travail rend libre. » C'est alors que j'entendis quelqu'un m'appeler. (Josef lève la tête vers moi.) C'était Franz, mon frère. Après avoir si longtemps refusé de soutenir le Reich, il était désormais *Hauptscharführer* (« sergent ») et occupait un poste administratif dans ce camp.

– Je n'ai jamais entendu parler de cet *Anus mundi*.

– Ce n’était qu’un surnom, précise Josef en riant. Vous parlez un peu le latin, j’imagine ? Cela signifie « trou du cul du monde ». Mais vous connaissez probablement mieux ce camp sous le nom d’Auschwitz.

Sa proie tentait de lui échapper, le cœur palpitant en rythme avec ses pas précipités. Il en percevait chaque battement. Elle aurait dû savoir que c'était inutile, se dit-il. Tout était sa faute à elle.

Il la frappa par-derrière quand elle aborda l'angle du mur. Elle chuta lourdement sur les dalles. Il abattit la main sur le col de sa robe, qu'il déchira et rabattit jusqu'aux reins en la retournant sur le dos. Un bras plaqué sur la clavicule lui suffit à l'immobiliser. Elle le supplia, comme elles le faisaient toujours, mais il ne l'écouta pas. Elle avait à présent le cœur qui battait à tout rompre, et cela le rendait fou.

La première morsure fut la plus jouissive, telle une lame fendant la terre. Le pouls de la victime tremblait comme une feuille dans le creux du cou. Elle avait la peau si douce qu'il n'eut à tirer qu'une seule fois, et en douceur, pour l'arracher et exposer le muscle avec ses veines palpitantes. Il entendit également le sang se déverser, telle une rivière en crue, ce qui le fit saliver de désir. Fort d'années de dextérité, il trancha le muscle, faisant claquer nerfs et tendons comme les cordes d'un arc, et disséqua la chair jusqu'à sentir sur la langue le flot de sang délicat et cuivré jaillissant de l'artère. Le liquide rouge coulait déjà sur le menton du prédateur, tel du jus de melon, quand il sentit sa proie, dont la peau commençait à se flétrir, se relâcher sous lui. Les dents plantées dans la moelle épinière de la malheureuse, il devina qu'elle ne lui était plus utile. Reliée au corps par un unique ligament, la tête roula un peu plus loin.

Il s'essuya la bouche. Et se mit à pleurer.

SAGE

Même si Josef m'a tant parlé de mort que ses lèvres en sont noircies, comme s'il avait avalé des mûres, même s'il m'est impossible de chasser de mon esprit les visions de cette fillette continuant à chantonner, et de ce jeune homme invoquant son jeune âge, je pense surtout aux autres. À ceux dont Josef ne m'a pas parlé. À ceux qui n'ont même pas laissé de trace dans ses souvenirs, ce qui est infiniment plus horrible.

Il est donc passé par Auschwitz, comme ma grand-mère. L'a-t-elle connu ? Leurs chemins se sont-ils croisés ? L'a-t-il menacée, battue ? La nuit, sur sa couchette fétide, attribuait-elle au monstre de son roman les traits de Josef ?

Je n'ai pas parlé de ma grand-mère à Josef, pour une bonne raison ; cela fait plus de six décennies qu'elle refoule ses souvenirs. Malgré tout, en sortant de chez Josef, je ne peux m'empêcher de me demander si elle fait partie des victimes dont il ne se souvient plus. Et s'il est, lui, un des individus qu'elle a voulu oublier à tout prix. L'injustice de la situation m'écoeure profondément.

Il fait nuit noire et il pleut lorsque je sors de la maison de Josef, dont le poids de la confession me fait frissonner. Je n'ai qu'une envie, avoir quelqu'un vers qui courir, quelqu'un qui me serre dans ses bras, me dise que ça va aller et me tienne la main jusqu'à ce que je m'endorme. Ma mère aurait parfaitement tenu ce rôle, hélas elle n'est plus de ce monde. Ma grand-mère le pourrait également, pendant elle voudrait savoir ce qui me bouleverse à ce point.

Je décide donc de me diriger vers la maison d'Adam, même si je lui ai dit que je ne voulais plus le voir et même s'il fait nuit, ce qui correspond à la partie de sa vie qui appartient à une autre que moi. Je me gare le long du trottoir et scrute par la fenêtre du salon, comme dans un aquarium. Un jeune garçon regarde *Jeopardy !* à la télévision, tandis qu'au-delà du canapé, une fillette lit, assise à la table de la cuisine. Des rayons de lumière couleur beurre enveloppent ses épaules comme une cape. Dans la cuisine, la femme d'Adam fait la vaisselle. Alors que j'observe ce petit monde, Adam apparaît, muni d'un torchon propre, et prend un saladier des mains pleines de mousse de son épouse. Après avoir séché le récipient, il le pose sur le plan de travail et, par derrière, prend Shannon dans ses bras.

Au-dessus de moi, le ciel se déchire soudain, ce qui est certainement une métaphore, et pas seulement la manifestation d'un phénomène de basse pression. Je regagne en courant ma voiture, que j'atteins à l'instant où la nuit est fendue par un éclair violacé. Je démarre et m'éloigne de cette famille heureuse, pour me retrouver conduisant trop vite sur l'autoroute à quatre voies. Sur l'asphalte, les flaques d'eau sont immenses et noires. Je repense à l'image citée par Josef, au sang remontant de sous la terre et inondant le sol. J'ai l'esprit tellement ailleurs que je ne vois pas immédiatement la biche qui surgit du bois bordant l'autoroute et bondit devant ma voiture. Je donne un violent coup de volant. Luttant pour conserver le contrôle de mon véhicule, je heurte la glissière de sécurité et me fracasse la tête contre la fenêtre. Puis ma voiture s'immobilise dans un sifflement.

Je perds conscience quelques instants.

Enfin j'ouvre les yeux, le visage humide. Croyant que je pleure, j'effleure ma joue... et constate que je viens de tacher ma main de sang.

L'espace d'une horrible fraction de seconde, je sens mon cœur cesser de battre et suis replongée dans mon passé.

Je tourne la tête vers le siège passager, et, en jetant un coup d'œil à travers le pare-brise éclaté, me rappelle où je suis et ce qui m'est arrivé.

La biche est allongée sur la chaussée, éclairée par le voile blanc des phares. Je me précipite dehors.

Sous la pluie battante, jem'agenouille et pose la main sur son museau, sur son cou, et me mets à pleurer.

Je suis si bouleversée qu'il me faut un moment pour me rendre compte qu'une autre voiture éclaire la nuit et qu'une main s'est posée avec douceur sur mon épaule.

– Vous allez bien, mademoiselle ? me demande le policier.

Comme s'il était facile de répondre à cette question. Comme si je pouvais me contenter d'un seul mot.

* *

*

Après avoir été prévenue par la police, Mary insiste pour que je me fasse examiner à l'hôpital. Quand le médecin me pose un pansement papillon sur le front en disant qu'il va falloir surveiller d'éventuels signes de commotion cérébrale, Mary déclare que je vais dormir chez elle cette nuit, sans même me consulter. Cela étant, j'ai si mal au crâne que je ne suis pas en état de protester, ce qui me vaut de me retrouver à boire du thé dans sa cuisine.

Mary a les mains couvertes de peinture violette ; elle était attelée à sa fresque quand la police l'a contactée. Dans ce coin réservé au petit déjeuner, je suis cernée par une représentation onirique de l'Apocalypse à demi achevée. Jésus – je suppose que c'est lui, car il a les cheveux longs et porte la barbe, même si son visage ressemble de façon douteuse à celui de Bradley Cooper – tend le bras en direction de malheureux sombrant vers Méphistophélès, représenté sous les traits d'une femme avec un air de Michele Bachmann. Parmi les pauvres âmes plus ou moins dénudées qui chutent, et dont certaines sont à peine esquissées, je reconnais Snooki¹, Donald Trump, Joe Paterno².

– Elmo³, vraiment ? dis-je en désignant du doigt un personnage derrière mon dos.

– Depuis combien de temps est-il un gamin ? dit Mary, qui hausse les épaules en me passant le sucre. Il ne vieillit pas. Il a clairement conclu un pacte avec le diable. (Elle tend le bras par-dessus la table et me prend la main.) Que tu m'aies fait prévenir signifie beaucoup pour moi, tu sais.

Je décide de ne pas lui préciser que c'est la police qui a pris cette initiative.

– Je pensais que tu m'en voulais de t'avoir forcée à prendre du repos, poursuit-elle. Mais c'est vraiment pour ton bien, Sage. (Elle sourit légèrement.) Sœur Immaculée me répétait sans cesse cette phrase, quand j'étais en maternelle, à l'école paroissiale. J'étais très bavarde. Un jour, elle m'a mise dans la poubelle. J'étais assez menue pour y entrer. Chaque fois que je me plaignais, elle donnait un coup de pied dedans.

– Je suis censée t'être reconnaissante de ne pas m'avoir balancée dans la benne à ordures ?

– Non, tu es censée t'estimer chanceuse que quelqu'un tienne suffisamment à toi pour t'aider à retrouver le droit chemin. Tu sais que c'est ce qu'aurait voulu ta mère.

Ma mère. La raison pour laquelle je me suis mise à fréquenter le groupe de soutien. Si elle n'était pas morte, je ne me serais sans doute jamais liée d'amitié avec Josef Weber.

– Bon, que s'est-il passé, ce soir ? s'enquiert Mary.

Eh bien, pas mal de choses...

– Tu le sais bien ; j'ai percuté une biche et ma voiture a fait une embardée et heurté la glissière de sécurité.

– Où allais-tu ? Le temps était exécrable.

– Je rentrais chez moi, dis-je, sans mentir.

J'aimerais tout lui dire à propos de Josef, mais elle n'a rien voulu entendre lorsque j'ai déjà tenté de

me confier à ce sujet. Comme Josef l'a dit, nous ne croyons que ce que nous voulons croire, que ce en quoi nous avons besoin de croire. De même, nous décidons de ne pas voir ce que nous préférons tenir pour inexistant. Mary est incapable d'admettre la seule pensée que Josef Weber soit un monstre, car cela impliquerait qu'elle ait été dupée par lui.

– Tu étais avec lui ? me demande-t-elle, sur un ton ferme.

Je songe dans un premier temps à Josef, avant de comprendre qu'elle pense à Adam.

– En fait, j'ai dit à Adam que je ne voulais plus le voir pendant un moment.

Mary en reste bouche bée, puis elle s'exclame :

– Amen !

– Mais ensuite, je suis allée jusque chez lui. (Voir Mary plonger la tête dans les mains me fait grimacer.) Je ne comptais pas entrer dans la maison, je le jure.

– Ohé ! Pourquoi tu n'es pas venue ici ? J'ai assez de tisane et de glace Häagen-Dazs pour venir à bout de n'importe quelle déprime, sans compter que je suis plus disponible, émotionnellement parlant, qu'Adam ne l'a jamais été.

– Tu as raison, dis-je en hochant la tête. J'aurais dû t'appeler. Au lieu de ça, je l'ai vu avec sa femme et ses gosses. Ça m'a... ébranlée, j'imagine, et c'est pour ça que j'ai percuté cette biche.

Je prends soudain conscience que j'ai monté cette histoire sans même citer le nom de Josef. Finalement, je ressemble davantage à ma grand-mère que je ne le croyais.

– Bien tenté, mais tu mens, lance Mary. (Je cligne des yeux, le souffle coupé.) Je te connais. Tu es allée chez lui parce que tu voulais lui dire que tu avais fait une erreur. Si tu n'avais pas joué les voyeuses et assisté à la scène de la famille heureuse, tu aurais probablement escaladé le treillage et lancé des cailloux à sa fenêtre, jusqu'à ce qu'il sorte pour te parler.

– Tu me fais me sentir nulle, dis-je en prenant une mine renfrognée.

Mary hausse les épaules :

– Je veux simplement dire que ça ne te ferait pas de mal de lui garder rancune un peu plus longtemps que quelques secondes.

– Ça ne fait pas un peu trop « Ancien Testament », pour une bonne sœur ?

– Ex-bonne sœur. À ce propos, laisse-moi te dire que leur prétendue sérénité, comme on le voit dans *La Mélodie du bonheur*, c'est des conneries. À l'intérieur du cloître, les nonnes sont aussi mesquines que les gens normaux. Il y en a qu'on adore et d'autres qu'on déteste. Comme d'autres, j'ai craché dans l'eau bénite avant qu'une autre bonne sœur y trempe les mains. Ça valait largement les vingt chapelets que j'ai dû ensuite réciter pour faire pénitence.

Je me masse la tempe gauche, qui m'élance.

– Tu peux m'apporter mon téléphone ?

Elle se lève et farfouille dans mon sac à main.

– Qui comptes-tu appeler ?

– Pepper.

– menteuse. La dernière fois que tu as parlé à ta sœur, elle t'a raccroché au nez parce que tu lui avais dit que payer des cours particuliers à une fillette de quatre ans pour qu'elle soit admise dans une maternelle huppée était aussi sensé que de louer les services d'un moniteur pour apprendre à nager à un poisson. Tu n'appellerais pas Pepper si tu étais coincée dans une voiture sur le point de prendre feu...

– Laisse-moi écouter mes messages, OK ?

Mary me lance mon portable.

– Vas-y, envoie-lui un texto. De toute façon, dès demain matin, tu le supplieras de te pardonner. C'est comme ça que tu fonctionnes.

Je fais défiler mes contacts, jusqu'à voir apparaître le numéro de Léo.

– Non, pas cette fois.

Apparemment, même les chasseurs de nazis font des pauses. Malgré les trois messages vocaux que je lui laisse au cours de la nuit et le lendemain matin, Léo ne me rappelle pas. Je dors d'un sommeil agité dans la chambre d'amis de Mary où, juste au-dessus de ma tête, une sculpture très travaillée représente Jésus portant sa croix. Je rêve que je suis condamnée à traîner un crucifix au sommet d'une colline, tel Sisyphe son rocher. Une fois parvenue là-haut, je baisse les yeux et découvre les cadavres dénudés de milliers d'hommes, femmes et enfants.

Mary me conduit chez moi en se rendant à la boulangerie, même si je répète avec insistance qu'il vaudrait mieux que j'aie travaillé avec elle. De retour à la maison, je me sens énervée. Je ne pense pas être capable de supporter une nouvelle session avec Josef aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, je ne veux pas lui reparler avant d'en avoir discuté avec Léo.

Décidée à ne plus penser à Josef, je m'attelle à une préparation qui nécessite toute mon attention, de la brioche. La brioche est une anomalie : bien que constituée à 50 % de beurre, elle n'a rien d'une brique et fond dans la bouche, douce et aérée. En confectionner au cours d'une journée chaude et humide comme celle-ci est un défi supplémentaire, car cette recette impose que tous les ingrédients soient froids. Je vais jusqu'à laisser quelque temps la cuve et le crochet de pétrissage dans le réfrigérateur.

Je commence par écraser le beurre avec un rouleau à pâtisserie, pendant que la pâte est malaxée, puis je l'ajoute petit à petit dans la cuve. C'est le moment que je préfère dans la brioche. La pâte, qui ne sait pas vraiment quoi faire de tout ce beurre, commence à se désolidariser. Si on lui laisse suffisamment de temps, elle parvient à se recentrer en prenant une consistance satinée.

J'éteins le robot mixeur et prélève un morceau de pâte de la taille d'une prune. Des deux mains, je tire doucement dessus, afin de voir s'il devient transparent en s'étirant. Je verse la pâte dans un récipient que je recouvre avec soin d'un film plastique et pose sur mon plan de travail, avant de nettoyer la cuisine.

C'est alors que quelqu'un sonne à la porte d'entrée.

Ce bruit me fait sursauter. En temps ordinaire, je ne suis pas chez moi en journée, et personne ne sonne la nuit, pas même Adam, qui possède une clé de la maison.

Alors que je m'attends à découvrir la factrice ou le type d'UPS, l'individu qui se tient sur mon perron n'est pas en uniforme. Bien qu'il fasse facilement trente degrés dehors, il porte une veste de costume froissée et une cravate. Il a les cheveux noirs, une barbe de quelques jours et des yeux brillants couleur noisette. Il doit bien mesurer un mètre quatre-vingt-cinq.

– Sage Singer ? demande-t-il quand j'ouvre la porte. Léo Stein.

Sur bien des points, il ne ressemble pas à ce que j'avais imaginé. J'ai instantanément le réflexe de faire tomber ma frange sur ma cicatrice, mais trop tard ; Léo me dévisage, comme si sa vue perceait l'écran formé par mes cheveux.

– Comment avez-vous su où j'habitais ?

– Vous plaisantez ? J'appartiens au ministère de la Justice. Je sais même ce que vous avez pris au petit déjeuner.

– Vraiment ?

– Non, avoue-t-il en souriant, ce qui me surprend.

Étant donné tout ce qu'il a entendu, je pensais que quelqu'un comme lui devait avoir oublié de quelle façon s'y prendre pour sourire.

– Puis-je entrer ?

Je me demande s'il est en train de suivre une procédure, si j'ai seulement le droit de refuser. Ai-je commis une faute grave ? Josef et moi avons-nous été filmés à notre insu ? Suis-je dans le pétrin ?

– Bon, respirez, reprend Léo. Je suis venu vous aider, pas vous arrêter.

Je me tourne de côté, de façon qu'il ne voie pas mon mauvais profil.

– Euh..., vous avez un problème ? s'enquiert-il.

– Non, pourquoi ?

– Parce que vous gardez la tête tournée comme j'ai dû le faire le mois dernier, après m'être endormi sur mon bureau. Impossible de la redresser pendant une semaine.

Je prends une profonde inspiration et le regarde droit dans les yeux, le mettant au défi de me dévisager.

– Oh... laisse-t-il échapper. Je ne m'attendais pas à ça.

Je ne sais pas pourquoi, j'ai la sensation d'avoir été giflée. La plupart des personnes polies ne disent rien quand elles remarquent mes cicatrices. Si Léo avait réagi ainsi, j'aurais au moins pu faire comme s'il n'avait rien remarqué.

– C'est bête à dire, mais je vous avais imaginée avec les yeux marron. Pas bleus. (J'en reste bouche bée.) J'aime bien le bleu, cela dit. Ça vous va bien.

– C'est tout ce que vous avez à dire ? Sincèrement ?

Il hausse les épaules.

– Si vous pensiez que j'allais partir en courant et en hurlant après avoir aperçu les quelques marques façon cyborg sur votre visage, désolé de vous décevoir.

– Façon cyborg ?

– Bon, écoutez, je ne vous connais pas très bien, mais vous me semblez légèrement obnubilée par votre apparence. En ce qui me concerne, j'y attache nettement moins d'importance qu'au fait que vous ayez attiré mon attention sur Josef Weber.

En entendant prononcer ce nom, je secoue la tête, comme pour le chasser de mon esprit.

– Je lui ai parlé hier. Il a commis tant de choses affreuses...

Léo ouvre un porte-documents qui a bien vécu et en sort un dossier.

– Je sais, dit-il. C'est pour ça que j'ai pensé qu'il était temps qu'on se rencontre.

– Mais vous avez dit qu'il me faudrait parler de cette affaire avec une historienne.

– Je passais dans le coin, se justifie-t-il en rougissant légèrement.

– Vous aviez autre chose à faire dans le New Hampshire ?

– À Philly, rectifie-t-il. Pas trop loin.

Philadelphie se trouve à huit heures de route. Je recule et lui tiens la porte.

– Eh bien, dans ce cas, vous devez mourir de faim.

Léo Stein est incapable de s'arrêter de dévorer la brioche. La première fournée est sortie du four, incroyablement légère. Je l'ai servie chaude, avec de la confiture et du thé.

– Mmm..., s'extasie-t-il en fermant les yeux de ravissement. Je n'ai jamais rien goûté d'aussi bon.

– Il n'y a pas de boulangerie à Washington ?

– Aucune idée. Je me nourris principalement de très mauvais café et de sandwichs sortis d'un distributeur automatique.

Je viens de passer deux heures à lui raconter tout ce que m'a dit Josef. Tout en parlant, j'ai façonné la pâte en brioche à tête, que j'ai badigeonnée d'œuf battu avant de la faire cuire. Il m'est plus facile de m'exprimer quand j'ai les mains occupées. Je me sens plus légère à chaque mot qui franchit mes lèvres, comme si je confiais à Léo des phrases de pierre. Plus je les lui transmets, plus il se charge de ce fardeau. Il prend des notes sur son cahier à spirale. Il observe attentivement la coupure de presse parue dans un journal local de Wewelsburg, que j'ai glissée dans ma poche avant de sortir de chez Josef, et sur laquelle on voit celui-ci engloutir le gâteau préparé par sa mère.

Il ne sursaute même pas quand il me regarde.

– Vous allez lui parler directement ?

– Pas encore, me répond Léo en levant les yeux vers moi. Vous avez développé une bonne relation.

Il vous fait confiance.

– Il me fait confiance pour lui pardonner, pas pour le dénoncer.

– Le pardon est d'ordre spirituel, tandis qu'une condamnation n'est que judiciaire. L'un n'empêche pas l'autre.

– Vous seriez prêt à lui pardonner ?

– Je n'ai pas dit ça. Ce n'est pas mon rôle, ni le vôtre, si vous voulez mon avis. Pardonner revient à se mettre à la place de Dieu.

– Condamner aussi, fais-je remarquer.

Il lève les sourcils et affiche un sourire.

– La différence, c'est que Dieu ne hait personne.

– Je suis étonnée de vous voir croire en Dieu, après avoir rencontré tant de personnages malfaisants.

– Comment pourrais-je ne pas croire en Lui, après avoir rencontré tant de survivants ? souligne-t-il, en s'essuyant la bouche avec sa serviette. Vous avez donc aperçu son tatouage ?

– J'ai vu une marque qui était peut-être un tatouage.

– Où ? me demande Léo en levant le bras. Montrez-moi.

Je pose la main sur son biceps gauche, en dessous de l'aisselle. Je sens la chaleur de sa peau sous le coton de sa chemise.

– Ici. On aurait dit une brûlure de cigarette.

– Ça correspond aux tatouages *Blutgruppe* des Waffen-SS, confirme-t-il. Et aux informations dont nous disposons pour le moment. Tout comme le fait qu'il prétende avoir fait partie de la brigade d'infanterie 1 SS en 1941 et travaillé à Auschwitz II à partir de 1943.

Il ouvre le dossier sur la table, entre nous. J'aperçois une photo granuleuse représentant un jeune homme en uniforme nazi, avec une tête de mort sur le revers de son manteau. Ce pourrait être Josef, j'imagine, mais il m'est impossible de l'affirmer. « HARTMANN REINER », lis-je en jetant un coup d'œil pendant que Léo détache le cliché du trombone auquel il est accroché. Y figure également une adresse, illisible pour moi à cause d'une écriture chargée de fioritures, ainsi que les lettres AB, sans doute son groupe sanguin. Léo se hâte de refermer le dossier, qui contient des informations confidentielles, j'imagine, et pose la photo à côté de la coupure de presse.

– La question est de savoir si ces deux types ne font qu'une seule et même personne, dit-il.

Sur la première photo, Josef est un adolescent, tandis que c'est un homme sur la seconde. La qualité de l'une comme de l'autre est médiocre.

– Je n'en sais rien, dis-je. Mais est-ce vraiment important, si tout le reste concorde ?

– Eh bien, ça dépend. En 1981, la Cour suprême a décrété que quiconque ayant été gardien dans un camp de concentration nazi avait soutenu les actes perpétrés là-bas, y compris les meurtres, dans le cas d'Auschwitz II. L'analyse de la Cour s'inspire d'un procès intervenu quelques années plus tôt en Allemagne, au cours duquel un suspect déclara que si les autorités allemandes le poursuivaient, alors il fallait qu'elles s'en prennent également à tout le personnel du camp, lequel fonctionnait comme une chaîne. Chacun devait effectuer sa tâche, sans quoi l'ensemble du dispositif d'extermination était bloqué. Ainsi, à Auschwitz, tout le monde, des gardiens aux comptables, est coupable de ce qui s'y est produit, simplement du fait d'avoir fait son travail en étant au courant des atrocités commises au sein du camp. Prenons un exemple. Mettons que votre petit copain et vous décidiez de me tuer dans mon bureau. Votre plan est le suivant : armé d'un couteau, il se charge de me coincer dans la pièce, pendant que vous gardez la porte fermée de l'extérieur pour m'empêcher de m'enfuir. Vous serez tous les deux inculpés d'homicide volontaire. Vous vous êtes partagé les tâches, mais vous avez tous les deux participé au crime.

– Je n’ai pas de petit copain.

Lâcher ces mots à haute voix m’a été plus facile que prévu. Au lieu d’avoir la sensation de me faire arracher le cœur, je me sens d’un coup aussi légère que l’air.

– Enfin, j’en avais un, mais ce n’est plus... (Je hausse les épaules.) Enfin, bref. En tout cas, il n’est pas prêt de vous tuer dans votre bureau.

Léo rougit de nouveau.

– Bon, alors je vais pouvoir dormir tranquille.

Je m’éclaircis la gorge et reprends :

– Tout ce que nous avons à faire, c’est prouver que Josef a été employé à Auschwitz. Ses aveux ne suffisent-ils pas ?

– Ça dépend de la crédibilité de sa confession.

– Quel juge ou jury le soupçonneraient de mentir à ce propos ?

– Pourquoi les gens mentent-ils ? Il est vieux. Il a des problèmes mentaux. Il est masochiste. Qui sait ? Il n’a peut-être jamais mis les pieds là-bas, allez savoir. Il peut tout à fait avoir lu un livre et vous avoir ressorti cette histoire, qui n’est pas forcément la sienne.

– Même si son nom apparaît dans votre dossier ?

– Il vous a déjà donné un faux nom, rappelle Léo. Le second peut ne pas être plus authentique que le premier.

– Comment nous assurer qu’il s’agit bien de Reiner ?

– Il y a deux possibilités. Soit il continue à vous raconter sa vie et finit par lâcher une info que contient ce dossier, un détail précis à propos des SS, impossible à découvrir en regardant les chaînes télévisées historiques vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Soit nous trouvons un témoin oculaire qui se rappelle l’avoir vu dans le camp. (Il pose la main sur la coupure de presse et la photo tirée des archives du parti nazi.) Quelqu’un qui puisse affirmer que ces deux hommes ne sont qu’une seule et même personne.

Mon regard s’attarde sur la brioche, qui ne fume plus mais est encore chaude et odorante, puis sur la confiture qui tache la table en bois. Ma grand-mère m’a un jour raconté que son père aimait lui poser la devinette suivante : que faut-il rompre pour rassembler une famille ?

Le pain, bien sûr.

Tout en pensant à ces mots, et même si je suis athée, je prie pour qu’elle me pardonne avant de reprendre la parole :

– Je crois que je connais quelqu’un qui pourrait nous aider.

[1.](#) Star de télé-réalité.

[2.](#) Joueur de football américain.

[3.](#) Marionnette de *I, rue Sésame*.

– Rôle tant que tu veux, j’essaie seulement de te protéger, insista Damian.

Alors que je m’attendais à voir Aleks, j’avais ouvert la porte et m’étais retrouvée face au capitaine de la garde. Je lui avais dit que j’étais occupée, ce qui était la stricte vérité. Les affaires avaient repris cette semaine-là. Nous n’avions pas pu confectionner assez de baguettes pour satisfaire à toute la demande. Les miches, comme mes petits pains, étaient meilleures que tout ce qu’avait jamais fait mon père. Pour me taquiner, Aleks me disait qu’il y ajoutait un ingrédient secret, sans me dire de quoi il s’agissait, sans quoi ce ne serait plus un secret, prétendait-il.

Pour l’heure, j’étais dans ma cuisine, en train d’écouter Damian me faire un sermon.

– Un upiór ? m’étonnai-je. Ce sont des légendes.

– Les légendes viennent bien de quelque part. C’est logique, non ? Les animaux d’élevage, c’est une chose, Ania, mais ce... cette bête s’en prend à des humains.

J’avais entendu parler de ces monstres, bien entendu, de ces morts vivants qui se relevaient dans leurs cercueils, affamés, pour se gaver du sang d’autres créatures. Un upiór était supposé aller jusqu’à dévorer sa propre chair, s’il y était contraint.

La vieille Sal, qui vendait des paniers sur la place du marché, était superstitieuse. Elle n’approchait jamais un chat noir, jetait du sel par-dessus son épaule, portait ses vêtements à l’envers les nuits de pleine lune. C’est elle qui avait répandu cette histoire d’upiór terrorisant le village, en murmurant des détails chaque fois que nous dressions notre étal l’une à côté de l’autre, au marché. « On les remarque dans une foule, m’avait-elle dit. Ils vivent parmi nous, les joues colorées et les lèvres rouges. Et après leur mort, ils achèvent leur transformation. Une fois que c’est fait, c’est trop tard. La seule façon de tuer un upiór, c’est de lui trancher la tête ou de lui ouvrir le cœur. Et la seule façon de s’en protéger, c’est d’avalier son sang. »

Tout comme je n’avais pas tenu compte des histoires de la vieille Sal, je ne prêtai guère attention à ce que disait Damian.

– Que veux-tu que je fasse, alors ? lui demandai-je en croisant les bras.

– D’après la légende, on peut capturer un upiór en détournant son attention, expliqua Damian. Il ne peut s’empêcher de défaire tout nœud qu’il aperçoit, ni de compter les grains dès qu’il en voit un tas.

Damian tendit le bras par-dessus ma tête, se saisit d’un sac rempli de grains d’orge, qu’il déversa sur la table.

– Et pourquoi l’upiór viendrait-il rôder dans ma boulangerie ?

– Il est possible qu’il soit déjà là.

Il me fallut quelques secondes pour comprendre ce qu’il voulait dire. Puis je me mis en colère.

– C’est facile d’accuser un étranger ! Tu t’en prends à lui parce qu’il n’est pas allé à l’école avec toi, comme tous tes amis soldats, ou parce qu’il ne prononce pas les mots comme nous ? Ce n’est pas un monstre, Damian, il est simplement différent.

– Tu en es certaine ? me lança-t-il, comme pour me défier, ce qui me fit reculer, le dos contre le four en brique. Son arrivée a coïncidé avec les meurtres.

– Il ne bouge pas d’ici de toute la nuit, et reste chez lui avec son frère toute la journée. Quand trouverait-il seulement le temps de commettre ce que tu lui reproches ?

– Es-tu présente quand il travaille, à l’observer, ou bien en train de dormir ?

J’ouvris la bouche. En vérité, je passais de plus en plus de temps dans la cuisine en compagnie d’Aleks. Je lui avais parlé de mon père et de Baruch Beiler. Il m’avait dit qu’il rêvait d’être architecte, de concevoir des bâtiments si élevés qu’on aurait le vertige depuis le dernier étage. S’il m’arrivait de m’endormir, recroquevillée sur la table, je me réveillais toujours en constatant qu’Aleks m’avait portée dans mon lit.

Parfois, je me disais que j’aimais rester veiller avec lui car je savais qu’il agirait de la sorte.

Quand j’entrepris de balayer les grains d’orge d’une main, Damian m’agrippa le poignet.

– Si tu es si sûre de toi, pourquoi ne pas les laisser et voir ce qui se passe ?

Je me mis à penser à Aleks, contraint de fuir d'une ville à une autre avec son frère, puis à ses mains sur ma gorge, quand il m'avait recousue.

– D'accord, dis-je en affrontant le regard de Damian.

Ce soir-là, je ne vis pas Aleks dans la cuisine. Je n'y étais même pas lorsqu'il y entra. Quand il frappa doucement à la porte de ma chambre, je lui répondis que je me sentais un peu malade et que je préférais me reposer.

Ce qui ne fut pas le cas. Je l'imaginai captivé par les grains d'orge, qu'il classait en petits tas, les mains maculées de sang et la bouche pleine de bave.

Incapable de trouver le sommeil, je finis par allumer une bougie et me glisser sans un bruit dans le couloir menant à la cuisine.

Je sentis la chaleur du four se diffuser à travers la porte en bois. En me dressant sur la pointe des pieds, j'allais pouvoir jeter un coup d'œil par une fissure dans le bois. Je ne bénéficierais pas d'une vue panoramique sur la cuisine mais j'apercevrais peut-être Aleks en train de travailler, comme d'habitude, ce qui me soulagerait de mes pires craintes.

Je distinguai parfaitement la table de boucher, sur laquelle se trouvaient toujours les grains d'orge.

Cependant, ce petit tas avait été ordonné, grain par grain, en une formation quasi militaire.

La porte s'ouvrit si brusquement que je basculai en avant et me réceptionnai à quatre pattes sur le sol. La bougie que je portais tomba de son bougeoir et rebondit sur le sol dallé. Me voyant tendre la main pour la récupérer, Aleks éteignit la flamme d'un coup de botte.

– Vous m'espionnez ?

Je me relevai d'un bond et secouai la tête, le regard attiré par les grains alignés.

– J'ai pris un peu de retard dans mon travail, dit-il. J'ai dû ranger un peu en arrivant.

Je remarquai alors qu'il saignait. Il avait l'avant-bras entouré d'un bandage.

– Vous êtes blessé !

– Ce n'est rien.

Il ressemblait à l'homme avec qui j'avais ri la veille, lorsqu'il avait imité l'ivrogne du village. Il ressemblait à l'homme qui m'avait portée dans ses bras quand, ayant aperçu une souris trotter dans la cuisine, j'avais refusé d'entrer avant d'être certaine que la petite bête avait été capturée.

J'étais désormais si près de lui que je sentais son haleine parfumée à la menthe et discernais les éclats de vert dans ses yeux couleur or en fusion. Je déglutis et lui demandai :

– Êtes-vous ce que je crois que vous êtes ?

– Quelle importance ? me répondit Aleks sans ciller.

Quand il m'embrassa, j'eus la sensation d'être consumée, de grandir, de me développer de l'intérieur, frustrée par la peau qui nous délimitait et m'empêchait de me fondre en lui. Je glissai les mains sous sa chemise et le griffai dans le dos. Il prit ma tête dans le creux de ses mains et, avec une douceur telle que je ne sentis rien, me mordit la lèvre.

J'avais du sang dans la bouche, et il en avait dans la sienne. Cela avait un goût de métal, un goût de douleur. Je m'écartai de lui, avalant pour la première fois ma saveur.

Avec le recul, je finis par estimer qu'il était aussi troublé que moi sur le moment, sans quoi il aurait certainement entendu Damian et ses soldats approcher. Ils ouvrirent la porte à la volée, leurs baïonnettes dressées vers nous.

LÉO

Si nous allons à la rencontre des gens qui nous donnent des tuyaux convaincants à propos de nazis potentiels, c'est pour nous assurer que ces personnes ne sont pas cinglées. Il suffit généralement de quelques minutes pour deviner si l'informateur est équilibré et sain d'esprit ou s'il a agi par vengeance, par paranoïa ou s'il est tout simplement fou à lier.

Après avoir fait la connaissance de Sage Singer, je déduisis très vite qu'elle n'avait rien inventé au sujet de ce Josef Weber ; elle n'avait rien à gagner en le dénonçant.

C'est une personne extrêmement sensible, à cause de la cicatrice qui part de son sourcil gauche et descend sur sa joue.

Par ailleurs, du fait de cette cicatrice, elle ne semble pas se douter une seconde qu'elle est incroyablement attirante.

Cela dit, je la comprends. Vraiment. Quand j'avais treize ans, j'étais un cas d'acné unique, mes boutons donnaient naissance à d'autres petits boutons. Sans rire. On m'appelait « Pepperoni Face » ou Luigi, du nom du patron de la pizzeria de mon patelin. Le jour où devait être prise la photo de classe, je paniquais tant à l'idée que mon visage soit capturé pour l'éternité que je me suis forcé à vomir pour pouvoir rester à la maison. Ma mère me disait que, quand je serais plus grand, j'apprendrais aux gens à ne pas se fier aux apparences, ce qui correspond exactement à mon job. Néanmoins, aujourd'hui encore, quand je me regarde dans le miroir, j'ai parfois l'impression de me trouver face à ce gamin.

Je suis prêt à parier que ce que Sage voit dans son reflet est bien pire que ce que les gens voient d'elle.

La plupart du temps, c'est Genevra qui est chargée de contrôler *de visu* les personnes qui joignent notre service. Je n'en ai quant à moi rencontré que deux ou trois, toutes âgées de quatre-vingts ans ou plus. Ces Juifs voyaient encore le visage de leurs ravisseurs en surimpression sur à peu près tous les gens qu'ils croisaient. Les allégations de ces malheureux se sont toutes révélées incorrectes.

Sage Singer n'a pas quatre-vingts ans. Et elle ne ment pas.

– Votre grand-mère est une rescapée des camps ? (Elle acquiesce.) Pourtant, lors des quatre conversations que nous avons déjà eues, vous ne m'en avez jamais parlé.

Je me demande toujours si c'est une très bonne ou une très mauvaise chose. Si la grand-mère de Sage accepte et parvient à reconnaître Reiner Hartmann, ancien officier à Auschwitz-Birkenau, cela constituera un lien direct entre le dossier préparé par Genevra et les informations recueillies par Sage auprès du suspect. D'un autre côté, si Sage a prédisposé sa grand-mère d'une façon ou d'une autre par rapport au suspect – par exemple en lui disant qu'elle lui a parlé –, alors tout témoignage oculaire devient douteux.

– Je ne voulais pas que vous pensiez que c'était pour ça que je vous avais appelé. Ma grand-mère n'a rien à voir là-dedans. Elle ne parle jamais de ce qu'elle a vécu là-bas.

Je me penche en avant, les mains jointes.

– Vous ne lui avez donc pas parlé de vos discussions avec Josef Weber ?

– Non, répond Sage. Elle ne sait même pas qu'il existe.

– Elle ne vous a jamais parlé de son séjour à Auschwitz ?

Sage secoue la tête.

– Même lorsque je lui pose des questions à ce sujet, elle refuse de répondre. (Elle lève les yeux vers moi.) C'est normal ?

– Je ne sais pas s'il y a quoi que ce soit de normal quand on a survécu à ces horreurs. Certains

rescapés estiment que, puisqu'ils s'en sont sortis, ils ont pour responsabilité de raconter au monde entier ce qu'ils ont vécu, afin que ça ne se reproduise pas et que les gens n'oublient pas. D'autres pensent que la seule façon de continuer à vivre est de faire comme si rien ne s'était passé. (Je balaie les miettes sur ma serviette et porte mon assiette dans l'évier, puis je me mets à penser à haute voix.) Bon... Je vais appeler ma collègue historienne. Elle devrait pouvoir préparer une série de photos d'ici quelques heures, puis...

– Elle ne vous dira rien non plus, m'interrompt Sage.

– Les grands-mères me trouvent particulièrement charmant, dis-je en souriant.

– Si vous la faites souffrir d'une façon ou d'une autre, je vous...

– Deux choses : premièrement, on ne menace pas un agent fédéral. Deuxièmement, ne vous inquiétez pas, je n'insisterai pas si elle ne se sent pas capable de livrer ses souvenirs, je vous en donne ma parole.

– Et ensuite, si c'est le cas ? Vous arrêterez Josef ?

– Non. Les nazis ne font pas partie de notre juridiction. Nous ne pouvons ni incarcérer votre homme ni le laisser en liberté. Les crimes ont été perpétrés en dehors des États-Unis, bien avant la mise en place de lois juridiques extraterritoriales. Ce n'est qu'en 2007 que la loi américaine sur les génocides a été amendée afin de traiter d'autres massacres que ceux commis par le général Custer face aux Indiens. Tout ce que nous pouvons faire, c'est tenter de le pincer pour un problème d'immigration, pour ensuite l'expulser. Même dans ce cas, j'essaie depuis des années de convaincre les Européens d'avoir le courage moral de poursuivre en justice les nazis que nous leur renvoyons, ce qui ne se produit presque jamais.

– Nous faisons tout ça pour rien, alors ? me demande Sage.

– Nous faisons tout ça parce que votre grand-mère s'est installée aux États-Unis et que nous lui devons une certaine tranquillité d'esprit.

Sage me considère un long moment avant de répondre :

– D'accord, je vous conduis chez elle.

Il y a dans le dossier de Reiner Hartmann des détails que Sage Singer ignore.

Mon boulot consiste à lui en dire un minimum et à l'inciter à me révéler tout ce qu'elle sait. Même si tout se déroule de façon idéale, je ne peux être certain qu'un tribunal soit en mesure de faire le lien entre l'ensemble de ces éléments afin de traîner cet homme en justice. Je ne peux être certain que Hartmann vive encore assez longtemps pour recevoir le châtiment qu'il mérite.

Jusqu'à présent, les renseignements que Sage m'a transmis ont tout à fait pu être glanés dans les archives du Musée mémorial de l'Holocauste des États-Unis ou en consultant tel ou tel ouvrage. Les actions menées par les militaires, ainsi que leurs dates, les compagnies, les carrières diverses. En étudiant l'histoire du Troisième Reich, on apprend même l'existence des tatouages de groupe sanguin. Imaginer quelqu'un se fabriquer une identité si coupable est absurde, certes, mais on a déjà vu des choses plus étranges encore.

Toutefois, ce dossier comprend des détails concernant Reiner Hartmann que seul l'intéressé, ainsi que ses supérieurs et peut-être ses plus proches confidents connaissent, en principe.

Et que Sage Singer n'a pas évoqués pour le moment.

Par conséquent, soit Josef Weber ne lui en a pas parlé, soit Josef Weber n'est pas Reiner Hartmann.

Quoi qu'il en soit, obtenir une identification de la part de Minka, la grand-mère de Sage, ajouterait un élément au tableau. C'est pour cette raison que je me retrouve au volant, roulant cette fois en direction de Boston, sur la même route que j'ai empruntée pour me rendre dans le New Hampshire depuis l'aéroport Logan, avec Sage à côté de moi.

– C'est une première, dis-je. Jamais personne, dans mon service, n'a été bouleversé par un

témoignage au point de percuter une biche avec sa voiture.

– Ce n’était pas volontaire, marmonne Sage.

– *Abi gezunt...*

– Pardon ?

Je me tourne vers elle.

– Ça veut dire « tant qu’on a la santé ». J’en déduis que vous ne parlez pas yiddish ?

– Je ne suis pas juive, je vous l’ai déjà dit.

En fait, elle m’a seulement demandé si cela avait une importance quelconque qu’elle le soit ou pas.

– Oh. J’ai simplement cru que...

– La moralité n’a rien à voir avec la religion, m’interrompt-elle. Il est possible de bien agir sans croire une seconde en Dieu.

– Vous êtes donc athée ?

– Je n’aime pas les étiquettes.

– Normal, en ayant grandi ici. La région ne ressemble pas vraiment à une communauté œcuménique.

– C’est sans doute pour ça que Josef a mis tant de temps à trouver quelqu’un issu d’une famille juive.

– Ce qui n’a aucune importance, puisque vous n’allez pas lui pardonner.

Elle garde le silence. Après être resté bouche bée un instant, j’insiste :

– Vous n’allez pas lui pardonner, si ?

– Je n’en ai aucune envie, mais d’un autre côté, une partie de moi-même me dit que ce n’est qu’un frêle vieil homme.

– Et qui a peut-être commis des crimes contre l’humanité. Rien ne peut effacer ça, pas même s’il devenait Mère Teresa. Ce n’est pas par bonté qu’il a attendu plus d’un demi-siècle pour avouer ses fautes. Ce n’est que de la procrastination.

– Vous pensez donc que les gens ne changent pas ? Que si on commet une chose affreuse, on est pour toujours quelqu’un de mauvais ?

– Je n’en sais rien, dois-je reconnaître. Cela dit, j’estime que certaines taches ne partent jamais. (Je me tourne vers Sage.) À Westbrook, les gens savaient-ils que votre famille était juive ?

– Oui.

– Et Josef a choisi de se confier à vous. Pour lui, vous n’avez pas plus de personnalité propre que ne l’avaient les Juifs à ses yeux il y a soixante-cinq ans.

– Il s’est peut-être livré à moi parce qu’il me considérait comme son amie.

– Vous le pensez vraiment ? (Sage ne me reprend pas.) Pour être pardonné, il faut regretter ses fautes. Dans le cadre du judaïsme, on appelle ça la *teshuva*. Cela signifie « se détourner du mal ». Et ça ne concerne pas un fait précis à un moment donné. C’est une orientation que l’on se donne. Un simple repentir fait se sentir mieux la personne qui a commis le méfait, mais pas celle qui en a subi les conséquences. (Je hausse les épaules.) C’est pour cette raison que le fait de se confesser et de réciter des chapelets ne suffit pas aux Juifs.

– Josef prétend qu’il est déjà en paix avec Dieu.

Je secoue la tête.

– On ne fait pas la paix seulement avec Dieu. On la fait avec les gens. Le péché n’est pas quelque chose d’universel, mais de personnel. Si vous faites du mal à quelqu’un, la seule façon de vous racheter est d’aller trouver cette personne et de réparer le tort causé. C’est pour cela que le meurtre est impardonnable pour les Juifs.

Sage reste silencieuse un moment, avant de reprendre :

– Vous est-il déjà arrivé de voir quelqu’un entrer dans votre bureau pour vous avouer ses crimes ?

- Non.
- Josef est peut-être différent des autres, alors.
- Est-il venu vous trouver parce qu’il voulait se sentir mieux ? Ou parce qu’il voulait soulager les souffrances de ses victimes ?
- Ça paraît clairement impossible, dit-elle.
- Et c’est pour ça que vous le plaignez ?
- Je ne sais pas. Peut-être.

Je me concentre sur la route.

– Le peuple allemand a versé des milliards de dollars de réparations. À des particuliers. À Israël. Mais vous savez quoi ? Près de soixante-dix ans après les faits, ils n’ont jamais organisé de conférence publique afin de présenter aux Juifs leurs excuses pour les crimes perpétrés durant l’Holocauste. Ce genre de réaction s’est produit partout ailleurs, en Afrique du Sud, par exemple, mais les Allemands ? Les Alliés ont dû leur imposer le procès de Nuremberg. Des fonctionnaires ayant contribué au développement du Troisième Reich sont restés au gouvernement après la guerre, en se contentant de nier avoir jamais été nazis, ce que le peuple allemand a accepté. De nos jours, les jeunes Allemands à qui l’on décrit l’Holocauste balaient cela d’un revers de main, sous prétexte qu’il s’agit d’histoire ancienne. Alors non, je ne pense pas que vous puissiez pardonner à Josef Weber. Je ne pense pas que vous puissiez pardonner à quiconque a été impliqué dans ces événements. Selon moi, vous ne pouvez que les tenir responsables de ces horreurs, et tenter de regarder droit dans les yeux leurs enfants et petits-enfants, sans leur reprocher les méfaits commis par leurs aïeux.

Sage secoue la tête.

– Il y a sûrement eu des Allemands meilleurs que d’autres, des gens qui n’étaient pas d’accord avec les idées de Hitler. Si vous n’êtes pas capables de les considérer en tant qu’individus, si vous ne pouvez pas pardonner à ceux qui vous le demandent, cela ne fait-il pas de vous quelqu’un d’aussi mauvais que n’importe quel nazi ?

– Non, ça fait de moi un humain.

Minka Singer est une petite femme dotée des mêmes yeux bleu perçant que sa petite-fille. Elle habite un modeste appartement, où une aide à domicile à temps partiel se déplace telle une ombre autour d’elle, lui tendant de la lecture, un verre, sa canne ou un pull, visiblement avant même qu’elle n’ait l’idée de les lui demander. Contrairement à ce que Sage m’a précisé, Minka Singer est absolument ravie de faire ma connaissance.

– Alors, rappelez-moi comment vous avez rencontré ma petite-fille ? me demande-t-elle, tandis que nous nous installons sur le canapé du salon.

– Par le travail, dis-je prudemment.

– Dans ce cas, vous savez que c’est une excellente cuisinière, n’est-ce pas ? On pourrait facilement s’habituer à ce genre de luxe.

– On prendrait un abonnement à vie aux régimes de Jenny Craig.

Soudain, je comprends pourquoi ma présence réjouit tant Minka ; elle veut que je fréquente sa petite-fille.

Je ne vais pas mentir, cette simple idée me fait l’effet d’une décharge électrique.

– Grand-mère, intervient Sage, Léo n’a pas parcouru tout ce chemin pour parler de mon pain.

– Vous savez ce que disait mon père ? Le véritable amour est comme le pain ; il lui faut les bons ingrédients, de la chaleur et un peu de magie pour s’épanouir.

Sage devient écarlate, tandis que je toussote dans ma main.

– Madame Singer, je suis venu ici aujourd’hui en espérant que vous me raconteriez votre histoire.

– *Ach*, Sage, ce n’était destiné qu’à toi ! Ce n’est qu’un conte de fées idiot écrit par une jeune fille,

rien de plus.

Je n'ai pas la moindre idée de ce dont elle parle.

– Je travaille pour le gouvernement des États-Unis, madame. Je traque les auteurs de crimes de guerre.

Les yeux de Minka Singer perdent soudain tout leur éclat.

– Je n'ai rien à dire. Daisy ? Daisy, je suis très fatiguée. J'aimerais m'allonger un peu...

– Je vous avais prévenu, marmonne Sage.

Du coin de l'œil, je vois approcher l'aide à domicile.

– Sage a de la chance, dis-je. Mes grands-parents ne sont plus de ce monde. Mon grand-père était originaire d'Autriche. Tous les ans, le 22 juillet, il organisait une grande fête dans son jardin. Il offrait généreusement de la bière aux adultes et installait une piscine gonflable pour nous, les enfants. Quant à ma grand-mère, elle préparait un gâteau aussi gros que possible. J'ai toujours cru que ces réjouissances correspondaient à son anniversaire. Ce n'est qu'à l'âge de quinze ans que j'ai appris qu'il était né en décembre. En fait, il est devenu citoyen américain un 22 juillet.

Désormais au côté de Minka, Daisy passe la main sous le bras fragile de la vieille femme, qui se lève et s'éloigne de quelques pas traînants.

– Mon grand-père a combattu lors de la Seconde Guerre mondiale, poursuis-je, en me levant à mon tour. Comme vous, il n'a jamais parlé de ce qu'il avait vu. Toutefois, quand j'ai obtenu mon diplôme de fin d'études secondaires, il m'a récompensé en m'offrant un voyage en Europe avec lui. Nous avons visité le Colisée à Rome, le Louvre à Paris, puis nous sommes partis en randonnée dans les Alpes suisses. Nous avons terminé notre périple par l'Allemagne. Il m'a mené à Dachau. Nous avons vu les baraquements et les crématoriums, où les cadavres des prisonniers décédés étaient brûlés. Je me souviens d'un mur avec à son pied une rigole destinée à évacuer le sang des détenus abattus. Mon grand-père me précisa que nous quitterions le pays juste après notre visite du camp de concentration, sans quoi j'allais vouloir tuer le premier Allemand qui se présenterait sur mon chemin.

Minka Singer me lance un regard par-dessus son épaule. Elle a les yeux embués de larmes.

– Mon père m'a promis que je mourrais d'une balle dans le cœur, dit-elle.

Choquée, Sage laisse échapper un petit cri.

Sa grand-mère se tourne vers elle.

– Il y avait des cadavres partout. Il fallait parfois marcher dessus pour se mettre à l'abri. Nous voyions tout. Une balle dans la tête, cela signifiait de la cervelle qui gicle, et cela m'effrayait, mais une balle dans le cœur, comparée à d'autres fins tragiques, cela ne me paraissait pas si redoutable. Mon père m'a donc fait cette promesse.

En cet instant, je prends conscience que si Minka n'a jamais évoqué ce qu'elle a vécu durant la guerre, ce n'est pas parce qu'elle en a oublié les détails, mais bien parce qu'elle s'en souvient précisément et ne veut pas que ses enfants et petits-enfants subissent la même malédiction.

Elle se rassied sur le canapé.

– Je ne sais pas ce que vous voulez que je vous raconte.

Je me penche en avant et lui prends la main, fraîche et aussi sèche que du papier de soie.

– Parlez-moi encore de votre père.

DEUXIÈME PARTIE

« Quand je serai grand et aurai atteint l'âge de vingt ans,

Je partirai à la découverte du monde enchanteur.

Je m'installerai dans un oiseau à moteur

Et m'élèverai dans les airs, jusqu'au firmament.

Volant, voguant, planant

Au-dessus du monde lointain et merveilleux,

Je survolerai rivières et océans

Et m'épanouirai en montant vers les cieux.

Un nuage ma sœur, le vent mon frère. »

AVRAHAM KOPLOWICZ

Né en 1930, enfant du ghetto de Łódź, il en fut arraché en 1944 et déporté à Auschwitz-Birkenau, où il fut assassiné à l'âge de quatorze ans.

Ce qu'on m'avait dit à propos des upiôrs était forcément faux. Le fouet manié par Damian avait entaillé le dos d'Aleks, qui saignait et dont la peau était en lambeaux. Comment un monstre dépourvu de sang pouvait-il réagir ainsi aux coups ?

Cela importait peu. La foule s'était massée pour assister au châtiment, pour jouir des souffrances de la créature qui leur avait fait tant de misères. Sous le clair de lune, le corps d'Aleks était luisant de sueur. Il se tordait de douleur en tirant sur ses liens. Les villageois lui jetaient de l'eau au visage, du vinaigre et du sel sur ses blessures. Une neige légère tombait, recouvrant la place d'une pellicule blanche. Si l'on exceptait la violence perpétrée en son centre, l'endroit avait tout d'une carte postale bucolique.

– Arrête, je t'en prie ! suppliai-je après m'être faufilée entre les gardes qui retenaient la foule, afin d'agripper Damian par le bras.

– Et pourquoi ? Il ne s'est pas arrêté, lui. Treize personnes sont mortes. Treize.

De la tête, il fit signe à un soldat, qui m'attrapa par la taille et me fit reculer. Damian leva de nouveau son fouet et le fit claquer dans les airs avant d'entamer encore un peu plus la chair d'Aleks.

Je me rendis compte que la culpabilité avérée ou non d'Aleks importait peu. Damian avait compris que le village avait simplement besoin d'un bouc émissaire.

Le bout du fouet avait ouvert la joue d'Aleks, dont le visage était désormais méconnaissable. Il s'affaissa à genoux, la chemise déchirée pendant à la taille.

– Ania..., haleta-t-il. Ne... restez pas ici...

– Salopard ! cria Damian, en frappant si fort qu'une fontaine de sang jaillit du nez du prisonnier, dont la tête fut rejetée en arrière. Tu aurais pu la blesser !

– Arrête ! hurlai-je. (D'un violent coup de talon sur le pied du soldat qui me retenait, je me dégageai et me précipitai sur Aleks en sanglotant.) Tu vas le tuer...

Aleks restait sans réaction dans mes bras. Damian fut saisi d'un tic nerveux sur la joue quand il me vit tenter de soulever le poids du captif.

– On ne peut pas tuer ce qui est déjà mort, lâcha-t-il froidement.

Soudain, un soldat surgit de la foule et, après une glissade dans la neige, s'immobilisa et salua Damian.

– Il y a eu un autre meurtre, capitaine !

Les villageois s'écartèrent afin de laisser passer deux soldats. Ces derniers avancèrent, portant le corps de la femme de Baruch Beiler. Elle avait la gorge tranchée et les yeux encore ouverts.

– Le percepteur des impôts a disparu, annonça un des deux hommes.

Je m'approchai, tandis que Damian s'agenouillait à côté de la victime. Du sang coulait du cadavre encore chaud. Ce crime avait été commis quelques instants plus tôt, pendant qu'Aleks était battu ici.

En me retournant, je constatai que les cordages qui, un instant auparavant, le retenaient prisonnier étaient à présent détendus, enroulés à terre telles des vipères. En un clin d'œil, le temps qu'il avait fallu à la foule qui murmurait pour se rendre compte que cet homme avait été accusé à tort, Aleks était parvenu à s'enfuir.

MINKA

Mon père me faisait confiance pour m'occuper de ses obsèques.

– Minka, assure-toi qu'il y ait de la limonade à mon enterrement, me disait-il au plus chaud de l'été. De la limonade fraîche pour tout le monde !

Lors du mariage de ma sœur, il avait emprunté un élégant costume.

– Minka, arrange-toi pour que j'aie l'air aussi fringant qu'aujourd'hui à mon enterrement.

Ces remarques agaçaient profondément ma mère.

– Tu vas donner des cauchemars à ta fille, Abram Lewin.

Mon père se contentait alors de m'adresser un clin d'œil et d'ajouter quelque chose comme :

– Elle a tout à fait raison, Minka. À propos, pas d'opéra à mon enterrement. J'ai horreur de l'opéra.

En revanche, de la danse, ce serait formidable !

Contrairement à ce que pensait ma mère, ces conversations ne me traumatisaient guère. Comment aurais-je pu être choquée, connaissant mon père ? Il était propriétaire d'une boulangerie qui marchait très fort. J'avais passé mon enfance à voir ses muscles en action, quand il enfournait des pains dans le four de brique, vêtu de son maillot de corps. Il était grand, solide et invincible. La véritable plaisanterie, sous celle qui consistait à régler les détails de ses obsèques, était de l'imaginer mourir, alors qu'il était trop plein de vie pour que cela se produise un jour.

Après l'école, je m'installais dans la boutique et faisais mes devoirs pendant que Basia, ma sœur aînée, vendait le pain. Mon père ne me laissait pas tenir la caisse, car l'école était plus importante à ses yeux. Il me surnommait son « petit professeur », tant j'étais futée ; j'avais sauté deux classes et passé avec succès un examen de trois jours, l'année précédente, pour entrer au lycée. Nous avons ensuite tous été choqués d'apprendre que, malgré ma réussite, je n'étais pas reçue. Le lycée n'avait accepté que deux Juifs, cette année-là. Ma sœur, qui avait toujours été quelque peu jalouse de l'importance accordée à mes capacités intellectuelles, fit alors mine d'être déçue, cependant je devinai qu'au fond d'elle-même elle était ravie que je sois enfin contrainte de travailler comme elle. C'est alors qu'un de nos clients intervint. Mon père était si bon boulanger qu'en dehors des maîtresses de maison juives qui lui achetaient quotidiennement des *halloth* et du pain de seigle, certains clients chrétiens venaient chez lui se fournir en *babkas*, en gâteaux aux graines de pavot, et en *mazureks*. C'est un de ces derniers, un comptable, qui s'arrangea pour que je sois acceptée au lycée catholique. Quand venait l'heure de l'instruction religieuse, j'étais excusée et faisais mes devoirs dans le couloir, avec l'autre fille juive de ma classe. Puis, après les cours, je regagnais la boulangerie de mon père, à Łódź. Quand nous fermions la boutique, Basia rentrait chez elle retrouver son jeune mari, Rubin, tandis que mon père et moi regagnions à pied notre maison, située dans un quartier peuplé à la fois de chrétiens et de Juifs.

Un soir, alors que nous marchions, nous croisâmes une phalange de soldats. Mon père me poussa dans le renfoncement d'un pas de porte afin de les laisser passer. Je fus incapable d'identifier s'ils appartenaient à la SS, à la Wehrmacht ou à la Gestapo ; je n'étais qu'une fille écervelée de quatorze ans qui ne prêtait aucune attention à ce genre de détails. J'avais simplement remarqué que ces gens ne souriaient jamais et ne changeaient de direction qu'en décrivant des angles droits. Ce soir-là, mon père eut le réflexe de lever sa main en visière afin de masquer le soleil couchant, puis, songeant que son geste ressemblait au *Heil*, leur salut, il baissa aussitôt le bras le long du corps.

– Pas de défilé à mon enterrement, Minka, me dit-il, sans la moindre trace de rire dans la voix.

J'étais gâtée. Ma mère, Hana, nettoyait ma chambre et faisait toujours la cuisine. Quand elle n'était pas occupée à me couvrir, elle harcelait Basia pour que celle-ci la fasse grand-mère, alors que ma sœur n'était mariée que depuis six mois, au garçon dont elle était amoureuse depuis qu'elle avait mon âge.

J'avais des amies dans le quartier, dont l'une, Greta, fréquentait le même lycée que moi. Elle m'invitait parfois chez elle pour écouter des disques ou la radio, et se comportait alors très gentiment envers moi. En revanche, à l'école, si nous nous croisions dans un couloir, elle ne me regardait même pas. C'était ainsi, tout simplement : les chrétiens polonais n'aimaient pas les Juifs, en tout cas pas en public. Quant aux Szymanski, qui occupaient l'autre appartement de notre maison, ils nous invitaient à Noël et à Pâques (occasions lors desquelles je m'empiffrais de nourriture non-casher) sans jamais nous regarder de haut à cause de notre religion. Ma mère prétendait que c'était parce que Mme Szymanski n'était pas une Polonaise ordinaire, car née en Russie.

Ma meilleure amie s'appelait Darija Horowicz. Camarades de classe jusqu'à ce que je passe ce fameux examen, nous nous étions ensuite débrouillées pour nous voir encore presque tous les jours et nous raconter ce que nous avions raté de la vie de l'autre. Le père de Darija était propriétaire d'une usine en dehors de la ville ; nous partions parfois en carriole faire un pique-nique au bord du lac. Darija était en permanence entourée de garçons. Elle était superbe, grande et gracieuse comme une ballerine, avec de long cils noirs et des lèvres en arc de Cupidon. Bien que très loin d'être dotée de sa beauté, je me disais que parmi ses prétendants, qui ne pourraient de toute évidence tous être élus, il se trouverait bien un cœur brisé que mon esprit séduirait et qui ne remarquerait pas mes incisives tordues ou mon ventre pas très plat au-dessus de ma jupe.

Un jour, Darija et moi travaillions dans ma chambre. Nous avions planifié un grand projet qui incluait le roman que j'étais en train d'écrire. Darija le lisait, chapitre après chapitre, et effectuait des corrections au stylo rouge, comme nous pensions que l'aurait fait un éditeur. Nous comptions emménager à Londres et vivre ensemble dans un appartement ; Darija travaillerait dans une maison d'édition et moi j'écrirais des romans. Nous nous offririons des cocktails chic et danserions avec des jeunes gens séduisants.

– Dans notre monde, il n'y aura pas de point-virgule, déclara Darija en écartant le chapitre qu'elle était en train d'annoter.

C'était notre passe-temps préféré : imaginer un monde parfait dans lequel nous contrôlerions tout, un endroit où l'on pourrait dévorer autant de petits pains viennois que nous le désirions sans grossir, où personne ne suivrait de cours de maths à l'école, où la grammaire serait secondaire, plutôt qu'une nécessité. Je levai la tête du cahier dans lequel je griffonnais.

– Ça dénote une indécision, tu ne crois pas ? me demanda-t-elle. Opte pour un point ou pour une virgule, mais décide-toi.

Le chapitre sur lequel je travaillais depuis une heure ne comportait que quelques phrases. Rien ne me venait à l'esprit, et je savais pourquoi, j'étais trop épuisée pour être créative. Mes parents s'étaient disputés la nuit précédente, ce qui m'avait réveillée. Sans saisir en détail leur querelle, j'avais compris qu'ils parlaient de Mme Szymanski. Elle avait proposé de nous cacher, ma mère et moi, si le besoin s'en faisait sentir, mais elle ne pouvait abriter toute la famille. Je ne comprenais pas pourquoi mon père était furieux ; ce n'était pas comme si ma mère et moi voulions l'abandonner.

– Dans notre monde, tout le monde aura une automobile équipée d'une radio, dis-je.

– Ne m'en parle pas, me répondit Darija en se retournant sur le ventre, les yeux brillants.

La semaine précédente, nous avons vu une automobile s'arrêter devant le Wodospad, un restaurant chic où j'avais un jour aperçu une star de cinéma. Lorsque le chauffeur était sorti de son véhicule, nous avons entendu de la musique s'en échapper, flottant et s'attardant dans les airs tel un parfum. C'était une merveille de s'imaginer voyager en musique.

Ce jour-là, j'avais par ailleurs remarqué un nouveau panneau sur la devanture du restaurant : *Psy i*

Żydzi nie pozwolono.

« Chiens et Juifs non admis. »

Nous avons entendu parler de la Nuit de Cristal. En Allemagne, la boutique d'un cousin de ma mère avait été entièrement brûlée. Un de nos voisins avait adopté un garçon dont les parents avaient été tués lors d'un pogrom. Rubin ne cessait de supplier ma sœur pour qu'ils partent aux États-Unis, mais elle ne voulait pas abandonner mes parents. Quand elle leur suggéra de déménager dans le quartier juif de la ville avant que la situation n'empire, mon père lui rétorqua qu'elle paniquait pour rien. Ma mère, quant à elle, désigna le somptueux buffet en bois, qui devait bien peser cent cinquante kilos et avait appartenu à mon arrière-grand-mère.

– Comment pourrait-on faire tenir notre vie dans une valise ? dit-elle à ma sœur. Nous laisserions tous nos souvenirs derrière nous.

Darija non plus n'avait pas oublié cet écriteau.

– Dans notre monde, il n'y aura pas d'Allemands, reprit-elle, avant de s'esclaffer. Ah, pauvre Minka ! On dirait que cette seule pensée te rend malade. Il est vrai qu'un monde sans Allemands serait un monde sans Herr Bauer.

Repoussant le cahier, je m'approchai de mon amie.

– Aujourd'hui, il m'a interrogée trois fois. Je suis la seule qu'il ait choisie plus d'une fois pour répondre à une question.

– C'est probablement parce que tu lèves chaque fois le doigt.

C'était exact. Au lycée, l'allemand était ma meilleure matière. Nous avons eu le choix entre l'allemand et le français. Le professeur de français, *madame*¹ Genierre, était une vieille bonne sœur, avec une verrue géante et poilue sur le menton. En revanche, Herr Bauer, le professeur d'allemand, était un jeune homme qui ressemblait vaguement à l'acteur Leon Liebgold, en regardant bien ou en rêvant un peu comme j'en avais l'habitude. Parfois, lorsqu'il se penchait par-dessus mon épaule pour corriger un accord de genre sur ma copie, je l'imaginais me prendre dans ses bras, m'embrasser et me dire que nous devrions nous enfuir tous les deux. Comme si cela pouvait se produire entre un enseignant et une élève, entre un chrétien et une Juive ! Quoi qu'il en soit, il était très attirant et je voulais qu'il me remarque. J'avais donc décidé de suivre l'ensemble des cours optionnels qu'il proposait : grammaire allemande, conversation et littérature. J'étais sa meilleure élève. J'allais lui parler pendant la pause-déjeuner, juste pour pratiquer la langue. *Glauben Sie, dass es regnen wird, Fräulein Lewin ?* (« Pensez-vous qu'il va pleuvoir, mademoiselle Lewin ? ») me demandait-il, par exemple.

Ach ja, ich denke, wir sollten mit schlechtem Wetter rechnen. (« Oh oui, je pense que nous pouvons nous attendre à du mauvais temps. »)

Il lui arrivait même de discrètement plaisanter avec moi en allemand.

Noch eine weitere langweilige Besprechung ! (« Encore une réunion barbante »), m'avait-il dit un jour en passant devant moi dans le couloir, souriant aimablement, accompagné du père Jankowiak. Bien entendu, le prêtre n'en avait pas compris un mot, contrairement à moi.

– Aujourd'hui, je l'ai fait rougir, confiai-je à Darija, un sourire aux lèvres. Je lui ai dit que j'écrivais un poème et lui ai demandé comment dire en allemand « Il la prit dans ses bras et l'embrassa à lui couper le souffle. » J'espérais qu'il allait me le montrer, au lieu de me le dire.

– Berk ! s'exclama mon amie. La seule pensée d'imaginer un Allemand m'embrasser me dégoûte.

– Ne dis pas ça. Herr Bauer n'est pas comme les autres. Il ne parle jamais de la guerre, il est beaucoup trop cultivé pour ça. D'autre part, si tu mets tous les Allemands dans le même panier, en quoi cela te différencie-t-il d'eux, qui nous parquent parce que nous sommes juifs ?

Darija se saisit d'un livre sur ma table de nuit et se mit à minauder :

– Oh, Herr Bauer, je vous suivrais jusqu'au bout du monde. Jusqu'à Berlin. Oh, mais attendez, c'est

la même chose, n'est-ce pas ?

Elle plaqua le volume sur son visage et fit mine de l'embrasser.

Je fus quelque peu agacée. Darija était adorable, avec son long cou et son corps de danseuse. Jamais je ne me moquais d'elle quand elle laissait de l'espoir à plusieurs garçons en même temps qui, lors des soirées, s'attroupaient autour d'elle et rivalisaient pour l'honneur d'aller lui chercher un verre de punch ou une gourmandise.

– Ce n'est pas plus mal, dit-elle en reposant le livre. Si tu te mets à traîner avec le professeur d'allemand, tu vas briser le cœur de Josek.

Ce fut à mon tour de rougir. Josek Szapiro était le seul garçon qui ne tournait pas autour de Darija. Il ne m'avait jamais proposé de me promener avec lui, pas plus qu'il ne m'avait complimentée à propos de mon pull ou de ma coiffure. Mais lors de notre dernier pique-nique au lac, près de l'usine, il m'avait parlé pendant près d'une heure de mon roman. Récemment embauché au *Chronicle* en tant que journaliste, il avait presque trois ans de plus que moi. Selon lui, il n'était pas absurde d'imaginer que je sois publiée un jour.

– Tu sais, ce n'est qu'une histoire d'amour, dit Darija en désignant les pages qu'elle venait de lire.

– Quel mal y a-t-il à ça ?

– Eh bien, une histoire d'amour, ce n'est pas vraiment une histoire. Les gens ne veulent pas de fin heureuse. Ils veulent des conflits. Ils veulent que l'héroïne tombe amoureuse de l'homme qu'elle ne pourra jamais avoir. (Elle afficha un sourire.) Ania est ennuyeuse, c'est tout.

Ces mots me firent éclater de rire :

– Son personnage s'inspire de nous deux !

– Alors c'est probablement que *nous* sommes ennuyeuses, conclut Darija en croisant les jambes. Nous devrions peut-être nous comporter de façon plus cosmopolite. Après tout, je pourrais être le genre de lady qui se rend au restaurant dans une voiture équipée de la radio.

– C'est ça, réponds-je en levant les yeux au ciel. Et moi, je suis la reine d'Angleterre.

Darija me prit la main.

– Et si on faisait quelque chose de choquant ?

– D'accord ; je ne rendrai pas mes devoirs d'allemand demain.

– Non, non. Quelque chose de plus concret, dit-elle en souriant. Nous pourrions aller boire du schnaps au Grand Hôtel.

– Qui va vouloir servir deux adolescentes ? ricanai-je.

– Nous n'aurons pas l'air de deux adolescentes. Peux-tu chiper quelque chose dans l'armoire de ta mère ?

Ma mère me tuerait si elle le découvrait.

– Je ne lui dirai rien si tu ne lui dis rien, poursuivit mon amie, comme si elle avait lu dans mes pensées.

– Je n'aurai pas besoin de lui dire quoi que ce soit !

Ma mère était dotée d'un sixième sens. Je vous le jure, elle avait sûrement des yeux derrière la tête, pour être ainsi capable de me surprendre quand je goûtais le ragoût dans la marmite avant que le dîner ne soit servi, ou pour deviner quand je travaillais sur mon roman au lieu de faire mes devoirs.

– Quand elle n'a pas d'autre sujet de préoccupation, elle s'inquiète pour moi.

Soudain, un cri s'éleva dans le salon. Je me levai d'un bond et sortis en courant de la chambre, Darija sur mes talons. Mon père donnait des tapes dans le dos de Rubin et ma mère étreignait Basia.

– Hana ! lui lança mon père. Cette nouvelle mérite du vin !

Ma mère, que je n'avais jamais vue si heureuse, m'interpella par le surnom dont elle m'affublait.

– Minusia ! Ta sœur va avoir un bébé !

Cela avait déjà été bizarre de me retrouver seule dans ma propre chambre, quand Basia avait quitté

la maison après son mariage, mais ce l'était davantage de l'imaginer avec un enfant. Je courus la serrer dans mes bras et l'embrassai sur la joue.

– Oh, il y a tant de choses à préparer ! s'exclama ma mère.

– Tu as le temps, maman, s'amusa Basia.

– On ne s'y prend jamais assez tôt. Nous irons dès demain acheter du coton. Il faut que nous nous mettions à tricoter ! Abram, tu te débrouilleras sans elle à la caisse. À ce propos, tu te doutes bien que ce n'est pas un travail idéal pour une femme enceinte, de rester debout toute la journée, le dos douloureux et les pieds enflés...

Mon père et Rubin échangèrent un regard.

– Ça pourrait me faire des vacances, plaisanta mon père. Elle sera peut-être trop occupée pour se plaindre de moi pendant les cinq prochains mois...

Me tournant vers Darija, je la vis sourire et lever les sourcils.

Nous avions l'air de deux enfants déguisées. Je portais une robe de soie de ma mère et une paire d'escarpins appartenant à celle de Darija et dont les talons ultrafins se coïnciaient sans cesse entre les pavés de la rue. Darija m'avait maquillée, ce qui était censé nous vieillir, mais me donnait surtout la sensation d'être un clown peinturluré.

Le Grand Hôtel s'élevait au-dessus de nous, telle une pièce montée de mariage, ses étages empilés les uns sur les autres. Je me mis à imaginer les histoires qui se déroulaient à chaque niveau ; les deux silhouettes que l'on apercevait au premier étage étaient de jeunes mariés, tandis que la femme qui regardait par la fenêtre de la suite au coin du deuxième pensait à son amour perdu, qu'elle allait retrouver un peu plus tard cet après-midi dans un café, pour la première fois depuis vingt ans...

– Alors, on y va ou quoi ? me lança Darija.

En vérité, cela me paraissait encore plus difficile d'entrer dans l'hôtel en faisant semblant d'être quelqu'un d'autre que cela ne l'avait été de trouver assez de courage pour sortir dans la rue avec nos déguisements.

– Et si on tombe sur quelqu'un qu'on connaît ?

– Et qui donc ? s'esclaffa Darija. Les pères s'apprêtent tous à se rendre à la prière du soir, pendant que les mères sont à la maison, en train de préparer le dîner.

– Toi d'abord.

Ma mère croyait que j'étais chez Darija, qui avait dit à la sienne qu'elle était chez moi. Les chances d'être démasquées étaient réelles, néanmoins nous espérions que notre aventure compenserait la punition que nous risquions, quelle qu'elle soit. Alors que j'hésitais, une femme me doubla et gravit l'escalier de l'hôtel. Elle sentait fortement le parfum et avait les ongles et les lèvres aussi rouges qu'un camion de pompiers. Quant à sa tenue, elle n'était pas aussi élégante que celle des clients de l'hôtel ou de l'homme qui l'accompagnait, en l'occurrence. C'était une de Ces Femmes, celles dont ma mère me tenait éloignée. On trouvait davantage de femmes de la nuit à Bałuty, le quartier le plus pauvre de la ville, des femmes qui donnaient l'impression de ne jamais dormir, postées à leur fenêtre, un châle passé sur leurs épaules nues. Cela ne voulait pas pour autant dire qu'elles étaient absentes par ici. L'homme qui marchait derrière celle-ci portait une minuscule moustache à la Charlie Chaplin et s'aidait d'une canne. Quand sa compagne s'engagea sur le seuil du bâtiment, il lui posa la main sur les fesses.

– C'est écœurant, murmura Darija.

– C'est ce que les gens vont penser que nous sommes si nous entrons ! sifflai-je.

Mon amie fit la moue.

– Si, dès le départ, tu n'avais pas l'intention d'aller jusqu'au bout, Minka, je me demande bien pourquoi tu as dit que...

– Je n’ai jamais rien dit ! C’est toi qui as dit que tu voulais...

– Minka ?

Je me figeai quand j’entendis mon nom. L’éventualité que ma mère découvre que je n’étais pas chez Darija ne pouvait être surpassée en termes de catastrophe que par une seule chose : que quelqu’un d’autre me reconnaisse et coure la prévenir.

Grimaçant, je me retournai, pour me retrouver face à Josek, très élégant en pardessus et cravate.

– C’est bien toi, dit-il en souriant, sans même accorder un regard à Darija. Je n’avais jamais remarqué que tu venais ici.

– Qu’est-ce censé vouloir dire ? m’enquis-je, sur mes gardes.

Darija me donna un coup de coude.

– Bien sûr que nous fréquentons cet endroit. Comme tout le monde, non ?

– Eh bien, je ne sais pas ce que fait tout le monde, précisa Josek, amusé par cette remarque. En tout cas, on trouve du meilleur café ailleurs.

– Qu’es-tu venu faire ici ? lui demandai-je.

– Une interview, répondit-il en brandissant son calepin. Pour un « reportage à dimension humaine ». C’est tout ce qu’on me laisse écrire pour le moment. Mon rédacteur en chef dit que je dois gagner le droit de couvrir les informations principales. (Son regard s’attarda sur ma robe, que j’avais épinglée dans le dos car elle était trop grande pour moi, puis sur mes chaussures.) Tu vas à un enterrement ?

Raté pour la tentative d’allure sophistiquée.

– On a un double rendez-vous, intervint Darija.

– Vraiment ? s’étonna Josek. Je ne pensais pas que...

Il s’interrompit d’un coup.

– Tu ne pensais pas que quoi ?

– Que ton père te laisserait sortir avec un garçon.

– Bien sûr que si, dit Darija en rejetant ses cheveux en arrière. Nous ne sommes plus des bébés, Josek.

Il m’offrit un grand sourire et reprit, s’adressant à moi :

– Dans ce cas, ça te plairait peut-être de sortir avec moi à l’occasion, Minka. Je te prouverais que le café de l’Astoria surclasse celui du Grand Hôtel.

– Demain à 16 heures, promet Darija, comme si elle était subitement devenue ma secrétaire en charge des relations sociales. Elle y sera.

Quand Josek nous eut saluées et se fut éloigné, Darija me prit le bras.

– Je vais te tuer, lui dis-je.

– Pourquoi ? Parce que je t’ai arrangé un rendez-vous avec un garçon séduisant ? Pour l’amour de Dieu, Minka, si je ne peux pas m’amuser, laisse-moi au moins vivre par procuration à travers toi !

– Je ne veux pas sortir avec Josek.

– Mais Ania a besoin que tu sortes avec lui.

Ania, mon personnage trop ennuyeux. Trop raisonnable.

Et mon amie de conclure, en me tapotant la main :

– Tu me remercieras plus tard.

Le Café Astoria était un établissement bien connu de la rue Piotrkowska. On y trouvait à tout moment des intellectuels, dramaturges ou compositeurs juifs débattant de points très précis de telle ou telle valeur artistique, accoudés à des tables enfumées et buvant du café amer, ainsi que des divas d’opéra sirotant du thé au citron. Bien que vêtue de la même tenue discrètement empruntée que la veille, me trouver si près de ces gens me donnait le vertige, comme si le simple fait de respirer le même air qu’eux affûtait mes capacités intellectuelles.

Assis non loin de la porte battante de la cuisine qui, chaque fois qu'elle s'ouvrait, libérait une délicieuse odeur, Josek et moi partagions une assiette de *pierogi* et buvions du café, qui, comme il l'avait promis, était divin.

– Une histoire d'*upiórs*, dit-il en secouant la tête. Je ne m'attendais pas à ça.

Je venais de lui révéler – timidement – l'intrigue de mon récit. Je lui avais parlé d'Ania, de son père boulanger et du monstre qui arrivait au village en se faisant passer pour un homme ordinaire.

– Ma grand-mère m'en parlait beaucoup, quand elle était encore en vie, expliquai-je. La nuit, elle laissait des grains sur une table en bois, dans la boulangerie, afin qu'un éventuel *upiór*, s'il pénétrait dans la boutique, soit contraint de les compter jusqu'au lever du soleil. Si je n'allais pas au lit quand l'heure était venue, ma grand-mère disait que l'*upiór* allait venir boire mon sang.

– Plutôt sinistre, commenta Josek.

– En fait, cela ne m'effrayait pas. L'*upiór* m'inspirait de la pitié. C'est vrai, ce n'était pas sa faute s'il était mort vivant. Mais bonne chance pour convaincre les gens de penser la même chose, quand tant de personnes, comme ma grand-mère, continuent de prétendre le contraire. (Je levai les yeux vers Josek.) Je me suis donc mise à imaginer l'histoire d'un *upiór* qui ne serait pas aussi méchant que tout le monde le pense. En tout cas, beaucoup moins que l'humain qui tente de l'anéantir. Et certainement pas aux yeux de la fille qui tombe peu à peu amoureuse de lui... jusqu'au moment où elle se rend compte qu'il a peut-être tué son père.

– Eh bien..., dit Josek, impressionné.

– Tu t'attendais à un roman sentimental ? dis-je en riant.

– Plus qu'à un récit d'épouvante, reconnut-il.

– Darija pense que je devrais l'adoucir, sans quoi personne ne voudra le lire.

– Ce n'est pas ton avis... ?

– Non. Les gens ont besoin d'expérimenter certaines terreurs. Sinon, comment pourraient-ils apprécier la sécurité dont ils jouissent ?

Un sourire se dessina lentement sur le visage de Josek, ce qui, en cet instant, le rendit séduisant, au moins autant que Herr Bauer, si ce n'est davantage.

– Je ne m'étais pas rendu compte que Łódź abritait le prochain Janusz Korczak.

– Tu ne trouves pas fou qu'une fille écrive ce genre de choses ? lui demandai-je en tripotant ma petite cuiller.

Josek se pencha vers moi.

– Je trouve que c'est brillant. J'ai saisi où tu voulais en venir. Il ne s'agit pas simplement d'un conte de fées, mais d'une allégorie, n'est-ce pas ? Ces *upiórs* représentent les Juifs. Pour la majorité de la population, ce sont des suceurs de sang formant une tribu sombre et effrayante. Ils doivent être craints et combattus avec des armes, des croix et de l'eau bénite. Le Reich, qui se prétend du côté de Dieu, s'est donné pour mission de débarrasser le monde de ces monstres. Seulement, les *upiórs* sont éternels. Quoi qu'on nous fasse, nous autres Juifs sommes présents depuis trop longtemps pour qu'on nous oublie ou que nous soyons vaincus.

Quelque temps auparavant, lors d'une dissertation donnée par Herr Bauer, j'avais commis une erreur et involontairement remplacé un mot par un autre. Alors que je débattais des mérites de l'éducation paroissiale, j'avais utilisé le mot *Ächtung*, qui signifie « ostracisme », au lieu de *Achtung*, qui veut dire « attention » ou « respect ». Comme vous vous en doutez, cela modifia radicalement mon propos. Herr Bauer me demanda de rester avec lui après le cours, afin que nous discussions à propos de la séparation de l'Église et de l'État et de l'effet que cela faisait d'être juive dans un lycée catholique. Sur le moment, je n'en conçus aucune gêne, principalement car je faisais à peine attention à ce qui me différenciait des autres élèves, mais aussi parce que j'allais passer une demi-heure en la seule compagnie de Herr Bauer, à profiter d'une conversation sérieuse, comme si nous étions égaux. Bien

entendu, c'était une erreur, et non un coup de génie, qui m'avait conduit à émettre dans ma copie la remarque que Herr Bauer avait estimée si pertinente... ce que je n'eus aucune envie de reconnaître.

De même, je n'allais pas avouer à Josek qu'en écrivant mon récit je n'avais pas une seconde songé à une éventuelle portée politique. Pour tout dire, en imaginant Ania et son père, je les voyais juifs comme moi.

– Eh bien, on dirait que je ne peux rien te cacher, dis-je en faisant mine de ne pas accorder trop d'importance à la déduction de Josek.

– Tu n'es pas comme les autres, Minka Lewin, dit-il. Je n'ai jamais rencontré de fille qui te ressemble.

Il glissa ses doigts entre les miens, puis il leva ma main et la pressa contre ses lèvres, me faisant soudain la cour.

Ces façons désuètes, d'un autre temps, me firent frissonner. Je fis l'effort d'enregistrer chaque sensation, de la façon dont toutes les couleurs de la salle me parurent subitement plus vives jusqu'au courant électrique qui me parcourut la main, tel un éclair dans un champ, en été. Je voulais pouvoir raconter le moindre détail à Darija. Je voulais les retranscrire dans mon roman.

Sans me laisser le temps d'achever ce catalogue mental, Josek posa la main sur ma nuque, m'approcha de lui et m'embrassa.

C'était mon premier baiser. Je sentais la pression des doigts de Josek sur mon crâne, ainsi que la laine rêche de son pull sur la paume de ma main. Mon cœur comprit ce que ressent la poudre de feu d'artifice quand, après avoir enfin été allumée, elle a quelque part où se déployer.

– Bon, reprit Josek au bout d'un moment.

Je m'éclaircis la gorge et jetai un coup d'œil autour de nous, sur les autres clients. Alors que je m'attendais à tous les voir nous dévorer des yeux, je constatai qu'ils étaient restés pris dans leurs conversations, qu'ils parsemaient de gestes vifs fendant le brouillard formé par la fumée de cigarette.

J'eus une vision fugitive de Josek et moi, établis à l'étranger et travaillant ensemble sur la table de notre cuisine. Les manches de sa chemise blanche relevées jusqu'aux coudes, je l'imaginai tapant furieusement à la machine un récit à rendre dans les plus brefs délais. Quant à moi, mâchonnant le bout d'un crayon, j'ajoutais les touches finales à mon premier roman.

– Qu'est-ce qui te prend, Josek Szapiro ? dis-je en me redressant.

– Ce doit être à cause de cette discussion de monstres dont les femmes tombent amoureuses, plaisanta-t-il.

Darija m'aurait conseillé de jouer les difficiles à atteindre. De sortir et de forcer Josek à me rattraper. Pour elle, la moindre relation était un jeu. De mon côté, j'en avais assez d'essayer d'en saisir les innombrables règles.

Avant que je n'aie le loisir de répondre, les portes du café s'ouvrirent violemment. Un essaim de soldats SS se déploya dans la pièce. Ils se mirent à frapper les clients avec leur matraque, à retourner des chaises occupées. Les vieux messieurs qui chutèrent furent piétinés ou reçurent des coups de pied, tandis que les femmes étaient plaquées contre les murs.

Je fus incapable de bouger. Si j'avais déjà croisé des soldats SS dans la rue, jamais je ne m'étais trouvée impliquée dans une intervention telle que celle-ci. Ces hommes, qui semblaient tous mesurer plus d'un mètre quatre-vingts, étaient d'immenses brutes vêtues d'épais uniformes en laine verte. Les poings serrés et les yeux aussi clairs que de l'argent, ils sentaient la haine.

Josek m'agrippa et me poussa derrière lui, par la porte battante de la cuisine.

– File, Minka, me chuchota-t-il. File en vitesse !

Ne voulant pas l'abandonner, je m'accrochai à sa manche, afin de l'entraîner avec moi, mais un soldat le retint par l'autre bras. La dernière chose que je vis, avant de m'enfuir en courant, fut le coup qui retourna Josek au ralenti, ainsi que le sang qui gicla de sa tempe et de son nez fracturé.

Les soldats sortaient de force les clients du café et les entassaient dans des camions quand je me glissai par la fenêtre de la cuisine et m'éloignai en marchant aussi normalement que possible dans la direction opposée. Dès que j'eus le sentiment d'être à distance sûre, je me mis à courir. Après m'être tordu la cheville à cause des talons, je me débarrassai de mes chaussures et poursuivis pieds nus, malgré le froid d'octobre, que je ne tardai pas à ressentir.

Je courus, ne m'arrêtant ni lorsqu'un point de côté vint me tenailler ni quand je dus éparpiller, tels des pigeons, un groupe d'enfants mendiants ; et surtout pas quand une femme poussant une charrette de légumes m'agrippa le bras et me demanda si tout allait bien. Je courus une demi-heure, jusqu'à la boulangerie de mon père. Basia ne se trouvait pas à la caisse (partie faire des achats avec maman, me dis-je) ; la sonnette de la porte retentit, avertissant mon père que quelqu'un venait d'entrer dans la boutique.

Il sortit de la cuisine, son large visage luisant de sueur sous l'effet de la chaleur des fours en brique, et la barbe saupoudrée de farine. Sa joie de me voir s'évanouit dès qu'il vit mon maquillage qui coulait, mêlé à mes larmes, mes pieds nus et mes cheveux que les épingles ne tenaient plus.

– Minusia ! s'écria-t-il. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Moi qui me prenais pour un écrivain, je fus incapable de trouver un seul mot pour décrire non seulement ce dont j'avais été témoin, mais également la façon dont tout avait changé. On eût dit que la planète avait légèrement bougé sur son axe de rotation, honteuse de s'exposer au soleil, si bien qu'il nous faudrait désormais apprendre à vivre dans les ténèbres.

En sanglotant, je me jetai dans ses bras. Alors que j'avais fait tant d'efforts pour être une femme cosmopolite, je ne voulais plus à présent que rester une petite fille.

Mais j'avais grandi en un instant.

Si le monde n'avait pas été bouleversé cet après-midi-là, j'aurais été punie. J'aurais été envoyée dans ma chambre sans dîner et l'on m'aurait empêchée de voir Darija ou de faire quoi que ce soit d'autre que mes devoirs pendant au moins une semaine. Quand ma mère fut mise au courant des événements survenus, elle me serra dans ses bras et ne voulut plus me quitter des yeux.

Avant de rentrer à la maison, mon père me tenant fermement, un bras sur mes épaules, et scrutant sans cesse la rue, comme s'il s'attendait à voir une menace jaillir d'une ruelle à tout instant (et pourquoi aurait-il imaginé autre chose, après ce que je lui avais raconté ?), nous fîmes une halte au bureau où le père de Josek était comptable. Mon père le connaissait car ils se croisaient à la synagogue.

– Nous avons de mauvaises nouvelles, Chaim, lui dit-il.

Il me demanda de tout répéter, depuis le moment où nous étions arrivés au café jusqu'à celui où j'avais vu un soldat frapper Josek avec une barre de fer. Le père de mon ami devint livide et ses yeux s'emplirent de larmes.

– Ils ont embarqué ces gens dans des camions, dis-je. Je ne sais pas pour quelle destination.

Sur le visage du vieil homme se déroulait un combat intérieur, l'espoir le disputant à la raison.

– Il reviendra, tu verras, lui dit avec douceur mon père.

– Oui, acquiesça Chaim, comme s'il avait besoin de se convaincre lui-même, avant de lever la tête, presque surpris de nous voir encore là. Je dois y aller. Il faut que je prévienne ma femme.

Lorsque Darija se présenta chez moi, après le dîner, pour que je lui raconte mon rendez-vous, je demandai à ma mère de lui dire que je ne me sentais pas bien, ce qui était la vérité, après tout. Les moments passés en compagnie de Josek me paraissaient à présent irréels, si ternis par ces événements brutaux que j'avais du mal à m'en souvenir.

Mon père, qui se contenta de picorer ce soir-là, sortit après que la table fut débarrassée. Assise sur mon lit, les yeux fermés, je me mis à conjuguer des verbes allemands. *Ich habe Angst. Du hast Angst.*

Er hat Angst. Wir haben Angst.

« Nous avons peur. » *Wir haben Angst.*

Ma mère entra dans ma chambre et s'assit à côté de moi.

– Il est vivant, d'après toi ? lui demandai-je, exprimant la seule question que personne n'avait encore posée à haute voix.

– *Ach*, Minusia... tu as une sacrée imagination.

Malgré ses paroles, elle avait les mains qui tremblaient. Elle cacha ce trouble en se saisissant de ma brosse, sur la table de nuit, puis elle me fit doucement pivoter, de façon que je lui tourne le dos, et commença à me coiffer, enchaînant les longs balayages, comme elle en avait l'habitude quand j'étais enfant.

Au fil des informations qui filtrèrent au sein de la communauté par brèves saccades, comme un tir de mitraillette, nous apprîmes que les SS avaient embarqué cent cinquante personnes à l'Astoria cet après-midi-là. Ils les avaient conduites à leur quartier général et les avaient interrogées individuellement, hommes et femmes, en les frappant avec des barres de fer et des matraques en caoutchouc. Ils brisèrent des bras et des doigts et exigèrent des rançons de plusieurs centaines de marks. Ceux qui n'avaient pas d'argent sur eux durent donner les noms de parents dont c'était peut-être le cas. Quarante-six personnes furent abattues par les SS, cinquante libérées après paiement, et les autres furent emprisonnées à Radogoszcz.

Josek faisait partie des chanceux. Je ne l'avais pas revu depuis ce sombre après-midi, mais mon père m'avait appris qu'il était rentré chez les siens. Chaim, qui, comme mon père, avait des clients chrétiens et juifs, s'était arrangé pour faire parvenir la somme réclamée au quartier général SS, en échange de la liberté de son fils. Il déclara à qui voulait l'entendre que sans le courage de Minka Lewin, cet épisode n'aurait peut-être pas connu une fin si heureuse.

J'avais quant à moi longuement pensé aux fins heureuses. J'avais réfléchi à ce dont Josek et moi étions en train de parler quelques secondes avant les événements, c'est-à-dire de méchants et de héros. *L'upiór* de mon récit terrorisait-il les autres ? Ou bien était-il celui que l'on persécutait ?

Un après-midi, je m'installai sur les marches qui menaient au premier étage du lycée, pendant que les autres élèves suivaient un cours d'instruction religieuse. Bien que censée rédiger une dissertation, je repris mon roman et entrepris de décrire une scène lors de laquelle une foule furieuse frappe à la porte d'Ania. Mon crayon avait du mal à suivre le rythme de mes pensées. Je sentais mon cœur s'emballer en imaginant les coups portés sur le battant, dont le bois se fendait sous les armes apportées par les villageois pour le lynchage. Je sentais des perles de sueur couler dans le dos d'Ania. À travers l'épaisse porte de la chaumière, je distinguais leur accent allemand...

En guise d'accent allemand, c'est celui de Herr Bauer que j'entendis. Il s'assit à côté de moi sur les marches, nos épaules à deux doigts de s'effleurer. Ma langue me fit l'effet de quadrupler de volume ; j'aurais été incapable d'articuler le moindre mot, même si ma vie en avait dépendu.

– Fräulein Lewin, dit-il. Je voulais vous annoncer moi-même la nouvelle.

La nouvelle ? Quelle nouvelle ?

– C'est mon dernier jour ici, poursuivit-il en allemand. Je vais rentrer à Stuttgart.

– Mais... pourquoi ? balbutiai-je. Nous avons besoin de vous !

Il m'offrit un sourire. Ce superbe sourire...

– Apparemment, mon pays a également besoin de moi.

– Qui nous enseignera l'allemand ?

Il haussa les épaules.

– Le père Czerniski s'en chargera.

Le père Czerniski était un alcoolique, qui ne connaissait certainement pas un traître mot

d'allemand, en dehors de *Lager*. Je n'eus pas besoin de formuler cette crainte à haute voix, car Herr Bauer pensait la même chose.

– Vous apprendrez dorénavant seule, décréta-t-il avec fermeté. Vous continuerez d'exceller.

Puis, pour la première fois depuis que nous nous connaissions, il me parla en polonais.

– Cela a été pour moi un honneur et un privilège d'être votre professeur.

Quand il eut redescendu les marches, je me précipitai aux toilettes des filles et éclatai en sanglots. Je pleurai pour Herr Bauer, pour Josek et pour moi. Je pleurai parce que je n'aurais désormais plus la possibilité de rêver de Herr Bauer, ce qui m'obligerait à passer davantage de temps dans la réalité. Je pleurai car me remémorer mon premier baiser me donnait des nœuds à l'estomac. Je pleurai parce que mon monde était devenu un océan en furie dans lequel j'étais en train de me noyer. Les yeux rouges et gonflés malgré l'eau froide dont je m'étais aspergé le visage, je me rendis en cours de mathématiques. Le père Jarmyk me demanda si tout allait bien, ce à quoi je répondis que nous avions reçu la nuit précédente de tristes nouvelles d'un cousin de Cracovie.

En cette période, personne ne remettait en question ce genre d'explications.

En sortant du lycée, cet après-midi-là, je m'apprêtais à rentrer directement à la boulangerie, comme d'habitude, lorsque je crus avoir une vision. Josek Szapiro était appuyé contre un réverbère, de l'autre côté de la rue. Haletante, je me précipitai vers lui. En m'approchant de lui, je vis que le contour de ses yeux avait viré au jaune et au violet, nuances colorées d'un hématome sur le point de s'estomper. Une entaille en voie de cicatrisation traversait son sourcil gauche en son milieu. Me voyant lever la main pour lui caresser le visage, il l'attrapa de la sienne. Il avait un doigt pris dans une attelle.

– Attention, dit-il. C'est encore douloureux.

– Que t'ont-ils fait ?

– Pas ici, me répondit-il, en m'abaissant le bras, tout en surveillant du coin de l'œil les piétons affairés.

Sans lâcher ma main, il m'entraîna ailleurs. Aux yeux de n'importe quel passant, nous avions sans doute l'air d'un couple banal. Cependant, la façon dont Josek s'accrochait à moi – en me serrant la main, comme s'il était en train de s'enfoncer dans des sables mouvants et avait besoin d'être secouru – me révélait que tel n'était pas le cas.

Je le suivis aveuglément à travers un marché, devant le poissonnier et l'étal des légumes, puis dans une étroite ruelle, entre deux bâtiments. M'ayant senti glisser sur une feuille de chou, il me serra contre lui. La chaleur de son bras autour de ma taille me redonna espoir.

Il ne s'arrêta qu'après m'avoir fait traverser un dédale d'allées pavées, devant l'entrée de service d'un bâtiment qui m'était inconnu. Quoi que Josek ait à me dire, j'espérais qu'il n'avait pas l'intention de me laisser retrouver mon chemin depuis cet endroit.

– Je me suis tant inquiété pour toi, dit-il enfin. Je ne savais pas si tu étais parvenue à t'enfuir.

– Je suis beaucoup plus solide que je n'en ai l'air, répondis-je en levant le menton.

– Ce n'est visiblement pas mon cas, dit-il calmement. Ils m'ont battu, Minka. Ils m'ont cassé un doigt pour me forcer à leur donner l'identité de mon père. Je ne voulais rien dire, de peur qu'ils ne le capturent et le torturent lui aussi. En fait, ils lui ont seulement pris son argent.

– Mais pourquoi ? Que leur as-tu fait ?

Josek baissa les yeux vers moi.

– J'existe, dit-il, d'une voix douce.

Je me mordis la lèvre. J'avais de nouveau envie de pleurer mais je ne voulais pas craquer devant Josek.

– Je suis désolée de ce qui t'est arrivé, dis-je.

– Je suis venu pour te donner quelque chose. Ma famille part la semaine prochaine pour Saint-Pétersbourg. Une tante de ma mère habite là-bas.

– Mais... dis-je stupidement, ne pensant qu'à effacer les mots qu'il venait de prononcer. Et ton job ?

– Il y a des journaux en Russie. (Il esquissa un infime sourire.) Je lirai peut-être un jour ton histoire d'*upiórs* dans l'un d'eux. (Il plongea la main dans sa poche.) Les choses vont empirer ici, avant de s'améliorer. Mon père a des relations d'affaires, des amis désireux de l'aider. Nous allons voyager jusqu'à Saint-Pétersbourg, munis de papiers chrétiens.

Je levai aussitôt la tête et le regardai droit dans les yeux. Des papiers chrétiens vous permettaient d'aller n'importe où. Les documents prouvant prétendument que vous étiez aryens vous évitaient toutes les restrictions, rafles et déportations.

Si Josek avait été en possession de ces documents une semaine plus tôt, il n'aurait jamais été battu par les SS. Cela étant, il n'aurait pas non plus mis les pieds dans ce café.

– Mon père a voulu s'assurer que ce qui m'est arrivé ne se reproduise jamais.

Solennellement, il déplia les documents. Je me rendis compte qu'ils ne décrivaient pas un garçon de son âge, mais une adolescente.

– Tu m'as sauvé la vie, reprit-il. À mon tour de sauver la tienne. (J'eus le réflexe de m'écartier des papiers, comme s'ils risquaient de s'enflammer.) Il n'a pas pu en obtenir pour toute ta famille mais... Minka... tu pourrais venir avec nous. Nous te ferions passer pour ma cousine. Mes parents s'occuperaient bien de toi.

Je secouai la tête.

– Comment pourrais-je faire partie de ta famille en sachant que j'ai abandonné la mienne ?

– Je me doutais que tu dirais ça. Prends-les tout de même, tu changeras peut-être d'avis un jour.

Il me fourra les documents dans la main et referma mes doigts dessus. Puis il m'attira dans ses bras. Les fausses pièces d'identité étaient coincées entre nos deux corps, tel un coin destiné à nous séparer, un mensonge de plus.

– Prends soin de toi, Minka, ajouta-t-il avant de m'embrasser de nouveau.

Cette fois, il plaqua sa bouche contre la mienne avec rage, comme s'il s'exprimait dans une langue qui m'était inconnue.

Une heure plus tard, dans le ventre chargé de vapeur de la boulangerie de mon père, je dégustais le petit pain qu'il confectionnait chaque jour à mon intention, surmonté d'une couronne torsadée, fourré au chocolat et à la cannelle. À cette heure de la journée, nous étions seuls ; ses employés se présentaient avant l'aube pour préparer nos produits et repartaient en milieu de journée. Les jambes enroulées autour des pieds du tabouret sur lequel j'étais assise, je regardais mon père travailler la pâte. Il la laissait reposer sur la couche, tapotait la surface bombée et striée de chaque pain, aussi douce que des fesses de bébé. Dans mon soutien-gorge, les coins de mes papiers chrétiens m'irritaient la peau. Je me voyais déjà, en me déshabillant le soir venu, découvrir le nom d'une fille *goy* tatoué sur mon sein.

– La famille de Josek va partir, annonçai-je.

Les mains de mon père, d'ordinaire sans cesse en mouvement, s'immobilisèrent.

– Quand l'as-tu vu ?

– Aujourd'hui. Après les cours. Il voulait me dire au revoir.

Mon père hochait la tête et disposa un nouveau morceau de pâte dans un des petits moules rectangulaires.

– Allons-nous quitter la ville ? m'enquis-je.

– Qui nourrirait tous les autres si nous partions, Minka ?

– Être en sécurité est plus important. Surtout avec Basia, qui va avoir un bébé.

Mon père abattit la main sur la planche de boucher, provoquant au passage un léger nuage de farine.

– Tu ne me crois pas capable d'assurer la sécurité de ma famille ? s'écria-t-il. Tu crois peut-être

que ce n'est pas important pour moi ?

– Non, papa...

Il fit le tour du plan de travail et me prit par les épaules.

– Écoute-moi bien : la famille représente tout pour moi. Vous êtes tout ce qui compte à mes yeux. Je détruirais cette boulangerie de mes propres mains, brique par brique, si ça pouvait vous éviter de subir quoi que ce soit.

Jamais je ne l'avais vu dans un tel état. En permanence sûr de lui, toujours prêt à plaisanter pour alléger la tension liée à la pire des situations, mon père se contenait cette fois avec peine.

– Ton prénom, Minka, est un diminutif de Wilhelmina. Tu sais ce qu'il signifie ? « Protection choisie. » Je choisirai toujours de vous protéger. (Il me considéra un long moment, avant de pousser un soupir.) J'ai un cadeau pour toi ; je comptais te l'offrir à Hanoukka, mais je pense que le moment est venu.

Tandis que je me rasseyais, il disparut dans l'arrière-boutique, où il conservait les enregistrements des livraisons de blé, de sel et de beurre. Il revint avec en main un paquet en tissu entouré d'une ficelle aussi serrée qu'une bouche de vieille fille.

– Je te souhaite un *Freilichen Hanoukka*, dit-il. Avec deux mois d'avance.

Je m'attaquai avec impatience aux nœuds de la ficelle. Le tissu s'ouvrit et dévoila une paire de bottines noires brillantes.

Elles étaient neuves, ce qui n'était pas rien, mais elles n'avaient rien d'extraordinaire, rien, dans le style ou dans les coutures, susceptible de faire s'extasier une fille.

– Merci, dis-je en me forçant à sourire, avant d'êtreindre mon père.

– Elles sont uniques. Personne n'en possède une telle paire. Tu dois me promettre de les porter en permanence. Même quand tu dors. C'est compris, Minka ?

Il s'empara d'une bottine, puis du couteau dont il se servait pour arracher des morceaux de pâte de l'amibe géante posée sur le plan de travail. Il inséra la lame dans une rainure située à hauteur du talon et la fit basculer. La semelle s'ouvrit dans un claquement. Je ne compris pas immédiatement pourquoi il abîmait mon cadeau. Puis je vis qu'à l'intérieur de ce compartiment secret étaient disposées plusieurs pièces d'or. Une fortune.

– Personne ne sait qu'elles sont là, à part toi et moi, me précisa-t-il.

Repensant à la main fracturée de Josek et aux soldats SS qui avaient exigé de l'argent, je compris que mon père m'offrait une assurance.

Il me montra de quelle façon les talons s'ouvraient, puis il les remit en place et les fit claquer deux ou trois fois sur le plan de travail.

– Comme neufs, dit-il en me tendant les bottines. Je ne plaisante pas ; je veux que tu les portes partout. Tous les jours. Qu'il fasse froid ou chaud. Que ce soit pour te rendre au marché ou pour aller danser. (Il se mit à sourire.) Prends note, Minka : je veux te voir les porter à mon enterrement.

Je lui rendis son sourire, soulagée de me retrouver en terrain connu.

– Tu vas avoir un peu de mal pour ça, tu ne crois pas ?

Ma réponse le fit s'esclaffer, de ce tonitruant rire qui me venait systématiquement à l'esprit quand je pensais à lui. Mes nouvelles bottines sur les genoux, je songeai au secret que nous partagions désormais, ainsi qu'à celui que j'avais gardé pour moi. Je n'ai jamais parlé à mon père de mes papiers chrétiens, ni ce jour-là ni plus tard. Principalement parce que je savais qu'il me forcerait à m'en servir.

En terminant le petit pain que mon père venait de me faire cuire, je baissai les yeux sur mon pull bleu. Mes épaules étaient empoussiérées de la farine que mon père y avait déposée lorsqu'il m'avait agrippée. Je tentai de m'en débarrasser, en vain. En dépit de mes efforts, je voyais toujours les empreintes, comme si j'avais été mise en garde par un fantôme.

Des changements intervinrent en novembre. Un jour, mon père rentra à la maison avec des étoiles jaunes à la main, que nous étions tenus de porter en permanence sur nos vêtements. Łódź, notre ville, avait été rebaptisée Litzmannstadt par les soldats allemands qui l'avaient envahie. De plus en plus de familles juives déménageaient pour s'installer dans la vieille ville ou à Bałuty, certaines par choix et d'autres parce que les autorités avaient décidé que les appartements ou maisons qu'elles louaient ou dont elles étaient propriétaires depuis des années seraient désormais réservées aux Allemands de pure race. Nous n'avions plus le droit de passer par certaines rues de la ville, ce qui nous contraignait à faire des détours. Nous n'étions pas autorisés à emprunter les transports publics ni à sortir de chez nous une fois la nuit tombée. Le ventre de ma sœur gonflait à vue d'œil. Quant à Darija, elle fréquenta un temps un certain Dawid, ce qui la porta subitement à croire qu'elle savait tout ce qu'il y avait à savoir sur les histoires d'amour.

– Si tu n'aimes pas ce que j'écris, pourquoi continues-tu à lire mon roman ? lui lançai-je un jour.

– Ce n'est pas que je ne l'apprécie pas, j'essaie simplement de t'aider à le rendre plus réaliste, répondit-elle.

Aux yeux de Darija, le réalisme revenait à transposer dans mon récit les moments de passion vécus avec Dawid, de façon que mon personnage, Ania, connaisse le même genre de baisers terriblement romantiques. À l'entendre, Dawid devait être un mélange de Michael Goldstein, l'acteur de *Green Fields*, et du Messie.

– As-tu reçu des nouvelles de Josek ? me demanda-t-elle.

Elle ne pensait pas à mal, pourtant elle aurait dû se rendre compte que mes chances de recevoir une lettre de lui étaient très minces. Le courrier ne circulait plus de façon régulière. Je préférais me dire que Josek m'avait souvent écrit, peut-être deux ou trois fois par jour, et que ses lettres étaient empilées quelque part dans un bureau des rebuts.

– Il est certainement très occupé, dis-je après avoir secoué la tête.

Nous nous trouvions à l'atelier où Darija s'entraînait trois fois par semaine à la danse classique. Elle était bonne, au moins aussi douée dans son art que je l'étais en écriture. Elle parlait parfois d'intégrer une compagnie de ballet, mais en ce temps-là, personne n'évoquait l'avenir. Elle enfila sa veste – étiquetée d'une étoile jaune sur la poitrine et dans le dos – et s'enroula une écharpe autour du cou.

– C'est toi qui as inventé le passage où un personnage boit du sang d'*upiór* ? me demanda-t-elle.

– Non, c'est une histoire de ma grand-mère.

– Ça fait peur, dit-elle en frissonnant.

– En bien ou en mal ?

– En bien, m'assura-t-elle en me prenant le bras. De la peur qui-donnera-envie-aux-gens-de-poursuivre-leur-lecture.

Je me mis à sourire, heureuse de retrouver la Darija que je connaissais, la Darija qui me manquait car elle était généralement trop occupée avec son nouvel amoureux.

– Tu pourrais peut-être dormir chez moi ce soir ? suggérai-je tandis que nous sortions du bâtiment, tout en sachant qu'elle avait probablement prévu de sortir avec Dawid.

D'instinct, nous baissâmes la tête lorsqu'un groupe de soldats passa devant nous. Autrefois, mon estomac se nouait quand j'en croisais, mais à présent, ce spectacle était devenu si banal que je ne le remarquais même plus.

Il y avait de l'agitation dans la rue ; nous entendîmes des cris au loin.

– Que se passe-t-il ? dis-je alors que Darija marchait déjà vers le tumulte.

Sur une place, trois hommes étaient pendus à un gibet si neuf que je sentis l'odeur de sève du bois dont il était constitué. Un groupe s'était formé, devant lequel une femme pleurait et tentait de s'approcher d'un des cadavres, ce que lui interdisaient des soldats.

– Qu’ont-ils fait ? s’enquit Darija.

– Ils ont critiqué la présence des Allemands en ville, lui répondit une vieille dame.

Les soldats commencèrent à disperser la foule, ordonnant aux gens de rentrer chez eux. Darija et moi fûmes séparées l’une de l’autre. Je l’entendis m’appeler, mais continuai de me faufiler en avant, jusqu’à me trouver au pied du gibet. Trop occupés à éloigner les familles des victimes, les soldats ne me prêtèrent pas attention.

Jamais je n’avais approché un cadavre de si près. J’étais encore petite aux obsèques de ma grand-mère, dont je ne me souviens que du cercueil. L’homme qui se balançait à présent comme une feuille d’automne sur un arbre semblait dormir. Son cou formait un angle étrange et il avait les yeux fermés. La langue sortait légèrement de la bouche. Une tache foncée maculait son pantalon, à l’endroit où il avait sans doute uriné. *Avant ou après ?* me demandai-je.

En repensant au sang et aux tripes que je disposais dans mon récit d’épouvante, à l’*upiór* dévorant le cœur de sa proie, je pris conscience que ces détails n’apportaient pas grand-chose. L’aspect sanguinolent des descriptions ne choquait pas, contrairement, par exemple, au fait que ce mort était encore vivant une minute plus tôt.

Cet après-midi-là, quand mon père et moi passâmes devant le gibet, il tenta de distraire mon attention en me parlant des voisins, de la boulangerie et du temps, comme si je n’avais pas remarqué les silhouettes raidies des malheureux, derrière moi.

Mes parents se disputèrent ce soir-là. À ma mère, selon qui je ne devais plus sortir en ville, mon père répondit que c’était impossible. Comment me rendrais-je au lycée ? Je m’endormis au son de leurs voix furieuses et fis un cauchemar. Darija et moi assistions à la pendaison, mais cette fois, après m’être approchée d’un cadavre, je le retournai lentement pour voir son visage. C’était Josek.

Le lendemain matin, je me précipitai chez Darija. Lorsque sa mère m’ouvrit, je fus stupéfaite du désordre qui régnait dans cette maison d’ordinaire si bien tenue.

– Le moment est venu, m’annonça la mère de Darija. Nous nous installons dans la vieille ville, où nous serons plus en sécurité.

Je ne croyais pas un instant à une meilleure sécurité dans la vieille ville, ni ailleurs, tant que les Britanniques n’auraient pas gagné la guerre. Après tout, ils n’en avaient jamais perdu ; j’étais donc certaine que la défaite de Hitler et de son Troisième Reich n’était qu’une question de temps.

– Elle est bouleversée, Minka, me confia la mère de mon amie. Tu parviendras peut-être à la reconforter.

La musique de *La Belle au bois dormant*, de Tchaïkovski, filtrait par la porte fermée de la chambre de Darija. En entrant, je vis que son tapis avait été roulé, comme elle le faisait parfois quand elle dansait. Mais elle ne dansait pas. Assise par terre en tailleur, elle pleurait.

Je m’éclaircis la gorge.

– J’ai besoin de ton aide ; je suis complètement bloquée à la page 56.

Darija ne leva même pas les yeux vers moi.

– C’est le moment où Ania va chez Aleksander, repris-je, en improvisant à la va-vite. Il faut que quelque chose l’ait rendue triste, mais je ne trouve pas quoi. (Je considérai un instant Darija.) J’ai d’abord pensé qu’Aleksander fréquenterait une autre femme, mais je ne pense pas que ça convienne.

Alors que j’étais persuadée qu’elle ne m’avait même pas écoutée, Darija poussa un soupir.

– Vas-y, lis-moi ça.

Ce que je fis. Il n’y avait rien d’écrit sur la page que j’avais ouverte, ce qui ne m’empêcha pas, telle l’araignée qui sort de son corps la soie pour confectionner sa toile, de trouver les mots en moi et d’inventer une histoire. Car c’est pour cela que nous lisons de la fiction, non ? Pour ne pas oublier que, quels que soient nos malheurs, nous ne sommes pas les seuls à souffrir.

– La mort, déclara Darija quand j’en eus terminé, quand la dernière phrase resta en suspens. Il faut

qu'elle voie quelqu'un mourir.

– Pourquoi ?

– Qu'est-ce qui pourrait davantage l'effrayer ?

Je compris qu'elle ne parlait plus de mon roman.

Je sortis un crayon de ma poche et me mis à prendre des notes.

– La mort, répétais-je en souriant à ma meilleure amie. Que ferais-je sans toi ?

Malheureusement, je ne compris que trop tard que c'était précisément la chose à ne pas dire. Darija fondit en larmes.

– Je ne veux pas partir.

Je m'assis près d'elle et la pris dans mes bras.

– Et moi, je ne veux pas que tu partes.

– Je ne reverrai plus Dawid, sanglota-t-elle. Ni toi.

Elle était si triste que je ne conçus pas de jalousie d'avoir été citée en second.

– Tu déménages de l'autre côté de la ville, pas en Sibérie.

Mes mots sonnaient creux, j'en étais consciente. Chaque jour voyait s'ériger un nouveau mur, une nouvelle clôture, une nouvelle déviation. Chaque jour, la zone tampon séparant les Allemands présents en ville des Juifs allait s'épaississant. Pour finir, elle nous obligerait à nous réfugier dans la vieille ville, comme la famille de Darija, à moins qu'elle ne nous chasse tout à fait de Łódź.

– Les choses ne devaient pas se passer comme ça, laissa tomber Darija. Nous étions censées aller à l'université, puis nous installer à Londres.

– C'est peut-être ce que nous ferons un jour.

– Ou peut-être mourrons-nous pendues, comme ces hommes.

– Darija ! Ne dis pas ça !

– Ne me dis pas que tu n'y as pas pensé. (Elle avait raison, évidemment.) Pourquoi eux, alors que tout le monde a dit du mal des Allemands ? Ont-ils parlé plus fort que nous ? Ou ont-ils simplement été pris au hasard pour faire un exemple ?

Sur le lit de Darija étaient posés deux cartons, une boule de ficelle et un couteau pour la couper. Je m'emparai de la lame et m'entaillai la paume de la main.

– Meilleures amies pour toujours.

Après avoir prononcé ce serment, je lui tendis le couteau. Elle m'imita sans hésiter.

– Meilleures amies, répéta-t-elle.

Nos mains pressées l'une contre l'autre, nous scellâmes cette promesse dans le sang. Je savais que c'était impossible car j'avais étudié la biologie au lycée, néanmoins imaginer le sang de Darija couler dans mes veines me plut beaucoup. Cela m'aiderait à croire que je gardais un peu d'elle en moi.

Deux jours plus tard, Darija et les siens se joignirent à la longue file de familles juives quittant ce quartier en direction de Bałuty, chargées d'autant de biens qu'elles pouvaient en porter. Ce même jour, on autorisa enfin les proches des pendus à décrocher les corps. Cette attente avait clairement valeur d'insulte, l'enterrement, dans notre religion, étant censé se dérouler le plus vite possible après le décès. Lors de ces quarante-huit heures, il me fallut passer devant le gibet à six reprises, que ce soit pour me rendre à la boulangerie, chez Darija ou au lycée. Dès la troisième fois, je ne remarquai plus rien, comme si la mort faisait partie du paysage.

Mon neveu, Majer Kaminski, était un *shayna punim*. En mars 1940, alors qu'il n'était âgé que de six semaines, il vous rendait déjà vos sourires et soutenait seul sa tête. Il avait les yeux bleus et les cheveux noirs comme du jais. D'après mon père, son sourire sans dents aurait fait fondre jusqu'à l'âme noire de Hitler.

Jamais un bébé n'avait reçu tant d'amour. Basia et Rubin le contemplaient comme s'ils avaient un

miracle sous les yeux chaque fois qu'ils passaient devant son berceau. Mon père tentait déjà de lui apprendre des recettes. Quant à moi, j'inventais des paroles dépourvues de sens pour les berceuses qu'on lui chantait. Seule ma mère conservait une certaine distance à son égard. Bien sûr, elle était fière de son petit-fils et gazouillait avec lui quand Basia et Rubin venaient nous rendre visite, cependant elle ne portait que rarement Majer. Si Basia le déposait dans ses bras, elle trouvait rapidement un prétexte pour le poser ou pour se faire remplacer par mon père ou moi.

Ce comportement me paraissait illogique. Elle qui avait depuis toujours voulu devenir grand-mère, et qui l'était à présent, ne supportait même pas de câliner son petit-fils ?

Ma mère gardait toujours la meilleure nourriture pour le vendredi soir, car ma sœur et Rubin venaient partager le dîner du shabbat avec nous. Alors que nous étions habitués à nous contenter de pommes de terre et de légumes divers, ma mère nous servit ce soir-là du poulet, un mets que nous n'avions pas vu depuis des mois, depuis que l'Allemagne occupait le pays. On trouvait partout en ville des endroits où l'on pouvait obtenir à peu près ce qu'on voulait en y mettant le prix. Qu'avait donné ma mère en échange de ce festin ? La question méritait d'être posée.

Je salivais tant que je m'en moquais presque complètement. Impatiente d'y goûter, j'eus des difficultés à rester calme durant la prière, au-dessus des bougies, puis lors du *kiddouch*, au-dessus du vin, et le *hamotsi*, récité au-dessus des délicieuses *halloth* de mon père. Enfin, le moment vint de s'asseoir à table.

– Hana, tu es vraiment une merveille, soupira mon père après sa première bouchée de poulet.

Personne ne parla dans un premier temps, tant nous étions accaparés par le délicieux repas, puis Rubin mit un terme au silence.

– Vous vous souvenez de Herschel Berkowicz, qui travaille avec moi ? On lui a ordonné de partir de chez lui la semaine dernière.

– A-t-il obéi ? demanda ma mère.

– Non...

– Et... ? s'inquiéta mon père, sa fourchette immobilisée à mi-chemin de sa bouche.

Rubin haussa les épaules :

– Rien, pour le moment.

– Vous voyez ? triompha mon père. J'avais raison, Hana ! Si on refuse de s'en aller, le ciel ne nous tombe pas sur la tête. Il ne se passe rien.

Le 8 février, le chef de la police avait dressé une liste de rues dans lesquelles les Juifs étaient autorisés à habiter et annoncé la date à laquelle ils devaient avoir quitté les autres. Bien qu'à cette époque chacun connût une famille ayant fui à l'est, en Russie, ou dans la zone de la ville réservée aux Juifs, d'autres – à l'image de mon père – refusaient de s'en aller.

– Que peuvent-ils faire ? dit-il. Nous jeter dehors à coups de pied ? (Il s'essuya la bouche avec sa serviette.) Allons, je ne vais pas laisser une discussion politique gâcher ce somptueux repas. Minka, répète à Rubin ce que tu m'as dit l'autre jour, à propos du gaz moutarde...

J'avais appris cela en cours de chimie. Si le gaz moutarde fonctionnait si bien, c'était parce qu'il était en partie composé de chlore, dont la structure atomique était si serrée qu'il aspirait les électrons de toute matière avec laquelle il entrait en contact. Y compris les poumons humains. Ce produit déchirait littéralement les cellules de votre corps.

– C'est une meilleure conversation de dîner, peut-être ? soupira ma mère, avant de se tourner vers Basia, qui berçait Majer du bras gauche. Comment dort mon petit ange ? Fait-il déjà ses nuits ?

Soudain, on frappa à la porte.

– Tu attends quelqu'un ? demanda-t-elle à mon père en allant ouvrir.

Elle n'avait pas encore atteint la porte que le battant s'ouvrit à la volée. Trois soldats firent irruption dans le salon.

– Dehors ! beugla l'un d'eux en allemand. Vous avez cinq minutes !

– Minka ! s'écria ma mère. Que veulent-ils ?

Le cœur battant, je lui traduisis l'ordre des intrus. Basia s'était tapie dans un coin, tâchant de dissimuler le bébé. C'étaient des soldats de la Wehrmacht. L'un d'eux balaya les verres en cristal du buffet en chêne qui nous venait de mon arrière-grand-mère, si bien qu'ils se fracassèrent au sol. Un autre retourna la table chargée de nourriture et sur laquelle les bougies se consumaient encore. Rubin éteignit les flammes en les piétinant avant que le feu ne se propage.

– Dehors ! Qu'est-ce que vous attendez ? (Mon père, mon fort et courageux père, se recroquevilla, les mains sur la tête.) Dehors dans cinq minutes. Sinon, on revient et on tire dans le tas.

Sur ces mots, les soldats se hâtèrent de sortir de notre appartement. Quant à moi, je ne traduisis pas cette dernière menace.

Ma mère fut la première à réagir.

– Abram, occupe-toi de l'argenterie de ta mère, dans le buffet. Minka, prends des taies d'oreillers et fourres-y tout ce qui a de la valeur. Basia, Rubin, combien de temps vous faut-il pour rentrer chez vous et vous munir de vos affaires ? Je reste avec le bébé jusqu'à votre retour.

C'était le signal dont nous avions besoin. Mon père se mit à farfouiller dans les tiroirs du buffet, puis il ôta des livres des étagères et plongea la main dans des bocaux de la cuisine, pour y récupérer de l'argent, dont j'ignorais qu'il fût caché là. Ma mère, qui, malgré les cris du nourrisson, avait installé Majer dans son berceau, se mit à rassembler manteaux et écharpes en laine, chapeaux, mitaines et vêtements chauds. M'étant précipitée dans la chambre de mes parents, je pris les bijoux de ma mère, ainsi que les *tefillin* et le *talit* de mon père. Dans ma chambre, je pris une seconde pour regarder autour de moi. Que choisiriez-vous, si vous ne disposiez que de cinq minutes pour emballer votre vie ? Je pris ma robe la plus récente, ainsi que le manteau qui allait avec, celui que j'avais porté pour le Yamim Noraïm, à l'automne dernier. Je pris plusieurs sous-vêtements de rechange et ma brosse à dents, sans oublier mon cahier, bien entendu, et un trésor en crayons et stylos. Je me munis également du *Tagebuch einer Verlorenen*, soit *Le Journal d'une fille perdue*, de Margarete Böhme, dans sa version originale, en allemand. J'avais déniché ce roman dans une boutique d'occasions et n'en avais pas parlé à mes parents à cause de son sujet osé. Je l'avais évoqué dans une dissertation que Herr Bauer avait annotée d'un « Élève exceptionnelle » en allemand.

Je pris également les papiers chrétiens que Josek m'avait donnés, que je dissimulai dans les bottes que mon père m'avait fait promettre de porter en toutes circonstances.

Enfin, je retrouvai ma mère debout au milieu de la salle à manger, entourée de cristal brisé. Elle tenait Majer dans les bras et lui murmurait :

– J'ai tant prié pour que tu sois une fille...

– Maman ?

Quand elle leva les yeux vers moi, je vis qu'elle pleurait.

– Mme Szymanski se serait occupée d'une petite fille comme si c'était la sienne.

J'eus la sensation d'avoir l'esprit inondé de boue. Elle envisageait de donner *Majer*, notre Majer, pour qu'il soit élevé par quelqu'un d'autre que Basia et Rubin ? Était-ce pour cette raison qu'elle avait proposé de surveiller le bébé pendant qu'ils couraient chercher leurs affaires chez eux ? Oui, compris-je, dans un instant de douloureuse évidence ; c'était la meilleure façon d'assurer sa sécurité. C'était pour cela que des familles avaient envoyé leurs enfants en Angleterre et aux États-Unis, c'était pour cela que Josek et les siens avaient estimé que j'avais intérêt à les accompagner à Saint-Pétersbourg. La survie se gagne par le sacrifice.

Je baissai les yeux sur le minuscule visage de Majer, qui agitait les mains.

– Dans ce cas, donne-le-lui tout de suite, la pressai-je. Je ne dirai rien à Basia.

Elle secoua la tête.

– C’est un garçon, Minka...

Après avoir un instant regardé ma mère en clignant des yeux, je compris de quoi elle parlait. Majer avait évidemment fait l’objet d’un *brit milah*. Il était circoncis. Si les Szymanski déclaraient aux autorités que leur fillette était chrétienne, il serait impossible de prouver le contraire. En revanche, pour un garçon... eh bien, il suffisait de défaire sa couche.

Je compris également pourquoi ma mère n’avait pas voulu trop bercer son petit-fils ; au fond d’elle-même, elle savait qu’elle ne devait pas trop s’y attacher, au cas où elle viendrait à le perdre.

Mon père fut de retour, un sac à dos sur l’épaule et des taies d’oreillers pleines à craquer dans chaque main.

– Il faut y aller, dit-il.

Ma mère ne bougea pas.

J’entendis des cris, qui firent tressaillir ma mère, tandis que les soldats s’introduisaient dans les demeures voisines.

– Attendons Basia en bas, proposai-je.

Ce n’est qu’alors que je constatai qu’elle ne portait plus sa montre ; elle l’avait échangée contre le poulet, devinai-je, le poulet qui gisait désormais sur le sol de la salle à manger, loin d’être terminé, le repas qu’elle avait préparé afin de donner au reste de la famille l’illusion que tout irait bien.

– Viens avec moi, maman, dis-je d’une voix douce.

Pour la première fois de ma vie, si j’en crois mes souvenirs, je me comportai comme une adulte ; je pris ma mère par la main pour la guider, et non plus l’inverse.

Un cousin de mon père habitait à Bałuty, ce qui fut une chance pour nous. Les malheureux que l’on chassait de chez eux et qui n’avaient nulle part où aller se voyaient attribuer une chambre par les autorités, c’est-à-dire le *Judenrat*, dans le cas du ghetto juif. Ce Conseil juif était dirigé par Chaim Rumkowski, le président, l’Aîné des Juifs. Ma mère n’avait jamais apprécié les cousins de mon père, pauvres et d’une classe sociale inférieure, ce qui la gênait. Quand ils étaient venus chez nous pour le mariage de ma sœur, ma cousine Rivka n’avait cessé de porter des objets sous la lumière, comme si elle était une experte, en disant « Et combien ceci a coûté, à votre avis ? » Vexée, ma mère avait grommelé dans son coin puis fait jurer à mon père qu’elle n’aurait plus à supporter leur présence chez elle. Nous retrouver tels des mendiants sur le pas de leur porte fut donc quelque peu ironique, tout comme le fait de voir ma mère la bouche pincée, à la merci du bon vouloir de ces fameux cousins. Cent soixante mille personnes s’entassaient sur les quatre kilomètres carrés que les Allemands avaient décrétés comme étant le quartier juif de la ville. Des appartements conçus pour une famille en abritaient quatre ou cinq. Parmi ces logements, seul un sur deux était équipé d’une salle de bains, tel celui dans lequel nous nous étions installés, ce dont j’étais chaque jour reconnaissante.

Le ghetto était entouré d’une clôture de bois et de fil de fer barbelé. Un mois après notre arrivée, il fut totalement isolé du reste de Łódź. Il y avait des *Fabriken*, des ateliers – certains situés dans des entrepôts, mais beaucoup dans des chambres et des sous-sols – où les gens travaillaient, fabriquaient des bottes, des uniformes, des gants, des textiles, des fourrures. Nous rendre indispensables aux Allemands, devenir des travailleurs si efficaces qu’ils prendraient conscience de combien ils avaient besoin de nous, était une idée du président Rumkowski. En échange de notre contribution à leur effort de guerre, ils nous donnaient de la nourriture.

Mon père dénicha un emploi et se retrouva à faire du pain pour le ghetto. Mordechai Lajzerowicz, qui dirigeait les boulangeries du ghetto, rendait compte au président Rumkowski. Il arrivait que mon père ne reçoive ni blé ni farine, et qu’il soit donc impossible de faire du pain. Il n’embauchait pas ses propres ouvriers ; ceux-ci lui étaient désignés par Rumkowski. Les haut-parleurs qui braillaient toute la journée en allemand sur les places disaient aux gens qui avaient besoin de travailler de se

rassembler chaque matin ; on les orientait alors vers telle ou telle *Fabrik*. Ma mère, qui n'avait jamais travaillé pendant que je grandissais, était désormais employée en tant que couturière dans un atelier de fourrures. Jusqu'alors, je n'avais jamais imaginé qu'elle sache faire des ourlets, car nous portions nos vêtements chez le tailleur. Au bout de seulement quelques semaines, des durillons apparurent sur ses doigts, à force de manier des aiguilles, et elle se mit à plisser les yeux, à cause du faible éclairage de l'atelier. Nous partagions la nourriture qu'elle recevait avec Basia et Rubin, car ma sœur devait s'occuper du bébé.

En dehors du fait de devoir partager deux minuscules pièces avec ma mère et mon père, vivre dans le ghetto ne me dérangeait pas trop. Je disposais dorénavant de davantage de temps pour écrire mon roman. Je fréquentai encore le lycée – ainsi que Darija –, jusqu'au jour où toutes les écoles furent fermées. L'après-midi, nous nous retrouvions dans l'appartement qu'elle partageait avec deux autres familles, dont aucune n'avait d'enfant, et nous jouions aux cartes. Il m'arrivait souvent de rester dormir chez Darija, à cause du couvre-feu. Vivre dans le ghetto nous donnait parfois l'impression d'être enfermés en cage, mais pour des enfants de quinze ans, c'était une merveilleuse cage. J'étais entourée de ma famille et de mes amis. Je me sentais en sécurité. J'étais persuadée qu'il ne m'arriverait rien si je restais à ma place.

À la fin de l'été, quand le pain se fit rare dans le ghetto, par manque de farine, mon père commença à s'affoler ; nourrir ses voisins était à ses yeux une responsabilité personnelle. Quand des milliers de personnes descendirent dans les rues, il baissa les volets de la boulangerie et se cacha dans l'arrière-boutique, par peur de la foule. « On a faim ! » scandaient les manifestants. Les cris s'amplifièrent dans la chaleur, telle de la pâte en train de lever. La police allemande tira des coups de feu en l'air pour disperser tout le monde.

Les tirs se multipliaient, à mesure que davantage de personnes étaient massées dans le ghetto, dont les frontières n'évoluaient pas. Où ces gens étaient-ils censés aller ? De quoi étaient-ils censés se nourrir ? Malgré le rationnement général établi à l'arrivée de l'hiver, il n'y en avait jamais assez pour tout le monde. Toutes les deux semaines, nous recevions chacun 100 grammes de pommes de terre, 350 grammes de betteraves, 300 grammes de farine de seigle, 60 grammes de petits pois, 100 grammes de flocons de seigle, 150 grammes de sucre, 200 grammes de confiture, 150 grammes de beurre et 2,5 kilos de pain de seigle. Grâce à son emploi de boulanger, mon père recevait un peu plus de pain chaque jour, qu'il gardait toujours pour moi.

Bien entendu, il ne lui était plus possible de me confectionner mon petit pain spécial.

Au cœur de l'hiver, la boulangerie ferma de nouveau. Cette fois, ce ne fut pas en raison d'une pénurie de farine, mais parce qu'on ne trouvait plus de combustible. Le ghetto n'avait reçu qu'un peu de charbon, mais pas du tout de bois. Mon père, son cousin et Rubin prirent alors l'habitude de démonter des clôtures et de se servir dans les bâtiments en ruine, pour rapporter du bois à la maison et ainsi nous permettre de faire du feu. Un matin, je vis ma cousine Rivka arracher des lattes du plancher, dans un placard.

– Qui a besoin de plancher dans un garde-manger ? me lança-t-elle, quand elle se rendit compte que je l'observais.

Malgré ces mesures extrêmes, des gens mouraient de froid chez eux. *Le Chronicle*, le journal qui décrivait tout ce qui se produisait dans le ghetto, faisait chaque jour état de nouvelles victimes.

Du jour au lendemain, vivre ici ne me paraissait plus si sûr.

Un après-midi, Darija et moi rentrions chez elle à pied, depuis l'école. La température glaciale semblait encore plus froide que ne l'annonçait le thermomètre, le vent du nord nous fouettait le visage. Les bras croisés pour perdre le moins de chaleur possible, nous traversâmes le pont qui enjambait la rue Zgierska, artère que les Juifs n'avaient plus le droit d'emprunter. S'y présenta un tramway, sur la plate-forme duquel se trouvait une femme vêtue d'un long manteau de fourrure et de

bas de soie.

– Comment peut-on être assez stupide pour porter des bas de soie par une journée pareille ? marmonnai-je, ravie d’avoir pour ma part les jambes protégées par deux épaisseurs de laine.

Lors de notre départ précipité, j’avais emporté des choses idiotes comme des robes de soirée et des crayons de couleur. Heureusement, mes parents avaient eu la prévoyance de penser à nos manteaux et pulls d’hiver. Contrairement à certains autres occupants du ghetto, nous possédions au moins des vêtements chauds pour supporter ces terribles températures.

Darija ne me répondit pas immédiatement, les yeux rivés sur cette inconnue.

– Si j’en possédais une paire, je les enfilerais, juste par principe, dit-elle, quand le tramway se fut éloigné.

– Un jour, nous porterons toutes les deux des bas de soie, lui dis-je en lui serrant le bras.

L’appartement où vivait Darija était vide quand nous y parvînmes ; tout le monde était encore au travail.

– Il fait un froid glacial, ici, constata mon amie en se frottant les mains.

Nous ne prîmes pas la peine d’ôter nos manteaux.

– Je sais, répondis-je. Je ne sens plus mes orteils.

– J’ai une idée, pour nous réchauffer.

Darija laissa tomber son sac rempli de manuels scolaires et mit le tourne-disque en route. Au lieu de nous faire écouter de la musique populaire, elle opta pour un de ses vieux disques classiques. Puis elle se mit à danser, lentement, au début, afin que je puisse la suivre. Mes tentatives me firent beaucoup rire ; alors que, de façon générale, j’étais au mieux gauche, je cherchais ici à être gracieuse dans mon manteau d’hiver et sous mes multiples couches. Impossible. Je finis par m’effondrer par terre.

– Je te laisse la danse, dis-je à Darija.

Cela avait fonctionné ; j’étais essoufflée et j’avais les joues roses et chaudes. Je sortis mon cahier et relus les pages que j’avais écrites la nuit précédente.

Mon roman avait changé de ton depuis que j’avais été relogée dans le ghetto. Le charmant petit village né de mes pensées était subitement devenu plus sinistre, presque une prison. Je ne savais plus vraiment qui était un héros et qui était un méchant ; les terrifiantes circonstances dans lesquelles j’écrivais faisaient que chaque personnage tenait un peu de ces deux aspects. Les descriptions les plus détaillées étaient celles de l’odeur du pain, dans la boulangerie du père d’Ania. Il m’arrivait de saliver en évoquant le beurre frais étalé sur les tartines. Il m’était impossible de faire apparaître de la nourriture – je n’avais rien avalé d’autre que de la soupe trop claire depuis des mois – mais j’imaginai avec tant de réalisme ce qui me manquait que j’en avais mal à l’estomac.

Le sang était l’autre sujet dont je pouvais désormais parler en connaissance de cause. Dieu sait que j’en avais vu. En quelques mois de présence ici, j’avais vu trois personnes abattues par des soldats allemands. Un homme s’était trop approché de la clôture du ghetto, ce qui avait incité un garde à lui tirer dessus. Quant aux deux autres, des femmes, elles s’étaient bruyamment battues pour une miche de pain. Le soldat venu régler le différend les avait tuées toutes les deux, avant de jeter le pain dans une flaque boueuse.

Voici ce que je savais à présent au sujet du sang : il était plus clair que ce qu’on imaginait, de la couleur des rubis les plus purs, puis il devenait noir et collant en séchant.

Il sentait le sucre et le métal.

Il était impossible de l’ôter de vos vêtements.

J’en étais également arrivée à comprendre que tous mes personnages et moi-même avions les mêmes motivations. Qu’ils soient à la recherche de pouvoir, de revanche ou d’amour, ils éprouvaient tous une forme de faim. Plus on manque de quelque chose, plus on en a désespérément envie.

Tandis que j'écrivais, Darija continuait de danser. Elle enchaînait les pirouettes, fouettant la tête au dernier moment, et décrivait un cercle de déboulés et de piqués. Elle donnait l'impression d'être capable de percer un trou dans le plancher en se servant de ses pieds comme de burins. Alors qu'elle dansait à un rythme étourdissant, je posai mon cahier et me mit à applaudir. C'est à cet instant que je vis qu'un policier regardait par la fenêtre.

– Darija ! sifflai-je en glissant mon cahier sous mon pull.

Quand je lui eus désigné la fenêtre d'un mouvement de la tête, elle ouvrit grands les yeux.

– Que devons-nous faire ? me demanda-t-elle.

Il y avait deux forces de l'ordre au sein du ghetto, l'une constituées de Juifs, qui portaient l'étoile de David comme nous tous, et la police allemande. S'ils étaient tous chargés de faire respecter la loi, ce qui était un véritable défi, étant donné qu'elle changeait chaque jour, ils se distinguaient nettement les uns des autres. Quand nous croisions des policiers allemands dans la rue, nous inclinions la tête et les garçons ôtaient leur chapeau. En dehors de cela, nous n'avions pas de contact avec eux.

– Il va peut-être s'en aller, dis-je en détournant les yeux.

Hélas, l'Allemand toqua au carreau et tendit le doigt vers la porte.

J'ouvris celle-ci, le cœur battant si fort que j'étais certaine que l'agent de police allait l'entendre. Il était jeune et mince, comme Herr Bauer. S'il n'avait pas été vêtu de l'uniforme sombre que j'avais appris à redouter, Darija et moi aurions peut-être même gloussé, la main sur la bouche, en songeant qu'il était bien séduisant.

– Que faites-vous ici ? nous demanda-t-il.

– Mon amie est danseuse, répondis-je en allemand.

Il leva les sourcils, surpris de m'entendre parler sa langue.

– Je vois ça.

Une nouvelle loi interdisant la danse avait-elle été promulguée dans le ghetto ? Darija avait-elle involontairement offensé ce soldat en montant trop haut le son de la musique, qu'il avait entendue à travers les vitres, ou parce qu'il n'aimait pas le ballet ? Ou était-il simplement d'humeur à embêter quelqu'un ? J'avais vu des soldats donner des coups de pied à des vieillards dans la rue, simplement parce qu'ils en avaient la possibilité. Je regrettais que mon père ne se trouve pas avec nous ; il était toujours prêt à sortir avec le sourire quelque chose de son four, afin de distraire les soldats qui venaient parfois lui poser trop de questions à la boulangerie.

Le soldat plongea la main dans sa poche et je me mis à hurler. Agrippant Darija par le cou, je la fis chuter avec moi par terre. Je savais qu'il sortait son arme et que j'allais mourir.

Sans être jamais tombée amoureuse, sans avoir terminé mon roman, sans avoir étudié à l'université, sans avoir tenu mon propre bébé dans mes bras.

Au lieu d'un coup de feu, j'entendis le soldat s'éclaircir la gorge. Quand j'eus rassemblé assez de courage pour jeter un coup d'œil dans sa direction, je vis qu'il tenait en main une carte de visite. Sur ce petit carton couleur crème était inscrit ERICH SCHÄFER, BALLETS DE STUTTGART.

– J'étais directeur artistique là-bas avant l'occupation, dit-il. Si votre amie désire venir me voir pour obtenir des conseils, je serais ravi de lui en donner.

Sur ces mots, il inclina la tête et s'en alla, fermant la porte derrière lui.

Darija, qui n'avait pas compris un mot de ce qu'il avait dit en allemand, me prit la carte des mains.

– Que voulait-il ?

– Te donner des leçons de danse.

– Tu plaisantes ? s'exclama-t-elle en écarquillant les yeux.

– Non, il travaillait autrefois au ballet de Stuttgart.

Darija se leva d'un bond et fit une pirouette dans la pièce, arborant un sourire si rayonnant que je me laissai moi aussi envahir par la joie. Mais soudain, en un clin d'œil, une lueur de rage plus brûlante

apparut dans son regard.

– Je suis donc assez bien pour recevoir des leçons, mais pas assez pour marcher dans la rue Zgierska ?

Elle déchira la carte de visite et la jeta dans le poêle.

– Au moins, ça nous fait quelque chose à brûler, conclut-elle.

Avec le recul, il paraît surprenant que Majer, mon tout jeune neveu, ne soit pas tombé malade plus tôt. Entre ma sœur, Rubin et les six autres couples avec lesquels ils partageaient un minuscule appartement, il y avait toujours quelqu'un qui toussait, éternuait ou avait de la fièvre. Majer s'était toutefois révélé résistant et facile, ravi d'être porté par Basia ou, quand il en eut l'âge, d'être laissé à la garderie quand sa mère allait travailler dans son atelier de textiles. Cette semaine-là, Basia, paniquée, était venue trouver ma mère. Majer toussait et avait de la fièvre. La nuit précédente, il avait éprouvé des difficultés à respirer et ses lèvres avaient pris une teinte bleuâtre.

Nous étions fin février 1941. Après s'être relayées toute la nuit auprès de Majer, ma mère et Basia durent toutes les deux retourner travailler, sans quoi elles auraient risqué de perdre leur emploi. Avec les centaines de personnes qui arrivaient quotidiennement dans le ghetto en provenance d'autres pays, les ouvriers étaient faciles à remplacer. Certains étant parfois envoyés à l'extérieur du ghetto pour y prendre tel ou tel emploi, et nous ne voulions pas risquer de disloquer notre famille.

Majer souffrant, mon père envisagea de laisser Rubin quitter la boulangerie plus tôt que d'ordinaire. Cette décision n'était pas à prendre à la légère pour plusieurs raisons, la plus importante étant qu'il n'était pas vraiment autorisé à agir de la sorte. Par ailleurs, cela ferait un homme de moins pour transporter la charrette remplie de pain à l'entrepôt faisant office de point de distribution, au 4 de la rue Jakuba.

– Minka, viens remplacer Rubin à midi, me demanda-t-il ce matin-là.

Nous n'avions plus de cours, aussi avais-je également pris un emploi. Je livrais les chaussures, bottes, ceintures et étuis que fabriquait et réparait un atelier de maroquinerie. Darija travaillait avec moi ; nous étions envoyées dans tout le ghetto, pour effectuer diverses courses ou livrer des produits. Nous nous étions dit que je ne manquerais peut-être pas trop si je m'éclipsais et que, si tel était le cas, Darija parviendrait à se charger de mon travail l'espace de cet après-midi. J'avais secrètement deviné que mon père était ravi à l'idée de m'avoir avec lui à la boulangerie. Rubin n'était pas boulanger de formation ; on lui avait confié ce métier simplement parce qu'il avait fait la queue en compagnie de mon père pour trouver un emploi. Même s'il ne fallait pas avoir suivi de longues études pour faire du pain, un certain don était assurément nécessaire. D'après mon père, j'en étais largement pourvue. Je devinais d'instinct la quantité à piocher dans la masse de pâte amorphe pour produire précisément un bâtard de trente-trois centimètres de long. J'étais capable de tresser six brins de *halloth* les yeux fermés. Rubin, quant à lui, commettait sans cesse des erreurs, que ce soit en produisant une pâte trop humide ou trop sèche ou en rêvassant quand il fallait sortir les pains du four avant qu'ils ne brûlent par en dessous.

Après m'être chargée d'une commission vers midi, je me glissai dans la boulangerie au lieu de retourner à l'atelier de chaussures. En chemin, j'aperçus par hasard mon reflet dans la vitre d'une *Fabrik* de textiles. J'eus d'abord le réflexe de détourner les yeux, réaction qui m'était habituelle lorsque je croisais quelqu'un dans la rue. Il était en effet trop dur de regarder les gens, de discerner votre propre douleur inscrite sur leur visage. Puis je me rendis compte qu'il ne s'agissait que de mon reflet, lequel me parut toutefois étrangement peu familier. Les joues pleines et les quelques rondeurs de l'enfance encore présentes l'année précédente avaient disparu. Mes pommettes étaient devenues anguleuses et mes yeux immenses, au milieu du visage. Quant à ma chevelure longue et épaisse qui, autrefois, avait fait ma fierté et ma joie, elle était sèche et emmêlée, dissimulée sous mon bonnet de

laine. J'étais assez maigre pour être ballerine, comme Darija.

Qu'il était étonnant que ni moi ni personne de la famille n'ait remarqué ma perte de poids ! Nous étions en permanence affamés. Malgré nos rations de pain supplémentaires, nous manquions toujours de nourriture, et le peu dont nous disposions était gâté, pourri ou rance. En entrant dans la boulangerie, je pris un instant pour épier mon père. En maillot de corps devant les fours ouverts, il transpirait sous la chaleur torride. Autrefois costaud, il avait désormais les muscles striés comme de la corde, le ventre plat et les joues creuses. Malgré cela, il dégageait encore à mes yeux une prestance autoritaire, lançant des ordres à ses ouvriers tout en façonnant la pâte pour la laisser reposer sur une planche.

– Minusia, viens m'aider par ici, dit-il, sa voix résonnant par-dessus la table enfarinée.

Rubin m'adressa un signe de la tête et ôta son tablier. Il avait convenu avec mon père de sortir par la porte du fond sans annoncer son départ, de peur que quelqu'un d'autre n'y voie une faveur. Parvenue à côté de mon père, j'entrepris d'arracher de façon experte quelques morceaux de pâte puis de les façonner en bâtards.

– Comment s'est passé le travail, aujourd'hui ?

– Comme d'habitude, répondis-je en haussant les épaules. Tu as eu des nouvelles de Majer ?

– Aucune. Mais bon ; pas de nouvelles, bonnes nouvelles !

Nous n'en dûmes pas davantage. Le simple fait de parler nous prenait trop d'énergie, vu le nombre de pains qu'il nous fallait produire avant de les transporter à l'entrepôt. Je me mis à penser à ce que nous avions connu dans la boulangerie de mon père, lorsque, parfois, il se laissait aller à chanter de sa voix de baryton éraillée. À la caisse, Basia prétendait alors qu'il faisait fuir les clients. Je me remémorai également la façon dont les rayons lumineux obliques entraient à l'intérieur vers 16 h 30 en été, lorsque le soleil se glissait derrière les bâtiments qui se dressaient de l'autre côté de la rue. Je me pelotonnais alors sur le fauteuil rembourré près de la fenêtre, avec un de mes manuels scolaires, puis je m'assoupissais, l'estomac rempli du petit pain confectionné par mon père, le sucre de cannelle scintillant sur ma jupe. Ensuite, il me réveillait, en demandant ce qu'il avait fait pour mériter une fille si paresseuse, avec un tel sourire que je savais qu'il pensait exactement le contraire.

Puis je me mis à penser à Majer, qui venait tout juste d'apprendre à prononcer mon prénom.

Alors que nous étions sur le point de charger les pains dans les corbeilles afin de les porter jusqu'à la rue Jakuba, la porte s'ouvrit et laissa entrer un filet d'air froid. Rubin entra dans la boulangerie, les mains dans les poches et le menton sous l'écharpe qu'il portait autour du cou.

– Rubin ? fis-je, l'estomac noué.

S'il était revenu, ce ne pouvait être que pour nous annoncer quelque affreuse nouvelle. Il secoua la tête.

– Pas d'évolution, dit-il. Basia et ta mère sont rentrées et sont avec Majer. (Il se tourna vers mon père et haussa les épaules.) Ça ne m'apportait pas grand-chose de bon de rester assis là-bas.

– Prends un panier, alors, lui répondit mon père en le gratifiant d'une tape amicale sur l'épaule.

Rubin, les autres employés de la boulangerie et moi commençâmes à remplir les corbeilles du pain qui refroidissait sur les étagères métalliques. Ce fut un travail éreintant ; les miches pèsent plus lourd qu'on ne l'imagine quand elles sont entassées. Je portai ensuite des paniers de la boulangerie à la charrette placée devant la porte d'entrée. Trois petits garçons s'étaient postés sur le seuil d'un bâtiment, de l'autre côté de la rue. Malgré leurs tremblements, ils restèrent debout dans la neige, piétinant sur place, jusqu'à notre départ. En effet, ils sentaient l'odeur de cuisson et de farine, ce que pouvaient obtenir de mieux ceux qui n'avaient pas de pain.

Quand elle fut pleine, mon père se plaça derrière la charrette et se mit à la pousser, tandis que deux ouvriers costauds se chargèrent de la tirer par les bras. Il me fit signe de marcher à côté de lui, car je n'avais pas assez de force pour tirer.

– Oh ! m'écriai-je soudain, songeant que j'avais laissé mon écharpe enroulée sur le dos d'une

chaise, à l'intérieur. Je reviens tout de suite.

Je me précipitai dans la boulangerie et tombai sur Rubin. Il avait déboutonné son manteau et s'apprêtait à glisser un pain sous ses vêtements.

Nos regards se croisèrent.

Voler de la nourriture était un crime, tout comme la troquer. Néanmoins, il arrivait que certains revendent leur ration au marché noir, généralement parce que quelque événement tragique le leur imposait.

– Tu n'as rien vu, Minka, me dit Rubin d'un ton égal.

Je hochai la tête. Il le fallait. Car si je dénonçais Rubin à mon père, celui-ci ne dirait rien. Et si Rubin se faisait prendre en train d'échanger du pain contre autre chose et que l'on découvrait que mon père était au courant, il serait également puni.

Un peu plus tard, tandis que la charrette se dirigeait en grinçant vers la rue Jakuba, un panache de vapeur s'élevant des pains et nous taquinant les narines, Rubin disparut. Alors qu'il marchait à mon côté un instant auparavant, il se volatilisa en une seconde. Mon père ne fit pas le moindre commentaire, ce qui me fit me demander s'il n'était pas déjà au fait de ce que je tentais de ne pas lui révéler au prix de violents efforts.

Je mentis à mon père, en lui disant que je devais rendre à Darija un livre que je lui avais emprunté, non sans lui assurer que je le retrouverais chez nous avant l'heure du couvre-feu. En réalité, je me rendis au point de la ville où j'avais déjà aperçu des contrebandiers et des voleurs conclure des affaires, dans l'espoir de rattraper Rubin avant qu'il ne commette quelque chose de stupide. À la nuit tombante, quand le ciel gris se mêlait aux pavés et que l'on n'était plus certain de ce que l'on voyait, les désespérés se déplaçaient dans les ombres, prêts à vendre leur nourriture, leurs bijoux, leur âme.

Avec sa barbe rousse et son pain enveloppé dans du papier kraft, il ne me fut pas difficile de retrouver le mari de Basia.

– Rubin ! Attends !

Il se tourna vers moi, aussitôt imité par l'individu aux yeux noirs creusés qui lui prenait le pain. En une seconde, le paquet disparut quelque part dans les plis du manteau miteux de l'inconnu.

– Quoi que tu fasses, arrête, suppliai-je Rubin en lui prenant le bras. Basia n'approuverait pas.

– Tu n'es qu'une enfant, Minka, me répondit-il en se dégageant de mon emprise. Tu ne sais pas grand-chose.

Je n'étais pas une enfant. Il n'y en avait plus vraiment dans le ghetto. Nous avons tous grandi malgré nous. Même un nourrisson comme Majer n'était pas un enfant, car il ne garderait pas de souvenirs d'une vie autre que celle-ci.

– Débarrasse-toi de la fille, sinon je ne marche pas, siffla l'inconnu.

– Qu'est-ce qui peut mériter que tu risques ta propre vie ? insistai-je, sans tenir compte de l'intervention de l'autre.

Rubin, qui m'avait embrassée sur le front le soir de ses fiançailles avec Basia, en me disant qu'il avait toujours rêvé d'avoir une petite sœur, qui m'avait déniché un exemplaire en allemand des *Contes de Grimm* pour mon dernier anniversaire, qui m'avait promis d'interroger le premier garçon qui oserait me proposer un rendez-vous... Rubin me repoussa si violemment que je chutai par terre.

Mes bas de laine déchirés, je me redressai en frottant mon genou égratigné sur les pavés. Je vis l'individu glisser un petit sachet marron dans la main de Rubin.

À cet instant précis, il y eut un cri, puis un coup de sifflet, et Rubin et son acolyte se retrouvèrent cernés de soldats.

– Minka ! me cria Rubin, avant de me lancer le sachet.

Je l'attrapai au moment où mon beau-frère fut plaqué au sol. Puis il reçut un coup de crosse de fusil

sur la tempe. Je pris aussitôt la fuite en courant.

Je courus sans m'arrêter, pas même lorsque j'atteignis le pont enjambant la rue Zgierska, pas davantage quand j'eus acquis la certitude qu'aucun soldat ne me poursuivait. Je courus jusqu'à chez nous, ouvris la porte à la volée et m'effondrai dans les bras de ma mère. Puis, en sanglotant, je lui appris ce qui était arrivé à Rubin. Debout sur le seuil de la pièce, avec Majer qui pleurait dans ses bras, Basia se mit à hurler.

C'est alors que me revint en mémoire le sachet que je serrais toujours dans la main. Je tendis le bras et mes doigts s'ouvrirent, tels les pétales d'une rose.

Ma mère coupa la ficelle avec un couteau de cuisine. Le papier, cireux et moucheté, s'écarta et nous dévoila une petite fiole de médicament.

« Qu'est-ce qui peut mériter que tu risques ta propre vie ? » avais-je demandé à Rubin.

Celle de son fils.

Au sein du ghetto, les informations circulaient désormais comme de la glycine : en suivant ses chemins tordus et alambiqués, et en explosant de temps à autre en invraisemblables éclats de couleur. C'est grâce à ce réseau que nous apprîmes que Rubin avait été jeté en prison. Malgré ses tentatives quotidiennes, Basia ne fut pas autorisée à lui rendre visite.

Mon père tenta de faire appel à tous les contacts qu'il avait en dehors du ghetto, afin d'obtenir des informations à propos de Rubin ou, mieux, de le faire rentrer chez nous. Hélas, ses relations, qui m'avaient permis d'être admise au lycée catholique, ne signifiaient plus rien. À moins que mon père ne se lie d'amitié avec un officier SS, Rubin resterait en prison.

Cette réflexion me fit penser au policier de Darija, l'ancien directeur du ballet de Stuttgart. Rien ne garantissait qu'il soit en mesure de nous aider, bien que ce fût tout de même un nom qui émergeait de la masse des uniformes allemands. Malheureusement, Darija avait brûlé sa carte de visite, aussi cette infime lueur d'espoir m'échappa-t-elle également.

Si nous ignorions ce qu'il adviendrait de Rubin, le président Rumkowski avait décrété au début du mois que les voleurs et les criminels seraient envoyés en Allemagne pour y servir de main-d'œuvre. Telle était la méthode employée par l'Aîné pour éradiquer la racaille de notre communauté. Qui aurait imaginé Rubin mêlé à ces voyous ? Je me demandai combien de détenus étaient réellement des criminels.

Malgré la présence de Majer – qui s'était rapidement rétabli grâce au médicament – pour occuper ses pensées, Basia restait inconsolable à l'idée d'imaginer Rubin envoyé loin d'elle. Une nuit, elle se glissa dans ma chambre. Comme il était un peu plus de 3 heures du matin, j'eus aussitôt peur qu'il ne soit arrivé quelque chose au bébé.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– J'ai besoin de ton aide, me dit ma sœur.

– Pourquoi ?

– Parce que tu es intelligente.

Il était rarissime que Basia reconnaisse qu'elle ait besoin de quoi que ce soit de ma part, et encore plus d'évoquer mon intelligence. Je me redressai dans mon lit.

– Toi, tu vas faire une bêtise.

– Pas une bêtise, me répondit-elle. Seulement le nécessaire.

Ces mots me firent penser à Rubin en train de vendre le pain.

– Est-ce que, tous les deux, vous vous *souciez* seulement du fait que vous avez un petit garçon qui dépend de vous ? lui dis-je, furieuse, en la regardant droit dans les yeux. Que se passerait-il si tu te faisais arrêter à ton tour ?

– C'est justement pour ça que je te demande de l'aide. Je t'en prie, Minka.

– Tu es la femme de Rubin. Si on ne t’autorise pas à lui rendre visite en prison, je ne vois pas ce que moi, je pourrais faire.

– Je sais, me répondit Basia avec douceur. Mais ce n’est pas lui que je compte aller voir.

Au sein du ghetto, la réputation de Chaim Rumkowski était précisément établie sur la fine ligne qui sépare l’amour de la haine. En public, vous n’aviez d’autre choix que d’admirer le président, sans quoi votre vie risquait de devenir un enfer, puisque c’était lui qui distribuait les faveurs, les logements et la nourriture. D’un autre côté, il était difficile de ne pas se poser de questions à propos d’un homme qui avait accepté de bon gré de traiter avec les Allemands, d’affamer son propre peuple et de justifier nos affreuses conditions d’existence en rappelant que nous étions au moins en vie.

Il courait par ailleurs une rumeur selon laquelle Rumkowski avait un faible pour les jolies filles, ce qui était exactement ce sur quoi Basia et moi comptions.

Il n’avait pas été difficile de convaincre ma mère de surveiller Majer, en lui expliquant que Basia allait une nouvelle fois tenter d’entrer dans la prison pour voir son mari. Il était également logique qu’elle désire s’y rendre vêtue de sa plus belle robe et impeccablement coiffée, afin d’être aussi séduisante que possible pour son mari. Je n’avais pas menti à ma mère ; j’avais simplement négligé de lui préciser que notre destination n’était pas la prison, mais le bureau du président Rumkowski.

Si je ne m’estimais pas capable de trouver de meilleurs mots que ma sœur pour obtenir une audience privée avec l’Aîné des Juifs, j’avais compris pour quelle raison elle souhaitait que je sois présente. Pour lui donner le courage d’entrer et pour la soutenir quand elle ressortirait.

Comparé aux pièces exigües de notre appartement ou à la boulangerie, le bureau de Rumkowski faisait office de palais. Bien entendu, il disposait de personnel. Sa secrétaire – une femme qui sentait le parfum, et non la crasse et la fumée, comme nous – m’accorda un bref regard avant de désigner du menton le policier juif planté comme une sentinelle devant la porte close.

– Le président n’est pas là, déclara-t-elle.

Rumkowski passait beaucoup de temps à arpenter le ghetto ; il faisait défiler des écoliers devant lui, prononçait des discours, officiait à des cérémonies de mariage ou visitait les *Fabriken* dont il estimait qu’elles nous rendaient indispensables aux yeux des Allemands. Il n’était donc pas impossible qu’il fût absent lorsque Basia et moi nous présentâmes à son quartier général. Or nous avions précédemment passé des heures assises dans le froid, pour finalement voir le président et son entourage pénétrer dans le bâtiment moins d’un quart d’heure plus tôt.

Il était facilement reconnaissable avec sa tignasse blanche, ses lunettes rondes à monture noire et son épais pardessus de laine, avec l’étoile jaune sur une manche. C’est cet emblème qui m’avait fait prendre le bras de Basia, quand je l’avais vue frissonner à son passage. « Tu vois, finalement, il n’est pas différent de toi et moi », lui avais-je murmuré.

– Vous mentez, dis-je à la secrétaire en soutenant son regard.

Elle leva les sourcils.

– Le président n’est pas là, insista-t-elle. Et si tel était le cas, il ne vous recevrait pas sans rendez-vous. Il n’est pas libre avant le mois prochain.

Je savais que c’était également un mensonge, car je l’avais entendue convenir au téléphone d’une réunion avec le service d’approvisionnement pour le lendemain à 9 heures. Alors que je m’apprêtais à exprimer cela à haute voix, Basia me donna un coup de coude dans les côtes.

– Excusez-moi, dit ma sœur, qui avança en détournant le regard. N’auriez-vous pas perdu ceci ?

Puis elle tendit une paire de boucles d’oreilles. Je savais pertinemment que la secrétaire n’avait pas fait tomber ces bijoux, dont ma sœur s’était en réalité parée en se préparant à sortir. Il s’agissait d’une somptueuse paire de perles offerte par Rubin lors de leur mariage.

– Basia ! m’estomaquai-je. Ne fais pas ça !

– Tais-toi, Minka, me rétorqua Basia sans desserrer les dents et en souriant à la secrétaire.

Les lèvres pincées, la femme qui nous faisait face cueillit les boucles d'oreilles dans la main de ma sœur.

– Je ne promets rien, ajouta-t-elle.

Elle se dirigea vers la porte close. Elle portait des bas de soie, ce qui me stupéfia. J'eus soudain hâte de dire à Darija que j'avais vu une Juive aussi bien habillée que n'importe quelle élégante Allemande. Elle toqua sur le battant. Quelques instants plus tard, une voix profonde se fit entendre, l'autorisant à entrer.

Après nous avoir lancé un regard, la secrétaire se glissa dans le bureau.

– Que vas-tu lui dire ? murmura Basia.

Nous avions décidé que je me chargerais de la discussion. Basia m'accompagnait en tant que charmante distraction et épouse dévouée. Elle redoutait de rester muette si elle tentait d'expliquer la raison qui nous avait fait venir en ces lieux.

– Je ne sais même pas s'il va nous laisser entrer, répondis-je.

J'avais un plan. Je comptais demander au président de libérer Rubin avant son anniversaire de mariage, la semaine suivante, afin qu'il puisse le fêter avec sa femme. Cela lui permettrait d'être considéré comme un défenseur de l'amour, et si Chaim Rumkowski aimait quelque chose, c'était bien le fait d'être apprécié par son peuple.

La porte s'ouvrit et la secrétaire nous rejoignit.

– Vous avez cinq minutes, nous annonça-t-elle. (Alors que nous nous apprêtions à entrer, elle m'agrippa par le bras.) Seulement elle. Pas vous.

– Mais..., lâcha Basia en me lançant un regard désespéré par-dessus son épaule.

– Supplie-le, l'incitai-je. Mets-toi à genoux.

Basia releva le menton, hocha la tête et se lança.

La secrétaire s'étant rassise et remise à taper à la machine, je restai debout au milieu de la pièce, nerveuse. Quand mes yeux se posèrent sur le policier, il détourna aussitôt le regard.

Ma sœur ressortit du bureau privé de l'Aîné des Juifs vingt-deux minutes après y être entrée. Son chemisier était dénoué dans le dos et on ne voyait plus qu'une légère trace, sur le coin gauche de la bouche, du rouge à lèvres que j'avais emprunté à Darija.

– Qu'est-ce qu'il a dit ? m'écriai-je.

Basia me prit par le bras et m'entraîna en toute hâte à l'extérieur.

Dès que nous nous retrouvâmes de nouveau dans la rue, sous un vent qui balayait follement nos cheveux sur notre visage, je lui reposai ma question. Basia lâcha mon bras, se pencha en avant et vomit sur les pavés.

Lui maintenant les cheveux en arrière, je me fis la réflexion que cette réaction signifiait qu'elle n'avait pas réussi à sauver Rubin. Je fus donc surprise quand, quelques instants plus tard, elle se retourna, le visage blafard et les traits tirés, mais le regard illuminé.

– Il n'ira pas en Allemagne, dit-elle. Le président va l'envoyer dans un camp de travail en Pologne. (Elle me prit la main et la serra.) Je l'ai sauvé, Minka. J'ai sauvé mon mari.

Je l'étreignis vigoureusement, puis elle fit de même, avant de s'écarter à une longueur de bras.

– Ne dis jamais à maman ou papa que nous sommes venues ici, ajouta-t-elle. Promets-le-moi.

– Mais ils voudront savoir comment...

– Ils supposeront que Rubin a trouvé le moyen de conclure un accord de son côté. Ils ne seraient pas ravis d'apprendre que nous sommes redevables envers le président.

C'était la vérité. J'avais suffisamment entendu mon père rouspéter à propos de Rumkowski pour savoir qu'il ne voulait rien devoir à cet homme.

Plus tard, cette nuit-là, alors que Majer dormait entre nous dans le lit, j'entendis ma sœur pleurer

discrètement.

– Qu’y a-t-il ? m’inquiétai-je.

– Rien. Ça va.

– Tu devrais être heureuse. Rubin ne craint plus rien.

Basia acquiesça. Sous le clair de lune, je distinguais son profil argenté, aussi immobile que celui d’une statue. Puis elle baissa les yeux sur Majer, dont elle effleura les lèvres de l’index, comme pour le faire taire ou pour déposer un baiser.

– Basia... Comment as-tu convaincu le président ?

– Exactement comme tu me l’as conseillé. (Une larme glissa sur sa joue et tomba sur le drap, entre nous.) En m’agenouillant.

Rubin ayant été envoyé dans un camp de travail, Basia et le bébé s’installèrent chez nous. On se serait cru revenues en arrière, au bon vieux temps, sauf qu’à présent, mon neveu dormait entre nous, tel un secret. Majer apprenait les couleurs et les bruits des animaux de la ferme, qu’il n’avait vus qu’en images. Nous ne cessions de nous extasier sur ce petit prodige, en songeant combien Rubin serait fier de lui quand il rentrerait. Nous parlions de ce moment comme s’il pouvait intervenir d’un jour à l’autre.

Rubin ne nous écrivait pas, mais nous lui trouvions tous des excuses ; il était trop épuisé, trop occupé ou n’avait pas la possibilité d’obtenir du papier et un crayon, sans compter que les services postaux étaient pratiquement inexistantes. Seule Darija avait eu l’audace de prononcer à haute voix ce que nous pensions tous : si Rubin n’écrivait pas, c’était peut-être parce qu’il était déjà mort.

En octobre 1941, Darija et moi fûmes toutes les deux victimes d’une intoxication alimentaire, ce qui n’eut rien d’étonnant, vu la qualité de la nourriture. Que cela ne soit pas arrivé plus tôt l’était plus, tout comme le fait que nous ayons encore la force de nous tirer de nos lits après deux journées passées à vomir sans cesse. Hélas, à ce moment, nos emplois de livreuses avaient été confiés à d’autres personnes.

Nous nous présentâmes donc rue Lutomierska, pour y recevoir de nouvelles affectations, et retrouvâmes dans la file d’attente Aron, un garçon que nous avions connu au lycée. À l’époque, il avait pour habitude de siffler inconsciemment, pendant les examens, ce qui lui valait toujours des ennuis. Il avait les dents de devant écartées et était si grand qu’il se tenait toujours la tête rentrée dans les épaules, comme un point d’interrogation humain.

– Pourvu qu’ils ne m’envoient pas dans une boulangerie, nous dit-il.

– Qu’est-ce qui te gêne dans les boulangeries ? lui demandai-je, agacée, pensant à mon père.

– Rien, sauf que c’est trop beau pour être vrai. Comme le purgatoire. Trop de chaleur en hiver et plein de nourriture qu’on n’a pas le droit de toucher.

Je secouai la tête et souris. J’aimais bien Aron. Ce n’était pas un canon de beauté, mais il me faisait rire. Darija, qui s’y connaissait, prétendait qu’il avait le béguin pour moi. Elle tenait pour preuve qu’il s’était toujours débrouillé pour être celui qui me tenait la porte, du temps du lycée. À présent, il m’accompagnait aussi longtemps que possible dans le ghetto, me quittant au dernier moment pour rentrer chez lui. Un jour, il m’avait même offert un morceau de sa ration de pain à l’heure du déjeuner, au lycée, ce qui, en cette période, selon Darija, équivalait pratiquement à une demande en mariage.

Aron n’avait rien de Herr Bauer. Ni de Josek, en l’occurrence. Néanmoins, la nuit, allongée près de Basia et de Majer endormis, il m’arrivait de plaquer le dos de ma main sur mes lèvres et de me demander quel effet cela ferait de l’embrasser. Je n’étais pas amoureuse de lui, vraiment pas, mais j’aimais l’idée que quelqu’un puisse regarder une fille aux cheveux ternes, habillée de vêtements usés et chaussée de godillots, et tout de même y voir une créature séduisante.

Sur la place patientaient de très jeunes enfants à peine âgés de dix ans, ainsi que des vieillards incapables de rester debout sans l'aide de leur voisin. Mes parents m'avaient conseillé quant au discours à tenir, dans l'espoir que je sois envoyée à la boulangerie de mon père ou à la *Fabrik* de tissus où travaillait ma mère. Les agents chargés de vous placer tenaient parfois compte de vos compétences ou de vos expériences précédentes. Il leur arrivait également de répartir les gens au hasard.

Darija m'agrippa le bras.

– Disons-leur que nous sommes sœurs ; ils nous enverront peut-être encore au même endroit.

Je doutais que cela fasse une quelconque différence. Du reste, c'était déjà au tour d'Aron. M'écartant de sa maigre silhouette, je vis l'agent installé à la table griffonner quelque chose sur un bout de papier et tendre celui-ci à notre camarade. Ce dernier se retourna, tout sourire.

– Les textiles.

– Tu sais coudre ? s'étonna Darija.

– Non, répondit Aron en haussant les épaules. Mais je vais apprendre, on dirait.

– Suivant !

Cet appel mit un terme à notre conversation. J'avancai d'un pas, entraînant Darija avec moi.

– Une à la fois, nous dit l'homme qui se trouvait face à nous.

Je me plaçai donc devant mon amie et me lançai :

– Ma sœur et moi, nous savons toutes les deux faire cuire du pain et coudre...

Le regard de l'individu s'attarda sur Darija. Il est vrai que tout le monde la contemplait, tant elle était belle. Il désigna un camion garé dans un coin de la place.

– Vous monterez là-dedans.

Je me mis à paniquer. Les gens qui, tel Rubin, sortaient du ghetto n'y revenaient pas.

– Je vous en prie, suppliai-je. Une boulangerie... la fabrique de selles. (Puis me vint à l'esprit le travail dont personne ne voulait.) Je veux bien creuser des tombes, s'il le faut, mais ne m'envoyez pas hors du ghetto.

– Suivant ! lâcha l'agent en regardant derrière moi.

Darija se mit à pleurer.

– Je suis désolée, Minka. Si nous n'avions pas tenté de rester ensemble...

Sans me laisser le temps de répondre, un soldat l'attrapa par l'épaule et la hissa sur le plateau du camion. J'y grimpai aussitôt à mon tour. Les autres filles avaient à peu près notre âge ; j'en reconnus quelques-unes pour les avoir vues au lycée. Certaines semblaient paniquées, tandis que d'autres donnaient l'impression de s'ennuyer. Personne ne parlait ; je compris que je n'avais aucun intérêt à poser des questions quant à notre destination. Peut-être n'avais-je pas envie de le savoir.

Peu après, le véhicule s'ébranla et franchit les portes du ghetto, que je n'avais pas quitté depuis plus d'un an et demi.

Quand les portes se refermèrent derrière nous, je sentis le changement de façon viscérale. On respirait plus facilement par ici. Les couleurs étaient plus vives et la température légèrement plus agréable. Nous restâmes toutes les dix muettes de stupéfaction en découvrant cet autre monde, bringuebalées et conduites loin de nos familles.

Qui préviendrait mes parents que j'étais partie ? Allais-je manquer à Aron ? Majer me connaîtrait-il, me reverrait-il un jour ? Je pris la main de Darija et la serrai dans la mienne.

– Si nous devons mourir, nous serons au moins ensemble.

En entendant ces mots, la voisine de Darija éclata de rire.

– Mourir. Tu ne vas pas mourir, espèce de grosse vache ! Je prends ce camion tous les jours depuis une semaine. On t'envoie seulement au quartier général des officiers.

En repensant à la façon dont l'homme à la table avait considéré Darija, je me demandai ce que nous

étions exactement censées faire pour les officiers.

Nous roulions dans les rues de la ville où j'avais grandi, mais quelque chose avait changé. Les visages familiers de mon enfance – le vendeur de journaux, le poissonnier coiffé de son chapeau trop grand, le tailleur qui clignait des yeux, ébloui, en sortant de sa boutique pour fumer une cigarette – avaient tous disparu. Le gibet dressé par les soldats allemands sur la place avait même été démonté. Cela me rappela une histoire que j'avais écrite autrefois ; se réveillant un matin, une jeune fille constate que toute trace d'elle-même a été effacée du monde tel qu'elle le connaît. Elle se découvre une famille qui ne l'a jamais vue, une école qui ne lui évoque rien, un passé qu'elle n'a jamais vécu. Quant à moi, j'avais l'impression d'avoir rêvé cette vie d'un autre temps.

Un quart d'heure plus tard, le camion franchit une autre grille, qui se referma derrière nous. D'anciens bâtiments gouvernementaux de Łódź faisaient désormais office de casernes pour les soldats allemands. On nous fit descendre du véhicule, après quoi une femme aux larges épaules et aux mains rouges crevassées nous prit en charge. Elle s'exprimait en allemand, mais certaines filles venues en ces lieux connaissaient déjà la routine, de toute évidence. On nous donna à chacune un seau, des chiffons et un peu d'ammoniaque, puis la femme nous ordonna de la suivre. En chemin, elle s'arrêta à plusieurs reprises, le temps de désigner un bâtiment à une fille. Darija et celle qui m'avait traitée de vache furent envoyées dans un immense bâtiment de pierre dont le toit était orné d'un drapeau nazi géant.

Je suivis notre guide le long de plusieurs allées, jusqu'à une zone résidentielle où de petits appartements étaient tassés les uns contre les autres comme des dents.

– Toi, nettoie toutes les vitres, me lança-t-elle en allemand.

J'acquiesçai et actionnai la poignée de la première porte. C'était sans doute ici que logeaient les officiers allemands, car cet endroit n'avait rien de commun avec les baraquements militaires que j'avais jusqu'alors eu l'occasion d'apercevoir. Pas de couchettes ni de réfectoire en ces lieux, mais des bureaux en bois et de vrais lits. Les couvertures de celui-ci étaient encore en désordre. La vaisselle était soigneusement rangée sur un égouttoir, à côté de l'évier, à l'exception d'une assiette laissée sur la table et sur laquelle s'épanouissait une mare de confiture d'un violet vif.

Je me mis à saliver. Je n'avais pas dégusté de confiture depuis... une éternité.

Pour ce que j'en savais, quelqu'un m'épiait peut-être à travers une fente dans le mur. Chassant de mon esprit toute pensée liée à la nourriture, je me saisis du chiffon qui se trouvait dans le seau et de l'ammoniaque, puis j'entrepris de nettoyer les huit fenêtres de l'appartement.

Je n'avais jamais rien nettoyé de ma vie. Ma mère avait toujours fait la cuisine, le ménage, mis et desservi la table. Même ces derniers temps, c'est Basia qui faisait chaque matin notre lit au carré.

Considérant la bouteille d'ammoniaque, je la débouchai et fus écœurée par l'odeur. Les yeux embués, je la refermai immédiatement. Puis je m'assis à la table de la cuisine et me retrouvai face à la fameuse assiette du petit déjeuner.

Aussi vite que possible, je plongeai le doigt dans la confiture et l'enfournai dans la bouche.

Mon Dieu... Des larmes me vinrent de nouveau aux yeux, cette fois pour une raison tout autre. La moindre parcelle de mon cerveau fut soudain assaillie de souvenirs. Je me revis en train de me régaler des petits pains de mon père, tartinés de beurre frais et de la confiture de fraise faite par ma mère. De cueillir des myrtilles dans la campagne, non loin de l'usine du père de Darija. D'imaginer, allongée sur le dos, que les nuages avaient des formes de trottinette, de perroquet ou de tortue. De ne rien avoir à faire, car telle est la vie d'un enfant.

Cette confiture avait un goût de journée d'été passée à paresser. Un goût de liberté.

J'étais si plongée dans mes pensées que je n'entendis pas les bruits de pas annonçant l'arrivée de l'officier qui, une seconde plus tard, entra dans la pièce. Je fis un bond et attrapai si brusquement mon seau que la bouteille d'ammoniaque se déversa sur le sol.

– Oh ! m’écraiai-je, avant de tomber à genoux pour nettoyer les dégâts avec le chiffon.

Il avait environ l’âge de mon père et des cheveux argentés assortis aux boutons de son uniforme.

Son regard ne s’attarda pas sur mon corps recroquevillé.

– Dépêchez-vous de terminer votre travail !, aboya-t-il en allemand.

N’imaginant pas que je comprenne sa langue, il désigna une fenêtre.

Hochant la tête, je me détournai de lui. J’entendis sa chaise craquer quand il s’installa devant le bureau et se mit à feuilleter des papiers. D’une main tremblante, j’ouvris de nouveau la bouteille d’ammoniaque et, tout en me bouchant le nez, je tentai de glisser le chiffon dans l’étroit goulot, de façon à l’imprégner de liquide. Je ne parvins qu’à en tremper un coin. Avec précaution, je l’appliquai ensuite sur la partie la plus sale de la fenêtre, comme si je tamponnais une blessure.

Au bout de quelques instants, l’officier leva la tête.

– *Schneller*, lança-t-il sèchement.

« Plus vite. »

– Excusez-moi, dis-je en me retournant, le cœur battant, bredouillant dans sa langue pour éviter qu’il ne s’énerve encore plus. Je n’ai encore jamais fait ça.

– Vous parlez allemand ? s’étonna-t-il en levant les sourcils.

– C’était ma meilleure matière, acquiesçai-je.

L’officier se leva et avança vers moi. J’étais à présent terrifiée ; je tremblais tellement que mes genoux s’entrechoquaient. J’eus le réflexe de lever la main, afin de me protéger du coup que je sentais venir. Au lieu de me frapper, le militaire arracha le chiffon de mon poing serré. Il versa ensuite un peu d’ammoniaque dessus et se mit à frotter la vitre avec de longs mouvements réguliers. Le chiffon devenu crasseux, presque noir, il le plia de façon à présenter un coin encore blanc, sur lequel il versa encore un peu de produit. Après avoir complètement nettoyé cette fenêtre, il ramassa du papier journal et frotta les vitres.

– Ainsi, ça sèche sans laisser de traces, m’expliqua-t-il.

– *Danke*, murmurai-je en tendant la main pour qu’il me rende le chiffon et la bouteille.

Il secoua la tête et s’attaqua aux autres fenêtres, dont il fit disparaître toutes les taches, jusqu’au moment où l’on eut l’impression que plus aucune matière ne séparait cet appartement, où nous venions de conclure une étrange trêve, de l’extérieur, où je ne pouvais compter sur rien ni personne.

Enfin, il se tourna vers moi.

– Répétez-moi tout ce que vous venez d’apprendre.

Je me mis à débiter à toute allure le processus de nettoyage de fenêtre, comme si ma vie en dépendait, ce qui était peut-être le cas. Et dans un allemand impeccable. Quand j’en eus terminé, l’officier m’examinait comme s’il se trouvait face à une pièce de musée inédite.

– Si je n’étais pas en train de vous regarder, je ne pourrais pas deviner que vous n’êtes pas *völkisch*. Vous parlez l’allemand comme si c’était votre langue maternelle.

Je le remerciai, tout en songeant à ces après-midi passés à converser avec Herr Bauer, adressant silencieusement ma plus profonde reconnaissance à mon ancien professeur, où qu’il fût désormais. Je ramassai le seau, dans l’intention de poursuivre mon travail dans les autres logements d’officiers avant que la responsable des ménagères ne revienne me chercher, mais le militaire secoua la tête, me le prit des mains et le reposa par terre.

– Dites-moi, savez-vous taper à la machine ? me demanda-t-il.

Grâce à un mot de l’officier qui m’avait appris à nettoyer les vitres, je fus réaffectée dans un atelier dirigé par Herr Fassbinder. Cet Allemand de pure souche dépassait tout juste le mètre cinquante et employait quantité d’adolescentes, dont beaucoup étaient plus jeunes que moi. Ils nous appelait *meine Kleine*, mes petites. Les plus jeunes étaient chargées de la confection des emblèmes que l’on cousait

ensuite sur des uniformes allemands. Si, en cette première journée, je fus saisie de frissons à la vue d'enfants de dix ans fabriquant des croix gammées, cela finit par devenir assez banal.

Je ne faisais pas partie des couturières. J'avais en fait été envoyée ici pour travailler dans le bureau de Herr Fassbinder. Ma tâche consistait à taper les ordres, à répondre au téléphone et à distribuer chaque vendredi les bonbons qu'il apportait pour les enfants.

Les premiers temps, Herr Fassbinder ne m'adressait la parole que lorsqu'il avait besoin d'un renseignement dans un dossier ou quand il devait dicter et faire taper une lettre. Un jour, Aron se présenta avec quelques autres garçons, chargés de rouleaux de tissu devant être coupés et cousus selon les ordres transmis.

Aron fut à mon avis aussi surpris que moi par notre rencontre.

– Minka ! dit-il, tandis que j'orientais ses collègues vers les pièces d'entreposage. Tu travailles ici ?

– Dans le bureau, lui répondis-je.

– Ooh, un boulot très chic, me taquina-t-il.

Je baissai les yeux sur ma jupe, sérieusement élimée à hauteur des genoux.

– Oh oui, répondis-je sur le même ton. Je suis presque une princesse, maintenant.

En dépit de ces plaisanteries, nous comprenions tous les deux combien j'avais de la chance, contrairement à ma mère, dont la vue avait nettement décliné à force de coudre dans une quasi-obscurité, ou à la belle Darija, qui nettoyait toujours le quartier général des officiers et dont les gracieuses mains de ballerine étaient à présent crevassées et sanguinolentes à cause de la lessive et du savon. En comparaison, taper à la machine douze heures durant dans un bureau chauffé équivalait à une promenade dans le parc.

C'est alors que Herr Fassbinder passa par là. Son regard s'attarda sur Aron, avant de se reposer sur moi. Il m'expédia aussitôt dans le bureau et ordonna aux petites de se remettre au travail. Après m'être assise à ma place, prête à taper des formulaires de demande de matériel, je vis Herr Fassbinder se dresser devant moi.

– Ainsi, vous avez un petit ami, dit-il avec un grand sourire.

– Ce n'est pas mon petit ami, dis-je en secouant la tête.

– Et moi, je ne suis pas votre chef.

– C'est seulement un ami du lycée.

Gagnée par la nervosité, je me demandai si Aron risquait des ennuis avec son employeur pour m'avoir adressé la parole sur mon lieu de travail.

Herr Fassbinder poussa un profond soupir :

– C'est bien dommage, alors, car il est très épris de vous. Ah, regardez, je vous fais rougir ! Vous devriez donner sa chance à ce jeune homme.

Après cet épisode, en cas de besoin de fournitures textiles, Herr Fassbinder prit l'habitude de demander qu'elles lui soient livrées par Aron. Il me chargeait ensuite fort à propos de déverrouiller la porte de la pièce d'entreposage pour mon camarade de lycée, malgré la présence dans l'atelier d'autres employées davantage désignées pour cette tâche qu'une secrétaire. Après le départ d'Aron, Herr Fassbinder me retrouvait à mon bureau et me réclamait des détails. J'eus bientôt compris que c'était un entremetteur dans l'âme.

Peu à peu, quand nous nous trouvions ensemble dans le petit bureau, il en vint à se confier à moi. Il me parla de sa femme, Liesl, si belle que les nuages s'éloignaient quand elle sortait. Elle aurait pu choisir n'importe quel homme, disait-il, mais elle l'avait préféré parce qu'il savait la faire rire. Son plus grand regret était qu'elle n'ait pas eu d'enfant avant de mourir, six ans auparavant, d'une tuberculose. C'est ainsi que je compris qu'à l'atelier, des plus jeunes fillettes jusqu'à moi, nous étions toutes ses enfants.

Un jour, nous nous retrouvâmes tous les deux seuls au bureau. Le travail des brodeuses était de

temps à autre interrompu, quand tel ou tel matériau de base manquait. Cette fois, c'était le fil qui n'avait pas été livré. Herr Fassbinder sortit pendant un petit moment puis revint, quelque peu agacé.

– Il nous faudrait davantage d'ouvrières, aboya-t-il, dans un état que je ne lui avais encore jamais connu.

Pour la première fois, il me fit peur ; que ferions-nous de personnes supplémentaires, alors que nous avions déjà du mal à occuper les filles dont nos dispositions ?

Le lendemain, Herr Fassbinder recruta cinquante mères avec enfants en bas âge, qui rejoignirent nos cent cinquante employées. Les bambins étant trop petits pour assumer une quelconque tâche dans un atelier de couture, il les chargea de trier les fils par couleurs. Aron nous avait livré des rouleaux de tissu blanc. Les ateliers textiles avaient apparemment reçu l'ordre de confectionner cinquante-six mille tenues de camouflage destinées au front est, l'été à venir. Quant à nous, nous devions fabriquer les insignes qui y seraient cousus.

Tapant tous les ordres à la machine, je savais qu'en réalité nous n'avions pas été chargés de cette mission ; nous étions devenus une garderie améliorée.

– Ce n'est pas votre problème, lâcha sèchement Herr Fassbinder, quand j'y fis allusion.

Cette semaine-là, l'annonce fut faite : vingt mille Juifs allaient être déportés. Le président Rumkowski négocia et réduisit ce nombre de moitié, mais la liste des dix mille personnes qui devaient partir fut établie par les agents du ghetto. Les Roms, qui vivaient à l'écart, furent les premiers choisis, suivis par les criminels. Vinrent ensuite les malheureux sans emploi.

Comme les cinquante mères qui venaient d'arriver chez nous.

Quelque chose me dit que si Herr Fassbinder avait pu embaucher les dix mille personnes de cette liste dans sa petite *Fabrik*, il l'aurait fait.

La première semaine de janvier, ceux dont les noms figuraient sur ces listes reçurent leurs convocations, que nous appelions avec ironie des faire-part de mariage, car personne n'avait envie de se rendre à ce genre de fête. Chaque jour, mille personnes furent conduites aux trains qui partaient du ghetto. Notre fil avait alors été livré ; nos nouvelles employées s'étaient installées et brodaient des insignes comme si elles avaient fait cela toute leur vie.

Un soir, alors que je recouvrais ma machine à écrire de sa housse, Herr Fassbinder me demanda si ma famille allait bien. C'était la première fois qu'il évoquait ma vie en dehors de ces murs, ce qui me fit presque sursauter.

– Oui, répondis-je.

– Personne sur les listes ? me demanda-t-il sans prendre de gants.

Je pris alors conscience qu'il en savait beaucoup plus à mon sujet que moi sur lui. En effet, sur ces listes figuraient également les proches des Roms, chômeurs ou criminels. Comme Rubin.

L'accord passé par Basia avec le président était solide ; si elle ignorait toujours où se trouvait son mari, et même s'il était encore en vie, elle n'avait en tout cas pas été désignée pour être déportée à cause du crime de celui-ci.

Herr Fassbinder éteignit les lumières, si bien que je ne discernai plus que son profil, sous le clair de lune qui filtrait par la petite fenêtre du bureau.

– Savez-vous où ils sont conduits ? me lançai-je, ayant subitement trouvé du courage dans l'obscurité.

– Travailler dans des fermes polonaises, me répondit-il.

Nos regards se croisèrent en silence. C'est ce qu'on nous avait dit à propos de Rubin, des mois plus tôt. Herr Fassbinder devina forcément, d'après mon expression, que je ne le croyais pas.

– C'est la guerre, soupira-t-il. Impossible d'y échapper.

– Même quand on possède des papiers ? murmurai-je. Des papiers chrétiens ?

Je ne sais pas ce qui me poussa à lui révéler – c'était un Allemand ! – mon plus grand secret, dont je

n'avais même pas parlé à mes parents. Quelque chose dans cet homme, dans les efforts qu'il avait fournis pour protéger des enfants qui n'étaient même pas les siens, m'incita à penser que je pouvais lui faire confiance.

– Si je connaissais quelqu'un possédant des papiers chrétiens, je lui conseillerais de partir en Russie et d'y rester jusqu'à la fin de la guerre, dit-il après un long silence.

En quittant mon travail, ce soir-là, je me mis à pleurer. Non pas parce que je devinais que Herr Fassbinder avait raison, ni parce que je savais que je ne suivrais pas son conseil, si cela impliquait d'abandonner ma famille.

Mais simplement parce que, en fermant le bureau de l'atelier dans l'obscurité, personne ne pouvant nous voir, Herr Fassbinder m'avait tenu la porte, comme si j'étais encore une jeune femme, et non juste une Juive.

* *

*

Nous avions cru que les listes dressées en janvier ne constitueraient qu'un unique affreux moment dans l'histoire de la guerre, d'autant que les discours du président nous rappelaient, ainsi qu'aux Allemands, que nous formions une main-d'œuvre indispensable. Malgré cela, seulement deux semaines plus tard, les Allemands réclamèrent d'autres déportés. À l'atelier, les rumeurs se propageaient plus vite qu'un incendie, paralysant presque la production, car personne n'avait jamais reçu de nouvelles de connaissances ayant pris place à bord des convois. Il était difficile de croire qu'un ouvrier affecté en un autre lieu ne tente pas d'entrer en contact avec sa famille.

– J'ai entendu dire qu'on les tuait, dit Darija un matin, tandis que nous faisons la queue pour nos rations de soupe.

Ma mère était trop épuisée ces temps-ci pour rester debout des heures dans la foule compacte qui s'agglutinait pour obtenir de la nourriture. Il me semblait parfois que recevoir nos rations nous prenait plus de temps que dépenser l'énergie qu'elles nous apportaient. Mon père travaillait toujours à la boulangerie, tandis que Basia était partie chercher le bébé à la garderie. Celles-ci avaient officiellement été dissoutes, mais on en trouvait d'illégales au sein de nombreuses *Fabriken*, y compris l'atelier de textile de Basia. J'étais donc chargée de récupérer les rations et de les apporter chez nous. J'avais au moins Darija à mes côtés, pour m'aider à passer le temps.

– Comment pourraient-ils tuer mille personnes par jour ? ricanai-je. Et pourquoi feraient-ils ça, alors que nous travaillons gratuitement pour eux ?

Darija se pencha vers moi et murmura :

– Des chambres à gaz...

Je levai les yeux au ciel.

– Je croyais que c'était moi, l'écrivain de science-fiction.

Bien que persuadée que Darija racontait des histoires à dormir debout, certains détails de son récit avaient l'accent de la vérité. Par exemple, les agents demandaient à présent des volontaires et promettaient un repas gratuit pour toute personne consentant à embarquer dans les convois. Puis on cessa de nous distribuer des rations, comme pour décider les hésitants. Après tout, si l'on prenait pour argent comptant les propos de Rumkowski et que l'on pouvait sortir de ce trou tout en se remplissant l'estomac, pourquoi ne pas franchir le pas ?

Une nouvelle loi avait été établie, selon laquelle cacher quelqu'un dont le nom apparaissait sur la liste de déportation était un crime. Quant au rabbin Weisz, qui avait été chargé de choisir trois cents

personnes de sa congrégation pour le dernier départ, il avait refusé de donner le moindre nom. Quand les soldats se rendirent chez lui pour l'arrêter, ils les trouvèrent, sa femme et lui, morts sur leur lit, main dans la main. Selon ma mère, c'était une bénédiction qu'ils soient partis en même temps. Qu'elle m'estime assez stupide pour croire cela me parut difficile à avaler.

Fin mars 1942, tout le monde connaissait quelqu'un ayant été déporté. Ma cousine Rivka, la tante de Darija, les parents de Rubin, mon ancien médecin... C'était la saison de la pâque juive, mais hélas, aucun versement de sang d'agneau n'épargnerait les ménages de cette tragédie. Visiblement, le seul sang qui contentait les autorités était celui que versaient les familles.

Afin de me protéger, mes parents ne me donnaient que peu d'informations à propos des *Aussiedlungen*, les rafles. « Reste quelqu'un de bien, quelle que soit la situation dans laquelle tu te trouves, me disait ma mère. Sois gentille avec les autres avant de penser à toi ; donne à tous ceux que tu croises l'impression qu'ils comptent pour toi. » Quant à mon père, il me rappelait de garder mes bottines pour dormir.

Il m'avait fallu patienter plusieurs heures avant qu'on ne me remette la modeste quantité de provisions censée nourrir ma famille durant les deux prochaines semaines. J'avais les pieds gelés et les paupières collées. Darija souffla dans ses mitaines pour se réchauffer les mains.

– Au moins, nous ne sommes pas en été, dit-elle. Il y a moins de risques que le lait ait déjà tourné.

Je l'accompagnai aussi longtemps que possible, jusqu'à ce qu'elle emprunte une autre rue pour gagner son appartement.

– Qu'est-ce qu'on fait, demain ? m'enquis-je.

– Oh, je ne sais pas. Un peu de shopping, peut-être ?

– Seulement si on prend un en-cas quelque part.

– Sérieusement, Minka, est-ce que ça t'arrive de ne pas penser à la nourriture ? s'amusa Darija.

Riant à mon tour, je la quittai à l'angle d'une rue. Désormais seule, je pressai le pas, évitant de lever la tête vers les soldats que je croisais et même vers les habitants du quartier que je connaissais. Ces temps-ci, il était trop pénible de poser les yeux sur les gens. Ils semblaient si creux que je redoutais parfois de sombrer dans ces regards vides, pour ne plus jamais m'en sortir.

Parvenue chez moi, j'enjambai la marche en bois manquante du perron – la famille de Darija l'avait brûlée en décembre pour se chauffer – et remarquai aussitôt que l'appartement était vide. En tout cas, il n'y avait ni lumière, ni bruit, ni vie.

– Il y a quelqu'un ? appelai-je.

J'entrai et posai le sac de toile chargé de nos rations sur la table de la cuisine. Mon père était assis sur une chaise, la tête dans les mains. Du sang coulait entre ses doigts, d'une large entaille sur le front.

– Papa ! m'écriai-je. (Je me précipitai et lui écartai les mains, afin de voir la blessure.) Que s'est-il passé ?

Il leva les yeux vers moi, le regard un temps dans le vague.

– Ils l'ont prise, dit-il, la voix brisée. Ils ont pris ta mère.

Manifestement, il n'était pas nécessaire de figurer sur une liste pour remplir les conditions à la déportation. Peut-être ma mère avait-elle reçu son « faire-part de mariage » et décidé de ne pas nous en parler, afin de ne pas nous inquiéter. Nous n'avons pas su le fond de l'affaire ; en rentrant de la synagogue, mon père avait trouvé des SS dans son salon, hurlant après ma mère et mon oncle. Par chance, Basia, partie faire prendre l'air à Majer, était absente. Quand ma mère avait tenté de se réfugier dans les bras de mon père, celui-ci avait été assommé par une crosse de carabine. Quand il avait repris connaissance, elle avait disparu.

Il me raconta cela pendant que je nettoyais et pansais sa blessure. Puis il me fit asseoir sur une chaise et s'agenouilla à mes pieds. Je le sentis ôter mes bottines. Il retira la gauche et en frappa le

talon sur le sol, jusqu'à ce que le compartiment secret rempli de pièces d'or se révèle. Il en sortit l'argent.

– Il te reste les autres, dans la droite, dit-il, comme pour se convaincre qu'il agissait comme il convenait.

Après m'avoir rechaussée, il me prit par la main et m'entraîna à l'extérieur. Des heures durant, nous arpentâmes les rues, demandant ici ou là si quelqu'un savait où avaient été conduites les victimes de la rafle. Les gens nous évitaient, comme si notre malheur était contagieux. Poursuivant sa course dans le ciel, le soleil finit par plonger et se briser tel un jaune d'œuf derrière les toits.

– Papa, l'heure du couvre-feu approche.

Il paraissait ne pas m'entendre. Son attitude suicidaire me terrifiait ; s'il ne retrouvait pas ma mère, il ne voudrait plus de cette vie. Il ne nous fallut pas longtemps pour être interpellés par deux SS en patrouille.

– Ne restez pas dans la rue ! beugla l'un d'eux en désignant mon père du doigt.

Voyant que ce dernier continuait de marcher vers lui, tendant les pièces qu'il tenait dans la main, le soldat dégaina son pistolet.

M'interposant aussitôt devant mon père, j'intervins en allemand :

– Je vous en prie, il n'a plus toute sa tête !

L'autre SS avança d'un pas et, d'une main, abaissa l'arme de son collègue. Je me remis à respirer.

– *Was ist los ?* demanda-t-il. « Que se passe-t-il ? »

Mon père se tourna vers moi, ses émotions si clairement affichées que le regarder droit dans les yeux me fut douloureux.

– Demande-leur où ils l'ont conduite.

Ce que je fis. J'expliquai que ma mère et mon oncle avaient été emmenés par des soldats venus les chercher chez nous, et que nous essayions de les retrouver. Mon père s'exprima alors dans un langage universel ; il inséra de force les pièces d'or dans la main gantée du militaire.

Sous l'éclairage d'un réverbère, la réponse du soldat fut presque palpable. Les mots se formèrent dans l'espace qui nous séparait.

– *Verschwenden Sie nicht Ihr Geld*, dit-il en lâchant les pièces sur le trottoir.

Il désigna du menton notre appartement, nous rappelant de nouveau que nous enfreignions le couvre-feu.

– Mon or vaut bien celui de n'importe qui ! leur lança mon père, furieux, tandis qu'ils s'éloignaient. Nous allons trouver quelqu'un d'autre, Minka. Il y a bien dans le ghetto un soldat qui acceptera de nous donner des renseignements en échange de cet or.

Posant un genou à terre, je ramassai les pièces qui scintillaient sur les pavés.

– Oui, papa, répondis-je.

Hélas, je savais qu'il se trompait, car j'avais compris les mots du soldat.

Ne gaspillez pas votre argent.

* *

*

Le lendemain de la disparition de ma mère, je me rendis au travail. Plusieurs filles manquaient, tandis que d'autres pleuraient en brochant. M'installant devant la machine à écrire, je fis de mon mieux pour oublier mes malheurs en me plongeant dans des formulaires de demande de matériel, ce en quoi j'échouai lamentablement. Après avoir commis une cinquième faute de frappe sur la même ligne,

j'abattis le poing sur les touches, qui s'enfoncèrent toutes en même temps et imprimèrent une suite de lettres formant un tout incohérent, comme si le monde entier s'était mis à parler en charabia.

Herr Fassbinder sortit de son bureau et me trouva en train de sangloter.

– Vous bouleversez les autres filles, me dit-il. Venez par ici.

Il avait vu juste, j'avais remarqué les regards qui traversaient la vitre séparant mon recoin de l'atelier. Je le suivis dans son bureau et m'assis comme j'en avais l'habitude lorsqu'il me dictait quelque chose.

Il ne fit pas semblant de ne pas être au courant de l'*Aussiedlung* survenue la veille au soir, pas plus qu'il ne me demanda d'arrêter de pleurer. Non, il me tendit simplement son mouchoir.

– Vous travaillerez ici, aujourd'hui.

Sur ces mots, il me laissa et ferma la porte derrière lui.

Cinq jours durant, je me déplaçai comme un zombie au travail et comme un fantôme à l'appartement, m'occupant en silence de mon père, qui avait cessé de se nourrir et de parler. Basia lui donnait des cuillerées de bouillon, comme elle le faisait pour Majer. J'ignorais comment il se débrouillait pour faire son travail à la boulangerie, même si je supposais que ses ouvriers s'arrangeaient pour se charger de ce qu'il était incapable d'accomplir. Je n'aurais su dire ce qui était le pire : avoir vu ma mère disparaître en une seconde ou perdre mon père petit à petit.

Un soir, en rentrant de la *Fabrik*, je sentis une ombre derrière moi, me soufflant dans le cou tel un dragon. Pourtant, chaque fois que je me retournais, je ne distinguais rien d'autre que des voisins à la mine défaite, ne songeant qu'à rentrer chez eux pour s'y enfermer avant qu'un malheur quelconque ne franchisse le seuil de leur domicile. Malgré cela, il m'était impossible de me défaire de la sensation d'être suivie. Ma peur s'intensifia, doublant, quadruplant, emplissant les moindres recoins de mon esprit, de la même façon que la pâte de mon père, si on lui en laissait le temps. Le cœur battant, j'ouvris enfin à la volée la porte de l'appartement. À présent que mes cousins avaient tous deux disparu, je ne m'y sentais plus à l'aise, comme si nous étions devenus des squatters et non plus des invités.

– Basia ? m'écriai-je. Papa ?

Encore une conséquence de ma fichue malchance : j'étais seule.

Je dénouai mon écharpe et déboutonnai mon manteau, sans les ôter car l'appartement n'était pas chauffé, puis je glissai un petit couteau de cuisine dans la manche de mon pull, juste au cas où.

J'entendis un craquement dans une autre pièce, plus précisément dans l'unique chambre de l'appartement, qu'occupaient mes cousins quand nous avions emménagé. Progressant aussi silencieusement que possible malgré mes lourdes bottines, je me glissai dans le couloir et jetai un coup d'œil par la porte. Une vitre était brisée. Embrassant la pièce du regard, en quête d'une éventuelle pierre jetée, je ne vis que des éclats de verre sur le sol. Je m'agenouillai et me mis à balayer avec soin ces débris de la paume de la main, ma jupe faisant office de pelle à poussière.

Là. C'est seulement à cet instant que j'aperçus une ombre tremblotante dans un coin de mon champ de vision.

Me relevant d'un bond, et laissant retomber les morceaux de verre par terre, j'écartai d'un coup sec le battant de la porte et découvris le garçon, grand et mince, qui avait fracturé la fenêtre pour se cacher à l'intérieur. Je fis aussitôt jaillir le couteau de ma manche, afin de le tenir à distance.

– On n'a rien pour toi, criai-je. Pas de nourriture. Pas d'argent. Va-t'en !

Ce garçon aux grands yeux était vêtu de haillons déchirés. Contrairement à nous autres, qui mourions de faim, il était doté de muscles bien dessinés, qui se distinguaient sous sa chemise. Il avança d'un pas.

– Arrête-toi, sinon je te tue ! hurlai-je.

En cet instant, je m'en croyais vraiment capable.

– Je sais ce qu’est devenue ta mère, dit-il.

Moi qui avais imaginé une histoire d’*upiór* mort vivant tombant amoureux d’une humaine, j’eus du mal à avaler l’incroyable récit que nous servit ce garçon. Il s’appelait Hersz et s’était trouvé à bord du train de marchandises dans lequel ma mère avait quitté le ghetto. Celui-ci avait parcouru les soixante-dix kilomètres qui séparaient Łódź de Koło, après quoi ses occupants avaient été transférés dans un autre convoi évoluant sur une voie ferrée plus étroite, en direction de Powiercie. Arrivés dans cette ville en fin de journée, les déportés passèrent la nuit quelques kilomètres plus loin, dans un moulin abandonné.

C’est là que Hersz fit la connaissance de ma mère. Elle lui révéla qu’elle avait une fille du même âge que lui et qu’elle se faisait du souci à mon sujet. Elle espérait avoir l’occasion d’envoyer des lettres au ghetto. Elle demanda à Hersz s’il avait également laissé de la famille derrière lui.

– Elle me rappelait ma mère, me dit Hersz. Mes parents ont tous les deux été pris dans la deuxième rafle. Sur le moment, j’ai pensé qu’on nous conduisait peut-être au même endroit pour travailler et que j’allais les revoir.

Nous étions désormais assis, Basia et mon père de retour, suspendus aux lèvres de Hersz. Après tout, s’il était revenu, cela ne voulait-il pas dire que ma mère le suivrait bientôt ?

– Continue, le pressa mon père.

Les lèvres tremblantes, Hersz s’arracha une croûte sur la main.

– Le lendemain matin, les soldats nous ont divisés en petits groupes. Ta mère et quelques autres sont montés dans un camion, pendant que j’étais associé à une dizaine de jeunes gens, tous grands et costauds. On nous a conduits au sous-sol d’un grand manoir en pierre. Il y avait des signatures sur les murs, ainsi qu’une inscription en yiddish : « Celui qui entre en ces lieux n’en sortira pas vivant. » Il y avait également une fenêtre condamnée par des planches. (Hersz déglutit difficilement.) J’entendais tout de même ce qui se passait à l’extérieur. Un autre camion arriva. Cette fois, un Allemand annonça aux prisonniers transportés qu’ils allaient être envoyés plus à l’est pour travailler. Avant cela, ils devaient prendre une douche et enfiler des vêtements propres désinfectés. Les occupants du camion se mirent à applaudir. Peu après, je les entendis passer pieds nus près de la fenêtre du sous-sol.

– Bon, elle va bien, alors, dit mon père, respirant de nouveau.

Hersz baissa les yeux et reprit :

– Le matin suivant, on m’emmena travailler dans les bois, en compagnie de ceux avec qui j’avais passé la nuit dans le sous-sol. En quittant les lieux, j’avais remarqué un gros fourgon garé contre le manoir. Ses portes arrière étaient ouvertes et une rampe avait été installée pour y grimper. Il y avait aussi une grille en bois par terre, comme celles qu’on trouve dans les bains publics. Mais nous ne sommes pas montés dans ce fourgon. On nous a fait embarquer dans un camion bâché de toile goudronnée. Une trentaine de SS nous accompagnaient. On me désigna ensuite une fosse immense, puis on me donna une pelle en m’ordonnant de creuser davantage. Peu après 8 heures du matin, le premier fourgon nous rejoignit. Il ressemblait à celui que j’avais vu garé devant le manoir. Quelques Allemands ouvrirent les portières et s’en écartèrent aussitôt, tandis que de la fumée grise s’en échappait. Environ cinq minutes plus tard, les soldats forcèrent trois d’entre nous, dont moi, à grimper dans le véhicule. (Hersz reprit son souffle avec difficulté, comme s’il aspirait dans une paille.) Les gens qui se trouvaient à l’intérieur avaient été asphyxiés. Certains s’agrippaient encore les uns aux autres. Ils ne portaient que leurs sous-vêtements, rien d’autre. Leur peau était encore chaude. Un SS acheva d’une balle ceux qui n’étaient pas encore morts. Après avoir sorti les cadavres, on les fouillait en quête d’or, de bijoux et d’argent, puis on les enterrait dans la fosse. Enfin, les serviettes et savons qu’on leur avait donnés pour leur douche étaient récupérés et rapportés au manoir, pour être remis aux prisonniers de la journée suivante.

Bouche bée, j'avais les yeux rivés sur Herz. Cela n'avait aucun sens. Pourquoi se donner tant de mal pour tuer des gens, qui plus est des gens qui fabriquaient des objets nécessaires à l'effort de guerre ? Je me mis alors à réfléchir. Herz était ici, contrairement à ma mère. Herz avait vu décharger les cadavres des fourgons. Je ne pus m'empêcher de cracher :

– Tu mens !

– J'aimerais bien, murmura-t-il. Ta mère était dans le troisième camion de la journée...

Mon père posa la tête sur la table et se mit à pleurer.

– Parmi ceux qui avaient été désignés pour creuser dans les bois, six garçons furent tués ce jour-là, abattus parce qu'ils ne travaillaient pas assez vite. Quant à moi, j'ai survécu malgré moi. Je comptais me pendre dans le sous-sol la nuit venue. Puis je me suis dit que si je n'avais plus de famille, ce n'était pas le cas de ta mère. Et que je pourrais peut-être te retrouver. Le lendemain, lors du trajet vers la forêt, j'ai demandé une cigarette. Le SS m'en a donné une. D'un coup, tout le monde en réclamait. Profitant du fait que le soldat était submergé, j'ai sorti un stylo de ma poche et troué la bâche. Après l'avoir suffisamment déchirée, j'ai sauté du camion. Ils se sont mis à tirer, mais ne m'ont pas touché. J'ai réussi à prendre la fuite dans les bois, jusqu'à une grange, où je me suis caché dans le foin, au grenier. J'y suis resté deux jours, avant de sortir et de revenir ici.

Après avoir écouté le récit de Herz, j'eus envie de lui dire qu'il était fou d'avoir tenté de rentrer en douce dans le ghetto, alors que nous désirions tous en sortir. Cela étant, si en sortir revenait à mourir asphyxié dans un fourgon, peut-être Herz avait-il fait le bon choix. Ayant encore du mal à croire ce qu'il nous avait appris, une partie de moi-même le niait encore. En revanche, mon père recouvrit immédiatement l'unique miroir de l'appartement, puis il s'assit par terre et non sur une chaise, et déchira sa chemise. Basia et moi suivîmes son exemple, afin de pleurer notre mère selon les rites de notre religion.

Cette nuit-là, lorsque j'entendis mon père pleurer, je me redressai sur le matelas qu'il avait partagé avec ma mère. Dans cet appartement autrefois bondé, nous avions à présent plus de place que nous n'en avions besoin.

– Minka, me dit mon père, d'une voix si douce que je crus l'avoir imaginée. À mon enterrement, assure-toi que... que...

Il se tut, incapable de me dire ce qu'il ne voulait pas que j'oublie.

Ses cheveux devinrent blancs comme neige en l'espace de cette seule nuit. Si je ne l'avais pas vu de mes yeux, je n'aurais pas cru un tel phénomène possible.

C'est probablement la chose la plus difficile à comprendre : comment l'horreur peut-elle devenir si banale ? J'avais autrefois dû me demander s'il était possible de voir un *upiór* sucer le sang du cou d'un humain fraîchement tué sans détourner le regard. Je savais désormais, de par mon expérience personnelle, qu'on pouvait voir une vieille femme abattue d'une balle en pleine tête et soupirer parce que votre manteau avait été éclaboussé de son sang. On pouvait entendre des rafales de mitraillettes sans même ciller. On pouvait cesser de redouter le pire, car le pire s'était déjà produit.

C'est en tout cas ce que je pensais.

Le premier jour de septembre, des camions militaires s'immobilisèrent devant les hôpitaux du ghetto, dont les patients furent traînés de force à l'extérieur par des soldats SS. Darija me raconta qu'à l'hôpital pour enfants, des gens avaient vu des bébés jetés par les fenêtres. Je crois que c'est à ce moment que j'ai compris que Herz n'avait pas menti. Ces hommes et femmes clopinant dans leur tenue de malade, certains trop faibles ou trop vieux pour se tenir debout sans aide, n'allaient certainement pas travailler dans l'est. L'après-midi suivant, le président prononça un discours. J'y assistai en compagnie de ma sœur, sur la place. Nous nous relayions pour bercer Majer, capricieux car il toussait de nouveau. Devenu l'ombre de lui-même, mon père était resté à l'appartement. Il se

traînait à la boulangerie, mais ne sortait plus en dehors de cela. En un sens, mon neveu était plus autonome que mon père.

La voix du président Rumkowski grésilla dans les haut-parleurs installés aux quatre coins de la place.

– Le ghetto a encaissé un choc sévère. Ils lui demandent ses meilleurs éléments, les enfants et les anciens. N’ayant moi-même pas eu le privilège d’être père, j’ai consacré mes plus belles années aux enfants. J’ai vécu et respiré avec les enfants. Jamais je n’aurais imaginé livrer de mes propres mains ce sacrifice à l’autel. Alors que ma vie touche à sa fin, je tends les mains et vous implore... Frères et sœurs, donnez-les-moi ! Pères et mères, donnez-moi vos enfants.

Des halètements et des cris s’élevèrent dans la foule. C’était alors à mon tour de porter Majer. En entendant ces mots, je le serrai contre moi. Basia me l’arracha aussitôt des mains et enfouit son visage dans les cheveux de son fils. Des cheveux roux, comme ceux de Rubin.

Le président poursuivit en expliquant que vingt mille personnes étaient réclamées. Or, le total des malades et vieillards ne s’élevait qu’à treize mille. Derrière moi, quelqu’un s’exclama :

– Nous partirons tous !

Une autre femme émit une suggestion, selon laquelle aucun enfant unique ne serait cédé. Seuls les parents de plusieurs enfants devraient se séparer de l’un d’eux.

– Non, murmura Basia, les yeux emplis de larmes. Je ne les laisserai pas me le prendre.

Elle serra si fort son fils contre elle qu’il se mit à pleurer. Le président précisait à présent que cette mesure était la seule façon d’apaiser les Allemands. Qu’il comprenait ce que sa requête avait d’affreux. Qu’il avait convaincu les Allemands de ne prendre que des enfants de moins de dix ans, qui n’auraient donc pas conscience de leur triste destin.

Basia se pencha en avant et vomit par terre. Puis elle écarta la foule et s’éloigna de l’estrade sur laquelle le président s’exprimait, Majer toujours dans ses bras.

– Je sais ce que c’est que de perdre un membre de son corps, poursuivit Rumkowski, tentant de défendre son point de vue.

Moi aussi, je le savais.

Cela voulait dire qu’on se vidait de son sang.

* *

*

À la fin de la journée de travail, Herr Fassbinder ne nous laissa pas sortir de l’atelier, pas même pour rentrer chez nous et prévenir nos parents que nous serions en retard. Aux SS venus exiger des explications, il déclara que plusieurs commandes urgentes le contraignaient à faire coudre toutes ses employées jusqu’à l’aube. Il barricada ensuite la porte et se posta à l’entrée, armé d’un pistolet, ce que je ne l’avais jamais vu porter jusqu’alors. Je crois que si un soldat s’était présenté pour embarquer ses « petites », il se serait battu contre son pays. J’avais deviné qu’il agissait ainsi pour nous protéger. Un couvre-feu avait été décrété, imposant à tous de rester chez eux et permettant aux SS et à la police de fouiller chaque maison afin de choisir les enfants qui seraient déportés.

Quand les premiers coups de feu et cris se firent entendre, Herr Fassbinder demanda à tout le monde de conserver son calme. Au bord de l’hystérie, les jeunes mères berçaient leurs enfants. Herr Fassbinder donna à ces derniers des bonbons et les laissa jouer avec des bobines vides, qu’ils s’amuserent à empiler.

Le lendemain matin, j’étais très nerveuse. Penser à Basia et Majer, en me demandant qui les

protégerait, mon père étant toujours une coquille vide, m'était insupportable.

– S'il vous plaît, Herr Fassbinder, laissez-moi rentrer chez moi. J'ai dix-huit ans, je suis trop âgée pour être considérée comme une enfant.

– Vous êtes *meine Kleine*, me répondit-il.

J'eus une réaction d'une hardiesse extrême. Je lui effleurai la main. Malgré la gentillesse dont il avait fait preuve à mon égard, jamais je ne m'étais laissée aller à me prendre pour son égale.

– Si, en rentrant chez moi demain ou après-demain, je découvre qu'un autre membre de ma famille a été embarqué en mon absence, je ne crois pas que je le supporterais.

Il me considéra un long moment, puis il m'accompagna jusqu'à la porte. Sorti avec moi de l'atelier, il apostropha un jeune policier allemand.

– Cette jeune fille doit regagner son appartement en sécurité. C'est une priorité ; je vous tiendrai responsable dans le cas contraire. C'est bien compris ?

Le policier n'était sans doute pas plus vieux que moi. Il hocha la tête, terrifié par la menace de châtement formulée par Herr Fassbinder. Il me conduisit d'un bon pas jusqu'à mon appartement, puis s'immobilisa devant les premières marches du bâtiment.

Après l'avoir remercié en allemand dans un souffle, je filai à l'intérieur. Les lumières étaient éteintes, mais je savais que cela n'empêcherait pas les soldats d'entrer et de chercher Majer. Mon père se leva dès qu'il m'entendit entrer. Il me prit dans ses bras et me caressa les cheveux.

– Minusia... J'ai cru que je t'avais perdue.

– Où est Basia ?

Il me conduisit jusqu'au garde-manger, le placard où ma pauvre cousine Rivka avait arraché les lattes du plancher plus de deux ans auparavant. Un petit tapis de journaux recouvrait le trou, révélant l'espace situé en dessous. Écartant cette protection, je découvris les yeux brillants de Basia qui me regardait, paniquée. J'entendis également Majer qui suçotait son pouce.

– Bien, dis-je. Très bien. Arrangeons ça un peu mieux.

Après avoir fouillé l'appartement avec frénésie, je posai les yeux sur le tonneau que mon père avait apporté de la boulangerie. Autrefois rempli de farine, il nous servait désormais de table de cuisine, puisque nous avons brûlé la première pour nous chauffer. Je le renversai sur le côté et le roulai jusque dans le garde-manger, avant de le redresser sur le trou dans le plancher. Entreposer un tonneau de farine à cet endroit ne paraîtrait pas suspect et diminuerait les chances qu'un soldat se rende compte de l'existence d'une cachette juste en dessous.

Nous savions qu'ils approchaient, car nous entendions les occupants des appartements voisins – ceux qu'on arrachait à leur famille comme ceux qui restaient – hurler. Trois heures s'écoulèrent tout de même avant qu'ils n'entrent chez nous en faisant claquer la porte. Ils nous demandèrent où se trouvait Majer.

– Je ne sais pas, répondit mon père. Ma fille n'est pas rentrée depuis le début du couvre-feu.

Un SS se tourna vers moi.

– Dis-nous la vérité.

– Mon père dit la vérité ! répliquai-je.

C'est alors que je l'entendis : un toussotement, suivi d'un petit gémissement.

Je me couvris aussitôt la bouche de la main.

– Tu es malade ? me demanda le soldat.

Il m'était impossible de répondre par l'affirmative, car cela aurait fait de moi une candidate à la déportation.

– J'ai seulement avalé un peu d'eau de travers, expliquai-je, me frappant la poitrine pour prouver mes dires, jusqu'à ce que le bruit disparaisse.

M'oubliant après cet incident, ils se mirent à ouvrir les armoires et les tiroirs, tous les endroits où

l'on pouvait dissimuler un enfant. Ils enfoncèrent leurs baïonnettes dans les matelas de paille sur lesquels nous dormions, au cas où Majer y aurait été caché. Ils regardèrent à l'intérieur du poêle à bois. Puis ils ouvrirent le garde-manger. Je restai de marbre lorsque l'un d'eux balaya les étagères avec son pistolet, faisant tomber nos maigres rations par terre et dans le tonneau vide, dans lequel il jeta ensuite un coup d'œil.

Le SS se retourna et me lança un regard dépourvu d'émotion.

– Si on la trouve cachée avec l'enfant, on la tue, lâcha-t-il avant de donner un coup de pied dans le tonneau.

Celui-ci ne bascula pas, ne vacilla pas, mais fut simplement légèrement décalé sur la droite, entraînant le papier journal avec lui, ce qui dévoila une minuscule fente noire révélatrice du trou béant recouvert par le tonneau.

Je retins mon souffle, certaine que le soldat l'apercevrait, mais il appelait déjà les autres, pour passer à l'appartement suivant.

Puis les SS s'en allèrent.

– Pas encore, chuchota mon père quand il me vit faire un pas en direction du garde-manger.

Il désigna discrètement la fenêtre, par laquelle nous voyions encore nos voisins traînés dehors, forcés à marcher en rang, ou même abattus. Dix minutes plus tard, quand les soldats eurent déserté la rue et que ne nous parvenaient plus que les pleurs d'autres mères, mon père courut à la cuisine et écarta le tonneau.

– C'est fini, Basia ! m'exclamai-je.

Sanglotant, elle esquissa un sourire entre ses larmes. Elle se redressa, sans lâcher Majer quand mon père l'aida à s'extraire du réduit.

– J'ai cru qu'ils avaient entendu Majer tousser, dis-je en l'étreignant vivement.

– Je l'ai cru aussi, avoua-t-elle. Mais il a été très sage. Pas vrai, mon petit homme ?

Nous baissâmes toutes deux les yeux vers Majer, dont le visage était plaqué sur le cou de sa mère, qui n'avait pas trouvé d'autre moyen de le calmer. Majer ne toussait plus. Il ne pleurait plus. En revanche, ma sœur, elle, pleurait, considérant les lèvres bleuâtres et les yeux vides de son fils.

* *

*

Les enfants étaient conduits dans des chariots jusqu'à la porte du ghetto. Certains étaient vêtus de leurs plus beaux habits, pour ce qui leur en restait. Ils pleuraient à tue-tête et appelaient leurs mères, ces mères censées aller travailler à l'atelier comme si de rien n'était.

Le ghetto était une ville fantôme. Nous ne formions plus qu'un flot grisâtre et abattu d'ouvriers n'ayant plus envie de se rappeler leur passé et convaincus de ne plus avoir d'avenir. Il n'y avait plus de rires, plus de marelles. Plus de rubans dans les cheveux, plus de gloussements. Il ne restait plus de couleur, plus de beauté.

C'est pour cela qu'ils dirent que sa mort avait été superbe. Comme un oiseau, elle s'était jetée du pont situé au bout de la rue Lutomierska, là où les Juifs n'avaient pas le droit de passer. Ils dirent que les cheveux dénoués de Basia flottaient derrière elle comme des ailes, et que sa jupe était devenue une queue d'oiseau en éventail. Ils dirent que les balles, en l'atteignant en plein vol, avaient donné à son plumage une teinte rouge vif, tel un phénix destiné à s'élever de nouveau vers les cieux.

[1.](#) En français dans le texte.

Un léger grondement, presque un ronronnement, se fit entendre dans l'obscurité. Une allumette grattée. Une odeur de soufre. La torche s'illumina de nouveau. Devant moi, dans une mare de sang, était accroupi un homme au regard empreint de folie, les cheveux attachés. Davantage de sang coulait encore de sa bouche et noyait ses mains, dans lesquelles il tenait une grosse pièce de viande. J'eus un mouvement de recul, le souffle coupé. J'étais entrée dans la grotte située au pied de la falaise, dans laquelle Aleks m'avait dit avoir installé son modeste logis. J'y étais venue dans l'espoir de le trouver, après son évasion de la place du village. Mais ça... ce n'était pas Aleks.

L'homme – pouvais-je seulement l'appeler ainsi ? – s'approcha d'un pas. Le morceau de viande qu'il dévorait était pourvu d'une main et de doigts... qui agrippaient encore le pommeau d'une canne à embout doré que j'aurais été incapable d'oublier, même si je l'avais voulu. J'avais retrouvé Baruch Beiler.

Je sentis ma vision se troubler et fus saisie de vertiges.

– Ce n'était pas une bête sauvage ! parvins-je à balbutier. C'était vous !

Le cannibale sourit, les dents humides et tachées de rouge.

– Bête sauvage... upiór. Quelle différence ?

– Vous avez tué Baruch Beiler.

– Hypocrite. Pouvez-vous honnêtement dire que vous n'avez pas souhaité sa mort ?

Je revis en pensée les nombreuses fois où cet homme était venu à la chaumière, exigeant l'argent des impôts, que nous ne possédions pas, extorquant à mon père des arrangements qui ne faisaient que nous enfoncer davantage dans nos dettes. Quand mon regard s'attarda de nouveau sur cette bête, je crus que j'allais me trouver mal.

– Mon père... vous l'avez tué aussi ?

L'upiór ne me répondant pas, je me jetai sur lui, armée de mes ongles et de ma fureur, et lui labourai la chair, tout en lui donnant des coups de pied. Soit je vengerais la mort de mon père, soit je mourrais en essayant.

Soudain, je sentis un bras me ceinturer, puis me repousser.

– Arrêtez ! cria Aleksander, en me clouant au sol de tout son poids.

De cet angle de vue, j'aperçus les chaînes qui entravaient les pieds nus et crasseux de l'upiór, ainsi qu'un tas d'os blanchis à côté de lui. Je vis également les manchettes déchirées et détrempées de sang de la chemise d'Aleksander. Quoi qu'il ait dû faire pour se libérer des liens serrés par Damian, cela avait dû être douloureux.

– Lâchez-moi ! criai-je.

Je ne voulais pas qu'Aleks me sauve, pas cette fois, pas si cela m'empêchait de venger la mort de mon père.

– Calmez-vous, me supplia Aleks, ce qui me fit comprendre que ce n'était pas moi qu'il cherchait à protéger. Je vous en prie, c'est mon frère.

Je cessai instantanément de me débattre. C'était Casimir ? Le garçon demeuré, auprès de qui Aleks devait rester en journée et qu'il devait enfermer la nuit, afin qu'il ne dévore pas ce qui lui était interdit ? Il est vrai que je n'avais jamais vu son visage sans le masque de cuir. Par ailleurs, Aleks avait précisé qu'il consommait des choses telles que des pierres, des racines et de la terre, mais pas des humains. Si c'était un mensonge, comment croire tout ce qu'Aleks m'avait dit d'autre ?

Je secouai la tête, tentant de comprendre. Aleks m'avait protégée. Il m'avait sauvé la vie quand j'avais été agressée... par son propre frère. Pourtant, il était doté des mêmes yeux à la couleur ambre surnaturelle que la créature qui se trouvait près de moi. Le même sang coulait dans ses veines.

– C'est votre frère ? ... Et moi, je n'ai plus de père, repris-je, la voix brisée. (Je me dégageai d'Aleks et fis face à Casimir.) Parce que tu l'as tué ! Dis-le !

Je tremblais tant que j'étais à peine capable de me tenir debout. Casimir ne dit pas un mot, refusant

de me répondre.

Je repartis en courant à l'aveuglette dans la direction de laquelle j'étais venue, me cognant contre les aspérités de la paroi, trébuchant sur les rochers et racines qui jonchaient le sol de la caverne, pour finalement chuter et me réceptionner brutalement à quatre pattes. Tandis que je luttais pour me relever, Aleksander me rattrapa et me prit dans ses bras. Je me raidis, n'ayant pas oublié qu'il était indirectement responsable de tous mes malheurs.

– Vous auriez pu l'en empêcher, sanglotai-je. Il a assassiné la seule personne qui m'ait jamais aimée.

– Votre père n'est pas la seule personne à vous avoir jamais aimée, déclara Aleks. Et ne reprochez pas sa mort à Casimir. (Il détourna le regard, de façon que son visage soit plongé dans l'ombre.) Car c'est moi qui l'ai tué.

MINKA

Durant un temps, les gens continuèrent de disparaître du ghetto comme les traces de doigts sur une vitre, apparitions fantomatiques à un moment, puis évanouies le suivant, comme si ces personnes n'avaient jamais existé. La mort marchait à mes côtés quand j'avançais péniblement dans la rue, me chuchotait à l'oreille lorsque je me lavais le visage, m'étreignait quand je frissonnais dans mon lit. Herr Fassbinder n'était plus mon chef ; au lieu de travailler dans un bureau, j'avais été réaffectée dans un atelier de bottes de cuir. J'avais les mains qui tremblaient même quand je ne cousais pas, tant il était difficile de percer les peaux résistantes avec l'aiguille. Nous vivions en attendant d'être déportés d'une minute à l'autre. À l'atelier, certaines ouvrières s'étaient fait implanter par un dentiste le diamant de leur alliance dans une molaire. D'autres dissimulaient de minuscules sachets de pièces dans leur vagin et venaient travailler ainsi, au cas où la rafle se produise en journée. Malgré tout, nous continuions de vivre. Nous travaillions, nous nourrissions, fêtions les anniversaires, partageons les commérages, lisions, écrivions, priions et nous levions chaque matin pour tout recommencer.

Un jour de juillet 1944, en allant chercher Darija afin de faire la queue avec elle pour les rations, je constatai qu'elle avait disparu. J'eus à peine le temps de m'attrister. À cette époque, vous vous attendiez à perdre les gens qui comptaient le plus pour vous. Quoi qu'il en soit, trois jours plus tard, mon père et moi découvrièmes nos noms sur la liste de déportation.

Il faisait chaud, à tel point qu'il nous était impossible de croire que, quelques mois plus tôt, nous étions incapables de nous réchauffer, quoi que nous tentions. À la *Fabrik*, dont les fenêtres étaient fermées, des boursoufflures se formaient sur les parois. L'air était si épais qu'on avait la sensation d'avoir une éponge coincée dans la gorge. En retrouvant l'air libre pour la première fois depuis douze heures, ce jour-là, j'accueillis avec reconnaissance l'air frais. Je n'étais pas pressée de rentrer chez moi, où mon père et moi allions passer la nuit éveillés, à nous demander ce qui nous arriverait le lendemain matin, lorsque nous nous joindrions au rassemblement sur la place.

J'optai donc pour un chemin détourné, empruntant les rues étroites et les ruelles serpentant dans le ghetto. Je savais qu'Aron habitait dans ce quartier, mais je ne l'avais pas vu depuis plusieurs semaines. Peut-être avait-il déjà été déporté, à l'instar de Darija.

Interpellant un homme dans la rue, je lui demandai s'il connaissait Aron. L'inconnu secoua la tête et repartit. J'étais en train de faire l'impensable. Nous n'évoquions jamais ceux qui nous étaient enlevés ; comme dans ces cultures où l'on ne parle jamais des morts, de peur qu'ils ne nous hantent pour l'éternité.

– Aron, dis-je à une vieille femme. Aron Sendyk. L'avez-vous vu ?

Lorsqu'elle leva la tête vers moi, je me rendis compte, choquée, qu'elle n'était pas beaucoup plus âgée que moi, malgré ses cheveux blancs et son crâne dénudé par endroits. Elle avait la peau qui tombait des os, comme une pièce de tissu trop lourde pour son cintre.

– Il habite là-bas, me répondit-elle, en désignant une porte, un peu plus loin dans la rue.

C'est avec un air terrifié qu'Aron m'ouvrit. Pourquoi en aurait-il été autrement ? Des coups sur la porte étaient généralement suivis d'un soldat faisant irruption. Ses traits s'adoucirent quand il me reconnut.

– Minka...

Il tendit la main et m'entraîna à l'intérieur, où on se serait cru dans un four.

– Il n'y a personne, ici ?

Il secoua la tête. Il était vêtu d'un maillot de corps et d'un pantalon, qu'il avait resserré au moyen

d'une épingle de sûreté, afin de l'empêcher de glisser de ses hanches maigres. Il avait les épaules luisantes de sueur, aussi brillantes que le pommeau en cuivre d'un mât de drapeau.

Je me mis sur la pointe des pieds et l'embrassai.

Il avait un goût de cigarette et les cheveux humides à hauteur de la nuque. Me plaquant contre lui, je prolongeai mon baiser, avec davantage d'intensité, comme si j'avais rêvé de ce moment depuis des années. Je suppose que c'était le cas. Mais pas avec Aron.

Quand il finit par se rendre compte qu'il n'était pas le jouet d'une hallucination, il me prit par la taille et me rendit mon baiser, avec hésitation dans un premier temps, puis avec brusquerie, comme un affamé que l'on autorisait à participer à un festin.

Je reculai d'un pas et, sans cesser de le regarder droit dans les yeux, déboutonnai mon chemisier, avant d'en écarter les pans.

Je n'étais pas très appétissante. Mes côtes saillaient davantage que mes seins et j'avais en permanence les yeux cernés. Quant à mes cheveux, s'ils étaient ternes et emmêlés, ils étaient au moins encore longs.

Il me fallut un moment pour reconnaître la lueur dans le regard d'Aron. De la pitié.

– Que fais-tu, Minka ? murmura-t-il.

Soudain très gênée, je rabattis les pans de mon chemisier pour me couvrir la poitrine. J'étais devenue trop moche, même pour avoir ce garçon que j'avais autrefois intéressé.

– Si tu ne l'as pas deviné, c'est que je ne suis pas douée pour me faire comprendre, dis-je. Désolée de t'avoir dérangé...

Lui tournant le dos, je me hâtai de regagner la porte, tout en reboutonnant mon chemisier. Aron m'arrêta d'une main sur le bras.

– Ne t'en va pas, dit-il à mi-voix. S'il te plaît.

Lorsque nous nous embrassâmes de nouveau, je me fis la réflexion que si j'en avais eu le temps, si ma vie avait été différente, j'aurais pu tomber amoureuse de lui, après tout.

Il m'allongea sur la natte qui lui servait de lit, au milieu de l'unique pièce de l'appartement. Il était inutile de me demander pourquoi maintenant, pourquoi lui. Je ne voulais pas plus que lui répondre à cette question. Il s'assit à côté de moi et me prit la main.

– Tu es sûre ? me demanda-t-il.

Quand j'eus hoché la tête, il retira mes vêtements et laissa ma sueur sécher sur ma peau. Puis il ôta son maillot de corps et son pantalon et s'allongea sur moi.

J'eus mal lorsqu'il s'inséra entre mes jambes, quand il pénétra en moi. J'eus du mal à comprendre tout le tapage que l'on faisait à propos de ces instants, pourquoi les poètes y consacraient des sonnets, pourquoi Pénélope avait attendu Ulysse, pourquoi les chevaliers combattaient en arborant les couleurs de leur dame à la poignée de leur épée. Puis je compris. Mon cœur, qui battait à tout rompre, ralentit la cadence et se cala sur celle d'Aron. Je sentis le sang dans ses veines pulser en rythme avec le mien, tel l'inévitable chœur d'un chant. Avec lui, j'étais différente ; le vilain petit canard était devenu un cygne blanc comme neige. L'espace d'une minute, je fus la fille qui hantait les rêves d'un garçon, je fus une raison de rester en vie.

Quand je me fus rhabillée, Aron insista pour me raccompagner chez moi, comme s'il était vraiment mon petit ami. Nous fîmes halte devant l'appartement. Je savais que mon père y était occupé à remplir l'unique valise que nous étions chacun autorisé à prendre avec nous lors de la déportation. Il allait me demander où j'étais passée. Aron se pencha vers moi, et là, en public, tandis que des voisins passaient dans la rue, il m'embrassa. Il semblait si heureux que j'estimai lui devoir une bribe de vérité.

– Je voulais connaître ça, murmurai-je.

Parce que c'était peut-être ma dernière chance.

– Et ?

– Et merci beaucoup.

– C’est un peu cérémonieux, non ? dit-il en riant, avant de s’incliner de façon exagérée. Puis-je vous appeler demain, mademoiselle Lewin ?

Si je l’aimais un tant soit peu, je lui devais davantage que cet échantillon de vérité ; je lui devais le confort d’un mensonge.

Je fis la révérence et me forçai à sourire, comme si j’allais être là le lendemain pour être courtisée.

– Avec plaisir, cher monsieur, répondis-je.

Nous ne nous sommes jamais revus.

Que choisiriez-vous si vous deviez entasser votre vie dans une valise ? Pas seulement les vêtements et autres objets d’ordre pratique, mais les souvenirs des gens que vous avez perdus et de la jeune fille que vous étiez autrefois. La dernière photo de votre mère ? Un cadeau d’anniversaire offert par votre meilleure amie, en l’occurrence un marque-page brodé par ses soins ? Un morceau du ticket d’entrée au cirque itinérant passé dans votre ville deux ans plus tôt, quand, avec votre père, vous avez retenu votre souffle en voyant des jeunes femmes chargées de bijoux voler dans les airs et un courageux dompteur glisser la tête dans la gueule d’un lion ? Prendriez-vous tout cela pour avoir l’impression d’être chez vous, quelle que soit votre destination ? Ou peut-être pour vous souvenir d’où vous venez ?

Finalement, je pris toutes ces choses, ainsi que mon exemplaire du *Journal d’une fille perdue*, les chaussures de bébé de Majer et le voile de mariée de Basia. Et bien entendu mes écrits, qui remplissaient à présent quatre cahiers. J’en mis trois dans ma valise et gardai le dernier dans un cartable. J’avais par ailleurs glissé mes papiers chrétiens dans mes bottines, contre les pièces d’or. Mon père ne dit pas un mot quand il ouvrit pour la dernière fois la porte de cet appartement qui n’était pas le nôtre.

Nous étions en été, mais nous portions nos épais manteaux. En effet, malgré les rumeurs, nous gardions espoir. Ou nous étions stupides. Car nous envisagions encore un avenir.

On ne nous fit pas embarquer dans des chariots. Peut-être étions-nous trop nombreux, des centaines, visiblement. Tandis que nous marchions, les soldats chevauchaient à nos côtés, leurs armes scintillant sous les rayons du soleil.

Mon père progressait avec lenteur. Il n’était jamais redevenu lui-même depuis que ma mère avait été prise, puis la perte de Majer et Basia avait fini de le dévaster. Il était incapable de tenir une conversation sans que ses yeux se perdent dans le vague. Les muscles atrophiés, il traînait les pieds. Il semblait avoir été délavé par quelque violente exposition. Même si l’on discernait les contours de l’homme qu’il avait été, il n’avait désormais pas plus de substance qu’un fantôme.

Les soldats exigeant de nous une marche soutenue, je craignais que mon père ne parvienne à suivre le rythme imposé. Si je me sentais faible et déshydratée, la route me donnant parfois l’impression de se rider devant moi, j’étais plus résistante que lui.

– La gare n’est plus très loin, dis-je, pour l’encourager. Tu peux y arriver, papa.

Je lui pris sa valise de ma main libre, de façon à le soulager de ce poids.

Je fis halte lorsque la fille qui me précédait trébucha et chuta. Mon père m’imita, ce qui provoqua un tassement, comme une vague butant contre un barrage.

– *Was ist los ?* nous demanda le soldat le plus proche.

Il donna un coup de pied à la malheureuse allongée sur le flanc. Puis il se pencha et ramassa un bâton sur le bas-côté de la route, à l’aide duquel il la tapota en lui ordonnant de se relever.

Voyant qu’elle ne réagissait pas, il glissa le bâton dans les cheveux de la fille, dans lesquels il l’emmêla avant de tirer dessus, de plus en plus fort, tout en lui criant de se relever. N’obtenant toujours pas de réponse, il se mit à tourner le bâton, jusqu’à ce qu’elle se mette à hurler, le cuir chevelu arraché, comme un casque qu’on ôtait.

Un autre soldat s'approcha, dégaina son pistolet et lui tira une balle dans la tête.

Le silence retomba d'un seul coup.

Je me mis à pleurer, incapable de reprendre ma respiration. Mes bottines étaient maculées de la cervelle de cette fille dont je ne connaissais même pas le nom.

J'avais vu des dizaines et des dizaines de personnes abattues sous mes yeux, à tel point que ce n'était plus choquant. Celles qui recevaient une balle dans la poitrine s'effondraient proprement, comme des pierres, tandis qu'une balle dans la tête provoquait un carnage de matière cérébrale et de tissu spongieux rosâtre, comme celui qui tachait mes bottines. Quelle partie de son esprit s'étalait sur mon pied ? L'aire du langage ? Celle du mouvement ? Le souvenir de son premier baiser, de son animal domestique préféré, du jour où elle avait emménagé dans le ghetto ?

Je sentis la main de mon père se refermer sur mon bras, avec une force dont je ne le croyais plus capable.

– Minusia, regarde-moi, me dit-il à voix basse. (Il attendit que je me tourne vers lui, que ma respiration paniquée se calme.) Si tu dois mourir, ce sera d'une balle dans le cœur, pas dans la tête. Je te le promets.

Je pris conscience qu'il s'agissait d'une version macabre de la plaisanterie dont nous étions autrefois coutumiers, en évoquant sa mort, au détail près que c'était cette fois lui qui envisageait la mienne.

Il n'ajouta plus un mot jusqu'à notre embarquement dans un train. Nos valises portées ailleurs, nous fûmes entassés comme du bétail dans des wagons de marchandises. Mon père s'installa par terre et me passa le bras sur l'épaule, comme il en avait l'habitude quand j'étais enfant.

– Là où nous allons, nous ouvrirons une nouvelle boulangerie, toi et moi, me dit-il avec douceur. Les gens feront des kilomètres pour déguster notre pain. Tous les jours, je te préparerai ton petit pain avec dedans de la cannelle et du chocolat, comme tu l'aimes. Oh, ça sentira le paradis, quand il sortira du four...

Je me rendis compte que plus personne ne parlait dans le wagon ; tout le monde écoutait mon père laisser libre cours à son imagination.

– Ils peuvent me prendre ma maison, reprit-il. Et mon argent, ma femme et ma fille. Ils peuvent me prendre mon gagne-pain, ma nourriture et... – sa voix se fissa – mon petit-fils. Mais ils ne me prendront pas mes rêves.

Ses mots provoquèrent un chœur d'approbation générale.

– Je rêve de leur faire à eux ce qu'ils nous ont fait, dit un homme à l'autre bout du wagon.

Un coup sur la paroi en bois nous fit sursauter.

Nous, eux.

Les Juifs n'étaient pas tous des victimes. Considérez le président Rumkowski, en sécurité avec sa nouvelle femme dans son foyer tranquille, occupé à dresser des listes, les mains tachées du sang de ma famille. Les Allemands n'étaient pas tous des assassins. Prenez Herr Fassbinder, qui avait sauvé tant de vies la nuit de la déportation des enfants.

Un autre coup sec fut porté sur la paroi fendillée, cette fois juste derrière l'endroit où j'avais posé la tête.

– Sortez de là ! chuchota une voix à travers les planches, depuis l'extérieur. Fuyez, si vous le pouvez ! Ce train part pour Auschwitz.

C'était le chaos.

Le quai sur lequel nous avions débarqué était chargé d'un océan humain. Hébétés et courbaturés, nous suffoquions sous la chaleur, haletants, à la recherche d'un peu d'air frais. Tout le monde criait et tentait de retrouver des parents, de se faire entendre par-dessus les soldats qui, postés tous les mètres

ou presque, leurs armes braquées sur nous, beuglaient afin de faire avancer les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Dans le lointain, les gens arrivés avant nous formaient une longue file, non loin d'un bâtiment en brique pourvu de cheminées.

Les quelques hommes en vêtements rayés qui tentaient de trier les nouveaux arrivants ressemblaient à des pissenlits ; s'ils avaient autrefois été colorés et animés, ils étaient à présent desséchés, prêts à se décomposer au premier souffle. Ils nous dirent en polonais d'abandonner nos affaires sur le quai. J'agrippai la manche d'un d'eux.

– C'est une usine ? lui demandai-je en désignant le bâtiment pourvu de cheminées.

– Oui, me répondit-il, ses lèvres découvrant des dents jaunes. C'est une usine où ils tuent des gens.

Me revint alors en mémoire ce que m'avait dit le garçon qui avait croisé la route de ma mère et que j'avais pris pour un fou ou un menteur.

Mon père se dirigea vers la gauche, avec les autres hommes.

– Papa ! hurlai-je en me ruant vers lui.

Je vis des étoiles quand la crosse de fusil s'abattit sur ma tempe. Tout devint blanc. Quand je repris mes esprits en clignant des yeux, mon père marchait sur le quai, dans la file des hommes. J'eus la surprise d'être entraînée par une ancienne couturière de la *Fabrik* de broderie de Herr Fassbinder. Je tournai la tête juste à temps pour voir mon père s'arrêter devant le soldat qui se tenait à l'avant de la queue. Un doigt sur la bouche, il examinait chaque déporté qui se présentait et marmonnait un *links* ou un *rechts*.

Mon père fut orienté vers la gauche, comme la majorité des prisonniers.

– Où le conduisent-ils ? demandai-je, paniquée.

Personne ne me répondit.

Je fus poussée en avant, jusqu'à me trouver à mon tour devant un gardien. À côté de lui se tenait un homme en blouse blanche chargé de nous orienter. Le soldat, un grand blond, était armé d'un pistolet. Détournant la tête, je tentai de repérer mon père dans la masse mouvante. Je me retins tout juste de cracher au visage de l'homme à la blouse blanche lorsqu'il m'attrapa par le menton. Son regard s'attarda sur l'hématome qui se formait déjà sur mon crâne, puis il murmura un *links* et me fit signe d'avancer vers la gauche.

Cette décision m'enchantait, car c'est dans cette direction que mon père avait été dirigé ; nous allions certainement nous retrouver.

– *Danke*, laissai-je échapper par réflexe.

Le soldat blond perçut ces mots à peine soufflés.

– *Sprichst du Deutsch ?* me demanda-t-il.

– *J... ja, fließend*, bégayai-je. « Couramment. »

Le soldat se pencha vers l'homme en blanc et lui chuchota quelque chose. Ce dernier haussa les épaules et lâcha un *rechts*. Je fus aussitôt prise de panique.

Alors que mon père était parti vers la gauche, j'étais maintenant envoyée sur la droite, car je m'étais montrée assez idiote pour parler allemand. Peut-être les avais-je vexés, peut-être n'étais-je pas censée leur répondre, et encore moins dans leur langue. Je faisais clairement partie de la minorité. Les autres femmes, y compris celle qui avait travaillé avec moi chez Herr Fassbinder, étaient pour la plupart conduites à gauche. Je secouai la tête pour protester, suppliant qu'on m'envoie à gauche, mais un Polonais vêtu de rayures me poussa vers la droite.

J'y ai très souvent repensé, vous savez. À ce qui me serait arrivé si j'étais allée à gauche, ce que je désirais de tout mon être. Mais personne n'aime les histoires qui finissent mal. Je compris que je devais obéir, si je voulais conserver la moindre chance de revoir mon père un jour.

En passant devant le soldat qui m'avait apostrophée, je me rendis compte que sa main droite, celle de laquelle il tenait son pistolet, bougeait un peu, presque agitée de tremblements. Craignant qu'il ne

m'abatte par accident, si ce n'est volontairement, je pressai le pas et rejoignis un groupe de femmes moins conséquent que les autres, jusqu'à ce qu'un autre gardien nous fasse marcher jusqu'à un bâtiment en forme de L. De l'autre côté de la route, je vis un groupe de personnes rassemblées dans un bosquet, assises en silence au pied d'une immense construction pourvue de cheminées. Je me demandai si mon père se trouvait parmi ces gens, s'il m'avait aperçue.

Nous fûmes conduites à l'intérieur du bâtiment et l'on nous donna l'ordre de nous dévêtir. Complètement : vêtements, chaussures, bas, sous-vêtements, épingles à cheveux. Embarrassée de voir ces inconnues se dénuder sous mes yeux, je le fus davantage quand je vis que les soldats qui nous surveillaient n'avaient pas l'intention de nous laisser seules. Ils ne nous accordèrent toutefois pas un regard, visiblement indifférents. Je me défis de mes vêtements avec des gestes lents, comme si je m'arrachais la peau, plutôt que de simples couches de tissu. Me recouvrant d'une main, je conservai mes chaussures dans l'autre, comme me l'avait dit mon père.

Un gardien s'approcha de moi. Son regard se posa sur moi, ce qui me fit un effet glacial, puis sur mes bottines.

– Belles chaussures, dit-il, tandis que je les serrai dans mes bras.

Il se pencha en avant, me les arracha et me remit à la place une paire de sabots en bois.

– Trop belles pour toi, ajouta-t-il.

Avec ces bottines disparurent mes dernières chances de soudoyer quelqu'un pour me faire sortir de ce lieu ou pour obtenir des informations à propos de mon père, ainsi que les papiers chrétiens que m'avait donnés Josek.

On nous dirigea vers une table, près de laquelle des Juives en habits rayés étaient munies de rasoirs électriques. En m'en approchant, je vis qu'elles rasaient le crâne des prisonnières. Parmi celles-ci, certaines repartaient avec les cheveux très courts, tandis que d'autres n'avaient pas cette chance.

Je n'étais pas vaniteuse. Je n'avais jamais été belle, étant toujours restée de ce point de vue dans l'ombre de Darija ou même de Basia. Jusqu'à notre entrée dans le ghetto, j'avais toujours eu un visage potelé de bébé et des cuisses qui se touchaient quand je marchais. Puis la faim m'avait amaigri, sans m'embellir.

Seuls mes cheveux rattrapaient tout cela. Ils étaient pour le moment ternes et emmêlés, certes, mais ils étaient dotés de toutes les nuances de marron, du châtain à l'acajou, en passant par le teck. Ils ondulaient naturellement et les pointes bouclaient nettement. Même quand je les tressais dans le dos, cela me donnait une natte aussi épaisse que le poing.

– Ne me coupez pas les cheveux, je vous en prie..., suppliai-je.

– Tu as peut-être de quoi me convaincre de seulement les raccourcir, me dit la femme à qui j'avais affaire, avant de se pencher vers moi. Tu me parais du genre à planquer quelque chose.

Mes pensées dérivèrent vers mes bottines, désormais dans les mains du soldat, puis revinrent à cette femme, qui avait vraisemblablement fait la queue autrefois comme nous. Si les Allemands voulaient faire de nous des animaux, ils avaient réussi, d'après tout ce que je voyais.

– Même si j'avais quelque chose, vous seriez la dernière personne sur terre à qui je le donnerais, lui répondis-je dans un souffle.

Elle me regarda un instant, puis elle brandit son rasoir et me tondit le crâne.

C'est à ce moment que je compris que je n'étais plus Minka. J'étais devenue une autre, quelque créature inhumaine. Tremblant et sanglotant, je suivis les ordres et me rendis sans attendre dans la salle de douches. J'étais incapable de penser à autre chose qu'à ma mère et aux fausses douches dont le garçon qui l'avait connue m'avait parlé, ainsi qu'aux fourgons remplis de gaz dont on déchargeait les cadavres dans les bois. Je levai les yeux vers les pommeaux de douche. Allaient-ils cracher de l'eau ou du poison ? Étais-je la seule personne à avoir eu vent de ces rumeurs et dont le cœur menaçait de jaillir hors de la poitrine ?

Un sifflement. Je fermai les yeux et visualisai toutes les personnes que j'avais aimées durant ma courte vie. Mes parents, Basia, Darija. Rubin et Majer, Josek, Herr Bauer. Et même Aron. Je voulais mourir en prononçant ces noms.

Je sentis couler un filet d'eau. Froid et irrégulier. Qui s'interrompit sans me laisser le temps d'effectuer un tour complet sur moi-même. *Pas de gaz, pas de gaz*, me répétai-je, telle une litanie. Peut-être ce garçon s'était-il trompé. Peut-être les choses ne se déroulaient-elles pas de la même façon ici qu'à Chełmno. Cet endroit était peut-être bel et bien un camp de travail, comme nous l'avaient dit les soldats.

Je sentis de nouveau un cri d'espoir s'élever en moi.

– *Raus !* beugla un gardien.

Ruisselante, je sortis rapidement de la salle de douches, puis on me remit des vêtements. Une robe de travail, un foulard pour me couvrir le crâne, une veste à rayures bleues et grises. Pas de chaussettes ni de sous-vêtements.

J'eus tôt fait de m'habiller, désireuse de me débarrasser au plus vite de la honte d'être nue, indifférenciable des femmes qui m'entouraient. J'étais encore en train de boutonner ma veste quand un gardien m'attrapa et m'entraîna en direction d'une table. Là, un homme me frotta l'avant-bras gauche avec de l'alcool, puis un autre se mit à écrire sur ma peau au même endroit. J'eus dans un premier temps des difficultés à comprendre ce qu'il faisait ; il me brûlait et je sentais une odeur de chair grillée. Puis je baissai les yeux : A14660. J'avais été marquée, comme du bétail. Je n'avais plus de nom.

Nous fûmes ensuite poussées dans un baraquement sans éclairage. Ma vision s'ajustant peu à peu à la faible luminosité, je découvris des couchettes superposées sur trois niveaux, recouvertes de paille, comme dans une étable. Pas de fenêtre. Dans cet endroit qui empestait étaient entassées plusieurs centaines de femmes.

Je repensai au wagon, à la façon dont nous avons été serrés pendant des jours, sans voir le soleil ni nous arrêter pour nous étirer ou aller aux toilettes. Je ne voulais pas revivre un tel enfer pour de toute façon mourir au bout du compte. *Autant en finir tout de suite*, me dis-je.

Sans même prendre conscience de mes actes, je fis demi-tour et, rassemblant mes dernières forces, m'élançai en courant sur le sol boueux, faisant de mon mieux avec mes sabots en bois, en direction de la clôture électrique.

Je savais que je serais libérée si je m'en approchais suffisamment. Aron, Darija et (si Dieu le voulait) mon père se souviendraient de moi comme de Minka, et non pas en imaginant cette bête chauve, ce numéro. Je tendis les bras en avant, comme si je me précipitais à la rencontre d'un amant.

Une femme poussa un cri. J'entendis les hurlements de colère d'un gardien, qui, quelques instants plus tard, me plaqua à terre, en se laissant tomber sur moi de tout son poids. Il me releva par le col de ma robe et me jeta dans le baraquement, où je me réceptionnai le visage contre le sol en béton.

Puis la porte fut claquée. En me redressant sur les genoux, je vis que quelqu'un me tendait la main.

– Tu es folle ! me dit cette fille. Tu aurais pu être tuée, Minka !

Plissant les yeux, j'eus du mal à discerner quoi que ce soit, entre la faible luminosité, ce crâne rasé et les hématomes qui couvraient ce visage. Puis je reconnus Darija.

Mon humanité me fut alors instantanément rendue.

* *

*

Arrivée ici deux jours avant moi, elle connaissait les habitudes du camp. L' *Aufseherin* surveillait le block et rendait compte au *Schutzhaftlagerführer*, le commandant du camp des femmes. Le premier jour, Darija avait vu cet homme battre à mort une femme qui s'était écartée de son rang en titubant lors de l'appel. Au sein des baraquements, on trouvait les *Stubenältesten* et les *Blockältesten*, des Juives, respectivement responsables des dortoirs et de l'ensemble du bâtiment. Ces femmes étaient parfois plus redoutables que les gardiens allemands. Notre *Blockälteste* était une Hongroise nommée Borbala, qui ressemblait selon moi à un calmar géant. Logée dans une chambre à part, elle était dotée d'un menton qui plongeait dans les chairs de son cou et d'un regard aussi brillant que des copeaux de charbon. Elle nous réveillait dès 4 heures du matin en criant de sa voix masculine. Darija me conseilla de ne pas ôter mes sabots en dormant, afin d'éviter qu'une autre prisonnière ne me les dérobe, et, toujours la nuit, de glisser mon bol sous ma chemise, pour les mêmes raisons. Elle m'expliqua comment faire le *Bettenbau*, la façon militaire dont nous étions censées ordonner le matelas de paille et la fine couverture. Il était évidemment impossible de parvenir à un résultat convenable avec de la paille ; ce n'était pour Borbala qu'un prétexte pour choisir quelqu'un et faire un exemple de temps à autre. C'est également Darija qui me souffla de courir dès que possible aux toilettes, car celles-ci étaient en nombre limité pour les centaines de prisonnières, et nous ne disposions que de peu de temps avant l'appel. Une fois encore, s'y présenter en retard appelait aux coups. Darija se toucha la tête en me révélant cela, la tempe encore marquée d'un hématome violacé. Elle avait souffert pour apprendre quel bon comportement adopter.

Lors de l'*Appell*, on nous comptait, parfois des heures durant. Nous devions rester au garde-à-vous, pendant que Borbala nous appelait par nos numéros. Si quelqu'un manquait, tout s'arrêtait jusqu'à ce que l'on retrouve cette personne, généralement malade ou morte dans un baraquement. On la faisait venir de force et l'appel reprenait depuis le début. On nous forçait à faire du « sport », à courir sur place pendant des heures, puis à se laisser tomber à terre quand Borbala nous ordonnait d'effectuer des sauts de grenouille. Ce n'est qu'après ces exercices que nous avions droit à nos rations : de l'eau foncée faisant office de café et une tranche de pain noir.

– Gardes-en une moitié de côté, me dit Darija le premier jour.

Je crus qu'elle plaisantait, mais ce n'était pas le cas. Nous n'avions pas d'autre nourriture solide. On nous servait pour le déjeuner un bouillon très liquide agrémenté de légumes pourris, et peut-être un autre avec de la viande rance au dîner. Mieux valait se coucher avec l'estomac plein, m'assura Darija.

Il y avait parfois des exercices, même si nous n'étions pas assez nourries pour rester en forme. Nous devions aussi à l'occasion apprendre des chants et expressions allemands, y compris les ordres de base.

Tout cela se passait à l'ombre de l'immense bâtiment allongé que j'avais aperçu en descendant du train et dont les cheminées crachaient de la fumée jour et nuit. Les prisonnières présentes depuis plus longtemps que nous nous apprirent qu'il s'agissait de crématoriums construits par les Juifs. S'élever en fumée vers le ciel était la seule façon de sortir de cet enfer.

Cinq jours après mon arrivée, à l'issue de l'*Appell* du matin, Borbala nous ordonna de nous dévêtir. Alignées dans la cour, nous vîmes l'homme à la blouse blanche que j'avais croisé sur le quai défiler devant nous, accompagné du même SS à la main tremblante. Ce dernier allait-il se souvenir de moi, m'adresser la parole en allemand ? Il ne posa même pas les yeux sur moi. Comment aurait-il pu me reconnaître ? Je n'étais qu'une prisonnière maigre au crâne rasé parmi tant d'autres. Je savais n'avoir aucun intérêt à parler ou à bouger, en particulier en présence d'un SS. Si nous attirions des reproches à Borbala, nous le paierions plus tard.

L'homme en blouse blanche désigna huit filles, qui furent aussitôt envoyées au Block 10, l'antenne médicale. Les prisonnières victimes de la moindre égratignure, coupure, brûlure ou ampoule furent

également écartées. Il ne s'attarda pas trop sur Darija, puis s'intéressa à moi. Je sentis son regard glisser de mon front à mon menton, avant de descendre sur mon sternum. Je me mis à claquer des dents, malgré la chaleur.

Lorsqu'il poursuivit son inspection, j'entendis Darija expirer par les narines.

Une heure plus tard, avec les autres filles encore présentes, nous reçûmes l'ordre de nous rhabiller et d'aller chercher notre bol. Borbala nous révéla que nous quitterions la zone de quarantaine après le repas du matin. Une certaine Ylonka se porta volontaire pour porter l'énorme pot de café, cette tâche s'accompagnant d'une ration de pain supplémentaire.

– Regarde ça, murmurai-je à Darija, tandis que nous faisons la queue, notre bol à la main. Cette marmite est plus grosse qu'elle.

En effet, Ylonka était une petite chose, ce qui ne l'empêchait pas de porter le récipient en acier avec autant de soin que s'il avait été rempli d'une manne providentielle et non de liquide crasseux. Elle le posa en douceur, sans renverser une seule goutte de son contenu.

Loin d'être aussi délicate, Borbala versa la moitié de ma ration de café par terre quand vint mon tour. Je baissai les yeux sur la petite flaque ainsi formée, juste assez longtemps pour que la surveillante remarque ma déception.

– Navrée, me lança-t-elle, sur un ton qui la contredisait, en me tendant une tranche de pain.

Sauf qu'au lieu de me la donner, elle la laissa tomber dans le café répandu à terre. Je me jetai aussitôt à genoux pour la récupérer ; il valait mieux avoir du pain maculé de terre que de manquer sa ration quotidienne. Une botte s'écrasa sur la tranche avant que mes doigts ne l'atteignent et l'enfonça dans la boue, s'attardant suffisamment pour que je comprenne que c'était un acte volontaire. Levant les yeux face au soleil, je vis la silhouette sombre d'un soldat allemand. Je m'écartai afin de le laisser passer.

Quand il repartit, je me saisis du morceau de pain et le pressai contre ma robe, afin d'en extraire le plus de terre possible. Je ne voyais plus le visage du gardien, mais je savais de qui il s'agissait. Sa main droite tremblait quand il s'était éloigné de moi.

Darija et moi partagions une couchette avec cinq autres femmes. Le baraquement dans lequel on nous avait installées ressemblait en tout point à celui de la quarantaine, au détail près que nous étions beaucoup plus nombreuses, environ quatre cents entassées dans ce bâtiment. Les odeurs étaient indescriptibles, corps jamais lavés, sueur, plaies suppurantes, dents gâtées et, dans l'air, partout autour de nous, l'écœurante senteur de chair brûlée. L'état des autres prisonnières constituait cependant une nouveauté. Présentes depuis des mois, certaines n'étaient plus que des squelettes, la peau tirée sur les pommettes, les côtes et les hanches, les yeux noirs et creusés. La nuit, nous étions si serrées dans les dortoirs que je sentais les os des hanches de ma voisine, enfoncés comme des dagues dans le creux de mon dos. Quand l'une de nous se retournait dans son sommeil, les autres devaient l'imiter.

J'avais passé la semaine à essayer d'obtenir des nouvelles de mon père. Se trouvait-il dans une autre partie du camp, en train de travailler comme moi ? Se demandait-il lui aussi si j'étais en vie ? Agnat, avec qui Darija et moi partagions notre couchette, me dit froidement que mon père n'était plus de ce monde, qu'il avait été gazé dès le premier jour.

– Quelle est la raison d'être de ce camp, d'après toi ? me morigéna-t-elle. La mort.

Prisonnière depuis un mois, Agnat n'avait pas sa langue dans sa poche. Elle répondait avec insolence à la *Blockälteste* (une femme que nous surnommions « la Bête »), ce qui lui valait des coups de matraque. Comme elle crachait parfois sur un gardien, elle était alors fouettée. Elle avait également repoussé une détenue qui tentait de me voler ma veste au milieu de la nuit, pendant que je dormais de façon intermittente. Je lui étais reconnaissante d'avoir fait preuve de cette loyauté à mon égard.

Une inspection s'était déroulée deux jours plus tôt dans le baraquement. Tandis que nous étions

debout, alignées, le kapo défit toutes les couvertures que nous avions soigneusement ajustées sur nos lits de paille, puis il écarta les couchettes, afin de découvrir d'éventuels objets dissimulés. Je savais que certaines prisonnières planquaient des choses car j'en avais aperçu avec un jeu de cartes, de l'argent et des cigarettes. J'avais également vu une fille trop malade pour avaler sa soupe de midi cacher avec soin son bol sous la paille, afin de le garder pour plus tard, même si le fait de conserver de la nourriture dans le bâtiment constituait une grave infraction.

Quand le gardien s'approcha de notre couchette, il écarta les couvertures et dénicha, à ma grande surprise, un roman de Maria Dabrowska.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il frappa en plein visage une fille de seulement quinze ans qui partageait notre couchette. Du sang se mit à couler de sa joue, à l'endroit où la bague en or avait entaillé la peau.

– C'est à moi, répondit Agnat en avançant d'un pas.

Je n'étais pas convaincue que cet ouvrage lui appartienne. Originaire d'un petit village de Pologne, Agnat était à peine capable de déchiffrer des lettres, et encore moins un roman. Elle resta fièrement droite face au gardien, revendiquant la propriété du livre, puis elle fut traînée à l'extérieur et fouettée jusqu'à en perdre conscience. Je repensai au conseil de ma mère, lors du déclenchement du premier *Aussiedlung* : « Sois quelqu'un de bien ». Agnat était cela, et bien plus encore.

Avec Héléna, l'adolescente de quinze ans, Darija et moi relevâmes Agnat pour la porter dans le baraquement, avant de partager avec elle notre repas du soir, car elle fut incapable de se lever pour aller chercher le sien. Une autre détenue, autrefois infirmière, nettoya au mieux et pansa les plaies ouvertes dues aux coups de fouet infligés à la blessée.

Nous vivions parmi les poux et les rats et ne disposions que de très peu d'eau pour nous laver. Les blessures d'Agnat, qui ne pouvait trouver le sommeil la nuit, du fait de ses douleurs, virèrent au rouge et s'enflèrent de pus.

– Demain, nous te conduirons à l'hôpital, finit par lui dire Darija.

– Non, répondit Agnat. Si j'entre là-bas, je n'en reviendrai pas.

L'hôpital était surnommé la « salle d'attente », car il était situé juste à côté des crématoriums.

Allongée dans l'obscurité à côté d'Agnat, je sentais la chaleur fiévreuse de son corps. Elle m'agrippa la manche.

– Promets-moi...

Elle n'acheva pas sa phrase, ou peut-être m'endormis-je avant.

Le lendemain matin, quand la Bête entra en beuglant dans le bâtiment, Darija et moi nous précipitâmes aux toilettes, comme d'habitude, avant de nous aligner pour l'*Appell*. Agnat, en revanche, ne se présenta pas. La Bête cria son numéro deux fois, puis elle nous désigna.

– Trouvez-la !

Darija et moi retournâmes dans le baraquement.

– Elle est peut-être trop affaiblie pour tenir debout, murmura mon amie, en apercevant la forme de la blessée sous la fine couverture.

– Agnat, chuchotai-je en lui secouant l'épaule. Il faut que tu te lèves. (Elle ne réagit pas.) Darija... Je crois... je crois qu'elle est...

Je fus incapable de prononcer le mot, car cela l'aurait rendu réel. Voir la fumée lointaine et dégoûtante et deviner ce qui se passait dans ce bâtiment était une chose, comprendre que j'avais passé la nuit collée à un cadavre en était une autre.

Darija se pencha et ferma les yeux d'Agnat, puis elle lui prit le bras, qui se raidissait déjà.

– Ne reste pas plantée là, me lança Darija.

Passée de l'autre côté de la couchette, je pris l'autre bras d'Agnat. La sortir de la couchette ne présenta aucune difficulté, car elle ne pesait plus rien. Chacune un bras de la morte autour du cou,

comme si nous étions trois copines de lycée posant pour une photo, nous traînâmes entre nous le cadavre redressé d'Agnat dans la cour, afin qu'il soit tout de même comptabilisé. En effet, si un seul prisonnier manquait à l'appel, il fallait tout recommencer. Nous la soutînmes ainsi durant les deux heures et demie que s'éternisa l'*Appell*, des mouches bourdonnant autour de sa bouche et ses yeux ouverts.

– Pourquoi Dieu nous fait-il subir ça ? laissai-je échapper.

– Dieu ne nous fait rien subir du tout, dit Darija. Ce sont les Allemands.

Quand on eut terminé de nous compter, nous déposâmes le cadavre d'Agnat dans une charrette, avec ceux de dix autres femmes décédées pendant la nuit dans notre block. Qu'était devenu le roman de Dabrowska ? Avait-il été confisqué, puis détruit par un soldat allemand ? Ou la beauté artistique avait-elle encore une place dans l'horreur qu'était devenu ce monde ?

Rien ne poussait, à Auschwitz. Pas de pelouse, pas de champignons, pas de mauvaises herbes, pas de boutons-d'or. Tout n'était que gris et poussière, paysage désolé.

Cette pensée me revenait tous les matins, quand, en allant travailler, je passais devant les logements des hommes et non loin des crématoriums en activité permanente. Darija et moi avions eu la chance d'être affectées au « Canada ». Dans cette zone étaient triés les effets personnels des nouveaux prisonniers. Les objets de valeur y étaient inventoriés, puis remis aux gardiens, qui les confiaient à l'officier SS chargé de les envoyer à Berlin. Les vêtements allaient ailleurs. Quant aux objets dont personne n'avait besoin, telles les lunettes, les prothèses ou les photos, ils étaient détruits. Ce lieu était surnommé le Canada car cet État était à nos yeux un pays de cocagne, or nous découvrions tous les jours nombre de richesses dans les valises empilées dans un hangar à chaque nouvel arrivage. Au Canada, il était possible, si les gardiens regardaient ailleurs, de dérober une paire de gants, des sous-vêtements ou un chapeau. Je n'avais pas encore trouvé le courage de passer à l'acte, mais les nuits commençaient à fraîchir. Profiter d'une couche supplémentaire sous ma robe de travail valait de plus en plus le risque d'être punie.

Ces punitions étaient cependant bien réelles et sévères. Être surveillées par des gardiens qui nous criaient de nous activer en agitant leurs armes était déjà assez pénible. Par ailleurs, l'officier SS responsable du Canada passait chaque jour un bon moment parmi nous, afin de s'assurer que nous ne volions rien. C'était un homme mince, pas beaucoup plus grand que moi. Je l'avais vu traîner dehors une prisonnière qui avait caché un bougeoir en or dans la manche de sa veste. Bien que n'assistant pas à la bastonnade, nous avons entendu les coups et les cris de la prisonnière, que l'on avait ensuite abandonnée sans connaissance à l'entrée du bâtiment. L'officier était revenu nous surveiller, avec un air écœuré qui l'avait fait paraître humain. Mais s'il était humain, comment pouvait-il nous infliger de tels sévices ?

Darija et moi en avions discuté.

– Il était surtout contrarié d'avoir dû se salir les mains, estima mon amie avant de hausser les épaules. Mais quelle importance ? Il suffit de savoir que c'est un monstre.

Il existait toutefois diverses variétés de monstres. Cela faisait des années que j'écrivais une histoire d'*upiór*, après tout. Mais les *upiórs* étaient des créatures mortes vivantes. On trouvait également des monstres parmi les vivants. À Łódź, le mari d'une de nos voisines avait été hospitalisé. À son retour chez lui, il avait oublié le nom de sa femme et l'endroit où il habitait. Il se mit à donner des coups de pied au chat et à jurer comme un charretier. Il se comportait de façon si radicalement différente, par rapport à l'homme que cette voisine avait connu et aimé, qu'elle fit appel à une guérisseuse. La vieille femme venue chez elle lui révéla qu'il n'y avait rien à faire ; un *dibbouk* – l'âme d'un défunt décidée à commettre par le biais d'un nouveau corps toutes les mauvaises actions qu'elle n'avait pas eu le temps d'entreprendre dans le précédent – s'était attaché à son mari pendant son séjour à l'hôpital. Il

était possédé, l'esprit envahi par un être jouissant du droit du terrain.

Lorsque l'officier SS responsable du Canada passait dans le secteur, je le surnommais en moi-même Herr Dibbouk. Un humain trop faible pour chasser le mal qui s'était installé en lui.

– Tu es vraiment idiote, stupide ! s'agaça Darija, quand je lui fis part de mes pensées à ce sujet, en murmurant dans notre couchette. La fiction n'est pas présente partout, Minka.

Je n'étais pas de son avis. En effet, ce camp, cette horreur, était exactement le genre de choses que personne n'aurait voulu croire. Prenez les Alliés, par exemple. S'ils avaient su que l'on gazait ici des gens par centaines, ne seraient-ils pas déjà venus nous délivrer ?

Ce jour-là, on m'avait remis une paire de ciseaux, afin de découdre les doublures des vêtements, et j'étais en train de fouiller des manteaux de fourrure. Je trouvais de temps à autre des alliances, des boucles d'oreilles en or, des pièces que je remettais aussitôt au gardien. Je me demandais parfois qui s'était chargé de mes bottines, et combien de temps s'était écoulé avant que cette prisonnière ne découvre le trésor caché dans leurs talons.

L'arrivée ou le départ de Herr Dibbouk s'accompagnait toujours d'une légère montée de l'attention générale, comme si sa présence constituait un choc électrique. Sans me retourner, je l'entendis approcher en discutant avec un autre SS. Tout en déchirant un ourlet, je tendis l'oreille pour suivre leur conversation en allemand.

– On se voit au bar pour prendre une bière, donc ?

– À 20 heures.

– Et ne me dis pas une fois de plus que tu es trop occupé. Ou je finirai par croire que tu évites ton propre frère.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Entendre deux soldats parler de façon si amicale était rarissime. D'ordinaire, ils hurlaient les uns sur les autres avec aussi peu de finesse que lorsqu'ils s'adressaient aux prisonnières. Mais ces deux-là étaient frères, apparemment.

– J'y serai, promet Herr Dibbouk en riant.

Son compagnon n'était autre que l'officier SS qui supervisait l'*Appell*. Le responsable du camp des femmes. L'homme qui tremblait de la main droite.

Celui-là n'était pas possédé par un esprit malin, il était le mal, point final. C'est lui qui avait donné l'ordre de battre Agnat. Lors de l'*Appell*, c'était tout ou rien. Soit il paraissait agacé par cette corvée, si bien que le décompte s'effectuait rapidement, soit il était furieux et déversait sa colère sur nous. Ce matin-là, il avait abattu une fille trop affaiblie pour tenir debout. Il avait également tué la voisine de la malade, que la première détonation avait fait sursauter.

Ces deux officiers étaient donc frères ?

Ils se ressemblaient vaguement, certes, tous les deux pourvus de la même mâchoire et des mêmes cheveux blond-roux. Et ce soir, après nous avoir frappées, affamées et humiliées, ils iraient boire une bière ensemble.

Plongée dans mes pensées, je fis une pause. Le gardien chargé de superviser ma fouille des valises et sacs me cria de me remettre au travail. Sur la pile qui ne diminuait jamais, je me saisis d'une valise en cuir et en sortis une chemise de nuit, quelques soutiens-gorge et autres sous-vêtements et un bonnet en dentelle, que je jetai aussitôt. Puis je découvris un rouleau de soie et un filet de perles. J'appelai le soldat qui, adossé au mur du bâtiment, fumait une cigarette et lui remis ces derniers objets pour qu'il les inventorie.

Puis je sortis du tas un autre bagage.

Que je reconnus.

Si mon père n'était sans doute pas le seul à posséder ce modèle de valise, combien étaient-ils à en avoir réparé la poignée avec du fil de fer, après que je l'eus brisée des années auparavant, en m'en servant comme paroi de château fort ? Après être tombée à genoux, je me plaçais dos au gardien, puis

je défis les sangles.

À l'intérieur se trouvaient les bougeoirs hérités de ma grand-mère, soigneusement emballés dans le *talit* de mon père, posés sur ses chaussettes et ses caleçons. Je découvris également un pull que lui avait tricoté ma mère. Il m'avait avoué un jour qu'il en avait horreur, que les manches étaient trop longues et la laine trop piquante, mais elle s'était donné tant de mal. Comment pourrait-il ne pas faire semblant de l'adorer plus que tout ?

Incapable de reprendre mon souffle, j'étais figée. Malgré les paroles d'Agnat et les preuves que je voyais chaque jour en passant devant les crématoriums, où les nouveaux arrivants, inconscients de leur sort, attendaient d'être conduits, ce n'est qu'en ouvrant sa valise que je compris vraiment que mon père était mort.

J'étais orpheline. Je n'avais plus personne en ce monde.

Les mains tremblantes, je soulevai le *talit*, l'embrassai et le déposai sur la pile de rebuts. Je mis ensuite les bougeoirs de côté, en revoyant ma mère se pencher au-dessus de ces objets pour dire la prière au dîner de shabbat. Puis je me saisis du pull. Les mains de ma mère avaient tenu les aiguilles, enroulé le fil de laine. Mon père l'avait porté sur son cœur.

Je ne pouvais pas laisser quelqu'un d'autre l'enfiler, quelqu'un ignorant que chacune de ses mailles avait une histoire décrivant un épisode de la saga de ma famille. Cette manche correspondait à l'époque où Basia était tombée et s'était cogné la tête sur le coin du tabouret du piano, si bien qu'il avait fallu lui faire des points de suture à l'hôpital. Le col avait été si compliqué à tricoter que ma mère avait demandé de l'aide à notre femme de ménage, bien meilleure qu'elle en tricot. Avant de se lancer dans cet ourlet, elle avait mesuré le tronc de mon père, en disant à haute voix, pour plaisanter, qu'elle n'avait pas cru épouser un homme au torse aussi long que celui d'un gorille.

Ce n'est pas pour rien que le mot « histoire » est avant tout doté d'un caractère personnel.

Le visage enfoui dans la laine, je me mis à sangloter en me balançant d'avant en arrière, bien que consciente que ce comportement allait attirer l'attention des gardiens.

Mon père me faisait confiance pour m'occuper de ses obsèques... mais finalement, je suis arrivée trop tard.

Après m'être essuyé les yeux, je me mis à arracher l'ourlet du pull afin de défaire les mailles, roulant le fil autour du bras comme un bandage, comme un garrot destiné à mon âme qui se vidait de son sang.

Le gardien le plus proche de moi s'approcha en criant et agita son pistolet devant moi.

Faites-le, me dis-je. Prenez-moi aussi.

Je continuai à défaire le fil, qui formait désormais autour de moi comme un nid de brindilles couleur rouille enchevêtrées. Darija m'observait sans doute de quelque endroit, trop effrayée à l'idée de mettre sa vie en danger pour me dire d'arrêter. Ce dont j'étais incapable. J'étais moi aussi en train de me désagréger.

Cette agitation attira d'autres gardiens, qui vinrent voir quel était le problème. Lorsque l'un d'eux se pencha pour se saisir des bougeoirs, je les récupérai vivement d'une main, avant de me saisir des ciseaux qui m'avaient servi à déchirer les manteaux de fourrure. Je les ouvris et en plaquai aussitôt les tranchants sur ma gorge.

Le gardien ukrainien éclata de rire.

Soudain, une voix posée intervint :

– Que se passe-t-il ici ?

Le responsable du Canada se fraya un chemin parmi les soldats. Me dominant de toute sa taille, il embrassa la scène du regard : la valise ouverte, le pull que j'avais défait, les bougeoirs que je serrais si fort que j'en avais les jointures des doigts blanchies.

Le matin même, conformément à un de ses ordres, une prisonnière avait été frappée dans le dos

avec une matraque, si violemment qu'elle avait vomi du sang. La malheureuse avait refusé de jeter des *tefillin* trouvés dans une valise. Ce que je venais de commettre – détruire un objet dont les Allemands s'estimaient propriétaires – était beaucoup plus grave. Je fermai les yeux, attendant le coup, presque avec impatience.

Au lieu de cela, je sentis l'officier m'arracher les bougeoirs des mains.

Quand j'ouvris les yeux, le visage de Herr Dibbouk ne se trouvait qu'à quelques centimètres du mien, ce qui me permit de remarquer un tic nerveux sur sa joue couverte d'une barbe blonde de quelques jours.

– *Wem gehört dieser Koffer ?* « À qui appartient cette valise ? »

– *Meinem Vater*, répondis-je dans un murmure.

L'officier SS plissa les yeux et resta un long moment à m'observer, avant de se tourner vers les autres gardiens, à qui il cria de cesser de nous regarder. Enfin, il revint à moi.

– Reprenez le travail, me dit-il.

L'instant d'après, il avait disparu.

Je ne comptais plus les jours, qui filaient comme des galets dans un torrent : se traîner d'un bout à l'autre du camp, faire la queue pour un bol de soupe qui se résumait à un navet trempé dans de l'eau bouillante. Moi qui croyais avoir déjà connu la faim, je découvrais seulement à présent ce que c'était vraiment. Certaines filles chipaient les boîtes de conserve qu'elles dénichaient dans les valises, ce que je n'avais pas encore trouvé le courage de faire. Il m'arrivait de rêver des petits pains que me confectionnait autrefois mon père, ce qui provoquait un feu d'artifice gustatif à la cannelle sur ma langue. En fermant les yeux, je voyais alors une table grinçant sous le poids des mets du dîner de shabbat, goûtais à la peau grasse et craquante du poulet, que j'avais l'habitude de retirer dès qu'on sortait la volaille du four, même si ma mère me donnait une tape sur la main en me disant d'attendre que le plat soit sur la table. Puis, la nuit venue, je rêvais que je goûtais ces délices, qui se transformaient en cendre dans ma bouche. Pas en cendre de charbon, mais en celle que l'on ramassait à la pelle jour et nuit dans les crématoriums.

J'apprenais également à survivre. Pendant l'*Appell*, lors duquel nous étions alignées par rangées de cinq, il valait mieux se placer au milieu, hors de portée des armes et des fouets des SS, mais suffisamment collée aux autres prisonnières pour qu'elles puissent vous retenir si vous faiblissiez. Dans la file pour obtenir sa ration, on avait tout intérêt à se positionner dans la seconde moitié. Les premières détenues étaient servies avant vous, mais ne recevaient que le liquide qui flottait en surface. En réussissant à tenir un peu plus longtemps, vous aviez une chance de recevoir quelque chose de plus nourrissant.

Les gardiens et les kapos s'assuraient toujours que personne ne parle en travaillant ou en se déplaçant d'un endroit à un autre. Nous n'étions autorisées à discuter librement que la nuit, dans nos baraquements. Cela étant, à mesure que les jours devenaient des semaines, je me rendis compte que tenir une conversation demandait trop d'énergie. Et puis, qu'y avait-il à dire ? Quand nous parlions, c'était de ce qui nous manquait le plus, c'est-à-dire la nourriture. Où, en Pologne, trouvait-on les meilleurs chocolats chauds, la pâte d'amande la plus sucrée ou les petits-fours les mieux garnis ? Parfois, quand je décrivais un repas enfoui dans mes souvenirs, je remarquais que les autres m'écoutaient.

– C'est parce que tu ne te contentes pas de raconter, tu peins avec des mots, me dit un jour Darija.

Peut-être était-ce le cas, toutefois cette peinture a ceci d'étrange qu'elle disparaît à la première éclaboussure de réalité, si bien que la surface que l'on cherchait à couvrir redevient aussi immonde qu'elle l'a toujours été. Chaque matin, en me rendant au pas cadencé au Canada, je voyais des Juifs dans les bosquets, attendant leur tour d'entrer dans les crématoriums. Ils portaient encore leurs

vêtements. Combien de temps s'écoulerait-il avant que je ne déchire la doublure de ce manteau en laine ou plonge les mains dans les poches de ce pantalon ? Je gardais les yeux rivés au sol quand je passais devant eux. Si j'avais levé la tête, ils m'auraient prise en pitié, avec mon crâne rasé et mon corps d'épouvantail. Si j'avais levé la tête, ils auraient vu mon visage et deviné que ce qu'on leur avait dit – que cette douche n'était qu'une précaution avant de les envoyer travailler – était mensonger. Si j'avais levé la tête, j'aurais été tentée de crier la vérité, de leur dire que cette odeur ne venait pas d'une usine ou d'une cuisine, mais de leurs propres amis et parents que l'on incinérât. Je me serais mise à crier, peut-être sans jamais pouvoir m'arrêter.

Certaines femmes priaient, ce qui me semblait inutile. Si Dieu existait, jamais Il n'aurait laissé cela se produire. D'autres prétendaient que les conditions de vie à Auschwitz étaient si épouvantables que Dieu avait choisi de ne pas y paraître. Si je priais pour quelque chose, c'était pour m'endormir rapidement, sans penser à mon ventre digérant sa propre paroi stomacale. Je préférais donc me concentrer sur les gestes quotidiens : s'aligner pour l'*Appell*, pour travailler, pour la nourriture, pour travailler, revenir au baraquement, s'aligner pour l'*Appell*, pour la nourriture et enfin se traîner jusqu'à sa couchette.

Mon travail n'était pas dur, comparé à ce à quoi d'autres étaient contraintes. Dans les bâtiments de tri, nous étions à l'abri du froid. Nous portions des valises, pas des pierres. L'aspect le plus difficile de mon travail était de savoir que j'étais la dernière personne à toucher les vêtements portés par Untel, à voir son visage sur une photo, à lire les lettres d'amour écrites par sa femme. Le plus pénible, bien entendu, était de découvrir des objets ayant appartenu à des enfants : jouets, couvertures, jolis souliers de cuir vernis. Aucun enfant ne survivait ici ; c'étaient les premiers envoyés aux douches. Il m'arrivait de pleurer quand je tombais sur de tels objets. Tenir en main un ours en peluche que son propriétaire ne reverrait jamais, puis le jeter sur un tas destiné à la destruction était profondément accablant.

Je finis par sentir une grande responsabilité en moi, comme si mon corps était devenu un réceptacle, comme si j'avais pour devoir de garder un souvenir de ceux qui étaient partis. Voler des vêtements était très possible, pourtant l'objet de mon premier larcin ne fut pas une écharpe ou une paire de chaussettes chaudes, mais des souvenirs d'autres personnes.

Même si cela devait me valoir un coup de la part d'un gardien, je m'étais promis de prendre un instant pour considérer les détails d'une vie sur le point d'être rayée de la surface de la planète. Je prenais les lunettes avec respect, je nouais les rubans roses des chaussons de bébé en laine, je mémorisais une des adresses consignées dans un répertoire relié de cuir.

Découvrir des photos était le plus difficile, car elles constituaient l'unique preuve que le ou la propriétaire de ces sous-vêtements, qui avait porté cette valise, avait été vivant. Avait été heureux. Et mon travail consistait à effacer cette preuve.

Mais un jour, je n'en fis rien.

Après avoir attendu que le gardien s'éloigne de la rangée dans laquelle je travaillais, j'ouvris un album de photos. Sous chaque cliché était inscrite une légende, ainsi qu'une date. Tout le monde était radieux. Une jeune femme, à qui cette valise avait sans doute appartenu, souriait à un jeune homme. Il s'agissait de leur photo de mariage. Une autre avait été prise pendant des vacances à l'étranger, sur laquelle elle faisait une grimace. De combien d'années dataient ces événements ?

Vint ensuite une série de photos de bébé soigneusement annotées. « Ania, trois jours. » « Ania se redresse. » « Les premiers pas d'Ania. » « Premier jour d'école. » « Première dent perdue ! »

Et subitement, plus de photos.

Cette enfant portait le même prénom que le personnage de mon roman, ce qui la rendit encore plus fascinante. J'entendis le gardien crier après une prisonnière derrière moi. D'un geste vif, je retirai une photo des coins qui la maintenaient en place et la glissai dans ma manche.

Le retour du gardien me fit paniquer ; j'étais certaine qu'il m'avait vue. Heureusement, il me dit

simplement de travailler plus vite.

Cette nuit-là, je regagnai mon baraquement avec des photos d'Ania, de Herschel et de Gerda, ainsi que de Haim, un petit garçon auquel il manquait deux incisives. Le lendemain, je fis preuve de suffisamment de hardiesse pour empocher huit photos. Je fus ensuite placée au sein d'un autre groupe et chargée de remplir des charrettes de vêtements qu'il fallait porter jusqu'aux bâtiments. Dès que l'on me réaffecta au tri des effets personnels, je me remis à glisser des photos dans ma manche, pour ensuite les cacher dans la paille de ma couchette.

À mes yeux, ce n'était pas du vol, mais de l'archivage. Avant de dormir, je ressortais mes trésors, tel un jeu de cartes macabres de plus en plus épais, et murmurais ces prénoms. Ania, Herschel, Gerda, Haim. Wolf, Mindla, Dworja, Izrael. Szymon, Elka. Rochl et Chaja, les jumeaux. Eliaz, qui attendait encore sa circoncision. Szandla, le jour de son mariage.

Tant que je me souvenais d'eux, ils étaient encore là.

Darija, qui travaillait à côté de moi, avait mal aux dents. Je voyais ses épaules trembler, à force d'efforts pour ne pas gémir. Afficher un mal quelconque revenait à devenir une cible de choix pour les gardiens, qui s'acharnaient sur la moindre faiblesse.

Du coin de l'œil, je la vis se saisir d'un carnet d'autographes à couverture à paillettes. Quand nous étions plus jeunes, elle en possédait un identique. Nous allions parfois surveiller les abords du théâtre ou de restaurants chic, guettant la sortie de femmes glamour en manteaux de fourrure blancs et talons argentés, au bras de leurs séduisants galants. J'ignore totalement si nous en vîmes de vraiment célèbres, mais c'est l'impression qu'elles nous donnaient. Darija me jeta un coup d'œil furtif et fit glisser sur le banc le carnet, que je couvris aussitôt du manteau dont j'étais en train de réduire la doublure en lambeaux.

Il était rempli de talons de tickets de cinéma et de croquis d'immeubles. Il contenait également un emballage de bonbon, un court poème, que je reconnus comme étant une comptine de fillette, un ruban de cheveux, un échantillon de tulle provenant d'une robe élégante, le ticket gagnant d'une offre publicitaire de boulangerie. Sur la dernière page étaient écrits les mots « NE JAMAIS OUBLIER », tandis que sur la première avait été collée la photo de deux amies. « Gitla et moi », disait la légende. Rien ne révélait l'identité du « moi », dont l'écriture soignée et pleine de boucles devait être celle d'une jeune fille.

Je décidai de la nommer Darija.

En tournant la tête vers mon amie, je la vis essuyer une larme de sa manche. Elle se demandait sans doute ce qu'était devenu son propre carnet. Ou sa joyeuse ancienne propriétaire.

Si je n'avais pas assisté à sa transformation, je n'aurais pas reconnu Darija. Le corps de ballerine élancé et souple que j'avais tant envié était désormais un sac d'os. Sous ses vêtements se devinaient ses vertèbres, tels les pieux d'une clôture. Elle avait les yeux creusés et les lèvres gercées et desséchées. Elle avait également pris l'habitude de se ronger les ongles jusqu'au sang.

Je lui paraissais certainement tout aussi affreuse.

Je déchirai et glissai dans ma manche la page sur laquelle était collée la photo, un geste que je maîtrisais à présent parfaitement.

Soudain, une main se posa sur mon épaule et me prit le carnet.

Herr Dibbouk s'était approché si près de moi que je sentis l'odeur de pin de son après-rasage. Sans tourner la tête, je ne dis pas un mot, n'eus pas une réaction, tandis qu'il tournait les pages.

Il allait à coup sûr remarquer l'endroit où quelque chose avait été retiré.

Puis il s'éloigna et lança le carnet sur le tas d'objets destinés à être brûlés. Je crus sentir la chaleur cuisante de son regard sur ma nuque durant encore un bon quart d'heure. Ce jour-là, je ne volai rien d'autre au Canada.

La nuit venue, Darija fut incapable de trouver le sommeil, tant elle souffrait.

– Minka, murmura-t-elle, en tremblant contre moi. Si je meurs, tu n’auras même pas de photo de moi à garder.

– Ce ne sera pas utile, car tu ne vas pas mourir.

Je savais que sa dent s’était infectée. Son haleine empestait comme si elle pourrissait de l’intérieur, tandis que sa joue avait doublé de volume. Si sa dent ne tombait pas, elle n’allait pas survivre. Je la serrai contre moi, lui offrant le peu de chaleur corporelle dont je disposais encore.

– Dis leurs noms avec moi, ça te fera penser à autre chose.

– J’ai mal..., me répondit-elle en secouant la tête.

– S’il te plaît. Essaie.

Je n’avais même plus besoin de regarder les photos. Ania, Herschel, Gerda, Majer, Wolf. Chaque fois que je prononçais un prénom, je visualisais le visage correspondant. D’une toute petite voix, Darija finit par réagir.

– Mindla ?

– C’est ça. Dworja, Izrael.

– Szymon, ajouta Darija. Elka.

Rochl et Chaja. Eliaz. Fiszel, Liba et Bajla. Lejbus, Mosza, Brajna. Gitla et Darija.

Quand j’en eus terminé, Darija avait cessé de m’accompagner et s’était détendue. Après m’être assurée qu’elle respirait encore, je me laissai aller et m’endormis.

Le lendemain, Darija se réveilla le visage enflé et rougi, la peau en feu. Comme elle ne trouvait pas la force de se lever, je dus la porter jusqu’aux toilettes, puis revenir, toujours en la soutenant, à notre couchette pour faire le lit. Quand la Bête fit son entrée, je me portai volontaire pour aller chercher le gruau, afin de bénéficier de la ration supplémentaire réservée à celle qui portait le récipient. J’offris celle-ci à Darija, à présent trop affaiblie pour seulement soulever son bol. Je tentai de l’encourager à ouvrir la bouche en chantant, comme Basia le faisait pour Majer quand il refusait de dîner.

– Tu chantes faux, coassa-t-elle avec une ébauche de sourire, ce qui me suffit pour glisser un peu de liquide dans sa bouche.

Lors de l’*Appell*, je la soutins, en priant pour que le commandant – celui dont la main tremblait, et que j’appelais à présent Herr Tremblotte – ne remarque pas qu’elle était souffrante. Le handicap dont était atteint Herr Tremblotte n’était pas suffisamment lourd pour l’empêcher de nous frapper violemment. La semaine précédente, il s’en était pris à l’ensemble du block, quand une nouvelle avait tourné à gauche alors qu’il avait donné l’ordre de virer à droite. Il nous avait fait faire deux heures de gymnastique sous une pluie battante et glaciale. Inutile de préciser que, vu la faim dont tant d’entre nous souffrions, au moins dix prisonnières s’effondrèrent. Herr Tremblotte s’était chaque fois avancé dans la boue pour les punir à coups de pied. Aujourd’hui, en revanche, il semblait pressé. Au lieu de faire des exemples en martyrisant quelques-unes d’entre nous, il accéléra l’appel et congédia les kapos.

J’avais une mission à remplir. Non seulement je devais couvrir Darija et abattre deux fois plus de travail qu’à l’ordinaire, mais en plus il me fallait trouver et dérober un objet bien précis. Petit et pointu, capable d’arracher une dent.

Je parvins à installer Darija à côté de moi, sur le banc de tri, et me débrouillai pour suivre son rythme, de façon à lui emboîter le pas chaque fois qu’elle devait porter un objet de valeur dans le

coffre fermé disposé au centre du bâtiment. La fin de la journée approchait et je n'avais rien trouvé qui convienne. Trois paires de fausses dents, une robe de mariage, des tubes de rouge à lèvres, mais rien de solide et pointu.

Puis soudain...

Dans un sac en cuir, je découvris, glissé dans un étui en soie déchiré, un stylo plume.

Ma main se referma si fort dessus que j'en éprouvai de la douleur. Tenir un stylo me parut si normal que mon passé, que j'avais chirurgicalement séparé de ma vie actuelle, me revint d'un coup. Je me revis pelotonnée près de la fenêtre de la boulangerie de mon père, en train d'écrire mon roman, mâchonnant le bout d'un stylo pendant que se déroulait dans mes pensées un dialogue entre Ania et Aleksander. Le récit coulait de ma main comme du sang, au point que j'avais parfois l'impression de simplement retranscrire un film auquel j'assistais, de n'être qu'une projectionniste et non une créatrice. Quand j'écrivais, j'étais incroyablement libre, sans entraves. Désormais, je me souvenais à peine de cette sensation.

Je ne m'étais pas rendu compte combien l'écriture m'avait manqué durant les semaines passées au camp. « Les véritables écrivains sont incapables de se passer d'écrire », m'avait un jour dit Herr Bauer. « C'est ainsi que l'on sait, Fräulein Lewin, si on est destiné ou non à une vie de poète. »

Enroulés autour du stylo, mes doigts me démangeaient. Je ne savais même pas s'il contenait de l'encre. Afin de le tester, j'en appliquai la pointe sur les chiffres tatoués sur mon avant-bras gauche. L'encre se déversa et forma une superbe tache digne d'un test de Rorschach qui recouvrit ce qu'ils m'avaient fait.

Je glissai le stylo dans ma veste, non sans me rappeler que j'agissais ainsi pour Darija, pas pour moi.

Ce soir-là, je recrutai une autre fille pour m'aider à soutenir Darija lors de l'*Appell* de fin de journée. Quand nous la reconduisîmes au block, deux heures plus tard, mon amie tenait à peine debout. Elle ne voulut même pas me laisser lui toucher la joue pour que je lui ouvre la bouche et me rende compte de l'évolution de son infection. Elle avait le front si chaud que des cloques s'y formaient.

– Il faut que tu me fasses confiance, Darija.

Elle secoua la tête, au bord du délire.

– Laisse-moi, gémit-elle.

– Promis, après t'avoir arraché cette stupide dent.

Mes paroles déchirèrent le brouillard dans lequel elle était plongée.

– Tu peux toujours rêver !

– Tais-toi et ouvre la bouche.

Elle eut un mouvement de recul lorsque je lui pris le menton.

– Ça va faire mal ?

J'acquiesçai et, en la regardant droit dans les yeux, lui répondis :

– Oui. Si j'avais du gaz pour t'anesthésier, je t'en donnerais.

Darija se mit à rire, d'abord faiblement, puis si fort que les autres filles se retournèrent dans leurs couchettes.

– Du gaz..., dit-elle, la respiration sifflante. Tu n'as pas de gaz ?

Je compris ce que ma remarque avait d'idiot, au vu de l'extermination de masse qui se déroulait à quelques mètres de notre baraquement. Puis je me mis moi aussi à rire. Cet humour était aussi macabre qu'inapproprié, mais nous ne pouvions plus nous arrêter. Nous nous effondrâmes l'une sur l'autre en nous étranglant de rire, jusqu'à ce que nos voisines, écœurées, ne se préoccupent plus de nous. Quand, enfin, nous reprîmes le contrôle de nous-mêmes, nous étions dans les bras l'une de l'autre, telles deux mantes religieuses enchevêtrées.

– Si tu ne peux pas m’anesthésier, essaie de me distraire.

– Je peux chanter, si tu veux, proposai-je.

– Tu veux me soulager ou me faire souffrir davantage ? dit-elle en prenant l’air désespéré. Raconte-moi une histoire.

Après avoir hoché la tête, je sortis le stylo de ma poche et fis de mon mieux pour le nettoyer, ce qui ne fut pas facile, vu la saleté de mes vêtements. Puis je me tournai vers ma meilleure amie. Ma seule amie. Je n’allais pas lui rappeler des souvenirs de notre enfance, cela aurait été trop bouleversant. Quant à imaginer notre avenir, c’était inutile, car nous n’en avons pas vraiment.

Il n’y avait qu’une seule histoire que je connaissais par cœur : celle que j’écrivais – et que Darija lisait – depuis des années.

– *Mon père me faisait confiance pour m’occuper de ses obsèques, commençai-je, les mots sortant automatiquement des profondeurs de mon esprit. « Pas de whisky à mon enterrement, Ania, me disait-il. Je veux du vin de mûres, et le meilleur. Pas de pleurs, soit dit en passant, seulement des danses. Et quand on me portera en terre, je veux une fanfare de trompettes et des papillons blancs. » Mon père, un personnage, était le boulanger du village. Chaque jour, en plus des miches qu’il préparait pour les habitants, il me confectionnait un petit pain unique et délicieux, une pâtisserie torsadée en forme de couronne de princesse, dont la pâte avait été mélangée à de la cannelle douce et au chocolat le plus riche. Selon lui, l’ingrédient secret était l’amour qu’il me portait, ce qui rendait cette friandise meilleure que tout ce que j’avais jamais goûté.*

J’ouvris doucement la bouche de Darija et positionnai le stylo sur la gencive enflée. Puis je me saisis d’une pierre ramassée aux latrines.

– *Nous habitions en bordure d’un village si modeste que ses habitants se connaissaient tous au moins de nom. Bâtie en pierres de rivières et coiffée d’un toit de chaume, notre demeure était entièrement chauffée par le foyer sur lequel mon père faisait cuire son pain. J’avais coutume de rester assise à la table de la cuisine, écosant les petits pois que je faisais pousser dans notre jardinet derrière la maison, tandis que mon père ouvrait le four en brique pour y glisser sa pelle et en sortir des miches de pain rondes et croustillantes. La lueur des braises rouges soulignait les muscles puissants de son dos, alors qu’il transpirait sous sa blouse. « Je ne veux pas être enterré en été, Ania, insistait-il. Débrouille-toi pour que je meure un jour où il fera frais, avec une douce brise ; mais avant que les oiseaux ne s’envolent vers le sud, car ils chanteront pour moi. »*

Je faisais mine de prendre bonne note de ses requêtes, sans être gênée par ces conversations macabres. Mon père me paraissait si solide que je n’imaginai pas devoir un jour mettre ses recommandations en pratique. Au village, certains s’étonnaient de la relation que j’entretenais avec lui, trouvant étranges nos plaisanteries à ce propos. Mais ma mère était morte quand j’étais encore en bas âge, si bien que nous étions tout l’un pour l’autre.

En baissant les yeux, je vis que Darija s’était détendue, captivée par mes mots. Je me rendis également compte que le dortoir était plongé dans le silence ; tout le monde m’écoutait.

– *Mon père me faisait confiance pour m’occuper de ses obsèques, dis-je en levant la pierre au-dessus du stylo. Mais finalement, je suis arrivée trop tard.*

J’abattis vivement la pierre sur le stylo, en un burin de fortune. Darija poussa un cri inhumain et s’écarta comme si elle avait été transpercée d’une épée. J’eus un mouvement de recul, horrifiée par ce que je venais de commettre, tandis qu’elle roulait sur le côté, les mains sur la bouche.

Lorsqu’elle leva la tête, je vis des yeux rouge vif, des vaisseaux ayant éclaté tant elle avait hurlé. Elle avait le menton maculé de sang, tel un *upiór* après un meurtre.

– Pardon, pardon ! m’écraiai-je. Je ne voulais pas te faire du mal...

– Minka..., dit-elle à travers son sang, à travers ses larmes.

Elle me prit la main, en tout cas c’est ce que je crus, puis je compris qu’elle voulait me donner quelque chose.

Elle me tendait une dent pourrie.

Le lendemain, Darija n’avait plus de fièvre. Après être de nouveau allée chercher le petit déjeuner à la cuisine afin de récupérer une ration supplémentaire, je portai celle-ci à mon amie, qui devait à présent retrouver ses forces. Le sourire dont elle me gratifia laissa apparaître un trou béant à la place de sa dent arrachée, un gouffre noir.

Une nouvelle nous rejoignit au block ce soir-là. Originnaire de Radom, elle avait donné son enfant de trois ans à sa vieille mère sur le quai, suivant un conseil murmuré par un homme en uniforme rayé. Elle ne cessait de pleurer.

– Si j’avais su..., sanglotait-t-elle, choquée par la vérité. Si j’avais su pourquoi il me disait ça, je ne l’aurais jamais fait.

– Tu serais alors morte avec ton enfant, lui dit Ester qui, à cinquante-deux ans, était l’aînée du block.

Ester, qui travaillait avec nous au Canada, avait mis en place tout un trafic, troquant cigarettes et vêtements chapardés dans les valises contre des rations supplémentaires.

La nouvelle ne cessait de pleurer, ce qui n’avait rien d’inhabituel, au détail près qu’elle le faisait de façon très bruyante, alors que nous étions toutes épuisées par la malnutrition et les longues heures de labeur. Ses gémissements nous contrariaient fortement, plus encore que les marmonnements de la fille de rabbin originaire de Lublin qui priait à haute voix toute la nuit.

– Fais quelque chose, Minka, me dit Ester alors que la nouvelle geignait depuis des heures.

– Et quoi donc ? répondis-je.

Je ne pouvais pas modifier le passé et rendre son enfant à cette mère. Pour être honnête, cette femme m’agaçait, c’est vous dire à quel point j’avais perdu mon humanité. Après tout, nous avons toutes enduré des pertes comparables. En quoi la sienne lui donnait-elle le droit de nous priver de précieuses heures de sommeil ?

– Si on ne peut pas la faire taire, on peut peut-être la couvrir, suggéra une fille, aussitôt approuvée par quelques autres.

– Où en étais-tu, Minka ? me demanda Ester.

Je ne saisis pas immédiatement de quoi elle parlait. Puis je compris que ces femmes voulaient entendre la suite de mon roman, dont je m’étais servie pour calmer Darija la veille. S’il avait fonctionné en tant qu’anesthésique, pourquoi ne réussirait-il pas à engourdir la douleur provoquée par les cris de cette malheureuse qui pleurait son bébé ?

Elles s’installèrent comme des roseaux autour d’une mare, fragiles et oscillant légèrement pour se soutenir les unes les autres. Leurs yeux brillaient dans l’obscurité.

– Vas-y, m’encouragea Darija, en ponctuant ses mots d’un coup de coude. Ton public est tout ouïe.

Je me mis donc à parler d’Ania, pour qui la journée avait commencé comme une autre. Je décrivis le froid inhabituel pour un mois d’octobre ; le vent soufflait les feuilles des arbres, qui tombaient en minitornades tourbillonnant comme des démons autour des bottes d’Ania. C’est ce détail qui lui annonça que quelque chose de terrible allait se produire. Son père lui avait appris à reconnaître cela, comme tout ce qu’elle savait d’autre : nouer ses lacets, s’orienter grâce aux étoiles, deviner quand un monstre se dissimulait sous un visage humain.

J’évoquai les habitants du village, tous à cran, car des bêtes avaient été massacrées et des chiens avaient disparu. Un prédateur s’était vraisemblablement invité chez eux.

Je leur parlai de Damian, le capitaine de la garde, qui voulait épouser Ania et qui n'était pas contre l'usage de la force pour parvenir à ses fins, ainsi que du discours qu'il tint à la foule nerveuse, assurant à tous qu'ils seraient en sécurité à l'intérieur de l'enceinte du village.

J'avais écrit ce passage juste après notre installation dans le ghetto, quand j'y croyais encore.

Le silence régnait dans le block. La fille du rabbin ne priait plus et les sanglots de la nouvelle s'étaient calmés.

Damian s'emparait à présent de la dernière baguette d'Ania, au marché, et levait la main pour garder les pièces hors d'atteinte tant qu'elle n'accepterait pas de l'embrasser. Puis elle s'enfuyait, suivie du regard par le garde.

– *Entre la cuisine et la maison proprement dite coulait un ruisseau, au-dessus duquel mon père avait installé une large planche afin de nous permettre de traverser*, dis-je, reprenant la narration d'Ania.

« *Ce jour-là, je décidai d'y boire un peu afin d'ôter le goût amer de Damian qui demeurait sur mes lèvres. En me penchant, je me rendis compte que l'eau était rouge. Après avoir posé mon panier, je remontai le ruisseau [...] et je l'aperçus.*

– Quoi donc ? murmura Ester.

En cet instant me revinrent en mémoire les mots de ma mère me conseillant d'être quelqu'un de bien, de faire passer le bien-être d'autrui avant le mien. Je me tournai vers la nouvelle, et attendis qu'elle me rende mon regard, avant de répondre :

– Il vous faudra attendre demain pour le savoir.

Il suffit parfois d'une bonne raison de patienter pour rester en vie un jour de plus.

* *

*

Ester me suggéra de coucher mes mots sur le papier.

– On ne sait jamais ; un jour, tu seras peut-être célèbre.

– Mon histoire mourra avec moi, je pense, dis-je en riant.

J'avais tout de même saisi son intention ; elle souhaitait que ce récit perdure, qu'il puisse être lu et relu, si je venais à disparaître. Les histoires survivent toujours à leur auteur. Bien qu'ils soient morts depuis des années, nous en savons beaucoup sur Goethe et Dickens, grâce aux textes qu'ils ont choisis de nous livrer.

Je crois que, finalement, c'est pour cette raison que je l'ai fait. Car il n'y aurait pas de photo de moi à voler et à mémoriser. Je n'avais plus de famille qui pensait à moi à la maison. Peut-être n'étais-je même pas assez remarquable pour qu'on se souvienne de moi ; vu mon apparence en ce temps-là, je n'étais qu'une prisonnière parmi tant d'autres, un numéro. Si je devais mourir dans cet enfer, ce qui avait de fortes chances de se produire, alors peut-être que quelqu'un d'autre s'en sortirait et raconterait à ses enfants l'histoire qu'une fille lui avait narrée la nuit dans le block. Une fois lâchée dans le monde, la fiction est contagieuse et persistante. À l'image du contenu de la boîte de Pandore, un récit libéré ne peut plus être celé. Telle une infection, il se propage de son auteur à celui qui l'écoute, et ainsi de suite.

Non sans ironie, cela fut rendu possible grâce à mes photos. Un jour, tandis que je récitais ma litanie, je lâchai mon paquet de clichés à terre. Tout en me hâtant de les récupérer, je constatai que certaines étaient tombées à l'envers. Sur le papier cartonné de l'une de celles-ci, je lus « Mosza, 10 mois. »

Quelqu'un avait écrit cela.

La surface était réduite, plus petite que ce à quoi j'avais été habituée, mais c'était du papier. Or, j'en possédais des dizaines, ainsi qu'un stylo plume.

Donner un but à son existence fonctionnait dans les deux sens. Chaque soir, je jouais les Shéhérazade au block, tissant l'histoire d'Ania et d'Aleksander, jusqu'à les faire vivre et respirer comme nous. Ensuite, j'écrivais quelques heures au clair de lune, entre les ronflements réguliers et gémissements occasionnels des autres détenues. Je sauvegardais mon histoire en allemand. La punition serait sévère en cas de découverte de ces photos, mais peut-être dans une moindre mesure, si les gardiens étaient capables de les lire et de reconnaître une aventure. Ils n'imagineraient ainsi pas qu'il s'agissait de notes secrètes destinées à être transmises entre prisonnières dans le but de provoquer une révolte. J'écrivais de mémoire, ajoutant ici ou là quelques éléments à mesure que je progressais dans le récit, m'attardant systématiquement sur les descriptions de nourriture. J'évoquais avec mille détails la mie du délicieux petit pain que le père d'Ania prépare pour sa fille, le goût du beurre qu'elle retrouve dans la croûte feuilletée, la chaleur qui reste piégée sur le voile du palais, l'explosion de cannelle sur le bout de la langue.

Je poursuivis ainsi jusqu'à épuiser l'encre de mon stylo plume, jusqu'à avoir relaté autant que possible mon histoire, rédigée avec soin au dos de plus d'une centaine de visages de morts.

– *Raus !*

J'étais en train de dormir, plongée dans un rêve ; on m'avait conduite devant une table longue d'un kilomètre chargée de monceaux de nourriture, qu'il me fallait avaler en totalité avant d'être autorisée à partir. Puis, la seconde d'après, la Bête frappait au hasard la paille de ma couchette avec une baguette métallique, ses coups trouvant mon dos et ma cuisse avant que je n'aie eu le temps de descendre de mon perchoir.

Elle beuglait dans mon dos. Plusieurs gardiens étaient entrés dans le block et écartaient avec brutalité des prisonnières, avant d'arracher les couvertures et de balayer la paille des couchettes. Ils étaient à la recherche d'objets illicites.

Nous étions parfois prévenues à l'avance des inspections. Sans que je sache de quelle façon, des rumeurs parvenaient jusqu'à nous, ce qui laissait le temps de dissimuler sur soi ce qu'on avait fourré sous la couverture. Hélas, aujourd'hui, aucune information à ce sujet n'avait filtré. Je songeai au roman confisqué plusieurs semaines auparavant, qui avait provoqué les blessures puis la mort d'Agnat. Dans ma couchette, sous la paille sur laquelle j'avais dormi cette nuit, se trouvait le jeu de photos, avec mon histoire au dos.

Une fille fut traînée à l'extérieur lorsqu'un gardien mit la main sur une radio, grâce à laquelle nous avions un temps écouté de la musique la nuit. Chopin, Liszt, Bach et même, en une occasion, un ballet de Tchaïkovski sur lequel Darija avait autrefois dansé, lors d'un récital donné à Łódź. Elle en avait pleuré dans son sommeil. Nous avions parfois droit à quelques brèves informations, qui m'apprirent que l'offensive allemande n'était guère couronnée de succès, que la reconquête de la Belgique n'avait pas pu se faire. Je savais également que les États-Unis poursuivaient leur progression, après avoir débarqué en France l'été précédent. La fin de la guerre n'était plus qu'une question de temps, espérais-je.

Si toutefois je survivais à de tels moments.

La Bête glissa la main dans la paille de la couchette située sous la mienne et en sortit ce qui ressemblait à un caillou enveloppé dans du papier. Elle le porta à la bouche et le lécha.

– Qui dort ici ? demanda-t-elle. (Les cinq filles qui s'entassaient sur ce minuscule espace avancèrent d'un pas, en se tenant fermement par la main.) Qui a volé ce chocolat ?

Les accusées semblaient stupéfaites. Il était tout à fait possible qu'une détenue plus futée ait au

dernier moment fourré son chocolat interdit dans cette couchette afin de sauver sa peau. Quoi qu'il en soit, les cinq jeunes femmes restèrent muettes, les yeux rivés sur le sol crasseux et froid.

La *Blockälteste* en attrapa une par les cheveux. On permettait en effet aux ouvrières affectées au Canada de se les laisser repousser. Les miens mesuraient à présent presque trois centimètres. Ce n'était là qu'un des nombreux aspects de ce travail qui provoquaient des jalousies. Les gardiens en poste au bâtiment de tri nous traitaient de grosses vaches car, grâce à la nourriture dérobée dans les valises, nous avions meilleure mine que la plupart des prisonnières.

– C'est à toi ? cria la Bête.

La malheureuse secoua la tête.

– Je ne... je n'ai pas...

– Voilà qui vous rafraîchira peut-être la mémoire, lâcha la Bête, avant de frapper de sa baguette métallique et en plein visage les cinq filles, qui tombèrent à genoux, quelques nez et dents brisés.

Après avoir écarté ses victimes à coups de pied, la Bête entreprit de fouiller notre couchette. Mon cœur se métamorphosa en mitrailleuse, tandis que mes tempes se couvraient de sueur. Je vis la main de notre tortionnaire se refermer sur le paquet de photos, que j'avais attachées ensemble grâce à un fil arraché de l'ourlet de ma robe de travail.

Pendant que la Bête dénouait celui-ci, Darija avança d'un pas.

– Elles sont à moi.

J'en restai bouche bée. Je compris instantanément quelle était son intention ; elle payait sa dette, après que je lui eus sauvé la vie. Sans me laisser le temps d'intervenir, une autre femme sortit du rang à son tour. Il s'agissait de la nouvelle qui, arrivée seulement trois nuits auparavant, n'avait cessé de pleurer la perte de son fils et de sa mère. Je ne connaissais même pas encore son nom.

– Elle ment, dit-elle. Ce sont les miennes.

– Elles mentent toutes les deux, intervins-je en me tournant vers la nouvelle. (Pourquoi agissait-elle de la sorte ? Tentait-elle de me sauver ? Ou voulait-elle mourir ?) Celle-ci ne travaille pas au Canada. Quant à elle (je désignai Darija), elle ne parle pas allemand.

Cet élan de bravoure me valut d'être aussitôt traînée à l'extérieur du block. Dehors, il pleuvait à verse et le vent soufflait comme un dragon. Un de mes sabots resta coincé dans la boue ; j'eus tout juste le temps de le récupérer. Sans chaussures, on ne survivait pas, point final.

Au milieu de la cour se trouvait l'officier SS que j'avais surnommé Herr Tremblotte, son uniforme de laine trempé par la pluie. D'une main étonnamment ferme, il fouettait le dos de la fille qui avait caché la radio, allongée à plat ventre dans une flaque. Après chaque coup, il lui criait de se relever et, quand elle obtempérait, il la frappait de nouveau.

Ce serait ensuite à mon tour.

Je fus saisie de frissons incontrôlables, des pieds à la tête. Claquant des dents et le nez coulant, je me demandais s'il allait tuer la voleuse de chocolat.

Puis moi, en l'occurrence.

Envisager la mort est une chose étrange. Je me surpris à songer aux exigences formulées par mon père pour ses obsèques, éternel sujet de plaisanterie entre nous. C'était à mon tour de formuler des souhaits :

Faites que ce soit rapide.

Si la mort doit venir d'une balle, visez le cœur, pas la tête.

Ce serait bien si cela se faisait sans souffrance.

Je préférais mourir d'un coup que d'une infection. Le gaz serait même le bienvenu ; cela revenait peut-être à s'endormir pour ne plus jamais se réveiller.

Je ne sais plus à quel moment j'ai commencé à considérer l'extermination de masse perpétrée dans ce camp comme une bonne chose, raisonnant alors comme les Allemands, je suppose. Si l'autre option

consistait à se laisser dépérir, avec un esprit de plus en plus ralenti en raison de la faim, peut-être valait-il mieux en finir au plus tôt.

Alors que nous approchions, mes gardes et moi, Herr Tremblotte leva la tête, les traits striés par la pluie mêlée de neige. Ses yeux me firent penser à du verre, pâles, presque argentés, tel un miroir.

– Je n’ai pas terminé, dit-il en allemand.

– Devons-nous attendre, *Schutzhaftlagerführer* ? s’enquit le gardien.

– Je n’ai pas l’intention de rester toute la journée sous cette flotte parce que des animaux sont incapables de respecter les règles.

– *Ich bin kein Tier*, intervins-je en allemand, le menton dressé. « Je ne suis pas un animal. »

Je baissai les yeux dès que nos regards se croisèrent. Il leva la main droite et me frappa d’un coup de fouet sur la pommette, qui repoussa violemment ma tête sur le côté.

– *Da irrst du dich*. « Tu te trompes. »

Tombée à genoux dans la boue, je portai une main à la joue. La queue du fouet m’avait entaillé la peau sous l’œil. Du sang mêlé de pluie se mit à couler sur mon menton. La fille à terre, à côté de moi, surprit mon regard ; l’uniforme déchiré, elle avait la chair du dos ouverte comme des pétales de rose.

Je perçus une conversation derrière moi ; les soldats qui m’avaient conduite ici décrivaient à un officier l’infraction que j’avais commise. Le nouveau venu m’enjamba.

– *Schutzhaftlagerführer*, appela-t-il. Vous semblez bien occupé ici. Puis-je vous aider, avec votre permission ?

Je ne voyais que le dos de son uniforme, ainsi que ses mains jointes derrière lui. Mon regard s’attarda sur ses bottes, si brillantes que je me demandai comment il s’y prenait pour marcher dans la boue sans les salir.

M’interroger sur un tel détail une minute avant de mourir me parut incroyable. Herr Tremblotte haussa les épaules et se retourna vers la fille étendue au sol, puis l’autre officier repartit. Quant à moi, je fus relevée et menée à travers le camp, au-delà du Canada, jusqu’au bâtiment administratif, dans lequel l’officier entra. Il aboya un ordre aux gardiens, qui me conduisirent dans une sorte de cellule, après m’avoir fait descendre un escalier. La porte fut refermée, puis l’on fit coulisser un lourd verrou.

Il n’y avait pas de lumière. Avec ses murs et son sol en pierre, cet endroit ressemblait à une vieille cave à vin, légèrement humide et dont toutes les surfaces étaient glissantes de mousse. Assise le dos contre une paroi, je plaquais de temps à autre ma joue enflée contre les pierres fraîches. La seule fois où je m’assoupis, je fus réveillée par une souris qui remontait le long de ma jambe, sous ma robe de travail. Cet épisode m’encouragea à rester debout.

Plusieurs heures s’écoulèrent. Ma blessure au visage ne saignait plus. L’officier m’avait-il oubliée ou attendait-il que la pluie cesse pour que Herr Tremblotte puisse prendre tout son temps pour me frapper ? Ma joue avait tellement enflé que j’avais un œil fermé. La porte se rouvrit, déversant dans cet espace confiné un rayon de lumière qui me fit grimacer.

Je fus conduite dans une pièce, sur la porte de laquelle était indiqué « HAUPTSCHARFÜHRER F. HARTMANN ». Cet endroit comprenait un bureau en bois, de nombreux meubles remplis de classeurs et une de ces chaises très décorées sur lesquelles on imagine que sont installés les avocats. Et sur cette chaise se trouvait l’officier responsable du Canada.

Devant lui, sur le buvard vert et divers papiers et dossiers, étaient étalées toutes mes photos, à l’envers, du côté de mon histoire.

Je savais ce dont Herr Tremblotte était capable ; je le voyais chaque jour lors de l’*Appell*. En un sens, Herr Dibbouk m’effrayait davantage, car je ne savais pas à quoi m’attendre de sa part. C’était le chef du Canada, et la preuve de mon vol se trouvait sous ses yeux.

– Laissez-nous, dit-il au gardien qui m’avait fait venir.

La pluie fouettait la fenêtre derrière l’officier, soulignant ainsi que j’étais à l’abri et au chaud, dans

une pièce où de la musique classique s'échappait en sourdine d'une radio. En omettant le fait que j'allais probablement être battue à mort sans tarder, j'aurais pu dire que tout allait bien, pour la première fois depuis mon arrivée au camp.

– Ainsi, vous parlez allemand, me dit-il dans sa langue natale.

– *Ja, Herr Hauptscharführer*, répondis-je en hochant la tête.

– Et visiblement, vous savez aussi l'écrire.

– J'ai appris à l'école, dis-je en posant les yeux sur les photos.

Il me tendit un bloc de papier et un stylo.

– Prouvez-le-moi, m'ordonna-t-il, avant de se lever et de réciter un poème en faisant quelques pas :

Ich weiß nicht, was soll es bedeuten, / Daß ich so traurig bin, / Ein Märchen aus uralten Zeiten, / Das kommt mir nicht aus dem Sinn.

Je connaissais ce poème, que j'avais étudié avec Herr Bauer. J'avais même été interrogée sur ces vers précis, ce qui m'avait valu la note maximale. Je traduisis mentalement : « Si seulement je savais d'où me vient cette tristesse. Le fantôme d'une légende ancienne ne cesse de me hanter. »

– *Die Luft ist kühl und es dunkelt, poursuit le Hauptscharführer. Und ruhig fließt der Rhein...* « L'air est frais au crépuscule et le Rhin coule paisiblement... »

– *Der Gipfel des Berges funkelt im Abendsonnenschein*, ajoutai-je dans un souffle.

Il m'avait entendue. Il me prit le bloc de papier et vérifia ma traduction. Puis il leva la tête et me considéra comme si j'étais une créature extraordinaire.

– Vous connaissez ce poème ?

– *La Lorelei*, de Heinrich Heine, acquiesçai-je.

– *Ein unbekannter Verfasser*, rectifia-t-il, ce qui me rappela que Heinrich Heine était juif. Vous avez conscience d'avoir dérobé des objets appartenant au Reich ?

– Oui, je sais ! m'exclamai-je. Désolée, c'était une erreur.

Il leva les sourcils.

– Une erreur de volontairement commettre un vol ?

– Non, de croire que ces photos importaient peu au Reich.

Il ouvrit la bouche et la referma. Reconnaître la valeur de ces clichés lui était impossible, car cela serait revenu à admettre celle de ces personnes tuées. Par ailleurs, déclarer que ces photos ne valaient rien affaiblirait sa raison de me punir.

– Là n'est pas la question, finit-il par lâcher. Le fait est qu'elles ne vous appartiennent pas.

Il se laissa tomber sur sa chaise et se mit à tapoter son bureau du bout des doigts, puis il retourna une photo à l'endroit.

– Où se trouve la suite de cette histoire ? ajouta-t-il.

J'imaginai les gardiens saccageant le block, à la recherche de photos pourvues d'écriture au dos. Ne trouvant rien, allaient-ils frapper des détenues jusqu'à ce qu'une d'elles leur donne la réponse qu'ils attendaient ?

– Je ne l'ai pas encore écrite, avouai-je.

La surprise qu'il afficha me fit comprendre qu'il avait cru que je m'étais contentée de raconter une histoire lue ailleurs. Je n'étais pas censée être assez intelligente pour créer quelque chose de tel.

– Vous... c'est vous qui avez inventé ce monstre... cet *upiór* ?

– Oui. Enfin, non. En Pologne, tout le monde sait ce qu'est un *upiór*. Cependant, celui-ci sort tout droit de mon imagination.

– La plupart des récits de jeunes femmes évoquent l'amour, dit-il, pensif. Pourtant, vous avez choisi de parler d'une bête.

Nous conversions en allemand à propos d'écriture, comme s'il n'était pas à tout moment susceptible de dégainer son pistolet pour me loger une balle dans la tête.

– Le sujet que vous avez choisi me fait penser à une autre bête mythique, poursuivit-il. Le Donestre. En avez-vous entendu parler ?

S’agissait-il d’un test ? D’une ruse ? De sa version du châtiment corporel ? Ma punition dépendait-elle de ma réponse ? Je connaissais les *Wodnik* – des démons aquatiques – et les *Dziwozona* – des dryades – mais ces créatures étaient issues de légendes polonaises. Et si je mentais et répondais par l’affirmative ? Les conséquences seraient-elles pires que si j’avouais la vérité, à savoir que ce monstre m’était inconnu ?

– Les Grecs de l’Antiquité – c’est ce que moi j’ai étudié au lycée – ont beaucoup écrit à propos du Donestre. Cette créature dotée d’une tête de lion et d’un corps d’homme savait s’exprimer dans toutes les langues humaines, dit le *Hauptscharführer*.

Et d’ajouter, pince-sans-rire :

– Ce qui, vous l’imaginez, devait être pratique.

Les yeux baissés sur les genoux, je me demandai quelle serait sa réaction s’il apprenait que le surnom dont je l’avais affublé, Herr Dibbouk, faisait référence à un autre animal mythique.

– Tout comme votre *upiór*, ce monstre tuait sans compter et dévorait ses proies. Cela étant, le Donestre avait une étrange particularité, il s’asseyait à côté de la tête sectionnée – mais intacte – de sa victime, et se mettait à pleurer. (Il me regarda jusqu’à ce que je lève la tête.) Pourquoi, d’après vous ?

Je déglutis. Si je n’avais jamais entendu parler de ce Donestre, je connaissais Aleksander l’*upiór* mieux que moi-même. J’avais vécu et respiré avec ce personnage ; je lui avais donné naissance.

– Certains monstres sont peut-être encore dotés d’une conscience, répondis-je d’une voix à peine audible.

L’officier souffla violemment par le nez, puis il se leva et contourna le bureau. J’eus le réflexe de me recroqueviller, un bras levé pour atténuer le coup à venir.

– Vous avez conscience que je pourrais faire de vous un exemple pour votre vol, me murmura-t-il. Je pourrais vous flageller en public, comme la prisonnière que le *Schutzhaftlagerführer* a punie tout à l’heure. Ou vous tuer.

Les yeux emplis de larmes, je dus m’avouer que je n’étais pas orgueilleuse au point de ne pas supplier qu’on épargne ma misérable vie.

– Non, je vous en prie ! Je ferai ce que vous voudrez.

Le *Hauptscharführer* hésita un instant, et reprit :

– Dans ce cas, dites-moi ce qui se passe après.

Dire que je fus stupéfaite resterait encore loin de la vérité. Non seulement le *Hauptscharführer* ne leva pas la main sur moi, mais en plus il me garda dans son bureau le restant de la journée, afin de taper à la machine des listes de trouvailles prélevées au Canada. J’apprendrais plus tard que celles-ci étaient ensuite envoyées en divers points d’Europe encore sous le contrôle des Allemands, accompagnant les objets concernés. Tel était mon nouveau travail, me dit-il. Je prendrais des notes sous sa dictée, taperais des lettres, répondrais au téléphone (en allemand, bien entendu) et noterais les messages qui lui étaient destinés. Lorsqu’il partit effectuer sa ronde dans les bâtiments du Canada, comme il en avait l’habitude, il ne me laissa pas seule. Il demanda à un autre officier de se poster dans le bureau, afin de s’assurer que je ne fasse rien de suspect. Durant tout ce temps, mes doigts ne cessèrent de trembler en tapant sur les touches de la machine. Quand il fut de retour, le *Hauptscharführer* s’installa à son bureau sans un mot, puis il se mit à taper des nombres sur une machine à calculer, dont le long ruban blanc s’enroula peu à peu sur le rebord du meuble, tandis qu’il épluchait une série de feuillets.

En fin d’après-midi, je fus la proie de vertiges. Contrairement à ce qui se faisait au Canada, on ne m’avait pas donné de soupe à midi. Si peu nutritif que fût ce potage, cela restait de la nourriture.

Quand, à son retour d'une de ses patrouilles dans le bâtiment du tri, le *Hauptscharführer* revint avec un muffin et un café dans les mains, mon estomac se mit à gargouiller si fort que l'Allemand ne put que l'entendre, dans cet espace restreint.

Peu après, on frappa à la porte, ce qui me fit sursauter. Le *Hauptscharführer* invita le visiteur à entrer. Ne quittant pas des yeux la page qui se trouvait devant moi, je reconnus aussitôt la voix du *Schutzhaftlagerführer*, pareille à de la fumée sur le tranchant d'une lame.

– Quelle sale journée ! dit-il en ouvrant brusquement la porte. Allez, viens, j'ai besoin de m'engourdir le cerveau au bar avant de devoir supporter l'*Appell*.

Je sentis des picotements dans la nuque. *Il* devait supporter l'*Appell* ? Son regard se posa sur moi, qui tapais avec zèle sur mes touches.

– Tiens, qu'est-ce donc que ça ? dit-il.

– J'avais besoin d'une secrétaire, Reiner. Je t'en ai parlé il y a un mois. J'ai chaque jour de plus en plus de paperasse à taper dans ce bureau.

– Et je t'ai dit que je m'en occuperais.

– Ça te prenait trop de temps. Rédige un rapport, si ça te fait plaisir. (Il haussa les épaules.) J'ai résolu le problème moi-même.

Le *Schutzhaftlagerführer* fit quelques pas autour de moi.

– En me prenant une de mes ouvrières ?

– Une de mes ouvrières, rectifia le *Hauptscharführer*.

– Sans ma permission.

– Bon sang, Reiner, tu peux en trouver une autre ! Celle-ci parle couramment l'allemand.

– *Wirklich* ? « Vraiment ? »

Il s'adressait à moi, mais comme il se trouvait derrière moi, je ne compris pas qu'il attendait une réponse de ma part. Soudain, quelque chose s'écrasa violemment sur l'arrière de mon crâne. Je fus projetée hors de ma chaise et tombai à genoux, chancelante.

– Réponds quand on te parle ! brailla le *Schutzhaftlagerführer*, me dominant de toute sa taille, une main levée.

Avant qu'il ne me frappe de nouveau, son frère le retint par le bras.

– Laisse-moi m'occuper de la discipline de mes prisonnières, je te prie.

– Tu demandes cela à ton supérieur, Franz ? répondit le *Schutzhaftlagerführer*, les yeux brillants de colère.

– Non, je le demande à mon frère, répondit le *Hauptscharführer*.

La tension se dissipa d'un coup, comme de la buée sur une vitre.

– Tu as donc décidé d'adopter un animal domestique, s'esclaffa le *Schutzhaftlagerführer*. Tu ne serais pas le premier officier à le faire, même si ton choix me surprend, quand on sait que des filles, des *Volkendeutsche*, sont prêtes à se porter volontaires pour ça.

Je me hissai avec difficulté sur ma chaise, tout en vérifiant du bout de la langue que je n'avais pas perdu de dent. Était-ce donc cela qu'avait prévu pour moi le *Hauptscharführer* ? M'avait-il fait venir ici pour que je devienne sa catin ?

Jamais je n'avais songé à ce type de punition.

Je n'avais pas encore eu vent d'une prisonnière violée par un soldat. Ces gens-là n'étaient pas des gentlemen, mais de telles relations allaient à l'encontre des règles. Or ils étaient très à cheval sur celles-ci. En outre, nous étions juives, et par conséquent absolument pas désirables. Coucher avec nous revenait à faire l'amour avec de la vermine.

– Allons en discuter au bar, suggéra le *Hauptscharführer*. (Négligeant le reste de son muffin, il se leva et s'adressa à moi au passage.) Nettoyez le bureau pendant que je ne suis pas là.

Je hochai la tête en détournant le regard. Je sentis le *Schutzhaftlagerführer* me dévisager et jauger

mon corps noueux, que dissimulait ma robe de travail.

– N’oublie pas que les chiens errants mordent, Franz.

Cette fois, le *Hauptscharführer* ne chargea pas un de ses hommes de me surveiller. Il se contenta de m’enfermer dans le bureau. Cette marque de confiance me perturba, tout comme l’intérêt qu’il portait à mon écriture, ainsi que le fait d’avoir appris qu’il faisait de moi sa nouvelle secrétaire. Ce travail me permettrait de rester toute la journée au chaud, à présent que l’hiver approchait, et ne pouvait en aucun cas être considéré comme pénible. Pourquoi faire preuve de gentillesse, s’il avait pour projet d’abuser de moi ?

Ce n’est donc pas pour me violer, me dis-je.

Soudain, une pensée chuta comme une pierre dans le puits de mon esprit.

Jamais je ne laisserais pareille chose se produire. Je m’égorgerais avec un coupe-papier avant de nouer la moindre relation avec un officier SS.

J’envoyai un remerciement silencieux à Aron, mon premier homme, pour ce que cet Allemand ne pourrait jamais être.

Je m’approchai de son bureau. Depuis combien de temps n’avais-je pas savouré de muffin ? Mon père en préparait parfois, avec de la farine de maïs meulée à la pierre et du sucre blanc très fin. Celui-ci était foncé et parsemé de groseilles.

Du bout des doigts, je rassemblai les miettes sur le papier paraffiné. J’en mis la moitié dans un petit morceau déchiré de l’emballage, puis glissai celui-ci dans ma robe, pour plus tard. Je le partagerais avec Darija. Puis je me léchai les doigts. La saveur me fit presque tomber à genoux. Après avoir avalé les dernières gorgées de café, je pris soin de jeter le papier dans la corbeille et de sécher la tasse.

C’est alors que je fus prise de panique. Cette marque de confiance n’était-elle pas en réalité un nouveau test ? Que se passerait-il s’il revenait et fouillait la corbeille, pour vérifier si je lui avais volé de la nourriture ? Je fis défiler la scène dans mon esprit. Les deux hommes entreraient et le *Schutzhaftlagerführer* dirait : « Je te l’avais bien dit, Franz. » Le *Hauptscharführer* hausserait les épaules et me rendrait à son frère, pour la séance de fouet que j’avais cru subir le matin même. Si voler des photos de morts était grave, dérober de la nourriture à un officier était certainement bien pire.

Lorsque le *Hauptscharführer* déverrouilla la porte et entra – seul –, j’étais si nerveuse que je claquais des dents.

– Vous avez froid ? s’étonna-t-il en levant les sourcils, avec une haleine qui sentait la bière.

J’acquiesçai, même si je n’avais pas eu si chaud depuis des semaines. Il ne regarda pas dans la corbeille. Après avoir brièvement embrassé la pièce du regard, il s’assit sur le coin du bureau et ramassa la pile de photos.

– Je dois les confisquer, vous comprenez ?

– Oui, murmurai-je.

Il me fallut un moment pour comprendre qu’il me tendait quelque chose. Un petit carnet relié de cuir, ainsi qu’un stylo plume.

– Vous écrirez plutôt là-dessus.

Non sans hésitation, je m’emparai de ces présents. Le stylo me parut lourd. Je parvins tout juste à ne pas plaquer le carnet contre mon visage pour en respirer la senteur du papier et de la couverture.

– Cet arrangement vous convient-il ? me demanda-t-il cérémonieusement.

Comme si j’avais le choix.

Étais-je d’accord pour céder mon corps afin de nourrir mon esprit ? Car tel était le marché qu’il voulait conclure, en tout cas à en croire les paroles de son frère. Pour ce prix, je pourrais écrire à volonté. Et on me confierait un travail pour lequel n’importe qui d’autre aurait tué.

Ne m’entendant pas répondre, il soupira et se leva.

– Suivez-moi, dit-il.

Je me remis à trembler, si violemment qu'il s'écarta d'un pas. Pour moi, l'heure était venue de payer ces nouveaux privilèges. Où allait-il me conduire, me demandai-je, les bras croisés, le carnet plaqué sur la poitrine ? Au quartier des officiers, sans doute.

Je pouvais le faire. Je fuirais ailleurs en pensée. Je fermerais les yeux et penserais à Ania et Aleksander, à un monde que je contrôlais. De la même façon que mon histoire avait calmé Darija, puis apaisé les autres dans mon block, elle m'engourdirait.

Les dents serrées, je sortis du bâtiment avec l'Allemand. Il ne pleuvait plus, mais il restait de grandes flaques de boue. Muni de ses lourdes bottes, le *Hauptscharführer* les traversa sans dévier sa trajectoire, tandis que je luttais pour suivre son allure. Au lieu de se diriger vers l'autre bout du camp, où étaient installés les officiers, il me mena jusqu'à l'entrée de mon block. Déjà rentrées du travail, les prisonnières attendaient que l'on procède à l'*Appell*.

Le *Hauptscharführer* appela la *Blockälteste*, qui s'approcha aussitôt, désireuse de s'insinuer dans ses bonnes grâces.

– Cette détenue travaille dorénavant pour moi, déclara-t-il. Ce carnet et ce stylo sont à moi. S'ils viennent à disparaître, vous en répondrez personnellement devant le *Schutzhaftlagerführer* et moi-même. Est-ce clair ?

La Bête acquiesça sans dire un mot. Derrière elle, un silence assourdissant ; la curiosité des autres femmes était palpable. Le *Hauptscharführer* se tourna ensuite vers moi :

– Dix pages supplémentaires pour demain.

Puis, au lieu de me conduire dans ses quartiers pour me violer, il quitta les lieux. La Bête réagit aussitôt en ricanant :

– Il te protège peut-être pour le moment, mais quand il sera lassé de ce que tu as entre les jambes, il en trouvera une autre.

Je l'écartai et rejoignis Darija, qui m'attendait.

– Que t'a-t-il fait ? s'enquit-elle en m'agrippant l'avant-bras. J'ai été malade d'inquiétude toute la journée !

Me laissant tomber sur ma couchette, je pris un instant pour méditer sur l'étrange tournure prise par les événements.

– Il ne m'a absolument rien fait, répondis-je. Pas de punition. J'ai même plutôt été promue, car je parle allemand. Je travaille maintenant pour un officier qui récite de la poésie et qui me réclame la suite de mon récit d'*upiór*.

– Mais que veut-il ? s'étonna Darija, les sourcils froncés.

– Je n'en sais rien, reconnus-je, moi-même ébahie. Il ne m'a pas touchée. Et regarde... (Je sortis les miettes de muffin de la ceinture de ma robe et les offris à mon amie.) Il m'a laissé ça.

– Il t'a donné de la nourriture ! s'étrangla Darija.

– Eh bien, pas vraiment, mais il l'a laissée traîner.

Elle goûta les restes de muffin et ferma les yeux, aux anges, puis elle revint à moi :

– Vêtir un cochon d'une robe de bal n'en fait pas une danseuse, Minka.

Le lendemain matin, après l'*Appell*, je me présentai au bureau du *Hauptscharführer*. Ce dernier étant absent, un officier subalterne qui m'attendait m'ouvrit la porte de la pièce afin que je puisse y entrer. Mon nouveau chef se trouvait sans doute au Canada, patrouillant dans le bâtiment où travaillaient Darija et les autres.

Sur mon bureau de fortune, à côté de la machine à écrire, m'attendaient une pile de formulaires à taper.

Sur le dos de la chaise était posé un gilet de femme.

Voici comment se mit en place ma routine : chaque matin, je me présentais au bureau du *Hauptscharführer*, où m'attendait du travail auquel je m'attélais pendant qu'il effectuait ses rondes au Canada. À midi, il rapportait son déjeuner dans son bureau, ainsi, bien souvent, qu'une seconde ration de soupe ou une tranche de pain supplémentaire. Il ne terminait ni l'une ni l'autre, et jetait le pain dans la corbeille en repartant, sachant pertinemment que je les récupérerais.

Chaque jour, pendant qu'il déjeunait, je lui lisais à haute voix ce que j'avais écrit la nuit précédente. Puis il me posait des questions. Ania sait-elle que Damian cherche à coincer Aleksander ? Verrons-nous un jour Casimir commettre un meurtre ?

La plupart de ses questions portaient toutefois sur Aleksander.

L'amour que l'on éprouve pour un frère est-il différent de celui que l'on voue à une femme ? Seriez-vous capable de sacrifier l'un pour l'autre ? Que coûte à Aleks le fait de cacher sa véritable nature afin de sauver Ania ?

Sans vouloir l'avouer à quiconque, pas même à Darija, j'étais de plus en plus impatiente d'aller travailler, et surtout de voir venir l'heure du déjeuner. Le camp me semblait disparaître quand je faisais la lecture au *Hauptscharführer*. Il m'écoutait avec tant d'attention que cela me faisait oublier que, dehors, des gardiens maltrahaient les prisonnières, des gens étaient gazés, d'autres sortaient leurs cadavres des douches pour les empiler comme du bois dans les crématoriums. Lorsque je lisais mon propre récit, je me perdais dans l'histoire, à tel point que j'aurais pu me trouver n'importe où, dans ma chambre, à Łódź, en train de griffonner des idées dans le couloir, devant la salle de classe de Herr Bauer, ou partageant un chocolat chaud avec Darija, pelotonnée dans le fauteuil près de la fenêtre dans la boulangerie de mon père. Je n'étais pas stupide au point de me prendre pour l'égale de cet officier, mais lors de ces moments, j'avais au moins le sentiment que mes mots avaient de l'importance.

Un jour, le *Hauptscharführer* inclina sa chaise en arrière et posa les pieds sur le bureau, tandis que je lisais. J'étais parvenue à un moment de suspense du récit, quand Ania entre dans la grotte humide à la recherche d'Aleksander, et tombe sur son frère à demi sauvage. Ma voix se brisa quelque peu en décrivant la progression de l'héroïne dans les ténèbres, ses bottes écrasant des carapaces d'insectes et des queues de rats.

– *Une torche tremblotait sur les parois humides de la grotte...*

– Les torches ne tremblotent pas, intervint l'officier, les sourcils froncés. C'est la lueur du feu qui tremblote. Et encore, c'est trop cliché.

Je levai les yeux. Je ne savais jamais comment réagir lorsqu'il critiquait ainsi mon écriture. Fallait-il que je me défende ? Ou le fait d'imaginer que j'aie mon mot à dire dans cet étrange partenariat était-il trop présomptueux ?

– La lueur du feu danse comme une ballerine, reprit-il. Elle flotte comme un fantôme. Vous voyez ?

Je hochai la tête et notai cette remarque dans la marge.

– Poursuivez, m'ordonna-t-il.

– *Un courant d'air soudain éteignit la torche qui illuminait ma route. Frissonnant dans l'obscurité, je n'y voyais plus à trente centimètres devant moi. C'est alors que j'entendis un bruissement, un mouvement. Je fis volte-face. « Aleksander ?, murmurai-je. C'est vous ? »*

Le *Hauptscharführer* était suspendu à mes lèvres.

– *Un léger grondement, presque un ronronnement, se fit entendre dans l'obscurité. Une allumette grattée. Une odeur de soufre. La torche s'illumina de nouveau. Devant moi, dans une mare de sang, était accroupi un homme au regard empreint de folie, les cheveux attachés. Davantage de sang coulait encore de sa bouche et noyait ses mains, dans lesquelles il tenait une grosse pièce de viande. J'eus un mouvement de recul, le souffle coupé [...] Le morceau de viande qu'il dévorait était pourvu d'une main et de doigts... qui agrippaient encore le pommeau d'une canne à embout doré que j'aurais été incapable d'oublier, même si je l'avais voulu. J'avais retrouvé Baruch Beiler.*

Un officier frappa à la porte et glissa la tête dans la pièce :

– Il est déjà 14 heures, Herr *Hauptscharführer*...

Ayant aussitôt refermé le carnet, j’insérai un nouveau feuillet dans la machine à écrire.

– Je suis parfaitement capable de lire l’heure, répondit le *Hauptscharführer*. Il sera l’heure d’y aller quand je le *déciderai*. (Il attendit que la porte soit refermée et se tourna vers moi.) Ne vous remettez pas encore à taper. Reprenez votre histoire.

Rouvrant précipitamment le carnet relié de cuir, je hochai la tête et m’éclaircis ma gorge.

– *Je sentis ma vision se troubler et fus saisie de vertiges. « Ce n’était pas une bête sauvage ! parvins-je à balbutier. C’était vous ! » Le cannibale sourit, les dents humides et tachées de rouge. « Bête sauvage... upiór. Quelle différence ? »*

Le *Hauptscharführer* laissa échapper un rire.

– *« Vous avez tué Baruch Beiler. – Hypocrite. Pouvez-vous honnêtement dire que vous n’avez pas souhaité sa mort ? » Je revis en pensée les nombreuses fois où cet homme était venu à la chaumière, exigeant l’argent des impôts, que nous ne possédions pas, extorquant à mon père des arrangements qui ne faisaient que nous enfoncer davantage dans nos dettes. Quand mon regard s’attarda de nouveau sur cette bête, je crus que j’allais me trouver mal. « Mon père... vous l’avez tué aussi ? » L’upiór ne me répondant pas, je me jetai sur lui, armée de mes ongles et de ma fureur, et lui labourai la chair, tout en lui donnant des coups de pied. Soit je vengerais la mort de mon père, soit je mourrais en essayant.*

Je décrivis l’arrivée d’Aleks, puis le supplice d’Ania, quand elle doit associer l’homme dont elle est en train de tomber amoureuse à celui dont le frère est un monstre. Que cela fait-il d’Aleks, finalement ?

J’enchaînai avec la fuite éperdue d’Ania de la grotte. Pourchassée par Aleks, elle l’accuse de ne pas avoir empêché le meurtre de son père, alors qu’il en avait le pouvoir.

– *« Votre père n’est pas la seule personne à vous avoir jamais aimée, déclara Aleks. Et ne reprochez pas sa mort à Casimir. (Il détourna le regard, de façon que son visage soit plongé dans l’ombre.) Car c’est moi qui l’ai tué. »*

Quand j’en eus terminé, mes derniers mots restèrent en suspension dans le bureau, telle la fumée d’un cigare de milliardaire, évocatrice et incisive. Le *Hauptscharführer* applaudit lentement à deux reprises, puis de façon plus énergique.

– Bravo, me complimentait-il. Je ne l’avais pas vu venir.

– Merci, dis-je en rougissant, avant de refermer le carnet.

Puis, les mains sur les genoux, j’attendis qu’il me congédie.

Le *Hauptscharführer* n’en fit rien et se pencha vers moi.

– Parlez-moi encore de lui. D’Aleksander.

– Je vous ai lu tout ce que j’ai écrit pour le moment.

– Certes, mais vous en savez davantage. Est-il né avec une âme de tueur ?

– On ne naît pas *upiór* ; c’est en mourant de façon non naturelle qu’on le devient.

– Et pourtant, Aleksander et Casimir ont connu le même triste destin, fit remarquer l’Allemand. Coïncidence ? Malchance ?

Il parlait de mes personnages comme s’ils étaient réels, ce qui était le cas à mes yeux.

– Casimir est mort en vengeant le meurtre de son frère, expliquai-je. C’est pour cette raison qu’Aleks éprouve désormais le besoin de le protéger. Casimir étant le plus jeune de ces deux *upiórs*, il ne sait pas encore aussi bien contrôler ses désirs qu’Aleks.

– Donc, en théorie, ces deux hommes ont connu une enfance normale. Ils ont eu des parents qui les aimaient, les emmenaient à l’église et fêtaient leurs anniversaires. Ils sont allés à l’école et sont devenus vendeurs de journaux, ouvriers ou artistes. Puis un jour, en raison de certaines circonstances,

ils ont soudain été animés d'une terrible soif de sang.

– C'est ce que dit la légende.

– Mais vous, vous êtes l'écrivain, rappela-t-il. Vous pouvez raconter ce que bon vous semble. Considérez Ania ; l'espace d'un instant, elle est prête à tuer l'homme qu'elle pense être le meurtrier de son père. Et pourtant, vous la décrivez comme une héroïne.

Je n'avais pas envisagé cet aspect des choses, mais c'était exact. Rien n'était noir ou blanc. Une personne s'étant parfaitement comportée sa vie durant pouvait mal agir ; en certaines circonstances, Ania était capable de commettre un meurtre comme n'importe quel monstre.

– Y a-t-il quelque chose dans leur éducation, dans leur histoire, dans leurs gènes, qui explique qu'ils soient devenus de telles créatures ? hasarda le *Hauptscharführer*. Quelque défaut fatal caché ? Il existe certainement quantité d'individus qui meurent sans subir la malédiction de renaître sous la forme d'un *upiór*.

– Je... je ne sais pas, admis-je. Le fait qu'Aleksander ne veuille pas être un *upiór* le rend peut-être différent des autres.

– Un monstre éprouvant des remords, vous voulez dire ? demanda-t-il, songeur.

Il se leva et se saisit de son épais manteau de laine suspendu à la patère. Sur le bureau était restée la ration de soupe supplémentaire, à laquelle il n'avait pas touché.

– Dix autres pages pour demain, conclut-il.

Il sortit du bureau et verrouilla la porte derrière lui. Après avoir soigneusement fermé le carnet au moyen du ruban dont il était pourvu, je le posai à côté de la machine à écrire. Je m'approchai ensuite du bureau, où je me saisis de la soupe.

Soudain, j'entendis quelqu'un actionner le verrou de la porte. La surprise me fit lâcher le bol, dont je renversai le contenu sur le plancher, sous le bureau. Le *Hauptscharführer* attendit que je me retourne.

Tremblante, je me demandais ce qu'il dirait quand il apercevrait la flaque à mes pieds. Mais il ne parut pas s'en rendre compte.

– D'après vous, qu'a ressenti Aleksander la première fois qu'il a saigné une victime ? dit-il. A-t-il seulement éprouvé de la honte ? Du dégoût ?

– Il n'a pas pu s'en empêcher.

– Cela rend-il cet acte moins détestable ?

– Pour la victime ou pour l'*upiór* ?

L'officier plissa les yeux avant de répondre :

– Quelle différence ?

Je n'eus rien à ajouter. Quelques instants plus tard, quand la clé eut de nouveau tourné dans la serrure, je me mis à quatre pattes et lapai ce que je pus sur le sol.

Un matin, après une tempête qui avait recouvert le camp de neige, Darija et moi sortîmes du block pour aller travailler, piétinant derrière les autres détenues, toutes saisies par le froid qui s'insinuait dans nos vêtements déchirés. Le chemin que nous empruntions chaque jour nous faisait longer le fond du camp, non loin du quai d'entrée. Nous assistions parfois à l'arrivée de convois ou à la sélection des nouveaux. Il nous arrivait également de passer devant une file de personnes qui attendaient la douche à laquelle elles ne survivraient pas.

Ce jour-là, un nouveau groupe de prisonniers avait été vomi d'un wagon. Debout sur la plate-forme, leurs affaires à la main, comme nous avant eux, ils criaient les noms de leurs proches.

Soudain, nous l'aperçûmes.

Elle était vêtue de soie blanche des pieds à la tête. Coiffée d'un voile qui volait derrière elle dans le vent glacial, elle jetait des coups d'œil autour d'elle, poussée dans la queue de sélection.

Nous nous arrê tâmes toutes, fascinées par cette vision.

De façon incroyable, cette mariée arrachée à la cérémonie, séparée de son époux et jetée dans un convoi en route pour Auschwitz ne constitua pas pour nous le spectacle le plus déprimant.

À l'inverse, cela nous rendit espoir.

En effet, cela signifiait que quoi qu'il se passe à l'intérieur de ce camp, quel que soit le nombre de Juifs qu'on enlevait pour les tuer, il en restait d'autres à l'extérieur, des gens qui vivaient, qui tombaient amoureux, qui se mariaient, convaincus que d'autres lendemains viendraient.

Le camp principal d'Auschwitz était un village. On y trouvait une épicerie, un bar, un cinéma et un théâtre où se produisaient des chanteurs et musiciens d'opéra, parmi lesquels des Juifs. Il y avait aussi une chambre noire pour développer les photos, et un terrain de football. Les soldats pouvaient s'inscrire au club, qui organisait des combats ; les prisonniers anciens boxeurs, par exemple, s'affrontaient entre eux, tandis que les militaires pariaient sur l'un d'eux. Il y avait aussi de l'alcool. Les SS en recevaient par rations, mais d'après ce que je voyais, il leur arrivait de les mettre en commun pour se soûler ensemble.

Je savais tout cela car, les semaines passant, le *Hauptscharführer* me chargeait de temps à autre d'une commission ; aller chercher des cigarettes un jour, le linge le suivant. J'étais devenue sa *Läuferin*, sa coursière, et je portais des messages quand c'était nécessaire. Il m'envoyait parfois au Canada remettre des plis à ses subalternes, qui patrouillaient quand il était dans son bureau. Quand l'hiver arriva et que les températures chutèrent, j'oubliai toute prudence et fis mon possible pour aider Darija et les autres. Lorsque le *Hauptscharführer* m'abandonnait pour aller déjeuner au club des officiers ou pour assister à une réunion à l'autre bout du camp, et que je savais qu'il en aurait pour un certain temps, je tapais un ordre sur son papier à en-tête, ordonnant que la prisonnière A18557 – Darija – soit menée dans le bâtiment pour un interrogatoire. Darija et moi nous précipitions aussitôt dans le bureau, où elle se réchauffait pendant au moins une demi-heure avant de retourner travailler dans le baraquement glacial du Canada.

D'autres détenus étaient comme moi privilégiés. Nous nous adressions des hochements de tête quand nous nous croisions dans le village, chacun faisant son travail. Notre situation était très délicate ; les gens nous détestaient à cause du confort dont nous jouissions, tout en nous appréciant pour ce que nous déroptions afin d'améliorer leur ordinaire, que ce soit de la nourriture ou des cigarettes et du whisky qui leur permettaient d'acheter les gardiens. Grâce à une bouteille de vodka récupérée par Darija dans une valise au Canada, j'obtins une pelure d'orange et de l'huile de lampe de la part d'un prisonnier travaillant au club des officiers. En creusant huit cavités dans la peau du fruit avec le pouce et en y ajoutant une mèche en fil de pull, nous parvînmes à fabriquer des bougies pour fêter Hanoukka. Selon une rumeur, une secrétaire juive au service d'un officier affecté ailleurs dans le camp avait réussi à troquer une paire de lunettes de vue contre un chaton, inexplicablement encore en vie dans le block où elle vivait. Nous étions considérées comme intouchables grâce à nos protecteurs, des SS qui, pour une raison ou une autre, nous trouvaient une utilité. Pour certaines d'entre nous, c'était une affaire de sexe, imaginai-je. Quant à moi, alors que les semaines devenaient des mois, le *Hauptscharführer* n'avait toujours pas levé la main sur moi, que ce soit par colère ou par désir. Il ne voulait vraiment qu'écouter mon histoire.

De temps à autre, il évoquait en toute simplicité un détail le concernant, ce qui était intéressant, car j'avais oublié que nous autres prisonnières n'étions pas les seules à avoir eu une vie avant celle-ci. Il avait désiré étudier les lettres classiques à Heidelberg, dans l'espoir de devenir lui-même poète ou, à défaut, rédacteur au sein d'une revue littéraire. Il était en train de rédiger une thèse sur l'*Illiade* quand il avait été contraint d'aller se battre pour son pays.

Il n'aimait pas beaucoup son frère.

Je l'avais déduit des relations qu'ils entretenaient. Quand le *Schutzhaftlagerführer* venait discuter avec lui, je me faisais toute petite sur ma chaise, comme si je pouvais disparaître. La plupart du temps, il ne prêtait pas attention à moi, tant j'étais insignifiante à ses yeux. Il buvait beaucoup et, en ces occasions, devenait coléreux. Je l'avais bien entendu constaté lors de l'*Appell*. Le *Hauptscharführer* recevait parfois un coup de téléphone de quelqu'un lui demandant d'aller chercher son frère au village, pour le reconduire au quartier des officiers. Le lendemain, le *Schutzhaftlagerführer* se présentait au bureau et déclarait que les cauchemars dont il était victime le poussaient à agir ainsi ; il devait boire pour oublier ce qu'il avait vu sur les champs de bataille. Chez lui, c'était ce qui se rapprochait le plus des excuses, imaginai-je. Puis, comme si ces regrets lui étaient déplaisants, il redevenait fou de rage. Il aimait à rappeler qu'il était le chef du camp des femmes et que tout le monde devait lui obéir. Parfois, afin de ponctuer ces propos, il balayait de la main les documents posés sur le bureau ou envoyait voler la machine à calculer à travers la pièce.

Je me demandais parfois si les autres officiers savaient que les deux hommes étaient frères et si, comme moi, ils s'étonnaient qu'une mère ait pu donner naissance à deux individus si dissemblables.

Ces accès de contrition privés étant systématiquement suivis d'une crise de rage et de larmes, j'étais donc en mesure de prévoir celle-ci, ce qui constituait un autre avantage lié à mon travail.

Je n'étais pas stupide. Je savais que le *Hauptscharführer* ne voyait pas seulement un divertissement dans mon roman, mais surtout une allégorie, une façon de comprendre la relation compliquée entre son frère et lui, entre le passé et le présent, entre sa conscience et ses actes. Si un frère était un monstre, l'autre devait-il en être un, lui aussi ?

Un jour, le *Hauptscharführer* m'envoya au village chercher un flacon d'aspirine pour la pharmacie. Il neigeait si fort, et je m'enfonçais tellement dans la couche blanche que mes pieds, dans mes sabots en bois, étaient trempés. Je portais le manteau qu'on m'avait donné, un bonnet en laine et des mitaines roses que Darija m'avait offerts pour Hanoukka après les avoir volés au Canada. En raison du vent violent et de la glace qui tombait du ciel, je mis vingt minutes à effectuer ce trajet, qui n'en prenait d'ordinaire que dix.

Après avoir récupéré le paquet, j'étais sur le point de regagner le bureau du *Hauptscharführer*, lorsque la porte du bar s'ouvrit à la volée sur le *Schutzhaftlagerführer*, occupé à rouer de coups un soldat au visage.

Croyez-le ou non, il y avait des règles à Auschwitz. Un officier pouvait battre un détenu si celui-ci l'avait regardé de travers, cependant il lui était interdit d'en tuer sans raison valable, car cela revenait à éliminer un ouvrier de l'immense machine qu'était le camp. S'il avait le droit de traiter un prisonnier comme un moins que rien et d'abuser d'un gardien ukrainien ou d'un kapo juif, il avait interdiction de manquer de respect à un autre SS.

Le *Schutzhaftlagerführer* était clairement un personnage important, toutefois il devait avoir un supérieur qui entendrait parler de cette affaire.

Je me mis à courir, filant à travers le camp, glissant sur des plaques de glace, les joues et le nez engourdis par le froid, jusqu'au bâtiment administratif qui abritait le bureau du *Hauptscharführer*.

Lequel était vide.

Me précipitant à l'extérieur, je pris cette fois la direction du Canada, où je trouvai le *Hauptscharführer* en train de s'entretenir avec plusieurs gardiens, à qui il reprochait l'imprécision de leurs rapports.

– Veuillez m'excuser, Herr *Hauptscharführer*, murmurai-je, le cœur battant à une allure incontrôlable. Puis-je vous parler en privé ?

– Je suis occupé, me répondit-il.

Je hochai la tête et m'éloignai.

Si je ne disais rien, le *Schutzhaftlagerführer* serait réprimandé. Peut-être même dégradé ou muté.

Ce qui serait certainement une bonne chose pour tout le monde ici.

Enfin, peut-être pas pour son frère.

Je ne sais pas ce qui me choqua le plus ; faire demi-tour et retourner vers le bâtiment du tri ou prendre conscience que je me souciais du bien-être du *Hauptscharführer*.

– Pardonnez-moi, Herr *Hauptscharführer*, mais il s’agit d’une affaire grave, chuchotai-je.

Après avoir congédié les autres soldats, il m’entraîna par le bras à l’extérieur, où le vent et la neige sifflaient autour de nous.

– Vous ne m’interrompez pas quand je travaille, est-ce clair ? (J’acquiesçai.) Peut-être vous ai-je donné une fausse impression ; c’est moi qui vous donne des ordres et non l’inverse. Je ne veux pas que de simples soldats s’imaginent que...

– Le *Schutzhaftlagerführer* est en train de se battre devant le bar ! l’interrompis-je.

Le visage soudain livide, le *Hauptscharführer* partit d’un bon pas en direction du village, puis il se mit à courir dès qu’il eut passé l’angle du premier bâtiment.

Les doigts serrés sur le flacon d’aspirine toujours coincé dans une de mes mitaines roses, je regagnai le bâtiment administratif et le bureau. J’ôtai mon bonnet et mes mitaines, que j’étais sur le radiateur pour les faire sécher, puis je me mis à taper à la machine.

Je travaillai jusqu’à l’heure du déjeuner. Cette fois, il n’y eut pas de lecture, ni de ration supplémentaire pour moi. Le *Hauptscharführer* ne fut de retour qu’au crépuscule. Il balaya la neige de son manteau, qu’il accrocha à la patère avec sa casquette d’officier, puis il se laissa lourdement tomber sur sa chaise, les mains jointes devant le visage.

– Avez-vous des frères et sœurs ? me demanda-t-il.

– J’avais une sœur, dis-je en me redressant.

Il me rendit mon regard et hocha la tête. Il griffonna ensuite un message, qu’il glissa dans une enveloppe.

– Portez ceci au bureau du *Kommandant*, m’ordonna-t-il. (Cette perspective me fit pâlir ; je savais où se trouvait cet endroit mais je ne m’y étais jamais rendue.) Expliquez que le *Schutzhaftlagerführer* est malade et ne pourra être présent à l’*Appell*.

J’enfilai aussitôt mon manteau encore trempé, mes mitaines et mon bonnet. Le *Hauptscharführer* me rappela alors que j’actionnai la poignée de la porte :

– Attendez ! Je ne sais pas comment vous vous appelez.

Cela faisait à présent douze semaines que je travaillais pour lui.

– Minka, lâchai-je à mi-voix.

– Minka.

Puis il baissa la tête et se concentra sur les papiers qui jonchaient son bureau, me congédiant. Je compris qu’il m’avait offert ce qu’il pouvait faire de mieux en guise de remerciement.

Il ne m’a ensuite plus jamais appelée par mon prénom.

Comme je l’ai dit, les objets récupérés au Canada étaient envoyés en divers endroits d’Europe, avec les listes détaillées du contenu de chaque livraison tapées par mes soins. Il arrivait tout de même que des écarts soient constatés. On estimait généralement qu’un prisonnier avait dérobé la pièce manquante, alors qu’il s’agissait plus vraisemblablement d’un SS. Darija avait souvent vu des soldats glisser un objet dans leur poche quand ils se croyaient à l’abri des regards.

Quand les listes ne correspondaient pas au contenu des envois, le *Hauptscharführer* était prévenu par téléphone. C’était alors à lui d’infliger la punition nécessaire, même si le larcin datait de plusieurs semaines.

Un après-midi, alors qu’il était parti chercher son déjeuner au village, je reçus un appel téléphonique de ce genre. Comme toujours, je répondis dans mon allemand impeccable :

– Herr *Hauptscharführer* Hartmann, *guten Morgen*. (Mon interlocuteur, un certain Herr Schmidt, se présenta.) Je suis désolée. Herr *Hauptscharführer* s’est absenté. Puis-je prendre un message ?

– Oui, dites-lui que la livraison est arrivée intacte. Mais avant de raccrocher, Fräulein... je dois avouer que j’ai beaucoup de mal à situer votre accent.

– *Ich bin Berlinerin*, répondis-je, sans rectifier le « Fräulein ».

– Vraiment ? Votre élocution me fait honte.

– J’ai étudié en pension en Suisse, mentis-je.

– Ah oui. C’est peut-être le dernier endroit d’Europe à ne pas encore avoir été complètement ravagé. *Vielen Dank, Fräulein. Auf Wiederhören*.

Je reposai le combiné, avec la sensation d’avoir subi un interrogatoire. En me retournant, je constatai que le *Hauptscharführer* était de retour.

– Qui était-ce ? s’enquit-il.

– Herr Schmidt. La livraison est bien arrivée.

– Pourquoi avez-vous prétendu être originaire de Berlin ?

– Il m’a questionnée à propos de mon accent.

– Il a eu un doute ?

Si tel était le cas, cela voulait-il dire que mes jours en tant que secrétaire étaient comptés ? Serais-je renvoyée au Canada ou, pire, subirais-je de nouveau la sélection ?

– Je ne pense pas, répondis-je, le cœur battant. Il m’a crue lorsque je lui ai dit que j’avais fait mes études à l’étranger.

Le *Hauptscharführer* hocha la tête.

– Tout le monde n’apprécierait pas de vous savoir ici, dit-il. (Il s’installa à son bureau, déploya sa serviette et entreprit de couper son poulet rôti.) Bon, où en étions-nous restés ?

Je fis pivoter ma chaise en bois, m’écartant de la machine à écrire, de façon à lui faire face, puis j’ouvris le carnet. J’avais écrit les dix pages demandées la nuit précédente mais, pour la première fois, je ne me crus pas capable de partager cela à haute voix.

– Allez-y, allez-y, m’encouragea le *Hauptscharführer* en agitant sa fourchette dans ma direction.

Je m’éclaircis la gorge et me lançai :

– *Jamais je n’avais senti ma respiration et mes battements de cœur avec une telle intensité.*

Incapable d’aller plus loin, le visage en feu, je baissai les yeux.

– Que se passe-t-il ? me demanda le SS. Ce n’est pas bon ?

Je secouai la tête.

Il tendit le bras par-dessus le bureau, me prit le carnet et lut :

– *Évidemment, il m’était impossible d’entendre battre son cœur. Il n’y avait que du vide, que la compréhension que nous ne serions jamais les mêmes. Cela signifiait-il qu’il n’avait pas éprouvé les mêmes sentiments que moi quand il s’était glissé entre...*

Soudain, il se tut, le visage aussi écarlate que le mien.

– Oh... ce passage s’apprécie peut-être mieux lu en silence.

Il m’embrassa comme s’il était empoisonné, comme si j’étais l’antidote. Peut-être était-ce la vérité, songeai-je. Il me mordit la lèvre, qu’il fit de nouveau saigner, puis se mit à sucer la coupure. Cambrée sous son étreinte, je l’imaginai se désaltérer de moi.

Peu après, allongée contre lui, je lui caressai le torse, comme pour mesurer le vide en lui.

– *Je ferais n’importe quoi pour récupérer mon cœur, dit Aleksander. Ne serait-ce que pour te le donner.*

– *Tu es parfait comme tu es.*

– *Je suis loin d’être parfait, Ania, dit-il, enfouissant le visage dans le creux de mon cou.*

L’intimité a ceci de magique que les soupirs et effleurements qui la constituent sont plus résistants

que de la brique, plus durs que du fer. Il n'y a que vous et lui, si proches l'un de l'autre que rien ne peut s'immiscer entre vous. Ni l'ennemi ni vos alliés. En ce refuge, en ce lieu et ce moment sacrés, je pouvais même poser les questions dont je redoutais les réponses.

– Raconte-moi ta première fois, murmurai-je.

Il ne fit pas semblant de ne pas comprendre. Il roula sur le flanc et emboîta son corps dans le mien, de façon à ne pas avoir à me regarder dans les yeux en parlant.

– J'avais l'impression d'errer dans le désert depuis des mois ; j'allais mourir si je ne buvais pas. Mais l'eau ne me désaltérait pas. J'aurais pu avaler un lac sans que cela suffise. Je ne rêvais que de ce que je sentais sous la peau, aussi riche que du cognac. (Il hésita un instant.) J'avais tenté de lutter contre ce désir, mais j'avais alors si faim et j'étais si faible que je pouvais à peine tenir debout. C'est ainsi que je finis par ramper dans une grange, empli de nouveau d'envie de mort. Elle portait un seau de graines destinées aux poules, qu'elle éparpillait dans le poulailler. Je l'observais, tapi sur une poutre du bâtiment. J'eus la sensation d'être un archange quand je couvris son cri de ma cape, avant de la traîner dans le grenier à foin où je me cachais.

Elle me supplia de lui laisser la vie, mais la mienne était plus importante. Je lui ouvris donc la gorge. Je bus jusqu'à totalement assécher son corps, puis, guidé par ma faim, j'arrachai sa chair et mâchai ses os jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. J'étais écœuré ; je n'arrivais pas à croire ce que j'étais devenu. Malgré mes efforts pour me nettoyer, mes mains restaient tachées du sang de ma victime, alors que même en m'enfonçant un doigt dans la gorge, je ne parvenais pas à me faire vomir. Cela étant, pour la première fois depuis longtemps, je n'avais plus faim, ce qui me permit enfin de dormir. Le lendemain matin, je m'éveillai quand j'entendis ses parents l'appeler. À côté de moi se trouvait tout ce qui restait d'elle : cette tête, avec l'épaisse tresse blonde, et cette bouche ronde figée de terreur. Ainsi que ces yeux grands ouverts, rivés sur le monstre que j'étais désormais. Aux aguets à côté d'elle je me mis à pleurer.

Le Hauptscharführer leva la tête vers moi, surpris.

– Le Donestre, commenta-t-il.

J'acquiesçai, ravie qu'il ait saisi la référence à la bête mythique dont il m'avait parlé.

– La deuxième fois, ce fut une prostituée qui s'était arrêtée dans une ruelle, le temps de rajuster ses bas. Ce fut plus facile, c'est en tout cas ce que je me dis car, sans cela, il m'aurait fallu reconnaître que ce que j'avais commis précédemment était une erreur. La troisième fois, mon premier homme : un banquier, qui fermait son agence à la fin de la journée. Il y eut aussi une adolescente, qui s'était trouvée au mauvais endroit au mauvais moment, ainsi qu'une élégante personne que je surpris en train de pleurer sur un balcon d'hôtel. Après cela, je cessai de me soucier de l'identité de mes victimes. Seule comptait leur présence, à l'instant où j'avais besoin d'elles. (Aleksander ferma les yeux.) Il se révèle que plus on reproduit le même acte, si répréhensible soit-il, plus facilement on se trouve une excuse.

– Qu'est-ce qui m'assure que tu ne vas pas me tuer un jour ? demandai-je en me retournant dans ses bras.

Il me dévisagea un instant, hésitant, avant de répondre :

– Rien.

Voilà où j'en étais. J'avais cessé d'écrire à ce moment-là, afin de dormir quelques heures avant l'Appell. Le Hauptscharführer posa le carnet entre nous deux, sur le bureau.

– Bien, dit-il, les joues toujours rose vif.

J'étais incapable d'affronter son regard. Dans ce camp, je m'étais dévêtue devant des inconnus et j'avais été déshabillée dans la cour pour être punie. Pourtant, jamais je ne m'étais sentie si exposée qu'en cet instant.

– C'est très intéressant, si l'on considère que ce n'est finalement que la description d'un baiser. La

façon dont vous évoquez les autres... exploits d'Aleksander lui donne par comparaison toute sa force. (Il inclina la tête.) Que c'est fascinant de voir la violence de façon aussi intime que l'amour !

Ces mots me surprisent. Avais-je écrit ce passage en pensant à lui, même s'il m'était impossible de l'affirmer ? Ces deux relations ne concernaient que deux personnes, dont l'une donnait tandis que l'autre se sacrifiait. Cela me rappela le lycée et les heures passées à analyser les textes des grands auteurs. « Que voulait vraiment dire Thomas Mann ici ? » Peut-être n'avait-il eu d'autre intention que d'écrire un récit haletant.

– J'imagine que vous aviez un fiancé ?

La voix du *Hauptscharführer* me fit sursauter. Incapable d'articuler une réponse, je finis par secouer la tête.

– Ces lignes sont d'autant plus impressionnantes, dans ce cas, poursuivit-il. Bien qu'inexactes.

Voyant que mes yeux cherchaient les siens, il détourna subitement le regard et se leva, comme il en avait l'habitude après le déjeuner, pour effectuer sa patrouille au Canada, non sans m'avoir abandonné les restes de son repas.

– Non pas d'un point de vue technique, ajouta-t-il avec sérieux tout en boutonnant son pardessus. Vers la fin, quand Aleksander prétend que c'est plus facile la deuxième fois. (Il me tourna le dos et se coiffa de sa casquette.) Ça ne devient jamais plus facile.

La machine à écrire avait disparu.

Plantée devant ce que le *Hauptscharführer* avait désigné comme étant mon propre recoin, je me demandai ce que j'avais fait de mal.

Darija m'avait conseillé de ne pas m'habituer à ce traitement de faveur, inquiétude que j'avais chassée en haussant les épaules, tout comme je repoussais les femmes qui ricanait ou émettaient des commentaires sarcastiques sur moi et sur l'étrange amitié que j'avais développée avec le *Hauptscharführer*. Que m'importait ce que les autres pensaient de moi, tant que je savais quelle était la vérité ? Je m'étais bercée d'illusions au point de penser que ma vie se poursuivrait tant que durerait mon récit. Pourtant, Shéhérazade elle-même finit par être à court d'histoires, au bout de mille et une nuits. Heureusement, le roi, qui a chaque matin reporté son exécution, de façon qu'elle poursuive son histoire la nuit suivante, a acquis un peu de sagesse et de gentillesse grâce aux leçons de ces contes.

Il fait alors d'elle sa reine.

Quant à moi, je désirais simplement que les Alliés se manifestent avant que je ne manque d'inspiration.

– Vous ne travaillez plus ici, lâcha froidement le *Hauptscharführer*. Présentez-vous immédiatement à l'hôpital.

Je blêmis. L'hôpital était le vestibule des chambres à gaz. Nous le savions toutes, raison pour laquelle les détenues, quel que soit le mal dont elles souffraient, faisaient l'impossible pour ne pas y être conduites.

– Je ne suis pas malade, dis-je.

– Il ne s'agit pas d'une négociation, rétorqua-t-il en levant les yeux vers moi.

Je récapitulai mentalement ce que j'avais fait la veille, les bons de commande remplis, les messages pris, sans trouver la moindre erreur commise. Nous avions également discuté une demi-heure durant à propos de mon roman, comme d'habitude, au point que le *Hauptscharführer* avait évoqué son bref passage à l'université, où il avait remporté un prix de poésie.

– Donnez-moi une autre chance, Herr *Hauptscharführer*, le suppliai-je. Quoi que j'aie fait de mal, je me rattraperai...

D'un geste, il fit entrer le jeune soldat posté dans le couloir et chargé de m'escorter ailleurs.

Je ne me rappelle que très vaguement mon arrivée au Block 30. Mon numéro fut enregistré par la

prisonnière juive occupant la réception, puis je fus menée dans une pièce minuscule, bondée et crasseuse. Les patientes étaient entassées sur des feuilles de papier, les uniformes tachés de diarrhée sanguinolente ou de vomi. Certaines affichaient de longues cicatrices d'entailles recousues de façon rudimentaires. Les rats trottaient sur les corps des malheureuses, trop épuisées pour bouger. Une autre détenue, sans doute affectée ici, portait une pile de bandages et suivait une infirmière qui changeait les pansements. Elle ne m'accorda pas un regard lorsque je tentai d'attirer son attention.

Elle redoutait sans doute elle aussi d'être remplacée.

Ma voisine, à qui il manquait un œil, ne cessait de m'agripper le bras.

– Que j'ai soif ! répétait-elle en yiddish.

On me prit la température, qu'on nota.

– Je veux voir un médecin ! m'écriai-je afin de dominer les gémissements des autres. Je suis en bonne santé !

Je dirais au médecin que j'allais bien, que je pouvais retourner travailler, faire n'importe quoi. Ma pire crainte était de rester ici, en compagnie de ces femmes qui ressemblaient à des jouets brisés.

Une femme écarta ma voisine squelettique et borgne et s'assit à côté de moi.

– Tais-toi, siffla-t-elle. Tu es idiot ou quoi ?

– Non, mais il faut que je leur dise...

– Si tu continues à crier que tu n'es pas malade, un docteur finira par t'entendre.

Cette femme était clairement folle. N'avais-je pas précisément envie d'attirer l'attention d'un médecin ?

– Ils veulent les bien portantes, précisa-t-elle. (Je secouai la tête, totalement déroutée.) Je suis arrivée ici à cause d'une éruption cutanée sur la jambe. Le médecin qui m'a examinée a estimé que le reste de mon corps était assez sain. (Elle souleva sa robe afin de me faire voir les cloques rougeâtres sur son ventre.) Il m'a fait ça avec des rayons X.

Frisonnant, je compris enfin. Je devais me faire passer pour malade, au moins suffisamment pour échapper à l'attention des médecins, mais pas au point d'être sélectionnée par les gardiens.

Cela ressemblait à une corde ultrafine sur laquelle évoluer.

– Il paraît qu'une huile d'Oranienburg va passer aujourd'hui, poursuivit-elle. Si tu tiens à toi, tâche de ne pas te faire remarquer. Ils veulent se faire bien voir par leurs supérieurs, si tu vois ce que je veux dire.

J'avais en effet compris, ils avaient besoin de boucs émissaires.

Darija apprendrait-elle que j'avais été transférée ici ? Tenterait-elle d'acheter quelqu'un avec quelque trésor dérobé au Canada pour me faire libérer ? Était-ce seulement possible ?

Au bout d'un moment, je finis par m'allonger sur le papier. La fille borgne avait de la fièvre, des ondes de chaleur irradiaient de son corps.

– Soif ! continuait-elle de répéter.

Lui tournant le dos, je me pelotonnai sur moi-même. Je sortis ensuite le carnet de ma robe et relus mon histoire depuis le début. Cherchant à y trouver un effet anesthésiant, je tâchai de ne plus voir que les mots, ainsi que le monde qu'ils créaient.

Une certaine agitation se produisit quand des infirmières s'activèrent, rangeant la salle et arrangeant les détenues de façon qu'elles ne gisent pas les unes sur les autres. Je remisai mon carnet dans ma robe, en me demandant si ce remue-ménage annonçait l'arrivée du médecin.

Un petit détachement de soldats fit son apparition, flanquant un homme plus âgé – un officier arborant de nombreuses décorations – que je n'avais jamais vu auparavant. À en juger par le nombre de sous-fifres qui l'entouraient et la façon dont les officiers du camp lui léchaient les bottes, ce devait être quelqu'un de très important.

Un homme vêtu d'une blouse blanche – le médecin tant redouté ? – ouvrait la marche de ce qui

semblait être une visite guidée.

– Nos méthodes de stérilisation de masse par radiations continuent de progresser, déclara-t-il, ce que je traduisis mentalement de l'allemand.

Ces propos me firent penser à la fille qui m'avait conseillé de rester discrète, ainsi qu'aux brûlures qu'elle portait sur le ventre.

D'autres personnes firent leur entrée dans la salle, parmi lesquelles le *Schutzhaftlagerführer*, les mains dans le dos.

Le haut gradé l'appela d'un signe de la main.

– Oui, Herr *Oberführer*, vous avez une question ?

– Celle-ci, dit-il en désignant la Juive chargée de porter les bandages pour l'infirmière.

Le *Schutzhaftlagerführer* adressa un signe de la tête à l'un des gardiens qui accompagnaient le groupe, lequel fit sortir la prisonnière.

– C'est... acceptable, reprit l'*Oberführer*. (Les autres officiers se détendirent légèrement.) Mais acceptable n'est pas impressionnant.

Sur ces mots, il sortit de la salle, suivi par ses compagnons.

À midi, je bus le bouillon qu'on me servit, dépourvu de légume ou de viande visible, mais dans lequel flottait une pastille. Fermant les yeux, j'imaginai le déjeuner du *Hauptscharführer*. Du rôti de porc. Je le savais, car j'étais allée lui chercher le menu au mess des officiers, un peu plus tôt dans la semaine. Je n'avais goûté qu'une seule fois du porc, chez les Szymanski.

Les Szymanski habitaient-ils toujours à Łódź ? Pensaient-ils parfois à leurs amis juifs, en se demandant ce qu'ils étaient devenus ?

Du rôti de porc aux petits pois agrémenté d'une demi-glace à la cerise ; voilà ce que promettait le menu. J'ignorais ce qu'était une « demi-glace » mais je sentais un goût de cerise exploser sur ma langue. Me revint à l'esprit une escapade en carriole à la campagne, non loin de l'usine du père de Darija, avec Josek et les autres garçons. Nous avions étalé notre pique-nique sur une nappe à carreaux, puis Josek s'était amusé à lancer une cerise en l'air avant de la rattraper avec la bouche. Je lui avais ensuite montré que je savais faire un nœud à une queue de cerise avec ma langue.

Je pensais à ces moments, ainsi qu'au rôti de porc et aux traditionnels pique-niques estivaux, avec des paniers remplis par la femme de ménage de chez Darija de tant de nourriture que nous nourrissions les canards de l'étang avec ce que nous avions en trop. Rendez-vous compte : avoir de la nourriture en trop ! Je pensais à tout cela, fournissant un sérieux effort pour me remémorer le goût des noix, que je comparais à celui des cacahuètes. Était-il possible de perdre le sens du goût, comme on perdait l'usage d'un membre si on ne s'en servait pas ? Je pensais à tout cela, raison pour laquelle je ne perçus pas immédiatement ce qui se passait à l'entrée de la salle.

Le *Hauptscharführer* était en train de crier après une infirmière.

– Croyez-vous vraiment que j'aie du temps à consacrer à votre incompétence ? Faut-il que je fasse appel au *Schutzhaftlagerführer* pour résoudre un problème dont il ne devrait même pas entendre parler ?

– Non, Herr *Hauptscharführer*. Je suis certaine que nous trouverons...

– Laissez tomber. (M'ayant aperçue, il s'approcha de moi et me leva brutalement en m'agrippant par le poignet.) Vous, reprenez immédiatement le travail, vous n'êtes plus malade.

Il m'entraîna hors de la salle, me fit descendre les marches du perron de l'hôpital, puis traverser la cour jusqu'aux bâtiments administratifs. Il me fallait courir pour suivre son rythme.

J'eus la surprise de retrouver ma chaise, ma table et ma machine à écrire de nouveau disposées à la même place qu'auparavant. Le *Hauptscharführer* s'installa à son bureau, le visage rouge et perlé de sueur, malgré la température extérieure négative. Nous n'évoquâmes ni l'un ni l'autre ce qui s'était passé avant la fin de la journée.

– Dois-je revenir ici demain, Herr *Hauptscharführer* ? demandai-je d’une voix hésitante.

– Où iriez-vous, sinon ici ? répondit-il sans même lever les yeux de la liste de nombres qu’il additionnait.

Ce soir-là, Darija eut elle aussi des nouvelles à m’annoncer. D’une part, la Bête était morte et, d’autre part, l’*Oberführer* que j’avais entrevu au Block 30 était l’adjoint de Glücks, le chef de l’Inspection des camps de concentration. Il était également venu examiner les baraquements. D’après une femme de notre block qui faisait partie d’un mouvement de résistance souterrain du camp, cet homme avait la réputation d’envoyer aux chambres à gaz les Juifs bénéficiant d’affectations relativement douillettes. Afin de faire ses preuves aux yeux de l’*Aufseherin*, notre nouvelle *Blockälteste* nous fit enchaîner des sauts de gymnastique pendant plus d’une heure, frappant quiconque trébuchait ou s’effondrait d’épuisement. Ce n’est qu’une semaine plus tard, lors d’une commission pour le compte du *Hauptscharführer*, que je découvris que notre ancienne *Blockälteste* n’était pas la seule à avoir été tuée. La quasi-totalité des autres Juifs jouissant d’une situation privilégiée – de ceux qui faisaient, comme moi, office de secrétaires à ceux qui servaient les repas des officiers au mess, en passant par le violoncelliste qui jouait au théâtre et l’assistante de l’infirmière à l’hôpital – étaient morts.

Le *Hauptscharführer* ne m’avait pas punie en m’envoyant à l’hôpital. Il m’avait sauvé la vie.

Deux jours plus tard, alors qu’une épaisse couche de neige recouvrait le camp, nous fûmes rassemblées dans la cour entre les blocks, pour assister à une pendaison. Plusieurs mois auparavant, des prisonniers travaillant en tant que *Sonderkommandos*, chargés de retirer les cadavres des chambres à gaz, s’étaient révoltés. Comme ils étaient parqués loin de nous, nous ne les voyions jamais. D’après ce que j’avais entendu, ces hommes avaient attaqué des gardiens et fait sauter un crématorium. Des détenus s’étaient également échappés, pour être presque tous repris et abattus. Cela avait tout de même provoqué un certain émoi à l’époque ; trois soldats avaient été tués, dont un jeté vivant dans un four. Les prisonniers n’étaient donc pas morts en vain.

La semaine suivante avait été terrible pour tout le monde, les SS déchaînant leur colère sur l’ensemble des prisonniers du camp. Puis, les choses s’étaient tassées, ce qui nous avait fait penser que cet épisode appartenait désormais au passé. Jusqu’au jour où nous nous retrouvâmes serrées les unes contre les autres dans le froid, notre souffle gelant devant nous, tandis qu’on menait des femmes au gibet.

L’analyse de la poudre utilisée dans les explosions avait permis de remonter jusqu’à quatre filles travaillant dans l’usine de munitions. Elles en dérobaient de petites quantités qu’elles dissimulaient sur elles, enveloppées dans du tissu ou du papier. La poudre était ensuite transmise à une détenue employée dans la division de l’habillement du camp, laquelle la remettait alors à des prisonniers faisant partie du mouvement de résistance. Ces derniers constituaient le dernier maillon de la chaîne avant les chefs membres des *Sonderkommandos*, qui avaient reçu la quantité de poudre nécessaire juste à temps pour l’insurrection. La fille qui travaillait à l’habillement était logée dans le même block que moi. Cette petite chose effacée n’avait pas du tout l’air d’une rebelle. « C’est pour ça qu’elle est forte », fit remarquer Darija. Un jour, elle avait été entraînée ailleurs lors de l’*Appell* du matin. Nous savions qu’elle était restée en prison un moment, où elle avait été sérieusement torturée avant d’être renvoyée parmi nous. Elle était, depuis ce jour, complètement brisée. Elle ne parlait pas, ne nous regardait pas. Elle s’arrachait de longs morceaux de peau des doigts et se rongait les ongles jusqu’au sang. Toutes les nuits, sans exception, elle hurlait dans son sommeil.

Ce jour-là, on l’avait laissée au block, et j’entendais encore ses hurlements. L’une des deux filles qu’on allait pendre était sa sœur.

Les condamnées furent menées au gibet en robe de travail, mais sans manteau. Elles se tournèrent

vers nous, la tête haute et le regard pénétrant. Je reconnus chez l'une d'elles un air de famille avec la fille de mon block.

Le *Schutzhaftlagerführer* avait pris place au pied du gibet. Lorsque ce dernier lui en donna l'ordre, un soldat attachait les mains des deux filles dans leur dos. On fit monter la première sur la table disposée sous l'échafaudage, puis on lui passa un nœud coulant autour du cou. On la hissa la seconde suivante, avant de faire de même avec l'autre condamnée. Elles s'agitèrent comme des poissons au bout d'une ligne.

Tout au long de cette journée, en travaillant dans le bureau, je crus entendre les hurlements de la plus jeune sœur, dont l'exécution avait été reportée. C'était chose impossible, à une telle distance, mais ils étaient gravés dans mon esprit, telle une émission radio passant en boucle. Cela me fit penser à ma propre sœur. Pour la première fois, je me pris à songer que Basia avait peut-être fait le bon choix, puisqu'elle s'était épargné de telles horreurs. À partir du moment où vous saviez que vous alliez mourir, ne valait-il pas mieux choisir vous-même le jour et l'endroit, plutôt que d'attendre que le destin, telle une enclume, vous écrase ? Et si l'acte de Basia n'avait pas été une réaction désespérée, mais un dernier moment de maîtrise de sa vie ? Le fait que le *Hauptscharführer* ait décidé de me sauver la semaine précédente n'impliquait pas qu'il se montrerait aussi généreux la fois suivante. Je ne pouvais vraiment compter que sur moi-même.

J'imagine que c'est ce qu'a ressenti la plus jeune des deux sœurs, quand elle s'est mise à voler de la poudre pour la résistance. Elle n'a pas agi si différemment de Basia ; toutes les deux cherchaient simplement une façon de sortir de cet enfer.

J'étais si distraite que le *Hauptscharführer* me demanda si j'avais mal au crâne. C'était le cas, mais je savais que cela ne ferait qu'empirer lorsque je regagnerais le block en fin de journée.

Finalement, je n'aurais pas dû m'inquiéter. La sœur et une quatrième fille avaient été pendues juste après le coucher du soleil, avant l'*Appell*. Je fis de mon mieux pour ne pas tourner la tête quand il me fallut passer devant le gibet, ce qui ne m'empêcha pas d'entendre le craquement du bois, tandis que les cadavres tournoyaient, macabres ballerines dont les jupes sifflaient dans le vent glacial.

Cette nuit-là, il fit si froid que nous nous réveillâmes avec du givre dans les cheveux. Le matin venu, lors de la distribution des rations, la *Blockälteste* jeta en l'air une tasse métallique remplie de café d'une détenue. Le liquide gela instantanément et dégagea un imposant panache blanc. La queue entre les pattes, les chiens des patrouilleurs gémissaient et tapotaient le sol gelé, tandis que nous subissions l'*Appell*, ne sentant plus le bout de nos membres. Quand ce fut terminé, nous partîmes travailler, non sans nous enrouler la tête dans notre écharpe, toute surface de peau exposée risquant des engelures.

Cette semaine-là, les températures chutèrent si bas que vingt-deux femmes rendirent l'âme dans notre block. Quatorze autres, affectées à des travaux extérieurs, s'effondrèrent sur place et moururent de froid. Darija me rapporta des collants et un pull du Canada, m'offrant ainsi une couche supplémentaire. Au marché noir du camp, le prix de la couverture avait quadruplé.

Jamais je n'avais été si reconnaissante de travailler dans le bureau, avec le *Hauptscharführer*. Je n'en oubliais pas pour autant que Darija risquait toujours de mourir de froid dans le bâtiment dépourvu de chauffage du Canada. Ainsi, comme je l'avais déjà fait à quelques reprises précédemment, dès que le *Hauptscharführer* partit chercher son déjeuner, je tapai en toute hâte une note sur un papier à en-tête chipé, réclamant que la prisonnière A18557 se présente à son bureau. Emmitouflée dans mon manteau et protégée par mon bonnet, mes mitaines et mon écharpe, je traversai en courant le camp, jusqu'au Canada, afin de porter le message et faire sortir ma meilleure amie du froid, fût-ce pour seulement quelques minutes.

Nous nous blottîmes dans les bras l'une de l'autre, puis Darija glissa dans ma main un petit

morceau de chocolat chapardé au travail. Nous ne parlâmes pas car cela nous aurait pris trop d'énergie. Bien qu'entrées dans le bâtiment, nous ne devons pas oublier que Darija était censée avoir été convoquée par le *Hauptscharführer*.

Nous détournâmes le regard quand il nous fallut passer devant des gardiens ou officiers SS. J'étais désormais pour eux une tête connue, aussi mes allées et venues n'avaient-elles rien de suspect. Par ailleurs, j'avais l'habitude, en atteignant la porte du bureau, de tourner la poignée et de jeter un coup d'œil à l'intérieur, en cas de retour prématuré du *Hauptscharführer* suite à un mauvais calcul de ma part.

Or il y avait quelqu'un dans la pièce.

Derrière le bureau du *Hauptscharführer* se trouvait un coffre, dans lequel était déposé l'argent découvert au Canada et quotidiennement envoyé ailleurs sous colis scellé. Chaque fois que le *Hauptscharführer* faisait une ronde au Canada, il vidait la boîte installée au centre de la salle, dans laquelle étaient conservés les objets de valeur. Il rapportait dans son bureau les plus petits d'entre eux, comme les billets, les pièces et les diamants. À ma connaissance, la seule personne possédant la combinaison du coffre était le *Hauptscharführer* lui-même.

Je compris que je m'étais trompée ; planté devant le coffre, le *Schutzhaftlagerführer* glissait un bon paquet d'argent dans la poche intérieure de son manteau.

Puis il me vit et écarquilla les yeux, comme si j'étais un fantôme.

Ou un *upiór*.

Quelque chose censé être mort.

Je compris qu'il avait supposé que j'avais été tuée la semaine précédente, quand l'*Oberführer* d'Oranienburg avait ordonné la liquidation de toutes les Juives affectées à des emplois de bureau.

Paniquée, je voulus quitter la pièce. Il fallait absolument que je file d'ici, que je fasse sortir Darija. Hélas, même en parvenant à franchir la clôture du camp et à nous enfuir jusqu'en Russie, cela ne suffirait pas. Dès l'instant où j'avais vu le *Schutzhaftlagerführer* commettre un vol, et étant donné que je travaillais pour son frère, je risquais de le dénoncer. Il devait donc se débarrasser de moi.

– Va-t'en ! criai-je à Darija, quand la main du *Schutzhaftlagerführer* se referma sur mon poignet.

Darija marqua un temps d'arrêt qui permit à l'officier de l'attraper par les cheveux et de la tirer dans le bureau.

– Qu'as-tu vu ? aboya-t-il après avoir refermé la porte. (Je secouai la tête, les yeux rivés sur le sol.) Réponds !

– Je... je n'ai rien vu, Herr *Schutzhaftlagerführer*.

À côté de moi, Darija glissa sa main dans la mienne.

L'Allemand remarqua l'infime bruissement de nos robes provoqué par ce geste. J'ignore ce que cela lui inspira. Peut-être crut-il que nous nous transmettions un message ou que nous communiquions en code ? Ou simplement que, s'il nous laissait repartir, je révélerais ce dont je venais d'être témoin à mon amie, ce qui ferait deux personnes au courant de son secret ?

Il dégaina son pistolet et abattit Darija d'une balle en pleine tête.

Elle s'écroula sans lâcher ma main. Le plâtre du mur, derrière nous, explosa en une pluie de poussière. Je me mis à hurler, le visage et la robe maculés du sang de ma meilleure amie. N'entendant plus rien depuis le coup de feu, je me laissai tomber à quatre pattes et, secouée de spasmes, étreignis ce qui restait de Darija, dans l'attente de la balle qui m'était destinée.

– Que fais-tu ici, Reiner, pour l'amour de Dieu !

La voix du *Hauptscharführer* donnait l'impression de sortir d'un tunnel, comme si j'étais enveloppée de ouate. Je levais la tête vers lui, toujours en hurlant. Le *Schutzhaftlagerführer* me releva en me prenant par la gorge.

– J'ai surpris ces deux-là en train de voler, Franz. Heureusement que je suis passé par là à ce

moment.

Il sortit la liasse de billets qu'il avait fourrée dans son manteau.

Le *Hauptscharführer* posa son plateau chargé de nourriture sur le bureau et se tourna vers moi.

– Vous avez fait ça ?

Ma réponse importait peu. Même si le *Hauptscharführer* me croyait, son frère me surveillerait dorénavant en permanence, guettant l'occasion de m'éliminer à mon tour, afin que je ne répète pas au *Hauptscharführer* ce que j'avais vu.

Oh mon Dieu, Darija...

– Non, Herr *Hauptscharführer*, répondis-je en larmes.

Le *Schutzhaftlagerführer* éclata de rire.

– Que croyais-tu qu'elle allait dire ? Et pourquoi prends-tu la peine de lui poser la question ?

– Tu sais qu'il y a des procédures, dit le *Hauptscharführer*, la joue agitée d'un tic nerveux. Elle aurait dû être arrêtée, pas abattue.

– Que vas-tu faire ? Un rapport ? (N'obtenant pas de réponse de son frère, le *Schutzhaftlagerführer* se mit à rougir, comme lorsqu'il était ivre.) C'est moi qui les rédige, les procédures ! Qui pourrait me reprocher ce que j'ai fait ? J'ai surpris cette prisonnière en train de voler des biens appartenant au Reich.

C'est cette même infraction qui m'avait valu d'être conduite dans son bureau, la première fois.

– Je l'ai punie, au nom du crime qu'elle a commis, poursuivit-il. Il faudrait en faire autant avec sa complice, même si c'est ta petite pute. (Il haussa les épaules.) Si tu ne t'occupes pas d'elle, Franz, je m'en chargerai.

Pour ponctuer son propos, il arma son pistolet.

Je sentis quelque chose de chaud couler sur ma jambe et me rendis compte, à ma grande consternation, que j'avais uriné. Une petite flaque s'était formée au sol, entre mes sabots.

Le *Hauptscharführer* s'approcha de moi.

– Je n'ai rien volé, murmurai-je.

Dans ma robe était coincé le carnet, avec les dix pages écrites la nuit précédente. Aleksander est enfermé dans une cellule. Ania trouve le moyen de se glisser dans la prison pour le voir, le matin précédant son exécution. « Rends-moi un service, je t'en prie », la supplie-t-il. « Tout ce que tu voudras », promet Ania. « Tue-moi », dit Aleks.

En un jour comme les autres, le *Hauptscharführer* se serait installé pour m'écouter lire ce passage à haute voix. Mais cette journée n'avait rien d'ordinaire.

Je travaillais depuis quatre mois pour le *Hauptscharführer*, et jamais il n'avait levé la main sur moi. Ce qu'il fit cette fois. Il m'effleura la joue avec une telle douceur que cela me fit pleurer. Du pouce, il me caressa la peau, comme il l'aurait fait avec une amante, et me regarda droit dans les yeux.

Puis il me frappa si fort que j'en eus la mâchoire brisée.

Quand je ne fus plus capable de me relever, quand j'en fus arrivée à cracher ma salive pleine de sang pour m'empêcher d'étouffer, quand le *Schutzhaftlagerführer* fut satisfait, le *Hauptscharführer* s'interrompit. Il s'écarta de moi, chancelant, comme s'il sortait d'une transe, et considéra son bureau dévasté.

– Nettoyez ce désordre, m'ordonna-t-il.

Il me laissa sous la surveillance d'un gardien, qui reçut l'ordre de me conduire en prison quand j'en aurais terminé. Je remis les meubles en place, non sans précaution, grimaçant à chaque geste un peu trop brusque, puis je ramassai la poussière de plâtre avec les mains. Mon regard ne cessait d'être attiré par le corps de Darija, dont la vue me donnait chaque fois envie de vomir. Je finis par décrocher mon manteau pour en recouvrir le haut du cadavre, qui se raidissait déjà, les membres froids et durs.

Frissonnant – de froid, de chagrin ou à cause du choc ? –, je me forçai à sortir des chiffons et un seau du placard où ils étaient rangés, après quoi j’entrepris le nettoyage du sol. Je perdis conscience à deux reprises, tant cet effort me faisait souffrir, et repris chaque fois mes esprits quand le gardien me donna un léger coup de botte.

Quand le bureau fut de nouveau propre, je pris Darija dans mes bras. Elle ne pesait rien, mais moi non plus, aussi ce fardeau me fit-il tituber. Guidée par le gardien, je portai ma meilleure amie, toujours enveloppée dans mon manteau, dans le froid glacial, du bâtiment administratif à un chariot disposé non loin du Canada. Y étaient déjà entassés les corps de personnes mortes pendant la nuit ou la veille au travail. Rassemblant le peu de forces encore en moi, j’y hissai mon amie. Seul le fait de savoir qu’elle aurait été furieuse de me voir renoncer m’empêcha de la rejoindre.

Le gardien me prit par le bras afin de me faire repartir. Je me dégageai, au risque d’une punition supplémentaire, puis je repris et enfilai mon manteau, qui ne renfermait plus la moindre chaleur corporelle. Je pris la main de Darija, mouchetée de taches de son propre sang, et y déposai un baiser.

Avant d’être pendue, la fille qui était un temps revenue dans notre block après avoir été emprisonnée nous avait chuchoté quelques mots terrifiants à propos de la *Stehzelle*, la cellule d’inanition, dans laquelle on ne pouvait entrer que par une minuscule porte aux allures d’ouverture de niche de chien. Cet endroit était étroit et haut de plafond, si bien qu’il était impossible de s’y asseoir. Le prisonnier n’avait d’autre choix que de rester debout toute la nuit, les pieds chatouillés par les souris, jusqu’à être relâché, le matin venu, pour enchaîner sur sa journée de travail. C’est totalement engourdie que je fus enfermée dans une telle cellule, dans un bâtiment dans lequel je n’étais jamais entrée, malgré mes nombreux mois de présence au camp. Le froid me privait de toute sensation dans les mains, les pieds et le visage, ce qui était une bonne chose, car cela anesthésiait les élancements de ma mâchoire. Il m’était impossible de parler sans pleurer de douleur, ce qui n’était pas un problème, car je n’avais plus rien à dire.

Oscillant entre éveil et inconscience, j’imaginai ma mère présente à mon côté. Elle me prenait dans ses bras et me réchauffait. « Sois quelqu’un de bien, Minusia », me murmurait-elle à l’oreille. Pour la première fois, je comprenais ce que cela signifiait vraiment. Tant que l’on fait passer le bien-être de quelqu’un avant le sien, cela veut dire qu’il existe une personne pour qui cela vaut la peine de vivre. Pourquoi s’accrocher, quand ce sentiment disparaît ?

Qu’allais-je devenir ? Le *Kommandant* risquait de décréter une bastonnade, des coups de fouet ou même la mort pour me punir. Quant au *Schutzhaftlagerführer*, qui ne s’embarrasserait sans doute pas à suivre les règles, il viendrait peut-être lui-même me sortir de ce trou pour m’abattre. Il déclarerait ensuite m’avoir surprise en train de m’échapper, un mensonge de plus, invraisemblable, étant donné que j’étais enfermée dans cette cellule, mais pourtant... qui l’en empêcherait ? Qui cela troublerait-il, s’il tuait une Juive de plus ? Peut-être uniquement le *Hauptscharführer*. C’est en tout cas ce que j’avais cru jusqu’à ce jour.

Je dormais debout et rêvais de Darija. Entrée en trombe dans mon bureau pendant que je travaillais, elle me disait qu’il fallait que je parte sans attendre. J’étais incapable de m’arrêter de taper à la machine. Chaque fois que j’enfonçais une touche, une balle explosait dans sa poitrine, dans sa tête.

Herr Dibbouk. C’est ainsi que je l’appelais avant de connaître son grade et son nom. Un homme possédé par un démon.

Je n’aurais su dire quelle était sa véritable personnalité ; celle de l’officier qui frappait sa secrétaire jusqu’à lui faire perdre connaissance ou celle du militaire qui faisait l’effort de considérer une prisonnière comme un être humain. Lors de ces nombreuses sessions littéraires du déjeuner, il avait tenté de me dire qu’il y a du bien et du mal en chacun de nous. Qu’un monstre est simplement quelqu’un chez qui le mal a fait pencher la balance.

Et moi... j’avais été assez naïve pour le croire.

Je fus réveillée en sursaut quand une main se referma sur ma cheville. Le petit cri que je poussai incita l'inconnu à serrer sa prise, afin de me faire taire. La grille de la cellule s'ouvrit dans un raclement. Je me glissai aussitôt dans l'ouverture. De l'autre côté se trouvait un gardien, qui m'attacha les mains dans le dos. Le matin sans doute venu – je n'en étais pas certaine, car cet endroit n'était percé d'aucune fenêtre –, le soldat allait probablement me conduire à mon travail.

Mais où ? Étais-je censée retourner chez le *Hauptscharführer* ? Trouverais-je la force de rester dans la même pièce que lui ? Cette question n'était pas due à la correction reçue – après tout, j'avais été frappée par d'autres officiers, que j'avais continué de voir au quotidien – mais simplement à ce que j'avais connu en cet endroit. Ce n'était pas la brutalité du *Hauptscharführer*, mais plutôt la gentillesse dont il avait fait preuve précédemment qui rendait son comportement si difficile à comprendre.

Je me pris à espérer d'être plutôt intégrée à un groupe de punies et à travailler dans le froid, à porter des pierres pendant les douze heures à venir. Je me sentais capable de supporter des conditions éprouvantes, mais pas l'Allemand à qui j'avais été stupide de faire confiance.

Je ne fus pas conduite au bâtiment administratif, pas plus que vers le groupe de détenues punies. On me guida jusqu'au quai à côté duquel s'immobilisaient les wagons et où était faite la sélection.

Il y avait d'autres prisonniers, que l'on faisait monter dans le train. Cela me parut illogique, car je savais que cette manœuvre ne s'opérait jamais en sens inverse. Ici, on vidait les wagons ; les gens qui en sortaient ne repartaient jamais.

Le gardien m'entraîna derrière la plate-forme et me détacha les mains. Il éprouva des difficultés, à en juger par le temps que cela lui prit. Enfin, il me poussa vers une file de femmes, que l'on faisait monter dans un wagon. J'avais la chance de toujours porter mon manteau, maculé du sang séché de Darija, ainsi que mon bonnet, mes mitaines et mon écharpe. Quant au carnet, je l'avais glissé dans mes sous-vêtements. Je pris le bras d'un des détenus chargés de nous faire embarquer.

– Où ? lâchai-je, les dents serrées afin d'atténuer la douleur qui m'élançait la mâchoire.

– Gross-Rosen, marmonna-t-il.

Je savais qu'il s'agissait d'un autre camp, car j'avais vu ce nom sur des documents. Là-bas, rien ne pouvait être pire qu'ici.

Dans le wagon, je me plaçai près de la fenêtre. Il y ferait plus froid, mais je bénéficierais d'un air plus frais. Je me laissai glisser dos au mur, jusqu'à m'asseoir par terre, les muscles de mes jambes brûlants après les heures passées debout, tout en me demandant pourquoi j'étais ainsi transférée.

Telle était peut-être la punition décrétée par le *Kommandant*. Ou était-il possible que quelqu'un, en me faisant embarquer à bord d'un train qui m'éloignerait du *Schutzhaftlagerführer*, m'ait ainsi évité un destin encore moins enviable ?

Après ce qu'il m'avait fait, je n'avais aucune raison de croire que le *Hauptscharführer* pense encore à moi, ne serait-ce qu'en se demandant si j'avais survécu à cette nuit. Ce n'était probablement qu'un effet de mon imagination.

Cela étant, mon imagination m'avait permis de rester en vie durant les mois passés dans cet enfer.

Ce n'est que plusieurs heures plus tard, quand, lorsque nous fûmes arrivées à Gross-Rosen, on nous apprit que cet endroit ne comprenait pas de domaine réservé aux femmes et que nous allions être conduites dans un sous-camp du nom de Neusalz, que j'ôtai mes mitaines afin de doucement me palper la joue. C'est alors que quelque chose tomba sur mes genoux. Un petit papier roulé. Un message.

Je compris que le gardien qui m'avait détachée n'avait pas rencontré de difficultés pour le faire ; il

avait simplement glissé ceci dans une de mes mitaines.

C'était un morceau de papier filigrane, comme ceux que j'avais insérés chaque jour dans ma machine à écrire ces derniers mois.

« Que se passe-t-il ensuite ? » y était-il écrit.

Je n'ai jamais revu le *Hauptscharführer*.

À Neusalz, on me fit travailler à l'atelier de textiles Gruschwitz. Je fus dans un premier temps chargée de confectionner du fil, dont la teinte rouge me tachait les mains. Ayant travaillé dans un bureau et eu accès à de la nourriture correcte, j'étais plus en forme que la plupart des autres femmes, ce qui me valut d'être mutée au chargement de wagons qu'il fallait remplir de caisses de munitions. Nous travaillions avec des prisonniers politiques, des Polonais et des Russes, qui déchargeaient les fournitures arrivées par train.

Un des Polonais flirtait avec moi quand je m'approchais de la voie ferrée. Nous n'étions pas censés nous parler, mais cela ne l'empêchait pas de me transmettre des messages quand les gardiens avaient le dos tourné. Il m'appelait Rosette, à cause de mes mitaines. Pour me faire rire, il me murmurait des limericks, ces petits poèmes humoristiques. Certaines femmes plaisantaient à propos de moi et de mon fiancé, en disant que ce dernier devait avoir un faible pour les filles qui se faisaient désirer. En réalité, je ne jouais pas du tout les lointaines. Je ne parlais pas car je craignais d'être punie, et en raison de ma mâchoire toujours douloureuse.

Alors que je ne travaillais que depuis deux semaines à l'atelier, il vint un jour me trouver et s'approcha de moi, beaucoup plus près que ne l'autorisaient les gardiens.

– Échappe-toi si tu peux, me dit-il. Ce camp va être évacué.

J'ignorais ce que cela signifiait. Allions-nous être conduits ailleurs pour y être fusillés ? Allions-nous être transférés dans un autre camp plus semblable à celui que j'avais connu précédemment ? Ou serais-je renvoyée à Auschwitz et au *Schutzhaftlagerführer* ?

Je m'écartai de ce prisonnier de guerre aussi vite que possible, afin de ne pas m'attirer d'ennuis. Je ne répétais rien de ce qu'il m'avait appris aux femmes de mon baraquement.

Trois jours plus tard, au lieu d'être contraintes à se rendre sur leur lieu de travail, les neuf cents femmes du camp furent rassemblées et conduites sous bonne garde hors de l'enceinte.

Nous marchâmes une quinzaine de kilomètres avant l'arrivée de l'aube. Les femmes qui s'étaient munies de leurs quelques affaires – couvertures, récipients et autres objets amassés au camp – ne tardèrent pas à les abandonner sur le bord de la route. La seule hypothèse que nous pouvions formuler était que nous nous dirigions vers l'Allemagne. En tête du convoi, des prisonnières tiraient un chariot où étaient préparés les repas des SS. En queue de procession, un autre véhicule recueillait les corps de celles qui s'effondraient et mouraient de fatigue. Les Allemands tentaient de ne laisser aucune trace, imaginai-je. C'est en tout cas ainsi que s'écoulèrent les premiers jours, après quoi les soldats firent preuve de fainéantise et se contentèrent d'abattre et d'abandonner sur place les malheureuses qui tombaient. Les survivantes contournaient les cadavres, comme l'eau d'un torrent esquivait les rochers.

Nous franchîmes des forêts, des champs, des villages, dans lesquels les gens venaient nous regarder passer, certains avec des larmes aux yeux, tandis que d'autres nous crachaient dessus. Lorsque des avions alliés passaient au-dessus de nous, les soldats se mêlaient à nous afin de se camoufler. Le pire était la faim, suivie de près par l'état de mes pieds. Contrairement à certaines femmes, qui avaient la chance d'être chaussées de bottes, je portais encore les sabots de bois qu'on m'avait donnés à Auschwitz. J'avais les pieds couverts d'ampoules, sous les multiples épaisseurs de collants, dont au moins deux étaient troués à hauteur des talons du fait des frottements contre le bois. J'avais la peau gelée là où la neige s'infiltrait dans la laine. Cela dit, je n'étais pas la plus à plaindre. Une prisonnière, qui ne portait qu'un seul collant, fut victime d'engelures si sévères que son petit orteil fut sectionné

net, comme un morceau de glace tombant d'un toit.

Cela dura une semaine. Mon objectif n'était plus de survivre encore une journée, mais encore une heure. L'effort physique allié au manque de nourriture se payait ; je me sentais partir, de plus en plus faible. Jamais je n'avais imaginé qu'il était possible d'avoir davantage faim que ce que j'avais déjà connu, mais je n'avais pas encore expérimenté la marche forcée. Lors des pauses, pendant que les SS se préparaient leurs repas, nous ne pouvions que faire fondre de la neige afin d'avoir un peu d'eau à boire. Nous creusions dans les congères, espérant dénicher des glands ou des mousses comestibles. Nous ne parlions jamais, trop épuisées pour une telle débauche d'énergie. Une dizaine de femmes au moins, à l'issue de chacun de ces arrêts, n'étaient plus capables de se relever. L'exécuteur SS, un Ukrainien doté d'un gros nez aplati et d'une imposante pomme d'Adam les achevait alors d'une balle dans le dos.

Le dixième jour de marche, lors d'une pause, nos gardiens firent du feu et y jetèrent des pommes de terre, nous mettant au défi d'en attraper. Certaines filles en avaient tellement envie qu'elles se brûlèrent les manches avant de rouler dans la neige pour éteindre les flammes, ce qui fit bien rire les SS. Les rares intrépides ayant réussi à se saisir d'un de ces trésors allaient finir par succomber à leurs brûlures. Les pommes de terre restantes furent bientôt réduites en cendres, personne d'autre n'ayant voulu tenter de les attraper. Voir cette nourriture gaspillée fut encore plus difficile à supporter que la faim en elle-même.

Cette nuit-là, une victime de brûlures au troisième degré sur les mains se mit à hurler de douleur. Allongée à côté d'elle, je tentai de la calmer en lui recouvrant les bras de neige.

– Ça va te faire du bien, lui dis-je sur un ton apaisant. Il faut que tu cesses de t'agiter.

Hélas, elle était hongroise et ne me comprenait pas. Quant à moi, je ne savais pas quoi faire d'autre pour la soulager. Après des heures de cris de douleur, l'exécuteur s'approcha. Il m'enjamba et abattit ma voisine, avant de regagner l'endroit où dormaient les SS. Je me mis à tousser, étouffée par les résidus de poudre, puis je me couvris la bouche avec mon écharpe. Mon autre voisine n'eut aucune réaction.

Je me penchai en avant et entrepris de retirer les bottes de la morte, qui n'en aurait plus besoin. Elles étaient trop grandes pour moi, mais remplaçaient avantageusement les sabots en bois.

Le lendemain matin, avant de quitter le campement, on m'ordonna d'éteindre le feu, ce que je fis en le noyant de neige. Je remarquai alors parmi les braises les restes carbonisés des pommes de terre. J'en ramassai une, qui se désintégra en cendres dès que je l'eus touchée. Néanmoins, ces résidus étaient certainement encore nourrissants. Aussi vite que possible, j'en fourrai des poignées dans mes poches. Les jours qui suivirent, tout en marchant, je pus me nourrir en piochant dans mon manteau.

Au bout de deux semaines de marche, j'eus une pensée pour le prisonnier de guerre qui m'avait conseillé de fuir, ce que je comprenais à présent. On assistait à divers degrés de renoncement, des femmes qui se débarrassaient de leurs sabots à cause des ampoules qui les empêchaient de marcher, pour ensuite souffrir d'engelures et de gangrène si sévères qu'elles en mouraient, à celles qui se laissaient simplement tomber dans la neige pour ne plus se relever, conscientes de ne plus avoir que quelques minutes à vivre. Nous allions toutes mourir, les unes après les autres. Au bout du compte, aucune de nous ne survivrait.

Ce qui était peut-être l'objectif de cette marche.

Enfin, un brin de clémence se manifesta sous la forme de l'arrivée du printemps. Les journées se firent plus chaudes et la neige commença à fondre. Il s'agissait là d'un véritable cadeau, car la repousse de la végétation promettait d'apporter de quoi nous nourrir. D'un autre côté, ce changement de temps réduisit nos réserves d'eau illimitées et laissa apparaître des étendues boueuses dont la traversée nous fut pénible. Lorsque nous passions par un village, nous dormions dans la rue, tandis que les SS se relayaient pour se reposer dans les maisons et les églises. Puis, dès le réveil, nous repartions

en direction des forêts, où les avions nous repéraient plus difficilement.

Un après-midi, alors que j'étais chargée de tirer le chariot de tête, j'aperçus quelque chose qui sortait de la boue.

Un trognon de pomme.

Quelqu'un avait dû le jeter dans les bois. Peut-être un fermier. Ou un jeune garçon sifflotant en courant parmi les arbres.

Je jetai un coup d'œil en direction des soldats qui marchaient à côté du chariot. En lâchant celui-ci une seconde, j'avais le temps de ramasser le trognon de pomme et de le glisser dans ma poche sans qu'ils s'en rendent compte. J'étais pleinement consciente que d'ici six pas... cinq... quatre... nous le dépasserions et qu'il serait trop tard. L'agitation que je perçus dans nos rangs désordonnés m'indiqua que je n'étais pas la seule à avoir remarqué ce trésor.

Lâchant le bras du chariot, je m'élançai en avant.

Je ne fus pas assez rapide. Un SS me releva de force avant que mes doigts ne se referment sur le trognon de pomme. Puis il me déchargea de ma corvée à l'avant du convoi et m'envoya à l'arrière. Là, deux autres soldats m'attachèrent les bras de façon que je ne puisse pas me mêler aux autres prisonnières. Je savais ce qui m'attendait, car j'avais déjà assisté à une telle scène ; lors de la prochaine pause, l'exécuteur m'emmènerait dans les bois et me tuerait.

J'avais du mal à marcher, tant mes genoux s'entrechoquaient. Quand le chariot de tête se rangea sur le côté pour que l'on prépare le repas du soir, l'exécuteur me prit par le bras et m'éloigna des autres femmes.

J'avais été la seule condamnée cet après-midi. Le crépuscule désormais bien avancé, le ciel était paré d'une teinte violet sombre qui m'aurait coupé le souffle en toute autre circonstance. Mon bourreau me fit signe de m'agenouiller devant lui, ce que je fis, en le suppliant, les mains jointes :

– Je vous en prie. Si vous m'épargnez, je vous donne quelque chose en échange.

Je ne sais ce qui me poussa à faire une telle promesse, ne possédant aucun objet de valeur. Mes affaires se résumaient à ce que je portais. Je me souvins soudain de mon carnet, que j'avais glissé dans la ceinture de ma robe.

Rien, chez cet individu aux allures de voyou, ne laissait supposer qu'il fût amateur de littérature, ni même qu'il sût lire. Néanmoins, après avoir levé les bras en signe de reddition, je plongeai lentement la main dans mon manteau et en sortit le calepin sur lequel j'avais rédigé mon roman.

– Prenez ceci, s'il vous plaît, dis-je.

Il fronça les sourcils, de prime abord décidé à décliner cette proposition. Cependant, la plupart des prisonnières ne possédant pas de carnet relié de cuir, il se demanda tout de même si quelque chose d'important n'avait pas été écrit dans celui-ci.

Il se pencha vers moi. À la seconde où sa main se referma sur la reliure, je pris une poignée de terre et la lui projetai dans les yeux.

Puis, courant plus vite que je ne l'avais jamais fait, je pris mes jambes à mon cou dans la nuit, qui saignait comme une blessure mortelle entre les arbres.

Je n'aurais pas réussi à m'échapper sans plusieurs conditions favorables.

Il faisait sombre, le crépuscule étant pour mes ravisseurs le moment de la journée le plus difficile pour me repérer. Les arbres avaient une allure de soldats braquant leurs armes, tandis que les yeux perçants des chouettes pouvaient être pris pour ceux de fugitifs. Les rochers ressemblaient à des chars ennemis, et le moindre bruit animal faisait redouter d'être tombé dans une embuscade.

Cette marche ayant été jugée trop éreintante pour des animaux, les SS, sans chiens à leur disposition, ne pouvaient retrouver ma trace à l'odorat.

La boue se conjugua à l'état d'épuisement de mes poursuivants, aussi exténués que moi par cette

longue marche.

Je courus jusqu'à m'effondrer, alors que j'entendais encore les cris des SS qui me recherchaient. Je finis par trébucher et, dans la quasi-obscurité, roulai jusqu'au fond d'une dépression, où je m'immobilisai. Je me couvris le corps et le visage de boue humide, avant de tirer des broussailles au-dessus de moi. Puis je fis de mon mieux pour ne plus bouger. Les Allemands passèrent si près de moi que l'un d'eux me piétina la main. Je n'émis pas le moindre son, si bien qu'il ne découvrit pas que j'étais cachée sous ses bottes.

Enfin, ils finirent par s'en aller. J'attendis une journée entière avant d'y croire et de reprendre ma route à travers la forêt. Je marchai sous le clair de lune, avec la peur de m'endormir, à cause des animaux sauvages qui s'interpellaient. Alors que je ne voyais plus d'autre solution que de m'étendre et de prendre le risque d'être surprise par les loups, j'aperçus quelque chose dans le lointain. Une ombre imposante, un grand toit, une meule de foin.

La grange sentait le cochon et le poulet. Lorsque je m'y glissai, les volatiles perchés ici ou là jacassaient, telles de vieilles commères, trop occupés pour prévenir quiconque de mon intrusion. Avançant à tâtons dans l'obscurité, je grimaçai en heurtant un seau métallique. Ce bruit ne fit venir personne ni s'allumer de lumière dans la maison au bout du chemin. Je repris donc ma progression.

Un grand tonneau rempli de graines était disposé juste devant la porcherie. J'y plongeai les deux mains et engloutis de pleines poignées de cette nourriture au goût de sciure de bois, de mélasse et d'avoine. Je fis l'effort de ne pas manger trop vite, consciente qu'un tel réflexe me rendrait malade. Après avoir enjambé la clôture et écarté deux truies de mon chemin, je plongeai les mains dans l'auge des bêtes. Des épluchures de pommes de terre. Des pelures de fruits. Des croûtons de pain.

Ce fut un festin.

Je finis par m'allonger entre les cochons, réchauffée par leurs dos poilus et protégée par leur masse. Pour la première fois en cinq ans, je m'endormis si repue que j'aurais été incapable d'avaler une bouchée supplémentaire.

Je rêvai que j'avais finalement été exécutée, car je me trouvais certainement au paradis. C'est ce que j'eus en tête jusqu'au moment où j'ouvris les yeux, une fourche pointée sur la gorge.

La femme avait environ l'âge de ma mère, des tresses en couronne sur la tête et des rides aux coins de la bouche. Elle appuya la fourche sur ma gorge, ce qui me fit reculer, tandis que les animaux grognaient et glapissaient autour de moi.

– *Bitte !* m'écriai-je en levant les mains au-dessus de la tête.

J'étais si affaiblie qu'il me fallut m'appuyer sur la clôture de la porcherie pour me relever.

Elle redressa sa fourche puis, avec une lenteur incroyable, elle abaissa les dents de l'outil qu'elle planta devant elle, comme pour se protéger. Elle inclina la tête en m'observant.

Je ne pouvais qu'imaginer le spectacle qui s'offrait à elle : un squelette couvert de boue, vêtu d'un manteau rayé de détenu et portant un bonnet et des mitaines roses crasseux.

– *Bitte...*, murmurai-je de nouveau.

Elle lâcha la fourche et sortit en courant de la grange, non sans fermer la lourde porte derrière elle.

Les cochons mâchaient les lacets des bottes que j'avais volées, tandis que les poulets perchés sur la clôture séparant le poulailler de la porcherie battaient des ailes et caquetaient. Je n'attendis pas davantage pour m'approcher de la porte et en ouvrir le loquet afin de sortir. Le fait que cette femme de fermier soit partie en courant car elle était terrifiée n'impliquait pas qu'elle n'allait pas revenir sous peu avec son mari et une arme. Ne sachant pas quand j'aurais de nouveau l'occasion de me rassasier, je remplis en toute hâte mes poches de graines destinées aux cochons, celles que j'avais avalées la nuit précédente. La porte se rouvrit avant que j'aie pu m'enfuir.

De retour, la femme du fermier portait une miche de pain, un pot de lait et une assiette remplie de saucisses.

– Il faut que vous mangiez, chuchota-t-elle en s’approchant.

Après une hésitation, redoutant un piège, je finis par céder, trop affamée pour laisser passer cette chance. J’attrapai une saucisse et la fourrai dans ma bouche, puis j’arrachai un morceau du pain, que je glissai contre ma joue, ma mâchoire étant encore trop douloureuse pour me permettre de mâcher. Puis je vidai le pot de lait, que je sentis couler sur le menton et dans le cou. Depuis combien de temps n’avais-je pas dégusté de lait frais ? Enfin, je m’essuyai la bouche avec la main, gênée de m’être comportée comme un animal devant cette femme.

– D’où venez-vous ? me demanda-t-elle.

Elle s’exprimait en allemand, ce qui voulait sans doute dire que nous étions entrés en Allemagne. Était-il possible que des citoyens ordinaires n’aient aucune idée de ce qui se passait en Pologne ? Les SS leur avaient-ils menti comme à nous ? Sans me laisser le temps de trouver une réponse, elle secoua la tête.

– Ne me dites rien, c’est mieux. Restez ici, vous serez en sécurité.

Je n’avais aucune raison de lui faire confiance. La plupart des Allemands que j’avais rencontrés s’étaient révélés des brutes dépourvues de conscience. Mais j’avais aussi connu un Herr Bauer, un Herr Fassbinder, un *Hauptscharführer*.

Je finis donc par acquiescer. Elle me désigna le grenier à foin, auquel on accédait par une échelle. Un rayon de soleil filtrait par une fissure dans le toit. Le pain qu’elle m’avait donné toujours en main, je me mis à grimper. Je m’allongeai dans le foin et m’endormis avant même que mon hôtesse ait refermé la porte de la grange.

Des bruits de pas, en contrebas, ne me réveillèrent que plusieurs heures plus tard. En jetant un coup d’œil depuis le haut de l’échelle, je vis ma bienfaitrice, un seau métallique à la main. Une serviette blanche autour du cou, elle portait de son bras libre quelques vêtements pliés.

– Venez, me dit-elle avec douceur, quand elle m’aperçut.

Je me laissai glisser sur l’échelle. Me voyant mal à l’aise, elle tapota une balle de foin, m’invitant à m’asseoir dessus. Quand j’eus obtempéré, elle s’agenouilla à mes pieds. Elle plongea un gant de toilette dans l’eau du seau et se pencha en avant. Puis elle se mit à m’essuyer avec soin le front, les joues, le menton. Quand il fut noir de boue et de crasse, elle rinça le gant dans le seau.

Je la laissai me laver les bras et les jambes. L’eau était tiède, un véritable luxe. Lorsqu’elle fit mine de déboutonner ma robe de travail, j’eus un mouvement de recul.

– Tout doux, murmura-t-elle en posant ses mains habiles sur mes épaules.

Quand elle m’eut fait pivoter de façon que je lui tourne le dos, je sentis le tissu rêche s’écarter de ma peau et tomber par terre pour y former comme une flaque à mes pieds. Le gant passa sur chacune de mes vertèbres saillantes, sur mes hanches anguleuses et sur la forteresse que constituait ma cage thoracique.

Quand elle me retourna face à elle, elle avait les larmes aux yeux. Je croisai aussitôt les bras afin de masquer mon corps dénudé, honteuse de me voir à travers son regard.

Quand j’eus enfilé les vêtements propres – du coton et de la laine, si doux que j’eus la sensation d’être enveloppée dans un nuage –, elle alla remplir le seau d’eau propre et, revenue avec une savonnette dans la main, elle me lava les cheveux. Elle se servit de ses doigts pour retirer la boue, allant jusqu’à couper les mèches trop emmêlées. Enfin, elle s’assit à côté de moi comme ma mère en avait l’habitude, et me coiffa.

Il suffit parfois que quelqu’un vous considère comme tel, sans accorder d’importance à votre allure, pour redevenir un être humain.

Pendant cinq jours, la fermière m'apporta à manger. Des œufs frais, du pain de seigle grillé et de la confiture de groseilles pour le petit déjeuner, des tranches de fromage sur de gros morceaux de pain pour le déjeuner, des cuisses de poulet et des légumes pour le dîner. Je reprenais peu à peu des forces, tant physiquement que moralement. Mes ampoules aux pieds se résorbaient et ma mâchoire me faisait de moins en moins souffrir. J'étais capable de me contenir et de ne pas me précipiter sur la nourriture dès qu'on la déposait devant moi. Nous ne parlions pas de l'endroit d'où je venais, pas plus que de ma destination future. Je tentais de me convaincre que je pourrais rester ici, dans la grange, jusqu'à la fin de la guerre.

J'étais une nouvelle fois à la merci des Allemands. Cependant, à l'image d'un chien ayant reçu tant de coups de pied qu'il redoute même les mains amicales, je me laissais progressivement croire que je pouvais de nouveau accorder ma confiance.

Afin de prouver ma reconnaissance, je nettoyai le poulailler, un travail qui me prit des heures, car je dus m'asseoir à chaque instant pour ne pas m'épuiser. Je pris l'habitude de ramasser les œufs et de les empiler avec soin dans un seau avant l'arrivée de la fermière, chaque après-midi. Je débarrassai les poutres de leurs toiles d'araignées et balayai le grenier à foin, dont on discernait à présent le plancher sous les balles.

Un soir, la fermière ne se présenta pas.

La faim qui me tirailla alors n'eut rien de comparable à ce que j'avais connu au camp ou lors de la marche. J'avais été si longtemps privée de nourriture que je remarquai à peine le fait de manquer un repas. Peut-être mon hôtesse était-elle malade ? Peut-être était-elle en déplacement ? Le lendemain matin, quand j'entendis la porte de la grange s'ouvrir, je descendis en vitesse l'échelle, consciente que la compagnie de cette femme m'avait davantage manqué que ce que j'avais imaginé.

Comme elle avait le soleil dans le dos, il me fallut un moment pour remarquer qu'elle avait les yeux rouges et bouffis et qu'elle n'était pas seule. Vêtu d'une chemise en flanelle et de bretelles, un homme lourdement appuyé sur une canne se tenait derrière elle. Il était accompagné d'un agent de police.

Mon sourire s'évanouit instantanément. Plantée sur le sol de la grange, j'agrippai si fort l'échelle que mes ongles s'enfoncèrent dans le bois.

– Je suis désolée..., balbutia la fermière, qui ne put en dire davantage, rappelée à l'ordre par une secousse de son mari.

Le policier m'attacha les mains, ouvrit en grand la porte de la grange et me mena jusqu'à un camion garé dans l'allée.

Ma mère disait toujours que, parfois, il suffit de considérer une tragédie d'un autre œil pour y voir un miracle, comme les fous qui croient voir de l'or dans un rocher. C'était certainement vrai, concernant les morts survenues dans ma famille. Au moins parce que mes proches ne me voyaient pas vivre ces horreurs dans cet état, parce qu'ils ne voyaient plus le monde dans cet état. Le meurtre d'une autre femme m'avait permis d'obtenir une paire de bottes solides. Sans la marche entamée à Neusalz, jamais je n'aurais trouvé cette grange et profité de trois bons repas par jour pendant près d'une semaine.

Puisque le fermier avait bel et bien découvert l'invitée clandestine de sa femme et l'avait dénoncée à la police, j'eus au moins la chance d'être conduite au camp auquel j'étais destinée à l'arrière d'un camion, économisant ainsi des forces comme jamais je ne l'aurais pu, si j'avais dû marcher jusqu'au bout. Ainsi, quand nous arrivâmes à Flossenbürg, le 11 mars 1945, le même jour, non sans ironie, que celles qui étaient parties à pied de Neusalz, plus de la moitié de ces prisonnières étaient mortes, tandis que j'étais encore en vie.

Une semaine plus tard, on nous fit embarquer dans un train à destination d'un autre camp. Nous

parvînmes à Bergen-Belsen la dernière semaine de mars. Nous avons été entassées dans les wagons comme des boîtes de conserve sur une étagère d'épicerie, si bien que le moindre mouvement revenait à prendre un pied dans le visage ou faisait grogner une voisine. Chacune tentait à tout prix de ne pas trop s'approcher du seau débordant qui nous servait de latrines. Quand le train s'immobilisa, nous sortîmes en titubant, nous soutenant les unes les autres comme si nous avions trop bu. Je ne parvins à effectuer que quelques pas avant de m'effondrer.

La première chose que je notai fut l'odeur, que j'aurais été incapable de décrire. La senteur de chair brûlée régnant à Auschwitz n'était rien, comparée à cette puanteur de maladie, d'urine, d'excréments et de mort. Elle s'infiltrait par les narines et obligeait à respirer par à-coups, par la bouche. Il y avait partout des tas de cadavres, certains jetés en désordre, d'autres soigneusement empilés comme des briques ou un château de cartes. Les prisonnières suffisamment en forme portaient les corps ailleurs.

Dans ce camp, tout le monde souffrait du typhus. Comment aurait-il pu en être autrement, quand des centaines de personnes s'entassaient dans des baraquements conçus pour en abriter cinquante, quand les latrines se résumaient à un trou en plein air, quand il n'y avait pas assez de nourriture ni d'eau potable pour les milliers de détenues arrivées par camions ?

Nous ne travaillions pas. Nous pourrissions, recroquevillées comme des escargots sur le sol des bâtiments, car ce n'était que de cette façon que nous pouvions toutes y tenir. Les gardiens venaient récupérer les mortes. Ils prenaient parfois aussi des vivantes, une confusion excusable, tant il était parfois difficile de faire la différence. Les nuits s'écoulaient au rythme des gémissements, des fièvres brûlantes, des hallucinations. Le matin venu, nous nous traînions à l'extérieur pour l'*Appell*, alignées des heures durant pour être comptées.

Je m'étais liée d'amitié avec une certaine Tauba, qui, avec sa fille Sura, était originaire de Hrubieszów. Tauba possédait quelque chose à quoi elle s'accrochait avec autant de hargne que moi autrefois à mon carnet relié de cuir. Il s'agissait d'une couverture élimée infestée de poux. Sura et elle s'en étaient servies lors de la marche qui les avait menées ici, bravant la neige et les éléments, survivant à la nuit quand d'autres mouraient de froid. Tauba l'utilisait désormais pour réchauffer Sura, tombée malade quelques jours après leur arrivée au camp. Elle enveloppait sa fille dans la couverture et la berçait en lui fredonnant des comptines. Durant l'*Appell*, Tauba et moi nous servions de nos deux corps pour soutenir Sura comme dans un étau.

Une nuit, Sura, plus ou moins en train de rêver, réclama de la nourriture.

– Qu'aimerais-tu que je te prépare ? lui murmura sa mère en la serrant contre elle. Un poulet rôti ? Avec de la sauce, des carottes confites et de la purée ? (Elle avait les yeux brillants de larmes.) Et du beurre, un gros morceau, comme de la neige au sommet d'une montagne. (Elle étreignit plus fort encore Sura, dont la tête bascula sur son cou fragile.) Demain matin, quand tu auras de nouveau faim, je t'apporterai mes galettes spéciales, fourrées de fromage blanc et saupoudrées de sucre. Des haricots en sauce, des œufs, du pain bis et des myrtilles tout juste cueillies. Il y aura tant de choses, Surele, que tu ne pourras pas tout finir.

Je savais que certaines détenues, parmi les plus en forme, parvenaient à se rendre aux cuisines et à dénicher de la nourriture dans les poubelles. Curieusement, elles n'étaient pas punies, peut-être parce que les gardiens ne tenaient pas trop à s'approcher de nous et à risquer d'attraper une maladie, ou peut-être parce que plus personne ne s'en souciait. Le lendemain, après m'être assurée que Sura respirait encore, je me joignis à un petit groupe qui se dirigeait vers la cuisine.

– Comment fait-on ? demandai-je, nerveuse à l'idée de me trouver dehors en plein jour.

Cela étant, nous n'étions pas en train d'esquiver une corvée. Nous n'avions rien à faire dans ce camp, si ce n'est attendre. Quelle importance si nous traînions ici, sous une fenêtre de la cuisine, plutôt que dans un bâtiment ?

La fenêtre s'ouvrit et une femme robuste jeta le contenu d'un seau de restes. Des épluchures de

pommes de terre, un fond d'ersatz de café, des peaux de saucisses et d'oranges, les os d'un rôti. Mes compagnes se jetèrent au sol comme des animaux et attrapèrent ce qu'elles purent. Mon hésitation me coûta les meilleurs morceaux de ces ordures, néanmoins je parvins à récupérer un bréchet de poulet – l'os à vœux –, ainsi qu'une poignée d'épluchures de pommes de terre. Je glissai le tout dans ma poche et rejoignis au plus vite Tauba et Sura.

Je tendis les épluchures à Tauba, qui tenta d'en faire mâcher une à sa fille, laquelle avait hélas sombré dans l'inconscience.

– Mange, alors, lui dis-je. Elle aura besoin de tes forces quand elle ira mieux.

– J'aimerais y croire, lâcha Tauba en secouant la tête.

Je sortis de ma poche le bréchet.

– Quand j'étais petite et que Basia, ma sœur, et moi désirions toutes les deux très fort la même chose, comme un nouveau chariot ou une promenade à la campagne, nous nous mettions d'accord. Dès le poulet du shabbat suivant, nous prenions l'os à vœux et formulions le même souhait. Ainsi, il ne pouvait que se réaliser.

Je brandis l'os en forme de lance-pierres, le tenant d'un côté, puis Tauba m'imita.

– Prête ? dis-je.

L'os se brisa de mon côté ; le souhait de Tauba serait donc exaucé. Mais cela ne changea rien.

Cette nuit-là, lorsque le kapo vint chercher les morts, le corps de Sura fut le premier à être emporté.

Tauba se mit à gémir, chavirée par cette perte. Elle plongea le visage dans la couverture, la seule chose lui restant de sa fille. Bien qu'étouffés, ses pleurs se muèrent bientôt en cris, que je continuai d'entendre même en me bouchant les oreilles. Ces cris devinrent des couteaux, brandis autour de ma tête, telles des dagues. Je les vis avec stupéfaction me percer la peau, d'où jaillit non pas du sang mais du feu.

Minka. Minka ?

Le visage flou de Tauba apparut dans mon champ de vision, comme si j'étais allongée au fond de l'océan, les yeux levés vers le soleil. *Minka, tu as de la fièvre.*

J'étais saisie de tremblements incontrôlables et mes vêtements étaient trempés de sueur. Je savais de quelle façon cela finirait. D'ici quelques jours, je serais morte.

Tauba eut alors une réaction stupéfiante. Elle déchira sa couverture en deux et m'enveloppa les épaules d'une de ces moitiés.

Tant qu'à mourir, autant que ce soit à ma façon. En cela, je ressemblais à ma sœur, finalement. Je ne rendrais pas l'âme dans un bâtiment fétide, cernée de malades. La dernière personne à prendre une décision pour moi ne serait pas un gardien portant mon cadavre quelque part pour qu'il se décompose sous le soleil de midi.

Je sortis donc en titubant, et sentis la fraîcheur de l'air extérieur sur ma peau. Je serrai la couverture... puis je m'effondrai à terre.

Je savais que j'éviterais ainsi à quelqu'un la corvée de porter mon cadavre le lendemain matin. Pour l'heure, frissonnant et luttant contre la fièvre, je laissai mon regard se perdre dans le ciel nocturne.

Il n'y avait pas tant d'étoiles à Łódź, ville trop importante et trop agitée. Mon père m'avait tout de même appris à reconnaître quelques constellations quand j'étais enfant, lors de vacances passées à la campagne. Nous étions seulement tous les quatre, dans une maisonnette de location près d'un lac, alternant pêche, lecture, randonnées et backgammon. Ma mère gagnait toujours à ces jeux de société, tandis que mon père rapportait toujours le plus gros poisson.

La nuit, mon père et moi nous installions parfois sur le perron, où l'air était si frais qu'on le buvait, plutôt que de simplement le respirer. Mon père me montra ainsi le Lion, exactement au-dessus de nos têtes. Baptisé d'après une autre bête mythique, le lion de Némée, un féroce animal géant doté d'une peau que ne pouvaient percer poignards ou épées. Le premier des douze travaux d'Hercule consista à

le tuer. S'étant rapidement rendu compte que ce monstre ne pouvait être abattu à coups de flèches, il le contraignit à se réfugier dans une grotte, où il l'assomma d'un coup sur la tête avant de l'étrangler. Pour témoigner de sa victoire, il se servit des griffes de la bête pour en arracher la peau.

« Tu vois, Minka, tout est possible, me dit mon père. Même la bête la plus terrifiante peut un jour être reléguée au rang de souvenir lointain. » Puis il me prit la main et me fit décrire la constellation. « Regarde, voici la tête, et là, c'est la queue. Et ici le cœur. »

J'étais morte et je voyais une aile d'ange. Blanche et éthérée, elle s'élevait et replongeait dans un coin de mon champ de vision.

Mais si j'étais morte, pourquoi ma tête me paraissait-elle aussi lourde qu'une enclume ? Pourquoi sentais-je toujours l'affreuse puanteur de ce lieu ?

Après m'être redressée avec efforts, je compris que ce que j'avais pris pour une aile était en réalité un drapeau, un morceau de tissu flottant dans le vent, attaché à la tour de garde dominant le baraquement où j'avais été installée.

La tour de garde était vide.

Tout comme la suivante.

Il n'y avait plus le moindre soldat dans les environs. Aucun Allemand. On eût dit une ville fantôme.

D'autres prisonnières avaient compris ce qui se passait.

– Debout ! cria l'une d'elles. Debout, ils sont tous partis !

Je fus emportée par une marée humaine jusqu'à la clôture. Nous avaient-ils laissés ici pour que nous mourions de faim ? Y avait-il parmi nous une femme assez forte pour arracher ces fils de fer barbelés ?

Dans le lointain, j'aperçus des camions ornés de croix rouges sur les flancs. C'est à ce moment que je compris que ce n'était pas grave si nous n'étions plus assez fortes. Désormais, d'autres personnes le seraient pour nous.

J'ai été prise en photo, ce jour-là. J'ai vu ce cliché dans un documentaire de PBS traitant du 15 avril 1945, date à laquelle les premiers chars britanniques ont atteint Bergen-Belsen. Voir mon visage sur un corps de squelette m'a profondément choquée. Je me suis même procuré la vidéo de ce documentaire, afin de la revoir et de figer l'image au bon moment, pour en être certaine. Mais oui, c'était moi, avec mon bonnet et mes mitaines roses et la couverture de Sura sur mes épaules.

Jusqu'à aujourd'hui, je n'avais révélé à personne que c'était moi sur cette séquence vidéo.

Je pesais trente kilos le jour où les Britanniques nous libérèrent. Un homme en uniforme s'approcha de moi. Incapable de tenir debout plus longtemps, je m'effondrai dans ses bras. Il me porta jusqu'à une tente qui faisait office d'infirmerie.

– Vous êtes libres, annonça-t-on dans les haut-parleurs, en anglais, en allemand, en yiddish, en polonais. Vous êtes libres, restez calmes. De la nourriture va arriver. De l'aide est en route.

Tu vas à présent me demander pourquoi je ne t'ai jamais raconté tout cela. C'est parce que je sais quelle puissance un récit peut avoir. Il peut changer le cours de l'Histoire. Il peut sauver une vie. Mais il peut également être un gouffre, des sables mouvants dans lesquels on reste englué, incapable d'écrire sa propre histoire.

On pourrait penser qu'un tel témoignage change les événements, pourtant ce n'est pas le cas. J'ai lu dans les journaux que la même chose s'est répétée au Cambodge, au Rwanda, au Soudan.

La vérité est beaucoup plus dure que la fiction. Certains survivants éprouvent le désir de raconter ce qui s'est passé. Ils en parlent dans des écoles, des musées et des synagogues. J'imagine que c'est ainsi qu'ils donnent un sens à ce qu'ils ont subi. J'en ai entendu dire qu'ils estimaient que c'était pour eux une responsabilité, peut-être même la raison pour laquelle ils avaient survécu.

Mon mari, ton grand-père, me disait souvent : « Minka, tu étais écrivain, songe un peu à l'histoire que tu pourrais raconter. »

C'est précisément parce que j'ai été écrivain que je n'ai jamais pu m'y résoudre.

Les armes dont dispose un écrivain sont imparfaites. Certains mots n'ont plus de relief, tant ils ont été galvaudés. *Amour*, par exemple. Je pourrais écrire mille fois le mot *amour* et ainsi susciter mille sentiments différents en fonction des lecteurs.

Quel intérêt de coucher sur le papier des émotions trop complexes, trop intenses, trop énormes pour être traduites par un alphabet ?

Amour n'est pas le seul mot imparfait.

Il en va de même pour *haine*. Et *guerre*.

Et *espoir*. Oh oui, *espoir* !

Voilà donc pourquoi je n'ai jamais raconté mon histoire.

Ceux qui l'ont vécue savent que les mots ne pourront jamais la décrire.

Et ceux qui ne l'ont pas vécue ne comprendront jamais.

TROISIÈME PARTIE

« Comme il est merveilleux que nul n'ait besoin d'attendre un seul instant pour commencer à améliorer le monde. »

ANNE FRANK, *Journal*

Il était plus rapide que moi et plus fort. Quand il m'eut enfin rattrapée, il me plaqua la main sur la bouche, pour m'empêcher de crier, puis me traîna dans une grange abandonnée, où il me jeta sur un lit de foin poussiéreux. Les yeux levés vers lui, je me demandai qui il était vraiment, et comment j'avais pu ne pas m'en rendre compte.

– Tu vas me tuer, moi aussi ? lui dis-je sur un ton de défi.

– Non, répondit Aleks à voix basse. Je fais mon possible pour te sauver.

Il passa le bras à travers le carreau brisé d'une fenêtre et ramassa une poignée de neige, avec laquelle il se frotta les bras, avant de s'essuyer avec des lambeaux de sa chemise.

Des blessures récentes, à hauteur des épaules, du torse et dans le dos, étaient clairement visibles, en plus d'une dizaine d'autres au moins, de fines entailles à l'intérieur du bras, sur le poignet et dans la paume de sa main.

– Après qu'il t'a attaquée, je m'y suis remis, dit Aleks. À faire du pain.

– Je ne comprends pas...

Sous le clair de lune, les cicatrices de son bras formaient une échelle argentée.

– Je n'ai pas demandé à être ce que je suis, dit-il, la voix serrée. Je tâche de garder Casimir enfermé et caché. Je le nourris de viande crue, mais il a toujours faim. Je fais le maximum pour empêcher sa nature de reprendre le dessus. J'essaie aussi de me contenir moi-même. J'y parviens, la plupart du temps. Mais un jour, il s'est enfui pendant que j'étais sorti lui chercher de la nourriture. J'ai suivi sa trace dans les bois. Il s'en était pris à ton père, qui coupait du bois pour le four avec une hache. Mon intervention, destinée à détourner l'attention de Casimir, offrit à ton père une chance de contre-attaquer. Il réussit à porter un coup sur la cuisse de Casimir. Je décidai alors de me saisir de la hache. Je ne sais pas si c'est à cause de son odeur ou de l'adrénaline qui montait en lui... (Aleks regarda ailleurs.) Je ne sais pas ce qui s'est passé, ni pour quelle raison je n'ai pas réussi à me contrôler. Casimir est toujours mon frère, c'est ma seule excuse. (Il passa sa main dans ses cheveux, qui se redressèrent comme une crête de coq.) Je savais que si cela se reproduisait, ne serait-ce qu'une fois, ce serait une fois de trop. Il fallait que je trouve une façon de protéger les autres, juste au cas où. Je t'ai donc proposé de travailler pour toi.

En regardant ses cicatrices, je repensai au petit pain qu'il avait pris l'habitude de me préparer chaque jour, ainsi qu'à la façon dont il me suppliait de le manger en entier. Je repensai aux baguettes que j'avais vendues cette semaine, aux clients qui m'avaient dit que leur goût était digne d'une expérience religieuse. Je repensai à la vieille Sal, qui m'avait dit que la seule façon de ne rien craindre de la part d'un upiór était de consommer son sang. Je repensai à la teinte rosâtre de la farine et compris ce qu'Aleks était en train de me dire.

Il se saignait aux quatre veines, littéralement parlant, afin de nous protéger de lui-même.

SAGE

Ma grand-mère est une survivante à double titre. Elle a triomphé d'un cancer, bien avant que je ne sache qu'elle avait également été victime de l'Holocauste.

J'étais petite, à peine âgée de trois ou quatre ans. Mes sœurs allaient à l'école en journée, et ma mère m'emmenait avec elle chez mamie tous les matins, quand mon grand-père partait travailler, afin qu'elle ne reste pas seule durant sa convalescence. Ma grand-mère avait subi une mastectomie radicale. Durant son rétablissement, elle restait allongée sur le canapé, tandis que je regardais *1, rue Sésame* en faisant du coloriage sur la table basse, près d'elle. Pendant ce temps, ma mère faisait le ménage, la vaisselle, et lui préparait ses repas. Toutes les heures, elle faisait ses exercices, qui consistaient à lever les doigts contre le mur, derrière le canapé, aussi haut que possible, afin de reconstruire les muscles endommagés par la chirurgie.

Chaque matin, après notre arrivée, ma mère aidait mamie à s'installer dans la salle de bains pour prendre sa douche. Après avoir fermé la porte, elle défaisait la fermeture Éclair de la robe de chambre de grand-mère, qu'elle laissait ensuite se doucher sous un jet d'eau fumante. Un quart d'heure plus tard, elle frappait doucement à la porte et entrait de nouveau dans la salle de bains, d'où elles ressortaient toutes les deux. Vêtue d'une robe d'intérieur propre, mamie sentait alors le talc, quelques cheveux humides sur la nuque, mais les autres mystérieusement secs.

Un jour, après avoir installé mamie dans la douche, ma mère grimpa à l'étage, une pile de linge plié dans les bras.

– Ne bouge pas jusqu'à ce que je revienne, Sage, me dit-elle.

Je ne détournai même pas la tête de la télévision, car Oscar le Ronchon était à l'antenne. Or j'avais peur d'Oscar. Si je regardais ailleurs, il risquait de surgir de sa poubelle.

Dès que ma mère fut montée et qu'Oscar eut disparu de l'écran, je me dirigeai vers la salle de bains. La porte était restée ouverte, afin de permettre à ma mère d'y entrer. J'entrouvris le battant et sentis mes cheveux friser sous l'effet de la vapeur d'eau qui m'enveloppa instantanément.

Dans un premier temps, je ne vis rien ; j'avais la sensation d'avoir pénétré dans un nuage. Puis j'aperçus ma grand-mère, de l'autre côté de la paroi en verre de la douche, assise sur un petit tabouret en plastique. Elle avait fermé le robinet d'eau, mais était toujours coiffée de sa charlotte à pois rouges qui ressemblait à un champignon de dessin animé. Elle avait posé sa serviette sur ses genoux et, de sa main valide, se saupoudrait le corps de talc.

Je ne l'avais jamais vue nue. Je n'avais jamais vue ma mère nue non plus, d'ailleurs. J'ouvris donc grands les yeux, tant les différences entre son corps et le mien étaient nombreuses.

La peau, pour commencer, détendue à hauteur des genoux, des coudes et du ventre, comme si elle n'était pas assez remplie. La blancheur de ses cuisses, comme si elle ne sortait jamais dehors en minishort, ce qui était sans doute le cas.

Les chiffres sur son bras, qui me rappelèrent ceux que l'employé de l'épicerie scannait quand nous achetions des provisions.

Et, bien entendu, la cicatrice à la place du sein gauche.

Encore rouge vif, la chair plissée ne recouvrait plus qu'une surface aussi verticale qu'un mur.

Ayant remarqué ma présence, ma grand-mère ouvrit la porte de la douche de la main droite ; la senteur de talc manqua de peu de m'étouffer.

– Approche, *Sagele*, me dit-elle. Je n'ai rien à te cacher.

J'avançai d'un pas avant de me figer, les cicatrices de ma grand-mère étant beaucoup plus

effrayantes qu'Oscar lui-même.

– Tu remarques que je ne suis pas comme tout le monde, poursuivit-elle.

Je hochai la tête. À cet âge, je ne possédais pas le vocabulaire nécessaire pour expliquer ce que je voyais, mais je comprenais que cela ne correspondait pas à ce que j'aurais dû voir.

– Il n'est plus là, dis-je en désignant la peau rougeâtre.

Le sourire de ma grand-mère suffit à me faire oublier la cicatrice et à la voir telle que je la connaissais.

– C'est vrai, mais tu as vu tout ce que j'ai encore ? dit-elle.

Je patiente dans la chambre, pendant que l'aide à domicile la prépare pour le coucher. Daisy empile avec délicatesse les oreillers comme mamie le préfère, puis elle l'installe sous la couverture avant de se retirer pour la nuit. Assise au bord du lit, je prends la main de grand-mère, froide et sèche au toucher. Je ne sais que dire. Je ne sais pas s'il y a encore quelque chose à dire.

Je ressens des picotements sur le visage, comme si nos cicatrices se reconnaissaient, même si celles qu'elle vient de me révéler sont restées invisibles. J'ai envie de la remercier de m'avoir raconté son histoire. J'ai envie de la remercier d'avoir survécu, car sans elle, je ne serais pas ici pour l'écouter. Cependant, comme elle l'a dit, les mots, parfois, ne sont pas assez profonds pour contenir tous les sentiments qu'on essaie d'y mettre.

De sa main libre, elle se saisit avec légèreté du bord de sa couverture, qu'elle remonte jusqu'au menton.

– À la fin de la guerre, il a fallu se réhabituer au confort, dit-elle. Je suis restée très longtemps incapable de dormir sur un matelas, préférant m'allonger par terre avec une couverture. (Elle lève les yeux vers moi ; l'espace d'un instant, je revois la jeune fille qu'elle a été.) C'est ton grand-père qui m'a remise dans le droit chemin : « Je t'aime, Minka, mais il est hors de question que je dorme par terre. »

Je me souviens de mon grand-père comme d'un homme à la voix douce, qui adorait les livres. Il avait toujours les doigts tachés d'encre, à force de rédiger des reçus pour les clients de sa librairie ancienne.

– Vous vous êtes rencontrés en Suède, dis-je, comme nous l'avons tous entendu raconter.

Elle acquiesce.

– C'est là que je suis allée, après avoir été guérie du typhus. À l'époque, nous autres survivants, étions autorisés à voyager gratuitement dans toute l'Europe. Je me suis donc retrouvée en compagnie d'une autre femme dans une pension de Stockholm. Chaque jour, je prenais le petit déjeuner au restaurant, simplement parce que j'en avais la possibilité. Ton grand-père était un soldat sur le départ. Il m'a dit que jamais de sa vie il n'avait vu une fille dévorer autant de galettes. (Un sourire plisse son visage.) Il est ensuite venu tous les jours dans ce restaurant, s'installant juste à côté de moi au comptoir, jusqu'à ce que j'accepte son invitation à dîner.

– Il a eu le coup de foudre pour toi.

– Loin de là, s'esclaffe ma grand-mère. Je n'étais qu'un tas d'os. Pas de poitrine, pas de courbes, rien, et sur le crâne des cheveux de deux ou trois centimètres ; je ne pouvais pas faire mieux, après m'être débarrassée de mes poux. Je ressemblais à peine à une fille. Lors de ce premier rendez-vous, je lui ai demandé ce qu'il voyait quand il me regardait. Il m'a répondu : « Mon avenir ».

Soudain, je me souviens d'une promenade dans le quartier, avec mes sœurs et ma grand-mère, alors que j'étais plus jeune. Je n'avais pas voulu les accompagner car j'étais en train de lire, sans compter que flâner sans but ne rimait à rien à mes yeux. Ma mère ayant insisté, nous accompagnâmes toutes les trois ma grand-mère à une allure d'escargot dans les rues voisines. Celle-ci fut contrariée de nous voir marcher sur la chaussée. « Pourquoi rester dans le caniveau, quand on peut profiter de ce superbe

trottoir ? » dit-elle. Sur le moment, je crus qu'elle faisait preuve d'une prudence extrême, se souciant d'éventuelles voitures dans cette allée résidentielle quasi déserte. Aujourd'hui, je me rends compte qu'elle ne comprenait pas pourquoi nous n'utilisions pas le trottoir, simplement parce que cela nous était possible.

J'imagine que lorsqu'on vous prive d'une liberté, vous en venez à la considérer comme un privilège, et non comme un droit.

– Lors de notre arrivée aux États-Unis, ton grand-père a suggéré que je fréquente un groupe d'autres personnes comme moi, des gens qui avaient été internés dans les camps, tu vois. Je l'ai traîné là-bas avec moi. Nous avons participé à trois réunions. Tout le monde parlait de ce qui s'était passé et de la haine qu'ils éprouvaient à l'encontre des Allemands. Je ne voulais pas de ça. Débarquée dans un nouveau pays magnifique, je préférais parler de cinéma, de mon séduisant mari et de mes nouveaux amis. J'ai donc renoncé à ce groupe pour poursuivre ma vie.

– Comment as-tu pu pardonner aux Allemands, après ce qu'ils t'ont fait ?

Prononcer ces mots à haute voix me fait penser à Josef.

– Qui a dit que c'était le cas ? s'étonne ma grand-mère. Jamais je n'ai pu pardonner au *Schutzhaftlagerführer* d'avoir tué ma meilleure amie.

– Je te comprends.

– Non, Sage. Je dis que je n'ai pas pu – littéralement parlant – car ce n'est pas à moi de le faire. Seule Darija aurait pu lui pardonner son crime, ce qui n'est plus possible par sa faute à lui. En suivant le même raisonnement, je devrais être capable de pardonner au *Hauptscharführer*. S'il m'a fracturé la mâchoire, il m'a aussi sauvé la vie. (Elle secoue la tête.) Pourtant, j'en suis incapable.

Elle reste silencieuse un si long moment que je crois qu'elle s'est endormie.

– Quand j'étais enfermée dans la cellule d'inanition, je l'ai haï, reprend-elle à voix basse. Non pas pour m'avoir dupée en m'incitant à lui faire confiance, ni même pour m'avoir frappée, mais pour m'avoir fait perdre la compassion que j'éprouvais pour l'ennemi. Après cet épisode, je n'ai plus repensé à Herr Bauer ni à Herr Fassbinder ; pour moi, les Allemands étaient tous les mêmes, et je les détestais. (Elle se tourne vers moi.) Ce qui veut dire que je ne valais alors pas mieux qu'eux.

Léo lève la tête quand je ferme la porte de la chambre derrière moi, après que ma grand-mère s'est endormie.

– Vous tenez le coup ? s'enquiert-il.

Je remarque qu'il a nettoyé la cuisine, rincé les verres dont nous nous sommes servis pour le thé, balayé les miettes de la table et passé un coup de torchon sur la paillasse.

– Elle dort, dis-je, sans vraiment répondre à sa question. (Et comment le pourrais-je ? Comment quiconque pourrait-il être à l'aise, après ce que nous avons entendu aujourd'hui ?) Daisy est là, si elle a besoin de quoi que ce soit.

– Écoutez, je sais à quel point ce doit être pénible d'entendre de telles choses...

– Non, vous n'en savez rien, vous faites ça dans le cadre de votre job, Léo, mais ça n'a rien de personnel, pour vous.

– En fait, si, c'est très personnel, rectifie-t-il, ce qui me fait aussitôt culpabiliser.

Il a voué sa vie à retrouver les individus qui ont perpétré ces crimes, tandis que je ne m'en suis pas souciée au point de pousser ma grand-mère à se livrer à moi, même quand, adolescente, j'ai appris qu'elle était une rescapée des camps.

– Notre homme est bien Reiner Hartmann, n'est-ce pas ?

– Nous verrons bien, me répond Léo, en éteignant la lumière de la cuisine.

– Pourquoi ne me le dites-vous pas ?

– Je suis agent fédéral, explique-t-il avec un léger sourire. Si je vous disais tout, il faudrait après

que je vous tue.

– Vraiment ?

– Non. (Il me tient la porte et s'assure ensuite qu'elle est bien verrouillée derrière nous.) Pour le moment, tout ce que nous savons, c'est que votre grand-mère a été détenue à Auschwitz, où il y avait des centaines de SS. Elle n'a pas encore identifié votre Josef comme étant l'un d'eux.

– Ce n'est pas mon Josef.

Léo m'ouvre la portière de sa voiture de location, puis s'installe côté conducteur.

– Je sais que cette affaire vous tient particulièrement à cœur et que vous aimeriez qu'elle soit réglée avant-hier sans faute, mais pour que mon service puisse la mener jusqu'au bout, nous ne devons négliger aucun détail. Quand vous étiez avec votre grand-mère, j'ai téléphoné à une collaboratrice historique à Washington. Genevra prépare une série de photos, qu'elle va m'envoyer par FedEx à l'hôtel. Avec un peu de chance, et si votre grand-mère est d'accord pour examiner ces clichés, nous aurons peut-être dès demain la preuve nécessaire pour lancer la machine.

– Mais Josef m'a tout avoué, dis-je tandis que Léo démarre.

– Justement. Il ne veut pas être extradé ni poursuivi en justice, sinon c'est à moi qu'il se serait confié. Nous ignorons tout de ses intentions, s'il est en plein délire ou s'il a envie de mourir de façon étrange. On pourrait citer une dizaine de raisons expliquant qu'il ait besoin de votre aide pour un suicide assisté. Peut-être estime-t-il devoir se faire passer pour un personnage détestable afin d'obtenir votre accord. Je n'en sais rien.

– Mais tous ces détails...

– Il a quatre-vingt-dix ans et quelques. Il est tout à fait possible qu'il ait passé les cinquante dernières années à visionner des documentaires historiques. Les experts sur la Seconde Guerre mondiale sont nombreux. Les détails ne sont intéressants que s'ils sont liés à un individu en particulier. C'est pour cette raison que si nous parvenons à faire confirmer son récit par un témoin oculaire l'ayant vraiment vu à Auschwitz, alors nous aurons subitement de quoi lui intenter un procès.

– Ça bouge plus vite dans *New York, unité spéciale*, dis-je, les bras croisés.

– C'est parce que le contrat de Mariska Hargitay doit bientôt être renégocié, plaisante Léo. Écoutez, la première fois que j'ai entendu un témoignage de survivant des camps, j'ai éprouvé la même impatience que vous. Et encore, il ne s'agissait pas de ma grand-mère. J'avais envie de tuer tous les nazis, même ceux qui étaient déjà morts.

Je m'essuie les yeux, embarrassée de pleurer devant lui.

– Je n'arrive même pas à imaginer certaines choses qu'elle nous a racontées.

– Je les ai entendues quelques centaines de fois, et ça ne devient jamais plus facile, dit Léo, d'une voix douce.

– On rentre chez nous, maintenant ?

– Oui, on s'offre une bonne nuit de sommeil et on attend l'arrivée des photos. Ensuite, nous irons de nouveau rendre visite à votre grand-mère, en espérant qu'elle soit d'accord pour procéder à une identification.

Qui allons-nous aider, si tel est le cas ? Certainement pas ma grand-mère. Alors qu'elle a passé des années à devenir quelqu'un d'autre, à ne plus être une victime, n'allons-nous pas la contraindre à en redevenir une en lui demandant d'identifier cet officier allemand ? Je pense à Josef, ou Reiner, quel que soit son véritable prénom. Nous avons tous une histoire que nous cherchons à taire afin de nous protéger. Certains y parviennent mieux que d'autres.

Mais comment peut-on vivre dans un monde où personne n'est ce qu'il prétend être ?

Un silence s'installe entre Léo et moi, comblant l'intérieur du véhicule. Je sursaute quand le GPS nous indique de tourner à droite pour nous engager sur l'autoroute. Léo se met à tripoter la radio.

– On devrait peut-être écouter un peu de musique, dit-il.

Le rock qui envahit l'habitable le fait grimacer.

– Dommage que nous n'ayons pas de CD, dis-je.

– Je ne sais pas faire marcher ces machins, de toute façon. Je n'en ai pas dans ma voiture.

– De lecteur CD ? Vous plaisantez ? Vous avez... une Ford T ?

– Non, une Subaru. Et je n'ai qu'un lecteur huit pistes.

– Ça existe encore ?

– Ne me jugez pas, mais j'aime bien les antiquités.

– Vous aimez les vieux groupes, alors, dis-je intriguée. Les Shirelles, les Troggs, Jan & Dean...

– Eh, ce n'est pas vieux, ça ! Je pensais plutôt à Cab Calloway, Billie Holiday, Peggy Lee... Woody Herman...

– Attention, vous allez être surpris.

Je change de station. Léo écarquille les yeux quand la voix de Rosemary Clooney nous parvient.

– C'est incroyable ! C'est une radio de Boston ?

– C'est SiriusXM. Une radio diffusée par satellite. Chouette technologie. À propos de modernité, vous savez qu'on fait des films parlants, maintenant ?

– Je sais ce qu'est la radio par satellite, se défend Léo avec un petit sourire. Je n'avais simplement jamais pensé que...

– Que ça valait le coup d'en écouter ? N'est-ce pas un peu dangereux de vivre dans le passé ?

– Pas plus que de vivre dans le présent et de se rendre compte que rien n'a changé.

Ces mots font repenser à ma grand-mère.

– Elle a dit que c'était pour ça qu'elle ne voulait pas raconter ce qui lui était arrivé. Elle n'en voyait pas l'intérêt.

– Je ne la crois qu'à moitié. Voir l'Histoire se répéter peut être destructeur pour eux, c'est vrai, mais, généralement, c'est pour une autre raison que les rescapés des camps gardent leurs souvenirs pour eux.

– Laquelle ?

– Pour protéger leur famille. On est vraiment en plein trouble de stress posttraumatique. Quelqu'un qui a subi un tel choc peut oublier certaines émotions tout en laissant les autres intactes. Les survivants qui donnent l'impression d'être en pleine forme sont parfois vidés émotionnellement. À cause de cela, il arrive qu'ils éprouvent des difficultés à communiquer avec leurs enfants ou leur conjoint. Ils décident parfois de rester muets, afin de ne pas décevoir leurs proches. Ils redoutent de transmettre leurs cauchemars ou de s'attacher à quiconque, dans la crainte d'éprouver de nouvelles pertes. Malheureusement, les enfants grandissent en imitant ce comportement avec leur propre famille.

J'essaie de me souvenir de mon père se comportant de façon distante, sans succès. Néanmoins, il n'a jamais évoqué les secrets de ma grand-mère. Celle-ci a-t-elle tenté de l'épargner en ne lui révélant rien ? En a-t-il tout de même souffert ? Cet isolement émotionnel a-t-il sauté une génération ? Je ne laisse pas les gens voir mon visage, j'ai dégoté un job qui me permet de travailler seule, de nuit et j'ai cédé aux avances d'un homme dont je savais qu'il ne serait jamais mien, car je ne pensais pas avoir un jour la chance de trouver quelqu'un qui m'aimerait pour la vie. Me suis-je cachée parce que j'étais un monstre, ou suis-je devenue un monstre à force de me cacher ? Ma cicatrice n'a-t-elle été que le déclencheur de ce traumatisme transmis par le sang ?

Je ne prends conscience de mes sanglots que lorsque la voiture fait un écart sur trois voies, quand Léo se dirige vers une bretelle de sortie.

– Excusez-moi, dit-il quand il s'arrête au bord du trottoir, ébloui par un reflet dans le rétroviseur. C'était idiot de ma part de dire ça. En fait, cela ne se passe pas toujours comme ça. Vous, par exemple, vous vous en êtes parfaitement sortie.

– Vous ne me connaissez pas.

– Non, mais j’aimerais bien.

Léo semble aussi surpris que moi par sa réaction.

– Je parie que vous dites ça à toutes les filles qui font des crises de larmes.

– Ah zut, vous avez découvert ma méthode.

Il me tend un mouchoir en tissu. Qui a encore ce genre de choses sur lui ? Un type qui possède un lecteur huit pistes dans sa voiture, je suppose. Je m’essuie les yeux et me mouche, avant de glisser le mouchoir dans ma poche.

– J’ai vingt-cinq ans. Mon seul ami est un ancien nazi. Ma mère est morte il y a trois ans, et j’ai l’impression que c’était hier. Je n’ai rien en commun avec mes sœurs. Ma dernière relation, c’était avec un homme marié. Je suis une solitaire. Je préfère aller chez le dentiste que d’être prise en photo. Je n’ai même pas d’animal domestique !

Je pleure si fort que j’en ai le hoquet.

– Pas même un poisson rouge ? (Je secoue la tête.) Vous savez, beaucoup de gens perdent leur boulot. Votre amitié avec un nazi va peut-être nous permettre d’expulser ou extraditer un criminel de guerre. Je pense que cela vous donnerait un sujet de conversation avec vos sœurs. Et je suis prêt à parier que votre mère serait fière de vous, où qu’elle se trouve à présent. De nos jours, les photos sont tellement retouchées qu’on ne peut plus s’y fier. Quant à vous, pour une solitaire, vous ne donnez pas l’impression d’éprouver des difficultés à discuter avec moi. (Je prends quelques instants pour méditer sur ces propos.) Vous savez de quoi vous avez besoin ?

– De revenir à la réalité ?

– De perspective, dit Léo en enclenchant la première. Vous rentrerez chez vous plus tard ; j’ai une meilleure idée.

* *

*

Quand j’étais enfant, les églises me paraissaient incroyablement belles, avec leurs vitraux et autels de pierre, leurs plafonds voûtés et leurs bancs cirés. À l’inverse, la synagogue où je fus traînée lors de la *bat mitsva* de mes sœurs, à plus d’une heure de route, n’avait rien d’extraordinaire. Le toit se résumait à une énorme masse marron, tandis qu’une sorte d’œuvre d’art abstrait censée représenter un buisson ardent, mais qui ressemblait davantage à un rouleau de fil de fer barbelé, ornait l’entrée. Le tout était coloré d’un mélange de cyan, d’orange et de terre de Sienne, comme si les années soixante-dix avaient vomi sur les parois.

Lorsque Léo me fait entrer dans celle-ci, je me sens perplexe : soit les Juifs sont tous de médiocres décorateurs d’intérieur, soit toutes les synagogues ont été bâties en 1972. Les portes du sanctuaire sont fermées, mais de la musique filtre.

– On dirait qu’ils ont déjà commencé, mais ce n’est pas grave, dit Léo.

– Vous êtes en train de me proposer d’assister au service du vendredi soir, en guise de premier rendez-vous ?

– Nous sommes donc en plein rendez-vous ?

– Faites-vous partie des gens qui vérifient systématiquement où se trouve l’hôpital le plus proche avant de vous rendre quelque part, au détail près que vous cherchez une synagogue ?

– Non. Je suis déjà venu ici. J’ai eu l’occasion de recueillir le témoignage d’un ancien membre de *Sonderkommando*, dans le cadre d’une affaire. Quand il est mort, quelques années plus tard, nous

sommes quelques-uns de mon service à avoir assisté à ses obsèques ici même. Il me semblait bien que nous n'en étions pas loin.

– La religion, ce n'est pas trop mon truc, je vous l'ai déjà dit...

– C'est bien noté.

Léo me prend par la main, puis il ouvre la porte du sanctuaire et m'y fait entrer. Nous nous installons discrètement sur le banc du fond, à gauche. Sur le *bêma*, le rabbin souhaite la bienvenue aux fidèles et leur dit combien il est bon de pratiquer tous ensemble. Puis il lit une prière en hébreu.

Je repense au jour où j'ai tanné mes parents pour ne plus me rendre à la synagogue. Je sens de la sueur perler sur mon front. J'ai l'impression de revenir dans le passé. Léo me prend de nouveau la main.

– Donnez-lui une chance, murmure-t-il sans lâcher prise.

Quand vous ne comprenez pas la langue parlée autour de vous, vous avez le choix entre deux solutions : soit vous luttez contre l'isolement, soit vous vous laissez emporter par le flot des paroles. Je me laisse submerger par les prières, comme dans un nuage de vapeur. J'observe les fidèles, quand vient leur tour de prononcer quelques phrases, tels des acteurs ayant mémorisé leurs répliques. Puis le *hazzan* avance de quelques pas et entonne une mélodie chargée de peine et de regrets. Je me fais soudain la réflexion que ma grand-mère a grandi avec ces paroles, avec ces notes. Et tous ces gens – les vieux couples, les familles et leurs jeunes enfants, les préadolescents dans l'attente de leur *bar mitsva*, les parents si fiers qu'ils ne peuvent s'empêcher de leur caresser les cheveux et de leur tapoter les épaules – ne seraient pas là si tout s'était déroulé selon les plans de Reiner Hartmann et du régime nazi.

L'Histoire n'est pas écrite par les dates, lieux et guerres, mais par les êtres humains qui vivent dans l'intervalle.

Une prière est récitée à l'intention des malades et de leur guérison, suivie d'un sermon du rabbin et d'une bénédiction avec des *halloth* et du vin.

Vient ensuite le moment du *kaddish*, la prière dédiée aux chers disparus. À côté de moi, Léo se lève. *Yisgadal v'yiskadash sh'mayh rabo.*

Léo se penche pour m'inciter à me lever également. Je panique aussitôt, certaine que tous les regards sont tournés vers moi, la fille qui n'a pas mémorisé le texte de la pièce dans laquelle elle joue.

– Répétez après moi, me chuchote Léo.

J'obtempère, ces syllabes peu familières me faisant l'effet de cailloux coincés dans la bouche, après quoi Léo conclut :

– Amen.

Je ne crois pas en Dieu. En revanche, ici, assise en compagnie de personnes dont c'est le cas, je me rends compte que je crois en l'être humain, dans sa capacité à aider son prochain et à s'épanouir envers et contre tout. Je crois que l'extraordinaire prend chaque jour la meilleure part sur l'ordinaire. Je crois que le fait d'avoir quelque chose à espérer, même si ce n'est qu'un lendemain meilleur, est la drogue la plus puissante de la planète.

Le rabbin se charge de la prière de clôture et offre à l'assistance un visage limpide et rafraîchi, telle la surface d'un lac à l'aube. En toute franchise, je dois avouer que j'éprouve moi-même vaguement ce sentiment. Comme si j'avais tourné une page, pris un nouveau départ.

– *Shabbat shalom*, conclut-il.

Ma voisine, une femme à peu près de l'âge de ma mère, et dont la coiffure bouclée rouge cerise est un défi à la gravité, affiche un sourire si radieux que j'aperçois ses plombages dentaires.

– *Shabbat shalom*, dit-elle en me serrant la main comme si elle me connaissait depuis toujours.

Devant nous, un garçonnet qui n'a cessé de s'agiter durant la cérémonie, à genoux sur le banc, lève la main, ses doigts potelés écartés en étoile de mer, un genre de « tope là » enfantin.

– Alors ? lui demande son père en riant. *Shabbat...* ? (Saisi d'un accès de timidité, l'enfant se cache le visage dans sa manche.) Bon, la prochaine fois.

Ces mêmes mots sont prononcés partout autour de nous, tel un ruban se faulant dans la foule, un cordon entre tous les fidèles. Les gens se dirigent vers la sortie, où l'*oneg shabbat*, du thé, des petits gâteaux sont préparés. Je me lève, puis constate que Léo est resté assis.

Il parcourt l'espace du regard, avec sur le visage une expression que j'ai du mal à définir. De la nostalgie, peut-être. Ou de la fierté. Enfin, il se tourne vers moi.

– C'est pour ça que je fais ce que je fais.

Lors de l'*oneg shabbat*, Léo m'apporte un gobelet en plastique rempli de thé glacé, ainsi qu'un *rugelach*, que je refuse poliment, car il est de toute évidence de fabrication industrielle et je sais que je peux en faire de meilleurs. Léo me traite de « pâtissière snob ». Nous en rions encore quand un couple d'un certain âge s'approche de nous. D'instinct, je tourne la tête afin de dissimuler mon mauvais profil, mais les mots de ma grand-mère m'expliquant autrefois sa mastectomie et me livrant ses souvenirs aujourd'hui me reviennent d'un coup : *Mais tu as vu tout ce que j'ai encore ?*

Levant le menton, je fais face à ces personnes, les mettant au défi de ma peau marquée.

Ils nous demandent simplement si nous sommes nouveaux en ville.

– Nous sommes juste de passage, leur répond Léo.

– Notre communauté est idéale pour s'installer, vous savez, nous dit la femme. Il y a beaucoup de jeunes familles.

Ils nous ont clairement pris pour un couple.

– Oh, nous ne sommes pas... enfin, il n'est pas...

– Elle essaie de vous dire que nous ne sommes pas mariés, intervient Léo.

– Ça ne va pas durer, estime le mari. Terminer les phrases de sa femme est la première étape.

On nous demande à deux autres reprises si nous venons d'emménager dans les environs. La première fois, Léo prétend que nous avons l'intention d'aller au cinéma. Mais comme aucun film n'avait suscité notre intérêt, nous avons préféré venir à la synagogue. La seconde fois, il dit qu'il est agent fédéral et que je l'aide à résoudre une affaire. L'homme avec qui nous discutons à ce moment éclate de rire.

– Elle est bien bonne, celle-là !

– Vous seriez surprise de constater combien il est difficile de convaincre les gens de la vérité, me dit Léo un peu plus tard, tandis que nous marchons sur le parking.

En réalité, cela ne m'étonne pas. Je n'ai pas oublié les difficultés que j'ai eues à croire Josef, quand il a tenté de me dire ce qu'il avait été.

– J'imagine que c'est parce que nous ne voulons pas l'admettre nous-mêmes, la plupart du temps.

– C'est vrai, reconnaît Léo, songeur. On peut se convaincre de choses surprenantes, quand on croit un mensonge.

Vous pouvez, par exemple, croire qu'un job sans avenir peut déboucher sur une carrière. Vous pouvez reprocher aux gens de s'éloigner à cause de votre laideur, alors que vous êtes paralysé à l'idée qu'ils s'approchent de vous et risquent de vous blesser plus profondément. Vous pouvez vous dire qu'il est plus sûr d'aimer un homme qui ne vous aimera jamais, car on ne peut pas perdre quelqu'un qu'on n'a jamais eu.

Peut-être est-ce parce que le métier de Léo consiste à garder des secrets, parce que j'ai subi un tel choc émotionnel aujourd'hui, ou simplement parce que personne ne m'a jamais écoutée avec autant d'attention... Quelle qu'en soit la raison, je lui avoue des choses que je n'ai jusqu'à présent jamais reconnues. Tandis que nous retournons vers le nord, je lui révèle que je me suis toujours tenue à l'écart, même ausein de ma propre famille. Que j'ai peur que mes parents ne soient morts en se

demandant si j'arriverais un jour à gagner ma vie. J'admets que lorsque mes sœurs viennent me rendre visite, je n'écoute pas leurs histoires de covoiturage, de traitements capillaires, les dernières déclarations du docteur Oz sur le suivi de l'état du côlon. Je lui dis qu'il m'est arrivé de ne pas prononcer un seul mot pendant une semaine, juste pour voir si j'en étais capable et si je reconnaîtrais ma voix le jour où je reparlerais enfin. Je lui dis que ce qui se rapproche le plus, pour moi, de la foi en Dieu est le moment où le pain sort du four, quand j'entends chaque miche craquer et chanter au contact de l'air frais.

Il est presque 23 heures lorsque nous atteignons Westerbrook, et pourtant je ne suis pas fatiguée.

– Un café ? Je connais un endroit très chouette en ville, ouvert jusqu'à minuit.

– Si je bois du café à cette heure-ci, je vais faire toute la nuit des bonds jusqu'au plafond, me répond Léo.

Je regarde mes mains, posées sur mes genoux. Comment puis-je être si naïve ? N'importe qui d'autre aurait compris que la camaraderie née entre nous n'est qu'une conséquence forcée de l'enquête de Léo, et non pas le départ d'une réelle amitié.

– Mais ils ont peut-être de la tisane ? ajoute-t-il.

Westerbrook est une ville de couche-tôt, et le café ne compte qu'une poignée de clients, même le vendredi soir. Une fille aux cheveux violets, captivée par la lecture d'un roman de Proust, prend un air agacé lorsque nous l'interrompons afin de commander des boissons.

– J'aurais bien lancé un commentaire sur la jeunesse américaine, mais je suis trop impressionné par le fait que cette jeune personne lise autre chose que *Cinquante nuances de Grey*, dit Léo, après avoir insisté pour m'offrir mon café au lait.

– C'est peut-être cette génération qui sauvera le monde.

– Chacune croit être celle-là, non ?

Que dire de la mienne ? N'étions-nous pas trop centrés sur nous-mêmes pour chercher des réponses dans l'expérience des autres ? J'ai toujours su ce qu'était l'Holocauste, bien entendu, mais même après avoir appris que ma grand-mère y avait survécu, j'ai pris soin d'éviter de poser des questions. Étais-je trop apathique, ou trop effrayée pour croire qu'une histoire si ancienne avait quoi que ce soit en commun avec mon présent ou mon avenir ?

Et la génération de Josef ? D'après ses propres mots, il était convaincu, enfant, que l'on vivrait mieux dans un monde sans Juifs. Considère-t-il aujourd'hui ce qui a résulté de cette époque comme un échec ? Ou estime-t-il que le monde a su esquiver la balle ?

– Je ne cesse de me demander qui il est vraiment, dis-je dans un murmure. L'homme qui a donné son aval pour que des centaines d'étudiants soient admis à l'université, qui a encouragé une équipe de base-ball jusqu'aux *play-offs* de l'État, qui partage son petit pain avec son chien... ou celui décrit par ma grand-mère ?

– Il n'est sans doute pas l'un ou l'autre, mais plutôt les deux à la fois.

– Dans ce cas, a-t-il fallu qu'il perde sa conscience pour agir comme il l'a fait dans les camps ? Ou n'en a-t-il jamais eu ?

– Quelle importance, Sage ? Il n'a clairement aucun sens du bien et du mal. Si tel avait été le cas, il aurait refusé d'assassiner tous ces gens comme il en avait reçu l'ordre. Et s'il a commis des meurtres, il n'a pas pu se découvrir une conscience après coup, ce serait trop suspect, un peu comme se mettre à croire en Dieu sur son lit de mort. Même s'il s'est comporté comme un saint au cours des soixante-dix dernières années, ça ne fera pas revenir les personnes qu'il a tuées. Et il le sait, sinon il n'aurait pas pris la peine de vous demander votre pardon. Il a l'impression d'avoir une tache sur les mains. (Léo se penche vers moi.) Vous savez, selon le judaïsme, deux choses sont impardonnables. La première est le meurtre, car il faut faire un geste envers votre victime pour plaider votre cause, et ce n'est évidemment pas possible quand cette personne gît à six pieds sous terre. La seconde est d'avoir ruiné

une réputation. Tout comme un mort ne peut pardonner à son meurtrier, une réputation perdue ne pourra jamais se regagner. Durant l'Holocauste, des Juifs ont été tués et leur réputation a été détruite. Ainsi, quels que soient ses regrets, il est irrécupérable de ces deux points de vue.

– Pourquoi essayer, alors ? Pourquoi multiplier les bonnes actions et se donner corps et âme à la communauté pendant soixante-dix ans ?

– Par culpabilité, bien sûr.

– Mais si on se sent coupable, c'est qu'on a une conscience, fais-je remarquer. Or vous venez de dire que Josef ne pouvait pas en avoir.

Notre joute verbale fait briller les yeux de Léo, qui se défend.

– Vous êtes bien trop futée pour moi, mais uniquement parce que je devrais déjà être en train de dormir.

Il continue à parler, mais je ne l'entends pas. Je n'entends plus rien, car la porte du café vient de s'ouvrir sur Adam, un bras passé autour de la taille de sa femme.

La tête dans le cou de son mari, Shannon rit à une plaisanterie qu'il vient de lancer.

Un matin, enlacés dans les draps de mon lit, Adam et moi nous sommes lancés dans le concours de la blague la plus nulle.

« Qu'est-ce qui est vert et a des roues ? De l'herbe. J'ai menti pour les roues. »

« Qu'est-ce qui est rouge et qui sent la peinture bleue ? De la peinture rouge. »

« Un canard entre dans un bar et le barman lui demande ce qu'il veut. Le canard ne répond pas parce que c'est un canard. »

« Tu as vu la nouvelle maison de Stevie Wonder ? Très chouette. »

« Bon... un phoque entre dans un club. »

« Comment fait-on pleurer un clown ? En tuant sa famille. »

« Comment appelle-t-on un homme sans bras ni jambes qui se présente chez toi ? Par son nom. »

Nous avons tellement ri que je me suis mise à pleurer sans pouvoir m'arrêter, et je crois que cela n'avait rien à voir avec les blagues.

Vient-il à l'instant de sortir une de ces vanes à Shannon ? Peut-être une de celles que je lui ai racontées ?

C'est la première fois que je vois Shannon en chair et en os, de si près et sans vitre entre nous. C'est une de ces femmes qui sont belles sans effort, comme les mannequins de Ralph Lauren, des filles qui n'ont pas besoin de maquillage, qui ont juste ce qu'il faut de mèches dans leurs cheveux blonds et qui, quand elles ne rentrent pas leur chemise dans leur pantalon, sont tendance et non pas débraillées.

Sans vraiment avoir conscience de mon geste, je rapproche ma chaise de celle de Léo.

– Sage ? dit Adam.

Je ne sais pas comment il fait pour prononcer mon nom sans rougir. Je me demande s'il a le cœur qui bat autant que le mien, et si sa femme s'en rend compte.

– Oh, salut ! dis-je, faisant semblant d'être surprise.

– Shannon, je te présente Sage Singer. Sa famille a fait appel à nos services. Sage, voici ma femme.

La façon dont il me décrit me donne la nausée, mais enfin, que pouvais-je espérer qu'il dise d'autre ?

Le regard d'Adam se pose sur Léo, qu'il attend que je lui présente. Je glisse le bras sous celui de mon compagnon, qui a le mérite de ne pas me demander si j'ai perdu la tête.

– Voici Léo Stein.

Léo serre la main d'Adam, puis celle de sa femme.

– Enchanté, dit-il.

– On vient de voir le dernier film de Tom Cruise, reprend Adam. Vous l'avez vu ?

– Pas encore, répond Léo.

Je réprime un sourire en songeant que pour lui, le « dernier » film de Tom Cruise doit être *Risky Business*.

– On a fait un compromis, précise Shannon. Des pistolets et des extraterrestres pour lui, et Tom Cruise pour moi. Cela dit, j’aurais volontiers regardé de la peinture sécher rien que pour pouvoir appeler une baby-sitter et sortir ce soir.

Un grand sourire aux lèvres, elle ne me quitte pas des yeux, comme pour nous prouver à toutes deux que ma cicatrice ne la perturbe pas le moins du monde.

– Je n’ai pas d’enfants, dis-je.

Je n’ai jamais vraiment eu ton mari non plus, d’ailleurs.

Léo passe le bras sur mon épaule et me serre contre lui avant d’ajouter :

– Pas encore.

J’en reste bouche bée et me tourne vers lui ; il arbore un sourire en coin.

– Comment avez-vous dit avoir fait la connaissance de Sage ? demande-t-il à Adam.

– Par le boulot, répondons-nous en chœur.

– Voulez-vous vous joindre à nous ? propose Léo.

– Non, dis-je aussitôt. On allait partir, non ?

Léo réagit au quart de tour et se lève :

– Vous connaissez Sage ; elle a horreur d’attendre. Si vous voyez ce que je veux dire...

Un bras passé autour de ma taille, il salue Adam et sa femme, et me guide jusqu’à la sortie.

Dès que nous avons franchi l’angle de la rue, j’explose :

– C’était quoi, ce délire ?

– D’après votre réaction, j’ai supposé que ce type était l’amant dont vous m’avez dit qu’il ne vous appartenait pas. Et sa femme.

– Vous m’avez fait passer pour une accro au sexe... comme si... vous et moi...

– Nous couchions ensemble ? Ce n’est pas ce que vous vouliez qu’il pense ?

– Je ne sais pas ce que je veux qu’il pense, dis-je, les mains sur le visage.

– C’est un flic ? Il me donne cette impression...

– Il dirige une entreprise de pompes funèbres. Je l’ai rencontré à la mort de ma mère.

– Waouh ! s’exclame Léo en levant les sourcils. Mon instinct n’y était pas du tout.

Je suis l’enchaînement d’émotions sur son visage, tandis qu’il fait le rapprochement ; cet homme touche des cadavres, cet homme m’a touchée.

– Ce n’est qu’un job, fais-je remarquer. Ce n’est pas comme si vous rejouiez la victoire des Alliés au lit.

– Qu’en savez-vous ? J’imite très bien Eisenhower. (Il s’arrête.) Pour ce que ça vaut, je suis désolé. J’imagine que ce doit être un sacré choc de découvrir que l’homme avec qui vous sortez est marié.

– Je le savais déjà.

Léo secoue la tête, comme s’il ne trouvait pas les mots pour exprimer ses pensées. Je devine qu’il se force à se taire.

– Ça ne me regarde pas, finit-il par lâcher avant de se diriger d’un bon pas vers la voiture.

Il a raison. Cela ne le regarde en rien. Il ne sait pas ce qu’est l’amour pour quelqu’un de marqué comme moi. Trois options s’offrent à moi : rester triste et solitaire, être trompée, ou être la femme avec qui on trompe. Je le rattrape et m’écrie :

– Hé ! Vous n’avez aucun droit de me juger ! Vous ne savez rien de moi.

– En fait, si, j’en sais beaucoup sur vous. Je sais que vous êtes courageuse, suffisamment pour appeler mon bureau et ouvrir une boîte remplie d’horreurs que vous auriez pu laisser fermée toute votre vie. Je sais que vous adorez votre grand-mère. Je sais que vous avez un cœur si généreux que vous luttez avec vous-même pour déterminer si vous pouvez pardonner à un type qui a commis

l'impardonnable. Vous êtes remarquable en de nombreux points, Sage, aussi m'excuserez-vous si je suis déçu de me rendre compte que vous n'êtes pas aussi intelligente et aussi brillante que je l'ai cru dans un premier temps.

– Et vous ? Vous n'avez jamais rien fait de mal au cours de votre vie ?

– Si, j'ai commis beaucoup d'erreurs. Mais jamais deux fois la même.

Je ne sais pas pourquoi la désillusion éprouvée par Léo m'accable davantage que la rencontre avec Adam et Shannon.

– Nous ne sommes pas ensemble, dis-je, afin de me défendre. C'est compliqué.

– Vous l'aimez toujours ?

J'ouvre la bouche... mais rien n'en sort.

J'aime me sentir aimée.

Je n'aime pas savoir que je viendrai toujours en deuxième.

J'aime avoir quelqu'un chez moi de temps à autre.

Je n'aime pas le fait que ce ne soit pas tout le temps.

J'aime ne pas être obligée de lui rendre des comptes.

Je n'aime pas qu'il ne m'en rende pas.

J'aime ce que je ressens quand je suis avec lui.

Je n'aime pas ce que je ressens quand il n'est pas là.

N'obtenant pas de réponse de ma part, Léo détourne le regard :

– Bon, ce n'est pas vraiment compliqué, finalement.

Cette nuit, j'ai dormi comme jamais depuis des mois. Je n'ai même pas entendu mon réveil se déclencher. Ce n'est que lorsque le téléphone sonne que je me dresse dans mon lit, en pensant que ce doit être Léo. Après notre dispute hier soir, il est resté poli, mais la camaraderie qui s'était naturellement installée entre nous a disparu. En me raccompagnant chez moi, il a parlé boulot, me décrivant ce qui allait se passer quand il aurait reçu la livraison de photos par FedEx.

Il vaut sans doute mieux que je le traite comme un collègue plutôt que comme un ami. Malgré cela, je n'arrive pas à comprendre comment je m'y suis prise pour perdre quelque chose que je n'avais pas encore obtenu.

Je crois que j'ai rêvé que je lui adressais mes excuses, même si je ne sais plus à quel propos.

– J'aimerais qu'on parle d'hier soir, dis-je d'emblée dans le combiné.

– Moi aussi, me répond Adam, à l'autre bout de la ligne.

– Ah, c'est toi.

– Tu n'as pas l'air ravie de m'entendre. J'essaie depuis ce matin de trouver cinq minutes pour t'appeler. C'était qui, ce type ?

– Rassure-moi, tu plaisantes ? Tu ne vas quand même pas me reprocher de sortir avec un autre... ?

– Écoute, je sais que tu m'en veux. Et je sais que tu m'as demandé de te laisser un peu tranquille. Mais tu me manques, Sage. C'est avec toi que j'ai envie d'être... Les choses ne sont pas aussi simples que tu le penses.

Ces mots me rappellent aussitôt ma conversation avec Léo.

– En fait, si, dis-je.

– Si tu es sortie avec Lou...

– Léo.

– Peu importe... Si tu as fait ça pour attirer mon attention, alors ça a fonctionné. Quand pourrais-je te revoir ?

– Comment aurais-je pu chercher à attirer ton attention alors que je ne savais même pas que tu sortirais avec ta femme hier soir ?

Je n'en reviens pas d'entendre Adam croire que j'ai agi ainsi pour lui. Enfin, c'est toujours ainsi que ça se passe.

Soudain, mon autre ligne sonne. Je reconnais le numéro de portable de Léo.

– Je dois te laisser, dis-je à Adam.

– Mais...

En raccrochant, je me rends compte que, jusqu'à ce jour, c'est systématiquement moi qui appelais Adam, et non l'inverse. Suis-je subitement devenue désirable parce que je ne suis plus libre ?

Et si tel est le cas, qu'est-ce que cela implique à propos de l'attirance que j'éprouve pour lui ?

– Bonjour, dit Léo.

Il a la voix rauque, comme s'il avait besoin d'une tasse de café.

– Bien dormi ?

– Aussi bien que possible, dans un hôtel rempli d'adolescentes venues pour un tournoi de football. J'ai des cernes impressionnants sous les yeux, mais si je veux rester positif, je connais maintenant par cœur les paroles du dernier tube de Justin Bieber.

– J'imagine que ça va bien vous aider dans votre boulot.

– Si de m'entendre chanter ce truc n'accule pas les anciens criminels de guerre à avouer leurs crimes, alors je me demande bien ce qui les fera craquer.

Il a l'air... eh bien, il est redevenu celui qu'il était avant la rencontre avec Adam. Le fait que cela me réjouisse dépasse ma compréhension, mais je n'ai pas vraiment envie d'y réfléchir.

– Bon, d'après le réceptionniste de cet hôtel de luxe qui, à mon avis, enfreint quelques lois sur le travail des mineurs, le fourgon FedEx passe un peu avant 11 heures.

– Que faut-il que je fasse, d'ici là ?

– Je n'en sais rien, dit Léo. Prenez une douche, faites-vous les ongles, lisez *People*, louez un film à l'eau de rose. C'est ce que je vais faire, moi, en tout cas.

– Je vois que mes impôts sont bien employés...

– Bon, d'accord, je vais plutôt lire *US Weekly*.

– Je ne plaisantais pas, dis-je, après avoir ri à sa répartie.

– Appelez votre grand-mère et assurez-vous qu'elle est toujours disposée à nous recevoir. Ensuite... eh bien, si vous avez vraiment envie de faire quelque chose, allez donc rendre visite à Josef Weber.

– Seule ? dis-je, le souffle coupé.

– Vous y allez seule, d'habitude, non ?

– Oui mais...

– Il va nous falloir du temps pour monter notre dossier, Sage. Ce qui signifie que, d'ici là, Josef doit continuer de croire que vous réfléchissez toujours à ce qu'il vous a demandé de faire. Si je n'étais pas venu hier, l'auriez-vous vu ?

– Probablement, mais c'était avant de...

Ma voix s'estompe.

– Avant de savoir qu'il avait été un nazi ? Ou avant d'en avoir saisi la véritable signification ? (Il s'exprime à présent d'une voix posée, sans la moindre nuance de plaisanterie.) C'est précisément pour ça qu'il faut que vous continuiez de faire semblant. Vous savez maintenant quels sont les enjeux.

– Que suis-je censée lui dire ?

– Rien, me conseille Léo. Laissez-le parler. Surveillez s'il donne des précisions correspondant à ce que nous a dit votre grand-mère ou à propos desquelles nous pourrions la questionner.

Après avoir raccroché, ce n'est que sous la douche, le dos ruisselant d'eau fumante, que je me rappelle que je n'ai plus de moyen de transport. Ma voiture est restée à la station-service en attendant d'être réparée après l'accident. Josef habite trop loin pour que je m'y rende à pied. Je m'essuie et me sèche les cheveux, puis enfile un short et un débardeur, même si je suis prête à parier cent dollars que

Léo sera encore vêtu d'un costume quand il se présentera. Mais comme il l'a précisé, les apparences font partie de ce jeu ; il me faut donc m'habiller comme je l'ai toujours fait lors de mes précédentes visites chez Josef.

Dans mon garage, je retrouve le vélo dont je me servais quand j'étais à la fac. Ses pneus sont à plat, mais après avoir déniché une pompe, je les regonfle raisonnablement. Puis je regagne la cuisine, où je prépare en vitesse un peu de pâte avec mon fouet, que j'enfourne ensuite pour faire des muffins saupoudrés de *streusel*. Ils sont encore fumants lorsque je les enveloppe de papier aluminium, avant de les poser délicatement dans mon sac à dos et de m'élancer en direction de chez Josef.

Tout en pédalant, le cœur battant, sur ces collines de Nouvelle-Angleterre, je repense à ce que m'a dit hier ma grand-mère. Je me remémore également l'enfance de Josef. Ce sont deux trains lancés à vive allure et destinés à se fracasser l'un contre l'autre. Je ne peux rien faire pour empêcher la catastrophe, mais je suis incapable de regarder ailleurs.

J'arrive enfin à destination, le souffle court et en sueur. Josef fronce les sourcils, lorsqu'il s'en rend compte.

– Tout va bien ? s'inquiète-t-il.

Bonne question...

– Je suis venue à vélo. Ma voiture est au garage.

– Eh bien, je suis ravi de vous voir.

J'aimerais pouvoir en dire autant. Cependant, lorsque mon regard se pose sur les rides de Josef, celles-ci s'effacent et laissent place à la mâchoire sévère du *Schutzhaftlagerführer*, cet homme qui a volé, menti et assassiné. Je me fais avec ironie la réflexion qu'il est parvenu à ses fins : je crois à son histoire. J'y crois tant que j'éprouve des difficultés à rester en ces lieux sans en être malade.

Eva surgit de la maison et se met à danser à mes pieds.

– Je vous ai apporté quelque chose, dis-je en sortant les muffins fraîchement cuisinés de mon sac à dos.

– Être votre ami est très mauvais pour le tour de taille.

Il m'invite à entrer, puis je m'assieds en face de lui, comme d'habitude, l'échiquier entre nous. Il branche la bouilloire et revient peu après avec du café pour nous deux.

– Pour tout vous dire, je n'étais pas certain que vous reviendriez, me confie-t-il. Ce que je vous ai raconté la dernière fois a dû être difficile à assimiler...

Si vous saviez...

– Beaucoup de gens vous prennent instantanément pour un monstre quand vous leur parlez d'Auschwitz, poursuit-il.

Ses mots me font penser à l'*upiór* de ma grand-mère.

– Je croyais que c'était ainsi que vous souhaitiez que je vous considère, dis-je, ce qui le fait grimacer.

– Je voulais que vous me haïssiez suffisamment pour vouloir me tuer, mais je n'avais pas imaginé ce que je ressentirais.

– Vous avez appelé cet endroit le « Trou du cul du monde ».

Josef prend une légère inspiration.

– C'est à moi de jouer, je crois ? dit-il.

Il se penche en avant et mange un de mes pions avec son cavalier en forme de Pégase. Ses gestes sont lents, précautionneux, comme ceux de n'importe quel vieillard. Inoffensif. En repensant à la main tremblante décrite par ma grand-mère, je le regarde retirer mon pion de l'échiquier en bois décoré. Ses mouvements sont toutefois trop peu assurés de façon générale pour me permettre de dire s'il est plus ou moins gêné de la main droite. Il attend que je me sois concentrée sur le jeu pour reprendre :

– En dépit de la réputation qu'a Auschwitz de nos jours, j'ai trouvé que c'était une bonne

affectation. J'y étais en sécurité ; je ne risquais pas d'être abattu par un Russe. Il y avait même un petit village dans le camp, où nous nous rendions pour prendre nos repas, boire et même assister à des concerts. Quand nous nous détendions là-bas, il était presque possible d'oublier que nous étions en guerre.

– Nous ?

– Mon frère, qui travaillait à la section 4, l'administration, y était comptable ; son rôle consistait à additionner des sommes et à envoyer les résultats au *Kommandant*. J'occupais un poste beaucoup plus élevé que le sien. (Josef balaie les miettes de sa serviette dans son assiette.) Il était sous mes ordres.

Je pose le doigt sur un fou en forme de dragon, ce qui provoque un bruit de gorge chez Josef.

– Non ? dis-je.

Il secoue la tête. Je change d'avis et pose la main sur un centaure au large dos, ma dernière tour.

– Vous étiez donc le chef de l'administration ?

– Non, j'appartenais à la section 3. J'étais le *Schutzhaftlagerführer* du camp des femmes.

– Le grand patron de l'usine de la mort, en somme...

– Pas le patron, mais assez haut placé dans la chaîne de commandement. D'ailleurs, à mon arrivée, en 1943, j'ignorais tout des activités du camp.

– Vous pensez vraiment que je vais vous croire ?

– Je ne peux que vous dire ce que je sais. Je n'étais pas chargé des chambres à gaz ; je surveillais les prisonnières que l'on ne tuait pas.

– Vous les choisissiez ?

– Non. J'étais présent à l'arrivée des trains, mais c'était aux médecins du camp de procéder au tri. Je me contentais surtout de faire les cent pas, de surveiller, de faire acte de présence.

– Un superviseur, dis-je, non sans éprouver une certaine amertume. Chargé de gérer l'ingérable.

– Exactement.

– Je croyais que vous aviez été blessé au front.

– Pas assez gravement pour ne pas pouvoir assumer ce poste.

– Vous étiez donc responsable des détenues ?

– C'était le travail de ma subalterne, l'*Aufseherin*, qui procédait deux fois par jour à l'appel.

Au lieu de déplacer ma tour, je me saisis de ma dame blanche, la superbe sirène sculptée. J'en sais assez en matière d'échecs pour avoir conscience que ce que je m'appête à faire est très risqué, que la puissante dame est la dernière pièce qu'il me faudrait songer à sacrifier.

Je fais glisser la sirène jusqu'à une case vide, sachant pertinemment qu'elle s'offre ainsi au cavalier Pégase de Josef.

Il lève la tête vers moi.

– Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

– J'apprendrai de mes erreurs, j'imagine, dis-je en lui rendant son regard.

Josef prend ma dame, comme je m'y attendais.

– Que faisiez-vous, alors, à Auschwitz ?

– Je vous l'ai dit.

– Pas vraiment. Vous m'avez dit ce que vous ne faisiez pas.

Eva s'allonge aux pieds de son maître, qui répond :

– Vous le savez très bien. (Je ne dis rien, sans le quitter des yeux.) Je punissais les prisonnières qui travaillaient mal.

– Parce qu'elles mouraient de faim.

– Ce n'est pas moi qui ai mis ce système en place.

– Mais vous n'avez rien fait pour vous y opposer.

– Que voulez-vous que je vous dise ? Que je suis désolé ?

– Comment pourrais-je vous pardonner si vous ne l’êtes pas ? (Je me rends compte que je suis en train de crier.) Je ne pourrai pas faire ça, Josef. Trouvez quelqu’un d’autre !

Josef abat le poing sur la table, faisant sauter les pièces sur l’échiquier.

– Je les tuais. Oui. C’est ce que vous voulez entendre ? Que j’ai tué de mes propres mains ? Voilà, c’est fait. C’est tout ce que vous avez besoin de savoir. J’ai été un assassin, et pour cela, je mérite de mourir.

J’inspire profondément. Léo va m’en vouloir, mais plus que quiconque, il peut comprendre ce que j’éprouve à cet instant, à entendre Josef évoquer les joies des repas entre officiers et les concerts de violoncelle, pendant que ma grand-mère léchait le sol où de la soupe avait été renversée.

– Vous ne méritez pas de mourir, dis-je, la voix serrée. Pas comme vous en avez envie, en tout cas, puisque vous n’avez laissé ce luxe à personne. J’espère que vous mourrez lentement, après une douloureuse agonie. Non, à la réflexion, j’espère que vous vivrez éternellement, pour que vos crimes vous hantent très, très longtemps.

Je fais glisser mon fou jusqu’à une case que le cavalier de Josef ne protège plus.

– Échec et mat, dis-je, avant de me lever et de m’en aller.

À l’extérieur, j’enfourche ma bicyclette, puis, en me retournant, j’aperçois Josef, sur le pas de la porte de sa maison.

– Sage. Je vous en prie...

– Combien de fois avez-vous entendu ces mots, Josef ? Et combien de fois avez-vous écouté celles qui les prononçaient ?

Ce n’est qu’en voyant Rocco s’affairant sur la machine à espressos que je me rends compte combien mon travail à Notre Pain quotidien m’a manqué.

– Pincez-moi, je rêve. / Voyez qui revient. / Notre boulangère.

Il contourne le comptoir et me prend dans ses bras puis, sans même me le demander, prépare un café au lait de soja à la cannelle.

La boutique est plus animée que dans mon souvenir. Il est vrai qu’à cette heure-ci, je suis généralement en route pour aller me coucher. Parmi les clients se trouvent des mères en survêtements, des jeunes gens tapotant furieusement sur leur ordinateur portable, un groupe de femmes de la Red Hat Society partageant un unique croissant au chocolat. À la vue de cette pâtisserie, je tourne la tête vers les corbeilles, de l’autre côté du comptoir, remplies de baguettes idéalement brunes, de brioches au beurre, de pains de semoule. La boutique doit-elle sa nouvelle popularité au boulanger qui m’a remplacée ?

Rocco, qui a lu dans mes pensées, me désigne l’affichage en plastique suspendue au mur, derrière moi : « BERCEAU DU PAIN DE JÉSUS ».

– Beaucoup de passage. / Mais la sainteté / N’affame pas toujours. / Quant à moi, je prie / Pour que tu reviennes : / Mary est en transe.

– Toi aussi, tu m’as manqué, Rocco, dis-je en riant. Où est notre sainte patronne ?

– Au sanctuaire pleurant / L’engrais miracle qui / Ne tombe pas du ciel.

Je verse mon café dans un gobelet à emporter et passe par l’arrière-boutique pour me rendre au sanctuaire. La cuisine est impeccable. Les récipients de *poolish* et d’autres préferments sont parfaitement rangés par date, ceux de céréales et de farines sont classés par ordre alphabétique. Le plan de travail en bois sur lequel je façonne la pâte est essuyé, la masse du pétrin se repose dans un coin, tel un dragon assoupi. Quoi que Clark ait fait ici, il l’a bien fait.

Ce qui fait que je me sens encore plus nulle.

Si j’ai été naïve de penser que Notre Pain quotidien ne serait rien sans moi et sans mes recettes, je me rends compte à présent que ce n’est pas le cas. Les choses ont peut-être changé à la boutique, mais

finalement, je ne suis pas irremplaçable. Cette boulangerie est le rêve de Mary depuis toujours ; je n'en suis qu'un des éléments.

Je gravis l'Escalier sacré et trouve Mary agenouillée parmi les aconits. Équipée de longs gants en caoutchouc, elle est en plein désherbage.

– Je suis contente que tu sois passée, me dit-elle. J'ai beaucoup pensé à toi. Comment va ta tête ?

Elle examine l'hématome dû à l'accident, que je cache avec ma frange.

– Ça va. Rocco m'a dit que le Pain de Jésus faisait encore venir du monde.

– En pentamètres iambiques, je parie...

– On dirait que Clark se débrouille bien.

– Ça, oui, lâche-t-elle. Mais comme je te l'ai dit l'autre soir, il n'est pas toi. (Elle se lève et m'étreint avec force.) Tu es sûre que tout va bien ?

– Physiquement, oui. Émotionnellement, je n'en sais rien. Il s'est passé quelque chose d'un peu dramatique avec ma grand-mère.

– Oh Sage, je suis désolée... Je peux faire quelque chose ?

Même si imaginer une ex-bonne sœur s'impliquer dans un différend opposant une survivante de l'Holocauste à un ancien nazi ressemble à la chute d'une blague, c'est en fait ce qui m'a fait venir à la boulangerie.

– À vrai dire, c'est pour ça que je suis venue.

– Tout ce que tu voudras, me promet Mary. Je vais commencer par réciter un chapelet pour ta grand-mère dès aujourd'hui.

– Ce n'est pas la peine. Enfin tu peux, si tu en as envie. En fait, j'espérais t'emprunter la cuisine pour une heure.

Mary pose les mains sur mes épaules.

– C'est ta cuisine, Sage.

Dix minutes plus tard, j'ai mis un four à chauffer et, un tablier noué autour de la taille, je suis dans la farine jusqu'aux coudes. J'aurais pu cuisiner chez moi, c'est vrai, mais les ingrédients dont j'ai besoin sont ici ; à la maison, la seule préparation du levain m'aurait pris des jours.

Si malaxer une si faible quantité de pâte me donne une étrange impression, entendre la cacophonie de la foule de midi dans la boutique me paraît plus bizarre encore. Je m'affaire dans la cuisine, d'une armoire à une étagère, en passant par le garde-manger. Je coupe des morceaux de chocolat amer, que je mélange avec de la cannelle moulue, avant d'y ajouter un soupçon de vanille. Je façonne une petite cavité de la profondeur de mon pouce dans la pâte, dont j'entortille les extrémités pour en faire une couronne décorative. Au lieu de me terrer dans l'arrière-boutique pendant que la pâte repose, je discute avec Rocco, je m'occupe de la caisse, je bavarde avec les clients à propos de la chaleur, des Red Sox et de la beauté de Westbrook en été, tout cela sans chercher une seule fois à dissimuler mon visage sous ma frange. Je m'émerveille de la façon dont tous ces gens livrent leur vie, comme s'ils n'étaient pas assis sur un baril de poudre, comme s'ils ignoraient que l'on risque de découvrir quelque chose de terrible quand on ouvre le rideau d'une vie ordinaire.

– La deuxième fois, ce fut une prostituée qui s'était arrêtée dans une ruelle, le temps de rajuster ses bas, me dit Aleks, allongé à côté de moi, alors que nous venions de faire l'amour. Ce fut plus facile, c'est en tout cas ce que je me dis car, sans cela, il m'aurait fallu reconnaître que ce que j'avais commis précédemment était une erreur. La troisième fois, mon premier homme : un banquier, qui fermait son agence à la fin de la journée. Il y eut aussi une adolescente, qui s'était trouvée au mauvais endroit au mauvais moment, ainsi qu'une élégante personne que je surpris en train de pleurer sur un balcon d'hôtel. Après cela, je cessai de me soucier de l'identité de mes victimes. Seule comptait leur présence, à l'instant où j'avais besoin d'elles. (Aleksander ferma les yeux.) Il se révèle que plus on reproduit le même acte, si répréhensible soit-il, plus facilement on se trouve une excuse.

– Qu'est-ce qui m'assure que tu ne vas pas me tuer un jour ? demandai-je, en me retournant dans ses bras.

Il me dévisagea un instant, hésitant, avant de répondre :

– Rien.

Nous n'ajoutâmes plus un mot après cela. Nous ignorions que quelqu'un, à l'extérieur, avait tout entendu, y compris la symphonie de nos corps. Tandis que Damian s'éloignait de l'endroit d'où il nous avait épiés, afin de se rendre à la grotte pour y capturer un Casimir terrifié, je m'élevai tel un phénix au-dessus d'Aleks. Lorsque je le sentis bouger en moi, je ne songeai pas à la mort. Uniquement à la Résurrection.

LÉO

Mon portable sonne, alors que je viens tout juste de poser sur le lit de l'hôtel le document envoyé par Genevra, sur lequel sont réunies les photos.

– J'ai rêvé de toi cette nuit, Léo, me dit ma mère.

– Vraiment ? dit-je en gardant un œil sur Reiner Hartmann.

Genevra s'est servie du cliché issu de son dossier SS, que j'ai calé contre l'oreiller franchement peu confortable qui m'a valu un torticolis. J'en parcours la première page, sur laquelle sont inscrites des informations personnelles et où figure la photo de l'officier en uniforme, que je compare à la reproduction que je compte montrer à Minka.

HARTMANN REINER

Westfalenstrasse 1818

33142 Büren-Wewelsburg

Né le : 20/04/1918

Groupe sanguin : AB

On ne distingue pas vraiment son regard, le grain du cliché étant étrangement foncé. La reproduction qui figure parmi les photos de suspects n'est pas de si mauvaise qualité comme je l'avais craint dans un premier temps ; l'original n'est simplement pas très net.

– J'étais avec ton fils et nous jouions à la plage. Il n'arrêtait pas de me dire : « Grand-mère, il faut que tu enterres tes pieds, sinon rien ne poussera. » Comme je pensais qu'il voulait jouer, j'ai obéi. Je l'ai laissé entasser du sable sur mes pieds jusqu'à hauteur des chevilles, puis verser de l'eau d'un seau. Et devine ce qui s'est passé ensuite ?

– Quoi donc ?

– Quand j'ai dégagé le sable, je me suis rendu compte que des petites racines commençaient à pousser sous la plante de mes pieds.

Je me demande si la qualité de la photo permettra à Minka de procéder à une identification.

– C'est fascinant, dis-je distraitemment.

– Tu ne m'écoutes pas, Léo.

– Si ; tu as rêvé de moi sans que je sois dans ton rêve.

– C'était ton fils.

– Je n'ai pas de fils...

– Inutile de me le rappeler, soupire ma mère. Qu'est-ce que ça veut dire, à ton avis ?

– Que je ne sois pas marié ?

– Non, le rêve. Les racines sur la plante de mes pieds.

– Je n'en sais rien, m'man. Que tu es caduque, peut-être ?

– Tu tournes toujours tout en dérision, se vexe ma mère.

Je sens que si je ne lui consacre pas pleinement quelques minutes, je vais devoir subir un appel de ma sœur me reprochant d'avoir mis ma mère en colère. J'écarte les photos.

– Je réagis peut-être comme ça parce que mon job est difficile à comprendre ; j'ai besoin de lâcher un peu de pression à la fin de la journée, expliquai-je en songeant que c'est la vérité.

– Tu sais que je suis fière de toi, Léo. De ce que tu fais.

– Merci.

- Et tu sais que je me fais du souci pour toi.
- Tu me le fais bien comprendre, crois-moi.
- C’est pour ça que je pense qu’il est important que tu t’accordes un peu de temps pour toi.

La tournure que prend la conversation ne me plaît guère.

- Je travaille.
- Tu es dans le New Hampshire.
- Bon, je vais t’embaucher, dis-je, agacé. Tu files les gens mieux que quiconque au bureau...
- Tu as appelé ta sœur pour avoir un avis sur un bon hôtel. Elle m’a dit que tu étais en déplacement professionnel.

- Les gens ne respectent plus rien.
- Enfin, tu auras peut-être envie d’un massage ce soir, à l’hôtel, après ta journée de travail...

– Bon, qui est-ce ? dis-je avec lassitude.

– Rachel Zweig. La fille de Lily Zweig. Elle est en train de passer un diplôme de masseuse thérapeutique à Nashua...

J’écarte mon portable à bout de bras.

– Attends, ça capte très mal, ici ; je ne te reçois plus.

– Non seulement je peux te suivre à la trace, Léo, mais je devine aussi quand tu me racontes des salades.

– Je t’aime, m’man, dis-je en riant.

– C’est moi qui t’ai aimé la première.

Tout en remisant les photos dans le dossier, je me demande ce que ma mère penserait de Sage Singer. Elle serait ravie de la savoir capable de bien me nourrir, étant donné qu’elle me trouve toujours trop maigre. Elle observerait sa cicatrice et la prendrait pour une rescapée d’une quelconque catastrophe. Elle apprécierait que Sage pleure encore sa mère et soit très proche de sa grand-mère. En effet, pour ma mère, la famille constitue la pierre d’achoppement de toute forme de vie. D’un autre côté, elle a toujours voulu que j’épouse une Juive. Or Sage, qui se déclare elle-même athée, ne remplit pas cette condition. Cela étant, sa grand-mère a survécu à l’Holocauste, ce qui lui fait sans doute quelques points en plus...

Soudain sorti de mes pensées, je me demande pourquoi j’envisage un mariage avec une femme que je n’ai rencontrée que la veille, qui n’est pour moi qu’une façon de joindre un témoin et qui, comme j’en ai eu la preuve hier soir, est amoureuse d’un autre.

D’Adam.

Un type d’environ un mètre quatre-vingt-dix doté d’épaules pouvant servir de table de banquet à Thanksgiving. Ma mère l’aurait traité de *goy*, avec ses cheveux blonds et son sourire un peu coincé. Le rencontrer hier soir, et constater que Sage avait l’air électrocutée, a provoqué en moi mille flash-backs posttraumatiques datant du lycée, et nuancés d’acné. De la pom-pom girl dont je n’étais pas vraiment le type, après que je lui avais dédié un sonnet de ma composition dans le magazine littéraire du lycée, à ma cavalière du bal de fin d’année qui, pendant que je lui cherchais un verre de punch, s’était mise à danser avec un gars de l’équipe de football avant de partir avec lui.

Je n’ai rien contre Adam, et si Sage a envie de bousiller sa vie, c’est son problème. Je sais également qu’il faut être deux pour commettre une erreur de ce calibre. Mais... Adam est marié. L’expression du visage de Sage en apercevant cette femme m’a donné envie de lui passer le bras autour des épaules et de lui dire qu’elle méritait bien mieux que ce type.

Moi, par exemple.

Bon, d’accord, j’ai un peu craqué pour elle. Ou peut-être pour ses pâtisseries. Ou pour sa voix rauque et râpeuse, incroyablement sexy, ce dont elle n’a même pas conscience.

Ces sentiments me prennent par surprise. Je passe ma vie à traquer des gens qui ne veulent pas

qu'on les retrouve, mais j'ai beaucoup plus de mal à dénicher quelqu'un que j'aimerais garder à mon côté pendant un bon moment.

Chassant ces pensées, je fourre le dossier dans mon porte-documents. Ma mère a peut-être raison, j'ai peut-être besoin d'un massage ou d'une quelconque relaxation pour pouvoir séparer mon boulot de ma vie privée.

Mes bonnes résolutions volent en éclats dès que j'arrive chez Sage, qui m'attend vêtue d'un short en jean, comme Daisy Mae. Je ne peux m'empêcher d'admirer ses longues jambes bronzées et musclées.

– Quoi ? dit-elle en baissant les yeux sur ses mollets. Je me suis coupée en me rasant les jambes ?

– Non, vous êtes parfaite. Enfin, c'est parfait. Je veux dire... (Je secoue la tête.) Avez-vous parlé à votre grand-mère ce matin ?

– Oui, me répond Sage en me tenant la porte. Elle est un peu effrayée, mais elle nous attend.

Hier soir, avant notre départ, Minka a accepté d'examiner quelques photos.

– Je ferai tout pour la mettre à l'aise, promets-je.

La maison de Sage est une déclinaison visuelle de votre sweat-shirt préféré, celui que vous cherchez dans votre tiroir parce qu'il est si doux. Le canapé est hyperrembourré et l'éclairage tamisé. Il y a toujours quelque chose au four. C'est le genre d'endroit où l'on peut se poser pour un seul instant, et ne se réveiller que des années plus tard, sans jamais en être reparti.

C'est l'exact opposé de mon appartement de Washington, où l'on ne trouve que du cuir noir, du métal chromé et des angles droits.

– C'est sympa, chez vous.

– Vous êtes déjà venu hier, me rappelle Sage en me considérant d'un air curieux.

– Je sais. C'est juste que c'est... très douillet.

– Ma mère savait s'y prendre pour ça, dit Sage en regardant autour d'elle.

Elle ouvre de nouveau la bouche, puis la referme aussitôt.

– Vous alliez dire que ce n'est pas votre cas.

– Moi, je suis douée pour repousser les gens, dit-elle en haussant les épaules.

– Pas tout le monde, dis-je.

Nous avons tous les deux saisi que j'évoque la soirée d'hier. Sage hésite, comme si elle était sur le point de m'avouer quelque chose, puis elle se dirige vers la cuisine en disant :

– Quelle couleur avez-vous choisie, finalement ?

– Quelle couleur ?

– De vernis à ongles.

Elle me tend une tasse remplie de thé. Je constate dès la première gorgée qu'elle a ajouté du lait de soja mais pas de sucre, exactement comme ce que j'ai fait hier au café. Ce genre de choses, sa façon de se souvenir de ces détails, me donne l'impression de planer.

– J'étais tenté par le rouge cerise, mais ça fait trop FBI, dis-je. Un peu trop flashy pour nos amis du ministère de la Justice.

– Sage décision.

– Et vous ? Avez-vous appris beaucoup de choses en lisant *People* ?

– J'ai fait ce que vous m'avez demandé, répond-elle, brisant net l'ambiance. Je suis allée voir Josef.

– Et ?

– Je n'y arrive pas. Je ne peux pas lui parler et faire comme si j'ignorais ce que j'ai appris. (Elle secoue la tête.) Je crois qu'il m'en veut.

C'est alors que mon portable sonne, indiquant le numéro de mon patron.

– Désolé, il faut que je réponde, dis-je avant de filer dans le salon pour prendre l'appel.

Il a une question d'ordre logistique à me poser, à propos d'un rapport de procès que j'ai rédigé

concernant une autre affaire. Je lui détaille certaines modifications que j'ai apportées et pourquoi, puis je raccroche. En revenant dans la cuisine, je trouve Sage, son café à la main, en train de lire attentivement la première page du dossier SS de Reiner Hartmann.

– Qu'est-ce que vous faites, bon sang ? C'est confidentiel !

Elle lève les yeux, telle une biche prise dans un faisceau de phares.

– Je voulais voir si moi aussi je le reconnaissais.

Je m'empare de la chemise. Il m'est interdit de lui montrer le dossier de Reiner, car elle est une civile. Je lui tends quand même cette première page, sur laquelle figurent le nom, l'adresse, la date de naissance, le groupe sanguin et la photo de l'officier.

– Regardez, dis-je en la laissant examiner quelques secondes le cliché, qui ne révèle pas grand-chose en dehors d'une raie au milieu du crâne et de deux yeux clairs.

– Il ne ressemble pas du tout au Josef que je connais, murmure Sage. Je ne le reconnaîtrais pas forcément parmi plusieurs suspects.

– Eh bien, espérons que ce ne soit pas le cas de votre grand-mère.

Un jour, Simran, un historien de mon service, m'a montré une photo d'Angelina Jolie sur son iPhone. C'était une scène de fête. Il y avait des ballons partout et un gâteau d'anniversaire sur la table. Au premier plan, Angelina faisait la moue.

– Waouh, ai-je dit. Où as-tu pris cette photo ?

– C'est ma cousine.

– Angelina Jolie est ta cousine ?

– Non, mais elle lui ressemble beaucoup, n'est-ce pas ?

Pour tout dire, une identification par un témoin tourne souvent au fiasco. Il s'agit la plupart du temps du point faible d'une procédure d'établissement de preuves dans le cadre d'une affaire criminelle. Ainsi, il est fréquent que les tests ADN innocentent des violeurs formellement identifiés par des victimes. Le peu de variété des traits du visage humain nous pousse à commettre des erreurs de jugement. C'est plutôt marrant pour la cousine de Simran, mais ça l'est beaucoup moins quand on travaille pour le ministère de la Justice, et que l'on cherche à obtenir une identification de la part d'un témoin oculaire.

La canne de Minka est suspendue au bord de la table de la cuisine, sur laquelle sont posés un verre de thé et une assiette vide. Je suis assis à côté d'elle, tandis que Daisy, l'aide à domicile, se tient debout, les bras croisés, à l'entrée de la pièce.

– *Voilà*¹, dit Sage en posant un petit pain parfaitement cuit sur l'assiette en porcelaine.

La pâtisserie est ornée de morceaux de pâte entortillés en son sommet et saupoudrée de sucre cristallisé. Je n'ai pas besoin d'attendre que Minka l'ouvre pour savoir qu'il renferme de la cannelle et du chocolat ; c'est le petit pain que son père avait l'habitude de lui préparer.

– Je me suis dit que ça t'avait peut-être manqué, dit Sage.

Le souffle court, Minka observe ce présent sous toutes ses faces.

– C'est toi qui as fait ça ? Mais comment... ?

– J'ai improvisé, reconnaît-elle.

Quand a-t-elle trouvé le temps de cuisiner cela ? Ce matin, peut-être, après sa visite chez Josef ? Je ne la quitte pas des yeux, tandis que sa grand-mère coupe la pâtisserie en deux et la goûte.

– Exactement comme ceux de mon père, soupire Minka. Exactement comme dans mes souvenirs...

– C'est précisément sur vos souvenirs que je compte, dis-je, estimant le moment idéal pour enchaîner. Je sais que ce n'est pas facile et j'apprécie vraiment que vous consentiez à faire cet effort. Vous êtes prête ?

J'attends que Minka me regarde. Elle acquiesce.

Je dispose devant elle un feuillet comprenant les photos de huit criminels de guerre nazis. Genevra s'est surpassée, tant en rapidité qu'en précision. La photo de Reiner Hartmann – la même que celle que Sage a aperçue dans le dossier SS – est placée en bas à gauche. La rangée supérieure est composée de quatre autres clichés, tandis que trois autres se trouvent à sa droite. Ils représentent tous des hommes d'apparence similaire vêtus du même uniforme nazi. Cela me permet de demander à Minka de comparer ce qui est comparable. Si Reiner avait été le seul en uniforme, cela l'aurait influencée.

Assise à côté de sa grand-mère, Sage observe également les photos. Les huit individus regardent tous dans la même direction et ont tous les mêmes cheveux blonds lisses séparés par une raie. Ils ont l'allure de jeunes stars de cinéma des années quarante, impeccablement rasés et la mâchoire bien dessinée, des idoles de la gent féminine pour un documentaire macabre.

– Les personnes que vous voyez n'ont pas forcément travaillé dans le camp, Minka, mais j'aimerais que vous examiniez ces visages et me disiez si quoi que ce soit vous saute aux yeux...

Minka saisit la feuille de ses mains tremblantes.

– Nous ne connaissons pas leurs noms, dit-elle.

– Ce n'est pas grave.

Elle pose le doigt sur chacun des huit visages, comme si elle braquait un pistolet sur le front de ces hommes. Est-ce un effet de mon imagination, ou s'attarde-t-elle sur celui de Reiner Hartmann ?

– C'est trop difficile, dit-elle en secouant la tête, avant de reposer la feuille. Je ne veux plus m'en souvenir.

– Je comprends, mais...

– Non, vous ne comprenez pas. Vous ne me demandez pas simplement de désigner une photo. Vous me demandez de faire un trou dans un barrage parce que vous avez soif, même si je dois en mourir noyée.

– Je vous en prie...

Minka plonge son visage dans ses mains.

Sage semble encore plus souffrir que Minka. N'est-ce pas le principe de l'amour que d'être davantage affecté par la douleur d'autrui que par la sienne ?

– On arrête là, déclare Sage. Navrée, Léo, mais je ne veux pas lui infliger ça.

– Laissez-la en décider elle-même.

Minka regarde ailleurs, perdue dans ses souvenirs. Daisy fond sur elle, tel un ange vengeur, et passe un bras sur les épaules de sa fragile patiente.

– Voulez-vous vous reposer, madame Minka ? J'ai bien l'impression que vous avez besoin de vous allonger un peu.

Tout en me fusillant du regard, elle aide Minka à se lever, puis elle lui tend sa canne et la guide dans le couloir.

Visiblement au supplice, Sage suit sa grand-mère des yeux.

– Jamais je n'aurais dû vous faire venir, chuchote-t-elle.

– Ce n'est pas une première pour moi, Sage. Voir le visage de quelqu'un qui vous a torturé est un véritable choc. D'autres rescapés ont réagi de la même façon, avant de se ressaisir et d'effectuer une identification valable. Je sais qu'elle a conservé ces sentiments enterrés durant plus d'un demi-siècle. J'en suis bien conscient, tout comme je comprends combien il est douloureux de retirer le pansement de cette blessure...

– Ce n'est pas un pansement, conteste Sage. C'est de la chirurgie sans anesthésie. Et je me fiche que les autres survivants que vous avez rencontrés aient réussi à la surmonter. Je ne me soucie que de ma grand-mère.

Sur ces mots, elle se lève d'un coup et file dans le couloir, me laissant seul avec les photos.

J'en reviens au visage de Reiner Hartmann, qui ne laisse en rien deviner le mal tapi sous ses traits.

Nous sommes plutôt contraints d'imaginer quel cocktail toxique de génétique et d'éducation a pu permettre à un garçon élevé avec des principes d'en arriver à participer à un génocide.

Le petit pain de Sage est resté sur l'assiette, coupé en deux, tel un cœur brisé. En poussant un soupir, je me saisis de mon porte-documents, prêt à y glisser le feuillet mais, à la dernière seconde, je suspends mon geste. Je prends l'assiette et m'approche de la chambre de Minka, d'où me parviennent des voix étouffées. J'inspire profondément et frappe à la porte.

Minka est installée dans un fauteuil ultrarembourré, les pieds posés sur une ottomane.

– Cesse de te tracasser, Sage, je vais bien ! dit-elle, exaspérée, quand Daisy m'ouvre la porte.

J'aime la voir ainsi s'agacer. J'aime la voir aussi déterminée à un instant donné, puis douce comme un agneau une seconde plus tard. C'est, j'en suis sûr, ce trait de caractère qui lui a permis de se sortir d'une des pires périodes de l'Histoire et de continuer à vivre.

Et qu'elle a transmis à sa petite-fille, même si Sage ne s'en rend pas compte.

Elles lèvent toutes les deux les yeux quand j'entre, le petit pain et les photos à la main.

– Vous vous fichez de moi ou quoi ? laisse échapper Sage.

– Je me suis dit que vous auriez envie de ça, Minka, dis-je en tendant l'assiette. Sage s'est donné la peine de le préparer en pensant que cela vous apporterait un peu de paix. C'était également mon intention. Ce que vous avez traversé était injuste, c'est vrai, mais il est tout aussi injuste pour vous de partager le pays dans lequel vous vivez avec vos anciens persécuteurs. Aidez-moi, Minka, je vous en conjure.

Sage se lève d'un bond.

– Léo, sortez d'ici tout de suite !

– Attendez, attendez, intervient Minka qui me fait signe d'approcher.

L'assiette et le petit pain en équilibre sur les genoux et la série de photos dans les mains, elle effleure les visages, comme si le nom de ces hommes pouvait être lu en braille. Lentement, elle baisse le doigt jusqu'au portrait de Reiner Hartmann, qu'elle tapote à deux reprises.

– C'est lui.

– Vous reconnaissez ce visage ?

– Je le reconnaîtrais entre mille. Jamais je n'oublierai l'homme qui a tué ma meilleure amie.

Pour le déjeuner, nous prenons des sandwiches au thon avec Minka. Je lui dis que mon grand-père m'a appris à jouer au bridge, mais que j'étais très mauvais à ce jeu.

– Estimer que nous perdions de façon catastrophique serait encore en dessous de la vérité, dis-je. Un jour, à la fin d'une partie, je lui ai demandé comment j'aurais dû jouer ma main. « Sous un faux nom », m'a-t-il répondu.

Minka s'esclaffe.

– Un jour, vous reviendrez ici, Léo, et nous ferons équipe. Je vous apprendrai tout ce qu'il faut savoir.

– Je note ce rendez-vous, promets-je avant de m'essuyer la bouche avec ma serviette. Et merci pour... eh bien, pour tout. Sage et moi devrions y aller, à présent.

Sage serre dans ses bras sa grand-mère, qui lui rend son étreinte avec un peu plus de vigueur que ne le ferait n'importe qui. C'est une réaction dont j'ai déjà été témoin chez d'autres rescapés, comme s'ils avaient du mal à laisser partir ce qu'il y a désormais de bon dans leur vie.

Je lui serre la main, froide et sèche comme une feuille morte.

– Jamais je ne vous remercierai assez pour ce que vous avez fait aujourd'hui, mais...

– Mais je n'en ai pas terminé, dit-elle. Vous voulez que je recommence dans un tribunal.

– Si vous vous en sentez capable, oui. Lors d'affaires précédentes, le témoignage de survivants de l'Holocauste s'est révélé extrêmement important. Quant au vôtre, il ne s'agit pas d'une simple

identification ; vous avez vu cet homme commettre un meurtre.

– Faudra-t-il que je le voie ?

J'hésite un instant.

– Si vous ne voulez pas le voir, nous pouvons nous arranger pour enregistrer votre témoignage par vidéo.

– Qui serait présent ?

– Moi, ainsi qu'une historienne de mon service, un caméraman et un avocat de la défense. Et Sage, si vous voulez.

– Je peux faire ça, dit-elle, en hochant la tête. Mais si je devais le voir... je ne crois pas que...

Sa voix se brise.

Je hoche la tête à mon tour, respectant sa décision, et, sans y réfléchir, je l'embrasse sur la joue pour lui dire au revoir.

– Vous êtes quelqu'un de bien, Minka.

De retour dans la voiture, Sage bondit sur moi :

– Alors ? Et après ? Vous avez eu ce que vous vouliez, non ?

– Nous avons obtenu bien plus que ce dont nous avons besoin. Votre grand-mère a été une mine d'or. Identifier un suspect et désigner le *Schutzhaftlagerführer* est une chose, cependant elle a fait encore mieux. Elle nous a donné un détail de son dossier SS que personne, à part mes collaborateurs et moi-même, n'aurait pu deviner.

– Je ne comprends pas.

– Cela peut paraître ridicule, mais dans les camps de concentration, il y avait une bonne et une mauvaise façon de tuer les prisonniers. Les infractions disciplinaires des soldats qui ne respectaient pas ces règles étaient notées dans leur dossier. Si tuer un détenu qui n'avait plus la force de se tenir debout était une chose, en assassiner un sans raison revenait à tuer un ouvrier. Or les nazis avaient besoin de ces travailleurs. Certes, aucun responsable ne se souciait des prisonniers au point de punir davantage que d'une tape sur la main le soldat coupable d'un tel méfait, néanmoins on trouve dans beaucoup de dossiers de SS la mention d'une telle procédure disciplinaire. (Je me tourne vers Sage.) Dans celui de Reiner Hartmann, un paragraphe relate sa comparution devant une commission, pour avoir abattu une prisonnière sans autorisation.

– Darija ?

– En effet. Le témoignage de votre grand-mère confirme que l'individu qu'elle a identifié et celui qui vous a dit s'être autrefois appelé Reiner Hartmann ne sont qu'une seule et même personne.

– Pourquoi ne pas m'avoir dit que c'était dans le dossier ?

– Parce que vous n'êtes pas habilitée à en connaître le contenu. Et parce que je ne voulais pas prendre le risque de vous voir influencer votre grand-mère.

– Il m'a donc dit la vérité, dit Sage en se laissant aller sur le siège passager. Josef ou Reiner, quel que soit son prénom.

– Il semblerait, oui.

Son visage trahit un flot d'émotions tourbillonnant comme un ouragan, tandis qu'elle tente d'associer Josef Weber au personnage qu'il a été autrefois. Dans son cas, Sage lutte également avec l'idée de trahir quelqu'un qu'elle a considéré comme un ami.

– En venant me trouver, vous avez bien agi, lui dis-je. Ce n'est que justice, contrairement à ce qu'il vous a demandé de faire.

– Allez-vous l'arrêter immédiatement ? s'enquiert-elle sans lever la tête.

– Non, je rentre chez moi.

– Maintenant ? s'étonne Sage en se redressant.

– Oui. Il reste beaucoup à faire avant d'aller plus loin

Je n'ai pas envie de partir. En vérité, j'aimerais proposer à Sage de dîner avec moi. J'aimerais la regarder cuisiner quelque chose à partir de quasiment rien. J'aimerais simplement la regarder, point final.

– Vous filez donc directement à l'aéroport ?

Est-elle également un peu triste que je m'en aille ?

Non, ce n'est que moi qui l'interprète comme je l'entends. Elle a un copain. Il est marié, c'est vrai, mais le fait est que Sage ne cherche personne pour le moment.

– Oui, dis-je. Je vais appeler ma secrétaire. Il y a sans doute un vol pour Washington à l'heure du dîner.

Demande-moi de rester...

Nos regards se croisent.

– Eh bien, si vous devez y aller, vous feriez sans doute mieux de mettre le contact.

J'en rougis d'embarras. Ce silence entre nous n'était finalement pas lourd de sens et empli de non-dits, mais simplement dû à une voiture qui n'avait pas encore démarré.

C'est alors que son portable sonne. Les sourcils froncés, elle se redresse afin de l'extirper de la poche de son short.

– Oui... c'est moi, Sage Singer. (Elle écarquille les yeux.) Comment va-t-il ? Que s'est-il passé... ? Oui, je comprends. Merci.

Elle raccroche, les yeux rivés sur son mobile comme si elle tenait une grenade, puis m'annonce :

– Josef est à l'hôpital.

[1](#). En français dans le texte original.

De l'endroit où nous nous cachions, derrière le bûcher dressé sur la propriété de Baruch Beiler, nous pouvions tout voir : Casimir enchaîné sur l'estrade de fortune, la rage dans les yeux de Damian, qui hurlait en postillonnant sur le visage de l'adolescent. Ivre de pouvoir, Damian s'adressait aux villageois rassemblés sous un ciel bleu éclatant. Leur capitaine de la garde avait démasqué non pas un seul, mais deux meurtriers. Cela signifiait sûrement que la population était désormais à l'abri. Que chacun pouvait reprendre ses activités normales.

Étais-je la seule à savoir que c'était impossible ?

Non. Aleks le savait également, raison pour laquelle il avait tenté de racheter les péchés de son frère.

– Mes amis, nous avons brisé la bête ! déclara Damian en écartant les bras. (Un rugissement de la foule noya ses mots.) Nous enterrerons l'upiór comme il aurait dû l'être la première fois : sur le ventre, à un carrefour, un pieu de chêne planté dans le cœur.

À côté de moi, Aleks rageait. Je le retins en posant doucement la main sur son bras.

– N'y va pas. Ne vois-tu pas que cette mise en scène est un piège destiné à t'attirer ?

– Mon frère est incapable de se contenir. Cela ne justifie pas ses actes, mais je ne peux pas rester ici à ne rien faire...

Damian fit signe à un soldat posté derrière lui.

– Nous allons d'abord nous assurer qu'il reste bien mort, ce qui ne peut se faire que d'une seule façon.

Le jeune garde avança d'un pas, muni d'une impressionnante faux courbe, dont la lame étincelait comme un joyau. Il la brandit au-dessus de sa tête, tandis que Casimir cherchait à lever les yeux, malgré le soleil éblouissant, afin de voir ce qui se passait.

– Trois, compta Damian. Deux...

Il se tourna directement dans la direction du buisson dans lequel nous étions cachés, ce qui me fit comprendre qu'il savait depuis le début où nous nous trouvions.

– Un !

La lame fendit les airs en un hurlement métallique qui sectionna d'un seul coup la tête de Casimir.

L'estrade fut aspergée d'un sang qui se mit à ruisseler sur le bois, vers le sol et la foule.

– Noooooon ! hurla Aleks, qui se dégagea de mon emprise et se précipita vers le bûcher.

Les soldats cherchèrent aussitôt à le capturer. Mais ce n'était plus un homme. Mordant et griffant, il repoussa sept agresseurs avec la force d'une armée entière, tandis que la foule s'éparpillait pour se mettre en sécurité. Quand il ne resta plus que Damian, que plus personne désormais ne protégeait, Aleks s'approcha de lui en grondant.

Damian leva son épée... puis la lâcha, fit demi-tour et s'enfuit en courant.

Aleks le rattrapa avant qu'il ait parcouru la moitié de la place du village. Il le plaqua et le retourna de façon qu'il tombe sur le dos et que le grand ciel bleu soit sa dernière vision. D'un seul coup de griffe, Aleks lui arracha le cœur.

SAGE

Les hôpitaux ont une odeur de mort. Tout y est un peu trop propre, un peu trop froid. Dès mes premiers pas dans l'établissement, je suis transportée trois ans en arrière, lorsque je regardais ma mère mourir à petit feu.

Léo et moi nous trouvons dans un couloir, non loin de la chambre de Josef. Les médecins m'ont appris qu'il était ici pour y subir un lavage d'estomac. Il a apparemment été victime de l'effet secondaire indésirable d'un médicament. Un bénévole de l'association caritative Meals on Wheels l'a trouvé étendu sur le sol, inconscient, ce qui me fait penser à Eva. Quelqu'un va-t-il s'occuper d'elle ce soir ?

Contrairement à Léo, je suis autorisée à entrer dans la chambre. En effet, Josef m'a désignée comme parent proche, ce qui est une façon intéressante de qualifier quelqu'un à qui vous avez demandé de vous tuer.

– Je n'aime pas les hôpitaux, dis-je.

– Comme tout le monde.

– Je ne sais pas quoi faire...

– Il faut que vous lui parliez.

– Vous voulez que je l'encourage à se rétablir, pour ensuite l'expulser du pays, afin qu'il meure je ne sais où dans une cellule ?

Léo prend un instant pour réfléchir avant de répondre :

– Oui, quand il aura été reconnu coupable.

Peut-être est-ce le ton sec de Léo qui, me faisant brutalement revenir au présent, m'incite à acquiescer. Après avoir pris une profonde inspiration, j'entre dans la chambre de Josef.

Malgré le récit de ma grand-mère, malgré la photo sur l'échantillon établi par Léo, je ne vois qu'un vieillard, l'enveloppe desséchée du monstre de brutalité qu'il fut voilà des années. Ses cheveux argentés ébouriffés et ses membres squelettiques dépassant de la tenue d'hôpital bleu pâle laissent difficilement concevoir que la simple vue de cet homme faisait autrefois trembler de peur.

Josef dort, le bras gauche passé par-dessus la tête. La cicatrice qu'il m'a montrée un jour, à l'intérieur du biceps, est clairement visible ; une pastille noire et brillante de la taille d'une pièce de vingt-cinq cents au contour irrégulier. D'un regard par-dessus l'épaule, je vois Léo, qui, dans le couloir, lève la main pour m'indiquer qu'il ne me quitte pas des yeux.

Je prends une photo de la cicatrice de Josef avec mon portable, pour la montrer plus tard à Léo. Je remise en toute hâte mon téléphone dans la poche de mon short quand une infirmière entre dans la pièce.

– Vous êtes la fille dont il a parlé ? me demande-t-elle. Cannelle, c'est ça ?

– Sage, dis-je avec un sourire, en me demandant si elle m'a vue prendre la photo. Même étagère, mais dans un autre bocal¹.

L'infirmière me lance un regard bizarre.

– Eh bien, votre ami M. Weber a eu beaucoup de chance d'être trouvé à temps.

C'est moi qui aurais dû le retrouver.

Cette pensée s'immisce dans mon esprit comme une lame de couteau. En tant que son unique amie, j'aurais dû être présente quand il avait besoin de moi. Au lieu de cela, je me suis disputée avec lui et je suis partie en courant de chez lui.

Le problème est que je suis l'amie de Josef Weber, mais que Reiner Hartmann est mon ennemi. Que

dois-je faire, à présent qu'ils ne forment plus qu'une seule et même personne tous les deux ?

– Que lui est-il arrivé ?

– Il a avalé un succédané de sel avec de l'Aldactone, ce qui a fait grimper en flèche son taux de potassium. Il aurait pu mourir d'un arrêt cardiaque.

Je m'assieds sur le bord du lit et prend la main de Josef. Il porte au poignet un bracelet de patient.

JOSEF WEBER, NÉ LE 20/04/1918, B+.

Si seulement ils savaient que ce n'est pas son véritable nom.

Josef bouge les doigts dans ma main. Je les lâche aussitôt, comme s'ils me brûlaient.

– Vous êtes venue, dit-il d'une voix râpeuse.

– Évidemment.

– Et Eva ?

– Je vais la prendre chez moi et m'en occuper.

– Monsieur Weber ? nous interromp l'infirmière. Comment vous sentez-vous ? Avez-vous mal quelque part ?

Il secoue la tête.

– Pouvez-vous nous laisser un instant ? dis-je.

– D'accord. Je reviens prendre votre température et votre tension dans cinq minutes.

Nous attendons qu'elle soit repartie pour de nouveau parler.

– Ce n'est pas un accident, n'est-ce pas ? demandé-je dans un souffle.

– Je ne suis pas idiot. Le pharmacien m'a parlé des interactions entre médicaments, mais j'ai décidé de ne pas en tenir compte.

– Pourquoi ?

– Puisque vous ne vouliez pas m'aider à mourir, il fallait bien que je le fasse moi-même. Mais j'aurais dû deviner que c'était inutile. (Il désigne la chambre d'hôpital.) Je vous l'ai déjà dit. Ceci est ma punition. Quoi que je fasse, je survivrai.

– Je n'ai jamais dit que je ne voulais pas vous aider.

– Vous m'en vouliez de vous avoir révélé la vérité.

– C'est vrai, j'étais furieuse. C'était très dur à entendre.

– Vous êtes partie en courant de chez moi.

– Vous avez eu soixante-dix ans pour vivre avec ça, Josef. Il faut me donner plus de cinq minutes pour m'y faire. (Je baisse la voix.) Ce que vous avez commis – ce que vous dites avoir commis – me dégoûte. Cela dit, si je... si je faisais maintenant ce que vous m'avez demandé de faire, vous voyez... je le ferais par colère, par haine. Et cela me rabaisserait à votre niveau.

– Je savais que vous seriez contrariée, m'avoue Josef. Mais vous n'êtes pas la première personne à qui je me sois adressé.

Voilà qui me surprend. Il y a dans cette ville quelqu'un d'autre qui sait ce que Josef a fait... et qui ne l'a pas dénoncé ?

– Votre mère. C'est d'abord vers elle que je me suis tourné.

J'en reste bouche bée.

– Vous connaissiez ma mère ?

– Je l'ai rencontrée il y a des années, quand j'enseignais au lycée. Le professeur de religions du monde l'avait invitée à parler de sa foi. J'ai fait sa connaissance dans la salle des professeurs lors d'une pause-déjeuner, très brièvement. Elle ne se considérait pas comme une Juive modèle, mais estimait que le peu qu'elle faisait valait mieux que rien du tout.

Ces mots sont bien dignes de ma mère. Je me souviens même vaguement du jour où elle s'est exprimée devant la classe de ma sœur, et combien Pepper en a été gênée. Je parie que Pepper donnerait aujourd'hui n'importe quoi pour que ma mère l'embarrasse ainsi. Ce souvenir me noue la

gorge.

– Ayant bien sûr remarqué mon accent pendant notre discussion, elle m’a dit que sa belle-mère avait survécu à un internement dans un camp de concentration polonais.

Je remarque qu’il parle de ma mamie au passé. Je ne le reprends pas. Je ne veux pas qu’il sache quoi que ce soit à propos d’elle.

– Que lui avez-vous répondu ?

– Que j’avais été envoyé à l’étranger pendant la guerre, pour y poursuivre mes études. Des années durant, j’ai tenté de la recroiser. J’avais le sentiment que notre rencontre était un signe du destin ; non seulement elle était juive, mais de plus elle était parente avec une rescapée des camps. Elle représentait pour moi la façon de m’approcher le plus près possible du pardon.

J’imagine la réaction de Léo à ces mots : « Les Juifs ne sont pas interchangeables. »

– Vous comptiez lui demander de vous tuer ?

– De m’aider à mourir, rectifie Josef. Puis j’ai appris son décès. Et ensuite, je vous ai connue. Je n’ai pas immédiatement su que vous étiez sa fille, mais quand je l’ai compris, j’ai deviné que nos chemins ne s’étaient pas croisés par hasard. Je savais qu’il fallait que je vous demande ce que je n’avais pas eu l’occasion de demander à votre mère. (Ses yeux bleus se remplissent de larmes.) Je ne vais pas mourir. Je ne peux pas mourir. Je sais que vous devez me trouver ridicule de croire cela, mais c’est la vérité.

Je pense soudain au roman de ma grand-mère, à l’*upiór* suppliant d’être libéré d’une éternité de souffrances.

– Vous n’êtes pas un vampire, Josef, tout de même...

– Cela ne m’empêche pas d’être maudit. Regardez-moi. J’aurais déjà dû mourir plusieurs fois. Je suis enfermé depuis près de soixante-dix ans et je cherche une clé depuis tout ce temps. C’est peut-être vous qui la détenez.

Léo dirait que Josef nous a traqués, ma famille et moi.

Léo dirait qu’aujourd’hui encore Josef ne considère les Juifs que comme un moyen de parvenir à ses fins, pas comme des individus, mais comme des pions.

Le fait de rechercher le pardon n’implique-t-il pas automatiquement que vous n’êtes pas un monstre ? Ce désespoir ne vous rend-il pas par définition de nouveau humain ?

Que pensait ma mère de Josef Weber ?

Je prends la main de Josef, cette main qui a brandi l’arme qui a tué la meilleure amie de ma grand-mère, et Dieu sait combien d’autres.

– Je vais le faire, dis-je, même si, en cet instant, je ne sais pas si je mens pour satisfaire Léo ou si je dis la vérité pour me contenter moi-même.

Léo et moi roulons en direction de chez Josef, où il n’entrera pas. « Sans mandat de perquisition ? Jamais de la vie ! »

Il n’en va pas de même pour moi, j’imagine, puisque je suis censée récupérer le chien et non chercher des preuves dans le cadre d’une affaire criminelle. Le double des clés de la maison est caché dans le compartiment coulissant situé sous une grenouille en pierre installée sur le perron. Dès que j’ouvre la porte, Eva se précipite vers moi en aboyant comme une folle.

– Ça va, ça va, dis-je au petit teckel. On va s’occuper de toi.

Pour aujourd’hui, en tout cas.

Qui se chargera du chien quand Josef sera extradé ?

À l’intérieur, la cuisine est en désordre. Une assiette a été retournée et brisée, la nourriture qu’elle contenait a disparu (c’est sans doute Eva qui en a profité), une chaise est renversée. Et sur la table, le succédané de sel avalé par Josef.

Je redresse la chaise, ramasse les éclats de porcelaine et passe un coup de balai. Je jette ensuite le faux sel à la poubelle, fais la vaisselle et nettoie la paillasse. Puis je farfouille dans le garde-manger, à la recherche de nourriture pour chien. Je trouve des boîtes de flocons d'avoine Quaker et de féculents Rice-A-Roni, de la moutarde, des pâtes torsadées. Et au moins trois paquets de biscuits pour apéritif Doritos. Tout cela me paraît incroyablement... ordinaire, même si j'ignore ce que je m'attendais à trouver parmi les provisions d'un ancien nazi.

En cherchant une caisse ou un panier à chien, je me retrouve à la porte de la chambre de Josef. Le lit est impeccablement fait, avec une couverture blanche et des draps ornés de violettes. Il y a aussi deux armoires dans la pièce, sur l'une d'elles se trouvent une boîte à bijoux et une brosse à cheveux. Un réveil est posé sur une table de chevet, à côté d'un téléphone et d'un jouet à mâcher pour chien. De l'autre côté du lit, sur un petit meuble, se trouve un roman d'Alice Hoffman, avec un marque-page à l'intérieur, ainsi qu'un pot de crème pour les mains parfumée à la rose.

D'un côté, ces détails, l'incapacité de Josef à ranger ce qui évoque sa femme, me brisent le cœur. Cependant, cet homme, qui a aimé sa femme, qui aime son chien et qui se nourrit n'importe comment, a par ailleurs tué d'autres êtres humains sans ciller.

Je me saisis du jouet d'Eva, qui s'agite toujours sur mes talons, et rejoins Léo dans la voiture. Pendant que le chien, sur mes genoux, mordille les franges de mon short, nous prenons la direction de chez moi.

– Il m'a dit qu'il connaissait ma mère, dis-je.

– Quoi ? s'étonne Léo en tournant la tête vers moi.

Je lui explique ce que Josef m'a appris.

– Qu'aurait-il fait, s'il avait su que ma grand-mère était toujours en vie ?

– Qu'est-ce qui vous fait croire que ce n'est pas le cas ? demande-t-il après un moment de réflexion.

– Que voulez-vous dire ?

– Il se joue peut-être de vous. Il vous a déjà menti. Bon sang, il a menti au monde entier pendant plus d'un demi-siècle. Peut-être a-t-il compris qui est Minka et décidé de sonder, à travers vous, si elle se souvient de ce qu'il a commis.

– Pensez-vous vraiment qu'après toutes ces années il redoute encore que l'on découvre qu'il porte un faux nom ?

– Non, convient Léo. Mais il veut peut-être toujours réduire au silence quiconque est susceptible de l'identifier comme un nazi.

– Ce n'est pas très réaliste, n'est-ce pas ?

– La solution finale ne l'était pas non plus, pourtant elle est allée assez loin.

– Je vous croirais peut-être si Josef ne m'avait pas demandé de le tuer.

– Il sait que vous n'en êtes pas capable. Alors il vous fait marcher. Il peut vous rouler, mais pas elle, car elle était là-bas. Elle n'a jamais rencontré le nouveau Josef Weber amélioré. Elle ne connaît qu'un animal, une bête. Pour finir, s'il parvient à la retrouver grâce à vous, il pourra la tuer ou vous inciter à la convaincre qu'il a changé et mérite d'être pardonné. Il est gagnant dans les deux cas.

Je le dévisage, quelque peu blessée qu'il pense cela de moi.

– Vous me croyez vraiment capable de faire ça ?

Il s'engage dans l'allée de ma maison, où une autre voiture est déjà garée. Adam en sort, un bouquet de lis à la main.

– Les gens ont besoin de se faire pardonner pour toutes sortes de raisons, lâche Léo sans émotion. Je crois que vous le comprenez mieux que n'importe qui, ce qui n'a, d'après moi, pas échappé à Josef Weber.

Les deux mains sur le volant, il regarde droit devant lui. Sur mes genoux, Eva aboie en direction de l'« inconnu » qui, à l'extérieur, m'adresse un signe de la main un peu gêné.

– Je vous recontacte, dit Léo. (Pour la première fois depuis deux jours, il ne me regarde pas dans les yeux en disant cela.) Et faites attention.

Ces mots, je le sais, n'ont rien à voir avec Josef.

Le bouquet de lis aurait été une délicate attention si je ne savais pas qu'Adam bénéficie de réductions conséquentes chez le fleuriste local. À vrai dire, pour ce que j'en sais, ces fleurs proviennent peut-être simplement de la cérémonie de ce matin.

– Je n'ai pas vraiment envie de parler, dis-je en tentant de l'écarter.

Il me retient par le bras, me plaque contre lui et m'embrasse. Léo s'est-il déjà suffisamment éloigné ou a-t-il vu ce baiser ?

Je me demande bien pourquoi je me pose cette question.

– La voilà enfin, chuchote Adam, contre mes lèvres. Je savais que la fille dont je suis raide dingue était quelque part dans le coin.

– En fait, elle est de l'autre côté de la ville, en train de te préparer un poulet rôti pour le dîner. Pas facile de la retrouver, c'est sûr.

– Je mérite bien ça, reconnaît Adam en me suivant dans la maison. Mais c'est pour ça que je suis là, Sage. J'ai quelque chose à te dire.

Il m'entraîne dans le salon, ce qui me fait prendre conscience que nous n'y passons pas beaucoup de temps. Nous filons généralement directement dans la chambre lors de ses visites.

Il me fait asseoir sur le canapé et me prend la main.

– Je t'aime, Sage Singer. J'aime ta façon de dormir avec un pied à l'air libre et le fait que tu monopolises le pop-corn quand on regarde un film. J'aime ton sourire et tes cheveux en V sur le front. C'est cliché de dire ça, je le sais bien, mais te voir avec ce type, hier, m'a fait comprendre combien j'ai à perdre. Je ne veux pas que quelqu'un d'autre t'enlève pendant que j'hésite et traîne les pieds. Je t'aime, tout simplement, et je veux rester avec toi pour toujours.

Adam pose un genou à terre, sans me lâcher la main.

– Sage... veux-tu m'épouser ?

J'ouvre de grands yeux, abasourdie, puis j'éclate de rire, ce qui n'est certainement pas la réaction qu'il escomptait.

– Tu n'oublies pas un petit détail ?

– La bague. Oui, je sais, mais...

– Pas la bague. Ta femme !

– Non, évidemment, dit Adam en se rasseyant sur le canapé. C'est pour ça que je suis venu. Je vais demander le divorce.

Je me plaque contre les coussins, stupéfaite.

Il existe tant de façon de briser une famille. Il suffit d'une minuscule entaille d'égoïsme, d'une déchirure d'avidité ou d'une piqûre de malchance. Malgré cela, une famille unie forme le lien le plus puissant qui soit.

J'ai perdu ma mère et mon père, j'ai pris mes distances avec mes sœurs. Ma grand-mère a vu ses parents lui être arrachés. Il nous a fallu des décennies pour combler ces manques. Et voici qu'Adam rejette cavalièrement ses proches pour pouvoir se lancer dans une nouvelle vie. J'ai honte de moi, du rôle que j'ai tenu et qui l'a poussé à en arriver là. Mon seul espoir est qu'il ne soit pas trop tard pour qu'il comprenne ce que je commence moi-même tout juste à entrevoir : avoir une famille revient à ne jamais être seul.

– Adam..., dis-je à mi-voix. Rentre chez toi.

Cette fois, c'est pour de bon.

J'ai dit à Adam que c'était terminé entre nous, et cette fois je le pense. Je le sais, car je n'arrive plus à respirer et je ne cesse de pleurer, comme si j'avais perdu un être cher, ce qui est sans doute le cas.

– Tu ne penses pas ce que tu dis, m'a répondu Adam, qui ne voulait pas partir. Tu n'as pas toute ta tête. (C'était pourtant le cas ; je me voyais, peut-être pour la première fois depuis trois ans, comme Mary et Léo m'avaient vue, ce qui me gênait profondément.) Je t'aime au point de vouloir me marier avec toi. Que pourrais-tu souhaiter de plus ?

Il y avait tant de réponses à cette question.

Je voulais me promener dans la rue au bras d'un type séduisant sans que les autres femmes se demandent ce qu'il fichait avec une fille affligée d'une telle cicatrice.

Je voulais être heureuse, mais pas au prix de ravager l'existence de quelqu'un d'autre.

Je voulais me sentir belle, au lieu de simplement chanceuse.

Adam n'a fini par s'en aller que quand je l'ai convaincu, à travers mes larmes, qu'il rendait la situation encore plus difficile pour moi. Il devait partir s'il tenait vraiment à moi.

– Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, a-t-il insisté.

Les mêmes mots que ceux de Josef, lors de notre partie d'échecs. Mais il faut parfois faire des sacrifices pour l'emporter.

Les yeux si rouges que je n'y vois plus clair, et le nez encombré à force de pleurer, je me pelotonne sur le sofa et serre Eva contre moi. Mon portable sonne dans ma poche ; je le sors et l'éteins quand je vois le numéro d'Adam s'afficher. Mon téléphone fixe sonne à son tour et, avant même d'entendre la voix d'Adam sur le répondeur, j'en arrache la prise. J'ai besoin d'être seule pour le moment.

J'avale un demi-comprimé de somnifère – il m'en reste depuis les obsèques de ma mère – et m'endors sur le canapé. Je rêve que je suis internée dans un camp de concentration, vêtue de la robe rayée de prisonnière de ma grand-mère. Josef, en uniforme d'officier, vient me voir. Malgré son grand âge, sa poigne est un étau. Il ne sourit pas et ne s'exprime qu'en allemand. Je ne comprends pas ce qu'il me demande. Il me traîne à l'extérieur, dans la cour. Je trébuche et me cogne les genoux sur des cailloux. Je vois alors Adam, à côté d'un cercueil. Il me soulève et me met dedans. « Il était temps », dit-il. Lorsqu'il s'apprête à fermer le couvercle, je comprends ses intentions et me débats. Même si je parviens à le griffer et à le faire saigner, il est plus fort que moi. Il ferme le cercueil, alors que je manque déjà d'air.

« Je vous en prie ! » Je hurle en frappant des poings sur le rembourrage de satin. « Aidez-moi ! »

Personne ne vient. Je continue de marteler la paroi.

« Vous êtes là ? », dit une voix. Peut-être est-ce Léo, toutefois j'ai peur de crier, par crainte de gaspiller trop d'oxygène. Alors que je lutte pour respirer, mes poumons se remplissent de l'odeur de poudre de talc de ma grand-mère.

Adam me réveille en me secouant. J'ai dû dormir des heures, à en juger par la lueur du jour qui filtre par les fenêtres.

– Sage ! Tout va bien ?

Sonnée, endormie et la bouche sèche, je parviens à articuler :

– Adam... je t'ai dit de partir.

– Je me suis inquiété, tu ne répondais pas au téléphone.

Je plonge la main dans les plis du canapé, et retrouve mon iPhone, que j'allume. Plusieurs dizaines de messages. Un de Léo, trois de ma grand-mère, quelques-uns d'Adam et, curieusement, une demi-douzaine de chacune de mes sœurs.

– Pepper m'a appelé pour tout organiser, reprend Adam. Mon Dieu, Sage, je sais à quel point tu étais proche d'elle. Je veux que tu saches que je suis là si tu as besoin de moi.

Je commence à secouer la tête. Bien que pas encore bien réveillée, tout se met en place dans mon esprit. Je prends une profonde inspiration... et je ne sens que du talc.

Daisy nous dit, à mes sœurs et moi, que mamie s'est sentie fatiguée et est allée faire la sieste vers 14 heures. Ne la voyant pas se lever pour le dîner, Daisy a alors pensé que ma grand-mère aurait du mal à trouver le sommeil la nuit venue. Elle s'est donc rendue dans la chambre et a allumé la lumière. Elle a tenté de la réveiller, mais en vain.

– C'est arrivé pendant qu'elle dormait, nous dit-elle en larmes. Elle n'a pas souffert.

Je n'en suis, quant à moi, pas certaine.

Le stress auquel Léo et moi l'avons soumise n'aurait-il pas finalement eu raison d'elle ? N'a-t-elle pas été emportée par les souvenirs que nous avons fait resurgir ?

N'était-elle pas en train de penser à lui quand elle est morte ?

Je ne peux m'empêcher de me dire que je suis responsable de sa mort, ce qui me rend malade. Je ne peux évidemment pas me confier à Pepper et Saffron, qui me donnent déjà l'impression de me reprocher celle de notre mère, même si elles m'ont assuré que je n'y étais pour rien. Je ne veux pas qu'elles me mettent le décès de grand-mère sur le dos. Je me tiens donc à distance, pleurant dans mon coin, et elles me laissent tranquille. Je crois que le zombie que je suis devenue après la mort de mamie les effraie un peu. Je les laisse faire quand elles envahissent ma maison et réarrangent les meubles afin que nous puissions tous nous asseoir par terre durant la *shiv'ah*, la période de deuil. Je ne me plains pas lorsqu'elles ouvrent mon réfrigérateur et jettent les yaourts périmés à la poubelle ou rouspètent parce que je n'ai pas de déca. Je ne mange plus rien, pas même quand Mary me rend visite, chargée d'un panier rempli de pâtisseries tout juste sorties du four et avec toutes ses condoléances, et m'annonce qu'elle allume un cierge pour ma grand-mère avant chaque messe depuis qu'elle a appris son décès. Je ne parle pas à mes sœurs de Léo ni de Reiner Hartmann. Je n'essaie pas de joindre Josef à l'hôpital. Je me contente de dire que j'ai passé beaucoup de temps avec mamie ces derniers jours, raison pour laquelle j'aimerais qu'on me laisse seule avec elle au salon funéraire, quelques minutes avant la cérémonie.

Ma grand-mère a connu une vie extraordinaire. Elle a vu son pays mis en pièces et, bien que victime collatérale de cette horreur, elle a toujours cru au pouvoir de l'esprit humain. Elle a donné quand elle ne possédait plus rien, elle s'est battue alors qu'elle pouvait à peine tenir encore debout, elle s'est accrochée au lendemain lorsqu'il lui était impossible de prendre appui sur la veille. Tel un caméléon, elle fut une jeune fille privilégiée, une adolescente terrifiée, une romancière rêveuse, une prisonnière n'abdiquant pas sa fierté, une femme de l'armée, une mère poule. Elle est devenue ce qu'elle devait être pour survivre, sans jamais laisser quiconque lui dicter sa personnalité.

À tous points de vue, son existence fut pleine, riche et importante, même si elle a choisi de ne pas évoquer son passé, mais plutôt de le dissimuler. Cela ne regardait qu'elle de son vivant, cela ne va pas changer à présent.

Je vais m'en assurer. Après tout ce que j'ai commis, en impliquant Léo et en lui permettant de questionner ma grand-mère, c'est le moins que je puisse faire.

Quelque peu hébétée par la faim, la chaleur et le chagrin, je marche avec raideur de la voiture de location de Pepper jusqu'à l'entrée du funérarium, où Adam m'attend dans son costume noir. Il salue d'abord Pepper.

– Navré pour ce deuil, dit-il d'une voix douce.

Est-ce que ça veut encore dire quelque chose pour lui ? En les répétant à l'infini, ces mots ne se décolorent-ils pas au point de devenir transparents ?

– Merci, répond ma sœur en serrant la main qu'il lui tend.

Puis il se tourne vers moi.

– On m'a dit que vous souhaitiez rester seule quelques instants avec votre grand-mère ?

Adam, c'est moi ! ai-je envie de lui répondre, avant de me rappeler que c'est moi qui lui ai dit de me laisser.

Il me guide vers une porte qui donne sur l'arrière du bâtiment, pendant que Pepper s'assied et se met à taper un texto, peut-être au fleuriste, au traiteur ou à son mari et leurs enfants, dont l'avion doit se poser d'une minute à l'autre. Ce n'est qu'après avoir fermé le battant derrière nous qu'Adam me prend dans ses bras. Après m'être raidie par réflexe, je me laisse aller. C'est plus facile que de lutter.

– Tu as une sale mine, soupire-t-il dans mes cheveux. As-tu dormi au cours de ces deux derniers jours ?

– Je n'arrive pas à croire qu'elle n'est plus là, dis-je en larmes. Je suis toute seule, maintenant.

– Tu pourrais m'avoir, moi... (Vraiment ? *Maintenant* ? Je me mords les lèvres et m'écarte d'un pas de lui.) Tu es sûre de vouloir faire ça ?

Je hoche la tête.

Adam me conduit dans le vestibule, où attend le cercueil de ma grand-mère, prêt à être porté au sanctuaire à l'heure du service. Cet endroit confiné a une odeur froide d'intérieur de réfrigérateur, rappelant vaguement l'antiseptique. Je suis saisie de vertiges qui m'obligent à m'appuyer contre le mur.

– Tu peux me laisser une minute seule avec elle ?

Adam acquiesce et ouvre en douceur la moitié supérieure du cercueil, de façon à me permettre de voir grand-mère. Puis il sort de la pièce et ferme la porte derrière lui.

Elle porte une jupe en laine rouge avec un passepoil noir. Les rubans de son chemisier, noués sur le cou, font l'effet d'une fleur épanouie. Ses cils projettent des ombres sur ses joues légèrement maquillées. Ses cheveux argentés sont bien coiffés, comme lorsqu'elle sortait de chez le coiffeur, une fois par semaine, aussi loin que mes souvenirs remontent. Adam et son équipe se sont surpassés. En l'observant, j'ai l'impression de contempler la Belle au bois dormant, Blanche-Neige ou une de ces femmes qui se sont réveillées un jour de leurs cauchemars pour vivre de nouveau.

Si cela devait arriver à ma grand-mère, ce ne serait pas une première. Quand ma mère est morte, je n'ai pas voulu la toucher. Bien que sachant que mes sœurs l'avaient embrassée une dernière fois sur la joue, établir un contact physique avec un cadavre me terrifiait. Cette sensation trancherait trop violemment avec les fois nombreuses où elle m'avait réconfortée, car alors, elle ne me rendrait pas mon étreinte. Et si elle ne pouvait pas me serrer dans ses bras, il fallait que je cesse de croire que c'était encore possible.

Aujourd'hui, en revanche, je n'ai pas le choix.

Je plonge le bras dans le cercueil et soulève la main gauche de ma grand-mère. Elle est froide et étrangement ferme, un peu comme celles de mes poupées, quand j'étais enfant, dont la publicité vantait l'aspect vivant de la peau, ce qui là n'est pas du tout le cas. Je déboutonne la manchette de la chemise et remonte la manche, exposant la chair de l'avant-bras.

Le cercueil sera fermé lors de la cérémonie. Personne ne verra le tatouage qu'elle porte depuis Auschwitz. Et même si quelqu'un regarde à l'intérieur comme je le fais, le chemisier de soie couvrira cette preuve. Cependant, ma grand-mère s'est donné tant de mal pour ne pas être associée à son expérience de rescapée des camps que j'ai le sentiment qu'il en va de mon devoir de m'assurer que cela se poursuive ainsi, quelle que soit sa destination.

Je sors de mon sac à main un tube de correcteur, que j'applique avec soin sur sa peau. J'attends que ça sèche, afin d'être certaine que les chiffres ont bien été masqués, puis je reboutonne la manchette. Mes deux mains sur la sienne, j'y dépose un baiser.

– Quand je serai grande, je serai aussi courageuse que toi, mamie.

Je referme le cercueil et m'essuie les yeux avec les doigts, en tâchant de ne pas étaler mon mascara. Puis je prends plusieurs longues inspirations et regagne d'une démarche peu assurée le couloir qui conduit à l'entrée du funérarium.

Adam ne m'attend pas à l'extérieur du vestibule. Cela n'a guère d'importance, car je sais

m'orienter en ces lieux. Je suis le couloir, les chevilles vacillant dans les escarpins noirs auxquels je ne suis pas habituée.

J'aperçois Adam et Pepper en conversation feutrée avec une troisième personne, qu'ils cachent, mais que j'imagine être Saffron, arrivée avant le reste de l'assistance. En m'entendant revenir parmi eux, Adam se retourne. Je constate alors que la personne avec qui ils discutent n'est pas du tout Saffron.

La pièce se met à tourner.

– Léo ? dis-je dans un souffle, certaine d'être la proie d'une hallucination.

Il me rattrape juste avant que je m'effondre.

[1.](#) Sage signifie également « sauge » en anglais.

Pendant très longtemps, je n'ai fait que pleurer.

Chaque jour à midi, Aleks était conduit sur la place du village et puni pour ce que son frère avait commis. Ces supplices, qui auraient tué tout homme ordinaire, n'étaient pour lui qu'un cercle de l'enfer supplémentaire.

J'avais cessé de travailler. Sans pain, le village était gagné par l'amertume. Il n'y avait plus rien à partager sur la table familiale, à digérer en conversant. Plus de pâtisseries à offrir à un amant. Les gens se sentaient vides, malgré les autres produits dont ils se nourrissaient.

Un jour, je quittai la chaumière et franchis les bois, en direction de la ville la plus proche, par où Aleks et son frère étaient passés avant d'arriver chez nous. Les bâtiments y étaient si hauts que tenter d'en observer le sommet vous donnait mal au cou. L'un d'eux renfermait un nombre inouï de livres, autant qu'on trouvait de grains dans un sac de farine. Quand j'eus précisé à la réceptionniste ce que je désirais, elle me guida au pied d'une volée de marches métalliques décrivant une courbe, jusqu'à une pièce dans laquelle des ouvrages reliés de cuir étaient alignés sur les murs.

J'appris alors qu'il existait quantité de façons de tuer un upiór.

On pouvait profondément enterrer son corps, en lestant son estomac de terre riche.

Lui enfoncer un clou dans le cerveau.

Réduire en bouillie la poche des eaux dans laquelle naissent certains, comme Casimir, et la lui donner à manger.

Retrouver le cadavre originel et lui ouvrir le cœur, ce qui ferait jaillir le sang de ses victimes.

Si certaines des méthodes tenaient des contes de bonne femme, je savais que le dernier était authentique. En effet, si l'on perçait le cœur d'Aleks, j'étais certaine de me vider de mon sang jusqu'à en mourir.

LÉO

Elle ressemble à un raton laveur.

Un raton laveur épuisé et hébété, mais magnifique.

Elle a des cercles noirs sous les yeux, dus à son maquillage et au manque de sommeil, j'imagine, et deux zones colorées sur les joues. Le directeur des pompes funèbres, qui est également l'amant marié que j'ai croisé il y a quelques jours, comme si cette ville n'était pas déjà assez petite, m'a donné une compresse à appliquer sur le front de Sage, dont la frange est à présent emmêlée, tandis que quelques gouttes ont coulé jusque dans son cou, formant un anneau d'humidité autour du col de sa robe noire.

– Salut, dis-je quand elle ouvre les yeux. On m'a dit que vous aviez l'habitude de faire ça.

Laissez-moi vous préciser que je fais de mon mieux pour ne pas tourner de l'œil ici, dans le bureau du maître des lieux. Cet endroit me fiche la trouille, ce qui est plutôt surprenant pour quelqu'un qui passe ses journées à détailler des photos de camps de concentration.

– Vous vous sentez bien ? me demande Sage.

– C'est moi qui suis censé vous poser cette question.

– Où est Adam ? s'enquiert-elle en se redressant.

Waouh ! Aussi simplement que ça, un mur invisible se dresse entre nous. D'un mouvement de recul, je mets de la distance entre nous, entre le canapé sur lequel elle est allongée et moi-même.

– Oui, bien sûr, dis-je, de façon un peu cérémonieuse. Je vais le chercher.

– Je n'ai pas dit que je voulais le voir, me reprend Sage d'une voix aussi fragile qu'une brindille.

Comment avez-vous su...

Elle ne termine pas sa phrase, c'est inutile.

– Je vous ai appelée après être rentré à Washington. Comme vous ne répondiez pas, je me suis inquiété. Je sais que vous n'imaginez pas qu'un nonagénaire puisse constituer une menace, pourtant j'ai déjà vu un homme de cet âge braquer un agent fédéral avec une arme. Quoi qu'il en soit, quelqu'un a fini par répondre, votre sœur Saffron. C'est elle qui m'a appris la disparition de Minka. Je suis navré, Sage. Votre grand-mère était une femme exceptionnelle.

– Que faites-vous ici, Léo ?

– C'est évident, il me semble...

– Je sais que vous êtes venu pour les obsèques, m'interrompt-elle. Mais pourquoi ?

Plusieurs explications se présentent dans mon esprit : parce que être ici est la bonne chose à faire, parce qu'il est déjà arrivé qu'un membre du service assiste à l'enterrement d'un rescapé des camps ayant témoigné, parce que Minka faisait partie de mon enquête. Mais en vérité, c'est pour Sage que je suis ici.

– Je ne connaissais pas votre grand-mère aussi bien que vous, c'est une évidence, mais j'ai deviné, à la façon dont elle vous regardait sans que vous ne le remarquiez, que la famille était sa priorité. C'est le cas pour beaucoup de Juifs. Ce sentiment fait presque partie de leur inconscient collectif, car il leur a été retiré à une certaine époque. Je me suis dit que je pourrais peut-être aujourd'hui être votre famille.

Sage n'a dans un premier temps aucune réaction, puis je me rends compte que des larmes coulent sur ses joues. Je tends le bras et perce le mur invisible, jusqu'à lui prendre la main.

– Bon, pas de panique, mais pleurez-vous de joie, comme quand vous êtes ravie d'avoir un invité supplémentaire à Thanksgiving, ou de consternation, en découvrant que votre nouveau parent est un lèche-bottes ?

Un rire jaillit de sa gorge.

– Je ne sais pas comment vous faites, dit-elle.

– Quoi donc ?

– Pour me faire de nouveau respirer. Mais merci.

L'écran qui s'était dressé entre nous, quel qu'il soit, s'est désormais complètement envolé. Je m'assieds près d'elle, sur le canapé, et elle pose la tête sur mon épaule, naturellement, comme si c'était depuis toujours une habitude entre nous.

– C'est arrivé à cause de nous, vous croyez ? hasarde-t-elle.

– Parce que nous lui avons demandé de nous raconter ça ?

Elle hoche la tête.

– Je ne peux pas m'empêcher de me dire que si je n'avais pas évoqué ce sujet, si vous ne lui aviez pas montré ces photos...

– Vous n'en savez rien. Arrêtez de culpabiliser.

– C'est si décevant, vous comprenez ? poursuit-elle de sa petite voix. Survivre à l'Holocauste et mourir dans son sommeil. À quoi cela lui a servi ?

Je reste songeur un moment, avant de répondre :

– Cela lui a permis de mourir dans son lit, précisément. Après avoir déjeuné avec sa petite-fille, et un avocat aussi fringant que charmant. (Je tiens toujours la main de Sage Singer, dont les doigts se fondent sans heurts entre les miens.) Elle n'est peut-être pas morte triste. Peut-être s'est-elle laissée aller, Sage, parce qu'elle a enfin eu le sentiment que tout allait s'arranger.

La cérémonie est parfaite, mais je n'y prête que peu d'attention. Je suis trop occupé à surveiller les alentours, pour le cas où Reiner Hartmann ferait son apparition. Une partie de moi-même estime que c'est possible. Quand je finis par me convaincre qu'il ne viendra sans doute pas, je me focalise sur Adam, qui se tient discrètement dans le fond de la pièce, comme il sied à un entrepreneur de pompes funèbres, et fait de son mieux pour ne pas me dévisager chaque fois que Sage me prend le bras ou enfouit son visage dans la manche de ma veste de costume.

Je ne vais pas mentir, ça fait un bien fou.

Au lycée, chaque fois que je me faisais rembarrier par une fille qui préférerait sortir avec un type plus populaire et plus canon que moi le vendredi soir, ma mère me répétait la même chose : « Ne t'inquiète pas, Léo, les rejetés finiront par régner sur la Terre. » Je commence à penser qu'elle avait raison.

Ma mère m'aurait également dit que draguer une femme qui pleure aux obsèques de sa grand-mère m'expédierait directement en enfer.

Je ne reconnais personne dans l'assistance, en dehors de Daisy, qui sanglote doucement dans un mouchoir. À l'issue de la cérémonie, Adam annonce où et quand se tiendra la *shiv'ah*. Il donne également le nom de deux œuvres de bienfaisance suggérées par Pepper, auxquelles des dons pourront être effectués en la mémoire de Minka.

Lors de l'enterrement, je reste derrière Sage, qui se place entre ses deux sœurs aînées. Elles lui ressemblent, en plus plantureuses ; deux oiseaux de paradis entourant une primevère. Sage a les mains qui tremblent lorsque vient son tour de jeter de la terre dans la tombe. Elle en lâche trois poignées. Les autres – un mélange de vieilles personnes et d'amis des parents de Sage, d'après ce que j'en ai déduit – font de même. Après m'être à mon tour exécuté, je rejoins Sage, qui glisse sa main dans la mienne.

La maison de Sage, que ses sœurs ont réquisitionnée pour le rassemblement d'amis et de la famille après les obsèques, ne ressemble en rien à celle dans laquelle je suis entré quelques jours plus tôt. Les meubles ont été redisposés afin de laisser de la place aux invités, les miroirs sont déjà recouverts pour la période de deuil, et on trouve de la nourriture sur la moindre surface horizontale. Sage est saisie

d'un frisson à la vue du torrent de personnes qui s'engouffrent par la porte d'entrée.

– Ils vont tous essayer de me parler. Je n'y arriverai pas.

– Mais si. Je reste là.

Dès que nous sommes entrés, les gens grouillent autour d'elle afin de lui présenter leurs condoléances.

– Votre grand-mère était ma partenaire de bridge, dit une femme nerveuse aux allures d'oiseau.

Un homme tout en viande muni d'une montre à gousset en or et doté d'une moustache en guidon de vélo – il me fait penser au type sur les cartes « Chance » du Monopoly – s'approche de Sage et la serre dans ses bras en la balançant d'avant en arrière.

– Pauvre petite chose, dit-il.

Un autre invité au crâne dégarni, tenant dans ses bras un enfant endormi, attire mon regard.

– Je ne savais pas que Sage avait quelqu'un, dit-il en me tendant tant bien que mal la main, sous le genou grassouillet de son fils. Bienvenue dans la bande. Je suis Andy, la moitié de Pepper.

– Léo, me présenté-je en lui serrant la main. Mais Sage et moi...

Je me rends compte que je n'ai aucune idée de ce que Sage a raconté aux siens à mon sujet. C'est évidemment à elle de leur parler de Josef Weber, si elle l'estime nécessaire. Je ne vais certainement pas leur apprendre cela si elle ne leur a rien dit.

– Nous travaillons ensemble, finis-je par dire.

– Vous n'avez pas l'allure d'un boulanger, dit-il en considérant mon costume d'un air dubitatif.

– Je n'en suis pas un. Nous nous sommes rencontrés par... Eh bien, grâce à Minka.

– Elle était unique, dit Andy. L'année dernière, à Hanoukka, Pepper et moi lui avons offert une manucure dans un salon haut de gamme. Elle a tellement adoré ça qu'elle a demandé si nous pouvions lui offrir une « pédophile » pour son anniversaire.

Et le beau-frère de Sage de s'esclaffer.

Mais celle-ci l'a entendu :

– Ça te fait rire que l'anglais ne soit pas sa langue maternelle, Andy ? Tu parles le polonais, l'allemand et le yiddish, toi ?

– Je ne trouve pas ça drôle, se défend-il, mortifié. Plutôt mignon, c'est tout.

Je passe un bras sur les épaules de Sage et l'entraîne un peu plus loin.

– Et si on allait voir si vos sœurs ont besoin d'un coup de main à la cuisine ?

– Quel con, ce type, maugrée Sage tandis que je l'éloigne du mari de Pepper.

– Peut-être, mais ce n'est pas si mal s'il veut se souvenir de votre grand-mère avec le sourire.

Dans la cuisine, Pepper remplit une coupe en verre de glaçons.

– Je peux comprendre que tu n'achètes pas de produits laitiers à cause des matières grasses, Sage, mais tu n'as vraiment pas de lait ? me demande-t-elle. Tout le monde a du lait, enfin.

– Je ne digère pas le lactose, marmonne Sage.

J'ai remarqué que lorsqu'elle s'adresse à ses sœurs, elle a les épaules voûtées et paraît plus petite, plus pâle qu'à l'ordinaire. Comme si elle essayait de se rendre encore plus invisible que d'habitude.

– Tiens, porte ça dans le salon, dit Saffron. Le café est déjà froid.

– Bonjour. Je m'appelle Léo. Je peux faire quelque chose pour vous aider ?

Saffron lève la tête vers moi, puis se tourne vers Sage :

– Qui est-ce ?

– Léo, dis-je, me présentant de nouveau. Un collègue.

– Vous êtes boulanger ? dit-elle, sceptique.

– Dites-moi, les boulangers sont toujours déguisés en clown ou autre chose, ou bien c'est moi qui m'habille comme un comptable ? demandé-je à Sage.

– Vous vous habillez comme un avocat, me répond-elle. Allez comprendre pourquoi.

– Eh bien parfait, dit Saffron en se faufilant entre nous deux avec son assiette. Car il est criminel qu’il n’y ait pas la moindre épicerie digne de ce nom dans cet État. Comment suis-je censée nourrir soixante personnes avec du pastrami de supermarché ?

– Je te rappelle que tu n’habites plus ici, lui lance Sage.

Ses sœurs sorties précipitamment de la pièce, nous nous retrouvons seuls. J’entends alors des cris. Ce n’est pas Sage, qui les a également remarqués. Elle en trouve l’origine dans le garde-manger, où Eva est enfermée.

– Ça doit être un cauchemar pour toi, murmure Sage au teckel, en le prenant dans ses bras.

Elle considère tous les invités rassemblés pour honorer sa grand-mère, des gens qui veulent faire d’elle le centre d’attraction de l’auditoire en partageant leurs souvenirs.

J’entraîne Sage, qui porte toujours le chien sous son bras, vers la porte du fond de la cuisine. Nous sortons, descendons quelques marches et traversons le jardin, jusqu’à l’endroit où je me suis garé.

– Léo ! s’écrie-t-elle. Que faites-vous ?

Je fais comme si elle n’avait rien dit et lui demande :

– Quand avez-vous avalé quelque chose pour la dernière fois ?

Mon hôtel n’est pas bien luxueux, mais je commande une bouteille de vin rouge imbuvable, une autre d’un blanc encore plus immonde, une soupe à l’oignon, une salade de poulet, des ailes de poulet grillées, des bâtons de mozzarella, une pizza au fromage, des *fettuccine* au parmesan, trois boules de glace au chocolat et une énorme part de tarte meringuée au citron. Il y a de quoi nous nourrir tous les trois, Sage, Eva et moi, ainsi que les autres clients du quatrième étage, si l’envie me prend de les inviter.

S’il me reste quelque remords d’avoir kidnappé chez elle une malheureuse endeuillée censée s’asseoir façon *shiv’ah* suite au décès de sa grand-mère, puis fait entrer en douce un chien dans un établissement interdit aux animaux, ils se dissipent dès que le visage de Sage reprend des couleurs, tandis qu’elle s’attaque au festin déployé sous ses yeux.

Conçue pour des voyageurs de commerce, la chambre comprend un petit coin salon pourvu d’un canapé et d’une télévision. Nous avons allumé le poste et opté pour TCM, une chaîne de cinéma, sans trop monter le volume. James Stewart et Katharine Hepburn sont à l’écran, en train de se disputer.

– Pourquoi les gens donnent-ils toujours l’impression d’avoir la mâchoire crispée dans les vieux films ? s’étonne Sage.

– Peu de gens savent que Cary Grant souffrait de trouble musculaire de la mâchoire, dis-je en riant.

« Tu brilles de l’intérieur, Tracy. Il y a des flammes en toi, des feux de cheminée et des holocaustes. »

Ce dernier mot nous fait lever la tête en même temps.

« Ne te parais-je pas faite de bronze ? »

« Non, tu es faite de chair et de sang, et c’est une surprise aussi totale qu’inavouable. Tu es une fille en or, Tracy. Pleine de vie, de chaleur et de joie. Qu’y a-t-il ? Je vois des larmes dans tes yeux. »

« Tais-toi, tais-toi. Oh, Mike. Continue, continue. Parle-moi encore... »

– Les acteurs des années quarante s’expriment toujours impeccablement, dit Sage.

Lorsque James Stewart se penche sur Katharine Hepburn, Sage modifie son texte :

– Dis-moi que tu sortiras avec moi, Mabel. Je sais que tu vaux bien mieux que moi... Mais je peux commencer par aller jouer au bowling plutôt le mardi soir.

Le sourire aux lèvres, je réponds par-dessus la réponse convenue de Katharine Hepburn :

– Désolée, Ralph, mais jamais je ne pourrai aimer un homme qui pense que remplir la machine à laver veut dire soûler sa femme.

– Mais que vais-je faire de ces tickets pour assister à la course automobile NASCAR, chérie ?

poursuit Sage.

– Je m’en fiche complètement, dis-je, tandis que Katharine Hepburn rejette ses cheveux en arrière.

– Ils ne savent pas ce qu’ils ratent, à Hollywood, sourit Sage.

Elle a éteint son portable, car ses sœurs vont la harceler au téléphone dès qu’elles auront découvert sa fuite. Le chien ronfle à un bout du canapé. Soudain, l’écran s’illumine des couleurs de carnaval d’une publicité. Venant après des images en noir et blanc, c’en est presque écrasant.

– J’imagine que c’est terminé, maintenant, dit Sage.

– Le film dure encore une demi-heure, dis-je après avoir consulté ma montre.

– Je parlais de Reiner Hartmann.

Je m’empare de la télécommande et coupe le son.

– Il ne nous est plus possible de faire témoigner votre grand-mère, et encore moins de produire une déposition vidéo.

– Je pourrais répéter ce qu’elle m’a dit devant un tribunal...

– Cela n’aurait pas valeur de preuve.

– C’est si injuste qu’elle soit morte, et lui encore vivant, regrette Sage en glissant ses jambes sous elle, sur le canapé. (Elle porte encore sa robe noire, pieds nus.) Quel gâchis ! Elle aurait dû vivre jusqu’après avoir raconté son histoire, non ?

– C’est ce qu’elle a fait. Elle vous l’a confiée. Et maintenant qu’elle n’est plus là, c’est peut-être à vous de la raconter.

Je devine que Sage n’a pas considéré la mort de sa grand-mère sous cet angle. Elle fronce les sourcils et se lève. D’après ce que je vois, son sac à main est un gouffre noir sans fond ; je me demande bien ce qu’il contient. Elle farfouille à l’intérieur et en sort un carnet relié de cuir que Keats n’aurait pas renié, si telle avait été la mode à l’époque.

– Vous vous souvenez de son roman, dont elle nous a dit qu’il lui avait sauvé la vie ? Elle l’a réécrit après la guerre. Elle me l’a montré pour la première fois la semaine dernière. (Sage se rassied.) Je pense qu’elle aurait aimé que vous l’entendiez. Et moi aussi.

Quand vous a-t-on raconté une histoire pour la dernière fois ? Probablement quand vous étiez enfant. En y repensant, vous vous rappelez sans doute comme vous vous sentiez en sécurité, blotti sous une couverture ou dans les bras de quelqu’un, tandis que le récit se déployait autour de vous comme une toile d’araignée. Sage commence par me parler d’un boulanger et de sa fille, dont un soldat ivre de pouvoir est amoureux. Puis une série de meurtres se succèdent dans tout le village, comme les perles d’un collier.

Je la regarde lire. Sa voix se fait peu à peu aux différents personnages dont elle déclame les dialogues. L’histoire de Minka me fait penser à Grimm, à Isak Dinesen, à Hans Christian Andersen ; ainsi qu’à une époque où les contes de fées n’étaient pas édulcorés par des princesses de Disney, mais parlaient de sombres animaux dansants, sanglants et dangereux. Dans ces ouvrages anciens, l’amour faisait des victimes et les fins heureuses avaient un prix. La leçon à tirer de cela est criante, mais je suis pour le moment distrait, fasciné par le pouls de Sage qui, sur sa gorge, s’accélère légèrement quand Ania et Aleks, le couple le plus improbable qui soit, se croise pour la première fois.

Sage poursuit sa lecture :

– *Personne, en découvrant un éclat de silex sous une saillie rocheuse ou une bûche fendue sur le côté de la route, ne verrait de magie dans ces choses isolées. Pourtant, si les circonstances le permettent, le silex et la bûche peuvent à eux deux lancer un feu qui consumera le monde.*

Devenus nous-mêmes des *upiórs*, nous restons éveillés toute la nuit. Le soleil apparaît à l’horizon lorsque Aleks tombe dans le piège dressé par les soldats. Il est emprisonné et condamné à être torturé à mort. À moins qu’il ne parvienne à convaincre Ania de le tuer avant, par pitié.

Soudain, Sage referme le carnet. Je proteste :

– Vous n’avez pas le droit de vous arrêter là !

– J’y suis bien obligée ; elle n’est pas allée plus loin.

Sa chevelure est dans un désordre indescriptible, tandis qu’elle a la peau si noire sous les yeux qu’on jurerait qu’elle a encaissé un coup de poing.

– Minka savait ce qui se passe ensuite, dis-je avec fermeté. Même si elle a choisi de ne pas nous le dire.

– Je comptais lui demander pourquoi elle n’avait jamais achevé son récit... mais je n’en ai rien fait. Et maintenant, je ne peux plus. (Sage me lance un regard qui vient du fond du cœur.) Ça se termine comment, d’après vous ?

J’attrape une mèche des cheveux de Sage, derrière l’oreille.

– Comme ça, dis-je avant de déposer un baiser sur sa cicatrice boursoufflée.

Elle en a le souffle coupé, mais ne s’écarte pas. Je l’embrasse ensuite au coin de l’œil, à l’endroit où la peau s’affaisse à cause de la greffe, puis sur les petites taches blanches de sa joue, qui me font penser à des étoiles filantes.

Et, enfin, sur les lèvres.

Je la prends dans mes bras comme une chose fragile. Je dois forcer chaque fibre de mon être à ne pas l’écraser contre moi. Jamais je n’ai éprouvé cela pour une femme ; j’ai envie de la dévorer. *Pense à du base-ball*, me dis-je, mais je ne connais pas grand-chose dans ce domaine. Je me mets donc à énumérer en silence les juges de la Cour suprême, afin de ne pas l’effrayer en me montrant trop empressé.

Dieu merci, Sage passe les bras autour de mon cou et se serre contre moi en passant les doigts dans mes cheveux. Je me laisse emplir de son haleine ; elle a un goût de citron et de cannelle, elle sent la lotion à la noix de coco et le coucher de soleil paresseux. Comme un fil électrique, elle me brûle chaque fois qu’elle me touche.

Je rends les armes lorsqu’elle cale ses hanches contre les miennes. Ses jambes autour de moi et sa robe remontée jusqu’à la taille, je la porte jusqu’à la chambre, où je la dépose sur les draps tout propres. Elle m’attire sur elle, je la recouvre comme la lune éclipsant le soleil. Ma dernière pensée consciente est qu’il est impossible de trouver meilleure fin à cette histoire.

Dans le cocon de la chambre dont les volets sont fermés, nous sommes prisonniers d’une bulle hors du temps. Je me réveille de temps à autre avec Sage dans les bras, parfois c’est elle qui se réveille en me serrant contre elle. À certains moments, je n’entends que les battements de son cœur, puis à d’autres sa voix m’enveloppe aussi sûrement que les draps emmêlés.

– C’était ma faute, dit-elle à un moment. C’était après la remise des diplômes. Ma mère et moi, nous avons rempli la voiture pour rentrer à la maison, à tel point qu’elle ne voyait plus la vitre arrière. Je lui ai donc dit que je conduirais.

« C’était une superbe journée, ce qui rend les choses encore pires. Pas de pluie, pas de neige, aucune excuse. Nous étions sur l’autoroute. J’ai tenté de doubler un camion, mais je n’avais pas vu la voiture sur l’autre file. J’ai donc fait une embardée. Et c’est là que... »

Elle est saisie d’un frisson, puis elle reprend :

– Elle n’est pas morte sur le coup. Elle a subi une intervention chirurgicale, avant d’être victime d’une infection. Son corps a commencé à faiblir. Pepper et Saffron m’ont dit que c’était un accident mais, au fond de moi, je sais qu’elles m’en veulent encore. Et ma mère aussi m’en voulait.

– Je suis certain du contraire, dis-je, serrant Sage contre moi.

– À l’hôpital, alors qu’elle était mourante, elle m’a dit qu’elle me pardonnait, poursuivit-elle. Quand on pardonne à quelqu’un, c’est qu’on estime qu’il a commis quelque chose de mal.

– De tels malheurs se produisent parfois, dis-je en lui caressant la joue du pouce en suivant les

reliefs de ses cicatrices.

Sage me prend la main et la porte à sa bouche pour un baiser, avant d'ajouter :

– Et parfois de grands bonheurs aussi.

J'ai mille excuses.

Le vin rouge.

Le vin blanc.

Le stress de la journée.

Le stress du boulot.

La façon dont sa robe noire soulignait ses courbes.

Le fait que nous étions seuls, excités, ce que la tristesse a amplifié.

Freud trouverait beaucoup à dire sur mon imprudence. Mon patron aussi. Ce que j'ai fait – profiter d'une femme jouant un rôle capital dans une affaire du DHPS, quelques heures à peine après les obsèques d'une parente proche, est inadmissible.

Pire encore, je ne changerais rien si c'était à refaire.

Eva me regarde de travers. Et pourquoi en irait-il autrement ? Elle a assisté à l'intégralité de cette aventure sordide, intense et stupéfiante.

Sage dort encore dans la chambre. Ne me sentant pas capable de me contrôler si je reste auprès d'elle, je m'installe sur le canapé en caleçon et tee-shirt, à méditer sur le dossier de Reiner Hartmann avec toute la culpabilité juive que j'ai en moi. Il m'est impossible de réparer ce que j'ai commis cette nuit en abusant de Sage. Cependant, j'ai un moyen radical de m'assurer que cela ne ruinera pas l'affaire.

– Salut.

Je me retourne. Elle est là, vêtue de ma chemise blanche boutonnée, qui la recouvre presque entièrement. Presque.

Je me lève, tiraillé entre l'envie de l'entraîner de nouveau au lit ou d'agir comme il convient.

– Désolé, dis-je sèchement. C'était une erreur.

Elle écarquille les yeux :

– Je n'ai pas eu cette impression.

– Tu n'es pas en état de penser clairement en ce moment. Ce qui n'était pas mon cas.

– D'après Marge, il est normal de profiter de la vie quand on côtoie la mort. Et ce qu'on a fait était très vivant.

– Marge ?

– L'animatrice du groupe de soutien.

– Oh, génial...

– Écoute, je veux que tu saches que malgré ce que tu as vu depuis que tu me connais, c'est-à-dire quelques jours, je ne suis pas... comme ça, d'habitude. Je ne... Tu vois ce que je veux dire.

– Oui, parce que tu es amoureuse de l'entrepreneur de pompes funèbres marié, dis-je en me passant la main dans les cheveux, faisant ainsi se dresser des épis. J'ai aussi complètement oublié son existence cette nuit.

– C'est terminé entre lui et moi. Définitivement.

– Tu en es sûre ? demandé-je, redressant vivement la tête.

– Plutôt mourir, si j'ose dire. (Elle s'approche de moi.) Cette nuit est-elle toujours autant une erreur ?

– Eh bien oui, dis-je en faisant quelques pas. Car tu es toujours impliquée dans une de mes affaires.

– Je pensais que c'était également terminé de ce côté-là, puisqu'il n'est plus possible de prouver que Josef est Reiner Hartmann.

Ce n'est pas exact.

Ces mots sont brandis tel un étendard rouge sur le champ de bataille qu'est mon esprit. Sans le témoignage de Minka, le meurtre de Darija ne peut être associé à Reiner Hartmann. Toutefois, la prisonnière n'a pas été le seul témoin de ce crime.

Reiner était également présent sur les lieux.

Si quelqu'un parvenait à lui faire avouer l'incident décrit dans son dossier SS, cela équivaldrait à un but en pleine lucarne.

– Il y a peut-être un autre moyen, mais il faudrait que tu m'aides, Sage.

– Que veux-tu dire ? dit-elle, assise sur le canapé, caressant distraitement les oreilles du chien.

– On pourrait te brancher et enregistrer une conversation entre lui et toi. Il faudrait que tu le pousses à reconnaître qu'il a tué une détenue juive d'une façon non tolérée par sa hiérarchie.

– Dommage que tu ne m'aies pas demandé ça avant de faire appel à ma grand-mère, regrette-t-elle en baissant les yeux.

Je ne vais pas lui expliquer qu'il s'agit là d'une tentative par défaut, qui n'aurait jamais constitué mon premier choix. Non seulement à cause de l'impact d'un témoignage de rescapé de l'Holocauste, mais également parce que nous avons de bonnes raisons de ne pas lancer des civils sur le terrain en tant qu'agents de fortune.

Notamment celle pour qui on a des chances de craquer.

– Je ferai tout ce que tu me demanderas, Léo, dit-elle en se levant et en commençant à déboutonner sa chemise... ma chemise.

– Que fais-tu ?

– Sérieux, tu es diplômé de Harvard et tu ne devines pas ?

– Non, hors de question, dis-je en m'écartant. Tu es maintenant un témoin clé.

Elle passe les bras autour de mon cou et me susurre :

– Je te donne des informations que je tiens de première main si tu me montres ce que tu sais faire.

Cette fille va finir par me tuer.

– Je ne peux pas, Sage, dis-je en la repoussant au prix d'un effort surhumain.

Elle recule d'un pas, vaincue.

– Cette nuit, pendant juste un petit moment, j'ai été heureuse. Vraiment heureuse. Je ne me rappelle même pas la dernière fois que je me suis sentie comme ça.

– Je suis désolé. Je t'aime, mais le conflit d'intérêts est trop important.

Elle lève brusquement la tête :

– Tu m'aimes ?

– Quoi ? dis-je, le visage soudain en feu. Je n'ai jamais dit ça.

– Si, je l'ai entendu.

– J'ai dit : « J'aimerais bien. »

– Non, dit Sage, un grand sourire sur le visage. Tu n'as pas dit ça.

Vraiment ? Je suis si fatigué que je ne sais même plus ce qui sort de ma bouche. Ce qui implique probablement que je ne suis pas en état de dissimuler les sentiments d'une intensité terrifiante que j'éprouve réellement à l'égard de Sage Singer.

Elle s'approche de moi et plaque les mains sur mon torse :

– Et si je te disais que je n'accepterai de porter un micro caché que lorsque tu seras retourné au lit ?

– C'est du chantage.

Sage hausse les épaules, rayonnante.

Il est facile de se dire que l'on va agir comme il faut et fuir les mauvais comportements. Mais dans une situation donnée, on se rend vite compte qu'il n'y a ni blanc ni noir. Uniquement des nuances de gris.

J'hésite. Une seconde, pas plus. Puis j'agrippe Sage par la taille et la prend dans mes bras en soupirant :

– Je vais encore devoir me sacrifier pour mon pays...

Il ne fut pas facile d'entrer par effraction dans une prison.

Il me fallut en premier lieu faire des croissants et les fourrer d'amandes amères afin de masquer le goût de mort aux rats que j'y avais ajoutée. Je les déposai ensuite devant la porte du bâtiment où l'on surveillait Aleks en attendant le lendemain.

Le nouveau capitaine de la garde, anciennement second de Damian, le torturerait alors jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Je me mis à glapir comme un animal pris au piège, ce qui fit sortir le geôlier, que ce tapage intriguait. N'y trouvant aucune explication, il haussa les épaules et s'empara du panier de pâtisseries. Une demi-heure plus tard, il était étendu sur le côté, l'écume aux lèvres, à l'agonie.

Personne, en découvrant un éclat de silex sous une saillie rocheuse ou une bûche fendue sur le côté de la route, ne verrait de magie dans ces choses isolées. Pourtant, si les circonstances le permettent, le silex et la bûche peuvent à eux deux lancer un feu qui consumera le monde.

Oui, j'avais désormais tué un homme, ce qui signifiait certainement qu'Aleks et moi étions faits l'un pour l'autre. J'aurais pourri avec joie à son côté, dans sa cellule, s'il ne m'était plus resté que ces quelques heures à passer avec lui.

Par la fenêtre, je le vis, assis le dos contre le mur humide, les yeux fermés. Ce n'était plus qu'un squelette, amaigri par un mois de tortures quotidiennes. Ses tortionnaires s'étaient visiblement lassés de ce jeu juste avant que son corps ne renonce ; à présent, on n'allait plus simplement jouer avec lui, mais l'assassiner.

En m'entendant approcher, il se leva, au prix d'un effort qui ne m'échappa pas.

– Tu es venue, dit-il en me prenant les mains à travers les barreaux.

– J'ai reçu ton message.

– Je l'ai envoyé il y a deux semaines. Et avant cela, il m'a fallu deux semaines pour apprivoiser l'oiseau sur le bord de la fenêtre.

– Je suis vraiment désolée...

Aleks avait les mains couvertes de cicatrices, brisées par les coups, pourtant il serrait les miennes avec force.

– Rends-moi service cette nuit, je t'en prie, murmura-t-il.

– Tout ce que tu voudras, lui promis-je.

– Tue-moi.

Je pris une profonde inspiration :

– Aleks...

SAGE

Si vous m'aviez dit il y a un mois que j'allais me lancer dans une mission clandestine en tant qu'agent de terrain pour le compte du FBI, je vous aurais ri au nez. Et si vous m'aviez dit que je tomberais amoureux de quelqu'un d'autre qu'Adam, je vous aurais traité de fou. Sans que je le lui aie rappelé, Léo demande du lait de soja chaque fois que nous commandons du café. Il fait couler l'eau de la douche avant de sortir de la salle de bains afin qu'elle soit chaude quand j'y entre. Il me tient les portes et ne démarre jamais tant que je n'ai pas attaché ma ceinture. Il prend parfois un air étonnant, comme s'il avait du mal à croire à la chance qui est la sienne. Je ne sais pas vraiment ce qu'il voit quand il me regarde, mais j'ai envie d'être cette fille-là.

Quant à mes cicatrices ? Je les vois toujours dans mon reflet, mais je remarque avant tout mon sourire.

Enregistrer ma conversation avec Josef me rend quelque peu nerveuse. Nous allons enfin le faire, après trois jours de patience. Premièrement, il nous fallait attendre que mes sœurs décrètent cette période de *shiv'ah* terminée. Léo devait par ailleurs obtenir du service des opérations de la division criminelle du ministère de la Justice l'autorisation d'utiliser du matériel de surveillance électronique. Enfin, il faut que Josef sorte de l'hôpital.

C'est moi qui suis chargée de le raccompagner chez lui et, je l'espère, de lui faire avouer le meurtre de Darija.

Léo a réglé tous les détails depuis chez moi, où nous nous sommes installés après notre première nuit à l'hôtel, décision prise de façon tacite. Bien que prête à affronter les commentaires et questions de mes sœurs, je n'ai rien eu à faire pour me défendre. Dix minutes de conversation ont suffi à Léo pour charmer Pepper et Saffron. Il leur a raconté qu'un célèbre auteur de thrillers l'avait suivi pour écrire un rôle pour un film, prenant des pages de notes, pour ensuite totalement ignorer la réalité et pondre un best-seller. Bien que truffé d'inexactitudes, celui-ci a atteint la première place de la liste du *New York Times*. « Je le savais ! s'est exclamée Saffron. Nous l'avons lu à mon club de lecture. Nous avons toutes pensé qu'il était impossible qu'un espion russe trouve le moyen d'entrer au ministère de la Justice avec de faux papiers.

– À vrai dire, ce détail n'est pas le plus invraisemblable, a répondu Léo. En revanche, le personnage principal, qui possède une armoire remplie de costumes Armani... Impossible, pas avec un salaire de fonctionnaire. »

Bien entendu, il m'était difficile d'expliquer la présence de Léo – et d'Eva, en l'occurrence – sans parler de Josef à mes sœurs. Cela m'a valu une gloire immédiate, à ma plus grande surprise.

« Je n'arrive pas à croire que tu traques des nazis, m'a dit Saffron hier soir, lors du dernier repas que nous avons pris en commun avant que Pepper et elle ne gagnent l'aéroport ce matin, pour rentrer chez elles. Ma petite sœur...

– Je ne les traque pas vraiment, ai-je corrigé. L'un d'eux m'est simplement tombé dessus, en quelque sorte. »

Suivant les conseils de Léo, j'ai appelé deux fois Josef, à qui j'ai expliqué mon absence en lui révélant la vérité. Un proche parent est décédé de façon inattendue et j'ai dû m'occuper d'affaires familiales. Je lui ai dit qu'il manquait à Eva, lui ai demandé ce que disaient les médecins à propos de son état de santé et me suis chargée des formalités de sortie.

« Tout de même, maman et papa auraient été ravis, toi qui faisais tout un cirque pour ne pas aller à l'école hébraïque, a dit Pepper.

– Ce n’est pas une question de religion, mais de justice, ai-je tenté d’expliquer.

– L’un n’empêche pas l’autre, est poliment intervenu Léo, avant de réorienter en un clin d’œil la conversation, qui virait à la critique, sur une analyse des dernières élections.

Quel luxe étrange que de savoir que quelqu’un vous soutient ! Contrairement à Adam, que je devais systématiquement défendre contre les autres, Léo me défend sans le moindre effort. Il sait ce qui va me contrarier avant que cela ne se produise et, tel un superhéros, tord les rails pour que le train fou n’en percute pas un autre.

Le matin, avant leur départ, j’offre à Pepper et Saffron une boîte de croissants au chocolat tout juste sortis du four. Mes sœurs étreignent Léo pour lui dire au revoir, puis je les raccompagne dans l’allée jusqu’à leur voiture de location. Pepper me sert contre elle :

– Ne le lâche pas, celui-là, Sage. Je veux que tu me dises comment ça se passe. Tu m’appelles, d’accord ?

Je crois que c’est la première fois qu’elle me demande de lui donner des nouvelles au lieu de simplement me critiquer.

– Sans faute, lui promets-je.

Dans la cuisine, Léo raccroche quand je le rejoins.

– On peut prendre le fourgon en allant à l’hôpital. Puis, pendant que tu vas chercher Josef... Sage, qu’y a-t-il ?

– Pour commencer, bien m’entendre avec mes sœurs est nouveau pour moi.

– Tu en fais des Charybde et Scylla, mais ce ne sont que des mères de famille ordinaires, dit Léo en riant.

– Facile à dire pour toi, tu les fascines.

– Il semblerait que je produise cet effet sur les Singer.

– Parfait. Tu peux peut-être alors te servir de ta magie pour m’hypnotiser, afin que je ne fiche pas tout en l’air aujourd’hui ?

Il s’approche de moi et pose les mains sur mes épaules.

– Tu vas très bien t’en sortir. Tu veux qu’on révise encore ?

J’acquiesce.

Nous avons déjà fait une demi-douzaine de répétitions de cet interrogatoire, dont certaines avec le matériel d’enregistrement afin de nous assurer qu’il fonctionne correctement. Léo tient le rôle de Josef. Il se montre bavard ou agressif d’un essai à l’autre, allant parfois jusqu’à refuser de s’exprimer. Quant à moi, je dis que je perds courage, que je vais prendre sur moi et accepter de le tuer, que j’ai besoin de pouvoir considérer un exemple concret et non un génocide global, qu’il me faut voir un visage ou entendre le nom d’une de ses victimes. Jusqu’à présent, dans chacun de ces scénarios, j’ai fini par lui faire avouer son meurtre.

Mais bon, Léo n’est pas Josef.

– Je lui demande comment il se porte..., dis-je après avoir pris une profonde inspiration.

– C’est ça, ou n’importe quelle autre banalité. Il ne faut surtout pas qu’il te sente nerveuse.

– Génial.

Léo s’assied sur un tabouret à côté du mien.

– Il faut qu’il se livre sans que tu le guides vers ce sujet.

– Que dois-je dire à propos de ma grand-mère ?

Léo hésite un instant.

– En temps normal, je te dirais de ne pas du tout évoquer Minka. Mais tu lui as dit qu’un décès était intervenu dans ta famille. Suis ton instinct, mais si tu parles d’elle, ne sous-entends pas qu’il s’agit de ta grand-mère qui a survécu aux camps. Je ne sais pas trop quelle serait sa réaction.

– Tu ne peux pas l’interroger toi-même ? demandé-je, le visage dans les mains.

– Bien sûr que si, mais je suis à peu près certain qu’il aura des soupçons en me voyant me présenter à ta place à l’hôpital.

Léo a prévu de garer le fourgon devant chez Josef, de l’autre côté de la rue. Ainsi, le récepteur – une boîte de la taille d’un porte-documents – sera assez près de l’émetteur que je porterai. Léo restera caché dans le véhicule, à surveiller nos propos, pendant que je serai chez Josef.

Nous avons convenu d’un code de sécurité :

– Et donc, si je dis : « Je dois retrouver Mary aujourd’hui »...

– Je me précipite, mon pistolet à la main. Mais comme je ne peux pas tirer sans risquer de te toucher, je fais appel aux prises de jiu-jitsu qui m’ont valu une ceinture bleue en cinquième. J’écarte Josef de toi, je le plaque contre le mur, les mains sur sa gorge, et je lui dis : « Ne me forcez pas à pas faire quelque chose que nous regretterions tous les deux. » Cette phrase paraît tirée d’un film, et c’est le cas, mais je m’en suis déjà servi dans des situations tendues, et ça fonctionne. Je relâche Josef, qui s’effondre à mes pieds et avoue non seulement tous les crimes de guerre commis à Auschwitz, mais également les colossales erreurs que furent le New Coke et *Sex and the City 2*. Il signe au bas du formulaire, nous prévenons les forces de police locales pour qu’elles viennent l’arrêter, puis nous nous en allons tous les deux sur un cheval dans le soleil couchant.

Je secoue la tête, le sourire aux lèvres. Léo est bel et bien équipé d’un pistolet, toutefois il m’a assuré que depuis le camp Wakatini en CM2, ses armes lui servent surtout à impressionner les suspects, et qu’il serait incapable d’atteindre une cible de la taille de l’Australie. C’est difficile à dire, avec lui, mais je pense qu’il ment. J’ai du mal à imaginer le ministère de la Justice le laisser porter une arme sans lui avoir appris à s’en servir efficacement.

– Il faut y aller, annonce Léo en consultant sa montre. Tu es prête à t’équiper ?

Porter un micro caché n’est pas une mince affaire en été. Ma tenue habituelle, un débardeur et un short, est trop légère pour me permettre de dissimuler du matériel scotché sur ma peau. J’ai donc opté pour une ample robe d’été.

Léo me tend l’émetteur, un objet de la taille d’un iPod mini pourvu d’un petit crochet destiné à le fixer à une ceinture, que je n’ai pas.

– Où suis-je censée le mettre ?

Il écarte le col de ma robe et glisse l’émetteur dans mon soutien-gorge, sur le côté.

– Qu’en penses-tu ? me demande-t-il.

– Trop confortable.

– J’ai l’impression d’entendre une gamine de treize ans.

Le voyant passer le fil et le petit micro sous mon bras et autour de ma taille, je retire le haut de ma robe, afin de lui faciliter la tâche.

– Que fais-tu ? dit-il en s’écartant.

– C’est plus pratique comme ça.

– Tu devrais peut-être le faire toi-même, balbutie-t-il en déglutissant.

– Qu’est-ce que c’est que cet accès de timidité soudain ? Ça ne revient pas à fermer la porte de l’écurie une fois que les chevaux se sont échappés ?

– Je ne suis pas timide, lâche-t-il, les dents serrées. Je fais tout mon possible pour que nous arrivions à temps à l’hôpital, et ça ne m’aide pas. Peux-tu donc, maintenant, scotcher ce fil ? Et renfiler ta fichue robe ?

Le micro et l’émetteur en place, nous nous assurons que la fréquence est réglée sur celle du récepteur que Léo prendra avec lui dans le fourgon. Je m’installe au volant de la voiture de location, tandis que Léo s’assied côté passager, le récepteur sur les genoux. Nous nous rendons d’abord chez Josef, où nous déposons Eva et testons la communication à distance.

– Ça fonctionne, me dit Léo quand je le rejoins dans la voiture après avoir rempli d’eau le bol d’Eva

et éparpillé ses jouets dans le salon, en lui promettant que Josef va bientôt rentrer.

Je suis les indications du GPS jusqu'à un parking, sur lequel Léo doit retrouver un autre fonctionnaire du ministère. Il est calme et récite en pensée ses check-lists. Le seul autre véhicule présent étant le fourgon, je me demande comment son collègue va rentrer chez lui. Cette camionnette bleue arbore l'inscription « LES MOQUETTES DE DON » sur le côté. Un homme en sort côté conducteur et nous montre son badge.

– Léo Stein ?

– Ouaip, répond Léo en baissant la vitre. Une seconde.

D'une pression sur la commande, il remonte la vitre, afin que nous terminions notre conversation en privé.

– N'oublie pas de t'assurer qu'il n'y a aucun bruit de fond.

– Je sais.

– S'il écoute CNN ou NPR, arrange-toi pour qu'il éteigne la télévision. Éteins ton portable. Ne mouds pas de café. N'utilise rien qui risque de brouiller la transmission. (Je hoche la tête.) Et n'oublie pas que « pourquoi ? » n'est pas une question tendancieuse.

– Je ne suis pas une professionnelle, Léo. Jamais je ne me souviendrai de tout ça...

Il reste songeur un moment avant de reprendre.

– Il te suffit d'un peu d'inspiration. Tu sais ce que ferait J. Edgar Hoover, s'il revenait à la vie aujourd'hui ? (Je secoue la tête.) Il hurlerait et essaierait d'arracher le couvercle de son cercueil.

Cette réponse si inattendue, si irrévérencieuse, m'arrache un éclat de rire avant que j'aie le réflexe de me couvrir la bouche.

– Je n'en reviens pas que tu plaisantes alors que je crève de trouille.

– N'est-ce pas justement dans ce genre de moment qu'on a besoin d'entendre des blagues ? fait remarquer Léo qui se penche et dépose un baiser sur mes lèvres. Tes tripes t'ont fait rire d'instinct. Suis tes tripes, Sage.

Pendant que le médecin nous transmet les instructions à suivre pendant la convalescence, je me demande si Josef pense la même chose que moi, à savoir que le cadavre qu'il espère bientôt devenir n'a pas à se soucier de sa consommation de sel, de se reposer ou de quoi que ce soit d'autre parmi tout ce qui est inscrit sur la feuille qui nous est remise. La jeune bénévoles chargée de pousser la chaise roulante de Josef jusqu'à l'entrée, où je dois venir le chercher, le reconnaît :

– Monsieur Weber, c'est ça ? Mon grand frère vous a eu en allemand.

– *Wie heißt er ?*

– Moi, j'ai pris français, dit-elle avec un sourire timide.

– Je vous demandais quel était son nom.

– Jackson. Jackson O'Rourke.

– Ah oui, un excellent élève.

Dans l'entrée, je remplace la jeune fille et pousse Josef jusqu'à un coin ombragé, à l'extérieur.

– Vous vous souvenez vraiment de son frère ?

– Absolument pas, avoue-t-il. Mais elle n'a pas besoin de le savoir.

Je pense encore à ces mots quand je m'installe au volant de la voiture de Léo et l'approche de l'entrée de l'hôpital, afin d'éviter à Josef de marcher jusqu'au parking. C'est sa capacité à communiquer avec les individus qui a fait de Josef un professeur mémorable, un citoyen modèle, qui lui a permis de se cacher en pleine lumière.

Avec le recul, c'est une brillante stratégie.

Quand vous vous présentez en serrant la main de quelqu'un et en le regardant droit dans les yeux, il n'y a aucune raison pour qu'il pense que vous mentez.

– C'est une nouvelle voiture, constate-t-il, tandis que je l'aide à s'asseoir sur le siège passager.

– Je l'ai louée. La mienne est au garage ; je l'ai démolie.

– Vous avez eu un accident ? Vous n'avez rien ?

– Non, pas de souci. J'ai percuté une biche.

– Votre voiture et le décès d'un proche... Il vous est arrivé tant de choses cette semaine... et je ne suis pas au courant. (Il pose les mains sur ses genoux.) Je suis désolé pour cette perte.

– Merci, dis-je, avec raideur.

J'ai plutôt envie de lui lancer :

C'est ma grand-mère qui est morte.

Vous la connaissiez.

Vous ne vous en souvenez peut-être pas.

Salopard.

Je garde les yeux sur la route et les mains serrées sur le volant.

– Je crois qu'il faut que nous ayons une discussion, dit Josef.

Je lui jette un regard.

– Entendu.

– À propos de comment et quand vous allez le faire.

Je sens un filet de sueur couler dans mon dos, malgré la climatisation poussée à fond. Je ne peux pas en parler pour le moment, car nous ne sommes pas assez près de Léo et du récepteur pour que la conversation soit enregistrée.

Je réagis donc exactement comme Léo me l'a demandé.

– Vous m'avez dit que vous avez connu ma mère.

– En effet. J'aurais dû vous le dire avant.

– Il me semble que ce pieux mensonge-là est le moindre de vos problèmes, Josef. (Je ralentis à l'approche d'un feu orange.) Vous saviez que ma grand-mère avait survécu à l'Holocauste.

– C'est vrai.

– L'avez-vous recherchée ?

– Je ne connaissais pas le nom des prisonnières, dit-il en regardant par la vitre.

Le feu passé au vert, je n'avance pas, songeant qu'il n'a pas vraiment répondu à ma question, jusqu'à ce qu'une voiture klaxonne derrière moi.

Lorsque nous arrivons devant chez Josef, le fourgon de moquettes est garé à l'endroit convenu, de l'autre côté de la rue. Je ne vois pas Léo, qui doit se trouver dans le vaste compartiment arrière, en train de guetter en surveillant le récepteur.

J'aide Josef à gravir les marches du perron, lui offrant mon bras pour prendre appui quand il éprouve des difficultés à porter son propre poids. Léo, j'en suis certaine, nous observe. Malgré son histoire de superhéros, je sais qu'il est prêt à voler à mon secours si nécessaire, qu'il n'estime pas déraisonnable de penser qu'un vieillard à peine capable de tenir debout puisse me faire du mal. Il m'a raconté avoir déjà vu un individu de quatre-vingt-cinq ans surgir de chez lui en tirant des coups de feu. Par chance, ce dernier souffrait de cataracte et visait très mal. « Nous avons un proverbe, dans le service, m'a dit Léo. Quand on a tué six millions de personnes, quelle différence si on en tue une de plus ? »

Dès qu'elle entend la clé dans la serrure, Eva se précipite pour saluer son maître. Je soulève cette petite bête pas plus grosse qu'un écureuil et la pose dans les bras de Josef, pour qu'elle puisse lui lécher le visage. Il affiche un sourire rayonnant.

– Oh, *mein Schatz*, tu m'as manqué, dit-il.

En assistant à ces retrouvailles, je me rends compte que cette relation est idéale pour lui. Cet être

l'aime de façon inconditionnelle, incapable de concevoir quel monstre il a été, et peut écouter ses confessions pleines de larmes sans jamais trahir sa confiance.

– Entrez, me dit-il. Je vais faire du thé.

Je le suis dans la cuisine, où il aperçoit des fruits frais sur la paille et, après avoir ouvert le réfrigérateur, du lait, du jus de fruits, des œufs et du pain.

– Il ne fallait pas, dit-il.

– Je sais, mais j'en ai eu envie.

– Je veux dire que ça ne sert à rien.

Si je compte le tuer sans tarder, donc.

Allons-y, me dis-je.

– Josef... (J'approche une chaise et lui fais signe de s'asseoir.) Il faut que nous parlions.

– Vous n'avez pas changé d'avis, j'espère ?

Je me laisse tomber sur une autre chaise, face à lui.

– Comment pourrais-je ne pas avoir de doutes ?

Soudain, j'entends une tondeuse à gazon se mettre en route. Les fenêtres de la cuisine sont ouvertes. Merde.

Je simule un énorme éternuement, puis je me lève et ferme les fenêtres.

– J'espère que ça ne vous dérange pas. Ce pollen me tue. (Josef fronce les sourcils, mais ne dit rien, trop poli pour se plaindre.) Je dois avouer que j'en crains les conséquences.

– Personne ne soupçonne un acte criminel quand un vieillard de quatre-vingt-quinze ans meurt, glousse Josef. Et je n'ai pas de famille qui posera des questions.

– Je ne pense pas au côté judiciaire, mais moral, de la chose. (Prenant conscience que je ne cesse de gigoter, je m'efforce de me calmer, songeant aux frottements du tissu que doit percevoir Léo.) Je me sens un peu idiot de vous demander ceci, mais vous êtes la seule personne de ma connaissance qui puisse me répondre, puisque vous étiez là-bas. (Je lève les yeux vers lui.) Comment s'en remettre quand on tue quelqu'un ?

– Je vous demande de me tuer, précise Josef. C'est différent.

– Vraiment ?

– Peut-être pas, reconnaît-il en poussant un soupir peu discret. Vous y penserez tous les jours, mais j'espère que vous considérerez cela comme un acte de pitié.

– C'est ce que vous pensiez, vous ?

J'ai posé cette question avec naturel, dans le fil de la conversation, mais je retiens mon souffle en attendant la réponse.

– Parfois, dit Josef. Certaines étaient si faibles qu'elles souhaitaient être libérées, comme moi aujourd'hui.

– Ce n'est peut-être que ce que vous vous disiez pour pouvoir trouver le sommeil la nuit, dis-je en me penchant en avant, les coudes sur la table de la cuisine. Si vous voulez vraiment que je vous pardonne pour ce que vous avez commis, alors vous devez tout me raconter.

Il secoue la tête, les yeux humides.

– Je l'ai déjà fait. Vous savez qui j'étais. Qui je suis.

– Quelle est la pire chose que vous ayez commise, Josef ?

En posant cette question, j'ai la sensation que nous sommes en train de jouer au poker menteur. Ce n'est pas parce que le meurtre de Darija a été relaté qu'il s'agit de l'assassinat de prisonnière le plus atroce perpétré par Reiner Hartmann. Cela signifie simplement qu'il a été surpris cette fois-là.

– Il y avait deux... deux filles... L'une travaillait pour... pour mon frère, dans son bureau, où se trouvait un coffre contenant l'argent récupéré dans les effets personnels des détenus. (Il se masse les tempes.) Nous empochions tous des objets, vous savez. Des bijoux, de l'argent ou même des diamants.

C'est ainsi que certains officiers sont devenus riches en travaillant dans les camps. Je suivais les informations ; je savais que le Reich ne tiendrait plus longtemps, puisque que les Américains étaient intervenus. Je pensais donc à l'avenir. J'ai eu l'idée de prendre un maximum d'argent et de le convertir en or avant qu'il ne vaille plus rien.

Josef hausse les épaules, en me regardant, et reprend :

– Cela n'a pas été difficile d'obtenir la combinaison du coffre. J'étais le *Schutzhaftlagerführer*, après tout. Seul le *Kommandant* se trouvait au-dessus de moi dans la hiérarchie du camp. Quand je demandais quelque chose, la question n'était pas de savoir si j'allais l'obtenir ou non, mais avec quelle promptitude. Un jour, sachant que mon frère n'était pas dans son bureau, j'ai ouvert le coffre, pour y prendre tout ce que je pouvais.

« Cette fille, la secrétaire, m'a surpris. Elle avait sorti son amie du bâtiment où celle-ci travaillait et l'avait fait venir dans le bureau, profitant de l'absence de mon frère, afin qu'elle se réchauffe un peu, j'imagine. Je ne pouvais pas laisser cette fille raconter à mon frère ce dont elle venait d'être témoin. Alors je l'ai abattue.

Je me rends compte que je retiens ma respiration.

– Vous avez tué la secrétaire ?

– C'était mon intention. Mais j'avais été blessé au bras droit sur le front. Je ne pouvais plus tenir fermement une arme. Les filles s'agitaient, paniquées, s'agrippant l'une l'autre. La balle a touché l'amie de la secrétaire.

– Vous l'avez tuée.

– Oui. Et j'aurais aussi tué l'autre si mon frère n'était pas revenu à ce moment-là. Il m'a vu mon pistolet dans une main et de l'argent dans l'autre. Quel autre choix avais-je que de prétendre que j'avais surpris ces détenues en train de cambrioler son bureau, de voler les biens du Reich ?

Josef se couvre les yeux d'une main, mais continue à parler :

– Mon propre frère ne m'a pas cru. Mon propre frère m'a dénoncé.

– Il vous a dénoncé ?

– À la commission de discipline du camp. Pas pour le vol, mais pour avoir abattu une prisonnière sans respecter les règles. Cela n'a rien donné de grave, simplement une réunion au cours de laquelle on m'a rappelé les ordres, mais vous voyez où je veux en venir, n'est-ce pas ? Mon propre frère m'a trahi pour ce que j'ai commis.

Je ne saurais dire quel élément de ce récit constitue, dans l'esprit tordu de Josef, le pire acte qu'il ait jamais commis ; le meurtre de Darija ou le fait d'avoir détruit la relation qui l'unissait à son frère. J'ai peur de lui poser la question. Et plus encore d'entendre la réponse.

– Qu'est devenu votre frère ?

– Nous ne nous sommes plus jamais reparlé après cet épisode. J'ai appris sa mort il y a longtemps. (Josef pleure en silence, ses mains tremblantes posées sur la table.) Je vous en prie... Allez-vous me pardonner ?

– Qu'est-ce que ça changera ? Cela ne fera pas revenir la fille que vous avez tuée, pas plus que cela ne réparera la déchirure avec votre frère.

– Non, mais cela voudra dire qu'au moins une personne saura que je regrette tout ce qui s'est passé.

– Je vais y réfléchir.

* *

*

Je m'engouffre dans la voiture et pousse la climatisation à fond. Au bout de la rue de chez Josef, je tourne à droite dans une impasse et me gare le long du trottoir. Léo me rejoint au volant du fourgon. Il se range si brusquement que le véhicule empiète sur l'espace réservé aux piétons. Il en surgit d'un bond et me sort de la voiture pour me faire tourner autour de lui.

– Tu as réussi ! coasse-t-il, ponctuant chaque mot d'un baiser. Bon sang, Sage, je n'aurais pas fait mieux.

– Tu m'embauches ? demandé-je, détendue pour la première fois depuis deux heures.

– Ça dépend. Quelle position te plairait ? (Il fronce les sourcils.) Waouh. Cette phrase n'est pas à sortir de son contexte... Viens voir.

Il ouvre la portière arrière du fourgon et enclenche la lecture de l'enregistrement audionumérique. J'entends ma voix et celle de Josef :

« Vous l'avez tuée. »

« Oui. Et j'aurais aussi tué l'autre. »

– Bon, eh bien c'est fait, dis-je d'une voix creuse, loin d'être aussi enjouée que celle de Léo. Il va être expulsé ?

– Il y a encore une étape. J'ai déjà prévenu Genevra, ma collègue historienne. Elle nous rejoint ce soir. Maintenant que nous possédons la confession enregistrée de Josef, nous allons voir s'il est d'accord pour coopérer et nous parler librement. Nous irons lui rendre visite à l'improviste ; généralement, on agit ainsi pour voir si le suspect a un alibi, mais ce n'est clairement pas le cas ici. Ce n'est pour nous qu'un moyen d'obtenir davantage de renseignements pour consolider notre affaire. Ensuite, Genevra et moi repartons à Washington...

– Vous repartez ?

– Il faut que je rédige un rapport pour l'accusation, puis que le procureur général adjoint l'approuve, déclenche le procès et rédige un communiqué de presse. Je te promets qu'après ça Josef Weber mourra de façon désagréable en prison.

L'avion de Genevra se pose à Boston plutôt qu'à Manchester, car il s'agit du premier dans lequel elle a pu embarquer. Léo en a pour cinq heures de route pour aller la chercher, mais il assure que cela ne le dérange pas. Il profitera du trajet pour lui détailler les aspects du dossier dont elle n'est pas au fait.

Debout derrière lui, je le regarde nouer sa cravate dans le miroir de la salle de bains.

– Ensuite, je la dépose à l'hôtel. Les lits y sont assez confortables, paraît-il.

– Tu vas prendre une chambre là-bas, toi aussi ?

– C'est ce que tu voudrais ? dit-il en s'interrompant.

Dans le miroir, nous ressemblons à une version moderne du tableau *American Gothic*.

– Je me disais que tu n'avais pas forcément envie que ton historienne soit au courant de mon existence.

– Je veux qu'elle sache tout sur toi, dit-il en me prenant dans ses bras. De tes qualités d'agent double à la façon dont tu assures en chantant du John Mellencamp sous la douche, même si tu te trompes dans les paroles.

– Je ne me trompe pas dans les...

– Il ne dit pas *you pull off those Barbie books*, crois-moi ; pourquoi parlerait-il de « retirer des livres de Barbie » ? De toute façon, Genevra fera ta connaissance quand nous sortirons en ville, après le boulot, à Washington...

Il me faut quelques secondes pour comprendre.

– Je n'habite pas à Washington !

– Ce n'est qu'un détail technique, dit Léo, presque timidement. Il y a des boulangeries, là-bas.

– C’est juste que... je ne sais pas si c’est une bonne idée, Léo.

– Tu as des doutes ? dit-il en se figeant. J’y vais un peu fort, je déboule à mille à l’heure, je sais, mais je viens à peine de te trouver, Sage. Je ne veux pas te perdre. Ce n’est pas une mauvaise chose de savoir ce dont on a envie et de se lancer. Un jour, dans quelques années, on lira le communiqué de presse à propos de Reiner Hartmann à nos enfants, en leur disant que papa et maman sont tombés amoureux grâce à ce criminel. (Il me regarde et grimace.) J’en fais encore un peu trop, pas vrai ?

– Je ne parlais pas de mon déménagement, même si, là aussi, il faut qu’on en parle...

– Je vais te dire ; si tu me dégotes un job de fonctionnaire du ministère de la Justice dans ton coin, c’est moi qui déménage...

– Je pensais à Josef ! C’est juste que j’ai l’impression que ce n’est pas... bien.

Léo me prend par la main et me fait sortir de la salle de bains, puis il me fait asseoir au bord du lit.

– C’est plus difficile pour toi que pour moi, parce que tu l’as connu en tant que Josef avant de découvrir qu’il était Reiner Hartmann. Mais tu étais bien d’accord pour faire cela, n’est-ce pas ?

– Je ne sais plus... dis-je en fermant les yeux.

– Laisse-moi t’éclaircir les idées. Si Reiner Hartmann est expulsé ou même extradé, ça va faire la une de tous les journaux. Tout le monde en entendra parler, pas seulement dans notre pays mais sur la planète entière. J’aime à croire que, peut-être, la prochaine personne sur le point de perpétrer une atrocité, le soldat qui recevra l’ordre de commettre un crime contre l’humanité, pensera au communiqué de presse racontant l’histoire de ce nazi pris à l’âge de quatre-vingt-quinze ans. Peut-être qu’alors cet homme se rendra compte que, s’il obéit, le gouvernement des États-Unis ou un autre le traquera lui aussi durant le restant de ses jours, où qu’il se terre. Peut-être se dira-t-il : « Il va falloir que je regarde en permanence par-dessus mon épaule, comme Reiner Hartmann. » Et donc, il refusera d’obtempérer.

– Et si Josef regrette ce qu’il a fait, ça ne change rien ?

– Ce qui compte, c’est qu’il l’ait fait.

Je trouve Mary dans la grotte du sanctuaire, où l’air est si humide et si lourd que je sens des gouttes de condensation sur ma peau. Je suis tellement agitée que j’ai l’impression que mon sang a été remplacé par du café.

– Dieu merci, tu es là, dis-je en atteignant le sommet de l’Escalier sacré.

– Ce n’est pas peu dire, pour une athée, dit Mary.

Sa silhouette se détache sur le crépuscule, sous un éclairage qui ferait se pâmer le premier peintre venu : des rayons violets, roses et bleu électrique, à l’image de la sauge qu’elle est en train d’arracher.

– J’ai essayé de t’appeler pour prendre de tes nouvelles, avec ta grand-mère et tout ça, mais tu ne réponds plus aux messages.

– Je sais, je les ai reçus. Mais j’ai été très occupée...

– Avec ce type.

– Comment l’as-tu deviné ?

– Ma chérie, n’importe qui doté de deux neurones en état de marche et présent aux obsèques ou à la réunion, juste après, aurait pu le deviner. J’ai seulement une question à te poser à propos de lui. (Elle lève la tête.) Est-il marié ?

– Non.

– Dans ce cas, je l’apprécie déjà. (Elle retire ses gants de jardinage et les pose sur le rebord du seau, dans lequel elle jette les mauvaises herbes destinées à devenir du compost.) Bon, quel est le problème ?

– J’ai une question pour un prêtre, et tu es ce qui s’en rapproche le plus dans mon entourage.

– Je ne sais pas si je dois me sentir flattée ou changer de coiffeur.

– C’est à propos de la confession.

– C’est un sacrement, m’explique Mary. Même si j’étais autorisée à t’infliger une pénitence, tu n’es pas catholique. On n’entre pas comme ça dans un confessionnal pour en ressortir tout propre.

– Ce n’est pas pour moi. En fait, c’est à moi qu’on a demandé de pardonner. Mais il s’agit d’un péché vraiment affreux.

– Mortel, donc.

J’acquiesce.

– Je ne te demande pas des détails de la confession du point de vue du pénitent ; je voudrais simplement savoir comment le prêtre s’y prend pour entendre des choses quasi impossibles à encaisser, et ensuite les oublier.

Mary s’assied à côté de moi sur le banc en teck. Le soleil est désormais si bas que tout est brillant et doré sur la colline du sanctuaire. Le simple fait de contempler ce spectacle, tant de beauté en un même lieu, desserre quelque peu l’étau qui me comprime la poitrine. Si le mal est présent en ce monde, il est contrebalancé par des instants tels que celui-ci.

– Tu sais, Sage, Jésus ne nous a pas dit de pardonner à tout le monde. Il nous a dit de tendre l’autre joue, mais seulement si nous étions la victime. Le Notre-Père le dit clairement : « Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés. » Pas à ceux qui ont offensé les autres. Ce que nous demande Jésus, c’est d’oublier le mal que l’on nous fait, mais pas celui dont d’autres sont victimes. Hélas, la plupart des pratiquants estiment à tort qu’être un bon chrétien revient à pardonner tous les péchés, et à tous les pécheurs.

– Et si le mal commis nous concerne, même indirectement ? Ou concerne un proche, en tout cas ?

Mary croise les bras :

– Je sais que je t’ai raconté dans quelles circonstances j’ai quitté le couvent, mais t’ai-je jamais dit pourquoi j’y étais entrée ? Ma mère a dû élever seule ses trois enfants, car mon père nous avait plaqués. J’avais treize ans et j’étais l’aînée. Un jour, après avoir entendu un sermon du prêtre à propos du pardon, je suis allée le trouver. À l’époque, j’avais tant de colère en moi qu’il m’arrivait de me réveiller en pleine nuit avec le goût métallique de la haine dans la bouche. Nous ne mangions pas toujours à notre faim, nous n’avions ni télévision ni électricité, la société de crédit nous avait repris nos meubles et les pantalons de mes frères s’arrêtaient nettement au-dessus des chevilles, car nous n’avions pas de quoi leur en acheter d’autres. Quant à mon père, il était en vacances en France avec sa copine. Je me suis donc assise en face du prêtre et je lui ai demandé : « Comment pouvez-vous me dire de lui pardonner ? »

J’observe le profil de Mary, qui poursuit :

– Le prêtre m’a répondu : « Je ne te suggère pas de lui pardonner en te disant que ce qu’il a fait n’est pas grave. Ça l’est. Je te suggère de lui pardonner, parce que sinon cette haine se développera comme une mauvaise herbe dans ton cœur, jusqu’à l’étouffer et en déborder. Tu seras la seule personne à souffrir si tu la gardes au fond de toi. » J’avais treize ans, et, si je ne connaissais pas grand-chose du monde, je savais que la religion était pleine de sagesse. J’ai voulu en faire partie. (Elle se tourne vers moi.)

« Je ne sais pas ce que t’a fait cette personne, et je ne suis pas sûre de vouloir le savoir, mais on n’accorde pas son pardon au nom d’autrui ; c’est quelque chose qu’on fait pour soi. Cela revient à dire : “Ne fais pas de moi une victime. Tu n’es pas assez important à mes yeux pour devenir l’objet de ma haine.” En réagissant ainsi, ton ennemi reste enchaîné à son passé. Mais toi, tu es libre.

Je pense à ma grand-mère, dont le silence, toutes ces années, lui a permis d’atteindre cet objectif.

Pour le meilleur ou pour le pire, Josef Weber fait partie de ma vie. De l’histoire de ma famille. La seule façon de l’en chasser est-elle d’accéder à sa demande, de lui pardonner ses méfaits ?

– J’espère que ça t’aide un peu ? me dit Mary.

– Oui, étonnamment.

– Redescends avec moi, dit-elle. Je connais un endroit où on te servira un bon café.

– Je crois que je vais rester ici un petit moment. Et regarder le coucher du soleil.

– Je te comprends, dit mon amie en contemplant le ciel.

Je la suis du regard, le long de l'Escalier sacré, jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Il fait désormais sombre. Le contour de mes mains devient flou ; le monde semble se désolidariser.

J'enfile les gants de jardinage de Mary, qu'elle a laissés sur le bord du seau comme des lis fanés, puis je me penche par-dessus la rambarde du jardin à la Monet et coupe quelques aconits. Sur les gants clairs de Mary, les pétales bleu-noir font l'effet de stigmates, encore une manifestation de chagrin que l'on ne peut expliquer de façon convaincante, quels que soient nos efforts.

Il existe tant de façons de trahir quelqu'un.

On peut chuchoter dans son dos.

Le tromper volontairement.

Le livrer à l'ennemi, alors qu'il vous fait confiance.

Ne pas tenir une promesse.

La question est : se trahit-on soi-même en agissant ainsi ?

Quand Josef m'ouvre la porte, je devine qu'il sait pourquoi je suis venue.

– Maintenant ? me demande-t-il.

Je hoche la tête. Il reste immobile quelques instants, les bras ballants, sans vraiment savoir ce qu'il doit faire.

– Allons dans le salon, dis-je.

Nous nous asseyons l'un en face de l'autre, séparés par l'échiquier dont les pièces remises en place sont prêtes à entamer une nouvelle partie. Eva dort en boule à ses pieds.

– Vous occuperez-vous d'elle ?

– Oui.

Il approuve d'un signe de la tête, les mains sur les genoux.

– Savez-vous... comment faire ?

J'acquiesce et me saisis du sac à dos dont je me suis munie en venant ici à vélo, dans l'obscurité.

– J'ai d'abord une confession à vous faire, dit Josef. Je vous ai menti. (Mes mains se figent sur la fermeture Éclair du sac.) Ce que je vous ai raconté hier... n'est pas ce que j'ai commis de pire. (J'attends qu'il poursuive.) En fait, j'ai reparlé à mon frère après l'assassinat de la prisonnière. Alors que nous n'étions plus en contact depuis l'enquête, il est venu me voir un matin, en me disant que nous devions nous enfuir. Comprenant qu'il disposait d'informations que j'ignorais, je l'ai suivi. Les Alliés libéraient les camps. Les officiers allemands les plus chanceux parvinrent à s'échapper avant d'être abattus par eux ou massacrés par les détenus restants. (Josef baisse les yeux.) Nous avons marché des jours, jusqu'à traverser la frontière allemande. Lorsque nous passions par une ville, nous nous réfugiions dans les égouts, et quand nous parcourions la campagne, nous nous cachions dans des granges avec le bétail, nous nourrissant de détritiques pour rester en vie. Nous trouvâmes malgré tout des gens compatissants, qui nous procurèrent des faux papiers. Selon moi, il fallait quitter le pays le plus tôt possible, mais mon frère voulait rentrer chez nous, pour voir ce qui restait là-bas. (Sa lèvre inférieure se met à trembler.)

« Un soir, nous dînions de quelques griottes volées à un fermier, qui jamais ne se rendrait compte de la poignée de fruits manquant à sa récolte. Tout en mangeant, nous discutons de l'option à suivre. C'est alors que mon frère... a commencé à s'étouffer. Il est tombé à terre et a porté les mains à la gorge, tandis que son visage bleuissait. Je l'ai regardé sans rien faire.

Josef s'essuie les yeux et reprend :

– Je savais que le voyage serait moins risqué sans lui, qu'il serait pour moi davantage un fardeau qu'une aide. Peut-être l'avais-je toujours su, depuis notre enfance. J'ai commis quantité d'actes dont je ne suis pas fier, mais c'était en temps de guerre. Les règles n'ont plus cours, dans ce cas. Je pouvais me trouver des excuses, ou du moins rationaliser ces crimes afin de conserver ma santé mentale. Mais cette fois, c'était différent. La pire chose que j'aie jamais faite, Sage, fut de tuer mon propre frère.

– Vous ne l'avez pas tué. Vous avez décidé de ne pas le sauver.

– Cela ne revient-il pas au même ? (Comment pourrais-je lui dire que non, alors que ce n'est pas mon opinion ?) Je vous ai dit il y a quelque temps que je méritais de mourir. Vous comprenez pourquoi, à présent. Je suis brutal, un véritable animal. J'ai tué ma chair et mon sang. Et ce n'est pas le pire. (Il attend que je le regarde, puis poursuit froidement.) Le pire, c'est que je regrette de ne pas l'avoir fait plus tôt.

En l'écoutant, je me rends compte que, comme me l'a dit Mary, en dépit de ce que réclame Léo et de ce que veut Josef, ce n'est en définitive pas à moi de lui donner l'absolution. Je repense à ma mère me pardonnant sur son lit d'hôpital, ainsi qu'au moment où la voiture a échappé à mon contrôle, quand j'ai su que j'allais avoir un accident sans rien pouvoir faire pour l'empêcher.

Peu importe qui vous pardonne, si vous n'arrivez pas à oublier...

En songeant à l'anecdote racontée par Léo avant son départ, je me dis que c'est moi qui vais regarder par-dessus mon épaule pour l'éternité. Tandis que cet homme, qui a participé à l'assassinat de millions de personnes, qui a tué la meilleure amie de ma grand-mère, qui a régné par la terreur, qui a regardé son frère s'étouffer, n'éprouve aucun remords.

Quelle ironie qu'une fille comme moi, qui a sa vie durant activement lutté pour échapper à l'emprise de la religion, se tourne vers la justice biblique : œil pour œil, dent pour dent, jusqu'à donner la mort. J'ouvre mon sac à dos et en sors un petit pain parfaitement réussi. Orné de la même couronne torsadée en son sommet, et saupoudré de la même couche de sucre que celui que j'ai préparé pour ma grand-mère, il n'est en revanche pas fourré à la cannelle et au chocolat.

Josef me le prend des mains.

– Merci, dit-il les yeux emplis de larmes.

Il attend, plein d'espoir.

– Mangez-le, dis-je.

Lorsqu'il le rompt, j'aperçois les petites particules d'aconit, que j'ai finement coupées avant de les mélanger à la pâte.

Josef prend un quart du petit pain et le dépose sur sa langue. Il mâche et avale, mâche et avale, et ainsi de suite jusqu'à ce que la pâtisserie ait disparu.

Je remarque en premier lieu que sa respiration se fait laborieuse, poussive. Il lutte pour respirer. Il s'écroule en avant, faisant tomber plusieurs pièces de l'échiquier. Je le prends dans mes bras pour l'installer par terre. Eva se met à aboyer, à tirer avec les dents sur une jambe de son pantalon. Je la chasse, tandis que son maître, les bras raidis, est saisi de convulsions sous mes yeux.

Faire preuve de compassion m'élèverait au-dessus du monstre qu'il a été. Laisser libre cours à ma vengeance prouverait que je ne vaudrais pas mieux que lui. En fin de compte, j'espère que ces deux sentiments s'annihilent l'un l'autre.

– Josef, dis-je en me penchant, d'une voix forte pour être certaine qu'il m'entend. Jamais je ne vous pardonnerai. Jamais.

En un ultime effort désespéré, Josef agrippe ma chemise. Il sert le tissu dans son poing et m'attire vers le bas, si près de lui que je sens la mort dans son haleine.

– Comment... ça... se... termine ? halète-t-il.

Quelques instants plus tard, il ne bouge plus, les yeux révulsés.

J'enjambe son cadavre et récupère mon sac à dos.

– Comme ça, dis-je.

Rentrée chez moi, j'avale un somnifère. Je dors depuis longtemps, lorsque Léo se glisse dans le lit. Je suis encore groggy le lendemain matin au réveil, ce qui vaut sans doute mieux.

Genevra, l'historienne, ne ressemble pas du tout à ce que j'imaginai. Elle est jeune, tout juste sortie de la fac, et a le préambule complet de la Constitution tatoué sur le bras.

– Il était temps, dit-elle quand nous faisons connaissance ; je suis nulle pour jouer les Cupidon !

Nous prenons place à bord de la voiture de location, Genevra à l'arrière, et nous dirigeons vers chez Josef. Je dois avoir l'air d'un zombie, car Léo me serre la main et me dit :

– Tu n'es pas obligée d'entrer avec nous.

La veille, je lui ai dit que je voulais les accompagner, que j'estimais que Josef se montrerait plus coopératif en ma présence.

– Je n'y suis peut-être pas obligée, mais il le faut.

Mes quelques inquiétudes à l'idée que Léo trouve mon comportement étrange n'ont pas lieu d'être ; il est tellement plongé dans l'action que je ne suis même pas certaine qu'il ait entendu ma réponse. Nous nous engageons dans l'allée de chez Josef.

– C'est parti, dit-il à Genevra.

La présence de cette dernière a un intérêt, a expliqué Léo. Si Josef se met à paniquer et invente des détails destinés à l'innocenter, l'historienne sera à même de signaler d'éventuelles inexactitudes à Léo, lequel pourra alors prouver à Josef qu'il ment.

Nous sortons de la voiture et nous approchons de la porte d'entrée. Léo frappe sur le battant.

« Quand il ouvrira la porte, je lui demanderai s'il est bien M. Weber, m'a dit Léo ce matin, pendant que nous nous habillions. Et quand il acquiescera, je lui dirai : mais ce n'est pas votre véritable nom, n'est-ce pas ? »

Cependant personne ne vient ouvrir.

Genevra et Léo échangent un regard, puis Léo se tourne vers moi :

– Conduit-il encore ?

– Non. Plus maintenant.

– Tu as une idée de l'endroit où il pourrait se trouver ?

– Il ne m'a rien dit. (C'est la stricte vérité.)

– Il s'est défilé, peut-être ? hasarde Genevra. Ce ne serait pas la première fois.

Léo secoue la tête :

– Je ne pense pas qu'il ait deviné qu'elle était branchée.

– Il y a un double des clés, dis-je. Par ici, dans la grenouille.

Quelque peu hébétée, je m'approche du coin du perron, où la grenouille est posée sur une plante en pot, ce qui me fait penser à l'aconit. La clé est froide dans ma main. J'ouvre la porte et laisse Léo entrer le premier.

– Monsieur Weber ? appelle-t-il en traversant l'entrée, en direction du salon.

Je ferme les yeux.

– Monsieur We... Oh merde ! Genevra, appelle les secours !

Il laisse tomber son porte-documents.

Josef gît exactement à l'endroit où je l'ai laissé, devant la table basse, les pièces d'échecs dispersées autour de lui. Je m'agenouille et lui prends la main en m'écriant, comme s'il pouvait m'entendre :

– Josef ! Josef, réveillez-vous !

Léo plaque un doigt sur la carotide de Josef, en quête d'un pouls, puis il lève les yeux vers moi :

– Je suis désolé, Sage.

– Encore un qui a mordu la poussière, patron ? dit Genevra en regardant par-dessus l'épaule de Léo. Je me rends compte que je tiens toujours la main de Josef. Il porte encore son bracelet d'hôpital.

JOSEF WEBER, NÉ LE 20/04/1918, B+

Soudain, je ne peux plus respirer. Je lâche la main de Josef et fonce dans l'entrée, où Léo a laissé tomber son porte-documents lorsqu'il a découvert le corps étendu dans le salon. Je m'en empare et m'écarte de la porte d'entrée à la seconde où la police locale et des urgentistes arrivent. Tandis qu'ils discutent avec Genevra et Léo, je me réfugie dans la chambre de Josef.

Je m'assieds sur le lit et ouvre le porte-documents, d'où je sors le dossier SS que Léo n'a pas voulu que je lise quelques jours plus tôt.

Sur la première page figure la photo de Reiner Hartmann.

Une adresse à Wewelsburg.

Sa date de naissance, la même que Hitler, comme Josef l'a précisé.

Et son groupe sanguin.

Reiner Hartmann était AB. Les SS le savaient forcément, comme le prouve son dossier, mais également le tatouage de *Blutgruppe* que Josef m'a dit avoir effacé au moyen d'un couteau suisse après la guerre. La semaine dernière, quand Josef a été admis à l'hôpital, inconscient, on lui a fait une prise de sang. Il a été établi qu'il était de groupe B+.

Ce qui implique que, finalement, Josef Weber n'était pas Reiner Hartmann.

Je repense à ma grand-mère me décrivant le *Schutzhaftlagerführer*, dont le pistolet tremblait dans la main droite. Puis je visualise Josef, assis en face de moi à Notre Pain quotidien, tenant sa fourchette de la main gauche. Comment ai-je pu être stupide au point de ne pas remarquer ce détail ? Peut-être n'ai-je pas voulu le voir ?

J'entends encore des voix dans le couloir. J'ouvre doucement le tiroir de la table de nuit, à côté du lit. À l'intérieur se trouvent un paquet de mouchoirs en papier, un tube d'aspirine, un crayon et le carnet qu'il a toujours apporté avec lui à Notre Pain quotidien, celui qu'il a oublié le tout premier soir.

Je sais ce que je vais y trouver avant même de l'ouvrir.

Les petits cartons aux bordures festonnées sont soigneusement disposés, du scotch à chaque coin, la photo contre la feuille. Ils sont tous remplis d'une minuscule écriture appliquée, dont je reconnais les pics et creux abrupts. Je ne sais pas lire l'allemand mais cela ne m'est pas nécessaire pour savoir ce que je viens de découvrir.

Je retire avec précaution un carton de la feuille jaunie et la retourne. C'est une photo de bébé. Un prénom est inscrit en bas, au stylo à bille : Ania.

Chaque carton est une photo légendée. Gerda, Herschel, Haim.

Le récit s'interrompt plus tôt que la version que m'en a donné ma grand-mère, celle qu'elle a réécrite après son arrivée ici, quand elle se pensait en sécurité.

Josef n'a jamais été Reiner Hartmann. C'était Franz. Voilà pourquoi il ne m'a jamais vraiment parlé de ses journées en tant que *Schutzhaftlagerführer* ; il ne l'a jamais été. Ses récits évoquaient constamment la vie de son frère, à l'exception de celui d'hier, quand il a regardé mourir Reiner.

« Le pire, c'est que je regrette de ne pas l'avoir fait plus tôt. »

La pièce tourne autour de moi. Je me penche en avant, le front sur les genoux. J'ai tué un innocent.

Non, pas un innocent. Franz Hartmann a lui aussi été officier SS. Il a peut-être tué des prisonniers à Auschwitz. Même si tel n'est pas le cas, il a été un rouage d'une machine meurtrière. N'importe quel tribunal de guerre international le condamnerait. Je sais qu'il a frappé ma grand-mère, comme d'autres, et violemment. Il a lui-même reconnu avoir volontairement laissé mourir son frère. Tout cela justifie-t-il mon acte ? Ou, comme lui, est-ce que je cherche à justifier l'injuste ?

Pourquoi Franz se serait-il donné tant de mal pour se décrire comme étant son frère plus violent ?

Est-ce parce qu'il se reprochait autant qu'à son frère ce qui s'était passé en Allemagne ? Parce qu'il se sentait responsable de sa mort ? Estimait-il que je ne l'aiderais pas si j'avais connaissance de sa véritable identité ?

Et l'aurais-je fait ?

– Je suis désolée, dis-je, dans un murmure.

Peut-être est-ce là le pardon que recherchait Franz. Et peut-être est-ce le pardon dont j'ai besoin, pour avoir tué la mauvaise personne.

Le carnet m'échappe et tombe par terre. En le ramassant, je constate que bien que la partie rédigée par ma grand-mère s'interrompt de façon brutale, il y a d'autres pages remplies, vers la fin. Après trois pages blanches, le récit reprend en anglais. La calligraphie est plus uniforme, plus précise.

Dans la première fin imaginée par Franz, Ania aide Aleks à mourir. Dans la deuxième, Aleks survit et est torturé pour l'éternité. Dans une autre, Aleks, presque vidé de son sang, revient à la vie grâce à celui d'Ania, et redevient bon. Ailleurs, malgré la transfusion offerte par Ania, il ne parvient pas à se débarrasser du mal qui coule dans ses veines et finit par la tuer. Ces scénarios se comptent par dizaines, tous différents, comme si Franz n'avait su se décider sur celui qui convenait le mieux.

« Comment ça se termine ? » m'a demandé Josef. Je comprends à présent qu'il m'a doublement menti, hier ; il savait qui était ma grand-mère. Peut-être espérait-il que je le conduise jusqu'à elle. Non pas pour la tuer, comme le redoutait Léo, mais pour avoir la conclusion de l'histoire. Le monstre et la fille qui peut le sauver ; de toute évidence, il a vu sa vie dans cette fiction. Voilà pourquoi il l'a sauvée il y a tant d'années, voilà pourquoi il avait besoin de savoir s'il serait pardonné ou condamné.

Il a été pris à son propre piège, finalement, car ma grand-mère n'a jamais terminé son récit. Non pas qu'elle n'en connût pas la fin ; ni parce que, bien que la connaissant, elle se sentait incapable de l'écrire, comme le pensait Léo. Elle l'a volontairement laissée en suspens, tel un tableau postmoderne. Conclure un récit revient à en faire une œuvre d'art statique, un cercle fermé. En revanche, ne pas l'achever l'offre à l'imagination de chacun. Il reste vivant pour toujours.

Je glisse le carnet dans mon sac, à côté de la version plus récente.

J'entends des bruits de pas dans le couloir. Soudain, Léo apparaît à la porte.

– Ah, tu es là. Ça va aller ? (J'essaie de hocher la tête, sans grand succès.) La police voudrait te parler. (J'ai d'un coup la gorge sèche.) Je leur ai dit que tu étais plus ou moins sa plus proche parente. Mais que fais-tu ici ?

Que suis-je censée répondre à cet homme, qui est peut-être la meilleure chose qui me soit jamais arrivée, qui vit sur l'étroite frontière séparant le bien du mal, la justice de l'escroquerie ?

– Je... je regardais dans sa table de nuit, bégayé-je. Je pensais dénicher un carnet d'adresses, des gens que nous pourrions contacter.

– Tu as trouvé quelque chose ?

La fiction se présente sous bien des formes, avec des ampleurs très variables. Secrets, mensonges, histoires. Nous en racontons tous. Parfois dans l'espoir de divertir. Parfois parce que nous avons besoin de détourner l'attention.

Et parfois parce qu'il le faut.

Je regarde Léo droit dans les yeux.

– Non, dis-je en secouant la tête.

Remerciements

Ce roman a vu le jour grâce à l'essai de Simon Wiesenthal, *Les Fleurs de soleil*. Prisonnier dans un camp de concentration nazi, Wiesenthal fut un jour conduit au chevet d'un soldat SS mourant, désireux de se confesser et d'obtenir le pardon d'un Juif. Le dilemme d'ordre éthique auquel Wiesenthal se trouva confronté a, depuis, donné lieu à nombre d'exégèses philosophiques et morales sur la dynamique entre victimes et auteurs d'un génocide. Je me suis alors demandé ce qui se passerait si une telle requête venait à être formulée à la petite-fille d'une prisonnière juive, des dizaines d'années plus tard.

Quelle tâche effrayante que d'entreprendre la rédaction d'un roman basé sur l'un des crimes les plus horribles perpétrés contre l'humanité au cours de notre histoire ! Même si l'on ne rédige qu'une fiction, respecter l'authenticité des détails revient en effet à honorer tout aussi bien les survivants que ceux qui n'en ont pas réchappé. Je dois beaucoup aux personnes dont les noms suivent, pour l'aide qu'elles m'ont apportée afin de donner vie tant au monde contemporain de Sage qu'à celui de Minka, plongé dans le passé.

Merci à Martin Philip, qui m'a appris à faire du pain et m'a offert la plus savoureuse séance de recherche de ma carrière. Merci à Elizabeth Martin et à One More Page Books, à Arlington en Virginie, pour m'avoir appris à cuisiner avec de mauvaises intentions.

Merci à Katie Desmond, pour les anecdotes sur l'enseignement catholique. Merci à Allyson Sawyer, qui m'a aidée à définir la terminologie liée à la danse, pour le personnage de Darija. Merci à Susan Carpenter, qui m'a éclairée à propos des liens se tissant au sein d'un groupe de soutien. Merci à Alex Whiting, Frank Moran et Lise Gescheidt, pour les questions concernant les procédures judiciaires préliminaires, la mise en application de la loi et les tribunaux de guerre.

Lors de la rédaction de cet ouvrage, j'ai vendu aux enchères le nom d'un personnage, afin de lever des fonds pour l'association *Gay and Lesbian Advocates and Defenders*. Merci à Mary DeAngelis pour sa générosité, et pour avoir donné son nom à la meilleure amie de Sage.

Eli Rosenbaum, directeur de la stratégie et de la politique du service des Droits de l'homme et des Poursuites spéciales du ministère de la Justice américain, est un authentique chasseur de nazis. Sans cesser de pourfendre des dragons, il a pris le temps de m'apprendre quantité de choses, et son expérience m'a permis de mettre un personnage sur pied. Je lui en suis infiniment reconnaissante, d'autant que je sais que les professionnels comme lui consacrent à leur mission toute leur énergie. Par ailleurs, j'apprécie qu'il ait fermé les yeux sur le fait que, dans la vraie vie, un historien a besoin de longs jours (quelques minutes n'y suffisant pas) pour obtenir des renseignements aux Archives nationales.

Je dois beaucoup à Paul Wieser, qui m'a donné ma première leçon sur le Troisième Reich, ainsi qu'à Steffi Gladebeck, pour m'avoir fait entrevoir le point de vue allemand. C'est toutefois au Pr Peter Black, historien de renom au Musée mémorial de l'Holocauste des États-Unis, que je suis le plus redevable. Il a dû en effet subir le flot de mes questions, rectifiant mes erreurs avec patience, m'aidant à me replacer dans le contexte d'une éducation nazie crédible, et, par une relecture de mon texte, s'assurer du respect de la vérité historique. Il est certain que je n'aurais pas été en mesure de rédiger ce roman sans son aide.

Merci au Team Jodi, chez Emily Bestler Books et Simon & Schuster : Carolyn Reidy, Judith Curr, Kate Cetrulo, Caroline Porter, Chris Lloreda, Jeanne Lee, Gary Urda, Lisa Keim, Rachel Zugschwert, Michael Selleck, ainsi qu'à tous les autres, si nombreux, grâce auxquels ma carrière a pris son essor.

Merci à l'équipe particulièrement efficace des relations publiques, constituée de David Brown, Valerie Vennix, Camille McDuffie et Kathleen Carter Zrelak, toujours aussi convaincants et enthousiastes que je le suis moi-même pour donner envie de lire mon dernier roman. Emily Bestler, tes conseils, ton amitié et ta fidélité à mon écriture me sont chers, ainsi que ta capacité à dénicher les meilleurs sites Internet de shopping.

Joyeux anniversaire, Laura Gross, et merci pour les renseignements sur l'*oneg shabbat*, pour t'être mise dans la peau de Sage, et surtout pour m'avoir secondée.

Merci à mon père, qui a réellement dirigé un rituel juif de *seder* en imitant la voix de Donald Duck, quand nous étions enfants. Quant à ma mère, je savais qu'elle était impressionnante d'efficacité, pourtant elle m'a stupéfiée ; lorsque je lui ai demandé si par hasard il lui serait possible de me dénicher des survivants de l'Holocauste, elle m'a fourni dans la journée des noms et des numéros de téléphone. Elle m'a ouvert la voie à la rédaction de ce roman, ce dont je lui suis reconnaissante.

C'est cependant à ces hommes et ces femmes que je dois le plus, aux survivants qui m'ont ouvert leurs demeures et leurs cœurs. C'est un honneur pour moi que vous ayez accepté de me confier vos histoires. Merci, Sandy Zuckerman, qui m'avez fait le récit de la vie de votre mère, Sylvia Green, durant l'Holocauste. Merci, Gerda Weissman Klein, pour votre courage et votre créativité littéraire. Merci, Bernie Scheer, de m'avoir relaté votre passé avec autant d'honnêteté et de générosité de cœur. Et merci, Mania Salinger, pour votre bravoure, pour m'avoir laissé feuilleter les pages de votre vie, vous qui êtes devenue une amie très chère.

Enfin, merci à ma famille, Tim, Kyle (qui a eu la grande prévoyance d'apprendre l'allemand pendant que je rédigeais ce roman), Jake et Samantha. Vous êtes tous les quatre l'histoire de ma vie.

Bibliographie

Les sources suivantes, toutes essentielles dans la rédaction de *Pardonne-lui*, intéresseront sans doute les lecteurs désireux d'en apprendre davantage :

The Chronicle of the Łódź Ghetto, 1941-1944 (« Chroniques du ghetto de Łódź, 1941-1944 »), publié par DOBROSZYCKI, Lucjan, Yale University Press, New Haven, 1984.

The Holocaust : A History of the Jews of Europe During the Second World War (« L'Holocauste : une histoire des Juifs en Europe durant la Seconde Guerre mondiale »), GILBERT, Martin, Holt, Rinehart & Winston, New York, 1986.

« Evidence Testimony at Nuremberg War Crimes Trial » (« Un témoignage du procès de Nuremberg »), GRAEBE, Hermann, Nuremberg, 10 et 13 novembre 1945, document PS-2992.

www.holocaustresearchproject.org/einsatz/graebetest.html

All But My Life (« Tout, sauf ma vie »), KLEIN WEISSMANN, Gerda, édition détaillée, 1957, Hill & Wang, New York, 1995.

Promises to Keep (« Promesses à tenir »), MICHEL, Ernest W., Barricade Books, New York, 1993.

Promises Kept (« Promesses tenues »), MICHEL, Ernest W., Fort Lee, NJ, Barricade Books, 2008.

Looking Back (« Un regard en arrière »), SALINGER, Mania, Nelson Publishing and Marketing, Northville, MI, 2006.

Łódź Ghetto : A History (« Le Ghetto de Łódź : une histoire »), TRUNK, Isaiah, Indiana University Press, Bloomington, 2006.

The Sunflower : On the Possibilities and Limits of Forgiveness (« Les Fleurs de soleil : à propos des possibilités et des limites du pardon »), WIESENTHAL, Simon, édition revue et détaillée de 1976, Schocken Books, New York, 1998.

Le Pacte : une histoire d'amour, Presses de la Cité, 1999

La Pure Vérité, Presses de la Cité, 2001

Le Cercle de Salem, Presses de la Cité, 2002

Pour que justice soit faite, Presses de la Cité, 2005

Ma vie pour la tienne, Presses de la Cité, 2007

La Couleur de la neige, Presses de la Cité, 2008

Le Rideau déchiré, Presses de la Cité, 2009

Titre original
The Storyteller

Photo de couverture : © Sandra Cunningham / Trevillion Images

Première publication en langue originale par Emily Bestler Books /
Atria Books en février 2013.

© Jodi Picoult, 2013

Tous droits réservés.

Édition publiée par arrangement avec Emily Bestler Books / Atria Books, filiale de Simon and
Schuster, Inc., New York.

L'extrait de *A Dream*, de Avraham (Abramek) Koplowicz, est reproduit avec l'autorisation de Eliezer
Lolek Grynfeld © 1993

Les personnages, les lieux et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec
des personnes ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

© Éditions Michel Lafon, 2013, pour la traduction française

7-13, bd Paul-Émile-Victor – Ile de la Jatte

92521 Neuilly-sur-Seine

www.michel-lafon.com

978-2-7499-2120-4